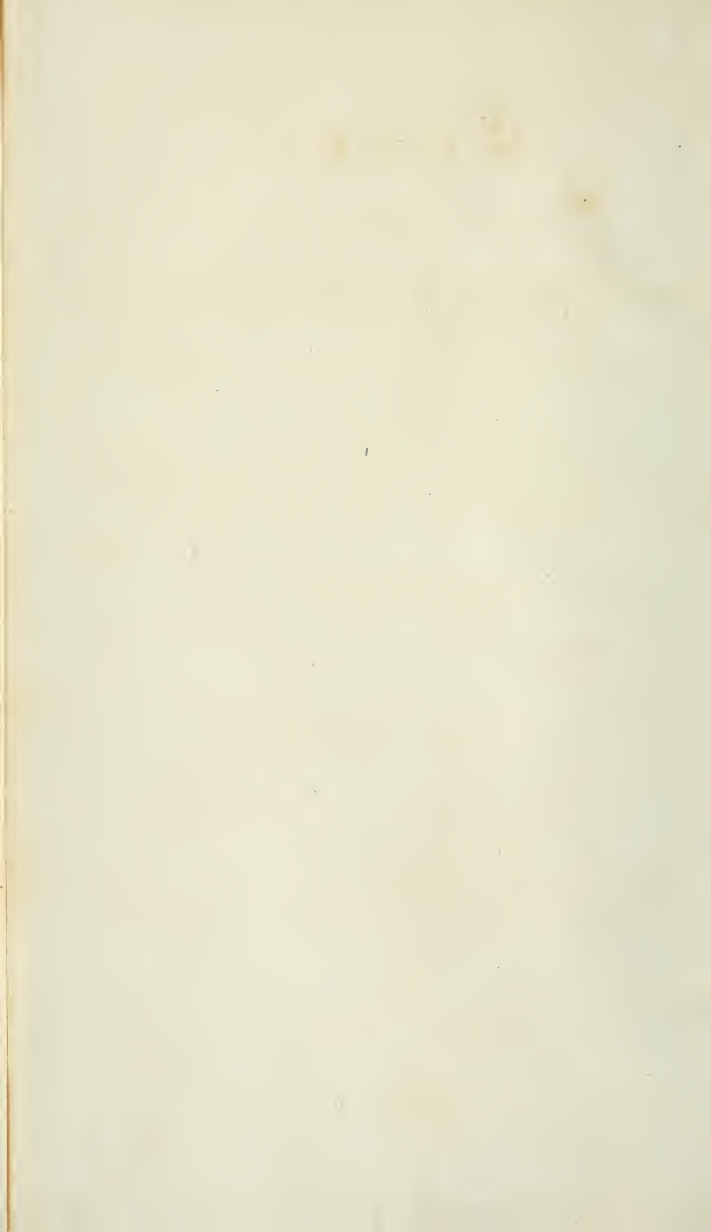


Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Toronto



P
2F
M

85277

LE
M U S É E

111

DES

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

“ On s'accoutume à bien parler, en lisant souvent ceux
qui ont bien écrit.....
L'uniformité du sublime dégoûte. Sans variété, jamais
de beauté.”

VOLTAIRE.

La mère en prescrira la lecture à sa fille.

LA MÉTROMANIE.

TOME QUATRIÈME.

1824, Jan - Juin

459909
28.347

A LONDRES:

CHEZ SAMUEL LEIGH, 18, STRAND;

SE TROUVE AUSSI CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, TREUTTEL JUN. ET RICHTER;
DULAU ET COMP.; BOSSANGE ET COMP.; ET BOOSEY ET FILS

A PARIS:

CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ; BOSSANGE PÈRE; ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
DES PAYS ÉTRANGERS.

De l'Imprimerie de G. Schulze, 13, Poland Street.

1824.

Handwritten text, likely a title or heading, is visible but illegible due to fading.

Handwritten text, likely a title or heading, is visible but illegible due to fading.

Handwritten text, likely a title or heading, is visible but illegible due to fading.

Handwritten text, likely a title or heading, is visible but illegible due to fading.

Handwritten text, likely a title or heading, is visible but illegible due to fading.

TABLE DES MATIÈRES.

BIOGRAPHIE.

	page
Le Sage, (Georges-Louis).....	3
Ligne, (Charles-Joseph, Prince de) ..	51
Llorente, (D. Jean Antoine) ...	99
Malesherbes, (Chrétien-Guillaume Lamignon de).....	147
Monge, (Gaspard, Comte de Peluse) ..	193
Maury, (Jean-Siffrein)	239

MÉLANGES.

Couronnement de Léon XII.....	5
Œuvres de Schiller.....	6
Observations sur Balzac.....	11
Amédan et Zéila, ou les Maris brillans.—Conte Oriental.....	14
La Pièce d'Or.....	20
Œuvres de Wieland.....	21
Voyages aux Environs de Paris, Malmaison, &c.....	23
SYNONYMES.—Astronome, Astrologue.	29
Récréation, Amusement, Divertissement, Réjouissance.....	30
Portrait de la Poésie.....	31
Idee de la Méthode Rhythmi-Harmonique de M. G. Nezot.....	33
Extrait d'un Rapport sur les matériaux recueillis par M. Cailliaud pendant son dernier voyage en Ethiopie.....	35
Lettres Philosophiques sur les Physionomies.—Lettre Première.....	38
BAGATELLES.....	40
Lettres Philosophiques sur les Physionomies.—Lettre Seconde.....	55
De l'Education chez les Chinois.....	58
Sur les Ambassades en Chine.....	64
Des différens Genres de Musique inventés dans le moyen âge, et spécialement de la Musique de Théâtre..	65
Allocution de S. S. le Pape Léon XII.	71
Le Spléu, ou la Vallée de Lauterbrunn, Nouvelle Anglaise.....	72
Marvilliana, ou Extraits de Vigneul de Marvilles.....	79
De quelques Usages Russes comparés à ceux des Anciens, par le marquis de Castelnau..	82
BAGATELLES.....	89
Notice sur Mlle. Clairon, née à Saint Wanon de Condé, en 1723, morte à Paris le 31 Janvier 1803.....	103

Page

Lettres Philosophiques sur les Physionomies.—Lettre Troisième.....	110
De l'Education chez les Chinois, Deuxième Article.....	113
Diorama à Paris.....	117
Le Spléu, ou la Vallée de Lauterbrunn.—Nouvelle Anglaise.....	118
De la Musique Instrumentale.....	125
Ouverture des deux Momies, appartenant à M. Cailliaud, à Paris.....	132
BAGATELLES.....	135
Vie de Boudtha d'après les livres Mongols.....	155
Extrait d'une Lettre de M. Delaporte, Vice-Consul de France à Tanger, à M. le Baron Silvestre de Sacy, en date du 3 Septembre 1823.....	161
Notice Historique sur le Docteur Jenner, inventeur de la Vaccine....	162
Liste des Ouvrages du Docteur Jenner.	168
Les deux Veuves.—Nouvelle.....	169
De l'Education chez les Chinois, Troisième Article.....	174
Recherches Statistiques sur la ville de Paris et le Département de la Seine, pour 1823.....	176
BAGATELLES.....	186
Faits curieux sur les Serpens à Sonnettes.....	200
Notices sur les Voyages de M. Duvaucel.....	201
Les Projets du Bonheur.—Nouvelle..	206
Extrait d'une Lettre du Docteur Ehrenberg.....	216
Vie de Boudtha d'après les livres Mongols.....	217
Les Leçons de la vénérable Pari-Banou—Aventures de Béhergiour et de ses Frères.....	223
La suite de Béhergiour, &c.....	245
De l'Instinct.....	255
Description du Temple de Jupiter à Olympie.....	257
Amestan et Mélédin, ou l'Expérience à l'Epreuve, (Conte).....	259
Extraits du Maha Bahrata, poëme épique des Brahmaues..	269
Lettre et vers inédits de J. J. Rousseau.	271

POÉSIE.

Eloge et Portrait d'un Ami.....	42
Eloge de la Folie.—Chanson.....	ib.

TABLE DES MATIÈRES.

	Page
La Veuve du Soldat Français.....	43
Le Tombeau de mon Frère.....	91
Fénélon.....	92
Le Curieux.—Fable de M. Kriloff....	ib.
L'Amitié.....	136
Les Adieux.....	ib.
Ode, sur les Vicissitudes des Empires.	137
L'Abolition de la Traite des Noirs....	188
Suite de l'Abolition de la Traite des Noirs	235
Judith, poème couronné le 3 Mai 1823, à l'Académie des Jeux Floraux.....	273
Le Rosier et la Ronce, Fable.....	278

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

Etats-Unis.—New York.—Mécanique. —Transport de Maison.....	43
Pologne.—Travaux publics.....	44
Monument élevé à Cracovie, à la Mémoire de Kosciuszko, en Juillet, 1823.....	ib.
Arnstadt.—Nécrologie.....	45
Berlin.—Formey.....	ib.
Italie.—Encouragement aux Lettres..	ib.
Naples.—Antiquités.....	ib.
Corfou.....	46
Athènes.....	47
Crète.—Nécrologie.....	ib.
Rhône.—Lyon.—Antiquités.....	ib.
Monts-Ourals.—Voyage Scientifique..	93
Saint-Petersbourg. — Société Patriotique des Dames.....	ib.
Copenhague.—Société des Sciences..	ib.
Gotha.—Société pour l'Encouragement de l'Industrie nationale....	94
Halle.—Université.....	ib.
Hongrie.—Polémique Religieuse....	ib.
Liège.—Etablissement pour les Sourds-Muets.....	ib.
Dordogne.—Domme.—Action curative de la Vaccine pour d'autres cas que la Variole.....	95
Suisse.—Académie de Lausanne.....	ib.
Possessions Anglaises.—Kallyghant. —Pont suspendu sur le Tolly's Nullah.....	140
Calcutta.—Société Asiatique.....	ib.

	Page
Sérampour.—Collège.....	141
Suez.—Voyage Scientifique.....	142
Vienne.—Bateaux à Vapeur.....	ib.
Heidelberg.....	ib.
Hesse-Darmstadt. — Instruction des Israélites.....	143
Berlin.—Nouveau Journal.....	ib.
Nécrologie.—Joh. H. Voigt.....	ib.
Florence.—Traduction du Grec.....	144
Rome.—Population.....	ib.
Bruxelles.—Société de Bienfaisance des Provinces Méridionales des Pays-Bas.....	ib.
Etats-Unis.—Statistique.....	190
Chili.—Journaux.....	ib.
Moscou.—Instruction publique.....	ib.
Transylvanie.—Antiquités.....	191
Leipzig.—Nécrologie.—Antoine Eberhard.....	ib.
Italie.—Journaux.....	ib.
Nécrologie.—Errante.....	192
Athénée de Bruxelles.....	ib.
Egypte.—Culture du Cotonnier.....	238
Vienne.—Bateau à Vapeur.....	ib.
Weimar.—Fête en l'honneur de Goethe.....	ib.
Lubeck.—Manuscrit de Littérature ancienne.....	ib.
Nécrologie.—Christian Gotthilf Herman.....	ib.
Ile de Sumatra.—Palembang.—Administration.....	279
Cap de Bonne-Espérance.—Population.....	ib.
Moscou.—Industrie.—Atelier pour la teinture et l'apprêt des draps....	ib.
Nijnoi-Novogorod.—Commerce.....	280
Kazan.—Université.....	ib.
Friedrichsfelde, près Berlin.—Ecole rurale.....	281
Canton de Genève.—Société pour l'avancement des Arts.—Classe des beaux-arts.—Prix proposés.....	282
Milan.—Législation de la Presse....	283
Venise.—Hommage à Canova.....	ib.
Canton de Schaffhouse.—Pistolet à cinq coups.....	ib.
Berne.—Beaux-Arts.....	284
Zurich.—Médaille en l'honneur d'Escher de la Linth.....	ib.
Turin.—Expériences Physiologiques sur le système nerveux.....	ib.



G. H. Jones del.

VUE DE LUCERNE.

J. Boosey & Co. Lithog. 310. Strand

LE MUSÉE

DES

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

No. 20.] JANVIER, 1824. [TOME IV.

TABLE DES MATIÈRES.

BIOGRAPHIE.

Lesage (Georges-Louis,)..... page 3

MÉLANGES.

Couronnement de Léon XII... 5

Œuvres de Schiller..... 6

Observations sur Balzac..... 11

Amédan et Zéila, ou les Maris

Brillans.—Conte Oriental..... 14

La Pièce d'Or..... 20

Œuvres de Wieland..... 21

Voyages aux Environs de Paris,

Malmaison, etc..... 23

SYNONYMES.—Astronome, As-

trologe..... 29

Récréation, Amusement, Diver-

tissement, Réjouissance..... 30

Portrait de la Poésie..... 31

Idée de la Méthode Rhythmi-

Harmonique de M. G. Nezot. 33

Extrait d'un Rapport sur les

matériaux recueillis par M.

Cailliaud, pendant son dernier

voyage en Ethiopie..... 35

Lettres Philosophiques sur les

Physionomies.—Lettre 1^{re}... 38

BAGATELLES..... 40

POÉSIE.

Éloge et Portrait d'un Ami.... page 42

Éloge de la Folie.—Chanson... ib.

La Veuve du Soldat Français... 43

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

Etats-Unis.—New-York. — Mé-
canique.—Transport de mai-
son..... ib.

Pologne.—Travaux publics.... 44

Monument élevé à Cracovie, à la
mémoire de Kosciuszko, en
Juillet 1823..... ib.

Arnstadt.—Nécrologie..... 45

Berlin.—Formey..... ib.

Italie.—Encouragement aux Let-
tres..... ib.

Naples.—Antiquités.... ib.

Corfou..... 46

Athènes..... 47

Crète.—Nécrologie..... ib.

Rhône.—Lyon.—Antiquités.... ib.

A LONDRES:

CHEZ SAMUEL LEIGH, LIBRAIRE, STRAND, No. 18;

SE TROUVE AUSSI CHEZ TREUTTET ET WÜRTZ, TREUTTET, JUN. ET RICHTER;

DULAU ET C^{nie}.; BOSSANGE ET C^{nie}.; ET BOOSEY ET FILS.

A PARIS, CHEZ TREUTTET ET WÜRTZ; BOSSANGE, PÈRE; ET CHEZ TOUS LES
LIBRAIRES DES PAYS ÉTRANGERS.

LE MUSÉE

Des Variétés Littéraires.

No. 20.]

JANVIER, 1824.

[TOME IV.

BIOGRAPHIE.

LESAGE (GEORGES-LOUIS),

SAVANT Génois, membre de la société royale de Londres et correspondant de l'académie royale des sciences de Paris, naquit le 13 Juin 1724, d'une famille originaire de France. Son père, qui professait à Genève les mathématiques et la physique, lui enseigna lui-même le latin, et lui rendit très-familiers les principaux passages de Lucrèce, ceux qui ont plus particulièrement trait à la physique. Le jeune Lesage profita rapidement des leçons de son père, esprit singulier qui ne pouvait supporter de méthodes régulières; mais il ne put jamais adopter la marche qu'il lui avait prescrite pour étudier l'histoire moderne, et qui consistait à lire simplement le dictionnaire de Moreri. Le père de Lesage aimait à se livrer à la solution des problèmes de toute espèce; il l'entretenait souvent des agens secrets des choses qui s'offrent à la méditation sous les formes les plus simples, et détermina de cette manière le goût

de ce jeune homme pour les découvertes. Il étudia la physique sous Calandrini et les mathématiques sous Cramer. Il se lia étroitement avec J. A. Deluc, qui s'est rendu célèbre par ses hautes connaissances en physique: Par les conseils de sa famille, qui voulait lui voir un état assuré, il se détermina à étudier la médecine sous Daniel Bernoulli, à Bâle. Il vint ensuite à Paris, où il suivit les cours des plus célèbres professeurs. Cette étude était contre sa vocation. Il reprit ses occupations favorites et parvint à résoudre deux problèmes. Dans son enthousiasme, il écrivit à son père, le 15 Janvier 1747: " J'ai trouvé! j'ai trouvé! Jamais je n'ai eu tant de satisfaction que dans ce moment où je viens d'expliquer rigoureusement, par les simples lois du simple rectiligne, celles de la gravitation universelle qui décroît dans la même proportion que les carrés des distances augmentent... Peut-être cela me procurera-t-il le prix proposé par l'académie des sciences.

ces de Paris sur la théorie de Jupiter et de Saturne." Ses espérances ne se réalisèrent pas. Voici comment il était parvenu à opérer ces importantes découvertes. Les *Leçons élémentaires d'Astronomie* de Lacaille lui étant tombées sous la main, il les lut avec avidité. La conclusion lui parut surtout admirable. Il l'étudiait sans cesse, et se convainquit de la vérité des principes de ce savant, qui démontre avec force que le physicien peut expliquer mécaniquement toute l'astronomie. Dès-lors Lesage n'abandonna pas son travail; il y passait même des nuits entières et arriva ainsi au but qu'il s'était proposé. Il retourna ensuite à Genève, où quelques formules qu'on exigeait de lui et qu'il ne put remplir l'empêchèrent d'exercer la médecine. Il se livra alors librement aux études pour lesquelles il s'était senti une vocation invincible, et composa pour le prix académique un *Essai sur les forces mortes*; le succès ne couronna point encore sa tentative. En 1750, il devint professeur de mathématiques, et se procura de cette manière une existence honorable et indépendante: il fut l'ami de Charles Bonnet, qui parle de lui avec beaucoup d'éloges dans sa *Contemplation de la nature*. Ne négligeant rien pour les progrès des sciences, et ayant appris de Cramer que Nicolas Fatio avait depuis long-tems conçu l'idée d'un mécanisme propre à produire la pesanteur, il fit aussitôt des démarches près de ce dernier pour en obtenir des renseignemens; Nicolas Fatio lui donna toutes les instructions qu'il désirait, et lui confia même son manuscrit, que Lesage a légué à sa mort à la bibliothèque publique de Genève. En 1756, il fit insérer dans le *Mercure de France* une *Lettre à un académicien de Dijon*, dans laquelle il s'élevait avec force contre la manière d'expliquer alors la pesanteur. Peu de tems après, il composa pour le prix

proposé par l'académie de Rouen sous le titre d'*Essai de chimie mécanique*, un *Mémoire* qui obtint les suffrages unanimes de cette société. Ces nombreux travaux lui causèrent des insomnies qui, par intervalles, le privaient de la raison. En 1762, il devint presque aveugle. Lesage a beaucoup écrit et fait imprimer peu d'ouvrages. Une extrême timidité paraît en être la cause. Dès 1753, il écrivait à d'Alembert qu'il avait dans sa bibliothèque 38 mémoires fruits de ses méditations sur les mathématiques, la géométrie et la physique. Il est fâcheux que tous ces écrits aient été perdus pour les sciences. On connaît de lui: 1° *Fragmens sur les causes finales*; 2° *Extraits de la correspondance de Lesage*; 3° *Sur les alvéoles des abeilles*; 4° *Loi qui comprend toutes les attractions et répulsions* (dans le *Journal des savans*, 1764); 5° *Suffrages britanniques relatifs à la physique spéculative* (dans la *Bibliothèque britannique*, vol. 8 et 9); 6° *Remarques sur différentes méthodes de préserver les édifices des incendies*, in-8°, 1778; 7° *Différens autres Mémoires* insérés dans le *Journal helvétique* et dans l'*Encyclopédie*. 8° Il a paru à Genève, en 1818, deux *Traité de physique mécaniques*, publiés par Prévost. Le 1^{er} est rédigé sur les notes de Lesage; le 2^{me} est de l'éditeur. Lesage mourut à Genève le 20 Novembre 1803, âgé de près de 80 ans, regretté de tous les savans et de toutes les personnes qui avaient été à même d'apprécier ses excellentes qualités. Il fut en correspondance suivie avec les savans de tous les pays, entre autres, les Mairan, les d'Alembert, les Bailly, les Frisi, les Boscowich, les Euler, les Lagrange, etc. Parmi ses élèves on distingue Sennebier, H. B. de Saussure et M. Lhuillier, professeur à Genève. On regrette que son *Traité des corpuscules ultra-mondains* n'ait pas été mis au jour.

M É L A N G E S.

COURONNEMENT DE LÉON XII.

CETTE cérémonie s'est faite, à Rome, le Dimanche 5 Octobre, dans la basilique de Saint-Pierre.

Dès l'aube du jour, le canon du château Saint-Ange annonça cette fête. D'abondantes aumônes avaient été distribuées la veille. Le pape a voulu convertir en bonnes œuvres les frais qu'on eût consacrés à l'illumination du dôme et à la *girandole*.

A huit heures du matin, les cardinaux s'étaient rendus dans la salle des *Ornemens*. Le pape y arriva une demi-heure après ; les cardinaux Ruffo et Gonsalvi lui ôtèrent le rochet et la mosette, et le revêtirent de ses habits pontificaux. Sa Sainteté passa ensuite dans la salle *Ducale* ; elle monta sur un trône porté par douze hommes, vêtus et armés à l'antique. Devant les cardinaux marchaient les prélats assistans du trône pontifical, les prélats de la rote et ceux de Saint-Pierre, les protonotaires, les chapelains de Sa Sainteté, et tous les officiers de sa Cour.

Ce beau cortège se rendit sous le vaste portique de la basilique de Saint-Pierre, où un trône avait été dressé vis-à-vis la *Porte-Sainte*. Vis-à-vis le trône étaient des banquettes où les cardinaux prirent leurs places.

Le pape étant assis, le cardinal Galeffi lui demanda de vouloir bien admettre au baisement des pieds les membres du clergé.

Après cette cérémonie, le cortège entra dans la basilique ; le pontife fut transporté dans la chapelle de Saint Grégoire, où il reçut du cardinal-doyen l'anneau pontifical. Après qu'on eut chanté l'*Heure de tierce*, les assistans s'avancèrent vers la cha-

pelle papale ; au fond de la chapelle était le trône.

Les chapelains et les prélats non assistans, marchaient les premiers. Les évêques assistans avaient à leur tête un prélat de l'Eglise grecque-unie, avec ses diacres et sous-diacres. Un des maîtres des cérémonies brûla par trois fois devant le Saint-Père une étoupe, en lui disant : *Pater sancte, sic transit gloria mundi*.

Après le *Confiteor*, le premier cardinal diacre donna au pape le pallium, en lui disant : *Accipe pallium, scilicet plenitudinem pontificalis officii, ad honorem omnipotentis Dei; et gloriosissimæ virginis Mariæ, matris ejus, et B. apostolorum Petri et Pauli, et S. R. E.* Pendant le *Kyrie* de la messe, les cardinaux et les prélats rendirent un nouvel hommage au Saint-Père. A la communion, le Saint-Père se rendit à son trône, et l'un des cardinaux-diacres lui porta la communion sous les deux espèces.

La messe étant finie, le Saint-Père remonta sur son trône portatif, et le cardinal archi-prêtre de Saint-Pierre lui présenta une bourse où étaient vingt-cinq pièces d'or, selon l'ancien usage, *pro missâ bene cantatâ*.

Pendant la messe, trois mitres enrichies de pierreries étaient exposées sur l'autel, du côté de l'Evangile, deux thiares du côté de l'Epître. Après la messe, une des mitres et une des thiares ont été portées sur le bord de la tribune du portail de la basilique qui donne sur la place de Saint-Pierre. Bientôt on y vit paraître le souverain pontife lui-même. On chanta à son arrivée : *Corona au-*

rea super caput ejus. Le cardinal-doyen chanta : *Omnipotens sempiterne Deus dignitatis sacerdotii* ; le second cardinal-diacre ôta la mitre au Saint-Père, et le premier lui posa la thiare sur la tête, en disant : *Accipe thiaram tribus coronis ornata, et scias te esse patrem principum et regum rectorem orbis, in terrâ vicarium Salvatoris N.S.J.C. cui est honor et gloria in sæcula sæculorum.*

Après une courte prière, le pontife se leva, et donna la bénédiction *urbi et orbi*. Ensuite les deux cardinaux-diacres lurent un bref d'indul-

gence accordée en cette occasion par le nouveau pape, et laissèrent tomber sur les assistans le papier où ce bref était écrit. Le pontife donna encore une fois la bénédiction. Le moment du couronnement et de la bénédiction papale fut annoncé par des salves d'artillerie du château Saint-Ange et par le son de toutes les cloches. La vaste place de Saint-Pierre était couverte d'une multitude immense, qui témoigna par ses acclamations, la joie que lui causait l'élection du pontife. Le soir, la ville a été illuminée.

ŒUVRES DE SCHILLER.

Le génie de Schiller diffère en tout de celui de Goëthe. Le dernier poëte est lyrique par excellence, l'autre ne possède pas même l'ombre du talent lyrique ; il est constamment rhétoricien. Ce n'est qu'à force d'étude et de conception que Schiller est parvenu à dessiner quelques caractères qui sont dans le vrai, qui se retrouvent dans une nature idéale. Goëthe, au contraire, à force de se négliger et de peu soigner ses Œuvres dramatiques, a fini par dépeindre quelques caractères factices, quoiqu'il possédât spontanément et nativement le don divin de la création. Sous le rapport du style encore, les deux amis ne se ressemblent pas davantage ; le style de l'auteur de *Faust* et du *Tasse* a été constamment à la hauteur de tous ses sujets ; Racine n'est pas plus élégant, Shakespeare n'est pas plus énergique, Sophocle n'est pas plus pur. Quant à Schiller, sa manière d'écrire fut, d'abord, lourde, monotone et extravagante ; elle s'ennoblit en s'épurant, mais il lui resta toujours quelque chose d'emphatique et de peu harmonieux, de redondant dans le genre du prosateur Thomas.

Il y a deux époques marquantes dans la vie littéraire de Schiller. D'abord, on le voit armé d'une éloquence grotesque, déclarer la guerre à la société, comme s'il eût été poëte de la *Constituante*, ensuite il revient à pas de géants vers la route sociale ; sa poésie, d'abord vaguement déiste, ensuite médiocrement protestante, finit par se reposer avec force dans le catholicisme. La muse de Goëthe ne fut ni déiste, ni protestante ; elle alterna constamment entre le catholicisme et le panthéisme. Schiller est né avec plus de sérieux dans l'âme que Goëthe, et ce dernier avec plus de profondeur dans l'esprit que son rival de gloire. Schiller, né inquiet, et ne pouvant se contenter de son propre génie, creusa les questions, si non à une grande profondeur, au moins avec une ardeur extrême. Goëthe, né positif, et clairvoyant par nature, dissipa un peu les dons du génie ramassés dans son esprit, se livra trop aux impulsions du dehors, et ne s'établit pas assez dans les questions, pour pouvoir rapidement les parcourir toutes.

Schiller leva, dans sa première jeu-

nesse, son bouclier contre la société par son drame extravagant des *Bri-gands*. Il est hideusement écrit, le style en est tantôt pompeux jusqu'à la folie, tantôt plat jusqu'à l'excessive trivialité. Les caractères sont tracés avec une extrême grossièreté, et se prononcent sur leurs opinions et sur leurs intérêts avec une brutale franchise. Le sujet intéresse par lui-même, c'est la parabole du *Fils perdu* ; mais l'auteur allemand l'a trop fait descendre dans la sphère bourgeoise moderne, et l'époque du moyen âge, que le titre indique, n'y est nullement caractérisée. On voyait, néanmoins, s'énoncer par cet horrible mélodrame, un jeune homme de grandes espérances, d'un talent marquant, qui visait partout à la profondeur, soit dans la peinture des caractères, soit dans la conception du sujet. Le génie dramatique de Schiller y est déployé dans son germe, et plusieurs scènes pourraient être terribles et vraiment pathétiques, si le style n'en était constamment ou burlesque ou dégoûtant.

Fiesque, drame historique, et *Amour et Intrigue*, tragédie bourgeoise, ne valent pas mieux que les *Brigands*, quant au style, et leur sont très-inférieurs, sous le rapport du génie. Il y a de la force dans ces deux tableaux ; mais l'auteur s'y montre avec moins d'enthousiasme et de verve, il approfondit moins son sujet. L'intention dramatique des caractères est très-marquée ; mais tout est outré jusqu'à l'incroyable, et devient risible à force de vouloir atteindre au grand. La tragédie bourgeoise est, à mon avis, le pas le plus rétrograde que Schiller ait jamais fait dans la carrière des Lettres.⁴

Les poésies lyriques de notre poète, à cette première époque de sa carrière littéraire, sont dignes d'un forcené qui chercherait des extases au sein de l'ivrognerie. Il a voulu se faire dithyrambique, mais il n'a rien compris à la véritable nature de ce genre de poésie. Quelques chansons d'a-

mour indiquent déjà suffisamment, par leur excessive médiocrité, que Schiller n'a jamais su peindre ce sentiment, dans le tableau duquel Goethe excelle.

Les compositions historiques que Schiller fit sous la même inspiration antisociale que les Œuvres dont nous venons de parler, sont ce qu'il y a de moins approfondi en histoire. Le récit de la révolution des Pays-Bas, contre le pouvoir espagnol, est faux d'un bout à l'autre, et nulle part puisé dans les sources ; je n'ai pas besoin de dire qu'il est écrit de ce style inconcevable, dont les échantillons éclatent dans les *Brigands*, *Fiesque*, *Amour et Intrigue*, etc.

Nous arrivons à une époque intermédiaire, où Schiller est encore tout ce qu'il fut dans sa première jeunesse, mais où il commence déjà à s'épurer et à aspirer à l'idéal. Ce changement est marqué par le total abandon de la prose, pour ses compositions dramatiques. *Don Carlos* est en vers. Le grotesque des caractères, marqués avec une rigueur excessive, existe, comme par le passé, mais le style s'est amélioré ; sans cesser d'être bouffi et emphatique, il est devenu plus éloquent ; les accens en sont plus nobles et plus dignes de la muse tragique. Le héros de la pièce est le marquis de Posa, être imaginaire, sous le masque duquel Schiller a voulu peindre le prototype d'un *vertueux révolutionnaire*. Ce marquis de Posa est d'une bizarrerie qui n'a pas d'égal au théâtre. C'est un enthousiaste de phrases, comme on en a pu étudier dans la faction girondine, seulement l'auteur allemand y a mêlé sa couleur fantasque, son vague et son incohérence.

Dans ses *Lettres sur Don Carlos*, Schiller commence déjà à raisonner son système dramatique, et à entrer dans la carrière de la haute critique. Il n'y a jamais été ni profond ni éminent ; à cet égard, les Allemands possèdent des chefs-d'œuvre de critique, vrais morceaux de haute litté-

rature, tracés par Lessing et les deux frères Schlegel. Schiller, qui voudrait être subtil, est toujours pénible et torturé. C'était l'époque où commença la célébrité de la philosophie de Kant ; Schiller l'embrassa avec ardeur, mais avec peu de succès ; son esprit n'était pas classé pour les catégories et le génie mathématique du sage de Königsberg, qui renversa la philosophie du siècle, pour ne rien lui substituer. Le seul profit que Schiller retira de ses études philosophiques et critiques, fut d'acquiescer insensiblement l'intime persuasion des fausses routes dans lesquelles il s'était égaré en poésie, en histoire et en morale. Il se rapprocha de Goëthe, et ce puissant génie le purifia à sa lumière.

Quand Schiller vit s'évanouir les rêves creux de sa jeunesse et tout l'échafaudage de sa philanthropie révolutionnaire, une profonde mélancolie s'empara de son âme, et il exhala sa crainte de tomber dans le doute par un poëme tendre et touchant ; il chercha *la Foi*, ce bel enfant de l'Amour, comme le dit le poëte ; mais il n'était pas encore destiné à la trouver desitôt.

Schiller, las des orgies révolutionnaires, goûta les avis de Goëthe, qui constamment s'était montré adversaire des principes de la révolution. Les deux amis entreprirent de la combattre conjointement dans le domaine de la littérature. Ils publièrent, sous le titre de *Xénies*, une suite d'épigrammes où ils firent main-basse sur tous les petits grands hommes du jour. Une insurrection universelle éclata contre eux sur tout le Parnasse allemand ; *hommes à lumière* de Berlin, et *illuminés de Bavière*, jetèrent feu et flammes contre les audacieux qui osèrent se moquer de la révolution triomphante. Ça et là, quelques jugemens iniques, dictés par une inimitié personnelle, se sont glissés dans les *Xénies*, mais leur effet général fut salutaire ; il prépara la voie au vaste système de critique des deux frères Schlegel : depuis lors, les Allemands se sont préservés

du ridicule des autres nations de l'Europe qui encombrant le Panthéon des grands hommes d'une foule de noms inutiles. La Harpe eût été obligé, par exemple, de retrancher de son fameux ouvrage les trois quarts des célébrités qu'il y proclame.

Goëthe, ayant entraîné Schiller dans une réaction contre le siècle, le fit *payen* à sa suite. De là le sujet de leur guerre contre l'illustre comte de Stollberg, qui venait d'embrasser le catholicisme. On ne saurait nier que plusieurs des poésies lyriques de Schiller, écrites dans cet esprit, ne soient infiniment remarquables sous le double rapport de la pensée et de l'exécution ; mais c'était une poésie morte, qui ne résonnait pas au cœur du peuple allemand.

Il faut que nous disions un mot d'un *Roman* et d'une *Nouvelle* de Schiller, publiés à la suite de *Don Carlos*. Il règne, dans le premier ouvrage, une sorte de terreur vague, de sombre profondeur, de mysticité exaltée, dont Schiller jusqu'alors n'avait fourni aucun exemple, dont il n'a plus retracé la peinture. Lavater, Cagliostro et les Rosecroix avaient passagèrement frappé son âme. La *Nouvelle* est d'un effet terrible ; c'est la peinture très-dramatique d'un meurtrier, homme du peuple, qui parvient par gradation jusqu'au crime. Malheureusement le style en est encore grossier et bour-soufflé.

Nous abordons maintenant la gloire littéraire de Schiller dans tout son éclat. *Wallenstein* fut l'œuvre de la force, si nous le comparons aux avortons dramatiques de sa première époque. Il y préluda par son *Histoire de la Guerre de Trente Ans*, ouvrage d'une excessive faiblesse, sous les rapports de l'érudition historique, mais écrit de ce style fleuri qui gagne à l'écrivain un grand nombre de lecteurs, peu capables de juger avec discernement et de voir jusqu'au fond des choses.

La tragédie de Schiller est, par un bizarre contraste de l'imagination du

poète, plus réellement historique que sa pompeuse narration. Je m'explique : il y a deux manières d'être vrai en histoire ; ou, comme les historiens latins et leurs modernes imitateurs, on insiste sur la chronologie la plus exacte, ou l'on présente le génie d'une époque, le tableau mouvant de ses mœurs et les grands caractères qui y dominent. Le poème du Dante nous conduit ainsi bien plus en avant dans la véritable histoire du moyen âge, que l'éclatante introduction de Robertson à son *Histoire de Charles Quint* ; peu d'historiens le sont à tel degré que le vieil Homère, quoique la guerre de Troie manque probablement de base historique et que le sujet en soit décidément mythologique ; Thucydide, présentant la guerre du Péloponèse comme un drame dans le style énergique d'Eschyle, est plus vrai, quelque licence qu'il se soit permise avec les combinaisons des faits dans la forme de sa composition, que Tite-Live, qui note les époques avec toute l'exactitude dont on était capable de son tems ; ainsi Schiller nous a donné, dans sa tragédie de *Wallenstein*, un tableau plus réel de la guerre de Trente Ans, que dans la composition historique où il a voulu la retracer. On voit qu'il a eu en vue les pièces historiques de Shakespeare, où ce grand poète, tout en bouleversant la chronologie et les faits, nous introduit si vivement jusqu'au cœur des grandes actions de la guerre sanglante des deux roses.

Schiller, vivant dans un siècle raisonneur, et n'étant pas doué de ce tact prodigieux qui distingue Goethe entre tous les contemporains, et qui lui fait dire tant de choses en paroles aussi simples et presque inaperçues, Schiller, dis-je, n'a pas su se rendre totalement maître de sa matière, et il lui a fallu un énorme espace pour approfondir le sujet de sa tragédie. Le camp de *Wallenstein* est surtout manqué. Schiller n'a pas su dépeindre le peuple et le soldat avec cette vérité ; cette force et cette naïveté dans lesquelles Shakespeare et Goethe

excellent ; il y a un peu de monotonie causée par l'isolement de ce camp, placé comme prologue à la tête des deux autres tragédies dont *Wallenstein* est le héros. L'habile traducteur du poète allemand a déjà remarqué que la pièce eût gagné en intérêt et en vivacité si la peinture du camp eût fait partie du poème dramatique lui-même ; mais Schiller croyait ainsi épurer le genre de Shakespeare, prouvant par là qu'il n'en connaissait pas encore le véritable esprit.

Le caractère du héros est, d'ailleurs, grandement tracé ; c'est bien le Wallenstein historique, avec son âme de fer, sa cruelle ambition, sa sombre rêverie ; sa foi dans les astres et son irrésolution finale quand il s'agit pour lui de poser la main sur la couronne impériale. Ses généraux sont pris dans la nature et groupés avec beaucoup d'art et de vivacité autour de lui. Piccolomini le père est un politique astucieux ; son fils a toute l'impétuosité d'une noble jeunesse ; sa hauteur, ses défauts mêmes se rapprochent trop de ses qualités pour ne pas attacher. Thecla, fille de Wallenstein, est la seule jeune fille que Schiller ait jamais dépeinte, pour laquelle il soit capable de prendre un véritable intérêt ; son amour est chaste et sévère, mais rien ne lui coûte, et l'âme de son père passe tout entière en elle, dès qu'elle a reçu la nouvelle des désastres de son amant.

Les longueurs, les disproportions et la manie de vouloir refaire le genre de Shakespeare pour l'*ennoblir*, d'après une fausse idée du genre, ne sont pas les seuls défauts qui caractérisent Wallenstein en particulier et les œuvres dramatiques de la plus belle époque de Schiller en général ; le poète mêle encore à tout cela des conceptions tirées du système d'ailleurs très-tragique de la fatalité chez les anciens. Il en résulte un manque d'harmonie dans l'ensemble de ses meilleurs drames. Vouloir confondre le génie du moyen âge avec celui des premiers tems du paganisme est une chose aussi fausse que monstrueuse ;

aussi cette combinaison glace-t-elle souvent le spectateur dans les scènes les plus pathétiques de la muse du poète allemand. D'ailleurs Schiller ne devient jamais plus rhétoricien qu'avec le mot de fatalité en bouche. Shakespeare, tout en l'ignorant, s'est bien plus rapproché que son imitateur, du théâtre d'Eschyle, par son terrible *Macbeth*, quel que soit aussi le luxe de poésie que Schiller déploie.

Marie Stuart fut jouée après *Wallenstein*. Nulle part notre auteur n'a été plus dramatique, mais aussi nulle part n'a-t-il mis plus d'intention et, si j'osais m'exprimer ainsi, plus d'*antithèses* dans l'arrangement des scènes, défaut qu'on est d'ailleurs plus habitué à reprocher à la tragédie française qu'à celle des autres nations : c'est cependant le défaut constant de Schiller, quoique certainement il ne visât jamais à l'imitation du théâtre français.

On a blâmé avec raison le dégoûtant épisode de Mortimer et la querelle trop prolongée des deux reines, quoique l'effet de la dernière scène soit dramatique et remue fortement l'âme. Le caractère d'Elisabeth est approfondi dans le genre de celui de *Wallenstein* ; les infortunes de la royale Marie sont dépeintes d'une manière touchante et le dévouement de ses serviteurs est représenté sous des traits sublimes.

La Pucelle d'Orléans est un grand sujet qui a manqué sur la palette de Schiller, parce qu'il a cherché un effet *ultra-poétique* hors des limites de la tragédie historique. La vérité eût été bien plus tragique que le roman forgé par l'auteur allemand. Quoi qu'il en soit, il y a de nobles sentimens, de beaux passages, des scènes même d'un genre très-élevé dans cette pièce intitulée par l'auteur lui-même *romantique*. Jeanne est sublime jusqu'à son emprisonnement, où elle perd tout à coup son caractère et devient un être totalement fantasque. Son introduction près du Dauphin et la scène du couronne-

ment sont d'un grand effet ; les scènes militaires sont faibles, et Schiller est bien loin d'y avoir atteint au pathétique de son modèle Shakespeare, qui nous raconte d'une manière si déchirante les infortunes du terrible Talbot et de son héroïque fils.

Schiller, nuançant ses couleurs avec peu d'art et parlant constamment d'un ton un peu trop emphatique et trop solennel, prête malheureusement, par beaucoup de ses vers (surtout si on les lit dans l'original), à la *parodie* ; quelques-uns de ces traits défigurent *Wallenstein* et *Marie Stuart*, mais surtout *la Pucelle*.

La Fiancée de Messine est une autre tragédie de notre auteur où il dépeint un sujet semblable à celui des *Frères ennemis* et tout aussi dramatique. Par malheur, Schiller a surchargé sa pièce de morceaux lyriques, qui forment le côté faible de son talent. Il n'était pas né avec des dispositions pour la poésie lyrique ; son ton n'était pas assez simple ; c'était d'ailleurs une malheureuse idée que de vouloir fondre, comme il a prétendu le faire, les couleurs et les idées de la religion chrétienne, du paganisme et de l'Alcoran. La religion chrétienne a bien adopté des rites et des institutions païennes, mais en les *métamorphosant*, en les absorbant dans son essence, tandis que Schiller veut leur laisser le coloris de l'antiquité. Pour ce qui est de la foi de Mahomet, rapprochée de nos saints mystères, ces deux croyances ont toujours *hurlé* de se trouver ensemble, selon l'expression d'un homme de génie.*

Je ne nie pas que *la Fiancée de Messine* ne renferme de grandes beautés et une poésie très-élevée. Mad. de Staël, avec ce tact propre à son sexe, a déjà remarqué la délicatesse de sentiment qui a inspiré au poète la peinture des mouvemens de jalousie de Dou César à l'aspect des larmes que Beatrice voue au corps as-

* M de Maistre, dans son ouvrage du *Pape*.

sassiné de Don Manuel. Il y a, dans cette tragédie, d'ailleurs longue et un peu monotone, des mouvemens de terreur qui jettent sur tous les personnages comme un voile funèbre et attestent le génie du poète.

Guillaume Tell est le chef-d'œuvre dramatique de Schiller. La Suisse du moyen âge, telle que le grand historien Jean de Müller nous en a retracé le tableau, semble revivre sous le pinceau animé de notre dramaturge. Ce sont bien là ces paysans patriarches, ces gentilshommes agriculteurs, ces chevaliers superbes, ces hommes vertueux et ces grands criminels, tels qu'ils apparaissent dans les siècles encore neufs, voisins du berceau des nations. Là, Schiller a deviné le secret d'être *populaire*, ce qu'il ne prouve nulle part ailleurs. En quelques endroits même, il semble s'être élevé jusqu'à la sombre hauteur de Shakespeare, témoin la scène de la mort de Gessler, ouverte par une noce, et terminée d'une manière vraiment effrayante par le convoi des Frères de la Miséricorde, venant chercher le corps du criminel, qui voulait interdire aux pâtres des Alpes les accens même de la joie la plus innocente.

Le dernier acte de *Guillaume Tell* est un hors-d'œuvre inconcevable. On voit que Schiller a été conduit à l'ajouter au reste de la pièce, pour nous

montrer Tell, l'innocent meurtrier de l'assassin de ses enfans et du tyran de son pays, en opposition systématique avec le régicide Eschenbach, rejeté avec horreur par les bergers des montagnes. En général, le caractère de Tell, déjà péniblement étudié et *apprêté*, dans les premiers actes, se montre d'une manière tout-à-fait intolérable sur la fin, avec un jargon métaphysique, qui jamais n'a retenti dans l'âme du héros.

L'amour de Bertha et de Roudens est encore un épisode manqué dans ce beau poème, qui mérite d'ailleurs toute l'admiration et l'enthousiasme universel avec lequel il a été reçu dans sa patrie. C'était le chant du cygne ; car on ne possède, après ce grand drame, d'autres poèmes tragiques de Schiller que quelques scènes détachées d'œuvres auxquelles la Parque a empêché l'auteur de mettre la dernière main. Que n'aurait-on pas, d'ailleurs, dû attendre d'un tel poète mort à la fleur de l'âge ? Il aspirait de plus en plus au vrai et au beau, et sa muse devenait constamment plus religieuse. Nul poète protestant n'a aussi dignement retracé les mystères du catholicisme, et on dirait que Marie Stuart a exercé sur lui ce charme tout-puissant qu'elle exerça, d'après son peintre éloquent, sur tous ses alentours.

OBSERVATIONS SUR BALZAC.

BALZAC florissait au commencement du dix-septième siècle. Né en 1594, il avait publié presque tous ses écrits avant l'âge de trente ans, et sa réputation était à son apogée lorsqu'en 1624, il quitta la Cour et abdiqua la souveraineté de la littérature, qu'on lui avait unanimement déferée, pour goûter en paix les douceurs de la retraite.

Cette résolution, provoquée par les

injustices, les outrages et les persécutions, dont les grandes renommées ne furent jamais à l'abri, suffirait pour nous révéler la fierté du caractère, la noblesse et l'élévation des sentimens de cet écrivain, et pour accroître l'intérêt que ses productions sont faites pour inspirer.

En 1655, époque de la mort de Balzac, la scène française commençait à s'illustrer par quelques belles

productions de Corneille; mais Molière, La Fontaine, Boileau, n'avaient rien publié, et la France attendait encore les grands prosateurs, auxquels Balzac avait ouvert la route. Ce ne fut que vingt ans plus tard que brillèrent les Bossuet, les Fénelon, les La Bruyère, les Bourdaloue, etc. Un seul homme les avait précédés. Son premier pas dans la carrière fut marqué par un chef-d'œuvre de prose, publié en 1650 (*). Mais cet homme était Pascal. Ce génie transcendant, auquel nul autre ne peut être comparé, n'avait pas besoin de modèles, sans doute. Mais, sans nuire à sa gloire, il est juste de faire remarquer que les productions de Balzac étaient antérieures aux siennes de plus de trente ans, et que rien d'aussi beau n'avait encore paru dans la langue française. Or, n'est-il pas permis de croire que Pascal s'est pénétré de ces beautés nouvelles, et que, sans songer à les imiter, il a su se rendre propres ces formes pleines de majesté, ces périodes harmonieuses, ces tours et ces mouvemens hardis, éloquens, ingénieux, qui abondent dans les écrits de Balzac ?

Cet auteur a presque toujours été jugé avec une excessive sévérité, parce que l'on ne s'est pas suffisamment attaché aux qualités supérieures qui le distinguaient dans le siècle où il brilla seul et sans rivaux. Ce qui fait sa gloire, ce qui justifie l'admiration universelle dont il fut l'objet, c'est d'avoir été un écrivain original, un véritable créateur. Voilà ce qu'il fallait reconnaître en lui, ce qui devait être le sujet d'éloges bien autrement mérités que tant d'autres, prodigués avec un si grand faste et si peu de discernement.

Voltaire, dont les productions offrent un si grand nombre de jugemens contradictoires, ne s'est jamais démenti avec moins de pudeur qu'au sujet de Balzac. Voici ce qu'on lit

dans sa notice des écrivains du siècle de Louis XIV.

“ Balzac, homme éloquent, et le premier qui fonda un prix d'éloquence. Il eut le brevet d'historiographe de France et de conseiller d'État, qu'il appelait de magnifiques bagatelles. La langue française lui a une très-grande obligation. Il donna le premier du nombre et de l'harmonie à la prose.”

Si cet éloge n'est point magnifique, il ne contient rien du moins que de conforme à la vérité. Mais Voltaire semble s'être repenti d'avoir été juste envers Balzac, et, dans un autre écrit inséré dans le soixante-troisième volume de l'édition in-12 de ses œuvres, il le signale sans aucun ménagement “ comme un littérateur sans goût, sans pureté et sans philosophie, qui ne trouvait plus de lecteurs parmi les gens instruits.”

Ailleurs, il le frappe encore d'une autre espèce de réprobation, en le mettant sur la même ligne que le bel esprit Voiture, des œuvres duquel il serait impossible d'extraire quelque chose de solide et de substantiel.

Parmi les divers jugemens qui ont été portés sur Balzac, il en est où non-seulement la censure est bien moins rigoureuse, mais où cet écrivain reçoit les témoignages éclatans d'une admiration bien sentie et solidement justifiée. Tous s'accordent, il est vrai, sur ses défauts, et nous ne prétendons pas les nier; mais nous pensons qu'aucun des critiques (hors un, que nous hésitons encore à nommer), ne s'est suffisamment abstenu de s'appesantir sur les inévitables écarts d'un génie vigoureux, fier et indépendant, qui s'est élancé le premier dans une route inconnue.

Balzac était jeune encore, lorsque Malherbe prédit de lui qu'il serait le réformateur de sa langue. L'événement justifia la prédiction, et ses plus sévères censeurs ne lui ont point contesté cette gloire. Mais la réformer, ce n'était pas la fixer et la circonscrire tout à coup dans ses

* *Les Provinciales.*

jusques à ses limites : ce prodige était impossible. S'il est vrai qu'une langue puisse arriver au dernier degré de la perfection, le tems seul peut accomplir lentement une pareille tâche. Balzac fit tout ce qu'il pouvait faire ; disons mieux, il fit plus que l'on ne pouvait attendre de lui dans le siècle où il écrivit, et les fragmens que nous ne tarderons pas à citer, mettront les lecteurs à portée de juger si notre assertion est fondée.

Les règles du goût sont très-respectables, sans doute. Eviter la recherche, l'exagération, les antithèses, les faux brillans, donner à chaque pensée le tour qui la fait le mieux ressortir, à chaque sentiment l'expression la plus vraie et la plus touchante, varier les couleurs et les mouvemens de son style, donner à chaque chose enfin sa juste mesure, tel est l'abrégé des préceptes à l'aide desquels on parvient, dit-on, au *beau idéal* des productions de l'esprit.

Balzac n'est pas toujours fidèle à ces préceptes, il faut en convenir ; mais il l'est souvent, et alors il est majestueux, imposant et quelquefois sublime. Est-il beaucoup de grands écrivains français qui aient constamment respecté ces règles rigoureuses ? Parmi ceux qui l'ont précédé, on ne comptera pas probablement Rabelais, Amyot, Montaigne, ni Charron. Combien d'autres, parmi ceux qui l'ont suivi, offrent d'éclatans exemples de la violation des lois du goût, et n'en sont pas moins de grands hommes ? Corneille et Molière ont-ils jamais été cités comme des modèles de goût ? S'est-il jamais soumis à ses règles, ce grand Bossuet, dont aucun rhéteur n'a osé mesurer le vol audacieux ? Que de fautes contre le goût ne pourrions-nous pas signaler dans beaucoup d'autres écrivains, dont personne ne conteste le génie ?

Nous ne prétendons pas conclure de ces observations qu'il faille abjurer les préceptes du goût, mais nous serions disposés à penser que les rhéteurs font un peu trop grand bruit de

ces préceptes. Nous préférons, s'il faut enfin le dire, les écarts et les imperfections du génie à la stricte observation des lois du goût. Il nous semble même que l'alliance du vrai génie et du goût est beaucoup plus rare qu'on ne le pense assez généralement. La raison nous en paraît simple. Le génie ne veut aucune contrainte ; il aime à courir sans guide et sans frein, comme le torrent qui roule impétueusement l'or et le limon tout ensemble. Le goût, au contraire, ne peut marcher qu'à l'aide d'une discussion et d'une analyse continuelle, dont l'effet est d'intimider et de refroidir le génie, d'émousser le sentiment, de réprimer ces mouvemens hardis, impétueux, qui frappent l'imagination et la terrassent, sans lui donner le tems de réfléchir si les règles sont suivies ou violées.

Si ces considérations paraissent de nature à diminuer l'importance que l'on attache aux fautes contre le goût, il en est d'autres non moins puissantes qui nous semblent ajouter aujourd'hui un grand prix au recueil dont nous nous occupons.

Balzac écrivait à une époque où fermentait encore le levain des guerres intestines. Peu de tems s'était écoulé depuis qu'un monstre exécrationnable avait frappé le meilleur des monarques. La mort d'Henri IV avait laissé le sceptre entre les mains d'un Roi plein de vaillance, mais incertain dans ses projets et dépourvu de la fermeté et de la persévérance nécessaires à leur exécution. Tous les liens de l'Etat étaient relâchés, et Richelieu n'avait pas encore eu le tems de les resserrer et de les fortifier. L'intrigue marchait le front levé, obstruait toutes les avenues du pouvoir, et en fermait l'accès au mérite et à la fidélité. Tous les emplois étaient prodigués aux artisans de révolte, dont on avait la faiblesse de redouter les menaces et de ménager les influences. Balzac vivait à la cour, au milieu de ce désordre et de cette confusion déplorable. La force de carac-

tère et la profondeur des vues du cardinal-ministre ne pouvaient échapper à un esprit aussi pénétrant que le sien. Loin de se faire illusion sur son crédit, il sentit combien ce qu'un homme tel que Richelieu appelait sa confiance, lui commandait de prudence et de discrétion, et, appréciant à leur juste valeur les titres brillans d'historiographe de France et de conseiller d'Etat dont on l'avait décoré, il ne les considéra que comme de *magnifiques bagatelles*. Mais le tems que sa politique habile lui interdisait d'employer à l'exercice de ces vaines fonctions, ne fut point perdu pour son pays. Modèle de la

plus austère probité, observateur profond, vrai philosophe au milieu de la cour, Balzac y recueillait en silence une foule de faits et de documens, propres à nourrir ses méditations. C'est avec ces matériaux précieux qu'il a composé tant de beaux discours, remplis de portraits si frappans, pour ne pas dire si effrayans de vérité, et qu'il a signalé tous les vices d'un gouvernement débile et d'une cour corrompue, en dédaignant toutes personnalités, et en ne faisant usage que de ces grands traits dont l'empreinte ineffaçable révèle la main du génie.

AMÉDAN ET ZÉILA,

OU LES MARIS BRILLANS.

CONTE ORIENTAL.

LA belle Zéila était mariée depuis deux ans au bon et modeste Amédan. Ce mariage avait été fait sous les plus heureux auspices ; Amédan satisfait de la possession de Zéila, s'était bien promis de ne jamais lui donner de rivaux, et Zéila, maîtresse absolue du cœur de son mari, l'était aussi de toutes ses volontés. Amédan ne lui refusait jamais rien ; pour lui, les caprices mêmes de sa femme étaient des lois. Il n'était point jaloux ; aussi ne voulait-il point que l'objet de sa tendresse fût entouré de ces gardiens méprisables d'une vertu qui n'est vertu que lorsqu'elle est libre. Zéila escortée de ses femmes, ou seule quand elle le désirait, allait visiter ses compagnes sans en demander la permission, et parcourait les bazars où se trouvaient rassemblées les plus riches marchandises de l'Europe et de l'Inde. Elle achetait tout ce qui lui faisait plaisir. Amédan, sans être riche, avait une fortune aisée, et jamais il ne demandait à sa femme : Combien cela vous a-t-il coûté ? Il pensait que tout ce qui fixait un instant les désirs de

Zéila ne coûtait jamais assez cher. Tel était le caractère d'Amédan. Combien y a-t-il de maris qui lui ressemblent ?

Toutes les jeunes femmes d'Ispahan étaient jalouses du bonheur de Zéila, qui cependant n'était point heureuse. Depuis quelque tems une sombre mélancolie s'était emparé de son cœur. Elle versait des larmes, et l'ennui couvrait de deuil les riches tapis de ses appartemens. Le bon Amédan avait fait de vains efforts pour dissiper les chagrins de cette femme adorée, et pour lui rendre cette douce gaieté qu'elle avait perdue, et qu'il regardait comme le signe du bonheur. Chaque jour il se montrait plus attentif et mettaient œuvre, pour lui plaire, les soins les plus tendres et les plus délicats d'un amour ingénieux. Tout était inutile. Comment contenter les désirs de Zéila ? Elle n'en forme plus, hors un seul qu'elle n'ose avouer, et qu'elle voudrait se cacher à elle-même.

Un jour qu'elle était plongée dans une rêverie profonde, Amédan s'ap-

proche d'elle et lui dit : " Zéila, une affaire très-importante pour mon commerce va m'éloigner de vous pendant huit jours. Je pars pour Téfis, et j'espère qu'à mon retour je vous trouverai plus heureuse. Puisse Mahomet ramener le sourire sur vos lèvres ! Ah ! je donnerais toute ma fortune pour un sourire de Zéila." Il dit, l'embrasse tendrement et part.

Il y avait alors à Ispahan une femme très-âgée, qui passait pour posséder de grandes connaissances dans la magie et dans l'art de prédire l'avenir. Elle habitait cette ville depuis trente ans, et avait eu d'abord beaucoup de vogue. Mais peu à peu la foule l'avait abandonnée, parce qu'à des prédictions rarement flatteuses, elle joignait, tantôt des réprimandes, tantôt des plaisanteries, et toujours des conseils dont elle était plus prodigue que des merveilles de son art. Ce qui l'avait encore décréditée, c'est qu'elle ne recevait aucun salaire de ceux qui venaient la consulter, d'où l'on avait conclu que ses réponses n'avaient aucun prix, puisqu'elle n'osait pas les vendre. Toutes ces raisons avaient empêché Zéila d'avoir recours à elle, quoiqu'elle y eût songé plus d'une fois ; mais l'absence de son mari lui fit entrevoir huit jours à passer dans un ennui si insupportable, qu'elle se résolut à aller trouver la vieille, et à lui ouvrir son cœur.

C'était dans les faubourgs d'Ispahan et près des jardins de Zurfa que demeurait la magicienne. Zéila s'y rendit dès que la nuit fut close, couverte d'un voile épais, et accompagnée d'une seule esclave. Elle fut introduite dans une petite chambre, simplement mais proprement meublée, et fut étonnée de voir que la vieille n'avait rien dans ses traits ni dans son ajustement, qui inspirât cette espèce d'effroi qu'elle avait craint d'éprouver. La vieille s'en aperçut et profita de cette heureuse disposition pour gagner, par des questions pleines d'intérêt, la confiance de la belle affligée. Bientôt Zéila, tout en rougissant, lui révéla la cause de ses

chagrins. " Je suis bien à plaindre, lui dit-elle, j'ai le meilleur de tous les maris, et c'est lui qui fait mon malheur. Il possède toutes les vertus, c'est la bonté personnifiée, mais il n'a point assez d'éclat. Son caractère est d'une uniformité qui me fait mourir d'ennui ; jamais il ne s'élève au-dessus du commun des hommes. Jamais je n'entends vanter son esprit ; aussi son esprit n'a-t-il rien de saillant. Il est vrai que son jugement est parfait, qu'il ne manque point d'une certaine instruction ; mais qu'est-ce que l'instruction et le jugement sans l'esprit ? C'est un jardin sans roses. Enfin, ma bonne, je vois avec douleur que mon mari ne jouera jamais un rôle brillant dans le monde.—Ma fille, vous avez bien raison de vous plaindre, dit la vieille. Voilà un mari détestable, et je ne conçois pas comment vos parens ont pu vous sacrifier ainsi. Les parens sont bien durs dans le siècle où nous vivons. Une jeune personne douée, comme vous, de tous les agrémens, devrait être l'épouse d'un homme supérieur, d'un très-bel homme, d'un homme de beaucoup d'esprit, qui ferait des vers charmans à votre louange, ou d'un homme enfin qui, par son rang et ses richesses, vous environnerait des rayons de sa gloire et de sa grandeur. Je veux réparer l'injustice de vos parens. Vous désirez un autre mari, un mari de votre choix ? —Vous l'avez dit.—Eh bien, ma fille, je n'ai qu'à dire un seul mot, et dans l'instant vous allez apprendre la mort d'Amédan.—O Ciel ! plutôt mourir moi-même ! Non, non, je n'achèterai point le bonheur à ce prix. Amédan mérite toute mon amitié, toute mon estime, toute ma reconnaissance ; qu'il vive et que je sois à jamais malheureuse ! —Non, dit la vieille, il vivra et vous serez heureuse. Il faut, ma fille, que vous restiez avec moi pendant quinze jours seulement. Vous allez voir que ma maison est aussi belle et aussi bien meublée pour le moins que la vôtre. Tous les jours, le matin et le soir, nous irons nous promener sur la place publique, nous parcourrons les bazars, nous

entrerons dans les lieux où les jeunes gens se rassemblent. Vous serez invisible pour tous, mais vous pourrez les voir, les entendre, les apprécier et choisir. Lorsque l'un d'eux aura touché votre cœur, vous regarderez ce petit miroir que je vous donne, et vous y verrez l'objet de votre préférence, tel qu'il sera pour vous après deux ans de mariage. Si cette épreuve ne vous détourne pas de l'épouser, vos vœux seront satisfaits ; il vous verra, vous aimera et demandera votre main."

A ces mots la vieille ouvrant une porte secrète, conduit Zélia dans de magnifiques appartemens, lui fait voir de vastes jardins dont les arbres et la clôture cachaient aux regards du public cette superbe habitation ; et Zélia ne doute plus de la puissance et de la sincérité de la magicienne, en voyant l'opulence dont elle jouit.

Le lendemain, très-empressée de faire l'expérience du miroir, elle sort de bonne heure avec la vieille. Il y avait à peine un quart-d'heure qu'elles se promenaient sur la place de l'Atmédan, lorsqu'elles virent passer devant elles un jeune homme d'une taille superbe, hante, svelte, élancée. Ce jeune homme se tourne de leur côté, et leur montre la plus belle figure du monde, un teint de lys et de roses, une belle moustache noire comme du jais, des dents blanches comme de l'ivoire. Son costume relève encore ses agrémens extérieurs ; car il est habillé avec une recherche et une élégance extraordinaires. Zélia le compare au bon Amédan, qui n'est ni bien ni mal ; elle sent palpiter son cœur.— " Oh mon dieu ! le bel homme ! dit-elle à la vieille. Voilà comme je voudrais un mari.—Eh bien, répond la vieille, consultez votre miroir. Zélia prend aussitôt le miroir, l'ouvre et voit ce beau jeune homme tel qu'elle l'aurait vu après deux ans de mariage.—Oh ma bonne ! s'écrie-t-elle avec étonnement, voyez donc, il a des oreilles d'âne ! des oreilles d'âne ! quel dommage ! un si bel homme ! comment n'ai-je pas vu cela tout de

suite ?—Ma fille, c'est qu'après deux ans de mariage on voit les choses telles qu'elles sont. Les oreilles d'un mari ne poussent pas, mais après deux ans de mariage, s'il les a longues, elles se montrent."

A chaque bel homme qu'elle voit passer, Zélia consulte le miroir magique. Elle est étonnée de la quantité d'oreilles d'âne qu'elle rencontre. " C'est bien malheureux, dit-elle, que tant de beaux hommes portent ce triste et singulier attribut. Est-ce qu'on ne peut être beau et avoir de l'esprit ?—Je ne dis pas cela, ma fille ; mais les beaux hommes sont rares, les gens d'esprit très-rares, il n'est donc pas étonnant que la réunion de l'esprit et de la beauté soit d'une extrême rareté."

La pauvre Zélia était presque dégoûtée des beaux hommes, lorsqu'elle en aperçut un beaucoup plus beau que tous les autres. Elle laisse échapper un cri d'admiration, et consulte bien vite le miroir fidèle. Quel est son étonnement et sa joie ! Ce bel homme n'a point d'oreilles d'âne comme les autres. Elle le voit assis nonchalamment sur un sofa : il est en contemplation devant un autre jeune homme qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau ; il le regarde avec amour, avec orgueil. Dans ce moment une jeune femme charmante, et dont les traits sont ceux de Zélia, s'approche de lui ; elle a l'air de lui parler avec tendresse, et cherche à fixer son attention par le manège aimable d'une innocente coquetterie. Mais l'ingrat est insensible à tant de charmes ; à peine daigne-t-il la regarder, tant il est occupé de son idole, qui semble absorber toutes ses affections.—" Voilà un homme bien maussade et bien impertinent, dit Zélia impatientée. Il n'a point d'oreilles d'âne, mais il n'en est pas plus aimable.—Non, dit la vieille, j'aime autant la bêtise que la fatuité. Ce beau jeune homme qu'il regarde avec tant de complaisance, c'est son image, c'est lui-même. Il s'aime, il s'admire, il s'adore, et le reste n'est rien pour lui.

Le lendemain, Zéila, revenue de l'idée d'épouser un bel homme, continue ses promenades avec la vieille. Elles entrent dans un de ces lieux publics magnifiquement décorés, où les hommes les plus distingués de la ville se rassemblent pour prendre des glaces et le sorbet. Un groupe est réuni autour d'un homme qui parle à haute voix avec emphase, et gesticule avec beaucoup de vivacité ; de nombreux applaudissemens interrompent souvent l'orateur. Zéila l'écoute avec un vif intérêt, en voyant l'effet qu'il produit sur ce nombreux auditoire. Elle entend répéter de tous les coins du salon : Que cela est beau ! qu'il a d'esprit ! c'est un génie ! — « Voilà, dit-elle à la vieille, voilà le mari qu'il me faut. C'est un homme d'un esprit brillant, d'un esprit supérieur. Voyez comme on l'admire ! quel bonheur que celui d'être la femme d'un tel mari ! » Cependant elle jette les yeux sur la glace merveilleuse, et voit cet homme extraordinaire en contemplation devant une espèce de petit monstre qui n'a ni queue ni tête. Il l'admire avec une sorte d'enivrement : il le caresse de l'œil, et ne peut s'en détacher. Une jeune femme, image encore de Zéila, cherche à le distraire de cet objet bizarre, mais il la repousse avec humeur, et revient toujours à son petit monstre. « Oh ! quelle singularité ! s'écria Zéila, voyez donc, ma bonne, de quel objet ridicule cet homme d'esprit est amoureux ! — Ma chère fille, cet homme d'esprit est un poète ; ce petit monstre, qui n'a ni queue ni tête, est un poème de sa composition. Il en a déjà fait une demi-douzaine de semblables ; il en fera peut-être encore une vingtaine ; mais le dernier est toujours celui qu'il trouve le plus beau et qu'il aime le mieux. Il le préfère à tout, et si quelqu'un s'avisait de lui dire que ce petit monstre-là n'a ni queue ni tête, il se mettrait dans une fureur dont vous n'avez pas d'idée. . . . » Zéila ne peut s'empêcher de rire aux éclats. — « Quel singulier aveuglement ! dit-

elle ; quoi ! ne peut-on trouver des gens d'esprit qui ne soient pas poètes ? — On peut en trouver, dit la vieille, il y a des gens d'esprit qui ne sont pas poètes, comme il y a des poètes qui n'ont point d'esprit. — Eh bien ! je veux épouser un homme d'esprit qui ne fasse point de vers. — Cela est cependant assez rare, ma fille ; dans le siècle où nous vivons, tout le monde s'en mêle. Mais cherchons bien, peut-être finirons-nous par trouver ce que vous désirez. »

Elles cherchent en effet pendant quelques jours, et finissent par rencontrer un homme d'un esprit très-brillant, et qui ne fait point de poèmes. Zéila est d'abord dans l'enchantement ; cet homme fait l'admiration de tous les cercles d'Ispahan ; il est accueilli partout, et toutes les sociétés se le disputent. Il sait prendre tous les tons, parle hardiment sur tous les sujets ; il paraît tantôt léger, tantôt profond, et sa conversation étincelle de traits qui éblouissent. Zéila sent le désir d'avoir un tel homme pour époux : mais auparavant elle veut lui faire subir l'épreuve du miroir. Quel est son étonnement ! elle voit cet homme entouré d'une suite nombreuse de petites personnes fort laides, fort maussades, excessivement guindées et grimacières, qui toutes paraissent ne pas avoir le sens commun. Les unes le battent, l'égratignent, le mordent, tandis que les autres le flattent et le caressent. Chacune s'empare de lui tour-à-tour, et il se laisse conduire où bon leur semble, sans opposer la moindre résistance. Il les écoute comme des oracles, fait exactement tout ce qu'elles lui conseillent ; enfin elles exercent sur lui un empire absolu. — « Ah ! bon Dieu, dit Zéila, comme ces vilaines petites créatures traitent ce pauvre homme d'esprit ! Comment peut-il se laisser ainsi mener par des femmes aussi désagréables et aussi sottes ? — Ma fille, répond la vieille, ces petites personnes, si impérieuses et si acariâtres, se nomment *prétentions*. Elles le

suivent partout ; il n'essaie pas même de s'en défaire. Il trouve qu'elles ont toujours raison, et il met tout son bonheur à suivre leurs moindres caprices. Il n'y a rien qu'il ne fasse pour leur obéir. Elles le brouillent avec ses meilleurs amis ; elles lui font dans le monde une multitude d'ennemis par leur exigence et leur susceptibilité, et le rendent très-ridicule aux yeux des gens qui le connaissent. — Je ne veux point d'un tel mari, s'écrie Zéila ; je ne veux point être l'esclave d'une douzaine de femmes dont le caractère ne me semble pas très-sociable. Si j'avais le malheur d'en contrarier une seule, sans le vouloir, mon mari me sacrifierait à celle que j'aurais innocemment offensée. Mais quoi ! n'existe-t-il pas un homme d'un esprit très-brillant, et qui ne soit pas soumis aux caprices des prétentions ? “ Nouvelles recherches ; mais hélas ! elles sont infructueuses. Sans doute, il existe dans Ispahan des hommes qui joignent à beaucoup d'esprit beaucoup de modestie, mais Zéila n'a pas le bonheur d'en rencontrer un seul, ce qui la dégoûte un peu du désir d'épouser ce qu'on appelle dans le monde un homme de beaucoup d'esprit.

Cependant elle veut à toute force un mari qui satisfasse son amour-propre, un mari qui, jouant un grand rôle dans le monde, fasse rejaillir sur elle une partie de sa gloire. Elle voit un jour un courtisan, jeune encore, descendre les degrés qui conduisent au palais du grand-roi. Le courtisan est escorté d'une foule nombreuse ; son costume est magnifique ; les personnes qui l'entourent lui parlent avec respect, avec l'humilité la plus profonde. Son regard est doux et caressant, et le sourire du bonheur brille sur ses lèvres. Zéila est bien tentée d'épouser ce grand seigneur. Quel rôle doit jouer la femme d'un tel homme ! Quel éclat ! Quelle pompe ! Sa tête est à demi tournée lorsqu'elle regarde son miroir. Soudain le spectacle change ; le courtisan ne sourit plus ; son front est plissé ; il promène autour de lui des regards inquiets et

soupçonneux, et cet homme qui, tout-à-l'heure, semblait si gai, lui paraît maintenant le plus triste et le plus malheureux des hommes. Zéila voit auprès de lui un gros serpent dont la gueule est toujours béante. Le courtisan n'est occupé que de ce serpent, et tente vainement de le rassasier. Plus le serpent engloutit, et plus il a faim. Quelques amis du courtisan arrivent ; il les reçoit de la manière la plus gracieuse et la plus amicale ; il leur fait les offres de service les plus désintéressées en apparence, et tout-à-coup, au moment où ils s'y attendent le moins, il les précipite dans la gueule de son serpent qui les dévore. Le monstre tourne alors ses yeux enflammés du côté de Zéila, il semble demander encore cette nouvelle victime. Le courtisan n'hésite pas un instant, il va sacrifier sa femme comme il a sacrifié ses amis, lorsque Zéila pousse un cri d'horreur et cesse de regarder le fidèle miroir que lui représente cet affreux spectacle. “ Grand Dieu ! dit-elle ; est-il possible qu'il y ait des hommes assez dépravés pour sacrifier ainsi tous les liens de l'amour et de l'amitié à la voracité d'un serpent ? — Hélas ! oui, ma chère fille, répond la vieille. Ce serpent a toujours faim, et malheur à ceux qui tentent de le rassasier ! il finit tôt ou tard par les dévorer eux-mêmes. — Quoi ! tous les courtisans ont-ils un serpent aussi gourmand que celui-là ? — Hélas ! oui, ma fille. — Je me garderai donc bien d'épouser un courtisan. Cependant je vous avoue, ma bonne, que j'ai le plus grand désir d'être une dame de la cour.”

Comme elle achevait ce discours, elle aperçoit le grand-visir qui environné d'une foule immense, traversait la rue de Scéarbach. Il montait un coursier superbe tout couvert d'or et de pierres précieuses. Les esclaves, les officiers de sa suite étaient magnifiquement vêtus, et cette escorte brillante déployait aux yeux de Zéila toute la pompe asiatique. Elle en est d'autant plus éblouie que le grand-visir joignait à cet éclat emprunté

tous les agrémens de la nature.—
 “ Ne pourrais-je pas épouser le grand-visir ? dit soudain la jeune ambitieuse.—Vous le pouvez sans doute, si vous le désirez, répondit la vieille. Regardez votre miroir, et faites moi part ensuite de votre volonté. Zéila interroge la glace prophétique qui doit lui montrer son mari tel qu'il sera dans deux années, et elle voit le grand-visir...étranglé “ Ah ! grand Dieu ! dit-elle ; quel spectacle affreux ! Non, non, je ne veux point épouser un visir.”

L'impression de ce dernier tableau fut si forte que la pauvre Zéila pria la vieille de la ramener aussitôt à la maison. Restée seule dans son appartement, elle se livra aux réflexions que tant d'essais infructueux avaient naturellement fait naître dans son esprit. “ Hélas ! dit-elle, qu'ai-je fait ? Pourquoi ai-je quitté la maison de mon mari ? Pauvre Amédan ! Quel aura été sa douleur, lorsqu'à son retour il aura vainement cherché sa chère Zéila ! S'il en était tems encore !... Oui, je reconnais à présent tout ce que vaut le mari que j'ai perdu par mon imprudence et par mon orgueil. L'expérience m'a guérie du désir d'un bonheur brillant, et me ramène aux regrets du bonheur solide dont j'aurais pu jouir toute ma vie sans maridicule vanité. Cher Amédan, si je pouvais revenir auprès de toi, je tomberais à tes pieds, tu me pardonnerais un instant d'égarement. Oui, tu me pardonnerais, car je connais la bonté de ton cœur.—Oui, ma chère Zéila, je te pardonne, s'écrie tout-à-coup Amédan.” Zéila se retourne et voit en effet Amédan lui-même qui la serre dans ses bras. Elle ne peut revenir de sa surprise.—“ Tu me croyais encore à Téfis, lui dit son époux ; mais je n'ai pas même poussé

mon voyage jusqu'à cette ville. L'esclave qui t'avait suivie jusqu'ici, me fut bientôt dépêché par la bonne vieille. Je revins sur mes pas, je vins loger dans cette même maison, et tous les soirs j'étais informé des épreuves de la journée,—Oui, dit la vieille qui se montra dans ce moment ; je savais, Zéila, que votre cœur était bon que votre esprit seul était attaqué d'une ridicule manie. J'étais sûre de le guérir, parce qu'il est naturellement juste ; mais je ne l'aurais pas entrepris, si vous eussiez ressemblé à tous ceux qui venaient autrefois me consulter et qui n'apportaient que des vœux criminels ou une curiosité fatale. Je n'ai pas besoin du secours des hommes ; et ils n'ont pas reconnu le prix des miens.”

La vieille en aurait peut-être dit davantage, si elle n'eût été interrompue par Amédan et Zéila, qui ne trouvaient pas d'expressions assez fortes pour lui témoigner leur reconnaissance. La conversion de Zéila fut durable ; elle n'eut plus la fantaisie d'être la femme d'un homme brillant. Elle sentit qu'Amédan possédait les seules qualités qui puissent assurer la félicité d'une femme, la bonté, la délicatesse de l'âme, une aimable et douce indulgence, une confiance fondée sur l'estime qu'un cœur tendre et noble garde toujours pour l'objet de ses affections, et ce qu'on appelle le sens commun, trésor bien plus précieux et qui devient tous les jours bien plus rare que l'esprit. Enfin, Zéila chérit d'autant plus les simples et modestes qualités d'Amédan, qu'elle avait appris par expérience qu'une femme achète presque toujours un mari brillant plus cher qu'il ne vaut. C'est aux maris à nous apprendre à leur tour s'il n'en est pas ainsi des femmes brillantes.

LA PIÈCE D'OR *.

JE ne trouvais un jour dans une assemblée composée d'hommes aussi spirituels qu'aimables. Parmi eux le briquet du génie ne manquait jamais de donner des étincelles, et le feu de la dispute n'élevait point ses flammes dévorantes. La conversation roulait sur des objets littéraires, lorsque tout à coup un boiteux, portant la livrée de la misère, pénétre dans la salle où nous étions. Il s'avance vers nous, nous fait avec la plus rare éloquence le récit des malheurs auxquels il était en proie, et finit par implorer notre générosité †.

A ces paroles, touché de compassion pour lui, je voulus soulager sa misère ; et, frappé de la manière dont il nous avait tracé le tableau de son infortune, et du choix heureux de ses expressions, il me vint dans l'idée d'essayer s'il serait en état d'improviser des vers. Je tirai donc de ma bourse une pièce d'or, et la faisant briller à ses yeux, tiens, lui dis-je, si tu te sens capable de faire à l'instant même en vers l'éloge de cette pièce, elle est à toi. Je n'avais pas achevé ma proposition, que ces vers, semblables à des perles, décollèrent de sa bouche.

“ Quelle agréable couleur ; qu'une pièce d'or est une jolie chose ! L'or traverse tous les pays, il a partout la même valeur ; il donne le contentement, il fait réussir l'homme dans toutes ses entreprises : sa vue seule

réjouit, et l'amour violent qu'il inspire ne peut s'exprimer ; aussi celui dont il remplit la bourse est-il fier et superbe, car l'or peut lui tenir lieu de tout. Que de gens, qui, par son moyen trouvent partout des esclaves prêts à exécuter leurs ordres, seraient sans lui condamnés à se servir eux-mêmes. Que d'affligés dont il dissipe l'armée des noirs chagrins ; que de beautés il parvient à séduire ; que de colères il apaise ; que de captifs dont il brise les chaînes et dont il sèche les larmes. Oui, si je n'étais retenu par les sentimens religieux, j'oserais attribuer à l'or la puissance de Dieu même.”

Après avoir proféré ces vers, le poète tendit la main demandant la pièce d'or. “ Celui qui est bien né, dit-il, tient ce qu'il a promis, de même que le nuage envoie la pluie après avoir fait entendre le tonnerre.” Je m'empressai de lui remettre aussitôt le *dinar*. Notre étranger se disposait à partir après m'avoir remercié ; mais j'étais si content de la manière dont il avait fait l'éloge que je lui avais demandé, que tirant de ma bourse une nouvelle pièce d'or, je lui dis : “ Pourrais-tu faire actuellement des vers contre cette pièce, et je te la donnerai.” Il improvisa alors sur-le-champ ces nouveaux vers ;

“ Fi, de cette pièce trompeuse qui a deux faces comme le fourbe, et présente à la fois et la couleur brillante des belles étoffes qui parent la jeune amante, et celle du visage hâlé de son ami, que l'amour a décoloré. La malheureuse envie de posséder l'or entraîne l'homme à commettre des crimes qui attirent sur sa tête l'indignation de Dieu. Sans l'or la main du voleur ne serait point coupée * ; sans

* Le sujet de ce morceau est encore oriental.

† Je n'ai pas besoin d'avertir que, dans le texte, cet homme tient un long discours, plein de jeux de mots et de métaphores intraduisibles, qui finit par ces mots : “ Oui, j'en jure par celui qui m'a fait venir de la tribu de *Caïla*, je suis le frère de la pauvreté.” De là vient que *Hariri*, a donné à cette séance le titre de *Caïla*. On lit, dans plusieurs manuscrits, *Séance de la pièce d'or*.

* “ Autrefois on coupait (chez les Arabes) la main à un homme qui avait volé quatre pièces de monnaie d'argent ou

l'or plus d'oppression, plus d'oppressé ; l'avare ne foncerait point le sourcil, lorsque, durant la nuit, on vient lui demander l'hospitalité ; le créancier ne se plaindrait point des retards de son débiteur. On n'aurait point à craindre l'envieux qui attaque avec les flèches acérées de la médisance. D'ailleurs j'aperçois dans l'or un défaut palpable et bien propre à le déprécier, c'est qu'il ne peut être utile dans le besoin qu'en sortant des mains de celui qui le possède. Honneur à l'homme qui le méprise ! Honneur à celui qui résiste à ses perfides appâts * ”

une somme plus considérable. Pour un second larcin, il devait perdre le pied gauche, ensuite la main gauche, enfin le pied droit. Cette loi n'est guère en usage parmi les Turcs. La bastonnade est la peine ordinaire du vol. Souvent aussi on tranche la tête au voleur. Ce crime est bien rare dans les villes de Turquie ; mais le défaut de police le rend fréquent sur les grands chemins, et surtout dans les déserts. “ *Savary*, traduit. du Coran, t. I. p. 105.

* Voici la traduction de quelques vers sur le même sujet, qu'on trouve dans *l'Anvari soheili*. On s'apercevra, en les lisant, de la différence qui existe entre la littérature arabe et la littérature persane.

“ Acquiers de l'or à quelque prix que ce soit ; car l'or est ce qu'on estime le plus au monde. On prétend que la liberté est préférable ; ne le crois pas ; c'est l'or seul qui renferme la vraie liberté....

“ La pièce de monnaie de ce beau métal

Lorsque notre improvisateur eut cessé de parler, je lui exprimai ma vive satisfaction. De son côté, il demanda avec empressement cette seconde pièce. Je la lui donnai, et lui dis : “ Récite en actions de grâce la première surate du Coran *.” Il s'en retourna alors ne pouvant contenir sa joie, et je m'aperçus que c'était *Abou-zéid*, et qu'il ne boitait que par feinte.

M. GARCIN DE TASSY.

a les joues riantes comme le soleil, et brillantes de pureté comme la coupe de *Gemshid* (a) ; c'est une beauté estampée au visage vermeil, au objet de bon aloi précieux et agréable. Tantôt l'or entraîne dans le crime les belles au sein d'argent ; tantôt il les arrache à la séduction. Il réjouit les cœurs affligés ; il est la clef de la serrure des événemens fâcheux du siècle ”

* *Ebn-Rachik* a dit aussi en parlant d'une jeune fille :

Vers.

“ Sa taille est régulière, l'ensemble de son corps est bien proportionné. Ses joues sont d'une couleur de rose si parfaite, que, si l'on y mettait des feuilles de rose, on ne pourrait pas les distinguer de celles de son teint. Que celui qui est émerveillé de sa beauté, récite la première surate du Coran.”

(a) L'ancien roi *Gemshid*, le Salomon des Perses, avait une coupe, disent les auteurs orientaux, par le moyen de laquelle il connaissait toutes les choses naturelles, et quelquefois même les surnaturelles. Herbelot, *Biblioth. or.* au mot *giam*.

ŒUVRES DE WIELAND.

WIELAND commença, jeune encore, par l'imitation des poésies de Klopstock et de Bodmer, poésies que la muse épique de Milton avait fait éclore. Ces premiers essais ne se distinguent par aucune espèce de mérite littéraire.

Bientôt après, Wieland fit connaître aux Allemands les pièces de théâtre de Shakespeare, qui, jus-

qu'alors, leur avaient été totalement inconnues. Il acquit par là, et sans qu'il s'en doutât, une immense influence sur la marche littéraire adoptée depuis lors dans sa patrie, influence salutaire sous plusieurs rapports, parce qu'elle donna un tour indépendant aux accens poétiques des enfans de la Germanie : ceux-ci, ayant été précédemment, presque

sans exception, serviles copistes des chefs-d'œuvre du grand siècle.

Cependant le même homme qui avait marché avec les anges de Klopstock au sein des nuages, pâle et décoloré comme eux, et qui semblait s'être réveillé au milieu du monde réel, en se transportant parmi les créations du plus grand poète dramatique qu'aient possédé les Anglais, retomba, de la hauteur de ses imitations, dans le style de boudoir de Crébillon fils, et s'égara dans la voie du roman prétendu philosophique de Voltaire. Après quelques légers tâtonnemens, ce fut là décidément que la muse de Wieland chercha à se reposer de toutes ses fatigues.

Il serait, néanmoins, d'une extrême injustice de nier que le peintre d'Obéron ait eu des inspirations vraiment indépendantes. Il se rencontrait quelque chose dans son imagination de l'ironie, si gaie et si divertissante de l'Arioste ; mais, ce *je ne sais quoi*, est ce qu'il y a de plus intraduisible dans toutes les langues, et causera constamment le désespoir des traducteurs du chantre de Roland. Le langage poétique de Wieland est plus faible et plus prolix que celui du favori des muses de l'Ausonie ; il ne manque pas cependant de tours riches et pittoresques, d'une grâce molle et d'un *laissez aller* qu'on croirait étranger aux idiômes de la Germanie. La connaissance que Wieland possédait de quelques poèmes chevaleresques du moyen âge, ne fut pas non plus d'un médiocre secours pour son imagination enjouée, mais peu étendue et peu énergique. Malgré ses défauts et ses faiblesses, cet auteur est né poète ; on croit déjà l'apercevoir à la multiplicité des sujets qu'il a traités durant le cours d'une longue vie : on le remarque mieux encore, lorsqu'on porte ses regards sur les agréables fictions dont il est abondamment pourvu.

Le défaut capital de Wieland, dans ses meilleurs ouvrages, lui paraît être commun avec l'Arioste, auquel nous

sommes, d'ailleurs, bien loin de le comparer. Il manque quelque chose de fort et de sérieux pour donner du relief aux tableaux d'une gaîté quelquefois piquante, et souvent licencieuse : l'imagination de l'auteur se joue de tous les sujets, mais ne les épuise nulle part. Cette merveilleuse harmonie d'un ensemble profondément médité, manque aux contes épiques et aux poésies chevaleresques de genre bouffon, par lesquelles s'est illustré le chantre d'*Obéron* et de *Gérôn le Courtois*. C'est cependant cette harmonie qui à jamais distinguera de tous ses rivaux l'auteur du *Don Quichotte*. Cervantes n'est pas seulement fou, il est encore profond : le héros de la Manche est un symbole frappant de tout ce que le genre humain renferme de noble et d'élevé, joint à toutes les fragilités humaines, qui rendent les qualités les plus précieuses souvent ridicules, sans jamais les avilir ; le fidèle Sancho est un tableau, tracé à grands traits, des qualités inférieures du genre humain et de notre nature subalterne, réuni à tout ce que le bon sens et la raison droite du grand nombre peuvent y apporter d'heureuses modifications. Nulle part, une aussi grande pensée ne se développe dans l'Arioste, et encore moins dans son imitateur Wieland.

Les romans prétendus philosophiques de Wieland présentent des parties très-disparates. Tantôt l'auteur a la prétention d'être Grec, dans le genre de Lucien, en y mêlant les doctrines d'Epicure, les systèmes de l'Ecole de Cyrène et de celle des Cyniques ; tantôt il nous délaye du Swift, du Sterne, du Rabelais, du Crébillon et du Voltaire, le tout sans que l'imitation soit servile, mais aussi sans que l'originalité se montre frappante. Il y a, dans ces nombreux ouvrages, des pages remplies d'une ironie réellement remarquable et d'une force de tête peu commune ; mais il faut les chercher au milieu d'une foule de déclamations rebattues

et de verbiages inutiles. Le style prosaïque de Wieland est, d'ailleurs, aussi lourd et pénible que son style poétique est vif et heureux, lorsque l'auteur se livre à des inspirations réellement dignes de son talent, lorsqu'il ne reste pas au-dessous de lui-même.

Si le nom de Wieland a acquis une grande célébrité dans sa patrie et au dehors de l'Allemagne, il est, malgré cela, très-peu populaire, et l'on finit par ne plus le lire, parce que sa poésie n'est pas véritablement nationale. Sa polémique littéraire fut insignifiante, regardé comme un trans-

fuge, par l'école poétique de Klopstock et de ses jeunes amis, rassemblés à l'université de Göttingue, il ne les ménagea pas, et fut foudroyé par leurs poétiques anathèmes. Goethe se rapprocha un peu de celui qui avait applaudi aux premiers accens de sa lyre ; néanmoins il ne se trouva jamais d'accord avec lui. En revanche d'autres hommes de lettre cherchèrent à ériger à Wieland des autels, comme à une espèce de Voltaire allemand : mais le vieux poète n'a trempé dans aucun complot honnête, et n'a souillé sa mémoire par aucune intrigue clandestine.

VOYAGES AUX ENVIRONS DE PARIS.

M A L M A I S O N , E T C .

(Voyez le dernier Numéro.)

DES LOGES revenant sur nos pas, nous rentrons dans Saint-Germain, et nous nous arrêtons à la place d'Armes devant l'église, en face du château. Ce monument était si peu remarquable, que Louis XV conçut le projet d'en faire ériger un nouveau sur le même emplacement, et donna dans cette intention cent mille francs. Ne pouvant assister à la cérémonie de la pose de la première pierre, ce fut le duc de Noailles qui remplaça le monarque. Malheureusement pour la ville, à peine les six belles colonnes d'ordre toscan, qui devaient former le portail et soutenir le frontispice, furent élevées, que l'édifice en resta là. Je ne sais si les amis des arts n'auraient pas trouvé qu'il était trop près du château pour l'effet de la perspective.

Nous descendons la montagne de Saint-Germain ; et, traversant en sens inverse le port Marly par une fort belle route qui conduit à Versailles, nous trouvons Roquencourt, hameau d'où l'on découvre l'immense

vallée dans laquelle sont situés Versailles et son parc, quoiqu'à trois-quarts de lieue.

Ce hameau tire son nom d'un seigneur nommé *Roccon*, qui était un des principaux personnages de la cour de Thiéry, en 678. Après lui les moines de l'abbaye de Saint-Denis en devinrent les seigneurs ; et quoiqu'il y en eût de particuliers, tels que Barthélemi-le-Poilu, en 1120, les religieux néanmoins conservèrent toujours leurs droits.

Le joli château qu'on y voit, et d'où l'œil plonge sur celui de Versailles, appartient en 1783 à madame de Provence, qui, plus tard, ne le trouvant pas assez beau, le vendit à un certain M. Dubois, lequel à son tour le céda à M. Doumerc, qui le possède encore aujourd'hui. Le goût avec lequel il est bâti, sa belle situation, ses jardins, ses promenades et les bois dont il est environné, en rendraient le séjour plus agréable encore s'il y avait de l'eau.

Un peu plus bas, sur la gauche et

moins loin de Versailles, on aperçoit le Chesnay, petit hameau, ainsi nommé à cause de la grande quantité des chênes qu'on y voyait il y a neuf siècles environ. Aussi Valois n'hésite pas d'avancer que *Casn* signifiait, chez les Gaulois, la même chose que *quercus* en latin. L'on aurait donc fait de *Casn*, chaisne, dont le dérivé forme Chesnay.

Le *Pouillé parisien* du 13^e siècle, qui marque que c'était au chapitre de Saint-Benoît qu'appartenait la nomination de la cure de Chesnay, le désigne par *Ecclesia de Chesneto*.

En 1683, Louis XIV acheta cette terre aux Bénédictins de Saint-Germain; et lorsque les écoles du Port-Royal eurent été détruites, une partie des maîtres se retira dans ce lieu chez Bernières, conseiller d'état, qui y possédait une fort belle maison. Le beau château qu'on y voit, entouré de jardins délicieux et de promenades toujours fraîches, rendent des plus agréables cette habitation, dont le propriétaire est M. Caruel.

Nous arrivons enfin à Versailles, qui n'était encore, au 16^e siècle, qu'un lieu très-peu considérable. On croit que ce nom lui vient de *Versalæ* ou *Versaliæ*, à cause des moissons, dont les grains étaient souvent versés.

La plus ancienne charte où il en soit fait mention, est de 1037, donnée par Odon, comte de Chartres, dans laquelle figure *Hugo de Versaliis*. Une seconde de 1065, une troisième de 1095, nous apprennent qu'il y avait déjà à cette époque une église desservie par des moines dépendans de Marmontier. Un autre titre de 1275, fait mention d'un seigneur qui s'appelait *le chevalier Gilet*; et enfin, en 1561, de Martial de Loménie, compris en 1572, dans le massacre de la Saint-Barthélemy. Ce ne fut qu'en 1527 que Louis XII acheta cette terre 20,000 écus, de Jean de Soisy, afin d'y faire bâtir un très-petit château pour ses chasses, ce qui commença à donner quelque im-

portance à ce lieu, quoique le maréchal de Bassompierre l'appelât *le château chétif de Versailles*. En 1662, Louis XIV le prit en affection et conçut le projet d'y élever un nouveau château, en respectant toutefois l'ouvrage de son père. Ce fut alors que les feseurs d'anagrammes s'aperçurent qu'en retournant le nom, on y trouvait : *Villeseras*.

J. H. Mansart, le Nôtre et Lebrun, premiers artistes du siècle, sont appelés par le monarque. Mansart est chargé du plan du château, le Nôtre, du dessin des jardins, et Lebrun, des peintures*. Aussitôt les courtisans, suivant l'exemple du grand écuyer *Cinq-Mars*, pour mieux faire leur cour au roi, font bâtir des hôtels, des maisons, etc.

A peine le Nôtre a-t-il tracé ses idées sur ce terrain ingrat, qu'il engage Louis XIV à venir sur les lieux pour juger de la distribution des principales parties. Il commence par les deux pièces d'eau qui sont sur la terrasse au pied du château; ensuite, il explique son dessin pour la double rampe, etc., etc. Le roi, à chaque grande pièce, dont le Nôtre lui marque la position et décrit les beautés, l'interrompt en lui disant : " Le Nôtre, je vous donne vingt mille francs." A la quatrième interruption, cet artiste, aussi désintéressé que Louis se montrait libéral, dit au roi, d'un ton assez brusque : " Sire, Votre Majesté n'en saura pas davantage, j'é la ruinerais.†

Le monarque repart pour Saint-Germain. Plusieurs années s'écoulent. Plus de 180 millions sont em-

* On lit dans un mémoire manuscrit de l'origine de l'Académie de peinture, de sculpture et d'architecture que lorsque Lebrun entreprit les peintures de Versailles, il demanda à Colbert quelque homme de lettres, pour consulter sur ses dessins et lui fournir les lumières dont il aurait besoin, et que ce fut l'abbé Tallemant qui fut choisi.

† Voyez la Galerie de l'ancienne cour.

ployés pour édifier, dans un désert de ving lieues de circonférence, le plus beau palais du monde, et les plus beaux jardins de l'Europe.*† Versailles se trouvant bâti, comme par enchantement, Louis arrive....

D'obéissantes eaux, de Marly descendues,
En colonnes d'azur s'élançant dans les nues.
Là, le bronze et le marbre, animés à grand frais,

Qu'un treillis de verdure ou qu'un lac emprisonne,

Lui retracent Vénus, Mars, Cérès et Pomone.

Plus loin, sont des bergers sous des buccages frais,

Peuple silencieux d'une grotte champêtre,
Que Puget, Girardou, Coyzevox ont fait naître.

Des bosquets enchanteurs, des myrtes toujours verts,

Lui laissent parcourir mille sentiers divers;
Et le dieu des Beaux-arts, sortant du sein de l'onde

Sur un char, entraîné par des coursiers fougueux,

Du plus grand de nos Rois éblouissant les yeux,

Lui montre en ce palais la merveille du monde.

Saint-Germain, jusqu'alors asile de la Cour
Voit Louis délaisser son antique séjour.

Le superbe Versailles obtient la préférence‡
Là, se trouve assemblé tout ce qu'on voit en France

D'illustre, de brillant et d'aimable à la fois
Racine, Bossuet, Colbert, Boileau, Louvois,

* Il n'est pas douteux que ce lieu, avant la construction du château, ne fût très-malsain, d'après ce que rapporte Madame de Sévigné, qui assure que, durant les travaux, on emportait toutes les nuits des chariots pleins d'ouvriers morts. (Lettre 65, 2e édition de Blaise.)

† C'est un Français qui parle.

‡ En 1672 il y transporta sa cour, et ce ne fut qu'en 1713 que Louis XIV lui donna le titre de ville. On lit dans les Mémoires de cette cour, qu'une jeune dame visitant le château de Versailles pendant l'absence du Roi, quelqu'un lui faisant observer que ce palais était un lieu enchanté: Oui, répondit-elle, mais il faut que l'enchantement y soit.

Y portent tour-à-tour les fruits de leur génie.

La douce la Vallière, au trop sensible cœur
Qu'amour fit pénitente au printemps de la vie,

Pour la première fois y trouve son vainqueur.

N'écoutant que l'orgueil qui la guide et l'enflamme,

La fière Montespan, oubliant son devoir,
Sans connaître l'amour usurpant son pouvoir,

Au prince fait sentir qu'elle règne en son âme.

Maintenon, tu brillas, dans un rang bien plus haut,

Toi dont le cœur pieux, innocent et modeste;
Des beautés de la cour éclipsant tout le reste,

Méritas le surnom de vertu sans défaut*

On te vit rapprocher le Roi de son épouse;
Et ce fut quand la mort, de leur bonheur jalouse,

A la Reine eut ouvert les portes du tombeau,

Que l'amour, réparant les rigueurs de la Parque,

Et d'un hymen secret rallumant le flambeau,
Te vit passer enfin dans les bras du Monarque†.

Les événemens du 5 et 6 Octobre 1789, vinrent ôter au palais de Versailles son ancienne splendeur; et, depuis cette époque, ce séjour a perdu de ses charmes.

Après avoir visité l'intérieur des appartemens, qui ne sont point encore remeublés, nous descendons dans le parc qui, avec ses environs, présentent les points de vue les plus pittoresques et les plus riches détails. Des sites, tour à tour sévères ou gracieux, majestueux ou champêtres, s'offrent à l'œil du paysagiste. Aussi la plupart des artistes viennent-ils y passer l'automne, saison propre aux études du paysage. S'il reste quelque regret à l'ami des beaux-arts, ce ne

* Voyez la VIe lettre de Boileau à Racine, édition stéréotype de Mame.

† Par le conseil du Père de la Chaise, Louis XIV épousa secrètement madame de Maintenon, en 1686.

peut être que celui de n'y point trouver les statues de le Nôtre, de Mansart* et de Lebrun, qui, par leur sublime génie, ont fait de ce palais un lieu enchanteur.

Pour nous reposer un peu de nos courses, nous nous asseyons, mon ami et moi, près d'un groupe de dames, de demoiselles et de jeunes officiers qui partagent leur tems entre leurs devoirs et leurs plaisirs. Nous écoutons, et d'après leurs discours, nous concluons que les dames y sont indulgentes, sans médisance, les demoiselles fort modestes et les cavaliers très-galans. Sais-tu, dit mon ami, que ce séjour est encore agréable, puisqu'il ne se passe point de semaine où l'on ne compte au moins deux bals. Ces plaisirs, joints aux souvenirs qui se rattachent à Versailles, y attirent tous les étrangers qui visitent la capitale; car personne n'ignore que cette ville a produit un nombre considérable de personnages célèbres, tels que Pélisson, ami de Fouquet; Charles-Michel de l'Epée, apôtre de l'humanité, fondateur de l'institution des Sourds-Muets, dont le mérite et la vertu, loin d'être descendus avec lui dans la nuit du tombeau, resteront impérissables. Ducis enfin, qui mourut au même âge que l'homme étonnant dont il fut le successeur à l'Académie française, Ducis qui, la première fois qu'il fut présenté à Louis XVIII, également né dans ce lieu, s'entendit dire par Sa Majesté, qui avait à ses côtés S. A. R. Madame:

« Oui, tu seras un jour chez la race nouvelle,

De l'amour filial le plus parfait modèle;
Tant qu'il existera des pères malheureux,
Ton nom consolateur sera sacré pour eux.»

Sans doute il était impossible de citer plus à propos, comme l'a fort

* Coysevox avait élevé à Mansart un monument dans l'église de Saint-Paul, à Paris, que de maius sacrilèges voulurent détruire à l'époque où la France fut couverte d'échafauds.

bien dit un journaliste "et d'une manière plus flatteuse pour le poète, qui, ne croyant faire que de beaux vers, avait, sans le prévoir, fait une prophétie."

Nous poursuivons notre voyage; et, descendant le parc, nous trouvons sur la droite le grand Trianon*, qui successivement fut occupé par plusieurs monarques.

Il est difficile d'exprimer les diverses sensations qu'éprouve le voyageur à la vue de ce château, aussi élégant que magnifique, qu'on ne peut se lasser d'admirer, et qui suffirait pour prouver le génie de J. H. Mansart†.

Deux ailes, terminées par deux pavillons, sont unies par un péristyle, formé de colonnes ioniques de marbre de Languedoc; à l'exception de celles qui se trouvent sur la cour, qui sont de marbre vert de Campan. Sur l'entablement de ce palais est une balustrade chargée de vases, qui produisent un effet merveilleux et magique.

La galerie et la salle de billard sont ornées de vues des jardins de Versailles. La statue de l'Amour, de Chaudet, dont toutes les parties sont rendues avec beaucoup de sentiment, se trouve placée dans la galerie, et a pour pendant l'Hyacinthe de M. Bosio, figure pleine d'innocence, et dont les extrémités, la chevelure tombant en anneaux sur le cou et le torse, ne laissent rien à désirer.

J'ai beaucoup connu Chaudet, qui était plein des grâces d'Anacréon, me dit mon ami. Sachant que je cultivais la littérature grecque, il venait me voir souvent, quoiqu'il fût d'une santé délicate. J'ai même,

* Appelé au 13e siècle TRIANUM, nom d'une ancienne paroisse, qui était divisée en trois villages dépendant du diocèse de Chartres. Cette terre, qui appartenait aux moines de Sainte-Geneviève, fut achetée par Louis XIV pour agrandir le parc de Versailles, et plus tard il y fit construire le château.

† Il fut élevé d'après les dessins de J. H. Mansart, par Robert de Cotte.

dans mon porte-feuille, une lettre qu'il m'écrivit le 22 Décembre 1801, pour me demander, si le choix du sujet qu'il voulait traiter, plairait. Lisons-la, puisque nous sommes en présence de l'ouvrage dont il parle.

“ Une indisposition, qui me retient chez moi, me prive du plaisir de vous aller voir aujourd'hui, comme je m'en étais flatté. Je vous prie de vouloir bien recevoir par écrit ce que j'espérerais vous dire de vive voix.

“ Le sujet, que je me propose de traiter, serait une statue de grandeur naturelle, représentant l'Amour, qui, d'une main, présenterait des fleurs à un papillon, et de l'autre serait prêt à s'en saisir.

“ Cette espièglerie, considérée matériellement, me paraît conforme au caractère que les Anciens ont donné à l'Amour; et, prise moralement, cette idée me paraît offrir l'emblème des jouissances dont l'Amour flatte l'âme pour s'en emparer.

“ Pour donner à cette statue l'ensemble qui lui convient, le socle serait orné de divers sujets, bas-reliefs emblématiques des victoires de l'Amour sur l'âme, et de celles de l'âme sur l'Amour. Je m'occuperai avec soin des bas-reliefs qui orneraient le socle.

“ On a malheureusement attaché, depuis très-long-tems, trop peu d'importance à ce genre, que les artistes de l'antiquité et les Jean Goujon n'ont pas dédaigné. Ils nous ont laissé de beaux modèles, que je consulterai; et si mes faibles moyens ne me laissent pas l'espoir de les atteindre, au moins est-il certain que le monument y gagnera sous les rapports de l'ensemble.

“ Ce sujet a l'avantage, pour mon étude, d'être tout-à-fait étranger aux sujets que j'ai traités jusqu'à ce jour; ensuite c'est une divinité, ce qui nécessite l'étude de la perfection des formes, sans lesquelles il ne peut y avoir de bonnes statues.

“ C'est votre avis que je réclame.

mes idées se soumettront entièrement aux vôtres.”

“ CHAUDET. *”

La mort ayant enlevé Chaudet aux arts, la statue de l'Amour, qui est digne des beaux siècles de la Grèce, a été terminée sous la direction de M. Cartelier, statuaire très-distingué et plein d'indulgence envers ses confrères; ce qui est fort rare parmi les artistes. Mais, tant il est vrai que, plus on a de talent, plus on sent la difficulté d'en acquérir. C'est par cette raison-là même qu'on est peut-être plus indulgent.

De la galerie passant au péristyle, et du péristyle descendant dans les jardins, qui, primitivement, furent plantés par le Nôtre, puis distribués sur un nouveau plan de l'architecte le Roy, en 1776; nous jouissons d'abord d'un parterre de fleurs orné de deux bassins, au milieu desquels Girardon a sculpté de petits groupes d'enfans.

Plus loin la salle de verdure, dite *des deux Vases*, parce qu'en effet on en voit deux, offre des bas-reliefs

* Voici une petite anecdote inédite, qui m'a paru trop bizarre pour ne pas être rapportée :

En l'an... Chaudet exposa au salon un modèle en plâtre de grandeur naturelle, représentant le jeune Cyparisse. Cette figure fut distinguée par l'Institut et mérita un premier prix d'encouragement à son auteur. Chaudet, toujours modeste et toujours amant de son art, regardait cet ouvrage comme très-imparfait. Il pensait que, par de nouvelles études sur l'exécution en marbre, il parviendrait à donner à la France une belle statue sur laquelle il fonderait sa gloire. Il fit des démarches pour parvenir à ce but. Ses moyens pécuniaires ne lui permettant pas d'acheter du marbre, il en sollicita. Des gens puissans alors s'opposèrent à ce qu'on lui en accordât, en disant : *Le sujet de cette statue, n'ayant aucun rapport avec l'esprit républicain qu'il est essentiel d'introduire dans les beaux-arts, on a le regret de ne pouvoir accueillir ce projet.*

Heureusement pour les arts, ces mêmes personnes furent plus tard rappelées à la raison, et la France compta dans son sein un chef-d'œuvre de plus.

sculptés par le même artiste, dont la composition, le fini et la délicatesse font admirer le ciseau et le génie de son auteur. Enfin, la multitude infinie de fleurs de toute espèce, les bosquets, que des morceaux de sculpture décorent, et les cascades, font de ce lieu un jardin vraiment enchanteur.

A l'une des extrémités du parc, nous trouvons le petit Trianon, pavillon à la romaine, d'une forme carrée, tout décoré de pilastres et de colonnes cannelées d'ordre corinthien et couvert d'une balustrade.

Ce fut Louis XV qui *, se plaisant au grand Trianon, fit construire le petit, pour s'isoler encore davantage. Le goût le plus délicat présida à la confection de ce séjour de féerie, exécuté sur les dessins de Gabriel et enrichi d'ornemens de sculpture, par Guibert.

C'est ici que les jardins y sont réellement délicieux. On les distingue en jardins français et anglais. Dans ce dernier se trouve un temple à l'Amour, de forme octogone, offrant quatre entrées. De l'une, on aperçoit une colline couverte d'arbres toujours verts. Plus loin, des rochers d'où sortaient en gros bouillons des napes d'eau qui allaient se perdre dans un lac ; et, d'un autre côté, les sites les plus variés sont si heureusement imaginés, que l'art ne le cède en rien à la nature.

Ce petit palais, où la richesse fut employée par le goût, fut donné par Louis XVI à Marie-Antoinette. C'est là que cette princesse, dont la simplicité faisait le premier ornement, préférant la nature au luxe des arts, venait se délasser du fracas et du fard de la cour. Ce fut elle qui embellit le parc et principalement les jardins, en complétant toutes les collections végétales que Louis XV avait commencées, d'après l'inspiration

d'un capitaine de ses gardes, qui était passionné pour la botanique, et dont le premier directeur fut l'illustre Bernard de Jussieu.

Ce jardin ayant pris le nom de *Jardin de la Reine*, inspira les deux vers suivans au Virgile français :

“ Semblable à son auguste et jenne déité.
Trianon joint la grâce avec la majesté.”

Mais, hélas ! privé de la plus modeste comme de la plus infortunée des princesses, ce lieu de délices eut le même sort, que tant d'autres, et fut dévasté durant la révolution.

Au moment de sortir, je demande au gardien de Trianon, quel chemin je dois prendre pour aller au château de Clagny. Monsieur, me dit-il, il y a long-tems qu'il est détruit ; il n'en reste pas même de vestiges. C'est un hameau aujourd'hui, ou, si l'on veut, un faubourg de Versailles. Je sais, reprend mon ami, qu'au 16^e siècle, il avait pour seigneur Pierre Lescot, célèbre architecte de Catherine de Médicis, qui fit construire, quelques bâtimens sur ce terrain. En 1634, il appartenait à l'hospice des Incurables de Paris, auquel l'acheta Louis XIV, qui y fit élever, en 1676, pour madame de Montespan, un superbe château par J. H. Mansart, où il donna les plus grandes preuves de la beauté de son génie. Ce château étant détruit, nous n'eûmes rien de mieux à faire que de lire ce qu'en dit madame de Sévigné, dans sa lettre du 7 Août 1675 ;

“ Nous fûmes à Clagny ; que vous dirai-je ? c'est le palais d'Armide. Le bâtiment s'élève à vue d'œil. Les jardins sont faits. Vous connaissez la manière de le Nostre. Il a laissé un petit bois sombre qui fait fort bien. Il y a un bois entier d'orangers dans de grandes caisses ; on s'y promène ; ce sont des allées où l'on est à l'ombre ; et pour cacher les caisses, il y a des deux côtés des palissades à hauteur d'appui, toutes fleuries de tubéreuses, de roses, de jasmins,

* On croit que ce fut dans ce château qu'il commença à être atteint de la maladie dont il mourut en 1774.

d'œillets ; c'est assurément la plus belle, la plus surprenante et la plus enchantée nouveauté qui se puisse imaginer : on aime fort ce bois."

Après avoir ainsi disserté sur Clagny, nous remontons en voiture et allons à Saint-Cyr, village sur la gauche, à une petite lieue de Versailles.

Le superbe édifice qu'on y remarque, exécuté sur les dessins de J. H. Mansart, fut commencé au mois de Mai 1685, et achevé le 1^{er} du même mois l'année suivante. Il consiste en trois grands corps-de-logis dont le principal est flanqué de deux ailes, qui forment les deux autres.

Ce fut en 1686, qu'à la sollicitation de madame de Maintenon, Louis XIV fonda cette maison, en lui donnant de grands revenus*, pour l'entretien de deux cent cinquante filles de pauvres gentilhommes, dont la fortune ne répondait point à la naissance. Elles y étaient reçues depuis l'âge de sept ans, et élevées gratuitement jusqu'à vingt. Quand le tems de ces demoiselles était expiré, la maison leur donnait une somme de 3,000 liv., qui leur servait de dot pour se marier ou pour se faire religieuses. C'est ce qui inspira à madame Deshoulières les jolis vers suivans adressés à madame de Maintenon, première institutrice de cet admirable établissement :

* Entre autres cent mille francs sur les revenus de l'abbaye de Saint-Denis.

" Tes soins ont prévenu les tristes aventures.

Où l'extrême besoin jette les jeunes cœurs.

Ah! que ces soins pieux chez les races futures

T'attireront d'admirateurs ?

Contre la cruauté des fières destinées

Ils donnent ces soins généreux,

Un asile sacré, vaste, durable, heureux,

A d'illustres infortunés."

Afin que cette maison prospérât davantage, madame de Maintenon choisit M. de Chamillart pour administrer les revenus et toutes les affaires temporelles.

En 1793, cette maison fut supprimée sans nul respect, et devint un hôpital militaire; puis on y logea des invalides et des troupes. Mais une loi du 1^{er} mai 1802 fonda à Fontainebleau une école militaire, qui, dans la suite, fut transférée à Saint-Cyr. Plus tard, la paix régnant de toute part, Louis XVIII, changeant le mode d'institution des écoles militaires, rendit une ordonnance, le 26 Juillet 1814, portant qu'il n'y en aurait plus qu'une seule dans le royaume, établie sur les mêmes bases que celle que Louis XV avait fondée en 1751.

En attendant que les bâtimens de l'ancienne école du Champ-de-Mars soient rendus propres à recevoir les jeunes gens, elle est provisoirement à Saint-Cyr.

SYNONYMES.

ASTRONOME ASTROLOGE.

L'astronome connaît le cours et le mouvement des astres ; l'*astrologue* raisonne sur leur influence. Le premier observe l'état des cieux, marque l'ordre des tems, les éclipses, et les révolutions qui naissent des lois établies par le premier mobile de la nature, dans le nombre immense des

globes que contient l'univers ; il n'erre guère dans ses calculs. Le second prédit les événemens, tire des horoscopes, annonce la pluie, le froid, le chaud, et toutes les variations des météores ; il se trompe souvent dans ses prédictions. L'un explique ce qu'il sait, et mérite l'estime des sa-

vans. L'autre débite ce qu'il imagine, et cherche l'estime du peuple.

Le désir de savoir fait qu'on s'applique à l'*astronomie*. L'inquiétude de l'avenir fait donner dans l'*astrologie*.

La plupart des gens regardent l'*astronomie* comme une science inutile et de pure curiosité, parce qu'apparemment ils ne font pas réflexion qu'ayant pour objet l'arrangement des saisons, la distribution du tems, la diversité et la route des mouvemens célestes, elle aide à l'agricul-

ture, met de l'ordre dans toutes les choses de la vie civile et politique, et devient un fondement nécessaire à la géographie et à l'art de la navigation. L'*astrologie* est à présent moins à la mode qu'autrefois, soit parce que le commun des hommes est plus déniaisé, soit parce que l'amour du vrai est plus du goût des habiles gens que l'envie d'éblouir et de duper le monde, soit enfin parce que le brillant de la réputation ne dépend pas aujourd'hui du nombre des sots, mais du discernement des sages.

RECREATION, AMUSEMENT, DIVERTISSEMENT, REJOUISSANCE.

Ces quatre mots sont synonymes, et ont la dissipation ou le plaisir pour fondement. *Récréation*, désigne un terme court de délassement ; c'est un simple passe-tems pour distraire l'esprit de ses fatigues. *Amusement* est une occupation légère, de peu d'importance et qui plaît. *Divertissement* est accompagné de plaisirs plus vifs, plus étendus. *Réjouissance* se marque par des actions extérieures des danses, des cris de joie, des acclamations de plusieurs personnes.

La comédie fut toujours la *récréation* ou le délassement des grands hommes, le *divertissement* des gens polis et l'*amusement* du peuple : elle fait une partie des *réjouissances* publiques dans certains événemens.

Amusement, suivant l'idée que je m'en fais encore, porte sur des occupations faciles et agréables qu'on prend pour éviter l'ennui. *Récréation* appartient plus que l'*amusement* au délassement de l'esprit, et indique un besoin de l'âme plus marqué. *Réjouissance* est affecté aux fêtes publiques du monde et de l'église. *Divertissement* est le terme générique, qui renferme les *amusemens*, les *récréations* et les *réjouissances* particulières.

“ Les *divertissemens* de ce pays, dit à son cher Aza une Péruvienne si connue par la finesse de son goût et par la justesse de son discernement,

les *divertissemens* de ce pays me semblent aussi peu naturels que ses mœurs. Ils consistent dans une gaité violente, excitée par des ris éclatans auxquels l'âme ne paraît prendre aucune part ; dans des jeux insipides, dont l'or fait tout le plaisir : dans une conversation si frivole et si répétée, qu'elle ressemble bien davantage au gazouillement des oiseaux qu'à l'entretien d'une assemblée d'êtres pensans ; ou dans la fréquentation de deux spectacles, dont l'un humilie l'humanité, et l'autre exprime toujours la joie et la tristesse indifféremment par des chants et des danses. Ils tâchent en vain, par de tels moyens de se procurer des *divertissemens* réels, un *amusement* agréable ; de donner quelque distraction à leurs chagrins, quelque *récréation* à leur esprit : cela n'est pas possible. Leurs *réjouissances*, mêmes n'ont d'attraits que pour le peuple, et ne sont point consacrées comme les nôtres, au culte du soleil ; leurs regards, leurs discours, leurs réflexions, ne se tournent jamais à l'honneur de cet astre divin. Enfin, leurs froids *amusemens*, leurs puériles *récréations*, leurs *divertissemens* affectés, leurs ridicules *réjouissances*, loin de m'égayer, de me plaire, de me convenir, me rappellent encore avec plus de regret la différence des jours heureux que je passais avec toi,”

PORTRAIT DE LA POÉSIE.

Si je voulais esquisser ici les traits de celle dont tu méconnaissais les charmes et l'empire, je te dirais que la Poésie, cette fille de l'imagination, cette aimable sœur de la peinture et de l'harmonie, ses compagnes fidèles, est une enchantresse dont la puissance n'a point d'égale.

Nouveau Prométhée, elle a comme lui ravi le feu sacré : l'aigrette qui brille sur son front est le symbole de ce feu dont ses chants sont animés.

Plus hardie dans son vol que l'oiseau de Jupiter, elle franchit, d'un trait, des espaces dont l'étendu effraie l'imagination ; de même qu'elle pénétre, par sa seule volonté, dans des régions à jamais interdites aux mortels. . . . Eh, ne la voit-on pas s'élever, à son gré, jusque dans l'Olympe, ou descendre dans les sombres royaumes ? Là, elle arrête la foudre entre les mains de Jupiter ; ici, elle attendrit Pluton, et fait fléchir ses rigneurs. Admise tour à tour, soit au conseil, soit au banquet des dieux, elle nous confie leurs amours les plus secrètes, leurs rivalités, leurs haines et même leurs vengeances. Tantôt elle s'assied avec Vénus ou Galathée sur le lit d'Amphitrite ; tantôt elle habite son palais de cristal. Elle provoque, suspend ou apaise les fureurs de Neptune. Le dieu des vents l'impétueux Borée, lui est soumis. Qui le croirait ? sans guide, et sans flambeau elle parcourt les entrailles de la terre. Assez téméraire pour visiter Vulcain et son brûlant empire, elle l'unit à la déesse de la beauté par les nœuds de l'hymen. Quel autre nous a fait connaître le palais du soleil, où jamais nul mortel n'a porté ses pas ? O prodige ! elle change en un jour serein les ténèbres de la nuit, et les rend protectrices de l'amour. Apollon ! n'en sois point jaloux ; si la Poésie invoque constamment tes faveurs, elle invoque aussi parfois ta chaste sœur, Phébé, qui lui inspire des chants mélanco-

liques comme la lumière de son flambeau.

Non contente de prescrire à l'Aurore d'atteler les coursiers du Soleil, et d'ouvrir les barrières du jour à son char radieux, elle lui fait semer des fleurs devant les premiers pas de cet astre-roi, qu'accompagnent les Heures au pied léger, à la marche régulière et paisible. Qui ne sait combien elle se plaît à chanter sa beauté, sa fraîcheur et jusqu'aux pleurs qu'elle répand ? Heureux Titon, qui a éternisé la tendresse qu'éprouvait pour toi cette jeune et brillante immortelle !

Prodigue en ses dons, c'est d'elle que la Fortune et l'Amour tiennent leurs bandeaux symboliques ; la Renommée, ses cent voix et ses ailes ; le tems, ses attributs redoutables. Iris lui doit son écharpe ; Morphée, son cortège ; Mercure, ses ailes et son caducée. Sache que les premiers législateurs et les oracles eux-mêmes ont emprunté son langage pour mieux séduire et persuader : sache aussi, sache qu'elle a osé faire chanter les Parques. . . .

Porte-t-elle ses pas dans les Enfers, ni les marais du Styx, ni le fleuve Achéron ne l'intimident. Elle impose à Cerbère, et ne craint pas d'interroger Caron. Qui a vu, si ce n'est elle, et les châtimens infligés par les furies, et les tourmens d'Ixion, et le supplice de Tantale, et les travaux des Danaïdes ? Quel autre a entendu les cris lamentables des habitans de cet affreux séjour ? Quel autre a parcouru ce lieu de délices où reposent en paix les mânes des hommes vertueux ? Seule, elle a divulgué la révolte des Titans contre les dieux de l'Olympe ; seule, elle a permis à l'Innocence et à la Vérité de se montrer nues à nos yeux ; seule, elle a doté les Vertus et les Vices des signes symboliques qui les caractérisent ; seule, enfin, elle a expliqué la naissance des dieux, des hommes et des choses. . . .

Mais tant de merveilles ne bornent pas son pouvoir.

La Poésie ajoute aux charmes de Vénus, en nous révélant les trésors cachés de sa ceinture. Elle associe la Pudeur aux Grâces : elle unit Psyché avec l'Amour par un lien impérissable : elle embellit ce dieu même, lorsqu'elle chante ses attraits, ses desirs, ses ruses, ses combats, ses caprices, ses langueurs. Elle fait frémir aussi quand elle retrace ses égaremens, ses transports, son délire, ses fureurs. . . . Elle désarme ou enchaîne ce dieu malin, caressant et rebelle ; elle seule fixe son inconstance. Sainte Amitié ! la Poésie chante aussi tes douceurs.

Dis, qui jette des fleurs sur le berceau de l'enfance ? qui prédit la destinée des maîtres de la terre ? qui place la couronne de l'Immortalité sur le front des héros ? qui leur décerne les honneurs de l'apothéose ? et, pour signaler le plus noble de ses privilèges, quels hymnes, autres que les siens, retentissent chaque jour dans les temples des dieux ?

Chère aux enfans de Mars, la Poésie amène et double leur courage en les remplissant de son ivresse salutaire. Plus calme, elle dicte des préceptes, répète les maximes de la morale, ou décrit avec pompe les merveilles de la nature. Moins timide, n'a-t-elle pas essayé, chose incroyable, de soumettre à son langage harmonieux, les lois qui régissent l'univers !

Bientôt, s'armant du poignard, et le front ceint du diadème, elle devient, en nous peignant des malheurs imaginaires, une source de pleurs délicieux. Elle n'en sourit pas moins avec Thalie. Comus la recherche comme l'âme de ses plaisirs ; Bacchus lui-même serait sans gaieté, si elle ne chantait ses bienfaits.

Multiforme et flexible dans son langage, avec quel succès ne s'unit-elle pas aux accens de la douleur ?

Qui ne sait quelle force elle ajoute aux traits de l'épigramme ? qui ne sait tout ce que lui doit la satire, vengeresse de la morale, de la raison et du goût ? qui ne sait enfin quelles leçons elle nous donne, ou quelles vérités elle nous expose, sous le voile transparent de l'allégorie ?

Dirai-je avec quel art la poésie soupire, aux accords de la flûte, l'éloge des bergers ? Leurs jeux, leurs amours, leurs plaintes, leurs regrets, lui doivent l'intérêt qu'ils inspirent. Palès et Pomone sont également l'objet de ses chants. Mais Flore, mais Hébé, déesses au front éclatant, à l'haleine parfumée, font plus souvent résonner les cordes de sa lyre. Si elle s'amuse à répéter, au son du chalumeau, les louanges innocentes de Pan, avouerai-je qu'elle s'est permis, dans ses écarts, de brûler quelques grains d'encens en l'honneur de Silène, et jusque sur les autels déshonorés du dieu des jardins ?

Par un caprice singulier, la Poésie fait parler la brute, et lui prête les leçons de la sagesse. La tendre Volupté chérit son langage : la Gloire l'invite à célébrer ses triomphes : Hymen l'admet à ses fêtes. Elle règne au Parnasse ; et Muse, elle brille entre les Muses, d'un éclat particulier. Ce n'est pas tout : familiarisée avec les horribles mystères d'Hécate, elle évoque les ombres, et rappelle les morts à la vie. Inépuisable en prodiges, on la voit arrêter le cours des fleuves, attendrir les rochers, ébranler le ciel et la terre, forcer les astres à retourner sur leurs pas, et peupler les cieux de constellations nouvelles. Habile à réaliser les songes, elle ne l'est pas moins à créer des êtres fantastiques. Elle fait plus : elle donne une âme aux êtres insensibles, un corps au néant. Elle rapproche les espaces, les tems ; enfin, par sa magique puissance, elle déplace la nature entière, obéissante à sa voix.

IDÉE DE LA MÉTHODE RHYTHMI-HARMONIQUE,

DE M. G. NÉZOT.

La *Méthode Rythmi-harmonique* est ainsi nommée, tant à cause du principe sur lequel elle est fondée, que, pour la distinguer de toutes les autres méthodes nouvelles ou prétendues telles, avec lesquelles elle n'a aucun rapport, ni par son but, ni par ses moyens, ni par ses résultats. Elle consiste essentiellement dans un genre nouveau de composition musicale, et dans une réunion de moyens ingénieux, à l'aide desquels un seul et même maître peut enseigner simultanément la musique vocale et la plupart des instrumens en usage à beaucoup d'élèves, sans que leur nombre ni la diversité de leurs talens ou de leurs études, troublent l'harmonie produite par leur réunion.

On voit, du premier coup d'œil, et sans entrer dans de grands détails, que l'auteur de cette méthode, loin de suivre les traces de ses prédécesseurs, et peu satisfait du succès de leurs essais, a pris une toute autre route, et s'est créé des moyens nouveaux pour arriver au but qu'il se proposait. Ce but est évidemment l'économie et l'agrément que présentent des leçons simultanées qui ont la forme d'un concert, outre l'aplomb imperturbable, la fermeté d'exécution, l'habitude de l'ensemble et de l'harmonie que l'on y acquiert. Mais il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de réunir à volonté des élèves capables d'exécuter, à la première vue, des morceaux d'ensemble, quelque faciles qu'on les suppose; et, pour leur faire exécuter à tous la même partie, il faudrait non seulement, que tous apprissent le même instrument, mais encore qu'ils fussent à peu près de la même force; il n'y avait donc pas moyen d'établir un enseignement simultanément, agréable et peu dispendieux, avec la musique existante.

On se convaincra de cette vérité, si l'on réfléchit que la chose n'a jamais été tentée ni même crue possible; que, dans les conservatoires d'Italie, l'étude incohérente des divers élèves forme une horrible cacophonie*; que, dans celui de Paris, on ne fait jamais exécuter ensemble que le très-petit nombre d'élèves les plus habiles; que, malgré leur subdivision en plusieurs classes, malgré l'emploi d'un grand nombre de professeurs habiles et d'un plus grand nombre de répétitions, chaque élève ne reçoit que quelques minutes de leçon; de sorte que, dans une classe de quinze élèves, il y en a constamment quatorze qui restent à ne rien faire: enfin, que les auteurs des méthodes nouvelles se sont tous bornés à la musique vocale, et que cependant leurs élèves, avec le secours seul de ces méthodes, ne dépassent point les premiers élémens, c'est-à-dire ce qu'un enfant intelligent peut apprendre en trois ou quatre mois.

Une idée heureuse, simple, mais féconde en résultats, se présenta, vers la fin de l'année 1815, à l'auteur de la *Méthode rythmi-harmonique*, au moment où il y pensait le moins: cette idée était celle d'un nouveau genre de composition, à l'aide duquel tous les degrés de l'enseignement musical pourraient être réunis dans une même classe, sans se nuire réciproquement; d'un genre de composition dont tous les autres moyens, qui facilitent l'exécution, peuvent être des auxiliaires utiles, mais dont ils n'eussent jamais pu se passer. Après un petit nombre d'essais qui

* Voyez les articles *Conservatoire* dans l'*Encyclopédie méthodique*, et dans le *Dictionnaire des Musiciens*.

avaient pour but de s'assurer s'il ne rencontrerait point d'obstacle insurmontable dans la pratique, l'auteur, qui, à ce qu'il paraît, ne se laisse point rebuter par les difficultés, ni décourager par la longueur du travail, employa une année à méditer le sien, et sept autres années à le réaliser.

Plus de mille pages de musique, tant instrumentale que vocale, sont déjà le fruit de sa persévérance ; et ce nombre, que l'on peut considérablement multiplier par la transposition, est plus que suffisant pour apprendre la musique. Mais il entre dans son plan d'avoir des morceaux de toute espèce et de différente difficulté, tels que solo, duo, trio quatuor, etc., dans tous ces tons, modes et mouvemens usités ou praticables. Aussi se propose-t-il de consacrer à ce travail le reste de sa vie, ayant la conviction qu'il laissera un monument utile à la postérité.

L'auteur, également animé du désir d'être utile à ses contemporains, et particulièrement à la classe indigente ou peu aisée, a, dès la deuxième année de sa découverte, ouvert à ses frais une école gratuite, dans laquelle il a reçu les élèves qui se sont présentés ou qui lui ont été adressés par les autorités auxquelles il avait fait part de sa découverte et de ses intentions bienveillantes.

Au résumé, la méthode Rhythmi-harmonique nous semble le produit d'un esprit d'analyse rare, joint à beaucoup d'imagination, ainsi qu'à des connaissances étendues dans la théorie et la pratique de la musique. Elle doit faire époque dans l'histoire

de l'art, aux progrès duquel son adoption dans les écoles publiques contribuerait puissamment. En effet, quelques mois de leçon, d'après cette méthode, suffiraient pour donner la précision de mesure et la justesse d'intonation dont l'absence se fait si souvent sentir dans les chants du peuple français : l'harmonie même s'y introduirait bientôt, sans qu'il fût nécessaire d'en faire un objet d'étude, parce que les airs *rhythmi-harmoniques* d'un même auteur peuvent s'exécuter en même tems, et former par leur réunion fortuite des duo, des trio, des quatuor, etc.

M. G. Nézot, auteur de cette méthode, l'est aussi de plusieurs autres inventions, qui tendent toutes à simplifier, à faciliter l'usage de la musique, mais dont l'étendue de cet article ne nous permet point de nous occuper en ce moment. Les principales sont une sténographie musicale, un jeu de composition, une manière d'écrire la partition, sans avoir l'habitude des différentes clefs ; plusieurs instrumens nouveaux ; enfin, une nomenclature et une notation beaucoup plus simples et plus régulières que celles qui sont en usage *.

* G. Nézot a ouvert, le 2 Novembre, à une heure, rue de Bussy, n°. 15. à Paris, un cours analyti-pratique de musique instrumentale et vocale, qu'il continuera les dimanches à la même heure, pendant tout l'hiver. Les douze ou quinze premières leçons seront en partie consacrées à l'exposé de sa méthode, à ses démonstrations d'acoustique dont il fera l'application à l'harmonie ; enfin à divers autres objets curieux et intéressans. *Ce cours est gratuit.*

Extrait d'un Rapport sur les matériaux recueillis par M. Cailliaud, pendant son dernier voyage en Ethiopie, par une commission composée de MM. le comte de Chabrot, Quatremère de Quincy, Abel Remusat, et Letronne, membres de l'Institut, et désignée par S. E. le ministre Secrétaire-d'Etat de l'Intérieur.

LA commission chargée d'examiner les matériaux recueillis par M. CAILLIAUD, de Nantes, dans son dernier voyage en Ethiopie, et de donner un avis sur les moyens les plus convenables pour en assurer la prompte publication, a fait une revue exacte et détaillée de tous les objets qui composent la collection de ce voyageur, et a reçu de lui tous les renseignemens qu'elle a cru nécessaires pour éclairer son jugement. Ce sont les résultats de cet examen qui font l'objet du rapport qu'elle adresse à S. E. Le ministre de l'Intérieur.

Les circonstances qui ont permis à M. Cailliaud de remonter le cours du Nil, jusqu'à un point plus reculé que ceux où se sont arrêtés tous les voyageurs qui l'ont précédé dans ces contrées, sont de nature à ne pouvoir se renouveler de long-tems. A la faveur de l'expédition qu'Ismaël Pacha, fils du gouverneur d'Egypte, fit en Nubie, dans l'année 1821, M. Cailliaud, sur les connaissances duquel on comptait pour la découverte des mines d'or, a pu suivre l'armée et atteindre avec elle le terme où elle s'arrêta. Il a eu toutes les facilités nécessaires pour faire des observations astronomiques, noter la direction des routes, tenir compte des distances, prendre des vues, dessiner des monumens, lever des plans, copier des inscriptions; et, comme il s'était préparé par des études spéciales à ce second voyage, les résultats qu'il en a tirés sont d'un haut intérêt pour la géographie, les arts et la connaissance de l'antiquité.

Pour apprécier l'importance de ses matériaux géographiques, il faut se

rappeler que M. Gau, dont le bel ouvrage sur les antiquités de la Nubie a ajouté tant de faits nouveaux à ceux dont l'expédition d'Egypte a procuré l'acquisition, s'est arrêté sur le Nil, à Ouadi-Halfa, à la hauteur de la seconde cataracte; que Kobbé, dans le Darfour, à 14° de latitude nord, est le lieu le plus méridional où le voyageur anglais Browne ait pu pénétrer, en 1793; et que Bruce partant de Sennar et traversant le désert pour se rendre sur les bords de la mer Rouge, ne s'est pas élevé au-delà de 13°. Or, M. Cailliaud est parvenu jusqu'au 10°, 130 lieues plus loin que Sennar, et dans la direction de la branche principale du Nil, sur laquelle, par conséquent, il a pu recueillir des renseignemens précis et se procurer des notions depuis long-tems désirées des géographes. Cette partie de sa route est donc entièrement nouvelle, et ne saurait manquer de fixer l'attention des savans. M. Cailliaud paraît n'avoir rien négligé pour répondre dignement à leur attente. Il a tenu, pendant tout son voyage, un journal exact de sa marche, et marqué avec soin la direction d'après la boussole, et en tenant compte de la déclinaison. Il n'a pas mis moins d'attention à évaluer les distances, en notant la différence des journées d'homme, de cheval et de chameau. Indépendamment de cet itinéraire détaillé, plus de cinquante points ont été relevés astronomiquement par M. Cailliaud, où par son compagnon, M. Letorzec, et serviront à lier ensemble les différentes parties de la route et à contrôler les énoncés des distances. Les cahiers contenant le journal et les

observations astronomiques ont été mis sous les yeux de la commission, qui pense, qu'après qu'ils auront été vérifiés et soumis de nouveau au calcul, ils pourront offrir les élémens d'une bonne carte. Cette carte acquerra même un prix particulier, par la précaution que M. Cailliaud a prise, après avoir recueilli les noms des lieux qu'il a visités ou dont il a eu connaissance, de les faire écrire en arabe par les naturels du pays. La table de ces noms préviendra bien des incertitudes et des mal-entendus auxquels donnent souvent lieu les relations des voyageurs qui ont parcouru des contrées peu connues. L'issue définitive de l'expédition d'Ismaël Pacha, le massacre d'une partie de la garde de ce prince par les naturels, la révolte de toutes les tribus barbares de la haute Ethiopie, opposeront désormais d'insurmontables obstacles aux Européens qui voudraient pénétrer aussi loin dans le sud, et cette circonstance augmente encore le prix des renseignemens géographiques dont on est redevable au voyageur français.

M. Cailliaud a pris soin de recueillir aussi des observations météorologiques en notant trois fois par jour l'état du thermomètre. Les tables qu'il a formées de cette manière, et dont la commission a pris connaissance, peuvent étant rapprochées des renseignemens du même genre qui sont épars dans les autres parties de la relation, donner une juste idée du climat des pays parcourus, lequel paraît différer considérablement de celui des contrées situées plus au nord. On sait que M. Cailliaud s'est occupé de rassembler aussi des plantes, des animaux et des minéraux, dont la collection aidera à compléter la description physique des pays qu'il a visités.

Mais les objets qui ont surtout fixé son attention, et qui, dans la direction actuelle des recherches en Europe, exciteront peut-être un intérêt plus général, ce sont les monumens et les ruines d'édifices antiques, tels que temples, pyramides, colosses, bas-

reliefs, inscriptions grecques ou hiéroglyphiques, etc. La limite des pays où l'on supposait que devaient se trouver ces précieux vestiges d'antiquités, a successivement été reculée par les progrès des découvertes. Mais, nul voyageur ne l'avait encore portée si loin que M. Cailliaud, et l'on peut à peine se flatter de rien trouver en ce genre au-delà du terme qu'il a atteint. Le précieux ouvrage de M. Gau sur les antiquités de la Nubie, ne contient rien au-dessus de Ouadi Halfa, et c'est précisément le point où commencent les investigations de M. Cailliaud. Ainsi, les deux relations se compléteront l'une par l'autre; et en y joignant le grand ouvrage publié par la commission d'Egypte, on possèdera la série non interrompue et presque complète des monumens placés dans la vallée du Nil, depuis les rivages de la Méditerranée jusqu'au fond de l'Ethiopie. Le nombre de ceux que M. Cailliaud a décrits est d'environ cent; plusieurs se distinguent par des caractères particuliers, et la comparaison qu'on en peut faire avec les monumens de l'Egypte et de la Nubie inférieure, touche à d'importantes questions sur l'histoire des arts et les antiquités. Du nombre des plus remarquables sont les temples de Naga et de Soleb, les pyramides de Barkal et de Chendy, lieu où toutes les probabilités se réunissent pour placer la célèbre presque-île de Meroé. Tels sont encore, sous un autre rapport, les ruines qui se trouvent à Scubah, au 15^e degré de latitude, à l'embouchure du Rahad et du fleuve Blanc, le point le plus méridional où l'on ait trouvé des monumens antiques, et le lieu le plus reculé, suivant toute apparence, où les anciens aient formé, des établissemens durables.

La méthode suivie par le voyageur pour représenter les ruines qu'il a explorées, est celle d'un observateur attentif et judicieux. Il ne s'est point borné à tracer des vues perspectives prises dans différentes directions, et des élévations des parties

d'édifices qui sont encore debout; il y a joint des plans détaillés, où les mesures sont cotées avec le plus grand soin, et, quand l'occasion s'en est offerte, des dessins particuliers d'ornemens, des détails de sculpture, des inscriptions hiéroglyphiques, etc. Cette attention scrupuleuse est d'un grand prix aux yeux des antiquaires et des artistes: elle est un motif de confiance et offre une base solide aux recherches ultérieures. On reconnaît, dans les productions du crayon de M. Cailliaud, sinon ce degré d'élegance et de perfection qui caractérise le dessinateur de profession, au moins ce soin minutieux qui est une garantie plus sûre d'exactitude et de fidélité. La commission ayant occasion de comparer quelques dessins de monumens qui ont été pris en Egypte et en Nubie par le voyageur français d'une part, et par MM. Waddington et Belzoni, de l'autre, doit déclarer qu'elle a remarqué, dans les premiers, une supériorité incontestable en ce qui concerne l'expression du style de l'art égyptien, l'énoncé des mesures et la représentation des détails.

Enfin, la relation de M. Cailliaud, le récit de ses aventures personnelles et de ses observations journalières, celui de l'expédition d'Ismaël Pacha dans un pays situé à 400 lieues au sud des frontières de l'Egypte, les renseignemens de divers genres que le voyageur a recueillis sur les mœurs, les productions et le commerce des vastes contrées où s'est étendue son excursion, pourront sans doute assurer à son ouvrage l'estime du public éclairé, et justifieront la protection que le gouvernement a déjà accordée à ce zélé et courageux observateur.

Il est donc d'une incontestable utilité pour la géographie, les sciences historiques, les antiquités et l'histoire naturelle, que les matériaux rassemblés par M. Cailliaud soient mis au jour. Il est même à désirer que la publication soit aussi prompte que possible, pour éviter qu'un voyageur français ne soit devancé par des étrangers qui ont pu avoir connais-

sance d'une partie des faits qu'il a étudiés, ou parcourir après lui quelque-unes des contrées qu'il a visitées. La commission ne peut qu'applaudir aux vues bienveillantes que le ministre a déjà manifestées à cet égard. L'intérêt de la science et l'honneur national se réunissent pour faire souhaiter que notre compatriote reçoive la récompense qu'il a méritée par ses travaux, et s'assure, en publiant son ouvrage, l'estime et la considération qui sont dues à ses efforts*.

* Trois volumes in 8vo. accompagnés de 140 planches, suffiront pour comprendre tous les résultats vraiment neufs et importants que les sciences doivent retirer du voyage de M. Cailliaud.

L'ouvrage dont il est fait mention dans ce Rapport, paraît sous le titre de *Voyage à Méroé, au fleuve Blanc, au-delà du Fazôgl dans le midi du royaume de Sennâr, à Syouah et dans cinq autres Oasis*; fait dans les années 1819, 1820, 1821, et 1822, par M. Frédéric Cailliaud; de Nantes. Dédié au Roi. Ouvrage publié par l'auteur, rédigé par le même et par M. Jomard, membre de l'Institut royal de France, correspondant de l'Académie des sciences de Berlin, etc.; accompagné de cartes géographiques, de planches représentant les monumens de ces contrées, avec des détails relatifs à l'état moderne et à l'histoire naturelle.

Cet ouvrage, dont l'impression est confiée à M. Rignoux, formera deux volumes de planches, format in-fol., et trois volumes de texte format in 8vo.

La partie in-folio est divisée en 26 livraisons, de cinq planches chacune.

Le texte in 8vo paraîtra sous peu de tems; il sera orné d'une carte et de gravures représentant les costumes de différentes peuplades, et comprendra: 1^o la Relation du Voyage et l'explication des planches; 2^o les Observations astronomiques et météorologiques, et l'Extrait du journal de route; 3^o la Description des objets d'histoire naturelle; 4^o des renseignemens sur le pays de Dinka, situé sur le fleuve Blanc, et sur les noirs de Chelouklia avec la liste des rois de Sennâr, de Chendi etc.; 5^o le Récit de l'expédition d'Ismaël-Pacha en Nubie.

On se propose de publier uniquement un ouvrage de faits et d'observations: c'est un vaste champ que M. Cailliaud va ouvrir aux recherches et aux discussions scientifiques.

LETTRÉS PHILOSOPHIQUES SUR LES PHYSIONOMIES.

LETTRE PREMIÈRE.

Vous voulez donc que je réponde à vos questions sur les physionomies ? J'y consens, quoi qu'il puisse m'en coûter ; mon amitié pour vous est plus forte que ma raison ; je me livre à tout ce que vous exigez de moi : je vais passer pour Magicien dans l'esprit des uns, pour mauvais Philosophe dans celui des autres, au moins pour Visionnaire aux yeux du grand nombre ; la connaissance des Physionomies est assez merveilleuse pour faire ces impressions-là. Promettez-moi par reconnaissance, (car de pareils sacrifices en méritent une), que, quelque jugement qu'on porte de moi, vous en porterez un bon ; que vous rejetterez sur l'envie que j'ai de vous plaire, l'espèce d'excès où mon esprit va s'emporter en traitant une matière si nouvelle ; et que vous me dédommerez du mauvais succès de mon entreprise, par une augmentation de cette amitié, qui fait déjà le bonheur de ma vie.

On cherche les sujets nouveaux quand on écrit ; celui des physionomies l'est beaucoup, et cette nouveauté ne me séduit point. Les arts les plus utiles, et les sciences les plus estimées, doivent leur origine à la hardiesse et peut-être à la témérité de leurs inventeurs. Plusieurs de ceux qu'on regardait de leur tems comme des hommes fols ou dangereux, passent aujourd'hui pour des modèles de sagesse et de courage ; et cette pensée ne m'enhardit point : l'espérance d'un nom, écrit un jour au Temple de Mémoire, ne me console pas de le voir effacé de mon vivant du nombre des gens sensés : j'aime mieux la gloire dont je puis jouir, que celle qu'on peut me promettre ; et toute obscure qu'est

ma réputation, je la préfère à l'éclat incertain de celle qu'on me fait espérer ; c'est vous dire assez que vous êtes le seul objet de mon travail ; n'en parlons plus. Je vous plairai, si j'écris sur les physionomies : me voilà décidé à hasarder bien des propos.

Il faut vous avertir d'abord, que je renonce à tout ce qui s'appelle divination ; que je n'ai jamais compris que des gens qui raisonnent, pussent croire à ces prédictions vagues, fondées sur les traits du visage et de la main ; à ces relations supposées nécessaires entre ceux qui naissent, et ce qui se passe dans le Ciel à leur naissance ; à ces conformités avec les animaux, établies sur une ressemblance extérieure de figure : votre esprit et le mien sont assez d'accord sur la vanité de ces prestiges, qui font de vrais malheureux de ceux qu'ils affligent, et des dupes de ceux qu'ils flattent. Je fuirai le merveilleux dans tout ce que je vous dirai ; et si je parais vous y conduire quelquefois, ce ne sera pas parce que je m'écarterai de la vraie nature, mais parce que je dévoilerai à vos yeux quelques-unes de ses productions qui vous sont inconnues.

Je ne sais si la seule magie n'est pas cette espèce de découverte qu'on regarde comme surnaturelle, jusqu'à ce qu'on en connaisse le principe. Tout ce que j'ai à vous dire est simple, clair et naturel : un vrai physionomiste ne prédit jamais ce qu'on sera, mais ce qu'on devrait être : il ne saurait deviner les circonstances où l'on se trouvera ; mais il devinera la manière dont on s'y conduira, si l'on s'y trouve : il ne peut découvrir que ce qui dépend de celui qu'il con-

sidère ; il ne sait rien de ce qui lui est étranger ; il s'assure du caractère inséparable de l'homme ; il ne prononce jamais sur sa fortune ; il dira si l'on a des talens, sans pouvoir en prédire l'usage ; il connaîtra ce qu'on pourrait en faire ; il ne saura pas précisément ce qu'on en fera.

De tous les livres modernes que j'ai lus où il est parlé des physionomies, le seul où j'ai trouvé quelques phrases raisonnables est celui de *Porta* : vous savez sans doute, que sous le titre de la physionomie humaine, qui ne convenait point à son sujet, il ne s'est appliqué qu'à traiter des ressemblances des animaux avec les hommes ; et que donnant beaucoup à l'autorité des anciens philosophes, qui se sont servis le plus souvent du mot de Physionomie dans un sens bien différent, il s'est amusé à entasser les passages de ces auteurs, et en a conclu que ceux qui ont quelque chose de l'air des animaux, tiennent aussi quelquefois de leur caractère : était-il besoin de faire un livre pour le prouver ? Au reste, dans ce nombre de philosophes anciens, je ne comprends pas Aristote leur maître ; sans avoir voulu traiter à fond ce sujet, il en a plus dit qu'eux tous. J'aurai occasion de le citer quelquefois, et je serai fâché de ne pouvoir pas le citer toujours. Il est question ici de quelque chose de plus singulier et de plus détaillé.

Il faut faire voir que les hommes ont dans leur physionomie (sans comparaison avec les autres êtres) une preuve claire et animée de ce qu'ils sont en effet ; que, par leur extérieur, on peut juger de leur intérieur ; que l'assemblage de ce qui forme leur visage, suffit, sans d'autre recherche, pour assurer quelle est leur âme. Cette connaissance, si l'on pouvait la rendre solide, ne serait-elle pas bien essentielle ? En avons-nous qui lui soit comparable ? On ne désirerait plus cette fenêtre du cœur, pour découvrir ce qui s'y passe de plus secret. Vous êtes flatté de cette espérance, et vous doutez que je la

remplisse ; vous me reprochez déjà de vous faire espérer un bien dont vous ne jouirez jamais ; vous bornez ma science à juger des hommes par leurs discours et par leurs actions ; vous croyez que j'ai l'art d'ajuster à leur physionomie ce que je sais d'eux d'ailleurs, pour pouvoir me vanter d'y avoir lu, du premier coup-d'œil, ce que j'ai trouvé dans une règle plus sûre ; vous me faites encore la grâce de penser que tout cela se fait en moi sans que je m'en aperçoive, et que je suis dans l'erreur de très-bonne foi.

Tout le monde ne me traite pas avec tant de douceur : j'en mérite de votre part ; je veux quelque chose de plus encore. Il y a dans tout cela un fanatisme que j'abhorre ; je n'aime pas qu'on me trompe, ni même à me tromper : ne vous déterminez point sur ce que vous devez penser de mes promesses, que je n'aie fait ce que je puis pour les tenir : vous serez toujours à tems de me traiter d'insensé, et d'avoir pour moi ce sentiment de pitié, dont on est touché pour les erreurs de l'esprit, quand elles se terminent à celui qui en est atteint.

Chacun a sa folie ; et peut-être que si on l'examinait bien, on trouverait que c'est par leur folie que les hommes valent le plus : celle des physionomies est la mienne ; elle n'est point dangereuse ; les bons caractères y gagnent encore plus que les mauvais n'y perdent ; si on loue les uns, on se tait sur les autres ; je jouis souvent seul des découvertes que je fais. Le chymiste, le plus heureux dans ses recherches ne cache pas avec plus de soin le secret qui doit l'enrichir : j'en connais mieux les hommes ; je me corrige de les vouloir parfaits ; on fait comparaison de leurs défauts ; on excuse les plus pardonnables : qui sait mieux qu'un physionomiste ceux qui le sont ? Il a le secret de la nature : il ne juge que d'après les éclaircissemens qu'il tient d'elle ; il ne demande à ceux qui l'environnent que les vertus dont ils sont

Capables ; souvent il trouve à les faire valoir ; il leur apprend à s'estimer, il élève leur courage, il tire d'eux Plus qu'ils n'auraient osé en espérer eux-mêmes ; il les connaît mieux qu'ils ne se connaissent.

Il vous revient une définition ou une explication de ce qu'on appelle physionomie ; je ne sais trop comment m'y prendre ; ce que je sais bien, c'est que la physionomie n'est point seulement ce qu'on appelle air, figure, mine, traits. J'ai vu des gens qui se ressemblaient, et qui avaient des physionomies très-différentes : on balbutie quelque tems sur une matière aussi neuve que celle-ci. Si je ne mêlais d'étymologie, j'aimerais assez celle qu'on peut tirer des deux mots Grecs qui composent le mot Français *physionomie* : ils me paraissent rendre ma pensée : ces

deux mots Grecs signifient *Règle de la Nature* ; et, selon le système que je me suis fait, la physionomie n'est autre chose que la Règle que la Nature nous a donnée pour juger des hommes.

Vous me demanderez quelle est cette règle, où elle est, de quoi elle est composée : je vous répondrai qu'elle est sur le visage, qu'elle est faite des différentes parties de ce visage, que je la saisis aisément dès que j'en vois un, et que je l'aperçois mieux que je ne puis la faire apercevoir aux autres. J'espère qu'à mesure que nous avancerons, je découvrirai quelque chose qui éclaircira ce que je ne puis à présent vous dire autrement. Ma lettre est assez longue : je la finis, en vous assurant que je suis, &c.

BAGATELLES.

C'ÉTAIT un usage autrefois dans plusieurs cours souveraines, d'avoir un fou ou une manière de bouffon, qui, par ses bons mots, ses plaisanteries, et même ses impertinences, servait de jouet et de passe-tems à l'héritier présomptif. L'histoire du neuvième siècle fait mention que l'empereur Théophile avait pour fou un nommé *Daudery*, qui par son indiscretion, pensa causer bien des chagrins à l'impératrice Théodora. Il était entré brusquement dans le cabinet de cette princesse, lorsqu'elle était à genoux devant un petit oratoire orné de très-belles images qu'elle avait grand soin de dérober aux yeux de l'empereur qui était iconoclaste. *Daudery* qui n'avait jamais vu d'images, s'avisa de demander à la princesse ce que c'était. Ce sont répondit Théodora, pour éloigner tout soupçon, des poupées que je prépare pour donner à mes filles. *Daudery* se rendant quelques heures après au dîner de l'empereur, n'eut rien de plus pressé que de lui dire qu'il avait trouvé l'impératrice occupée à baiser les plus jolies

poupées du monde. Théodora eut toutes les peines du monde à se tirer de ce mauvais pas ; et pour n'y être plus exposée, elle fit si bien châtier le fou de l'empereur, qu'elle le corrigea pour toujours de parler de tout ce qui pourrait la regarder.

Nicolas III, marquis d'Est et de Ferrare, avait à sa cour un fou ou bouffon nommé *Gonelle*, qui se rendit célèbre par ses faécities. Ce maître bouffon savait toujours tirer un parti avantageux de ses gageures. Un jour qu'il se trouvait au dîner du marquis, on vint à demander, quelle était à Ferrare la profession la plus nombreuse ? Les sentimens se partagèrent. Le marquis ayant adressé la parole à *Gonelle* : Monseigneur, lui répondit le bouffon, ne doutez point que ce ne soient les médecins qui forment dans cette ville le corps le plus nombreux. Tu as bien peu de connaissance lui répondit le marquis, de ce qui se passe dans la ville : car à peine y a-t-il trois ou quatre médecins. *Gonelle* soutint son opinion : on paria. Que fait-il pour gagner la ga-

geure ? Il va chez lui, s'enveloppe la tête d'un bonnet de laine, et porte à sa bouche un mouchoir plié, comme un homme qui souffrait beaucoup des dents : il se met dans l'antichambre du prince. Tous ceux qui vont et viennent lui demande en passant ce qu'il a, et lui enseignent un remède. Gonelle a soin d'écrire les noms de tous ces prétendus médecins, et les différens remèdes qu'ils lui indiquent. Le marquis étant venu à passer, le plaint aussi sur son mal, et lui conseille de faire telle et telle chose. Gonelle le remercie, et dit qu'il va chez lui pour cela. Le lendemain il vint, comme s'il avait été guéri, faire sa cour au marquis, et lui dit qu'il croyait avoir gagné la gageure. En même tems, il lui présente une grande liste de tous ceux qui lui avaient donnés des remèdes pour son mal de dents. Le marquis prenant cette liste, et se voyant à la tête, ne put s'empêcher de rire, et d'avouer que c'étaient les médecins qui étaient en plus grand nombre à Ferrare, et peut-être par-tout ailleurs. Il fit en conséquence donner à son bouffon le prix de la gageure.

L'usage ridicule d'avoir un fou passa aussi à la cour de France ; cet emploi y fut même érigé en titre d'office, comme on le voit par l'histoire de Charles V.

Le fou de Henri II s'appelait *Brusquet*. Il avait d'abord exercé la médecine : mais n'y faisant rien, et voulant faire fortune, il ne conçut pas, comme Memnon le projet insensé d'être sage ; mais au contraire, il forma le projet sensé d'être fou, emploi qui lui valut beaucoup d'argent. Ce n'était pas seulement auprès de Henri qu'il faisait valoir ses bouffonneries ; il s'en servait encore pour mettre à contribution les princes, les ambassadeurs, et jusqu'aux moindres gentilshommes. Lorsqu'il entrait dans une maison, et qu'il apercevait un flambeau, ou quelques vases d'argent, il les saluait comme si c'était des personnes de sa connaissance, entamait la conversation, leur faisait des questions plaisantes, et ne manquait jamais de se faire répondre des sottises. Alors entrant dans une fu-

reur comique, il tirait son épée ; et sous prétexte d'avoir reçu un démenti ou quelqu'autre injure, il frappait dessus ces vases d'estoc et de taille, et les mettait en pièces. Il les fourrait ensuite sous son manteau, et chargé du butin, il gagnait la porte : o'était-là le dénouement où il avait toujours soin d'amener ses farces. Il en joua une à Bruxelles qui lui valut beaucoup d'argent. Le Cardinal de Lorraine l'avoit amené avec lui dans cette ville, où il était appelé pour jurer la paix au nom de la France. Un jour que Philippe II, roi d'Espagne donnait un grand repas, notre bouffon entra dans la salle, et s'y plaça derrière le fauteuil du roi qu'il amusa de ses contes. Comme on allait déservir, Brusquet, après quelques pantomimes facétieuses, sauta légèrement sur la table, se saisit d'un bout de la nappe, s'entortille dedans, et roulant pêle-mêle les assiettes, les couteaux, les corbeilles et les plateaux d'argent, emporte le tout sans se blesser ni rien répandre. Tandis que chacun riait de cette bouffonnerie, Brusquet allant son petit chemin, mit en sûreté sa prise que le roi lui abandonna.

La distraction nous fait tenir tant de discours déplacés, et commettre tant d'actions ridicules, qu'on ne peut être trop en garde contre ce libertinage d'esprit. Menalque, dit la Bruyère, se trouve par hasard avec une jeune veuve ; il lui parle de son défunt mari, lui demande comment il est mort. Cette femme à qui ce discours renouvelle ses douleurs, pleure, sanglotte, et ne laisse pas de reprendre tout le détail de la maladie de son époux, qu'elle conduit depuis la veille de la fièvre qu'il se portait bien, jusqu'à l'agonie. *Madame*, lui demande Menalque, qui l'avait apparemment écoutée avec attention, n'aviez-vous que celui là ?

Un négociant à qui on faisait signer l'extrait baptistaire d'un de ses enfans, signa *Pierre....et compagnie*. Il ne s'aperçut de sa sottise que par la risée générale qu'elle excita.

POESIE.

ÉLOGE ET PORTRAIT D'UN AMI.

JETEZ les yeux sur le Portrait
Du tendre ami que je regrette,
Et vous verrez, dans chaque trait,
L'affreuse perte que j'ai faite.
De tels amis qu'on a perdus,
Hélas ! ne se retrouvent plus.

Beau sans orgueil, doux et vaillant,
Sensible, complaisant, aimable,
Il était gai, bon, mais bouillant,
Et pour les fripons implacable ;
Son esprit, sans être méchant,
Pour les méchants était mordant.

Toujours vêtu du même habit,
Méprisant et fortune et gloire,
Le pain calmait son appétit,
Et l'eau lui suffisait pour boire.
Des philosophes d'à-présent,
Je doute qu'on en dise autant.

Tendre et constant en amitié,
Quoiqu'aimant la brune et la blonde :
Sans intérêt, il m'eût à pié
Suivi jusques au bout du monde :
Quand la Fortune me quitta
A mon dîner, seul, il resta.

Mais des amis tel est le sort :
Quelquefois ils sont en querelle.
Je le grondais souvent à tort ;
Il redoublait alors de zèle.
Sur mes désirs réglant son goût.
C'est à moi qu'il rapportait tout.

Le voilà peint tel qu'il était,
Des amis ce parfait modèle,
Toujours égal, toujours discret,
Au même ami toujours fidèle ;
Était-ce un homme...? mon dieu ! non ;
C'était mon pauvre chien Pluton.

ÉLOGE DE LA FOLIE,

CHANSON.

AMIS, croyez-moi, la raison
Ne fait que hâter la vieillesse ;
Son triste et dangereux poison
Fane les fleurs de la jeunesse.
Sa glace, funeste aux désirs,
Eteint le flambeau de la vie ;
Il n'est ni talens, ni plaisirs ;
Sans un peu de Folie.

L'Amant heureux rêve toujours
Que sa maîtresse est la plus belle ;
Couvert du bandeau des amours,
Il la voit parfaite et fidèle :
C'est à ce songe séducteur
Qu'il doit le charme de sa vie
On ne croirait pas au bonheur,
Sans un peu de Folie.

Le guerrier qui brave le sort,
En suivant le char de la gloire,
Joyeusement cherche la mort,
Afin de vivre dans l'histoire.
Dans les dangers, dans les travaux,
Il perd les beaux jours de sa vie ;
On ne verrait point de héros,
Sans un peu de Folie.

Quand, malgré nous, le noir chagrin
Flétrit notre cœur et l'opprime,
Bacchus, avec son jus divin,
Vient dissiper notre tristesse.
La Raison, c'est là mon refrain,
Cause tous les maux de la vie ;
Noyons-la vite dans la vin,
Et chantons la Folie.

LA VEUVE DU SOLDAT FRANÇAIS.

Aux murs de la cité bruyante,
Voici qu'une étrangère en pleurs,
Sous les lambeaux même attrayante,
Egarait un soir ses douleurs.
Beau de ses grâces ingénues,
Dans de vieux drapeaux enlacé,
Sur ses épaules demi-nues
Dormait un enfant renversé ;
Et tristement la jeune mère
S'écriait en sa peine amère :
" Français, touchés de notre état,
" Donnez du pain, je vous en prie,
" A l'enfant d'un pauvre soldat
" Qui pour vous a donné sa vie !

" Devant les fières pyramides
" Il chargea l'Arabe indompté ;
" Comme vos aïeux intrépides,
" Au capitol il a monté.
" Du Tage aux rives de la Drave,
" A lui seul il dut son renom ;
" Partout où l'on parlait d'un brave,
" Les braves proclamaient son nom !
" Mais, quoiqu'en sa mâle vaillance,
" Vingt ans il ait servi la France,
" Français, touchés de notre état,
" Donnez du pain, je vous en prie,
" A l'enfant d'un pauvre soldat
" Qui pour vous a donné sa vie !

" Dans la détresse qui m'accable,
" Nous faudra-t-il, contre un peu d'or,
" Changer cette croix honorable,
" Notre unique et commun trésor ?
" Mon fils la gardera, j'espère,
" Puisqu'au sein du brave elle a lui ;
" Qui l'entretiendrait de son père,
" Quand Dieu m'éloignera de lui... ?
" Ah ! si du modique héritage
" Vous approuvez ce digne usage,
" Français, touchés de notre état,
" Donnez du pain, je vous en prie,
" A l'enfant d'un pauvre soldat
" Qui pour vous a donné sa vie !"

L'hôtel aux opulens portiques
Ne l'accueillit point toutefois,
Et le seuil des temples antiques
Refusa l'aumône à sa voix....
Cependant déjà la nuit sombre
Voilait ce spectacle outrageant,
Lorsqu'un vétéran, seul dans l'ombre,
S'approcha du groupe indigent....
Emu, mais dévorant ses larmes,
Du héros il baisa les armes,
Et, pauvre, il donna, sans éclat,
Aux mains de la veuve attendrie,
Son pain pour l'enfant du soldat
Qui nous avait donné sa vie !

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES

ÉTATS-UNIS.—NEW-YORK.

Mécanique.—*Transport de maison.*—Dans le but d'agrandir et de régulariser une des rues de la ville de New-York (Maidenlane), il fallait qu'une des maisons de cette rue fût ou démolie, ou portée de 21 pieds et demi en arrière. Cette maison a trois étages, 25 pieds de face et 45 de profondeur ; elle est couverte en ardoise, et d'une valeur assez considérable. Le projet de la transporter a été conçu par M. Siméon Brown, qui a déjà réussi précédemment à charrier une vingtaine de bâtimens con-

struits en partie en briques, plusieurs fois sans déranger aucunement les habitants des maisons, ni même exiger qu'on en ôtât les meubles. Celle dont il est question, construite entièrement en briques, et dont le poids était d'environ 350 tonnes (7,000 quintaux), a été transportée dans toute son intégrité, les cheminées, fenêtres, portes, demeurant en place, sans le moindre dommage. On commença par l'établir sur les cadres destinés au transport, et, le 3 Juin, elle fut mise en mouvement au moyen de trois vis parallèles établies per-

pendiculairement au front de la maison, et dont chacune était mise en action par deux ou trois hommes. Ce qu'on avait considéré comme la partie la plus difficile de l'opération, avait été la nécessité d'élever tout l'édifice d'environ deux pieds au-dessus du niveau de ses fondations. On en vint à bout au moyen de deux vis seulement placées en dessous et qui soulevèrent doucement la maison tout entière, jusqu'au degré requis. Dans le courant de la journée, on lui fit parcourir seize pieds, sans qu'il s'y fît de lézardes, ni aucun dérangement quelconque ; on a dû terminer l'opération le 4 au matin. On la considéra comme tellement sûre et à l'abri de tout danger, que, pendant le transport, le propriétaire reçut chez lui environ cent cinquante personnes, auxquelles il fit servir une fort belle collation. La dépense occasionnée par cette entreprise s'est élevée à environ un cinquième de la valeur totale de l'édifice.

POLOGNE.

Travaux publics.—Le gouvernement a entrepris de eurer et de rendre navigables les rivières de Pilica, du Niémen, de Kaminka et de Rodomka ; il fait aussi raffermir les bords de la Vistule, près de Vinnicia, Iffianowice et Brzyscam, dans les districts de Sandomir et de Radom.

Monument élevé à Cracovie, à la mémoire de Kosciuszko, en Juillet 1823.—Le monument qu'on élève à Kosciuszko, à Cracovie, est un tertre de 46 toises de diamètre à sa base, et de 20 toises de hauteur. C'est, sans contredit, le plus grand de tous ceux qui aient jamais été faits de main d'hommes. Pausanias, dans sa description de l'ancienne Grèce, liv. II, VI et IX, n'a point marqué les dimensions de ceux dont il parle. Mais, nous savons par les recherches savantes de notre compatriote Edouard Raczyński, consignées dans son superbe ouvrage sur la Turquie, que le

tertre d'Ajax, sur le promontoire Rhetée, ne mesure que 100 toises de pourtour, et 6 toises d'élévation verticale (*Journal d'un voyage en Turquie en 1816*, pag. 122, édit. in folio) ce qui ne fait pas même le tiers de celui de Kosciuszko ; et ceux qu'on voit jusqu'à présent dans les plaines immenses et désertes de l'Ukraine, et qu'on dit être des tombeaux d'anciens rois scythes, ne sont guère plus grands. Cette manière antique de perpétuer la mémoire des grands hommes et des grands événements, en donnant un sujet indestructible à la tradition du peuple, a paru d'autant plus propre en cette circonstance, qu'on en avait déjà deux modèles remarquables, dont l'origine se perd dans la nuit des tems. Le tertre de *Wanda*, sur la gauche, et celui de *Cracus*, sur la droite de la Vistule, vus à plusieurs milles par ceux qui s'approchent de Cracovie, rappelaient les commencemens de l'histoire du pays et de la nation. Un troisième, élevé pour Kosciuszko, complétant un triangle, liait le présent au passé. L'emplacement de ce tertre a été très-heureusement choisi sur la butte, dite de la *Bronislawa*, située à un quart de lieue, à l'ouest de la ville, sur la gauche de la Vistule. Le nom de cette butte vient d'un petit ermitage, placé sur son sommet avec une chapelle et la demeure d'un ermite, entourées d'un bosquet. La tradition raconte qu'une jeune personne, de famille noble, fuyant les dangers du monde, s'y était réfugiée, à une époque très-reculée, et avait fondé cet ermitage, qui appartient aujourd'hui au couvent des Filles de Saint-Horbert, placé à une petite distance. Le nom de *Bronislawa* signifie *celle qui défend la gloire*. La butte est à 59 toises au-dessus du niveau de la Vistule. Sur cette élévation, le tertre s'élève à 20 toises de hauteur ; et l'on ne saurait s'imaginer l'étendue et la beauté de la vue qui déjà maintenant, à celle de 15 toises, charme les yeux surpris du spectateur. On se sou-

viendra que Cracovie se trouve placé près du point où les montagnes de la Silésie se joignent à la grande chaîne des monts Carpates, dans un bassin formé par les chaînons et les contre-forts de ces montagnes ; la Vistule est déjà navigable et le pays très-peuplé et cultivé. Au coucher du soleil d'un jour serein, ces chaînes et ces chaînons se voient d'ici dans tout leur développement, et les pics et les aiguilles, quoique éloignés de 25 à 30 lieues, brillent de leurs éternelles glaces, non pas aussi distinctement, mais d'une manière plus grandiose et plus imposante qu'à Berne. Il n'y avait autrefois qu'un mauvais petit sentier que les curieux et les personnes pieuses gravissaient péniblement pour arriver à la chapelle. On a depuis tracé un chemin plus commode, qui sera nivelé et pavé pour les voitures, avec des allées d'arbres pour les piétons. Car, depuis l'automne de 1821, où l'on a commencé à construire ce tertre, ce lieu est devenu un but de promenade. On va acquérir le terrain nécessaire autour du tertre, pour y établir quatre familles villageoises, choisies parmi celles des Polonais qui ont servi sous Kosciuszko. Elles seront chargées de veiller à la conservation du monument. Les maisons construites pour ces familles, avec les jardins et les champs qui en dépendront, entreront dans un plan de promenade. Le monument se construit sous la direction d'un comité particulier, choisi par le sénat de la ville libre, parmi les habitants du pays et par les seuls fonds provenant des souscriptions faites dans toute la Pologne. On en a déjà détaché la somme de 18,000 florins, qui a été aussitôt augmentée de 12,000 par la générosité du comte Arthur Potocki, pour doter trois pauvres orphelins, filles d'un cousin-germain de Kosciuszko, que l'on a découvertes en Wolhynie.

ARNSTADT.

Nécrologie.—G. C. B. *Busch*,
TOME IV.

conseiller-ecclésiastique, est mort à Arnstadt, le 18 Mars, 1823 à l'âge de 63 ans. Il était connu par plusieurs bons ouvrages, entre autres par son *Manuel de l'histoire des découvertes*.

BERLIN.

Formey.—Le 20 Juin dernier, l'un des plus célèbres médecins de la Prusse, M. Louis Formey, a terminé sa carrière, à l'âge de 57 ans. Il était professeur à l'Académie militaire de chirurgie et de médecine, et occupant encore plusieurs emplois distingués. M. Formey, qui appartenait à la colonie française dans laquelle il donnait ses soins aux pauvres, était membre de la Légion-d'Honneur et de plusieurs autres ordres.

ITALIE.

—*Encouragement aux lettres.*—L'empereur de Russie a envoyé à M. *Melchior Gioja*, auteur du *Nuovo progetto delle scienze economiche*, une lettre de change de 20,000 f. en lui demandant cent exemplaires de son ouvrage, qui a 8 vol. in 4o.—C'est avec une telle munificence que les monarques peuvent contribuer puissamment aux progrès de l'esprit humain, lorsque leurs faveurs tombent sur des ouvrages qui les méritent.

NAPLES.

Antiquités.—Les fouilles de *Pompeï* ont été continuées, cet été, avec très-peu de zèle ; vingt ouvriers, qui, avec cinq charrettes, sont chargés de déblayer une ville entière, ne doivent pas faire de grands progrès ; et malheureusement les cendres tombées au mois d'Octobre 1822 ont couvert de nouveau des endroits déjà déblayés, et rendent les travaux plus pénibles ; aussi marche-t-on avec difficulté dans les rues de la ville antique. On remarque avec peine que les objets d'art, surtout les peintures, souffrent beaucoup de l'exposition en plein air. Les peintures de l'ampithéâtre ont presque

toutes disparu. Quelque agréable qu'il soit de voir ces ornemens sur place, on sera obligé, pour les conserver, de les détacher, et de les transporter au Musée, ou bien de les mettre à l'abri sous des toits. On a récemment mis à découvert un grand édifice, auquel les antiquaires ont donné le nom de *Panthéon*. C'est un carré oblong, dont un des côtés les plus étroits sert d'entrée. Dans le fond, il y a trois petites chambres; celle du milieu contient des niches où l'on a placé les statues de Tibère et de Livie, qui ont été trouvées sur le sol. Les bras manquent, et on n'a pu les trouver jusqu'à présent : la draperie est belle et traitée avec beaucoup de soin : on voit des traces d'une couleur rouge dont a été enduit le vêtement de Tibère. Il paraît que cette statue tenait une lance. Un tableau assez bien conservé décore le mur principal ; il a évidemment rapport à l'histoire de Romulus et Rémus, qui sont allaités par la bergère Lupa, tandis que le berger, assis auprès d'elle, regarde avec complaisance les enfans entre lesquels est couchée une louve. Dans l'espèce de corridor qui y conduit, un petit mur forme une séparation, qui paraît avoir été un vestiaire. On suspendait vraisemblablement les vêtemens auprès de tablettes de marbres, où les chiffres sont marqués dans l'ordre et de la manière suivante : IIX. IX. X. XI. IIIV. IIV. IV. V. VI. III. II. I. ; au-dessus de chaque tablette il y a un trou rond, où l'on reconnaît des débris de crochets ou clous de fer oxidés. Tous les murs de l'édifice sont ornés de peintures. Ce sont ordinairement des figures isolées sur un fond d'un rouge foncé, et séparées par des paysages ou des fleurs et d'autres ornemens ; une des petites chambres représente des chasses, des monstres marins et d'autres animaux. L'édifice est précédé d'une cour qu'entourait un portique ; les bases des colonnes sont en marbre blanc, on dirait qu'on vient de les poser ; mais les colonnes n'ont point été

trouvées. Au milieu de la cour, on voit encore huit piédestaux, qui ont dû supporter une petite rotonde, comme dans le temple de Sérapis à Pouzzoles. Auprès de l'entrée, les ouvriers ont découvert une petite cassette, garnie de bronze, et renfermant 347 médailles de cuivre, 47 d'argent et une d'or, ainsi qu'une bague d'argent ; le bois de cette cassette était entièrement réduit en charbon. Dans une autre maison, que les fouilles de l'été de 1823 ont mise à découvert, on a trouvé, dans une chambre, un grand nombre d'amphores de vin ; l'une d'elles portait des étiquettes en petites caractères qu'un voyageur a voulu copier ; mais on ne le lui a pas permis. Une maison du voisinage a dû être une savonnerie ; du moins, on y a trouvé tous les objets nécessaires à cette fabrication, ainsi qu'un amas de chaux d'une blancheur éclatante. Enfin, on a retrouvé un puits, qui, dans une profondeur de cent *palmes*, donne une eau fraîche, mais d'un goût un peu piquant, et que l'on n'a pas encore analysée.

CORFOU.

L'*Université* de cette ville devra encore à lord Guilford un nouveau bienfait. Ce protecteur généreux et éclairé, outre les livres qu'il fait venir de Paris, vient d'acquérir, pour cette université, une belle suite de 20,000 empreintes de médailles grecques, avec leur description par M. *Mionnet*, premier employé du cabinet des médailles de la bibliothèque du roi. Ces pièces, recueillies jadis sur le sol de la Grèce, et transportées en France par les voyageurs, vont retourner dans leur patrie primitive, en effigie seulement ; mais elles y reporteront la trace des arts que le tems et l'esclavage avaient presque effacée. Les habitans de Corfou n'y reverront pas sans intérêt les monnaies frappées par leurs ancêtres, avec l'ancien nom de *Corcyre*, plus poétique que le nouveau : la

représentation de leur *Jupiter-Casios*, et les *jardins d'Alcinoüs* célébrés par Homère. Rendons grâce, en passant, à cette heureuse correspondance universelle de la république des lettres, qui ne permet pas que le feu sacré qui leur sert d'aliment s'éteigne jamais, et qui a fait trouver un asile dans l'Athènes moderne aux arts exilés de la Grèce antique.

ATHÈNES.

On a ouvert une souscription pour ériger un monument à l'immortel *Marcos BOTZARIS*, mort si glorieusement pour la sainte cause de sa patrie. Il vient aussi de paraître plusieurs pièces de vers en l'honneur de ce héros, dont la plus remarquable est celle d'un jeune poëte thessalien. C'est une ode pleine de sensibilité et d'énergie : en voici quelques passages : “ La voix terrible de ce grand guerrier retentit dans les plaines, abat le courage fanatique des hordes musulmanes et disperse leurs phalanges ; elle seule vaut trois mille combattans. Mais soudain le sang pur du héros coule en bouillonnant, et arrose les vertes prairies : la blessure est mortelle. Il appelle son frère, et lui tient, pour la dernière fois, ce discours : ” Cher Constantin, reçois mon épée : frappez les barbares et vengez la patrie. Que ma mort serve d'exemple à toi et à mes enfans, dont tu seras le père. Ah ! puisse la Grèce recouvrer son entière indépendance par le sang de ses guerriers intrépides ! etc.”

CRÈTE.

Nécrologie.—M. Kanélos, jeune savant, plein de mérite, ancien élève des universités d'Allemagne, qui occupait auprès de M. Tombase, notre illustre gouverneur, une place éminente, vient de mourir de la peste. Sa mort est pour toute la Grèce une perte difficile à réparer. Tous ceux qui ont connu cet homme si recom-

mandable, ont versé des larmes en apprenant sa fin prématurée.

RHÔNE—LYON.

Antiquités. — Dernièrement, en creusant les fondemens d'une maison à la droite du Jardin des Plantes, non loin de l'enceinte où l'on a reconnu les vestiges d'une naumachie, on a découvert trois pavés en mosaïque, établis successivement les uns au-dessus des autres. Le premier et le plus profond se trouvait à dix pieds au-dessous du sol actuel ; il posait sur un lit de cailloux légèrement incliné, dans un terrain rempli de roches ; il offrait, à sa surface, une réunion de cubes de différens marbres brisés, *opus incertum*, liés par un ciment, dans le genre de ce qu'on appelle mosaïque à la vénitienne. Le second, fondé à deux pieds au-dessus de celui-ci, était une véritable mosaïque, *opus tessellatum*, composée avec des cubes de diverses couleurs. On y voyait des tableaux et des compartimens carrés, madrés par des entrelacs, unis par des ornemens en forme de labyrinthe. Dans le milieu, paraissait un fragment historique où l'on reconnaissait le combat de l'Amour et du dieu Pan, sujet souvent répété sur les mosaïques de Lyon. De chaque côté étaient, ou devaient être, les quatre saisons, si l'on en juge par les deux qui restent, Bacchus et Cérès, vus à mi-corps et de grandeur naturelle. Le troisième pavé, à trois pieds au-dessus de ce dernier, et à cinq pieds au-dessus du sol d'aujourd'hui, était aussi en mosaïque, combinée seulement avec des cubes noirs et blancs, formant des losanges et divers compartimens. Ces trois pavés, chose fort remarquable, et que nous avons observée dans plusieurs quartiers de la ville, présentaient les mêmes traces d'incendie, c'est à-dire, une couche de charbon de trois à quatre pouces d'épaisseur, et par-dessus des débris de tuiles et de briques ; ce qui, d'accord avec l'histoire, prouve clairement que Lyon, du tems des Romains, a été

brûlé au moins trois fois : d'abord, sous Néron, 60 ans après Jésus-Christ ; puis, par Septime-Sévère ; enfin, par Attila, en 443. Le style de ces mosaïques semble se rattacher à ces époques désastreuses, bien qu'elles puissent leur être antérieures. La première, plus simple, annoncerait le commencement de cet art dans les Gaules ; la deuxième, plus historiée, indiquerait le tems où le luxe de ces peintures était en vogue : et la troisième, plus grossière, sans variété de couleurs, conviendrait très-bien au tems de la décadence de l'Empire. Sur cette dernière, on a rencontré plusieurs objets intéressans, entre autres, deux bustes en marbre grec, de style romain, grands comme nature, l'un avec une longue barbe, l'autre sans barbe tous deux d'un âge avancé. Ils sont maintenant sous les portiques du Musée lapidaire. C'étaient vraisemblablement les images de deux Lyonnais qui avaient fondé quelque établissement, ou qui avait choisi leur sépulture en cet endroit. A côté de ces portraits, on a rencontré des plaques de marbre de couleur, contre lesquelles ils avaient été adossés ; des ferrures de porte recouverts de lames de cuivre, et plus loin, une médaille de Sévérina, femme d'Aurélien. Ce bronze nous a donné l'idée que ce lieu aurait pu commencer à être bouleversé sous cet empereur qui vivait pendant les guerres des trente tyrans. Près de la mosaïque de l'Amour et du dieu Pan entourée des saisons, on voyait trois réservoirs revêtus en béton de six pieds en carré, et le long d'une muraille, un canal en pierre de choin de fay, de 18 pouces de large. Tous les deux recevaient les eaux d'une source voisine encore existante : il paraît que ce pavé et d'autres qui faisaient suite, appartenaient à des bains ; nous en jugeons par la mosaïque du gourguillon, représentant *Pan et l'Amour*, qui, destinée au même usage, avait aussi près

d'elle un canal alimenté jadis par les eaux de la conserve des Ursulines ; nous en jugeons encore par la mosaïque de M. Michoud de Sainte-Colombe, offrant la même composition, et qui faisait partie d'une salle de bains dont nous avons levé le plan. Tout porte à croire que l'emplacement de la déserte, où l'on a trouvé, en différens tems, de riches fragmens d'antiquités, renfermait les bâtimens dépendans de l'amphithéâtre naumachique, c'est-à-dire, les salles de réunion pour les autorités et les députés des soixante nations ; les logemens des inspecteurs, les jardins publics, les thermes, etc. Ce qui fortifie cette opinion, c'est la découverte récente d'un aviron en bronze doré qu'un maçon a déterré dans ce local et qu'il a vendu, à l'insu de son maître. Cet instrument, de trois pieds quatre onces de long sur six pouces de large dans sa partie inférieure, a été préservé d'une destruction totale par un jeune homme passionné pour les arts, M. Carrond, à l'instant où un orfèvre allait en détacher la dorure ; mais, ce qui donne beaucoup de regrets, et qui devrait exciter en ce moment la sollicitude des magistrats, c'est que cet aviron paraît avoir été fixé par deux tiges à une statue de fleuve ou de Neptune qui était sans doute d'une grande richesse, et qu'on découvrirait vraisemblablement dans le même terrain, s'il était possible de reconnaître l'ouvrier qui l'a exhumé. Quant à la peinture allégorique de l'Amour et du dieu Pan dont nous avons parlé, ce sujet était sans doute particulièrement consacré aux pavés des thermes, dont les eaux salutaires excitent les forces et inspirent la volupté ; nous croyons que ces deux divinités athlétiques, placées dans l'enceinte d'un gymnase, représentent la nature aux prises avec un sentiment dont on ne peut se défendre.

LE MUSÉE

DES

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

No. 21.] FEVRIER, 1824. [TOME IV.

TABLE DES MATIÈRES.

BIOGRAPHIE.

	page
Ligne, (Charles-Joseph, Prince de).....	51

MÉLANGES.

Lettres Philosophiques sur les Physionomies. — Lettre Seconde.....	55
De l'éducation chez les Chinois..	58
Sur les Ambassades en Chine..	64
Des différens Genres de Musique inventés dans le moyen âge, et spécialement de la Musique de Théâtre.....	65
Allocution de S. S. le Pape Léon XII.....	71
Le Spleen, ou la Vallée de Lauterbrunn.—Nouvelle Anglaise.	72
Marvilliana, ou extraits de Vigneul de Marvilles.....	79
De quelques Usages Russes comparés à ceux des anciens; par le marquis de Castelnau...	82
BAGATELLES.....	89

POÉSIE.

	page
Le tombeau de mon Frère.....	91
Fénélon.....	92
Le Curieux. — Fable de M. Kriloff.....	ib.

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

Monts-Ourals.—Voyage scientifique.....	93
Saint-Pétersbourg.—Société patriotique des Dames.....	ib.
Copenhague. — Société des Sciences.....	ib.
Gotha.—Société pour l'encouragement de l'Industrie nationale.	94
Halle.—Université.....	ib.
Hongrie.—Polémique Religieuse.	ib.
Liège.—Etablissement pour les Sourds-muets.....	ib.
Dordogne.—Domme.—Action curative de la Vaccine pour d'autres Cas que la Variole..	95
Suisse.—Académie de Lausanne.	ib.

A LONDRES:

CHEZ SAMUEL LEIGH, LIBRAIRE, STRAND, No. 18;

SE TROUVE AUSSI CHEZ TREUTTTEL ET WÜRTZ, TREUTTTEL, JUN. ET RICHIER;
DULAU ET C^{nie}.; BOSSANGE ET C^{nie}.; ET BOOSEY ET FILS.

A PARIS, CHEZ TREUTTTEL ET WÜRTZ; BOSSANGE, PÈRE; ET CHEZ TOUS LES
LIBRAIRES DES PAYS ÉTRANGERS.

LE MUSÉE

Des Variétés Littéraires.

No. 21.]

FEVRIER, 1824.

[TOME IV.

BIOGRAPHIE.

LIGNE (CHARLES-JOSEPH, PRINCE
DE.)

Naquit à Bruxelles, en 1735, d'une ancienne famille des Pays-Bas; son père et son aïeul étaient tous deux feld-maréchaux au service d'Autriche. Il embrassa l'état militaire, avant d'avoir la force d'en supporter les fatigues; des l'âge de huit ans, il avait été témoin d'une bataille, et s'était trouvé dans une ville assiégée. Impatient de signaler son courage, et ne voulant surtout devoir sa fortune qu'à son propre mérite, il était convenu, à quinze ans, avec un capitaine du régiment français de Royal-Vaisseaux, en garnison à Condé, que, dans le cas où la guerre éclaterait, il s'échapperait de la maison paternelle, et s'enrôlerait dans sa compagnie. Enfin, en 1752, on lui permit d'entrer au service; il obtint d'abord un drapeau dans le régiment de son père, et quatre ans après, le brevet de capitaine. Le jeune officier donna des preuves éclatantes de valeur, dès sa première campagne en 1757, et notamment à Breslau et à Leuthen, où il prit le commandement de son bataillon, en l'absence du major. Il contribua, en 1758, à la victoire de Hochkirchen, en s'emparant d'un poste important, ce qui

lui valut le grade de colonel. Jamais sa valeur ne fut plus brillante que dans les dernières campagnes de la guerre de *sept ans*. Il s'y fit une réputation méritée, et l'impératrice Marie-Thérèse, en lui annonçant sa nomination à un nouveau grade, lui dit: "En prodiguant votre vie, vous m'avez fait tuer une brigade, la campagne dernière; n'allez pas m'en faire tuer deux pendant celle-ci; conservez-vous pour l'état et pour moi." A l'époque du couronnement de Joseph II, il devint général-major et sut plaire à ce prince, qu'il accompagna à son entrevue avec Frédéric II, en 1770. Il en parle dans sa correspondance, et donne des détails très-curieux sur le caractère des deux souverains, et sur les différentes circonstances de leur entrevue. L'année suivante, il fut élevé au grade de lieutenant-général, et devint propriétaire d'un régiment d'infanterie. Dans la guerre de la succession de Bavière, en 1778, il commanda l'avant-garde de Laudon, et quoique cette guerre ait été peu féconde en événemens, il y déploya de nouveaux talens militaires. A la paix, il tourna du côté des lettres l'activité de son esprit; des voyages en Italie, en Suisse et surtout en France l'occupèrent alors tout entier.

Il avait déjà paru avec éclat dans ce dernier pays, en 1759, lorsqu'il y fut envoyé pour faire part à Louis XV de la victoire de Maxen. Dans ce nouveau voyage, il fut encore mieux accueilli, et la reine Marie-Antoinette l'accueillit elle-même avec beaucoup de bonté. Ce fut alors qu'il connut la marquise de Coigny, l'une des femmes les plus spirituelles de ce tems-là. Elle laissa dans l'esprit du prince de Ligne des souvenirs qui le suivirent jusqu'aux rives du Borysthène, d'où il lui adressa des lettres, formant une des parties les plus remarquables de la correspondance imprimée dans ses Œuvres. Le regret qu'il éprouve de vivre loin des Français, y est exprimé à chaque ligne. Mais lorsqu'il est instruit de leurs premiers troubles politiques, c'est alors qu'il s'afflige sincèrement, et que sa prévoyance lui fait redouter pour eux des malheurs encore plus grands. Le prince de Ligne remplissait alors une mission importante en Russie. Dès l'année 1782, il avait été envoyé auprès de Catherine II, et jouissait à la cour de la plus grande faveur. Il obtint de Catherine le titre de feld-maréchal, et une terre en Crimée ; elle lui accorda encore la permission de l'accompagner, lorsqu'elle se rendit dans cette contrée avec Joseph II. Le prince de Ligne a fait de ce voyage une description remarquable, et où les portraits d'un grand nombre de personnages distingués par leur haute naissance ou par des qualités supérieures, sont tracés d'une manière aussi originale qu'ingénieuse et piquante. En 1788, il reçut de Joseph II le grade de général d'artillerie, et fut envoyé, muni d'instructions militaires et diplomatiques, auprès du prince Potemkin, occupé du siège d'Oczakow. Cette opération difficile, à laquelle il prit une part très-active, l'exposa aux plus grands dangers ; et aucune partie des écrits n'offre peut-être plus d'intérêt, que les rapports qu'il en transmit à son souverain. L'année

suivante, il partagea avec Laudon la gloire de la prise de Belgrade, à la tête d'un corps de l'armée autrichienne dont il avait le commandement. La révolte des Pays-Bas qui eut lieu à cette époque, le priva un instant de la confiance de l'empereur : on savait que sa fortune et ses affections devaient l'attacher à cette contrée, l'un de ses fils ayant embrassé le parti des insurgés ; mais malgré les raisons qu'il pouvait avoir d'abandonner la cause de son prince, il lui resta constamment fidèle, et Joseph II, qui d'abord l'avait mal jugé, appréciant enfin son généreux dévouement, lui dit, à son lit de mort : “ Je vous remercie de votre fidélité ; allez aux Pays-Bas ; faites-les revenir à leur souverain, et si vous ne le pouvez, restez-y : ne me sacrifiez pas vos intérêts ; vous avez des enfans.” Le prince de Ligne était loin de céder à de pareils conseils ; outre l'éloignement qu'il avait pour les révolutions, les idées religieuses qui fesaient agir les Brabançons n'exerçaient pas sur lui le même empire. Néanmoins les insurgés essayèrent de l'attirer dans leur parti. Le prince répondit à Vandernoot, leur chef, qu'il se hâtât de se soumettre, pour éviter une *mauvaise fin*. Lorsque après la répression des troubles il se rendit dans cette contrée pour présider les états du Hainaut, il leur parla d'une manière plus claire encore. Il rend compte lui-même d'une séance qu'il présidait. “ Je trouvais, dit-il, un reste d'aigreur et d'indépendance qui me donna de l'humeur ; j'en témoignai un jour plus qu'à l'ordinaire dans une assemblée de mes *Pères conscrits* ; et voyant qu'on me la rendait, je leur dis que, si je n'avais pas été en Crimée avec l'empereur Joseph et l'impératrice de Russie, lorsque leur sottise rébellion éclata, je l'aurais arrêtée, d'abord en leur parlant en concitoyen fidèle, zélé et raisonnable ; et ensuite, si je n'avais pas réussi, en général autrichien, à coups de canon sans boulet, mais qui les eussent fait

mourir de peur." Nous ne déciderons pas si ces moyens auraient produit le résultat qu'il s'en promettait, mais on reconnaît dans ce peu de lignes son caractère original. N'importe, sa carrière militaire finit avec Joseph II, et jamais il ne monta au poste qu'il eût dû occuper si le rang, l'expérience et la valeur étaient toujours des titres suffisans pour l'obtenir. Les regrets que le prince de Ligne témoigna de la perte de ce monarque, contribuèrent sans doute aussi à la disgrâce qu'il éprouva sous Léopold. Ce prince paraissant avoir pour système d'éloigner de sa personne tous ceux qui avaient joui de la faveur et de l'estime de son prédécesseur. Au reste, il rentra dans la jouissance de ses biens, dont le priva bientôt après une seconde fois l'invasion des Français. Cette perte lui fut d'autant plus sensible, que ses prodigalités avaient beaucoup altéré sa fortune ; mais un chagrin beaucoup plus violent, la mort de son fils aîné, qui eut lieu à la même époque, l'absorba tout entier. Ce jeune homme, distingué par sa valeur, la noblesse et l'amabilité de son caractère, venait de périr sur le champ de bataille, dans la fameuse expédition des Prussiens en Champagne, le 14 Septembre 1792. La douleur qu'il en ressentit ne s'affaiblit jamais ; tout sembla concourir alors pour l'accabler. Laudon et Lascy étaient morts ; il se trouvait au premier rang de l'armée autrichienne, et personne ne méritait plus que lui la confiance de son souverain ; il ne l'obtint pas, et les événemens qui suivirent, ne justifèrent pas la préférence qu'on accorda à des personnages plus en crédit. L'inaction à laquelle on le condamna, lui causa un chagrin qu'il ne pouvait ni surmonter ni dissimuler. " Je suis mort avec Joseph II," disait-il souvent. Cependant, l'empereur François le nomma, en 1807, capitaine des trabans de sa garde, et feld-maréchal en 1808. On le consultait quelquefois sur les opérations militaires, et il ne cessa pas de pré-

sider le conseil de l'ordre de Marie-Thérèse, dont il avait été nommé commandeur après la prise de Belgrade. Il éprouva, dans le même tems, quelque amélioration dans sa fortune ; lors du règlement des indemnités germaniques, il obtint pour dédommagement de la seigneurie de Fagnolles, près de Philippeville, l'abbaye d'Edelstetten, dont le revenu rapportait plus de 16,000 florins, tandis que Fagnolles n'en produisait que 5,500 ; et il dut cet avantage à son mérite personnel, et à l'intervention de la France, qui voulut récompenser la prédilection qu'il avait toujours eue pour elle. Réduit à l'inactivité la plus complète, ne pouvant faire usage sur les champs de bataille de ses longues observations à la guerre, il se mit à composer des mémoires où les militaires pussent puiser des leçons utiles. On y chercherait en vain de l'ordre et de la méthode ; car, ainsi qu'il le dit lui-même, " il écrit les choses à mesure qu'elles lui viennent dans la pensée ;" mais comme ses pensées sont souvent irrégulières et incohérentes, que son style est aussi incorrect que prolix, et que ses principes de tactique ne sont ni assez positifs, ni assez déterminés, on serait tenté d'en abandonner la lecture si la multiplicité des événemens, la forme piquante et originale sous laquelle il les décrit, ne soutenaient l'attention. Il savait, plus qu'aucun autre général, inspirer à ses troupes l'enthousiasme guerrier. La cour de Vienne sentit enfin cet avantage, et fut sur le point de lui donner le commandement de l'armée d'Italie, en 1796 ; mais le ministre Thugut fit changer ces dispositions, et crut se venger ainsi des épigrammes dont le prince de Ligne n'avait pas toujours été avare envers lui. La collection de ses Œuvres, malgré les défauts que nous avons signalés, se fait lire avec plaisir, parce qu'on y trouve beaucoup d'anecdotes curieuses, relatives soit aux événemens dont il fut le témoin, et auxquels il a pris part, soit aux grands personnages

qu'il a vus de si près. Qui se serait, en effet, permis de dire comme le prince de Ligne: " Les bontés paternelles du bon, du respectable empereur François I^{er}, maternelles de la grande Marie-Thérèse, et quelquefois presque fraternelles de l'immortel Joseph II; la confiance entière du maréchal Lascy, et presque entière du maréchal Laudon; la société intime de l'adorable reine de France; l'intimité de Catherine le Grand, mon accès chez elle presque à toutes les heures; les bontés distinguées du grand Frédéric, rendraient mes mémoires bien intéressans." Ainsi, ses œuvres militaires et sentimentales, comme il les appelle, ne sont pas, selon lui, des mémoires. Il a fait beaucoup de vers dans différentes circonstances, et surtout pour des aventures galantes qui, quelquefois, compromirent sa dignité: mais il eût été prudent de ne pas les publier; ils n'ont rien ajouté à sa gloire comme écrivain. Le caractère du prince de Ligne fut apprécié partout, même en Autriche, où l'on trouvait moins alors les qualités qui le distinguaient, et il se fit des amis dans tous les pays qu'il parcourut. La prévention toujours favorable qu'il montre pour les Français, le fit surtout rechercher par eux. Les étrangers qui ne manquaient jamais de le visiter, séduits par les grâces de son esprit et par la politesse de ses manières, éprouvaient une sorte d'admiration en sa présence. Quand les rois se réunirent à Vienne en 1814, ils se firent tous un devoir de l'accueillir avec distinction, et furent enchantés de la vivacité de son esprit et de son intarissable gaieté, qui, malgré ses infirmités et son grand âge, ne l'avaient pas encore abandonné. Ses saillies et ses bons mots étaient, comme autrefois, répétés partout. Voyant les souverains occupés de bals et de fêtes de tous les genres, il disait: " Le congrès danse, il ne marche pas; quand il aura épuisé tous les genres de spectacles, je lui donnerai celui de l'en-

terrement d'un feld-maréchal." Il mourut, en effet, le 13 décembre 1814. Le prince de Ligne voulant, selon l'usage, faire un legs à sa compagnie de trabans, il crut lui laisser 100,000 florins en lui donnant la collection de ses manuscrits: ses héritiers, qui en jugeaient autrement, les vendirent, à vil prix, à un libraire; mais le comte de Colloredo, qui le remplaçait dans le commandement des trabans, réclama contre cette vente en faveur de sa compagnie, et cet incident n'empêcha pas, comme on le craignit d'abord, la publication des manuscrits; ils parurent en 1817, à Dresde et à Vienne, en 6 vol. in-8°. Il avait lui-même publié la collection de ses œuvres dans les mêmes villes, en 1807, 30 vol. in-12, divisées en 2 parties. La première comprend: 1° *l'Essai sur les jardins et sur la terre de Bel Œil, ou coup d'œil sur Bel-Œil et sur une grande partie des jardins de l'Europe*; c'est la partie la plus soignée de ses écrits. 2° *Dialogues des morts*; 3° *Lettres à Eulalie sur les théâtres*; 4° *Mes Ecarts, ou ma Tête en liberté*; 5° *Mélange de poésies*; *Pièces de théâtre*; 6° *Mémoire sur le comte de Bonneval, sur la correspondance de Laharpe*, etc. La seconde partie ayant pour titre: *Œuvres militaires; et sentimentales*, comprend: 1° *Préjugés et Fantaisies militaires*; 2° *Mémoires sur les campagnes du prince Louis de Bade, sur les campagnes du comte de Bussy-Rabutin, sur la guerre des Turcs, sur les deux maréchaux de Lascy, sur Frédéric II*; 3° *Instruction du roi de Prusse à ses officiers*; 4° *Journal de la guerre de sept ans, de sept mois en 1778, et de sept jours aux pays-Bas, en 1784*; 5° *Mémoire sur les généraux de la guerre de trente ans*; 6° *Relation de ma campagne de 1788 à 1789*; 7° *Catalogue raisonné des livres militaires de ma bibliothèque*. Il publia aussi, en 1809, un ouvrage de sa composition, sous le titre de: *Vie du prince Eugène de Savoie*,

écrite par lui-même, petite supercherie qui avait sa source dans l'espèce de culte qu'il professait pour la mémoire de ce prince. Ceux qui connaissaient la manière du prince de Ligne ne purent s'y méprendre. Cet ouvrage parut d'abord en Allemagne, et fut ensuite imprimé deux fois à Paris dans la même année. Le prince de Ligne a été l'objet d'une foule d'écrits, même de son vivant. M^{me} de Staël, dès 1809, avait publié : *Lettres et Pensées du maréchal prince de Ligne*, 1 vol. in-8°. C'était un hommage qu'elle rendait aux grâces

de son esprit ; mais elle aurait dû retrancher d'un recueil que ne lui avait coûté que la peine de l'extraire de la correspondance de l'auteur, les opinions et les jugemens qu'il avait dès-lors rétractés. MM. de Propiac et Malte-Brun n'ont pas été plus heureux dans les extraits qu'ils ont donnés des ouvrages du prince de Ligne. Ils lui déplurent tellement, qu'il manifesta l'intention d'en faire imprimer un extrait lui-même ; la mort le surprit au milieu de l'exécution de ce projet.

MELANGES.

LETTRES PHILOSOPHIQUES SUR LES PHYSIONOMIES.

LETTRE SECONDE.

J'EN étais resté à trouver qu'il était difficile de définir la physionomie, selon l'idée que j'en ai. On dit communément, qu'on n'est obscur avec les autres, que parce qu'on l'est encore avec soi-même. Cette maxime, qui est vraie en général, ne l'est pas ici : je vois clairement ce que je veux dire, et je sens beaucoup de peine à le faire entendre. Un artisan habile trouve dans un ouvrage qu'il examine, des grâces et des défauts qu'il n'a pas la facilité de faire sentir à ceux qui l'écoutent. Il faut être initié dans un art, pour entendre ceux qui en parlent.

N'avez-vous jamais vu des gens juger si pitoyablement d'un tableau, qu'ils vous ôtaient l'espérance de les convaincre de leur tort ? Il est vrai aussi qu'on n'est pas long-tems à entendre parfaitement les choses dont on a déjà quelque idée, ou pour lesquelles on a seulement de la disposition : ceux qui sont dans un de ces deux cas à l'égard des physionomies, adoptent sur-le-champ une découverte

qu'on leur communique, sans qu'il soit besoin de leur en expliquer les raisons : ceux qui n'y entendent rien, (et c'est le plus grand nombre,) ou s'en moquent, parce qu'ils ne comprennent pas ce qu'on veut dire, ou sont humiliés d'être incapables de penser de même.

Il me semble qu'il est incontestable que chaque chose a sa physionomie ; et j'en juge ainsi par cette raison : Ceux qui excellent dans un art, décident à la première vue, des bonnes ou des mauvaises qualités de l'objet qui est de leur ressort : leur talent naturel, aidé de l'habitude qu'ils se sont faite, ne leur permet pas de se tromper. Un bon jardinier connaît la qualité et la maturité des fruits à les voir ; il n'a que faire de les ouvrir pour en juger ; il n'a pas recours alors à cette maxime dont il se sert en d'autres occasions, et qui est si fort accréditée, qu'il ne faut pas juger sur la mine.

Si chaque être a sa physionomie pourquoi les hommes n'auraient-ils

pas la leur ? Si celle des êtres inanimés est si infallible, pourquoi celle des hommes ne le serait-elle pas ? Et, pour me servir de la comparaison d'Aristote, qui avait sur cette matière, comme sur beaucoup d'autres, des connaissances qu'il ne devait qu'à lui ; si les chasseurs connaissent la bonté des chiens par l'inspection de leur figure, pourquoi un physionomiste ne jugera-t-il pas des qualités des hommes par l'assemblage des traits de leur visage ?

Si l'on convient qu'il y a une physionomie, il faut qu'elle soit sensible ; si elle est sensible, il peut dépendre de nous de la trouver : la nature, qui ne fait rien en vain, ne l'aurait pas faite pour la tenir cachée ; et quand même elle l'aurait voulu, elle ne l'aurait pas pu. La physionomie étant une représentation extérieure et nécessaire ; ou, si l'on aime mieux, une expression de tous les principes qui constituent chaque homme en particulier, il est tout naturel qu'elle soit sensible, et qu'elle se dévoile tout-à-fait à des yeux qui la cherchent.

Il en est du composé de l'homme comme de ces baumes qu'il faudrait détruire, pour les empêcher d'exhaler l'odeur qui leur est propre : à moins qu'on ne mette en poudre une glace, elle représentera toujours celui qui s'y regarde.

La physionomie est un miroir à l'abri de toutes les altérations que la vanité ou les autres passions pourraient inventer : on y aperçoit jusqu'aux efforts qu'on fait pour se cacher, jusqu'au voile dont on s'enveloppe : ce qui est naturel ne s'y confond point avec ce qui n'est qu'artificiel ; un accident, une altération momentanée, un chagrin passager, un caprice, une mauvaise humeur, tout y paraît dans le plus grand jour : les yeux capables de cette sorte de vue, ne sont point trompés par les stratagèmes qu'on emploie pour se farder ; et ils distinguent un homme faux d'avec celui qui ne l'est pas, comme une femme qui met du rouge d'avec celle qui n'en met point.

Je crois même avec assurance, que ce n'est que par les physionomies qu'on peut juger des hommes : ils varient leurs discours comme il leur plaît ; leurs actions dépendent des circonstances ; la physionomie seule décèle leur caractère. Les changemens qui arrivent dans la plupart des hommes avec la fortune, ne sont qu'extérieurs ; leur caractère est toujours le même ; on n'est étonné de leur métamorphose apparente, que parce qu'on n'avait pas jugé d'eux sur leur physionomie, qui les aurait peints ce qu'ils étaient.

Je croirais avoir jugé très-mal de la physionomie de quelqu'un, si j'apprenais de lui des choses qui pussent m'étonner. Je n'augmente presque jamais d'estime ou de mépris, pour ceux que je connais par leur physionomie.

Il y a beaucoup de gens à qui je sais gré de ce qu'ils ne feront jamais : leur disposition m'est connue : je n'en exige pas davantage ; je ne dois pas leur imputer ce qui ne dépend pas d'eux, ni les rendre garans des effets du hazard, qui passe leur pouvoir.

Je ris quelquefois tout seul des arrangemens que je donne à certaines personnes ; et j'ai eu le plaisir de les faire convenir qu'elles auraient fait tout ce que je leur fais faire, si elles s'étaient trouvées dans les circonstances où je les place. Des événemens marqués ont souvent confirmé mes jugemens ; et l'expérience venant au secours de la bonne opinion que j'avais déjà de mes idées, je me suis fait une habitude de me fier aux physionomies, dont je ne puis revenir.

Je ne me hazarde jamais à juger des hommes sur les récits qu'on m'en fait : on s'épuise en vain à louer ou à critiquer devant moi quelqu'un que je n'ai pas vu ; j'attends toujours son visage, pour prononcer sur son caractère. Et dans ce visage même, me direz-vous, qu'y voit-on, que des traits communs à tous les hommes, et qui ne varient que par les couleurs et par les proportions ? J'en conviens :

convenez aussi qu'il résulte de cette variété de couleurs et de proportions, quelque chose, non seulement de particulier à chacun, puisqu'il n'y a jamais eu deux hommes parfaitement semblables, mais qui est encore tellement l'expression de son caractère, qu'on ne doit pas s'y méprendre, lorsqu'on a des yeux.

N'en serait-il point du talent des physionomies, comme de ceux dont la nature favorise certaines personnes ? On en cherche inutilement la source : ceux qui les possèdent en ignorent souvent la réalité ; et ils font, sans avoir rien appris, ce que le travail ne peut procurer aux autres. La vérité est, que ceux qui raisonnent juste sur les physionomies, ne l'ont appris de personne ; qu'ils ne sauraient y former ceux qui n'y ont point de disposition ; que cette disposition ne s'acquiert pas. Plusieurs ont ce talent sans avoir la hardiesse de s'en servir, leurs préjugés ne leur permettant pas de croire qu'ils pensent vrai, lors même qu'ils pensent le mieux. Le hasard m'a fait croire que je l'avais : je ne l'ai pas négligé ; j'ai cherché à le perfectionner, et je crois avoir réussi.

Quoique ce soit un présent de la nature, il est susceptible d'art et de travail : les découvertes qu'on ne doit qu'à la nature guident pour beaucoup d'autres ; il suffit presque d'avoir réussi une fois, pour se faire une sorte de règle qui ne trompe guères : cette règle au reste, n'est point arbitraire ; c'est une espèce d'instinct, que la nature donne, et auquel il est assez inutile de résister : ce que l'art et le travail peuvent donner de mieux en cette matière, c'est une facilité à juger, qui étonne les sots.

Il y a dans cette connaissance des plaisirs infinis, tirés de la diversité des caractères, qui varient peut-être encore plus que les visages : ce qu'on voit aujourd'hui, ne ressemble point

à ce qu'on avait vu hier, ni à ce qu'on verra demain.

La nature, considérée physiquement, est en quelque sorte infinie : que n'est-elle point considérée moralement ? On ne voit pas seulement ce qui existe dans ce vaste champ ; on y voit ce qui arrive à chaque instant, ce qui peut y arriver. Rappelez-vous le plaisir que vous eûtes à.... lorsque vous voulûtes savoir ce que je pensais de toutes les personnes qui s'y trouvèrent : vous m'avouâtes votre admiration sur la justesse de mes réponses, à l'égard de celles que vous connaissiez, et que je voyais pour la première fois.

On ne s'ennuie jamais avec ce goût là : quoique je sois peu empressé de faire des découvertes, je vais sans peine chez des gens que je ne connais point, dans l'espérance d'y trouver de quoi exercer mes yeux ; et j'en sors quelquefois enchanté, quoiqu'on n'ait pas pris garde à moi.

Je ne vous parle pas des découvertes qui n'ont pour objet que passions accidentelles aux caractères ; des distinctions que je fais, et qui sont inconnues à ceux chez qui je les trouve, entre les vivacités de l'esprit et celles du corps ; entre les gens qui ont fait leur esprit, et ceux que leur esprit a faits ; entre ceux qui n'ont que de l'étude, et ceux qui n'ont que de l'esprit ; entre ceux qui ont fait un mauvais mélange de l'un et de l'autre, parce qu'ils ont commencé trop tard à les mêler, ou qu'ils s'y sont mal pris ; entre ceux qui cachent leurs passions, et ceux qui les laissent voir ; combien est injuste, et l'estime qu'on a pour les premiers, et le mépris qu'on a pour les seconds. Je m'abandonne au plaisir de vous parler de ce que j'aime ; et je ne m'aperçois pas que je pourrais vous ennuyer, vous que j'aime encore plus que les physionomies que j'aime tant.

DE L'ÉDUCATION CHEZ LES CHINOIS,

PAR M. FULGENCE FRESNEL.

LE morceau suivant est extrait d'un long article du Dictionnaire par Clés, formant la première partie du Dictionnaire Chinois-Anglais du docteur Morrison. C'est véritablement un petit traité sur l'éducation, tiré des divers auteurs chinois dont le savant anglais rapporte les textes, pour ainsi dire phrase par phrase, et à mesure qu'il les traduit. La première partie de cet article est relative à l'éducation primaire; la seconde aux études privées; la troisième offre l'ensemble des réglemens sur les examens publics, et la quatrième et dernière renferme un abrégé des règles de la composition suivant les rhéteurs chinois.

Première Partie.

Kiao-hio (enseigner, apprendre) est l'expression par laquelle les Chinois désignent l'éducation en général. On trouve dans le *Li-ki* un chapitre consacré à ce sujet; il se nomme *Hio-ki*, et l'on peut conclure de ce qu'il renferme que les Chinois ont reconnu, à une époque très-reculée, l'importance de l'éducation; car dans ce chapitre, écrit cinq cents ans avant l'ère chrétienne, il est question de l'ancien système d'instruction *Kou-tchi-kiao-tche*, d'après lequel chaque famille* devait avoir une salle d'étude nommée *cho*; chaque hameau (*tang*), une école appelée *siang*; chaque village (*chu*), une école appelée *siu*, et chaque principauté ou *koue*, une institution nommée *hio*.

Les Chinois recommandent, comme une chose nécessaire, de commencer de très-bonne heure l'éducation des

hommes. Ils exhortent les mères "à instruire l'enfant dès le sein," en se tenant droites sur leur chaise, en évitant tout ce qui peut nuire à leur fruit, etc. Toutefois, *Tching-tseu*, célèbre écrivain de la dynastie des *Soung*, passant cette exhortation sous silence, dit que les anciens commençaient l'éducation des enfans dès qu'ils pouvaient parler et manger seuls.

"Comme les enfans n'ont point ce qui sert à déterminer, à asseoir les pensées," c'est-à-dire, le jugement, le même auteur recommande de leur représenter journellement les maximes et les vérités essentielles, "d'en remplir leurs oreilles et d'en bourrer leur ventre," c'est-à-dire, leur esprit, afin de les prémunir contre la séduction des faux principes.

Tchou-fou-tseu veut qu'on les familiarise avec le *siao-hio* (l'étude des petits), afin de les préparer au *ta-hio* (la grande étude ou l'étude des adultes), qui traite de la morale et de la politique.

On trouve encore dans un chapitre du *Li-ki* appelé *Nei-tse* (règle intérieure ou domestique), des renseignemens sur les opinions des anciens relativement à l'éducation. Il y est enjoint d'apprendre aux enfans à se servir de leur main droite aussitôt qu'ils peuvent manger seuls et de les faire compter à l'âge de six ans.

L'objet d'une éducation hâtive est selon *Tchou-fou-tseu*, de réprimer la tendance à la dissipation et de nourrir (cultiver) la disposition à la vertu. Dans l'énumération des occupations journalières des enfans, il commence toujours par l'aspersion et le balayage du plancher.

On inspire de bonne heure aux Chinois une haute estime pour leurs maîtres, dont on leur représente la di-

* Je ne sais pourquoi le docteur Morrison a traduit *kia*, famille, par *a few families*. Il y a dans le texte *kia yeou cho*, *tang yeou siang*, etc., littéralement : *famille eut cho*; *hameau eut siang*, etc.

gnité comme très-honorable.* Cela n'empêche pas que quelques-uns de ces maîtres ne soient accusés de se livrer à la paresse, de négliger leurs devoirs, de perdre leur tems et de faire plus de mal que de bien à leurs élèves.

Il n'y a rien en Chine qui réponde aux grandes écoles européennes ou aux académies instituées chez nous pour les classes moyennes. Les gens riches de ce pays confient à des maîtres particuliers l'éducation de leurs enfans et de ceux qui tiennent à leur famille. Les collèges nationaux ou *Hic-koung*,† institués dans chaque district pour les *sieou-tsaï*, ou *lettrés*, dont le grade correspond exactement à celui de bachelier, sont si mal tenus, que personne ne suit les cours si ce n'est à l'époque des examens publics. Les *lao-sse*, ou professeurs de ces collèges, louent quelquefois leurs chaires à d'autres lettrés.

Les écoles particulières, que l'on appelle *hio-kouan*, sont principalement suivies par les enfans pauvres; les maîtres de ces écoles, ou *sian-seng*, expriment leurs fonctions par les mots *kiao-kouan*. Pour y être admis, les enfans paient un droit que l'on nomme *tchi-i* (offrande d'introduction), le jour où ils voyent leur maître pour la première fois. Le montant de ce droit varie depuis 200 aches, ou 1 f. 50 c., jusqu'à un dollar ou 5 f. 40 c. Du reste le maître ne fait aucune demande d'argent, bien qu'il compte sur une rétribution. Il y a deux jours fériés dans l'année, l'un à la cinquième et l'autre à la huitième lune, où les enfans paient une petite somme de la même manière que le droit d'entrée. On appelle ce paiement *tsieï-i* (offrande du terme). A ces deux époques les enfans ont congé, et au nouvel an il y a des vacances d'un mois ou six semaines.

* Le docteur Morrison traduit *tsoui-tsun*, par *the most honourable*, et fait ainsi de *tsoui*, l'indice d'un superlatif absolu.

† On les nomme encore *fou-hio*, écoles de département; ou *hian-hio*, écoles d'arrondissement.

Outre les écoles appelées *hio-kouan*, il y a des écoles de charité, ou *i-hio* ouvertes par les autorités locales aux étudiants du second âge; mais ces établissemens ne sont point commandés par le gouvernement suprême. Du reste, il n'y a en Chine ni écoles publiques, ni écoles gratuites particulières, à l'usage des enfans pauvres.

Il y a dans les grandes villes des écoles du soir (*ye-hio*), à l'usage de ceux qui sont obligés de travailler dans la journée.

C'est ordinairement pour un an que les enfans des Chinois entrent dans une école; ils ne s'abonnent pas pour un trimestre ou pour un mois, mais les Tartares prennent leur abonnement au mois. Quand un enfant est entré pour un an dans une école, il lui faut payer la totalité de la rétribution annuelle, soit qu'il suive ou qu'il ne suive pas les leçons. Cette rétribution varie de deux à six dollars. Trois dollars sont regardés comme le prix moyen de l'instruction publique pour un an.

Dans l'ouvrage intitulé *Kia-p'hao-tsiouan-tsi*, "Collection complète des Joyaux de famille", ou "Trésor domestique", par *Thian-ki-chi-tching-kin* de *Yang-tchheou*, dans le *Kiang-nan*, on trouve, à la page 12 du deuxième volume, un règlement d'école en 100 articles, dont voici un extrait.

Art. 1er. Tous les élèves se rendront à l'école dès la pointe du jour.

2. En entrant à l'école, ils salueront d'abord le saint homme *Khoung* (Confucius), et ensuite leur maître.

Les articles 3, 4, etc. jusqu'au 8^e, sont relatifs à leurs études. Le 8^e leur enjoint la régularité dans ces études.

9. Tous les soirs au moment de quitter l'école, on récitera une ode ou un passage de l'histoire ancienne ou moderne, en choisissant de préférence les morceaux les plus clairs, les plus touchans ou les plus féconds en conséquences importantes. On défendra toute causerie frivole ou obscène.

10. A la sortie de l'école, on salue-

ra Confucius et le maître d'école comme au matin. Nul ne s'en dispensera quelque âgé qu'il soit.

11. Si l'école est nombreuse, on renverra les écoliers par détachemens, en faisant partir les premiers ceux qui demeurent le plus loin de l'école, et ensuite ceux qui demeurent plus près, ou bien les plus jeunes d'abord et les plus âgés ensuite. Ils iront droit chez eux et ne devront point s'arrêter en chemin pour faire des parties de jeu.

12. En rentrant au logis, ils salueront premièrement les esprits domestiques, puis leurs ancêtres, et immédiatement après leur père et leur mère, leurs oncles et leurs tantes.

13. Si, en rentrant au logis, un élève trouve un hôte dans le salon de ses parens, après avoir salué les esprits domestiques et les tablettes de ses ancêtres, il inclinera sa tête devant l'hôte d'une manière aisée et respectueuse, en tenant son corps droit, et appellera l'hôte par son titre. Après l'avoir salué et s'être assis, il évitera également de parler beaucoup par excès de hardiesse, ou de se cacher par excès de timidité.

14. L'écolier, au logis, lira tous les soirs à la lampe, excepté en été quand le tems sera chaud; alors il pourra interrompre ses lectures du soir; mais il les reprendra en automne quand le tems sera frais.

15. L'écolier doit aimer son livre et le préserver de tout dommage.

21. Cet article recommande le concours de trois choses *san-tao*, à l'élève qui apprend une leçon par cœur. Les trois choses qui doivent tendre au même but sont les yeux, l'esprit et la bouche. Il doit éviter soigneusement de réciter une chose de la bouche, tandis que son esprit est occupé d'une autre.

L'art. 23 veut qu'on lise à voix basse de peur de fatiguer ses poumons, et de se mettre ainsi hors d'état de continuer.

26. Si les élèves sont nombreux,

ils tireront au sort l'ordre suivant lequel ils devront réciter leurs leçons, et ne se presseront point autour du maître.

Les art. 28—38 donnent des règles pour écrire, comme de ne point tâcher ses doigts en broyant de l'encre ou en écrivant; de se tenir droit devant son pupitre, etc.

40. Les enfans s'examineront intérieurement sur les passages que le maître leur expliquera; ils se feront l'application des avertissemens et des bons exemples; cet exercice est profitable pour le corps et l'esprit.

Voici comment l'auteur du règlement exprime le devoir mental de l'écolier: "Que l'écolier s'applique ce qu'il entend et se dise: Cette phrase me concerne-t-elle? Ce chapitre m'offre-t-il un modèle à suivre?"

Quant au maître, il discutera, sous deux rapports, le trait d'histoire ou la maxime en question; il fera remarquer d'une part ce qu'il faut imiter, de l'autre ce qu'il faut éviter, de manière à produire une impression profonde sur l'esprit de ses élèves, et, s'ils commettent ensuite quelque faute, il les reprendra d'après les principes tirés du texte précédemment expliqué.

41. En écoutant les leçons du maître, l'écolier doit contenir *son âme* dans une attention profonde, et se défendre toute divagation mentale.

43. Si le sens d'une leçon n'est pas suffisamment expliqué dans le livre, allez au maître et demandez-lui tous les éclaircissemens dont vous avez besoin. Il ne vous est pas permis de coudre vos doutes ou de vous contenter de notions confuses.

45. En composant des phrases sur un modèle donné*, l'écolier saura

* Pour ce premier membre de phrase il y a deux mots en chinois, *tso-toui*; quatre en anglais, *in composing parallel lines*; et huit dans ma traduction. J'ai cru devoir suppléer ici au vague de la traduction anglaise

distinguer le ton égal des tons inégaux, les particules des mots pleins, les noms des verbes. Il ne lui sera pas permis de s'y tromper.

49. En sortant de l'école pour prendre son thé ou ses repas, chaque élève s'en ira de son côté. On ne permettra pas les rendez-vous pour des parties de jeu.

61. Dans l'éducation des enfans, on commencera par des leçons de propreté. On veillera à ce qu'ils ne laissent point l'encre et la poussière s'accumuler dans leurs écritoirs, et à ce que leurs pinceaux *ne dorment pas dans l'encre*, mais soient lavés tous les soirs.—Ils tiendront leur livre à trois pouces de leur corps : on ne leur permettra ni de le frotter, ni de le gâter, ni de le ployer sur les angles, ni de le marquer à l'encre, ni d'écrire dessus.

63. Les choses dont on se sert dans l'école se bornent aux livres d'étude et à leurs accessoires, le papier, l'encre, les pinceaux et les écritoirs. Tout livre d'amusement est un obstacle aux bonnes études et doit être proscrit de l'école, ainsi que l'argent superflu et les jonets de toute espèce.

64. Les élèves observeront les règles de la politesse dans leurs paroles et leurs actions ; ils ne tiendront ni le langage, ni la conduite des gens qui fréquentent le marché et les puits publics.

65. Un jeune homme doit être doux et traitable. La rudesse et l'emportement lui sont défendus.

66. L'écolier, sur son siège, conservera une attitude grave ; il n'aura pas les jambes croisées et ne s'appuyera ni à droite ni à gauche. Dans les rues il s'abstiendra de lancer des tuiles, de sauter et de gambader ; mais il marchera tranquillement et d'une manière uniforme. Les écoliers marchant ensemble ne se parleront point à l'oreille, ne se tireront point par leurs habits, ne se donneront point de coups de pied ; ils n'iront point bras dessus bras dessous, regardant à droite et à gauche, causant d'affaires civiles et militaires.

L'art. 70 veut qu'un jeune homme qui rencontre en son chemin un supérieur ou une personne de sa famille, s'arrête aussitôt dans une posture régulière, et ensuite courbe sa tête, croise les mains sur sa poitrine et fasse une révérence profonde. Si la personne qui passe lui adresse une question, il répondra avec une aisance respectueuse, et il attendra qu'elle soit passée pour se remettre en marche.

71. En marchant avec un garçon de son âge, il prendra la droite et cédera le côté d'honneur à son compagnon, mais il *suivra* ses supérieurs ou ses parens.

72. Dans la conversation, ses discours seront polis, faciles et conformes à la vérité ; il ne marmottera point d'une manière stupide et confuse. Il ne mentira point ; il parlera à voix basse et sans s'échauffer : il évitera la dispute et le bruit ; il ne se vantera point ; il ne dira point de facilités.

L'art. 73 donne des règles pour faire la révérence. Elle doit être facile, lente, profonde et arrondie, et non pas écourtée, roide, indécise ou précipitée.

74. Un jeune homme debout doit être grave, tranquille et ferme sur ses jambes ; il ne doit pas s'appuyer sur une hanche à la manière d'un boiteux.

77. Ses vêtemens, son bonnet et sa chaussure doivent être unis et simples, mais propres, comme il convient à un lettré ; les broderies et les ornemens lui sont interdits.

79. En hiver, quand les écoliers apportent des brasiers à l'école, ils ne doivent pas jouer avec le feu ou les cendres, ni se presser autour du feu.

80. A l'école, les élèves seront placés par rang d'âge.

81. Quand une personne viendra visiter l'école, tous les écoliers descendront de leurs sièges sans quitter leurs rangs et salueront l'étranger ; ils s'abstiendront de se parler à l'oreille, de rire et de faire du bruit en sa présence.

82. S'il arrive que le maître reçoive

une invitation du père d'un de ses élèves, ou soit obligé de sortir pour affaires, les écoliers observeront en son absence les règles et les usages de l'école ; les grands n'insulteront point les petits ; on ne se battra point, on ne brisera point les pinceaux et les écritures.

83. Les écoliers n'apprendront point de choses inutiles, comme les jeux de cartes ou de dés. Ils ne joueront ni au volant ni au ballon, ni aux échecs ; ils ne lanceront point de cerfs-volans ; ils ne nourriront point d'oiseaux, ni de quadrupèdes, ni de poissons, ni d'insectes. Ils n'apprendront point à jouer sur des instrumens à vent ou à cordes, non plus qu'à chanter. Toutes les occupations de ce genre sont interdites comme inutiles ; non-seulement elles mettent obstacle aux bonnes études, mais elles disposent le cœur à la dissipation et aux voluptés ; il faut s'en défendre avec la plus sérieuse attention.

84. Le jeu qui a l'argent pour mobile est un vice dont les jeunes gens doivent se garder par-dessus toute chose. Il fatigue l'esprit, provoque la colère, cause la perte du tems et fait négliger les affaires. Rien ne produit ces mauvais effets à un plus haut degré ; si l'on ne s'en abstient pas dans la jeunesse, il aura pour conséquence dans l'âge mûr la dissolution de la famille et la perte du patrimoine.

86. Les contes obscènes, les comédies licencieuses, les romans et les chansons dissipent les facultés de l'âme et compromettent gravement les affaires ; ces ouvrages ne doivent jamais tomber sous les yeux des jeunes gens.

87. Les compositions poétiques n'appartiennent qu'aux hommes consommés dans les lettres et dont la réputation est établie ; elles sont le produit de leur verve et le jeu de leur esprit*. Mais un jeune homme ne sau-

rait se livrer à la versification sans négliger ses études principales.

88. Les liaisons amicales et tout ce qui s'en suit, comme les allées et venues, les causeries, les visites, sont encore un obstacle aux études sérieuses. Les maîtres et les camarades d'étude ne doivent pas perdre cela de vue.

89. Le choix des alimens ne doit dépendre que des convenances personnelles. Le sage s'occupe de morale non de cuisine.

90. En mangeant, un enfant doit s'accoutumer à la mastication complète, à la déglutition lente et facile. Il ne doit pas avoir l'air de dévorer ce qu'il mange, ni chercher les morceaux qui lui conviennent dans la partie la plus reculée du plat, ni remettre sur son assiette (suivant Morrison *sur le plat*) ce qu'il a déjà attaqué.

91. L'écolier admis à un banquet commencera par demander respectueusement la permission de s'asseoir. Une fois assis, il ne promènera point ses regards à droite et à gauche. Il ne coudoiera point ses voisins, il ne trépignera point sur sa chaise, il ne causera point trop haut, il ne babillera point. En levant sa tasse ou ses spatules, en commençant ou en finissant de boire, il observera la compagnie pour faire coïncider ses mouvemens avec ceux des autres. Il ne mangera pas à pleine bouche, il ne boira pas à longs traits ; enfin il ne répandra ni son vin ni sa soupe. Toutes ces choses sont des infractions à la bienséance.

95. Les écoliers ne doivent point s'absenter sans en prévenir respectueusement leur maître ; ils ne doivent point chercher de prétextes ou dire de mensonges pour se soustraire à leur tâche.

96. Quand les écoliers profitent de l'enseignement, se conforment aux règles de l'école, apprennent bien leurs leçons, écrivent bien leurs copies, le maître peut les louer ou leur donner des bâtons d'encre ou des pinceaux d'honneur, afin d'encourager

* Je ne saurais admettre le sens que le docteur Morrison a donné à ce passage : *Poetry, dit-il, consists of metaphors suggested by famous literary men. Iing* ne signifie pas ici *métaphore*, mais *verve*. *Ki* ne veut pas dire *suggested*, mais *diversari cum delectatione*.

leurs efforts, et d'engager les autres à faire des progrès.

97. Quant à ceux qui ne s'instruisent pas, qui violent le règlement, qui ne savent pas leurs leçons et qui écrivent mal, on les reprendra d'abord deux ou trois fois ; s'ils ne se réforment point, on les punira en les mettant à genoux à leur place, afin de leur faire honte. Si cela ne réussit point, on les mettra à genoux à la porte de l'école pour leur faire encore plus de honte ; dans l'un et l'autre cas, la durée de la peine sera déterminée par celle de la combustion d'une baguette d'encens. Enfin, si ces punitions ne les déterminent point à se corriger, frappez-les, mais gardez-vous de leur infliger ce châtimement après leurs repas, de peur de les rendre malades, ou de les frapper rudement sur le dos de peur de les blesser.

98. Les honoraires du maître doivent être présentés aux époques fixées par l'usage. Alors point de ces évasions ni de ces mauvaises excuses qui indiquent le peu de cas que l'on fait du maître.

99. L'enseignement des enfans est de toutes les bonnes choses celle qui intéresse le plus la société. " Il y a des parens stupides qui n'apprennent point à lire à leurs enfans, et il y a des enfans stupides qui ne se servent point de leurs livres." C'est ainsi que les cœurs se dépravent et que les meilleures dispositions demeurent infécondes ; les hommes qui n'ont point étudié dans leur enfance, sont ceux qui dans l'âge mûr se livrent au mal et finissent par violer les lois et encourir les châtimens publics. Mais combien il est rare que les hommes qui savent lire et comprennent l'excellence de la justice, soient entraînés à mal faire.—Les cultivateurs eux-mêmes, dont les travaux ne souffrent

point de retard, devraient chaque année envoyer leurs enfans à l'école vers la dixième lune, et ne les rappeler qu'au printems vers la troisième ; par ce moyen leurs enfans pourraient faire leurs humanités en quatre ou cinq ans.

Le 100^e. et dernier article s'adresse aux précepteurs et maîtres d'école ; il est ainsi conçu : Ceux qui enseignent les autres doivent être d'une sagesse consommée, et se respecter eux-mêmes ; ils ne doivent s'occuper que de l'enseignement de leurs élèves ; ils ne doivent point être paresseux à leur donner des explications ; enfin ils ne doivent se permettre aucune intermitte dans l'accomplissement de leurs fonctions. Par là ils amasseront un trésor de vertu, et se concilieront le respect *des maisons de l'Orient*, c'est-à-dire des parens de leurs élèves. —Mais on voit depuis peu des maîtres d'école qui joignent à leurs fonctions la pratique de la médecine, qui disent la bonne aventure et vendent des horoscopes, qui rédigent des placets pour le public, qui s'entremettent dans les marchés et entreprennent des assurances. Toutes ces choses partagent leur attention ; occupés d'affaires extérieures à l'école, comment trouvent-ils le tems d'enseigner ? Cette conduite est très-préjudiciable aux écoliers qui, sous de pareils maîtres, ne peuvent atteindre à la perfection. Elle est encore préjudiciable au maître, en ce qu'elle nuit à sa réputation et lui attire le mépris *des parens de ses élèves*. —Maîtres et précepteurs, félicitez-vous des reproches que je vous adresse ! changez de *corde*, c'est-à-dire, de ton, de conduite, et respectez votre caractère ; c'est ce que j'attends de vous avec la plus vive impatience.

(La suite à un prochain numéro.)

SUR LES AMBASSADES EN CHINE.*

LA Russie a conclu, en 1728, un traité avec la Chine par lequel la frontière entre les deux empires se trouve définitivement fixée, et le commerce réciproquement établi sur des bases solides. Après la lecture de ce traité, qui ne contient rien d'humiliant pour la Russie, on se tromperait si l'on supposait que cette puissance est regardée par la Chine comme son égale. Dans le traité même, il n'y a rien qui puisse faire présumer que la Chine s'arroge une suprématie sur la Russie, mais qu'on lise la description de cet empire, dans la géographie officielle des Mandchoux ; on y verra que la monarchie des czars est traitée comme un état soumis au prince qui gouverne *l'empire du Milieu*. Le chemin même par lequel on doit recevoir les ambassadeurs et le *tribut russe* y est indiqué par le règlement chinois.

Les diplomates répondront peut-être, que puisque la Chine n'a jamais reçu la moindre marque de soumission de la Russie, on doit traiter la vanité ridicule de la première, avec le mépris que mérite toute prétention insoutenable. Ces diplomates auront tort aux yeux des Chinois, et aux yeux des Européens en état de juger la question.

D'après les idées reçues en Chine, toute puissance étrangère qui y envoie une ambassade, se reconnaît par le fait soumise à l'empereur.

En chinois cet acte de soumission est désigné par les mots *lai tchhao*, "venir rendre hommage." Cette expression ne s'applique ordinairement qu'à la première ambassade du même peuple ; pour les suivantes on

se sert des mots *lai koug*, "venir porter le tribut." Qu'on ouvre les annales chinoises, et on verra qu'en l'an 166 de notre ère, l'empereur romain *Antonin* (Marc-Aurèle) envoya une ambassade qui offrit le tribut à *Houan ti*, de la dynastie des *Han* ; qu'en 284 une autre l'apporta aux *Tsin*, et que la même chose eut lieu en 637 et 719. On trouvera que l'*Espagne* est soumise depuis 1576, la *Hollande* depuis 1653, et le Pape depuis 1725.

Dans l'explication d'une mappemonde publiée en 1794, à Peking, on lit : "A la cinquante-huitième année de *Khian loug* (1793) les Anglais, qui se trouvent à l'extrémité du nord-ouest du Monde, et qui dans les anciens tems n'avaient jamais pénétré en Chine, traversèrent les deux Océans pour venir rendre hommage à l'empereur." La seconde légation anglaise sera traitée dans les annales de l'empire comme ayant porté le tribut.

On voit donc que l'envoi d'une ambassade est une marque de soumission, et que les présens qu'elle apporte sont regardés comme une chose due à l'empereur. Aussi sont-ils appelés *koug*, "vectigalia tributa." *Koug* est en général tout ce qu'un inférieur offre à son supérieur naturel.

Je sais bien que plusieurs personnes ont jugé que, pour des intérêts politiques ou commerciaux, on pourrait facilement fermer les yeux sur l'arrogante vanité des Chinois pourvu que l'ambassade remplisse le but proposé. On serait tenté de se ranger de cette opinion, si ce n'était pas un fait constant, que jamais une ambassade en Chine ne peut remplir son but. Les Chinois, loin de négocier avec les envoyés des puissances étrangères, ne les regardent que comme des gens venus de la part de

* Voyez, sur le même sujet, un article de M. Abel Rémusat sur l'ambassade de lord Amherst, inséré dans le *Journal des Savans*, année 1821, page 259—269.

leur maître, pour présenter son respect et le tribut dû à son supérieur.

La manière fixe et immuable de traiter avec le gouvernement Chinois, est celle de faire remettre par écrit les demandes à faire, au gouverneur de la province où l'on aborde. Celui-ci l'envoie à Peking, au *Li fan youan* (Collège des affaires étrangères), qui ne manque jamais d'y faire réponse. Mais il n'y a pas d'exemple que les Chinois aient traité avec un ambassadeur, s'il ne vient pas à la tête d'une armée. Les Mandchoux ont fait quelques concessions à la Russie, parce qu'ils la craignirent dans le tems, et parce qu'ils prévirent que le commerce à la frontière de la Sibérie, et les caravanes russes qui se rendraient à Peking, feraient du bien aux Mongols

Kalka, ruinés par les longues guerres avec le *Galdan des Euleuts*. Dans d'autres circonstances et dans un autre tems, la cour de Peking ne se serait peut-être pas montrée si traitable.

La chose la plus inutile qu'on peut faire est donc d'envoyer des ambassades en Chine, puisqu'elles doivent toujours rester sans résultat, et ne servent qu'à mettre les gouvernemens Européens dans une position humiliante. Que les ambassadeurs fassent ou ne fassent pas les cérémonies prescrites par les lois du *céleste empire*, cela n'est d'aucune importance. Le mal qu'on veut éviter en refusant de s'assujétir aux neuf génuflexions devant l'empereur ou devant son trône, est déjà fait par l'arrivée même de la mission.

KLAPROTH.

DES DIFFÉRENS GENRES DE MUSIQUE

INVENTÉS DANS LE MOYEN ÂGE, ET SPÉCIALEMENT DE LA MUSIQUE DE THÉÂTRE.

Les lois de l'harmonie sont trouvées, les principes de la mélodie fixés, des écrits didactiques nombreux, aussi bien pensés qu'habilement tracés, les propagent et les perpétuent à l'aide de l'imprimerie, dont la découverte assure à jamais l'empire des sciences et des arts ; la musique va naître plus riche et non moins florissante qu'au tems de Rome et de la Grèce ; et si elle ne se lie pas aussi immédiatement qu'à Sparte et à Athènes, à nos mœurs, à notre éducation, à nos habitudes et à nos lois, c'est que nous n'avons ni les mœurs, ni l'éducation, ni les habitudes, ni les lois des Grecs : mais pour être moins nationale, moins identique, elle n'en sera pas moins puissante sur le cœur humain ; elle produira des effets moins profonds peut-être, mais qui ne seront pas moins unanimes ; enfin elle embelli-

ra l'existence et charmera l'homme, qu'autrefois elle sut perfectionner.

Lorsque, sortant de sa seconde enfance, cet art reparut dans le moyen âge, nous avons vu que sa nouvelle existence fut due à la religion, le sentiment le plus dominant de l'homme dans les grandes crises de la société et de la nature. Exilée de Rome païenne, la musique, en effet, se réfugia dans le sein de Rome chrétienne, d'où à l'aide des Augustins, des Ambroises et des Grégoires, elle remonte au rang qu'elle est appelée à occuper dans les temples, et aide aux hommes à exprimer les hommages de leur reconnaissance envers la Divinité. Elle n'eut alors ni moins de simplicité, ni moins de puissance, ni moins de popularité que chez les Grecs ; et ce fut encore le mode diatonique qu'elle

employa pour exercer son empire : ce mode, elle l'avait reçu des Grecs ; mais le genre chromatique, consacré par ce peuple éclairé et sensible aux arts, au théâtre, aux plaisirs de la vie, fut long-tems ignoré ou oublié à la renaissance de la musique ; car dans les tems d'affliction et de douleur où l'Europe, et surtout l'Italie, se trouvèrent quand les Barbares parurent, le sentiment qui dominait l'âme accablée des peuples vaincus, n'était ni celui de la joie ni celui du plaisir.

Cependant les invasions des Barbares cessent. Tout inépuisables que paraissaient être les contrées d'où ils roulaient sur les nations voisines, leur torrent décroît ; ils s'arrêtent, se fixent, se mêlent, se confondent parmi les vaincus. La religion chrétienne plus que toute autre cause, concourt à opérer cette fusion ; et la musique, introduite dans les églises, est un des plus puissans auxiliaires de la religion. Des cathédrales sont fondées, des chapitres dotés, et le clergé, non moins puissant que la noblesse, et plus opulent peut-être, s'efforce de faire fleurir avec lui celui de tous les arts qui lui est le plus efficacement utile. Bientôt il ne le borne point au chant grégorien et à l'orgue dont il le fait accompagner, dans les *Te Deum*, les motets, les vêpres et les messes ; mais il imagine d'honorer plus solennellement encore le Seigneur en faisant représenter en musique la passion du Christ, les adorations de la Vierge, celle des anges, et les martyrs les plus célèbres ; de là le retour de la musique dramatique et du genre chromatique des Grecs, également dus à l'Eglise.*

* On est fondé à croire que, malgré les dévastations des Barbares, le genre chromatique ne fut pas entièrement anéanti pendant leurs invasions si funestes et si répétées. Saint-Ambroise parle de ce genre de musique, comme s'il existait encore au quatrième siècle. L'auteur d'une chronique de Milan écrite au douzième, dit qu'il y avait des comédiens dans cette

Dans les réglemens établis par une société ou plutôt une académie, fondée dès le treizième siècle dans Trèves, il est dit que les chanoines de cette ville fourniraient à cette société, chaque année, deux clercs très-instruits dans le chant, pour représenter l'ange et la Sainte-Vierge dans la fête de l'Annonciation, que célébrait cette société, dont les membres, appelés les *Battus*, leur devaient procurer les costumes. Ce fait historique est attesté par Tiraboschi dans son savant ouvrage sur la littérature italienne ; et le comte Avogaro, auteur de Mémoires intéressans écrits en italien, ajoute à l'authenticité de la citation de Tiraboschi, en publiant les réglemens mêmes de l'académie des *Battus* établis dans Trèves.

Villani,* historien du quatorzième siècle, et l'Amirato,† rapportent que le cardinal Riario fit représenter la *Conversion de Saint-Paul* dans Rome, pièce dont la musique fut composée par Francesco Baverini.

Au rapport du Quadrio,‡ dès l'an 1480, l'on commence à représenter dans cette ville, sur la scène, des sujets profanes ; mais on y jouait déjà depuis deux siècles des sujets sacrés.

Dès cette époque, la noblesse ne brigue pas moins que le clergé, en Italie, l'honneur d'instituer, de fonder la musique dramatique. Albertino Muffato de Padoue dit qu'en 1300 on récitait déjà en musique, sur les théâtres, les faits et les gestes des grands capitaines, écrits en langue vulgaire, mais versifiée.§

ville qui chantaient les aventures des grands et des princes, et qu'après ces chants, l'on commençait des danses ; mais la distance de l'une à l'autre de ces deux époques, en prouvant l'existence de cette musique, en prouve aussi l'extrême rareté. Voyez Gerbert et Muratori, *De Ital. Antiq.*

* Liv. VIII. chap. VII.

† Stor. Liv. IV.

‡ Stor. d'ogni Poesia, tome III, page 2, Liv. III.

§ Prolog. Liv. x, de *Gestis ital.*

Ange Politien, cet élégant écrivain dans une langue qui déjà n'était plus parlée que par les savans en Europe, compose en 1475 son drame intitulé *Orfeo* (Orphée.) En 1480, on représente en musique une tragédie à Rome, et neuf ans plus tard, le noble Borgonzio Botta, de Tortone en Piémont, s'immortalise par la plus éclatante des fêtes, qu'il donne dans son palais à Milan, à l'occasion des noces de Jean Galéas Visconti, souverain de ce duché, et d'Isabelle d'Aragon, fille d'Alphonse, duc de Calabre. La description de cette fête intéressa toute l'Europe étonnée de sa magnificence ; mais ce qu'il y eut de plus remarquable, sans doute, fut le drame en musique qu'on y représenta, et dans lequel les auteurs de l'*Encyclopédie* ont cru trouver l'origine du grand opéra.*

En 1555, Alfonso Viola met en musique pour la cour de Ferrare, *il Sacrifizio*, drame pastoral dont Agostino Beccari fait les paroles ; et en 1574, Venise, jalouse de célébrer le jour où elle recevait dans ses murs un roi de France,† fait répéter en son honneur cette pièce estimée la meilleure de ces tems. Mais il convient d'observer que le drame lyrique n'avait réellement encore pour musique qui lui fût propre, que celle de l'Eglise, qu'on lui appliquait tant bien que mal, ou bien le madrigal et les chansons vulgaires, et telles autres compositions dans le genre chromatique, il est vrai, mais on ne peut plus imparfaites.

L'époque historique de la naissance de la musique dramatique fut celle de l'invention du *récitatif*, ou musique parlée, la seule qui devait donner à la tragédie lyrique son véritable langage, et sa constitution spéciale et

positive. Cet événement est trop important dans l'histoire des arts scéniques et de la musique, pour ne pas le rapporter dans les plus grands détails.

Florence fut, comme on sait, la première des villes de l'Italie qui dès la renaissance des arts signala son goût et son zèle pour leur culture. Malgré ses dissonances et ses guerres intestines, les Médicis même, lorsqu'ils parurent, n'ajoutèrent que peu d'intensité à cette ardeur : car déjà elle existait dans la plus grande énergie depuis le Dante, Pétrarque et les autres grands hommes que vit naître dans son sein dès le treizième siècle cette Athènes de l'Italie.

Mais dans le seizième siècle trois gentilhommes florentins, dont les noms doivent être à jamais célébrés,* aimant les arts avec enthousiasme, et le théâtre avec passion, non satisfaits des essais tentés jusqu'alors pour perfectionner la poésie dramatique, se proposèrent de faire composer un drame lyrique par le meilleur poète de ce genre, et le meilleur compositeur de musique qu'on pût trouver dans un tems où cet art n'avait pas encore fait des progrès bien sensibles.

Octave Rinuccini† et Jacques Periti‡ furent choisis, non parce qu'ils étaient Florentins, mais parce qu'ils avaient des talens incontestables et précoces pour ces tems. Le premier fit sans délai le poème de *Daphné*, auquel le second appliqua une déclamation notée qui n'avait pas tout le soutien et la mesure de la musique, mais qui en avait ce qu'on appelle la *tonalité*. La pièce

* *Encyclopédie*, art. DANSES THÉÂTRALES.

† C'était Henri III, retournant de Pologne, et allant succéder à son frère Charles IX, qui venait de mourir, et qu'il devait bientôt suivre, mais en périssant plus tristement encore que lui.

* Ces noms sont : J. Bardi, P. Strozzi, et Jacques Corsi.

† Ottavio Rinuccini, gentilhomme et poète dramatique, suivit Marie de Médicis en France ; Henri IV le nomma gentilhomme de sa chambre.

‡ Giacomo Peri était au service de la cour de Ferrare en 1600. Voyez son article dans le *Dictionnaire historique des Musiciens*.

fut exécutée en 1597, tems où dans Naples on pouvait déjà aussi prévoir le triomphe qu'obtiendrait bientôt la musique dramatique : représentée dans le palais de Corsi, elle y reçut le plus favorable accueil.

Le succès encourage toujours ceux qui méritent de l'obtenir, et Rinuccini, qui pouvait justement réclamer une grande part dans le triomphe, ne balançait pas à écrire deux autres opéra, *Ariane* et *Eurydice*, qui n'obtinrent pas moins d'applaudissemens.

Tandis que Florence préludait si heureusement à l'invention du grand opéra, Rome suivait son essor ; mais ne se relâchant en rien du caractère de sévérité qu'elle croit devoir imprimer aux cérémonies du culte catholique, elle faisait exécuter en forme d'oratorio un opéra composé par un de ses citoyens nommé *Emilio del Cavaliere*,* et qui portait pour titre le nom singulier, pour ne pas dire barbare, de *L'Anima ed il corpo*.† Après Peri à Florence, et Emilio à Rome, Caccini, jeune chanteur de cette ville, composa la musique de *l'Enlèvement de Céphale*. De tous ces ouvrages, *l'Eurydice* de Peri est celui qui fut représenté le

premier publiquement sur le théâtre de Florence, à l'occasion du mariage de Henri IV et de Marie de Médicis. Rinuccini dit qu'à en juger par cette production, il espérait voir renaître la déclamation chantante des Grecs. Mais *l'aria*,* cette espèce de composition sans laquelle il n'est point d'opéra, et qui devait seul le compléter, est bien indiquée dans cette pièce, mais ne s'y trouve réellement pas, du moins telle que nous la reconnaissons aujourd'hui. Ce fut dans le siècle suivant qu'on va la voir avantageusement figurer sur la scène.

Cavall† et Cicognini‡ font ensemble, en 1649, l'opéra de *Jason*. C'est là que se font entendre pour la première fois des airs différens des simples récitatifs. Ces airs sont monotones sans doute ; ils ne sont qu'une sorte de menuets écrits dans une mesure sujette à des variations. Mais Cesti§ écrit sa *Dorice* en 1663, et il introduit enfin des chants qui vont faire ressortir le talent des chanteurs.

Nous touchons à l'époque de la fondation et de l'illustration simultanée de la musique dramatique à Naples. Cette époque, une des plus

* Il est compté parmi les compositeurs qui les premiers se sont efforcés de relever l'art en Italie. Sa musique tenait du genre de celle des madrigaux.

† Cet ouvrage, ainsi que celui de Peri, a été imprimé en 1608 : les auteurs réclament chacun dans leur préface, l'honneur de l'invention du récitatif ; ils le regardent comme un renouvellement de la déclamation chantante des Grecs. Mais selon Doni, cette invention appartient au père du grand Galilée, grand homme lui-même, qui frappé des défauts de la musique de son tems, déjà remplie de recherches artificieuses, s'efforçait de la rappeler par d'heureux exemples à la belle simplicité des Grecs. Il appliqua sa méthode à l'épisode du comte Ugolin, tiré de *l'Enfer* du Dante, aux Lamentations de Jérémie, qu'il composa et chanta lui-même dans le même style, en s'accompagnant d'une viole ; et partout il produisit, malgré la contagion du mauvais exemple, l'effet le plus heureux comme le plus surprenant.

* Chaque acte de cette opéra, qui en avait cinq, se termine par un chœur, et des stances anacréontiques ressemblant assez à ce qu'on appelle aujourd'hui *Aria*. C'est ainsi que furent tous composés les opéra de ce siècle ; mais dans le suivant, ce genre de spectacle ne laisse rien à désirer, comme on va le voir.

† Cavalli composa les premiers grands opéra à Venise ; il était maître de chapelle de Saint-Marc ; il a fait beaucoup d'ouvrages estimés.

‡ Cicognini, compositeur italien du dix-septième siècle, fit *Jason*, et a cru inventer les airs (*arie*) ; mais Peri l'avait en quelque sorte devancé, comme on vient de le voir.

§ Cesti, de la patrie de Guido, et moine comme lui ; il fut maître de la chapelle de l'empereur Ferdinand III, et disciple auparavant du grand *Carissimi* ; il contribua, comme on voit, aux progrès de l'opéra italien, en réformant la psalmodie, en y appliquant les cantates divines de son maître *Carissimi*.

glorieuses sans contredit de la musique en général, et de celle de l'Italie en particulier, ne rappelle presque plus l'enfance de l'art, mais bien son adolescence par les grands maîtres qu'elle a produits et les chefs-d'œuvre qu'ils ont laissés. L'opéra à peine né était déjà dégénéré de ses principes constitutifs ; on en connaissait à peine les poètes et les compositeurs dès la fin du dix-septième siècle. Ce spectacle semblait n'avoir été inventé que pour le plaisir des yeux, et non pour celui des oreilles, lorsque Alexandre Scarlatti créa le récitatif obligé.

Ce grand homme sentit la nécessité de ramener la mélodie à l'expression de la parole, de laquelle déjà une foule de compositeurs sans génie s'étaient écartés. Ses essais, dans cette louable entreprise, furent couronnés du plus grand succès ; et ses efforts admirablement secondés par les *Vinci*, *Sarro*, *Hasse*, *Porpora*, *Feo* et *Abos*, ses immortels élèves, et surtout par *Pergolèse*, auxquels on doit ce grand perfectionnement qui se consumma dans le siècle suivant. A de grands musiciens il faut toujours de grands poètes : *Apostolo Zeno* et *Métastase* parurent, et leurs poèmes écrits avec élégance et pureté, et remplis de situations intéressantes, firent ressortir davantage des compositions aussi belles qu'elles étaient savantes, une musique aussi expressive qu'elle était vraie. Trois générations de ces brillans compositeurs se succèdent les unes aux autres, marquées chacun par de nouvelles inventions musicales dans la voix ou les instrumens, dans le chant ou dans l'orchestre, et toutes hâtant le perfectionnement de l'école et de l'art. Aux hommes étonnans que nous venons de nommer se réunissent les *Jomelli*, les *Terradeglia*, les *Traetta*, les *Piccini*, les *Sacchini*, les *Guglielmi* et les *Anfossi*, également brillans par leur génie et leur fécondité ; et enfin à ses derniers, deux hommes qui les surpassent peut-être, parce que nul n'a porté plus

loin qu'eux les charmes de la mélodie et de l'originalité, les grâces de l'exécution et celles de l'invention, et cette heureuse facilité qui presque toujours accompagne le génie. Ces hommes sont *Cimarosa* et *Paisiello*.

Avec ces deux compositeurs dans Naples, *Gasparini* et *Lotti* dans Rome, *Marcel* et *Galuppi* dans Venise, le grand opéra fut porté à un aussi haut degré qu'il le fut en France par *Gluck*, en Angleterre par *Handel*, et par *Hasse* et *Mozart* en Allemagne.

Six époques sensibles marquent la naissance, les progrès et le perfectionnement de la musique dramatique.

La première date de l'invention du récitatif sous *Peri* et *Monte-Verde* ;

La deuxième des airs sous *Cavalli* et *Cesti* ;

La troisième, du récitatif obligé et de la science sous *Scarlatti* et *Peri* ;

La quatrième, de l'expression et de la vérité sous *Vinci*, *Porpora* et *Pergolèse* ;

La cinquième de la force et de la profondeur sous les grands maîtres de l'école d'Allemagne ;

Enfin la sixième est celle où *Haydn* et *Cherubini* introduisent les piquans effets de la symphonie appelée aussi dramatique.

Mais la musique dramatique se divise en opéra sérieux et en opéra comique. Certes, si le premier de ces spectacles a fait des progrès, l'autre a dû les suivre dans l'Italie et surtout dans Naples, dont le peuple est aussi gai que les compositeurs d'opéra bouffons sont nombreux et féconds. Mais avant que de signaler les progrès de l'opéra comique dans cette ville, tâchons de faire l'histoire de sa naissance et de ses développemens, comme nous avons fait celle de l'opéra sérieux. Elle sera beaucoup plus courte.

Les premiers opéra dans ce genre, qui aient été représentés en Italie, sont les suivans : *I Pazzi amanti*, *La Poesia rappresentativa*, *La Tra-*

gedia di Frangipana, Il re Salomone, Pace e Vittoria, Pallade et l'Anti-Parnasso d'Orazio Vecchi, tous joués à Venise dans les années 1569, 1574, 1578, 1579, 1580, 1581 et 1597.

Le style des madrigaux ne fut pas moins appliqué à ces ouvrages qu'il l'avait été aux grands opéra. On y faisait usage des monologues que l'on chantait à plusieurs voix, parce qu'on manquait d'instrumens pour les accompagnemens. Cette musique, quoique belle à plusieurs égards, lorsqu'elle est bien placée, devenait, ainsi appliquée, aussi choquante qu'elle paraissait peu naturelle. Mais l'école de Naples sut bientôt perfectionner la comédie lyrique, et lui créer une harmonie et une mélodie dignes d'elle.

Pergolèse écrit sa *Serva Padrona*, qui n'enchanter pas moins la France que l'Italie. On ne sait point quel est le compositeur qui introduisit dans le nouvel opéra, comme on l'avait fait dans le grand, le récitatif qui fut simple d'abord et obligé ensuite ; mais il est certain que ce fut Logrosino, grand maître napolitain, et le premier en ce genre de cette école, qui inventa les *finals* qui sont aujourd'hui un des premiers ornemens des pièces bouffonnes. Enfin l'immortel Piccini, en composant la *Buona Figliuola*, créa, ainsi que Pergolèse, un chef-d'œuvre qui est et sera toujours le plus beau et le plus vrai modèle du genre.

A cette école nouvelle sont venues s'unir successivement celle de France, immortalisée par plus d'un compositeur français, et surtout par ce fécond Grétry, que l'on peut considérer comme le Cimarosa de cette nation, et celle d'Allemagne qui ne l'est pas moins, par Mozart qui l'a enrichie de la symphonie dramatique.

Nous venons de faire le plus brièvement possible l'histoire de la musique dramatique, parce qu'elle marche immédiatement après la musique d'église, dont nous avons tracé les pro-

grès dans les chapitres précédens. Maintenant nous passerons à celle de la musique instrumentale, qui sera sans contredit plus courte, faute d'écrits authentiques et de documens propres à nous éclairer dans notre marche.

L'absence de ces titres, indispensables pour écrire toute histoire, se fait sentir en effet davantage pour ce genre de musique, que pour la musique vocale.

En vain l'éloquent et savant abbé *Arteaga* nous dit-il que les poètes provençaux, sous le nom de ménestrels, de troubadours, de cantères et de giullares, vinrent dans le royaume de Naples et dans la Sicile pendant que la dynastie des Angevins possédait cette belle partie de l'Italie, et qu'ils introduisirent la musique instrumentale sous Bérenger d'abord, et ensuite sous Charles, le frère de Saint-Louis. Nous ne connaissons que quelques-uns des chants informes et simples de ces chanteurs nomades, et nous n'avons point, ou nous ne connaissons que fort peu les instrumens avec lesquels ils s'accompagnaient. Quels que fussent dans ces tems les malheurs de l'Italie, il est probable, à en juger par les chanteurs qu'elle possédait dès le tems de Boèce et de Théodoric, qu'il lui restait encore assez de notions musicales pour n'être pas obligée d'avoir recours à des musiciens étrangers. Le moine Donigone, cité par l'écrivain dont nous parlons, dit que les Italiens faisaient un fréquent usage, dès le règne de la fameuse comtesse Mathilde, de la musique instrumentale ; et l'on sait que cette princesse devance d'un siècle en Italie les Angevins et les Provençaux : mais toutes ces diverses allégations n'en prouvent que mieux l'indigence de documens pour l'histoire de la musique instrumentale en Italie, où, malgré les Barbares et leurs dévastations, les changemens de mœurs, de lois et de langage, elle n'a toutefois pas cessé d'exister.

ALLOCATION

DE S. S. LE PAPE LÉON XII,

DANS LE PREMIER CONSISTOIRE SECRET TENU, À ROME, LE 17
NOVEMBRE 1823.

“ Vénérables frères,

“ Ayant à vous parler du haut de ce trône sublime, nous avons douté, pendant quelques instans, si nous devons vous rendre grâce pour la dignité pontificale à laquelle vous nous avez élevé, ou nous plaindre plutôt de ce que vous nous avez imposé le joug si pesant de la servitude apostolique. N'auriez-vous donc voulu nous faire succéder à Pie VII, dont l'éloge sera consacré par les âges à venir, que pour faire ressortir davantage notre faiblesse comparée avec ses héroïques vertus ? Vous aviez des collègues doués de toutes les qualités et dignes de recevoir de vos mains l'administration de l'église universelle.

“ Pourquoi, malgré notre résistance, nous avez-vous préféré, nous qui n'avons aucun mérite ? Occupé de ces pensées, nous avons reconnu que notre élection vient réellement de celui qui, des pierres même, a coutume de susciter des enfans à Abraham et qui choisit ce qui est faible dans le monde pour confondre ce qui est fort ; vous avez été les interprètes et les ministres de la volonté divine. Aussi, comme vous avez suivi avec empressement, avec amour et célérité, et dans un admirable accord, les inspirations de l'esprit divin, au lieu de nous plaindre, nous reconnaissons que nous vous devons d'éternelles et sincères actions de grâce.

“ Ayant rempli notre premier devoir envers celui qui nous a élevé au-dessus de la terre, tout pauvres que nous sommes, pour nous placer sur le plus haut degré, nous avons convoqué aujourd'hui vos fraternités

pour nous acquitter envers elles, dans la sincérité de notre cœur, du tribut d'actions de grâce dont nous leur sommes redevables. En vous rendant ce témoignage, nous désirons que vous soyez persuadés que nous le réaliserons par des effets lorsque l'occasion pourra s'en présenter.

“ Ainsi, tout ce qui pourra contribuer à orner, à augmenter votre imposante dignité, tout ce qui se rapportera aux honneurs, aux avantages, aux bienfaits que chacun de vous aura le droit de réclamer, nous vous promettons que, de notre part, rien ne sera omis pour répondre à vos désirs. Mais en échange, vénérables frères, nous vous demandons que cet empressement, cet attachement sincère, cet accord que vous nous avez témoigné, en nous déférant le souverain pontificat, vous nous en donniez aussi des preuves en nous aidant à supporter le pesant fardeau du suprême ministère.

“ Vous n'ignorez pas, vénérables frères, quelles cruelles blessures a reçues, dans les derniers tems, l'église de Jésus-Christ, quels ennemis combattent contre la foi orthodoxe, combien est grande la dépravation des mœurs qui règne partout, quels sont les entraves, les difficultés, les obstacles qui arrêtent de tous côtés les affaires de l'Eglise. Pour nous, nos soins, nos travaux seront, et le jour et la nuit, consacrés à détourner ce déluge de maux ; mais si, dans cette grande et difficile entreprise, nous ne sommes point aidés de vos conseils, de vos secours, nous ne nous flattons pas de retirer de notre administration ces

fruits abondans que nous ne cessons de demander à Dieu.

“ Courage donc, vénérables frères, travaillez avec nous à la vigne du Seigneur ; il faut en arracher les plantes stériles et nuisibles ; il faut la féconder par des germes salutaires, selon que le tems et les circonstances pourront le permettre. Vous obtiendrez cette récompense infinie que

le céleste laboureur a promise à l'activité et au zèle de ses fidèles ouvriers. Nous ne cesserons cependant de lui adresser d'instantes prières pour qu'il daigne diriger nos travaux et nous accorder les forces dont nous avons besoin ; car ce n'est pas celui qui plante qui est quelque chose, c'est celui qui donne l'accroissement.”

LE SPLEEN,

OU

LA VALLÉE DE LAUTERBRUNN.

NOUVELLE ANGLAISE.

C'ÉTAIT à la suite d'un grand dîner qu'il donnait à ses amis, et dans le moment où les femmes venaient de se retirer, que le jeune sir Thomas Wentworth, cédant aux pressantes sollicitations de ses convives, prit la parole et leur dit : “ Vous désirez apprendre, mes chers amis, par quels moyens je me suis guéri de cette funeste maladie qui dévorait insensiblement mes jours, et qui, dans le printemps de mon âge, me privait de tous les charmes de la vie, ne me laissait plus qu'un seul désir, celui de la mort : je vais vous satisfaire ; mais je vous prévienne d'avance que cette histoire n'est point hérissée d'aventures et d'événemens romanesques ; si elle peut offrir quelque intérêt, c'est principalement aux hommes qui se plaisent à suivre et à étudier les divers mouvemens du cœur humain.

“ Il était dix heures du matin, je venais de me lever, lorsque le docteur Elliot, que j'avais fait appeler pour la première fois, entra dans mon appartement, et vint s'asseoir auprès de moi ; à peine le docteur s'est-il nommé que, soulevant languissamment ma tête, je lui dis d'une voix affaiblie ; “ Hélas ! M. Elliot, vous voyez un pauvre jeune homme qui va bientôt descendre au tombeau. En-

vironné de tous les agrémens que procure une immense fortune, je me sens miné sourdement par le dégoût et l'ennui ; à vingt-cinq ans, M. Elliot, j'ai perdu toutes les illusions de la jeunesse ; mon âme est vide et refuse même des désirs à mes sens émoussés ; mon existence m'accable de son poids, et ressemble moins à la vie qu'à un sommeil pénible et tourmenté par de lugubres songes ; toutes mes idées se portent vers la mort ; je l'attends, je la désire, et cependant je tiens encore à cette vie qui n'a plus de charmes pour moi ni dans le présent, ni dans l'avenir. J'ai consulté sur mon état les plus habiles médecins de Londres, ou du moins les plus renommés ; leurs remèdes n'ont fait qu'augmenter mon mal, et ils ont fini par m'abandonner. Je suis arrivé, disent-ils, au dernier degré du spleen.—Ils ont raison, me répond brusquement le docteur.—Il faut donc que je meure !—Oui, sans doute, il le faut, mais à quatre-vingt-dix ans.—Ciel, m'écriai-je, vous connaissiez quelque remède ?....—Peut-être, peut-être. Voyons, sir Thomas, continue le docteur en attachant sur moi des regards attentifs, voyons, parlez-moi franchement : avez-vous abusé des plaisirs que

donnent la fortune et la jeunesse ?—J'en ai usé, lui dis-je, mais abusé, jamais.—Quelles sensations éprouvez-vous à votre réveil ?—La sensation pénible d'un ennui profond.—Quelles sont vos premières pensées ?—Elles sont vagues, indéterminées, et ne se portent sur aucun objet.—De tous les plaisirs quel est celui qui flatte le plus vos sens et vos sentimens ?—Je n'en connais aucun.—Quoi ! l'amour !...—Hélas ! je n'ai la force ni d'aimer ni de haïr !—Le spectacle ?—Je n'ai plus d'illusions.—La table ?—Je n'ai plus d'appétit.—Les tableaux variés de la nature ?—Hélas, Monsieur ! je ne les vois plus qu'à travers un nuage de larmes !—Vous êtes bien malheureux, Sir, me dit le docteur ; mais il ne tient qu'à vous de guérir.—Ciel !—Rien n'est plus vrai ; mais il faut faire un grand sacrifice.—Quel sacrifice exigez-vous de moi ?—Le voilà : il faut renoncer à votre patrie, à vos liaisons, à vos habitudes, à toutes les jouissances de votre fortune ; il faut oublier ce que vous êtes, ce que vous avez été, que vous possédez cinquante mille livres sterling de revenu ; il faut enfin partir pour la Suisse, n'emporter avec vous qu'une centaine de guinées, pour acheter quelques chèvres et une petite cabane de chevrier. Vous vivrez pendant un an sous un ciel pur, dans un air vif, et vous travaillerez à la sueur de votre front pour gagner une existence que tout l'or de l'Angleterre et tous les diamans de l'Inde ne peuvent racheter.—Vous n'y pensez pas, m'écriai-je, moi, voyager ? j'ai perdu mes forces.—Elles reviendront. Votre maladie, Sir, continue le docteur, est inhérente au climat que vous habitez ; il faut donc chercher un climat où elle soit étrangère. Une immense fortune fait naître la satiété, et la satiété le dégoût. Les désirs de notre âme et de nos sens s'éteignent par la facilité que nous avons de les satisfaire, et il faut que l'homme éprouve des besoins physiques et moraux, sans quoi, les ressorts de son âme, de ses sens et de

sa pensée, finissent par se relâcher et s'affaiblir. Il existe dans la société une classe d'hommes chez qui votre maladie est extrêmement rare ; c'est celle des pauvres. C'est donc dans cette classe que vous devez vous ranger. Partez donc, et le plus tôt possible ; entendez-vous, Sir, le plus tôt possible. Ne revenez que dans un an, et vous reviendrez guéri." Je veux faire quelques objections ; mais le docteur s'approchant de moi, me dit avec beaucoup de véhémence : " Sir, il ne vous reste qu'une planche dans le naufrage ; si vous ne renoncez pas à tout pour la saisir, vous êtes un homme perdu." A ces mots il prend son chapeau, et me salue en me souhaitant un bon voyage.

" Je réfléchis pendant quelque tems aux conseils de l'habile médecin. Un rayon d'espérance brille au fond de mon cœur. S'il était vrai ! me dis-je, si je pouvais revenir à la vie, connaître encore le bonheur d'exister, contempler avec quelque plaisir les rayons du soleil dont l'éclat importune mes yeux et fatigue mes nerfs ! s'il était vrai qu'un air plus pur chassât de mon cœur les pénibles sentimens qui l'oppressent ! Oui, c'en est fait, je suis décidé. M. Elliot n'a point voulu me tromper ; la franchise était dans ses yeux comme dans ses discours ; il était persuadé.

" Je fais appeler sur-le-champ mon intendant William, dont vous connaissez la probité. " William, lui dis-je, je vais vous donner une grande preuve de mon estime et de ma confiance. Je pars demain ; je quitte l'Angleterre, et je n'emporte avec moi qu'une somme de cent guinées. Vous ignorerez le lieu de mon exil volontaire, ne cherchez point à le découvrir, je vous le défends ; tous mes parens, tous mes amis d'ailleurs l'ignoreront comme vous. Pendant mon absence, vous régirez ma fortune comme si elle était à vous ; si je vous demande de l'argent avant qu'une année entière se soit écoulée, vous ne m'en enverrez pas, et vous

protesterez même toute lettre de change que j'aurais la faiblesse de tirer sur vous." William est surpris et profondément affligé de cette résolution ; il veut employer toute l'éloquence de son attachement pour me retenir, ou pour savoir au moins le lieu de mon exil. Ne m'interrogez pas, lui dis-je, c'est un parti pris, William ; il y va de ma vie.

" Les préparatifs de mon voyage sont bientôt faits, et dès le surlendemain je m'embarque à Douvres.

" Je supportai la traversée un peu mieux que je ne l'avais imaginé. A mesure que je m'éloigne de l'Angleterre, je sens ma poitrine se dilater et mes nerfs se détendre ; mon cœur est un peu moins oppressé, et ma tête se dégage des nuages qui, depuis si longtemps, semblaient envelopper ma pensée. Mais cette situation plus douce et plus calme ne fut pas de longue durée. Je réfléchis au nouveau genre de vie que je suis forcé d'adopter, au milieu d'un peuple dont les manières, les habitudes, les mœurs et le langage me sont absolument étrangers. Mon imagination s'épouvante et recule au tableau qu'elle se fait d'avance de la misère que je vais chercher si loin. Je pense à mes parents, aux amis que je laisse derrière moi. Je jette encore un regard douloureux sur ma patrie, et je crois entendre au fond de mon cœur une voix secrète qui me dit : Tu ne la reverras plus !

" J'arrive en France au moment où la révolution venait d'éclater. Je traverse rapidement ce beau pays, que l'anarchie la plus cruelle devait bientôt désoler. Ainsi, mes amis, je mourais faute de passions en parcourant un royaume où toutes les passions déchaînées devaient bientôt porter sur le globe entier la dévastation, le désespoir et la mort !

" Après un voyage de trois semaines, je vois les montagnes de la Suisse élever leurs sommets couverts de verdure et de neige. A cette vue qui devrait porter la joie dans mon cœur, une tristesse profonde s'em-

pare de mon âme ; je verse un torrent de larmes, et je me dis : Voilà donc mon tombeau !

" En arrivant à Berne, je descends dans une auberge excellente, située sur la terrasse de la cathédrale. Je forme le projet de m'y reposer pendant deux jours, non pour visiter tous les objets que cette ville charmante offre à la curiosité des voyageurs, je n'en avais ni la force, ni la volonté ; mais, ne sachant encore quelle partie de la Suisse je devais choisir pour le lieu de mon exil, je pensais que je n'aurais pas trop de deux jours pour me déterminer dans un choix de cette importance. Je ne sortais point de mon appartement ; appuyé sur ma fenêtre, je jetais un regard vague sur une contrée où la culture déploie tous ses trésors, où la nature a rassemblé de riantes collines, des prairies, des eaux et des bois. Je regardais machinalement les magnifiques perspectives que me présentaient dans l'éloignement, le *Mettemberg*, le *Wetter-Horn*, la *Vierge* et le *Grinsel*, dont les sommets couverts de glaces resplendissantes, semblaient partager avec les nuages dont ils étaient couronnés, les brillantes couleurs du soleil couchant ; mon cœur, dévoré par une douleur sans objet, ne pouvait s'ouvrir à l'admiration, car l'admiration est un plaisir. En voyant la rivière de l'Aar qui fuyait avec rapidité au milieu de cette contrée délicieuse, et baignait les chaînes sourcilleuses des Alpes, je me sentais entraîné par un violent désir de me précipiter dans ses flots, et je me disais : Tout serait fini !

" Après avoir pris tous les renseignements sur le lieu que je devais habiter, je me décidai pour la vallée de *Lauterbrunn* qui, me disait-on, était la partie la plus pittoresque et la plus sauvage du canton de Berne. Je pris un guide, et je me mis en marche dès le lever du soleil. La route de Berne à Lauterbrunn était extrêmement pénible ; souvent il me fallait gravir des rochers escarpés, et traverser des mers de glace. Je me vis forcé de

me reposer un jour entier dans la vallée de *Grindelwald*. L'air était frais, le ciel sans nuages, et le soleil, dont les rayons avaient toute la journée donné à plomb sur les glaciers et sur les monts couverts de neige, avait fatigué mes yeux. Ces tableaux tantôt si rians et si gracieux, tantôt si imposans et si sauvages, n'étaient point en harmonie avec mes forces physiques; j'étais trop faible pour éprouver des émotions vives et variées, et cependant je ne pouvais rester indifférent à ces scènes brillantes de la nature. Ainsi ce qui eût été pour tout autre une source de plaisirs, devenait pour moi une source de souffrances.

“ Cependant le lendemain matin, à mon réveil, je sens pour la première fois depuis bien long-tems renaître l'aiguillon de l'appétit. Après un déjeuner frugal, je me remets en chemin, et je traverse, non sans éprouver quelque plaisir, la riante vallée de *Grindelwald*, environnée de hautes montagnes; à chaque pas je rencontre des vallons fertiles et des collines verdoyantes. De petits monticules couverts d'arbustes en fleurs et de gazons, séparent les habitations des bons paysans de la vallée, et devant chaque maison jaillit une fontaine qui répand autour d'elle la fertilité et la vie. La santé brille sur le front des hommes, une riante fraîcheur colore le teint des femmes. Les grâces naïves, la candeur, l'innocence, et la gaité, semblent avoir choisi ce séjour pour leur asile. Bientôt je quitte la vallée de *Grindelwald*, et traversant les gorges du *Scheideg*, qui sépare cette vallée de celle de *Lauterbrunn*, je marche au milieu des glaces, des sapins, des torrens et des rochers suspendus au-dessus de ma tête. J'étais enfoncé dans de profondes et tristes réflexions; le soleil commençait à se coucher derrière les sommités de la *Vierge*; j'entendais de loin les mugissemens des troupeaux et les chants des bergers, répétées par tous les échos des montagnes, quand tout-à-coup mes re-

gards sont frappés par la fameuse cascade du *Staubbach* qui, se précipitant à grand bruit du sein d'un rocher taillé à pic, ressemble à une vaste nappe qui se déploie du ciel jusqu'à la terre. L'eau tombe avec une telle impétuosité qu'elle se résout en pluie, long-tems avant d'arriver au terme de sa chute. Je ne m'attendais point à ce spectacle; je recule d'étonnement, et mes yeux sont éblouis à l'aspect du magnifique arc-en-ciel qui s'élève majestueusement au-dessus de la cascade, et dont chaque goutte d'eau reflète les brillantes couleurs.

“ J'entre dans la première maison qui se présente, et j'y demande une hospitalité que l'on m'accorde avec cette cordialité et cette franchise qui caractérisent les bons habitans de la Suisse. On me sert du laitage et des fruits que je mange avec quelque plaisir, et l'on me prépare un lit dont j'avais grand besoin, car ces deux jours de marche m'avaient accablé. A peine étais-je couché que je m'endormis, tandis que mon hôte, accompagné d'une famille nombreuse, chantait quelques-uns de ces airs simples et touchans qui remplissent l'âme de douces émotions, parce qu'ils expriment des sentimens purs et naturels.

“ A mon réveil, je revêts un costume de pâtre que j'avais fait faire à Berne; je charge mon guide de m'acheter une petite cabane et un petit troupeau de chèvres, et je sors de la maison de mon hôte, non pour jouir des charmes d'une nature toute nouvelle pour moi, mais pour promener dans les prairies, sur le bord des ruisseaux, les sombres pensées qui me poursuivent.

“ A peine ai-je fait quelques pas que j'entends les airs retentir des sons de plusieurs instrumens. Je vois le village se peupler insensiblement de tous les habitans de la vallée, qui viennent entendre le service divin. A chaque instant la multitude augmente. Les musiciens champêtres, continuant leur concert, marchent

avec gravité vers l'église ; la mélodie de leurs instrumens, les airs religieux et touchans qu'ils exécutent, donnent à cette solennité un charme inexprimable. Je me crois transporté dans cet âge tant célébré par les poètes, où tous les plaisirs de l'homme étaient innocens, où tous ses désirs étaient purs. Je suis ces bons paysans qui vont remercier l'Eternel de leur avoir conservé les premiers de tous les biens, des mœurs simples, la paix de l'âme et la santé. Le peuple entre dans l'église, les vieillards se placent d'un côté, les jeunes gens de l'autre, les mères de famille sur une tribune en face de leurs filles, et les musiciens au centre de l'église. On attend en silence et dans un recueillement profond, l'arrivée du pasteur, et, quand il paraît, tous les regards sont attachés sur ce vieillard vénérable dont tous les traits respirent le bonheur et la vertu.

“ Le service divin était achevé, quand tout-à-coup les flûtes et les hautbois se font entendre de nouveau, leur chant est moins imposant, mais la mélodie en est plus douce et plus touchante. Un jeune homme et une jeune fille, suivis de leurs familles respectives, viennent se mettre à genoux devant l'autel, et reçoivent la bénédiction nuptiale. Une joie naïve brille dans leurs regards : on lit sur leurs traits l'expression d'un bonheur qui doit durer toujours ; car ils sont bien sûrs d'avance de trouver toujours dans les jouissances de leur tendresse, de nouvelles raisons de s'aimer.

“ Oh ! mes amis, j'essayerais en vain de vous peindre les sensations que ce tableau touchant me fit éprouver. Tandis que la gaieté se montre sur tous les visages, retiré à l'écart dans un angle de l'église, je sens ma poitrine se gonfler et des larmes s'échapper de mes yeux. “ Oh bonheur ! bonheur, dis-je en moi-même, ton image me fait mourir. Je ne te goûterai donc jamais ! ”

“ Je lève mes yeux baignés de pleurs sur la tribune où sont rangées toutes les jeunes filles de la vallée ;

elles regardent la cérémonie dans un modeste recueillement ; une seule cependant a les yeux attachés sur moi. Sa beauté a quelque chose de plus doux, de plus délicat et de plus noble que la beauté de ses compagnes ; elle est triste, rêveuse, et quelques larmes aussi viennent de tems en tems baigner ses paupières. Je ne peux me lasser de la regarder : sa tristesse lui donne à mes yeux un charme de plus. Elle est malheureuse comme moi, disais-je en moi-même, mais un jour, peut-être, le bonheur lui sourira, tandis que la mort sera le seul terme de mes souffrances !

“ Tout le peuple était sorti de l'église ; et plongé dans mes tristes réflexions, je ne m'apercevais pas qu'elle était déserte. Je sors enfin de ma rêverie, et je rentre au village où plus de deux cents jeunes gens des deux sexes dansaient au son de ces mêmes instrumens dont tout-à-l'heure la touchante mélodie leur inspirait la piété. Les jeunes filles, en voyant un jeune pâtre étranger, qui, couché à l'ombre d'un vieux sapin, jetait un triste regard sur leurs plaisirs, s'approchent de moi, m'invitent à partager leur gaieté, et me font mille agaceries innocentes, auxquelles je ne réponds que par un sourire mélancolique. Elles finissent par m'abandonner, et me regardant avec pitié, elles semblaient me dire : Pauvre jeune homme ! il pleure peut-être celle qu'il aime ; ne troubles point sa douleur.

“ Je cherche en vain la jeune personne dont les larmes avaient rencontré les miennes pendant le service divin, et je ne la vois point au milieu de ses compagnes. J'éprouve une jouissance barbare en pensant que je ne suis pas le seul malheureux dans cette riante vallée où tout semble respirer le bonheur. Le malheureux cherche le malheur, comme un étranger, qui vient de faire naufrage sur une plage inconnue, cherche un être qui puisse l'entendre et lui répondre.

“ Après le bal champêtre, je vois toutes les jeunes filles, animées d'une gaieté folâtre, se prendre par la main

et s'avancer en chantant jusqu'au pied d'une colline élevée, dont la pente rapide est couverte de glace. Tout-à-coup elles gravissent, en courant, jusqu'au sommet de la colline; je croyais voir de loin une troupe d'anges qui remontaient vers le ciel. Mais quel est mon étonnement, lorsque tout-à-coup elles se disposent à descendre! Elles se prennent de nouveau par la main, et s'élancent sur le talus glissant. Leurs cheveux s'étaient dénoués, et flottaient au gré du vent. De tems en tems, elles suspendaient en cadence la rapidité de leur course, et fesaient languir leurs amans qui, rangés au bas de la montagne, leur tendaient les bras avec une vive impatience. Soudain elles y volent, elles s'y précipitent, mais non sans décence, et reçoivent sans rougir les baisers d'un amour innocent.

“ Ces tableaux animés, cette gaiété franche et naïve, l'image de la vie, de la jeunesse et de la santé, font vivement palpiter mon sein. “ Heureux pâtres ! m'écriai-je, que je vous porte envie ! Je conçois, en voyant vos plaisirs, que l'homme puisse chérir l'existence. Que suis-je auprès de vous ? Affaibli par un mal dont le principe est inconnu, je m'éteins avant d'avoir vécu. Charmantes illusions de l'amour et de l'amitié, tendres affections, qui attachez l'homme à l'homme, vous n'existez plus pour moi ! Les liens par lesquels je tenais à la société sont brisés. Isolé dans le monde, il semble que je n'y sois venu que pour y paraître et mourir !

“ Je rentre chez mon hôte, aussi fatigué que si je m'étais livré moi-même à tous les exercices dont je venais d'être le témoin. Mes genoux fléchissent sous moi, et mon émotion est aussi vive que celle d'un homme qui vient d'éprouver un grand malheur, auquel il n'était point préparé. Mon guide arrive quelques momens après le coucher du soleil ; il a fait pour moi l'acquisition d'une petite cabane, située sur le penchant du Breit-Lauvènen, l'une des hautes

montagnes qui enveloppent la vallée de Lauterbrunn. D'énormes rochers, couverts de sapins, couronnent l'habitation du pauvre Tom ; c'est ainsi que désormais je vais être appelé. A quelque distance de ma demeure, une jolie cascade jaillit de la montagne, et se déploie en nappe dans un pâturage qu'elle fertilise. Je me vois aussi possesseur d'un troupeau d'une douzaine de chèvres, que je dois conduire sur les éminences couvertes de verdure, avec les autres bergers qui mènent joyeusement le genre de vie auquel me voilà condamné. Cette acquisition m'a enlevé presque tout l'argent que j'avais apporté d'Angleterre. Si je veux vivre, il faut que je travaille à la sueur de mon front comme mes nouveaux compagnons, aussi riches que moi. Ma demeure est propre, comme toutes les habitations de la Suisse. J'y trouve toutes les choses de première nécessité ; un petit banc pour m'asseoir, une table pour prendre mes repas, et un lit, un peu dur, il est vrai, pour un homme accoutumé à toutes les recherches de l'opulence et de la mollesse, mais assez doux pour reposer les membres robustes d'un pâtre que l'exercice a fatigué, et qui n'a pas besoin de solliciter le sommeil.

“ Les premiers jours sont affreux pour moi. L'isolement qui nourrit encore le noir chagrin dont je suis dévoré ; ce pain grossier que j'arrose de mes larmes, et auquel mon tempérament délicat n'est pas accoutumé ; l'exercice violent que je me donne ; mes efforts pour suivre mes chèvres sur des hauteurs escarpées, au milieu des rochers, des précipices et des glaces ; tout dans ce nouveau genre de vie contribue à précipiter le moment de ma destruction, moment que j'attendais avec l'impatience du désespoir. Bientôt je n'ai plus la force de sortir de ma cabane ; une fièvre brûlante s'allume dans mes veines ; une grande maladie se déclare, et mes pensées se perdent dans un affreux délire. Je n'ai de raison que ce qu'il

en faut pour sentir l'aiguillon des plus vives douleurs. Je restai, pendant quinze jours entiers, dans cet état mitoyen entre la vie et la mort, sans connaître mes dangers, sans savoir dans quels lieux j'existais ; tantôt me croyant au sein de ma patrie et appelant mes amis, tantôt me croyant au milieu d'un désert sauvage, et poursuivant des fantômes qui fuyaient sans cesse devant moi. Quelquefois il me semblait voir à mes côtés cette jeune personne dont la tristesse m'avait si profondément touché au milieu du bonheur dont semblaient jouir ses compagnes. Tantôt elle était assise au pied de mon lit, et pleurait sur ma destinée ; tantôt elle me prodiguait tous les soins d'une tendre pitié ; mais bientôt cette douce image s'évanouissait comme mes autres songes. Enfin, après un sommeil léthargique, image du sommeil éternel dans lequel on me croyait plongé, mes yeux se rouvrent à la lumière, je les promène autour de moi, et ma première pensée est de me demander : Où suis-je ? lorsque j'entends une voix qui s'écrie : Il est sauvé ! il est sauvé ! J'aperçois deux femmes, dont l'une est d'un certain âge ; c'était elle qui s'était écriée : il est sauvé ! l'autre, jeune comme le printemps, douce comme la bienfaisance, belle comme une fleur qui vient de naître, me regardait en silence ; mais je vis bien dans ses regards qu'elle partageait le bonheur de sa mère. " Quoi ! m'écriai-je, voilà les deux anges qui m'ont sauvé la vie ! Je les ai vus dans mon sommeil, je les ai vus dans mon délire, et cette image n'était point une illusion !" Ces mots étaient prononcés en anglais ; mes deux bienfaitrices ne purent les comprendre ; mais elles devinèrent ma reconnaissance, car l'expression d'un sentiment vrai et profond est un langage universel.

" Laure et Marie (c'est ainsi qu'on les nommait dans la vallée) étaient adorés de tous les habitans de Lauterbrunn. Leur bienfaisance était toujours en activité. Souvent elles

gravissaient les montagnes et portaient sous le toit des bergers pauvres ou malades des secours ou des larmes. Leur demeure n'était pas éloignée de mon petit chalet ; elles avaient appris, par mes compagnons, le danger dont j'étais menacé ; soudain elles étaient accourues ; et comme les soins réitérés de la pitié avaient donné à la bonne Marie quelques connaissances en médecine, elle avait deviné que j'étais la proie d'une fièvre maligne. Elle avait placé auprès de moi un vieux pâtre pour me soigner ; et, tous les jours accompagnée de sa fille, elle m'apportait elle-même le suc des plantes salutaires qu'elle allait recueillir sur les montagnes.

" Grâce aux soins de Marie et de Laure, je me vis bientôt en pleine convalescence. Tantôt je promenais en chancelant mon petit troupeau dans le pâturage qui se déployait devant mon chalet, tantôt, appuyé contre un rocher, prêtant l'oreille au murmure d'une cascade, je méditais en silence sur ma destinée ; une foule de sentimens que j'avais depuis long-tems oubliés, renaissaient par degrés dans mon cœur. Quand le matin je sortais de ma chaumière, mon âme se dilatait aux premiers rayons du soleil qui planait majestueusement au sommet des montagnes, et mes yeux s'accoutumaient insensiblement au reflet des glaciers. Le soir, lorsque la brise s'élevait, je montais sur une petite éminence, et je savourais avec une délicieuse volupté les parfums qu'elle moissonne sur les monts tapissés de mille plantes aromatiques. Je laissais flotter mes pensées inconstantes comme les nuages légers qui passaient au-dessus de ma tête ; et, plongé dans une rêverie toute sensuelle, je m'écriais ; grand Dieu, je respire enfin !

" Un sentiment plus doux se mêlait encore à celui de mon existence. Descendu dans la plaine, j'allais me cacher dans le petit bois qui touchait à la cabane de Laure ; là, j'attendais le moment où je verrais Laure pa-

raître. Mon cœur tressaillait au moindre bruit, et je me disais : c'est elle ? Si je la voyais de loin, je la suivais de l'œil tant que je pouvais encore l'apercevoir, et je retournais chez moi avec un sentiment de bonheur, et en me disant tout bas ; je l'ai vue ! Mon attente était souvent trompée ! souvent je rentrais dans mon chalet sans avoir aperçu Laure ; mais je ne pouvais regretter des momens remplis d'espérance."

" Quelquefois je la voyais s'asseoir au bord d'un petit ruisseau ; elle y restait long-tems plongée dans de profondes méditations, regardait couler l'eau, et pleurait. Oh ! que n'aurais-je pas donné pour pouvoir voler près d'elle, et la consoler ! Mais je ne connaissais point les peines de Laure ; une secrète jalousie me disait que l'amour était la cause de ses larmes. Quels chagrins en effet peuvent éprouver dans cet âge où toutes les pensées sont des illusions, où toutes les illusions sont des jouissances, où toutes les jouissances sont pures, comme le cœur qui en est la source ?"

" J'allais souvent visiter Laure et Marie ; la reconnaissance m'en faisait un devoir et l'amour m'en faisait un besoin ; mais je n'entendais point leur langage, elles ne pouvaient comprendre le mien : cette ignorance doit-elle me séparer pour toujours de deux êtres que j'ai tant de raisons d'aimer ? Je ne puis supporter cette pensée, et je sens vivement la nécessité d'apprendre la langue des pâtres avec qui ma destinée me force de vivre. Je me livre donc à ce travail avec assiduité. Mes compagnons se chargent de mon éducation ; j'emploie toutes les forces de mon intelligence et de ma mémoire pour retenir les leçons qu'ils me donnent. Cette étude remplit tous mes instans, et, dirigeant mes pensées vers un but que mon cœur brûle d'atteindre, éloigne de mon esprit les idées funestes qui jusqu'à ce jour avaient empoisonné tout mon bonheur ; tant il est vrai que le travail de l'esprit est le spécifique le plus sûr pour les blessures de l'âme !"

(La fin au prochain Numéro).

MARVILLIANA

OU EXTRAITS DE VIGNEUL DE MARVILLER.

A voir M. Corneille, on ne l'aurait pas pris pour un homme qui faisait si bien parler les Grecs et les Romains, et qui donnait un si grand relief aux sentimens et aux pensées des héros. La première fois que je le vis, je le pris pour un marchand de Rouen : son extérieur n'avait rien qui parlât pour son esprit ; et sa conversation était si pesante, qu'elle devenait à charge dès qu'elle durait un peu. Une grande princesse qui avait désiré de le voir et de l'entretenir, disait fort bien qu'il ne fallait point l'écouter ailleurs qu'à l'hôtel de Bourgogne. Certainement M. Corneille se négligeait trop, ou pour mieux dire, la nature qui lui avait été si libérale en des choses

extraordinaires, l'avait comme oublié dans les plus communes. Quand ses familiers amis, qui auraient souhaité de le voir parfait en tout, lui faisaient remarquer ces légers défauts, il souriait, et disait ; Je n'en suis pas moins pour cela Pierre Corneille. Il n'a jamais parlé bien correctement la langue française, peut-être ne se mettait-il pas en peine de cette exactitude ; mais peut-être aussi n'avait-il pas assez de force pour s'y soumettre. Quand il avait composé un ouvrage, il le lisait à madame de Fontenelle sa sœur, qui en pouvait bien juger. Cette dame avait l'esprit fort juste ; et si la nature s'était avisée d'en faire un troisième Cor-

meille, ce dernier n'aurait pas moins brillé que les deux autres : mais elle devait être ce qu'elle a été, pour donner un neveu à ses frères, digne héritier de leur mérite et de leur gloire.

Les premières pièces de théâtre de M. Corneille, ont été plus heureuses que parfaites ; les dernières ont été plus parfaites qu'heureuses, et celles du milieu ont mérité l'approbation et les louanges que le public a données aux premières, moins par lumière que par sentiment.

La critique que cet excellent poète a faite de ses propres ouvrages, est une entreprise sur lui-même, qui lui a gagné le cœur et l'estime de tous les honnêtes gens. Un homme fait comme l'auteur des réflexions morales, qui rapporte tout ce que nous faisons de bien aux ressorts de l'amour propre, ne manquerait pas de lui appliquer cette maxime, " que nous n'avons de petits défauts, que pour persuader que nous n'en avons pas de grands." Mais il faut penser autrement de M. Corneille, qui ne consultait pas l'amour propre, quand il s'agissait d'exercer les vertus dont sa belle âme était ornée.

J'ai ouï dire à un homme sage, que le plus grand défaut des gens qui sont accoutumés à avoir toutes leurs aises, c'est de s'imaginer qu'ils ne sauraient rien entreprendre de pénible sans intéresser leur santé. Il me rapportait à ce propos l'histoire de l'abbé Rucellay que M. Girard a insérée dans la vie de M. le duc d'Espenon.

Cet abbé, petit-neveu de *monsignor Giovanni della Casa*, si connu par ses ouvrages, était passé de la cour de Rome, où il avait reçu un affront, à celle de France, qui le considérait à cause de la beauté de son esprit, de sa grande dépense, ou pour mieux dire, de ses profusions ; car on a vu servir à sa table et à celle de l'abbé Francipani, qui était de son humeur, des basins de vermeil tout

chargés d'essences de parfums, de gants, d'éventails, et même de pistoles pour le jeu, après le repas. Il est facile de juger par-là quel homme c'était que M. Rucellay ; sa délicatesse en toute chose allait à l'excès ; il ne buvait que de l'eau ; mais d'une eau qu'il fallait aller chercher bien loin, et pour ainsi dire, choisir goutte à goutte. Un rien le blessait ; le soleil, le serai, le moindre chaud, ou la moindre intempérie de l'air, altérait sa constitution. La seule appréhension de tomber malade, l'obligeait à garder la chambre et à se mettre au lit. C'est à lui que nos médecins sont obligés de l'imagination des vapeurs ; cette maladie sans maladie, qui fait l'exercice des gens oisifs, et la fortune de ceux qui les traitent. Ce bon abbé gémissait doucement sous le poids de ces bagatelles, n'osant rien entreprendre où il y eût tant soit peu de fatigue et de peine. A la fin, piqué d'ambition ou plutôt du désir de se venger de ses ennemis, il entreprit de servir la reine Marie de Médicis dans des intrigues fort mêlées, et qui demandaient beaucoup d'activité. La vue du travail, qui lui paraissait un monstre, pensa lui faire quitter prise ; mais se surmontant, il devint si robuste et si actif, que ses amis qui le voyaient travailler tout le jour, ne point reposer la nuit, courir la poste sur de méchants chevaux, boire et manger chaud ou froid comme il trouvait, lui demandaient des nouvelles de l'abbé Rucellay, ne sachant point ce qu'il était devenu, ni quel autre homme avait pris sa place, ou dans quel autre corps son âme était passée.

Le duc d'Orléans, qui fut depuis roi de France sous le nom de Louis XII, ayant été pris à la bataille de S. Aubin et renfermé dans la tour de Bourges, s'appliqua à la lecture des bons livres qu'il avait négligée jusqu'alors, et devint un fort habile prince. M. de Montmorency, fils aîné

du connétable Anne de Montmorency, fait prisonnier au siège de Therouanne, par le prince de Piémont, lieutenant général de l'empereur, ne sachant à quoi s'occuper, demanda des livres, sans trop penser à ce qu'il demandait; car ayant été élevé par un père qui n'aimait pas les lettres, il ne connaissait point d'autre livre que son épée : cependant il prit tant de goût à la lecture, qu'il y mit dans la suite toute son affection, et en tira beaucoup d'utilité. Le vicomte de Turenne étant tombé par sa faute entre les mains du duc de Parme, qui le retint long-tems en prison pour le punir de sa fierté, passait ses tristes journées à s'instruire à fond de tout ce qui regarde la politique et la guerre. On a de ce seigneur un traité de l'art militaire, et de fort bons mémoires, qui sont le fruit de sa prison et de ses veilles. Le marquis de Pescaire, après la bataille de Ravenne où il fut pris, composa, durant sa détention, un livre d'amour, qu'il dédia à sa femme Vittoria Colonna, qu'il aimait passionnément. La reine Marguerite, première femme de Henri IV, arrêtée au Louvre, où elle avait son appartement pour prison, se forma aux sciences par la lecture des bons livres; et ce fut dans sa retraite au château de Carlet en Auvergne, qu'elle écrivit ses mémoires, qui sont une fine apologie des irrégularités de sa vie et de sa conduite. Charles I, roi d'Angleterre, composa durant sa cruelle prison au château de Holmby le beau livre intitulé, *portrait du Roi*, qu'il adressa à son fils, dont les réflexions politiques (comme l'a dit un auteur) sont dignes de Tacite. Le maréchal de Bassompierre, détenu à la bastille, employait le tems à lire de bons livres, et à faire des remarques et des mémoires qui lui sont glorieux.

La prison n'a pas nui aux gens d'étude; car sans parler de Démosthène qui s'enferma volontairement dans une prison pour étudier la

morale; ce fut dans une prison que Boëce composa son excellent livre de la consolation de la philosophie. Grotius fit dans la prison son commentaire sur S. Mathieu, le chef-d'œuvre de ses livres sur la sainte écriture. Bucanam, dans les cachots d'un monastère de Portugal, composa sa belle paraphrase des psaumes de David, que le fameux poëte Nicolas Bourbou préférait à l'évêché de Paris. M. Pelisson de l'académie française, durant cinq ans de prison, reprit ses études de la langue grecque, de la philosophie et de la théologie, avec un soin qui a produit beaucoup de fruit. Jérôme Magius, dans les fers chez les Turcs, a écrit deux traités, l'un des cloches et l'autre du chevalet, sans d'autre secours que celui de sa mémoire; en quoi il a montré autant de force d'esprit que de profonde érudition. Estienne Zegedin, durant sa captivité à Constantinople, écrivit des livres de théologie. On prétend que ç'a été sur les galères de Barbarie, que Michel Cervante composa son dom Quixotte, qui est celui de tous les livres que M. de S. Evremont dit qu'il aimerait mieux avoir fait, parce qu'à son avis, il n'y en a point qui puisse contribuer davantage à nous former un bon goût de toutes choses.

La reine d'Angleterre, Henriette de France, avait l'esprit vif et heureux en jolies réparties. A son arrivée à Londres, le roi son époux lui montrant son cabinet, qui était l'un des plus riches de l'Europe, lui fit remarquer entr'autres un parfaitement beau portrait de Calvin, peint par Vandik, la plume à la main sur un livre, et les yeux attachés au ciel. La reine le regarda long-tems sans rien dire. A la fin le roi la voyant si appliquée, lui demanda à quoi elle pensait. Je pense sire (répondit cette princesse) que ce n'est pas merveille, si Calvin n'a rien fait qui vaille, puisqu'il ne regardait pas à ce qu'il faisait.

DE QUELQUES USAGES RUSSES

COMPARÉS À CEUX DES ANCIENS,*

PAR LE MARQUIS DE CASTELNAU.

De l'Hospitalité.

L'HOSPITALITE est un devoir plus strictement rempli par les Russes, qu'il ne l'était autrefois à Athènes et à Rome; ailleurs on cite des exemples d'hospitalité, ailleurs c'est une vertu que l'on admire; en Russie c'est un usage d'autant plus honorable pour cette nation qu'elle n'a point de rivale en ce genre.

Les Egyptiens regardaient les devoirs de l'hospitalité comme sacrés. Héliodore nous représente les Ethiopiens convaincus de ce même principe. Les Grecs firent de l'hospitalité un point essentiel de leur religion, et l'établirent sur la fable de Jupiter descendu sur la terre pour châtier Lycaon qui égorgeait ses hôtes; chaque Grec voyait dans le voyageur étranger Jupiter déguisé, et la crainte d'être désagréable au dieu faisait redoubler les soins et les attentions qu'on avait pour l'inconnu.

Le principe d'hospitalité est plus noble en Russie, il est dépouillé de toute idée de crainte: non-seulement on accueille les étrangers de bon cœur, avec plaisir, mais même avec reconnaissance; chose unique, admirable et pas assez admirée, on les remercie de la préférence qu'ils ont accordée.

C'est un beau trait de la vie d'Alexandre de Macédoine, que l'édit par

lequel il déclara "que les gens de bien de tous les pays étaient parens les uns des autres, qu'il n'y avait que les méchans qui fussent exclus de cet honneur."

Les Romains dans les beaux jours de la république, enchérissaient sur tout ce qui leur paraissait noble et vertueux; reconnaissant l'hospitalité comme le plus saint des devoirs, ils reconnurent aussi des dieux qui présidaient à son exécution; Jupiter, Hercule, Castor, Pollux, Minerve, Vénus, furent les divinités hospitalières. Cette vertu de l'hospitalité passa bientôt de la capitale dans les villes de l'empire; les colonies imitaient leur métropole; on accourait au-devant du nouvel arrivé, on le fêtait, on l'obligeait à se regarder comme de la maison. Il n'y a qu'un peuple en Europe qu'on puisse comparer aux anciens, et c'est le peuple Russe. Offrons maintenant les usages des uns et des autres, et nous y trouverons les mêmes principes et la même pratique.

Anciennement "Lorsqu'on était averti qu'un étranger arrivait, celui qui devait le recevoir allait au-devant de lui, et après l'avoir salué et lui avoir donné le nom de père, de frère ou d'ami, plutôt selon son âge que par rapport à sa qualité, il lui tendait la main, le menait dans sa maison, le faisait asseoir et lui présentait du pain, du vin et du sel."

Il semble que cet article ait été copié d'après les usages Russes, il ne faut en excepter que le vin qui est suppléé par de l'eau de vie. "Ce n'était ordinairement qu'après le repas qu'on s'informait du nom de ses hôtes et du sujet de leurs voyages."

Souvent le paysan Russe fait des

* On ne peut peindre les mœurs d'un rassemblement d'autant de nations différentes, que la nouvelle Russie en renferme. Le seul gouvernement de Catherinoslaw, et une partie de celui de Kerson, réunissent beaucoup de Russes; nous nous contenterons de faire un rapprochement entre les usages de ces Russes, et ceux des Grecs et des Romains.

questions pendant le repas ; mais l'habitude de servir l'*ante cœnium* des Romains existe et chez le noble et chez l'artisan ; ainsi on présente quelque chose avant le repas dans toute la Russie. A Rome c'était le plus souvent des huîtres ; en Russie ce sont des viandes salées, du poisson séché, ou des œufs de poisson.

“Il était de l'usage et de la décence de ne point laisser partir ses hôtes sans leur faire des présents, qu'on appelait *xenia* ; ceux qui les recevaient les gardaient soigneusement, comme un gage d'une alliance consacrée par la religion. On rompait aussi une pièce de monnaie ou plus communément on sciait un morceau d'ivoire dont chacun des contractans gardait la moitié, c'est ce qui est appelé par les anciens *tessera hospitalitatis*.”*

Le voyageur Russe salue en sortant l'image qui est placée au haut du mur, comme il l'a saluée en entrant. S'il est pauvre, la maîtresse de la maison lui donne une pièce de monnaie et met du pain dans son sac, en le remerciant et lui souhaitant un heureux voyage au nom de Dieu.

Les droits de l'hospitalité étaient si sacrés parmi les anciens, qu'on regardait le meurtre d'un hôte comme le crime le plus irrémissible, et quoiqu'il fût involontaire, on croyait qu'il attirait la vengeance de tous les dieux.”

Un paysan Russe, non-seulement repousse toute insulte faite à son hôte, mais il s'en trouve personnellement offensé.

Hospitalité de Russie, je te bénis ! puisse l'hommage de la reconnaissance de tous ceux qui t'ont éprouvée, être digne de toi ! Liée aux vertus héroïques, tu ajoutes à leur sacré caractère ; tu es dans le sein de ton pays le complément de cette gloire si répandue au dehors.

* Le *tessera hospitalitatis* ne doit point être confondu avec *xenia* des Grecs : ce dernier était un présent donné par le maître de la maison, selon les circonstances où le voyageur se trouvait.

Des Surnoms.

L'usage d'ajouter au nom d'une personne celui de ses qualités, de ses exploits, ou le nom de son père, remonte à la plus haute antiquité.

Les Hébreux portaient le nom de leur père, de la même manière que les Russes le pratiquent aujourd'hui ; ils disaient *Atchi-ben-Notti*, Atchi fils de Notti ; les Russes disent *Gabriel Petrowitch*, Gabriel, fils de Pierre.

Les divinités du paganisme eurent des surnoms ; ils se rapportaient ou à des goûts qui leur étaient particuliers, ou aux lieux consacrés pour leur culte : on disait Jupiter *Ammon*, Neptune *Poseïdon*, ou brise-vaisseaux, etc.

Les Romains adoptèrent cet usage : le nom d'un pays conquis était ajouté à celui du vainqueur ; c'est ainsi que Scipion fut surnommé *l'Africain*. Les Russes pratiquent cet usage, qui est la distinction la plus flatteuse qu'une famille puisse recevoir.

Préjugés.

On ne peut s'empêcher de jeter quelques ombres défavorables sur un tableau renfermant un précis des usages qui s'unissent aux mœurs ; mais en reprochant de légères imperfections, on avoue de même que les préjugés s'effacent tous les jours ; à peine les retrouve-t-on dans la classe où l'éducation fait des progrès. Ce n'est que dans la portion la moins fortunée de la société, chez laquelle les lumières parviennent plus lentement, qu'on retrouve la racine des préjugés, qui ne pourra être entièrement extirpée qu'après une lutte longue et pénible.

La fascination nommée par les Grecs *bazeania*, et à laquelle un grand nombre de femmes Grecques ajoutaient foi, conserve encore beaucoup de partisans parmi les femmes Russes. On entend par fascination, le maléfice produit par une âme forte sur une plus faible ; il est dans la nature que ce préjugé se déracine

plus difficilement, parce qu'il tient aux affections les plus chères. Le nouveau-né présente à sa jeune mère un intérêt si vif, si puissant, que tout ce qui se rapporte à lui fait vibrer la corde des sensations de l'âme ; dans cet état, où trouver assez de force pour mépriser le préjugé ? Si le raisonnement l'emporte, on a beau faire, le cœur souffre encore un peu. Mernrialis a pensé,* que les corps des enfans et des femmes étaient plus exposés à la fascination, parce que les corps des enfans ne sont point défendus par leurs âmes, et que ceux des femmes le sont par des âmes faibles et timides.

Que de ménagemens ne faut-il pas à l'égard d'une bourgeoise accouchée depuis peu ! que d'art faut-il employer sur les questions qui regardent le nouveau-né ! Si par malheur, lorsque la nourrice présente cet enfant, on témoigne du plaisir de le voir frais et bien portant, la mère fait un mouvement d'improbation, et la fausse honte qui l'empêche d'éclater n'atteint point la nourrice ; elle se retire furieuse, en jetant un regard d'indignation sur le sorcier, qui s'avise de trouver le nourrisson en bon état ; viennent ensuite les contorsions, les simagrées, pour détruire le maléfice.

Les femmes Romaines étaient persuadées du pouvoir malin de la fascination. Dans leur sollicitude maternelle, elles demandaient des dieux protecteurs des enfans, et on leur fabriquait des dieux avec bien plus de facilité que les statuaires ne représentaient leurs images ; Fascinus devint le génie protecteur de l'enfance, et les déesses Cuba et Cumina lui furent adjointes dans son ministère. Cumina le faisait dormir, Cuba présidait au berceau, Fascinus garantissait des sortilèges.

Les symboles de ce dieu et de ces déesses prouvent le délire du culte religieux des Romains.

Divination.

La divination a beaucoup perdu de son crédit dans les grandes villes ; il n'y a plus que quelques paysans qui pensent de bonne foi qu'il n'est pas indifférent de jeter dans l'eau des figures de plomb ou de cire.

Le sort des cartes amuse encore quelques graves personnages, ce n'est pas qu'il faille les accuser de consulter le sort, c'est uniquement un délassement un peu difficile à concevoir ; mais s'il délasse, son but est rempli. Ce but n'est pas le même pour tous ; nous avons vu des dames de village interroger les cartes pour savoir si la récolte serait abondante, si un voyage serait heureux ; à leur exemple, de jeunes personnes cherchent à s'instruire, par le même moyen, du destin qui les attend durant l'année : si l'hy-men leur sourira, quel sera leur époux, et d'autres sujets mystérieux dont les arrêts devaient dépendre d'un an venant trop tôt ou trop tard, et qui donnaient à leur figure une impression gaie ou triste, suivant que les cartes en décidaient.

La crédulité excitée par la crainte ou par l'espérance, a été de tous les tems ; et si les femmes Russes qui n'ont pas reçu d'éducation, croient aux devins, si elles expliquent les songes, si l'inspection des mains leur promet des pronostics assurés, si elles sont persuadées de la mort, dans l'année, d'un des treize convives assis au même banquet, si une salière renversée est pour elles le signal d'un événement sinistre, convenons que ces puérilités ont eu des partisans dans tous les pays.

Les Hébreux expliquaient les songes ; les Grecs et les Romains consultaient le sort ; ils ouvraient leurs livres au hasard, et le passage qui se présentait le premier passait pour l'arrêt des destinées : ce fut ainsi que Brutus, ouvrant l'*Iliade* à l'endroit où Patrocle dit : " Le cruel destin et le fils de Latone lui ont ôté la vie " on conclut qu'il succomberait. Au rapport de Spartien Adrien ouvrit l'E-

* Mernrialis l. 1. c. 3.

néide et y trouva qu'il parviendrait à l'empire. Lampride en dit autant d'Alexandre Sévère.

L'esprit de superstition est l'enfant contrefait d'une imagination égarée ; c'est lui qui a créé les vertus accordées à certains jours, et les dangers qui en accompagnent d'autres ; c'est lui qui a établi le pouvoir innocemment accordé à certains nombres ; c'est aussi lui qu'une éducation soignée détruira.

Politesse.

Chaque pays est poli à sa manière : la politesse tient plus aux bienséances qu'aux affections du cœur ; c'est une monnaie reçue dont on paie et dont on est payé : ceux qui sont trop généreux dans ce genre de paiement sont des flatteurs.

A juger de la politesse d'une nation par ses révérences et ses saluts, la Russie l'emporterait sur toutes les autres : à considérer la politesse sous les rapports des bienséances à remplir, elle est adaptée en Russie aux mœurs et aux usages ; ainsi il y aurait de l'injustice d'exiger que les Russes fussent polis précisément de la même manière que ceux qui ont d'autres usages et d'autres mœurs.

Les Italiens sont plus démonstratifs, les Russes plus vrais ; les Français l'emportent par les attentions délicates, les Russes les surpassent par les attentions solides. La politesse française a tout l'extérieur de l'abandon, du dévouement noblement exprimé ; la politesse russe a beaucoup pris de cette expression parmi les grands ; mais chez les petits, les démonstrations tiennent trop à l'humilité.

On voit qu'en France cette politesse a pris son origine dans un état habituel de pétulance, dans cet honneur pointilleux prêt à se cabrer pour peu de chose ; d'où il résulte qu'on doit poliment excuser la plus petite inadvertance. La politesse russe est moins assujettie à ces nuances ; on les admettra avec le tems, car

l'exemple des grands devient partout la règle des petits.

La politesse des anciens a plus de rapport avec celle des Russes ; elle était de même plus réservée, mieux adaptée à l'âge, au rang, à la dignité des personnes, et dégagée de cette inquiétude de personnalité qui gâte ailleurs les agrémens de l'affabilité.

La politesse, considérée sous l'aspect des devoirs qu'un homme doit à un autre, est un acte de justice : la Russie l'observe comme les Grecs et les Romains l'ont observée.

Envisagée sous le rapport de l'amabilité, la politesse du midi de l'Europe a donné le bon ton au reste du monde.

Un Romain d'un rang supérieur ne laissait jamais apercevoir sa supériorité ; il semblait l'oublier lui-même pour mettre les autres à leur aise. Cette manière d'être poli a d'autant plus d'avantages réels, qu'indépendamment de la considération qui en augmente, on se fait des amis de tous ceux qui vous approchent. Il est hors de doute que les seigneurs de la Nouvelle Russie voudront imiter aussi les Romains dans cette dernière manière d'être poli.

Bains publics.

C'est un des usages qui rapproche le plus les Russes des anciens. Le bain de vapeur, qu'on nommait à Rome *Tepidarium*, est préparé en Russie d'une manière très-simple ; elle consiste à faire rougir des pierres sur lesquelles on jette de l'eau, ce qui remplit la chambre de vapeur. Dans la Nouvelle Russie on ne se roule point dans la neige ; mais on reçoit de l'eau froide sur le corps lorsqu'il est en sueur.

Les Romains, imitateurs des Grecs, adoptèrent l'usage des bains du tems de Pompée.* Mécène fit bâtir, sous Auguste, le premier bain à l'usage du peuple ; Agrippa, pendant qu'il

* Pline.

fut édile, en fit construire cent soixante-dix.

Dans la Nouvelle Russie, les sexes ont des bains séparés. On aurait tort de conclure que lorsque les Russes prenaient les bains en commun, l'honnêteté publique en souffrit. La plus grande preuve de l'innocence des mœurs, était sans doute de n'être pas scandalisé de ce qui révolterait d'autres peuples et d'autres mœurs.

Table de Pythagore.

Ce serait une omission que de passer sous silence, dans un rapprochement des usages anciens avec ceux des Russes, la table de Pythagore, qu'on nomme en Russe *chtchoty*.^{*} C'est un cadre long, divisé par plusieurs cordes d'airain parallèles; dans chacune de ces cordes sont passées une certaine quantité de petites boules d'ivoire, d'os ou de bois, toutes mobiles, et que l'on déplace à volonté dans toute l'étendue de la corde. D'après le rapport des nombres entre les parallèles supérieures et inférieures, on obtient sur-le-champ la résolution d'un compte.

Cet instrument, adopté dans la Nouvelle Russie, était en usage chez les Romains; *Fulvius Ursinus* et *Ciaconius* l'ont décrit d'après d'anciens monumens. On calcule dans les comptoirs de la Chine avec le même secours.

Poêles ou Fourneaux.

L'usage des poêles est commun aux Romains et aux Russes; mais

^{*} Il faut distinguer cette table de Pythagore de celle de multiplication qu'on lui attribue aussi: cette dernière ne sert uniquement qu'à multiplier un nombre par un autre, au lieu que l'*abacus pythagoricus* est une table de nombres par laquelle on peut trouver beaucoup de solutions arithmétiques. Les marchands Russes s'en servent avec la plus grande falicité.

il est surprenant que ses derniers n'aient pas adopté les *fornaces vaporariæ*: c'étaient des fourneaux construits sous terre, ayant leurs ouvertures placés de manière qu'elles communiquaient à des tuyaux dans chaque mur, et qui se fermaient près du toit. Ces longs tuyaux correspondaient à de plus petits qui traversaient dans les moindres murs: la disposition était tellement ordonnée que chaque pièce pourrait recevoir à volonté la chaleur par trois ou quatre ouvertures.

Nous ne confondons pas ce qu'on nomme tuyaux de chaleur, avec les *fornaces vaporariæ*. Les tuyaux de chaleur, connus en Nouvelle Russie, ne chauffent que quelques pièces, et sont des accessoires aux autres fourneaux, tandis que ceux dont nous parlons suffisaient pour chauffer toute une maison.

Habillement.

Rome, dans les premiers tems de la république, n'aspirait point à porter les vêtemens de la mode; ses armes composaient tout son luxe. C'est à ce tems reculé que se rapporte d'avantage le costume du paysan Russe avec celui des conquérans d'une partie du monde. Comme les Russes, ils avaient des peaux de brebis pour vêtemens et pour lit; comme les Russes, ils fabriquaient des étoffes de laine grossière, et en formaient de longues tuniques fermées par une ceinture; comme les paysans Russes, ils avaient la chaussure ouverte depuis le cou-de-pied et fermé par un lacet; le bas de la jambe était enveloppé de même, avec des bandes d'étoffes, connues sous le nom de *vincula*.^{*}

Lorsque la mode de penser, de parler, de se vêtir comme les Grecs,

^{*} Dans les *Métamorphoses*, Ovide dit: *Vincula duo pedibus demunt*; Virgile, dans l'*Enéide* l. 8. *et tyrrena pedum circumdant vincula plantis.*

s'empara des Romains, réforma une partie de leurs opinions, changea l'énergie de leurs expressions, en les adoucissant par les séductions de l'éloquence, le costume eut aussi ses variations. Dès lors, plus de ressemblance entre la manière de se vêtir à Rome, et celle dont le paysan Russe est vêtu depuis des tems immémoriaux.

Aussi, est-ce très-improprement qu'on a assimilé les *anutchi* des Russes au cothurne : Eschyle fut l'inventeur de ce dernier, pour grandir les acteurs qui représentaient les héros de ses tragédies. Un paysan Russe marcherait mal avec des talons hauts de trois ponces.

La noblesse, une grande partie de la bourgeoisie ont quitté en Nouvelle Russie le costume national ; les dames adoptent aussi celui du reste de l'Europe, que leurs grâces naturelles savent embellir.

Il est dans la bourgeoisie une classe de gens dont le luxe doit principalement éclater sur les vêtements de leurs femmes : le beau sexe, le même dans tous les pays, quant au vœu de plaire, a, dans celui-ci, le talent de persuader aux époux que leur honneur est lié à la mise de leurs épouses.

Il n'est pas possible de trouver d'objet de comparaison entre le vêtement des femmes Russes et celui des Grecques et des Romaines : elles n'ont entre elles de commun que le fard, mais avec des restrictions à l'honneur des femmes Russes.

Les Romaines avaient deux visages : celui de la maison, pour l'époux, c'était le visage domestique ; il était couvert d'une pâte que Popée inventa. Juvénal nous apprend que les lèvres de l'époux s'y prenaient à la glu. *Hinc miseri viscantur labra mariti.*

Le second visage était pour les amans. La femme Russe, au contraire, n'a enlaidi sa figure avec du blanc, du noir et du rouge, que pour payer le tribut à l'usage ; rendue

chez elle, sa figure est toute à la nature, un seau d'eau la débarbouille.

Sous Auguste, il n'y avait que les femmes de qualité qui osassent mettre du rouge ; mais après lui, ce fut l'usage général. En Russie, au contraire, il paraît que de tout tems les femmes se sont fardées.

Danse.

La danse Russe a un caractère qui lui est particulier ; c'est une action où l'on distingue l'exposition, le nœud et le dénouement.

De bonne foi, convenons qu'il y a une distance énorme entre cette danse et ces froides contre-danses, ces anglaises, &c., où, aux ordres d'un orchestre, on saute pour le plaisir de sauter, où l'on recommence la même figure jusqu'à ce que la fatigue termine la monotonie de la danse.

Dans la danse Russe, au contraire, tout est jeu, motif, action. Une pantomime décente* est l'interprète de vos sentimens ; c'est vous qui subordonnez l'orchestre, qui trompez à votre gré l'attente du spectateur, en introduisant une scène nouvelle ; qui terminez quand il vous plaît, qui jouissez, en un mot.

Sont-ce les Grecs qui ont fourni aux Russes ce genre de danse ? Un pédant écrira des volumes pour le prouver ; je l'ignore. Eh ! pourquoi cette fureur de vouloir trouver à toutes choses une origine fixe, comme s'il n'était pas permis à un peuple gai et spirituel d'être lui-même l'auteur de ce qui nous frappe dans la manière de varier ses plaisirs ?

* On abuse de tout, mais la décence m'a paru le plus strictement observée dans la bonne compagnie.

Chez le peuple, on y retrouve l'âme, le sentiment, le jeu, la diction même la mieux exprimée. Un paysan ne, serait pas aussi éloquent dans ces discours qu'il l'est dans sa danse ; l'éducation lui manque dans le premier cas, son âme lui suffit dans le second.

sirs ? Je ne fais ici que des comparaisons entre les usages anciens et les usages Russes ; je me garde bien de perdre mon tems à établir ce qui ni d'autres ni moi, ne saurions prouver ; ainsi quoi qu'il en puisse être, cette danse faisait les délices des Ioniens avec cette différence que l'Ionie étant le pays le plus voluptueux de l'Asie, " sa musique, sa danse, sa poésie, se sentaient de sa mollesse." Il serait aussi indécent que déplacé de décrire la danse de Samos, elle avait à Milet un caractère piquant, parce qu'il y régnait plus de décence.

Les Romains avaient pris des Grecs la danse nuptiale, les Grecs la tenaient des Egyptiens ; mais ni les Egyptiens, ni les Grecs, ne se permirent les obscénités que Tibère autorisait à Rome.

Chez les Russes, dont les mœurs étaient pures, la danse des noces participa de ces mœurs, et conserva la décence que les Romains avaient négligée.

Il ne faut pas confondre ce genre de danse avec la *khorovodi*, ou danse nuptiale Russe, qui s'exécute en dansant en rond.

A Rome, la fureur de la danse nuptiale alla si loin, que les jeunes gens de qualité remplaçaient les acteurs à gages, et Domitien chassa du sénat des pères conscrits qui s'étaient avilis au point d'exécuter en public ces sortes de danses.

Ainsi la danse nationale Russe remonte à l'antiquité la plus reculée, sans avoir altéré les mœurs, sans avoir provoqué ce goût de libertinage qui perdit Athènes et Rome.

Danses Champêtres.

" Pan, qui les inventa, voulut qu'elles fussent exécutées dans la belle saison, au milieu des bois. Les Grecs et les Romains avaient

grand soin de les rendre très-solennelles dans la célébration des fêtes du dieu qu'ils en croyaient l'inventeur. Elles étaient d'un caractère vif et gai : les jeunes filles et les jeunes garçons les exécutaient avec une couronne de chêne sur la tête, et des guirlandes de fleurs qui leur descendaient de l'épaule gauche et étaient rattachées sur le côté droit."

Ce que je viens de transcrire est littéralement observé par les paysans Russes : au lieu de couronnes de chêne ils se servent, en Nouvelle Russie, de fleurs jaunes, également disposées en couronnes, et les guirlandes sont remplacées par des gâteaux qui ne gâtent rien à la fête.

Danses Militaires.

Les danses militaires sont très-anciennes en Russie ; elles nous rappellent celles des Spartiates qui, braves comme les Russes, allaient en dansant à la rencontre de l'ennemi. De nos jours ces danses sont tombées en désuétude ; en changeant les armes on a nécessairement rendu la danse armée difficile et dangereuse ; une baïonnette bien affilée n'est point propre à cet exercice. On se contente, dans la cavalerie, de frapper les éperons l'un contre l'autre, d'agiter les garnitures des sabres de manière que leur cliquetis marque la mesure.

La danse des Romains consacrée au dieu Mars ne peut être considérée comme une danse militaire, puisque c'étaient douze prêtres qui dansaient en chantant des hymnes en l'honneur du Dieu des combats.

La danse des Kozaks appartient en propre à la Nouvelle Russie ; elle a été répandue dans tout l'empire ; les étrangers la connaissent aussi.

BAGATELLES.

GUSTAVE Adolphe, le conquérant du Nord, regardait les combats particuliers, comme la ruine de la discipline. Dans le dessein d'abolir dans son armée cette coutume barbare : il avait prononcé la peine de mort contre tous ceux qui se battraient en duel. Quelque tems après que cette loi eût été portée, deux officiers supérieurs qui avaient eu quelque démêlé ensemble, demandèrent au roi la permission de vider leur querelle l'épée à la main. Gustave fut d'abord indigné de la proposition; il y consentit néanmoins; mais il ajouta, qu'il voulait être témoin du combat, dont il assigna l'heure et le lieu. Il s'y rend avec un corps d'infanterie qui environne les deux champions. Ensuite il appelle le boursoufflé de l'armée, et lui dit : "*Un tel*, dans l'instant qu'il y en aura un de tué, coupe devant moi la tête à l'autre." A ces mots les deux officiers restèrent quelque tems immobiles; mais reconnaissant bientôt la faute qu'ils avaient faite, ils se jetèrent aux pieds du roi, lui demandèrent pardon, et se jurèrent l'un à l'autre une éternelle amitié.

—
Commissaire embarrassé.—Une duchesse était accusée de magie. On nomme un commissaire pour lui faire subir interrogatoire. La laideur affreuse du magistrat, et la gravité concertée, auraient pu effrayer toute autre que cette dame. Cependant elle le laissa tranquillement s'acquiescer de sa commission. Elle avoua le désir qu'elle avait eu de lier conversation avec le diable, et qu'elle avait même vu cet ange infernal. Comment était-il fait, lui demanda le commissaire ?—Ma foi, répondit la duchesse, si vous voulez que je vous le dépeigne au naturel, tenez, Monsieur, il vous ressemblait comme deux gouttes d'eau : puis s'adressant au greffier : Ecrivez ma réponse, lui dit-elle. Le commissaire qui vit que cette procédure apprêterait à rire à ses dépens, jugea à propos de supprimer le procès-verbal.

Vers l'an 1650, il y eut à Tunis une

peste qui donna lieu à un fait assez particulier. Un prêtre de la mission française, nommé *Levacher*, qui demeurait dans cette ville, avait avec lui un autre prêtre de la même mission, nommé *Guérin*. La peste ayant frappé le premier, il fut en peu de tems tenu pour mort. et on se mit en devoir de l'ensevelir. M. Guérin écrivit en conséquence à M. Vincent, supérieur général de la mission en France, qu'il avait plu à Dieu de disposer de M. Levacher, et qu'il allait le faire porter en terre. La lettre fut aussitôt remise à un capitaine de vaisseau, qui était près de partir pour la France. Comme on était sur le point de mettre M. Levacher dans la bierre, il fit quelques mouvemens qui indiquèrent qu'il n'était pas mort. Aussitôt on le tira de son suaire, et on le remit dans son lit, cependant M. Guérin fut aussi frappé de la peste avec tant de violence qu'elle le tua véritablement en peu d'heures; et il fut enterré. Quelques jours s'étant passés, et M. Levacher bien rétabli, ne sachant pas ce que M. Guérin avait écrit de lui, manda aussi à M. Vincent que Dieu avait disposé de M. Guérin, envoya sa lettre au capitaine prêt à partir. C'était le même qui avait reçu la première, et qui attendait pour son départ un vent favorable. Le voyage ayant été heureux, le supérieur général de la mission reçut en même tems les deux lettres, dont la date ne différait pas beaucoup. On peut juger qu'elle fut la surprise de ce supérieur, de recevoir deux lettres de deux hommes qui mandait la mort l'un de l'autre, de la même manière, et avec les mêmes circonstances. On ne pouvait méconnaître leur écriture, ni le cachet de la mission. On ne savait enfin que penser de cette aventure, dont le mystère ne fut éclairci que quelques mois après.

—
Le duc de Roquelaure n'était pas beau. Un jour ce seigneur rencontrant un Auvergnat fort laid, qui avait des affaires à Versailles, il le présenta à Louis XIV, en lui disant,

qu'il avait les plus grandes obligations à ce gentilhomme. Le roi voulut bien accorder la grâce qui lui était demandée, et s'informa du duc quelles étaient les obligations qu'il devait à cet homme.—Ah! Sire, repartit M. de Roquelaure, sans ce magot-là, je serais l'homme le plus laid de votre royaume. Le roi sourit à cette saillie, et l'Auvergnat en homme d'esprit; ne fit pas semblant d'y prêter attention, et ne parut occupé que de sa reconnaissance.

Le duc d'Ossone, vice-roi de Naples, était allé sur les galères du roi d'Espagne le jour d'une grande fête, pour exercer le droit qu'il avait de délivrer un forçat. Il en interrogea plusieurs, qui tâchèrent tous de s'excuser et de le convaincre de leur innocence. Un seul avoua naïvement ses crimes, en disant qu'il méritait encore une plus grande punition. *Qu'on chasse, dit le duc, ce méchant homme, de peur qu'il ne pervertisse ces honnêtes gens-là.* Il récompensa ainsi la sincérité de ce galérien.

Le Sultan Amurath, avait défendu le tabac. Se trouvant un jour déguisé à Scutaret, il se plaça dans la barque qui passe à Constantinople. Il y avait un Spahis qui se mit à prendre du tabac; le grand Seigneur lui demanda s'il n'avait pas peur des défenses; il répondit que personne ne pouvait l'empêcher d'en prendre, que c'était son pain et lui demanda s'il en voulait. Le grand Seigneur ayant pris sa pipe, se mit dans un coin de la barque pour fumer, comme s'il eût appréhendé d'être vu. Lorsqu'ils furent à terre, il invita le Spahis à venir boire du vin en un lieu où il y en avait de bon. Celui-ci y ayant consenti, le grand Seigneur le mena vers le lieu où ses gens l'attendaient; et en étant assez proche, il crut, comme il était très-fort, qu'il pourrait lui seul arrêter cet homme; c'est pourquoi il le prit par le collet. Le Spahis, étonné de cette hardiesse, soupçonna que c'était le grand Seigneur, et se voyant perdu, il prit vivement sa masse qui pendait à sa ceinture, et lui en donna un si grand coup sur les reins, qu'il le jeta par terre et s'enfuit. Ce prince piqué d'avoir manqué son coup, fit publier qu'il tenait pour brave ce-

lui qui était l'auteur de cette action, et que s'il se présentait il lui donnerait une grande récompense; mais le Spahis qui ne se fiait pas à sa parole, demeura inconnu.

Ceux qui gouvernent l'éléphant ont observé qu'il connaissait bien ceux qui se moquaient de lui, et qu'ils s'en vengeaient lorsqu'il pouvait en trouver l'occasion. Un peintre voulait dessiner un éléphant en une attitude extraordinaire, qui était de tenir la trompe levée et la gueule ouverte. Le domestique du peintre, pour le faire demeurer en cet état, lui jetait des fruits dans la gueule et, le plus souvent, faisait semblant d'en jeter. L'animal en fut irrité; et, comme s'il eût reconnu que l'envie que le peintre avait de le dessiner était la cause de cette importunité, au lieu de s'en prendre au domestique, il s'adressa au maître et lui jeta, par la trompe, une quantité d'eau dont il gâta le papier sur lequel le peintre dessinait.

Voici deux autres faits relatifs à l'éléphant. Un éléphant maltraité par son cornac, (c'est ainsi qu'on appelle son conducteur), s'en était vengé en le tuant. Sa femme témoin de ce spectacle, prit ses deux enfans et les jeta aux pieds de l'animal encore tout furieux, en lui disant: "Puisque tu as tué mon mari, ôte-moi aussi la vie, ainsi qu'à mes enfans. L'éléphant s'arrêta tout court, s'adoucit, et comme s'il eût été touché de regret, prit avec sa trompe le plus grand de ses deux enfans le mit sur son cou, l'adopta pour son cornac et n'en voulut point souffrir d'autre.

Si l'éléphant est vindicatif, il n'est pas moins reconnaissant. Un soldat de Pondicheri, qui avait coutume de porter à un de ces animaux une certaine mesure d'arac chaque fois qu'il touchait son prêt, ayant un jour bu plus que de raison, et se voyant poursuivi par la garde, qui voulait le conduire en prison, se réfugia sous l'éléphant et s'y endormit. Ce fut en vain que la garde tenta de l'arracher de cet asile, l'éléphant le défendit avec sa trompe. Le lendemain le soldat, revenu de son ivresse, frémit à son réveil de se voir couché sous un animal d'une grosseur si énorme. L'éléphant, qui sans doute poursuit l'historien, s'aperçut de son effroi, le caressa avec sa trompe pour le rassurer, et lui fit entendre qu'il pouvait s'en aller.

POÉSIE.

LE TOMBEAU DE MON FRÈRE.

LES champs ont revêtu leur parure brillante ;
 L'oiseau long-tems muet a retrouvé sa voix ;
 Sur les coteaux, dans la plaine riante,
 De bonheur et d'amour tout se rit à la fois.

Mais dans ces beaux jours d'espérance,
 Quel souvenir amer réveillant mes douleurs,
 Sur ma paupière humide appelle encor des pleurs ?
 Hélas ! quand tout renaît à la douce existence,
 Toi seul ne reviens point de la nuit du trépas !

Trop cher Auguste, et les larmes d'un frère
 Baignent sans animer ta fragile poussière :
 L'homme une fois tombé ne se relève pas.

Jeune arbrisseau, vers cette vie
 Tu t'élançais riche d'espoir :
 Nous t'avons vu tomber, comme dans la prairie
 Tombe la fleur sous l'haleine du soir.
 A peine encor ta paupière tremblante
 Avait vu douze fois la pompe des saisons,
 Et sur la plaine étincelante
 Se balancer l'or des moissons.

Adieu donc, ô mon jeune frère !
 Nous n'irons plus jamais folâtrer sous l'ormeau :
 Nous n'irons plus dans le bois solitaire
 Chercher le nid du jeune oiseau ;
 Et quand des nuits l'étoile radieuse
 Rappellera chaque troupeau
 Désertant du vallon l'horreur silencieuse,
 Je regagnerai seul le calme du hameau :
 Seul sur la tombe d'une mère
 Morne et pensif j'irai m'asseoir,
 Et seul aussi de la bouche d'un père,
 Je recevrai le doux baiser du soir.

Mais pourquoi te pleurer ? Agité par l'orage,
 A travers les douleurs l'homme marche au tombeau.
 La mort n'est que la fin d'un pénible voyage,
 Et l'aurore d'un jour plus durable et plus beau.

Repose en paix sous cette pierre
 Où finirent tes maux, où sont nés mes malheurs ;
 Fidèle au souvenir d'un frère,
 J'y porterai souvent le tribut de mes pleurs.
 Et si l'orage un jour s'amassait sur ma tête,
 Je viendrai près de ce tombeau
 Réclamer un asile aux coups de la tempête,
 Et d'une triste vie abdiquer le fardeau.

FÉNÉLON.

Oh, qu'il a bien fondé ses droits à mon amour,
 Qu'il a bien des humains mérité le retour,
 Celui dont le nom seul m'attendrit, me soulage,
 Ce Fénélon, si cher à l'enfant comme au sage !
 O que de la bonté le pouvoir est charmant !
 La vertu plairait moins sans son enchantement,
 Que j'aime à retrouver sous sa plume éloquente
 D'un père affectueux la morale touchante !
 Souvent de ses écrits savourant la douceur,
 J'ai dit : C'est un ami qui me livre son cœur,
 C'est un consolateur envoyé dans mes peines
 Qui m'allège le poids des misères humaines ;
 C'est un ange de paix apparu dans la nuit
 Dont le flambeau prudent m'éclaire et me conduit.
 Vous, dont l'âme insensible, à l'amitié fermée,
 Contre les maux d'autrui reste toujours armée,
 Vous qui méconnaissiez le plaisir d'être humains,
 Puisse son livre aimable un jour orner vos mains ?
 Alors s'amollira votre rigueur farouche :
 La douce aménité sera sur votre bouche ;
 Par un lien céleste à leur sort attaché,
 De vos frères bientôt tendrement rapproché,
 Vous connaîtrez alors la noble jouissance
 Compagne de l'amour et de la bienfaisance ;
 Et, fier de vous trouver un cœur sensible et bon,
 Vous bénirez le Dieu qui créa Fénélon.

LE CURIEUX.—FABLE DE M. KRILOFF,

D'où sortez-vous, Damis ? vous êtes hors d'haleine ?—
 Je viens du Muséum ; et ce n'est pas sans peine
 Que j'ai quitté cet endroit merveilleux,
 Tout, en effet, y captive les yeux ;
 En abrégé l'on y trouve le monde
 Fort proprement dans des cases rangé :
 Sans avoir du tout voyagé,
 On voit combien la nature est féconde,
 Et variée en ses proportions ;
 Que d'insectes, de limaçons,
 De gros oiseaux, pendus à des ficelles ;
 Que de mouches, de papillons,
 Dont l'arc-en-ciel semble avoir peint les ailes !
 On y voit tout ; même des pucerons,
 Des singes empaillés, des serpens en bouteilles ;
 On ne tarirait pas sur toutes ces merveilles,
 Quoi qu'il en soit, me voilà bien campé :
 J'ai tout vu, Dieu merci ! rien ne m'est échappé :
 Je suis content de ma journée,—
 Et l'éléphant, comment vous a-t-il plu ?—
 L'éléphant, dites-vous ? En faisant ma tournée,
 J'aurai passé devant, sans l'avoir aperçu.

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

MONTS-OURALS.

Voyage scientifique.—M. le sénateur Soïmonof, et le docteur Fuchs, professeur de médecine à l'Université de Casan, viennent de faire, aux Monts-Oural, un voyage qui sera aussi utile aux intérêts de la science qu'à ceux du gouvernement. Ces deux savans ont visité les mines d'or qui ont été découvertes pendant ces trois dernières années. Ils ont reconnu que les mines, situés à l'est de l'Oural, sont très-riches et d'une exploitation facile. Ce métal s'y trouve sous la forme de grains d'or dans une terre glaise qu'on rencontre presque immédiatement sous le gazon. Des enfans suffisent pour faire le lavage de cette terre aurifère. On y a découvert des pierres précieuses, parmi lesquelles une, qui ressemble au saphir, a reçu le nom de *Soïmonite*.

SAINT-PÉTERSBOURG.

Société patriotique des Dames.—En 1812, plusieurs dames russes se réunirent, sous les auspices de l'impératrice Elizabeth, pour soulager les malheureuses victimes de la guerre. Elles s'occupèrent d'abord de secourir les pauvres les plus nécessiteux. Les malades et les infirmes furent placés dans des hôpitaux, où tous les soins leur furent prodigués. On procura un abri à ceux qui en manquaient, et du travail à ceux que l'on jugea capables d'exercer quelque profession, enfin, les orphelins furent recueillis dans des maisons d'éducation, et une tendre sollicitude veilla sur leurs besoins. Cette réunion de Dames bienfaisantes prit le nom de *Société patriotique des Dames de Saint-Petersbourg*, et, pour se former un capital, résolut que chaque membre verserait une somme de 200 roubles, par année, dans la caisse. Des dons de plu-

sieurs personnes généreuses, entre autres ceux des membres de la famille impériale, contribuèrent à donner à la Société patriotique les moyens d'atteindre son noble but. Depuis 1812, elle a employé à divers objets de bienfaisance une somme de 880,133 roubles (environ 880,000 francs). La Société a fondé un établissement d'éducation pour trente demoiselles nobles qui avaient perdu leurs parens, pendant la guerre de 1812. On y enseigne la religion, la littérature, et l'histoire russes; la géographie, l'histoire universelle, la langue et la littérature françaises: l'allemand, le dessin, la danse, la musique instrumentale et le chant d'église; enfin, les espèces d'ouvrages faits à la main qui peuvent convenir aux femmes. Plusieurs autres écoles ont été fondées par la Société patriotique, dans différens quartiers de Pétersbourg, et sont ouverte aux filles pauvres. Enfin, des secours annuels et accidentels sont accordés aux familles ruinées, aux vieillards qui ont passé l'âge de 65 ans, à des individus infirmes; des fonds sont envoyés dans différentes villes pour soulager les victimes de l'invasion.

COPENHAGUE.

Société des Sciences.—La classe d'histoire a proposé, pour sujet d'un prix qui sera décerné le 1^{er} Juin, 1824, une partie intéressante et peu approfondie de l'histoire: il s'agit de l'empire grec de Trébizonde, depuis 1204 à 1461. On sait qu'après la prise de Constantinople par les Latins, les Grecs, souffrant impatiemment la domination de ces derniers, refluèrent dans l'Asie-Mineure; mais l'empire de Trébizonde qui a duré 250 ans, est peu connu. C'est dans les écrivains de Byzance, dans quelques voyages et jusque dans les annales turques qu'il faut puiser des rensei-

gnemens. L'Académie ne veut pas que l'on néglige les expéditions chevaleresques et merveilleuses, sur lesquels il nous est parvenu quelques récits fabuleux.

GOtha.

Société d'encouragement pour l'industrie nationale.—Il vient de se former, à Gotha, une association de plusieurs habitans, pour l'encouragement et le perfectionnement de l'industrie. Cette association fera faire, chaque année, une exposition publique des objets d'art du pays.

HALE

Université.—Le nombre des élèves, pendant le semestre d'été, a été de plus de 1,100. Le gouvernement n'épargne rien pour notre université; il vient de faire agrandir le bâtiment de la bibliothèque et de donner un nouveau local pour le musée zoologique, qui, grâce aux soins de M. le professeur Nitzsch, offre maintenant un coup-d'œil aussi intéressant qu'instructif. Des négociations sont ouvertes pour acquérir une collection qui ajouterait beaucoup de prix à notre musée minéralogique; enfin, l'institution des accouchemens a reçu aussi des accroissemens considérables.

HONGRIE.

Polémique religieuse.—Les esprits sont fort agités maintenant par un écrit dirigé contre les protestans, et qui a pour auteur M. *Hohenegger*. Cet écrit intitulé: *Zeichen der Zeit*, et qui tend à réunir toutes les communions chrétiennes en une seule, inquiète d'autant plus que, s'il en faut croire les journaux d'Allemagne, il a paru sous la protection du prince archevêque Rudnay, auquel il est dédié. L'auteur, en conservant les apparences de la politesse, fait entendre que les protestans sont ennemis des

monarchies, et, pour le prouver, il donne des extraits des écrivains les plus marquans de cette religion; mais on lui reproche d'avoir isolé ces extraits et de les avoir même altérés, pour leur prêter un sens coupable. Peut-on, après cela, s'écrier avec présomption: *sapite reges! intelligite et erudimini qui judicatis terram!* Ce sont les docteurs du genre de M. Hohenegger qui entravent les bons effets de la sagesse des rois; et lorsque ceux-ci ont accordé une loi salutaire à une classe nombreuse de leurs sujets, s'il ne se trouvait pas entre les peuples et le prince d'imprudans et de malveillans interprètes, toutes choses en iraient mieux, et les protestans de Hongrie ne verraient pas dans leurs frères catholiques un esprit de prosélytisme, qui sans doute n'existe que dans quelques têtes exaltées.

LIÉGE.

Etablissement pour les sourds-muets.—C'est à une association d'hommes éclairés et bienfesans, formé en 1820, que la province et la ville de Liège doivent cette utile fondation. Réunissant leurs efforts à ceux d'un homme simple et modeste, comme l'abbé de l'Epée, plusieurs souscripteurs ont voulu contribuer, par des secours pécuniaires, aux bienfaits que ses leçons et son dévouement procurent aux sourds-muets. M. Poupliu se trouvait à la tête d'une école d'enseignement mutuel, lorsque la vue d'un tableau des signes à l'usage des sourds-muets le frappa, et lui inspira le désir d'être utile à quelques-uns de ces infortunés. Il en admit d'abord deux dans son école, et commença leur instruction. Cet essai réussit; il étendit ses soins à plusieurs autres malheureux, condamnés jusqu'alors à une complète ignorance. Aujourd'hui il est sur le point d'obtenir la récompense de ses travaux. L'école des sourds-muets va être entièrement séparée de l'école d'enseigne-

ment mutuel, et le respectable instituteur pourra consacrer uniquement aux sourds-muets le tems et les soins que, jusqu'à présent, il a été obligé de partager entre les deux établissemens qui lui étaient confiés.

DORDOGNE.—DOMME.

Action curative de la vaccine pour d'autre cas que la variole.—M. Lassère, D. M. P., déterminé à faire participer au bienfait de la vaccine un enfant de quatre ans, que ses parens refusaient constamment de soumettre à cette salutaire application, profita de la circonstance d'une tumeur que cet enfant avait à la première phalange du doigt médius de la main droite, et qui inquiétait cruellement la mère, pour la déterminer à permettre la vaccination sur la tumeur même, en lui en faisant espérer la guérison. Deux pustules vaccinales se développèrent ; et, quelque tems après la disparition de l'inflammation, on vit le volume de l'os du doigt diminuer très-sensiblement, la tumeur s'amoinrir de jour en jour, au point que, trois semaines après, le doigt avait repris ses dimensions naturelles ; et depuis, il est resté complètement guéri. Le mal dont cet enfant était atteint est le *spina ventosa*, de l'espèce à laquelle M. Boyer a reconnu que les enfans lymphatiques étaient sujets ; il occupait toute l'étendue de la phalange, sans attaquer les extrémités articulaires. Ce premier succès détermina le médecin à essayer la vaccine sur une jeune fille de quatorze ans qui avait au col quatre tumeurs de nature *scrophuleuse*, et contre lesquelles on avait infructueusement tenté l'usage d'un grand nombre de moyens, dits *anti scrophuleux*. Dix piqûres de vaccin furent pratiquées à un pouce des tumeurs : huit boutons se manifestèrent ; leur marche et leur dessication furent régulières. Après la chute des croûtes, les tumeurs présentèrent les caractères de l'inflammation sanguine. L'application réitérée des sangsues fut pres-

crite, on y joignit des purgatifs, un régime approprié au tempérament de la jeune fille fut suivi ; les symptômes de scrophule disparurent, et depuis lors ne se sont plus manifestés.

SUISSE.

Académie de Lausanne.—La retraite de M. COMTE, chargé par le conseil-d'état de l'enseignement du droit naturel, a laissé cette chaire vacante, à la veille de l'ouverture des cours. Ses leçons intéressantes, fécondes en vues neuves et justes, avaient constamment rassemblé un nombreux auditoire autour de ce professeur. Son noble caractère, sa vie sage, entièrement consacrée dans la retraite à sa famille et à la science, semblaient l'avoir placé sous l'égide du respect public et de l'hospitalité. En partant, il a emporté les suffrages honorables de beaucoup d'hommes éclairés et l'estime générale. Le tems et les épreuves exigés par la loi pour la nomination d'un professeur n'ont pas permis de songer à donner un successeur à M. Comte ; l'enseignement du droit naturel est confié *ad interim* à M. PIDOU, jeune jurisconsulte, dont les talens, les excellentes études et les connaissances étendues rappellent le souvenir d'un père qui fut l'honneur de notre magistrature, l'instituteur et l'ami de son fils. Un autre jeune jurisconsulte, M. PORCHET, vient d'être nommé professeur de droit romain : une chaire aussi importante, confiée à un homme de son âge, fait l'éloge de ses talens et de ses premiers travaux. —Le plus ancien de nos professeurs, M. DUTOIT, latiniste profond, qui joint le goût au savoir et le talent de faire admirer les grands classiques de Rome à l'art de parler leur langue avec éloquence, a obtenu un suppléant, M. BRIDEL ; le nom de ce jeune ecclésiastique, cher aux muses et aux sciences, les talens héréditaires dans sa famille, son mérite personnel, le guide sous lequel il a le bonheur d'entreprendre ses

travaux académiques, sont du plus heureux augure. Depuis quelques années, plusieurs jeunes gens ont été introduits au sein de notre académie, ou admis à suppléer des professeurs. On aurait tort de leur supposer un esprit d'innovation, ou la légèreté de la jeunesse : l'amour du bien et des lumières n'est pas nouveau dans notre académie ; et rien ne garantit mieux la stabilité du caractère que l'attachement aux vérités éternelles et au bon sens. Les vingt dernières années ont changé la face de l'académie de Lausanne. Elle fut fondée, à l'époque de la réformation, pour donner à l'église évangélique des pasteurs dignes d'elle, des pasteurs pieux et savans. Peu considérable d'abord, elle reçut des accroissemens successifs ; mais toutes les sciences, même les mathématiques n'y furent considérées que comme des sciences auxiliaires de la théologie. Pendant une période de trois siècles, elle produisit un grand nombre d'hommes dont les noms sont encore en vénération dans l'église ou dans la science ; mais elle ne fût qu'un séminaire en grand. L'indépendance de notre canton et notre attachement à cette indépendance ont progressivement changé le séminaire en institution nationale. De nouvelles branches d'enseignement, ajoutées aux anciennes, offrent une instruction plus variée au jeune théologien et présentent des ressources à toutes les autres classes. À la faveur de notre position topographique, de

nouveaux bienfaits du gouvernement changeraient aisément cette institution nationale en académie ou université européenne ; malgré les sacrifices considérables qu'exigerait une telle entreprise, l'intérêt de la science et de la vérité se trouverait d'accord, cette fois, avec l'intérêt pécuniaire. Quels que soient les changemens qu'on a déjà introduits dans l'organisation de notre Académie, les institutions et les habitudes du séminaire n'ont pas encore pu se renfermer dans les limites de la faculté de théologie. Quoique la majorité de ses membres puissent être laïques, l'académie en corps confère l'imposition des mains aux théologiens qui se consacrent au saint ministère ; l'académie en corps est chargée de l'inspection sur les ecclésiastiques qui n'ont pas de cure, du placement des *suffragans* ou vicaires, et, outre cela, d'une minutieuse administration en sous-ordre. De là, des occupations fastidieuses sans nombre, une correspondance sans limites, des assemblées sans fin. Ces dernières fonctions transforment le corps enseignant en une sorte de bureau administratif, et accablent les professeurs de travaux ennemis de l'étude ; bien qu'elles puissent être considérées comme des droits, les amis des sciences ne sauraient y voir que des corvées. Les seuls droits que nous devons être jaloux d'avoir ou de conserver, sont le loisir de chercher la vérité et la liberté de la dire.

LE MUSÉE

DES

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

No. 22] MARS, 1824. TOME IV.]

TABLE DES MATIÈRES.

	page		page
BIOGRAPHIE.			
Llorente (D. Jean-Antoine)	99	Les Adieux	136
MÉLANGES.		Ode, sur les Vicissitudes des Empires.....	137
Notice sur Mlle. Clairon, née à Saint Wanou de Condé, en 1723, morte à Paris le 31 Janvier 1803.....	103	NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.	
Lettres Philosophiques sur les Physionomies.—Lettre Troi- sième.....	110	Possessions Anglaises.—Kally- ghant.—Pont suspendu sur le Tolly's Nullah.....	140
De l'Éducation chez les Chinois, Deuxième Article.....	113	Calcutta.—Société Asiatique...	ib.
Diorama à Paris.....	117	Sérampour.—Collège.....	141
Le Spleen, où la Vallée de Lau- terbrunn.—Nouvelle Anglaise.	118	Suez.—Voyage scientifique....	142
De la Musique Instrumentale...	125	Vienne.—Bateaux à vapeur....	ib.
Ouverture des deux Momies ; appartenant à M. Cailliaud, à Paris.....	132	Heidelberg	ib.
BAGATELLES... ..	135	Hesse-Darmstadt. — Instruction des Israélites.....	143
POÉSIE		Berlin. — Nouveau Journal....	ib.
L'Amitié.....	136	Nécrologie.—Joh. H. Voigt....	ib.
		Florence.—Traduction du Grec.	144
		Rome.—Population.....	ib.
		Bruxelles.—Société de bienfe- sance des provinces méridio- nales des Pays-Bas.....	ib.

A LONDRES:

CHEZ SAMUEL LEIGH, LIBRAIRE, STRAND, No. 18;

SE TROUVE AUSSI CHEZ TREUTTET ET WÜRTZ, TREUTTET, JUN. ET RICHTER;
DULAU ET C^{nie}.; BOSSANGE ET C^{nie}.; ET BOOSEY ET FILS.

A PARIS, CHEZ TREUTTET ET WÜRTZ; BOSSANGE, PÈRE; ET CHEZ TOUS LES
LIBRAIRES DES PAYS ÉTRANGERS.

LE MUSÉE

Des Variétés Littéraires.

No. 22.]

MARS, 1824.

[TOME IV.

BIOGRAPHIE.

LLORENTE (D. JEAN-ANTOINE),

Naquit le 30 Mars 1756, à Rincón-delsoto, village aux environs de Calahorra, patrie du poète Prudence, dans la Vieille-Castille. Sa famille était pauvre, mais considérée par elle-même et par ses alliances. Orphelin à l'âge de 10 ans, il fut élevé par deux ecclésiastiques respectables, l'un, son oncle maternel D. Gonzalès de Mendizabal; l'autre, D. Manoel de Medrano, qu'il suivit à Tarrascone. Ce fut dans cette ville qu'il fit tous ses cours, et avec une telle distinction, qu'à l'âge de 14 ans il obtint la tonsure cléricale, qui le rendait habile à posséder des bénéfices patrimoniaux. Son protecteur l'envoya, en 1773, faire son droit à Saragosse, et compléter ses études à Madrid. Reçu bachelier en 1776, il obtint un bénéfice patrimonial, et reçut les ordres mineurs, et enfin, deux ans après, le diaconat par dispense d'âge. En 1780, il prit tous ses grades, fut reçu docteur à Valence, et concourut avec succès pour un canonat de la cathédrale de Tarrascone. L'année suivante, il reçut à Madrid le titre d'avocat au conseil suprême des Antilles, et de membre de l'académie canonique de Saint-Isidore; en 1782, il fut nommé procureur-fiscal, proviseur et vicaire-général de l'évêché de Calahorra. L'année suivante, la rencontre qu'il fit

d'un savant étranger opéra une révolution complète dans ses études. Ce savant lui prouva qu'il n'avait suivi que des maximes erronées, des principes faux, de mauvais préceptes. Il l'engagea à brûler tous ses auteurs, lui en indiqua d'autres, et M. Llorente eut le courage de suivre ces conseils sévères, auxquels il doit la juste réputation qu'il s'est acquise parmi les écrivains de cette époque. En 1805, il fut nommé commissaire du saint-office de Logroño. Pour occuper cet emploi, il fut obligé de faire de singulières preuves, de démontrer que ni lui, ni ses aïeux paternels et maternels jusqu'à la 3^{me} génération, n'avaient point été châtiés, par conséquent, pas brûlés par l'inquisition, et ne descendaient ni de Juifs, ni de Maures, ni d'hérétiques. De telles preuves seraient à présent aussi barbares en Espagne qu'elles le paraissaient alors au reste de l'Europe. Il fut ensuite nommé, par son évêque, examinateur syndical des prêtres qui demandaient des licences pour prêcher et pour confesser. C'était vraiment accepter une terrible responsabilité. A cette époque, M. Llorente, qui voyait au-delà, et peut-être au-dessus de tant de fonctions et d'exercices ecclésiastiques, conçut le grand projet de substituer un corps de jurisprudence nationale à l'étude des lois romaines. C'était devancer l'avenir.

Le ministre Florida-Blanca, consulté par M. Llorente, devina peut-être cet avenir, et le fit renoncer à son projet. Plusieurs mémoires ou discours, sur des sujets de localités ecclésiastiques, occupèrent les loisirs du vicair-général de Calahorra. Il composa aussi un singulier ouvrage, dont l'intérêt eût été peu aperçu à l'époque de la révolution française, laquelle le fit renoncer à le publier. Il était intitulé : *de la Prééminence des ambassadeurs d'Espagne sur ceux de France, auprès des conciles généraux, de la cour de Rome et des autres assemblées diplomatiques*. Le talent de M. Llorente devait passer encore par quelques épreuves d'une nature vraiment bizarre : gothiques témoignages de la barbarie du passé et de l'ignorance du présent. En 1788, il fut appelé à Madrid pour être consul du cabinet de la duchesse de Soto-Mayor, première dame d'honneur, et bientôt après nommé un de ses exécuteurs testamentaires ; il fut chargé, par le roi, de la tutelle du jeune duc, neveu et héritier de la défunte. En raison de cette fonction, car tout était officiel à la cour d'Espagne, M. Llorente fut condamné, malgré sa répugnance, à se livrer à l'étude des généalogies, et à composer, sur l'antiquité de la maison de Soto-Mayor, dont l'origine remonte au 11^{me} siècle, un ouvrage qui fut intitulé : *Histoire du procès de la maison de Soto-Mayor concernant plusieurs droits seigneuriaux depuis le 13^{me} siècle*. Cette branche de littérature est languissante en France depuis plusieurs règnes ; mais le terrain monarchique est si fertile qu'il ne faut pas désespérer de la voir reverdir. Le nouveau nobiliaire de MM. de Saint-Allais et de Courcelles est, sous ce rapport, un monument plein d'espérances. Un mémoire sur une noblesse plus antique, sur un cirque romain à Calahorra, fut dédié par M. Llorente au comte de Florida-Blanca. En 1789, il fut nommé secrétaire de l'inquisiteur de la cour, emploi probablement d'une nature fort étrange ; puis, chanoine de la cathédrale de Calahorra ;

et en sa qualité de membre honoraire de l'académie de Séville, il donna une bonne dissertation sur la situation géographique de l'ancienne Segobia. Pendant les années 1790 et 1791, le chanoine Llorente remplit les fonctions peu accréditées en France à présent, de censeur littéraire, et donna au public une nouvelle édition des lois promulguées en Espagne par les rois goths. Une intrigue de cour lui fit quitter Madrid et repartir pour sa résidence de Calahorra, où il rendit les plus grands services à une foule de prêtres français réfugiés. En 1793, M. Llorente fut nommé juge du tribunal de la Croisade dans son diocèse. C'était là que se jugeait tout procès relatif aux subsides que le clergé payait à l'état en vertu des bulles pontificales. Il conserva cette place jusqu'en 1805, et fut assez heureux, la même année, de prouver sa reconnaissance à D. Medrano, en contribuant à faire réussir, par un mémoire habile, les prétentions que le neveu de ce protecteur de sa première jeunesse avait au marquisat de Bellamazan. Il était occupé d'un grand travail sur le saint-office, par ordre du grand-inquisiteur, quand l'armée française envahit les provinces basques. Il fut chargé, par son chapitre, d'aller réclamer auprès du général en chef la levée du séquestre mis sur les propriétés ecclésiastiques de son diocèse, et il réussit pleinement. Il fit paraître un ouvrage considérable sous le titre de *Notices historiques sur les provinces de Alava Guipuscoa et Biscaye*. Cinq vol. in-4to, étaient déjà imprimés, et d'autres allaient l'être quand éclata la révolution d'Espagne. En 1801, M. Llorente fut arrêté par ordre de l'inquisition, en raison de différentes lettres adressées par lui à des personnes poursuivies par le saint-office. Il fut enfermé pendant 10 jours au couvent de Saint-Dominique, dépouillé de ses titres de commissaire et de secrétaire du saint-office, condamné à une amende pécuniaire et à un mois de retraite au désert de Calahorra, dans le couvent des Récollets. On garda tous ses papiers relatifs à

l'inquisition, à la politique et aux affaires ultramontaines. Rendu à la liberté, M. Llorente obtint encore diverses fonctions et dignités dans son chapitre. En 1804, il reçut le titre de correspondant de l'académie royale d'histoire de Madrid, qui, par un privilège peu analogue, donnait en même tems celui de valet-de-chambre ordinaire du roi. Les places s'accumulaient sur sa tête: il devint, de plus, chanoine de Tolède, écolâtre de cette cathédrale, et chancelier de son université, et en 1807, il reçut le cordon de Charles.III. Nommé, par le grand-duc-de Berg, membre de l'assemblée des notables chargés de donner une constitution à l'Espagne, M. Llorente partit pour Bayonne, et revint à Madrid avec le roi Joseph, qui le nomma conseiller-d'état. Peu après, il publia un *Mémoire héraldique sur les armes d'Espagne, avec un nouveau projet d'armoiries*. Il y avait alors autre chose à faire. Son projet fut goûté et oublié. Le roi Joseph ayant, par le plus noble exercice de sa royauté, supprimé, en 1809, le trop fameux saint-office, confia à M. Llorente la garde des archives de la suprême, et fit mettre à sa disposition celles des autres provinces, afin d'écrire une histoire complète de ce redoutable tribunal. C'est à cette disposition que le public doit l'excellent ouvrage de M. Llorente sur l'inquisition. Il ne prévoyait pas alors que ce serait en France que, proscrit, il le publierait, et en retirerait, indépendamment d'avantages lucratifs, la réputation d'un bon écrivain et d'un homme de bien. D'après les ordres confidentiels du roi Joseph, qui voulait préparer les esprits à la suppression des droits onéreux de la cour de Rome, M. Llorente publia une *Collection diplomatique de plusieurs écrits anciens et modernes sur les dispenses matrimoniales*. Chargé aussi de la direction des domaines, après avoir exécuté, avec autant de ménagement qu'il lui fut possible, les dispositions relatives à la suppression des couvens, il se livra exclusivement, en 1810, à ses fonctions de commissaire de la

Croisade, et rendit d'éminens services aux établissemens de bienfaisance. Un écrit de M. Llorente fixa alors l'attention du public. Il avait un titre dont l'intérêt était dans toute sa force: *Quelle a été l'opinion nationale sur l'inquisition?* Il prouva que l'opinion l'avait toujours repoussée. Le roi Joseph ayant dû quitter Madrid pour la seconde fois, M. Llorente le suivit à Valence, où il publia, par son ordre, plusieurs brochures, dans le but d'accoutumer la nation espagnole au gouvernement de ce prince, et de prouver que la guerre contre Napoléon était aussi onéreuse qu'inutile. Un autre écrit établissait que la régence de Cadix n'était que l'instrument du cabinet de Londres, qui exploitait l'Espagne à son profit. Cependant, il prêchait dans le désert, et il dut se réfugier en France après l'expulsion du roi Joseph. Une traduction inédite des *Animaux parlans de Casti*, occupa ses derniers loisirs dans sa patrie. Arrivé en France, il visita nos provinces méridionales, et se rendit à Paris. A peine Ferdinand fut-il remonté sur le trône, que M. Llorente reçut la notification qu'il ne pouvait rentrer en Espagne, et qu'il était dépouillé de ses biens. Le chapitre de Tolède le dépouilla également de ses dignités, et alors il dut songer à remplir, à Paris, son rôle, de la manière la plus honorable et la plus utile. Il commença par y publier: *Mémoire pour servir à l'histoire de la révolution d'Espagne*, en 2 vols. in-8vo., par D. J. Nellerto, anagramme de Llorente. L'auteur assure, pag. 158 de sa notice biographique, que M. de Pradt, auteur des *Mémoires sur la révolution d'Espagne*, en a puisé les quatre cinquièmes dans son ouvrage. M. Llorente fit un voyage à Londres à la fin de 1814, et revint s'établir à Paris où il publia, en l'honneur de l'antiquité de la maison de Bourbon, un in-folio, sous le titre d'*Illustration de l'arbre généalogique du roi d'Espagne Ferdinand VII*, lequel prince se trouve être le 34^{me} descendant en ligne directe de Sigerdus, roi des

Saxons, mort en 633. Le secrétaire du conseil suprême de Castille ayant donné ordre aux évêques du royaume de remplacer les ecclésiastiques réfugiés en France, et d'instruire leur procès, M. Llorente publia, à cette occasion, plusieurs mémoires justificatifs, qui n'eurent pour lui aucun résultat. On se rappelle, car il est impossible de l'oublier, l'étrange discours dans lequel M. Clauzel de Coussergues s'attacha à prouver, le 28 Février 1817, à la tribune de la chambre des députés, que l'inquisition était à présent le plus doux des tribunaux, le modèle de modération, borné à la censure des livres; que la tolérance régnait dans ses décrets, et que depuis la cessation des auto-da-fés, on se doutait à peine, en Espagne, de l'existence d'un tribunal. M. Llorente, qui en savait plus long sur ce chapitre que M. Clauzel de Coussergues, eut la politesse de lui prouver dans une lettre imprimée le 30 Mars, qu'il était très-mal informé: "Que ce bénin tribunal avait fait périr dans les flammes 1,578 personnes, depuis 1700 jusqu'en 1808, ce qui fait plus de 15 victimes par année: plus, 788 brûlées en effigie. Que 11,998 avaient été condamnées à des peines plus ou moins graves: en tout, 14,564 victimes dans l'espace de 108 ans; et que, comme aucune loi de l'inquisition n'était révoquée, l'assertion de M. Clauzel de Coussergues était d'autant plus mal fondée, qu'enfin, si en raison de la maturité des lumières, les supplices rigoureux n'étaient plus infligés publiquement, une foule de malheureux étaient condamnés à vivre, pendant une longue suite d'années, entre quatre murailles, sans aucune communication avec les vivans, et à y mourir sans avoir connu l'accusation, sans avoir pu se défendre, sans avoir eu un procès." Cette circonstance décida M. Llorente à publier en français les 4 vol. in-8vo., intitulés; *Histoire critique de l'inquisition d'Espagne*. Cet ouvrage distingué a été traduit en anglais, en allemand, en italien, et justement recommandé au public par les journaux

et les ouvrages périodiques de France. Il a été donné abrégé en un joli petit vol. in-18mo., Paris, 1823, sous le titre de: *Histoire abrégée de l'Inquisition d'Espagne*, par Léonard Gallois. Différens ouvrages honorent encore la littérature de M. Llorente: de ce nombre sont: 1^o *Dictionnaire topographique de l'Espagne, avec les noms anciens et modernes*; 2^o *Histoire d'Antoine Perez, premier secrétaire-d'état du roi Philippe II*; 3^o *Dissertation sur la division des évêchés en Espagne sous le roi Wamba dans le 7^{me} siècle*. Plusieurs ouvrages manuscrits de M. Llorente sur les droits politiques et les intérêts de l'Espagne, seront sans doute un jour donnés au public. Il a publié, en 1822, un petit volume très-intéressant, intitulé: *Observations critiques sur le roman de Gilblas*, dans lequel il prouve que l'ouvrage de Lesage, loin d'être original, est tiré du *Bachelier de Salamanque*, ouvrage inédit espagnol. L'*Histoire de D. Barthélemi de Las Casas*, précédée de la vie de cet illustre prélat, par M. Llorente, en 2 vol. in-8vo., est le dernier service que cet écrivain laborieux et éclairé ait rendu aux lettres. Jamais un plus homme de bien ne fut l'historien d'un homme plus vertueux. Le respectable Llorente mourut, dans le mois de Février 1823, à Madrid, peu de tems après son arrivée dans cette ville, par suite de son expulsion politique de la France; il était âgé de près de 70 ans. On ne peut douter que les fatigues d'un voyage forcé au milieu d'un hiver des plus rigoureux, n'aient hâté la fin de cet homme estimable, qui, ainsi qu'on l'a dit précédemment, avait rendu, pendant l'émigration française, au commencement de la révolution, des services de tout genre aux prêtres obligés de fuir en Espagne. Les amis de l'humanité et les amis des lettres regretteront également l'homme vertueux et le bienfaiteur des prêtres français, et le savant auteur de l'*Histoire de l'Inquisition* et des *Portraits des papes*.

MÉLANGES.

NOTICE SUR M^{LLE}. CLAIRON,

NÉE A SAINT-WANON DE CONDÉ, EN 1723, MORTE A PARIS
LE 31 JANVIER 1803.

DE tous les témoins nécessaires, celui qu'on est le moins obligé de croire, est sans contredit l'enfant qui raconte les détails de sa naissance. Ainsi, nous nous permettrons de douter, malgré le récit de M^{lle}. Clairon, que née avant terme pendant le carnaval, elle ait été baptisée à la hâte au milieu d'une salle de bal, par le curé et son vicaire, déguisés en arlequin et en gille. Il n'était pas besoin de cette fable pour signaler la vocation qui la fit comédienne. Ni la misère, ni les coups, ni l'ignorance ne purent l'en détourner, et sa volonté eut à cet égard la ténacité de l'instinct. En général, depuis le berceau jusqu'à la tombe, M^{lle}. Clairon n'a dû qu'à elle-même tout ce qu'elle a valu.

Cependant, elle trouva un premier obstacle dans l'espèce de contradiction que la nature avait mise entre ses dispositions morales et ses formes extérieures. Cette jeune flamande portait dans sa petite et délicate stature, un caractère énergique et passionné, et sous les jolis traits d'une physionomie vénitienne, cachait une *grande cervelle d'homme*, comme on le disait de la reine Elisabeth. Elle subit d'abord la loi des apparences; et née avec la mine d'une soubrette, force lui fut d'en accepter les rôles. Elle y débuta, dès l'âge de treize ans, à la Comédie-Italienne, et continua de les remplir dans des troupes de province, à Rouen, à Lille, à Gand, à Dunkerque, en figurant aussi, selon l'usage, dans des divertissemens de

chant et de danse. Sa voix acquit une telle étendue, qu'elle fut appelée à l'Opéra pour doubler M^{lle}. Lemaure, première cantatrice du tems. Mais, son inexpérience en musique la fit rentrer, malgré ses succès, dans la classe des soubrettes. Un ordre de débiter à la Comédie-Française, sous le tablier de Marton, fut donné à celle qui ne devait bientôt être connue dans les coulisses que par le sobriquet pompeux de *reine de Carthage*; elle payait pour sa jolie figure, comme Philopœmen pour sa mauvaise mine.

Ses débuts au Théâtre-Français eurent tout le merveilleux des métamorphoses. Quoique désignée pour doubler M^{lle}. Dangeville dans l'emploi des soubrettes, elle devait, à la forme des réglemens, de se montrer aussi dans quelques personnages tragiques. Or, la néophyte, substituant l'accessoire au principal, n'exigea pas seulement que son premier début se fit dans la tragédie, mais choisit le rôle de Phèdre, qui était le triomphe de M^{lle}. Dumesnil. Son droit et son opiniâtreté firent taire les réclamations, et l'on n'attendit plus qu'une issue burlesque de cet acte de démenche, où Lisette devait soutenir, aux yeux d'un public prévenu, le poids de la couronne et les feux de l'inceste. Le jour de l'épreuve justifia l'audace de l'entreprise. Le succès fut complet, et l'admiration universelle. Une autre Clairon sembla naître. On n'avait connu que son masque; c'est son âme qui débuta. Cha-

cun fut frappé du grandiose de sa petite taille ; et sa physionomie piquante étonna par sa majesté. Cette illusion était due à deux qualités de l'actrice, un organe plein, sonore, le plus beau qui eut retenti sur la scène française, et une âme de feu, que dirigeait une profonde intelligence. Les hommes de notre tems se feront une idée de ce prestige, s'ils ont vu cette infortunée Maillard, qui débuta, il y a quinze ans, au Théâtre-Français, où bientôt elle s'éteignit, consumée par ses passions ; et s'il se rappellent comment cette jeune fille, si petite et si jolie, s'élevait par enchantement à la taille héroïque de Roxane et d'Hermione, et d'une voix tonnante, que je crois encore entendre, envoyait Bajazet à la mort, et foudroyait l'assassin de Pyrrhus. M^{le}. Clairon soutint par d'autres rôles l'enthousiasme qu'elle avait excité dans *Phèdre*. Sa réception se fit sans obstacle et sans délai. Pendant vingt-deux années qu'elle occupa la scène, sa réputation alla toujours croissant, et le public fut constamment de l'avis de Voltaire, lorsqu'il écrivait : *Je suis Claironien*.

La postérité reconnaîtra les services que M^{le}. Clairon a rendus à l'art théâtral. La première, elle en fit une science, et tendit toujours à la perfection, c'est-à-dire, à l'expression de la vérité par des moyens nobles et de vives émotions. Secondée par Lekain, elle abolit les costumes de fantaisie, qui confondaient dans une commune mascarades les personnages de tous les tems et de tous les pays. On ne vit plus se mêler, dans la même pièce, telle que *Cinna* ou *Andromaque*, les acteurs vêtus en courtisans de Louis XIV, aux actrices parées en maîtresses de Louis XV*, et dès-lors les couleurs

locales plus respectées invitèrent les

des vêtemens de cette nation, qu'il parut également impossible de montrer sur la scène des Chinois habillés en français ou en magots. Joseph Vernet venait d'exposer ses premières *marines*, et la variété des costumes étrangers qu'il avait peints sur les ports de Marseille et de Toulon, était surtout admirée. Les amis de Voltaire, qui déjà vivait sur le territoire de Genève, engagèrent ce peintre à dessiner pour la nouvelle tragédie des costumes mixtes, juste assez chinois et assez français pour ne pas exciter le rire. Vernet eut cette complaisance, et M^{le} Clairon fit, dans son personnage d'*Idamé*, quelque altération à l'ancienne routine. La décoration présentait un superbe palais d'ordre corinthien, dont chaque colonne portait sur son chapiteau de feuille d'acanthé, le magot accroupi d'un mandarin occupé à lire. Cette tentative n'eut point alors de suites ; mais une autre épreuve de l'année suivante fut décisive. M^{le}. Clairon était venue donner quelques représentations à Marseille, lorsque le maréchal de Richelieu y débarqua, tout couvert des lauriers de Mahon. Le jour que le vainqueur se rendit au spectacle, elle l'embrassa et le complimenta au haut de l'escalier, dans le costume d'*Alzire*, c'est-à-dire, en belle robe de soie mordorée, avec un soleil appliqué en larmes d'or sur la poitrine, et un petit panier circulaire ou tonnelet chargé de poupons *jonquille*. Le jour suivant, elle joua *Zaïre* dans une parure non moins ridicule, et fut poignardée sur un canapé français, et fort embarrassée après sa mort dans un énorme panier de cour chamarré d'or et d'argent. Le soir elle soupait, suivant son usage, chez le duc de Villars, gouverneur de la province, avec le maréchal de Richelieu et son état-major ; elle se trouva placée à table à côté d'une dame grecque, que M. Guys, riche négociant, et auteur de *Voyages en Italie* et en Grèce, avait épousée à Constantinople. Après les éloges que méritait son jeu, cette dame témoigna à M^{le}. Clairon ses regrets de ne pas lui avoir proposé pour le rôle de Zaïre un des habillemens grecs qu'elle avait apportés de son pays. L'actrice fut vivement frappée de cette idée ; et comme elle devait jouer la pièce une seconde fois non-seulement M^{me}. Guys lui envoya un de ses costumes byzantins, mais elle vint elle-même l'habiller. Le public applaudit cette nouveauté avec transport, et M^{me}. Guys en prit occasion de faire présent à M^{le}. Clairon d'un ajustement oriental complet, dont une magnifique pelisse faisait partie. De retour à Paris, M^{le}. Clairon s'empessa de renouveler une expérience dont le bon sens et la nécessité furent si fortement sentis, que la réforme devint générale pour

* Voici quelques particularités inconnues sur cette révolution des costumes. La représentation de l'*Orphelin de la Chine*, au mois d'Août 1755, en offrit la première idée. La manie des productions chinoises en étoffes, en meubles, et en quincailleries, avait rendu si populaire la connaissance

acteurs et les écrivains dramatiques à moins s'écarter du naturel. M^{le}. Clairon elle-même changea son premier jeu trop emporté, et y substitua une manière raisonnée, où de plus grands effets naissaient de causes plus simples, comme ces liqueurs généreuses qui s'adoucissent en vieillissant, et perdent leur âpreté en gardant leur force. Cette réforme était le fruit d'études opiniâtres qui décelaient du jugement, de la sagacité, et une contention d'esprit peu commune. Chacun de ses rôles fut confronté par elle à l'histoire, à la philosophie morale, à la connaissance du cœur humain, et lui fit découvrir dans les pièces des effets et des intentions dont les auteurs étaient eux-mêmes les plus étonnés. Une tête naturellement poétique, une oreille sensible à l'euphonie, un débit fidèle aux moindres beautés, la rendaient précieuse aux gens de lettres. Le goût des arts du dessin et de la statuaire antique présidait à sa démarche, à ses attitudes, à l'expression de ses traits. Elle poussa l'amour de l'exactitude jusqu'à s'assurer, par des leçons d'anatomie, du mouvement des muscles faciaux et des règles du jeu muet ; et telle fut son ardeur scientifique, qu'elle dédaigna de s'apercevoir que de loin comme de près, le plus parfait des épouvantails doit être une femme anatomiste.

Par le soin, la profondeur et la perfection de son jeu, M^{le}. Clairon fut l'actrice des connaisseurs, des lettrés, des gens de goût, tandis que M^{le}. Dumesnil entraînait la multitude par quelques éclairs admirables qui jaillissaient d'un débit nu, précipité, incorrect et sans couleur. Celle-ci est, disait-on, l'interprète de la na-

ture, et l'autre est l'enfant de l'art. Mais il faut laisser à Dorat ces antithèses de rhéteur. Ce n'est pas sans art que M^{le}. Dumesnil donnait, par ses négligences, plus de relief aux élans de son âme ; et l'art n'était, chez M^{le}. Clairon, que la règle et l'ornement d'une nature non moins riche qu'énergique. Aussi remarquait-on, comme un témoignage de la franchise de son jeu, qu'elle excella surtout dans les rôles analogues à son propre caractère, vain, enthousiaste, altier et véhément. Ce caractère lui fit presque autant d'ennemis que ses talens. Mais, si elle en eut les torts et les ridicules, elle en recueillit aussi les avantages : le respect de soi-même, l'amour de la gloire, le désintéressement, la véracité, le goût du noble et du beau ; enfin, comme elle l'a écrit elle-même, *la force, le courage, et le cœur d'un galant homme*. On peut dire d'elle, et c'est un assez rare éloge, que, dans le cours entier de sa vie, toutes les fois qu'elle eut un parti à prendre, elle choisit le plus généreux. Ne soyons donc point surpris si elle eut des amis enthousiastes, non-seulement dans les hommes, mais parmi les femmes, entre lesquelles on peut citer la duchesse de Villeroi, la femme de l'intendant de Paris, Berthier de Sauvigny, et la princesse de Gallizin, qui la fit peindre par Wanloo dans un tableau magnifique, que Louis XV voulut enrichir d'une bordure de cinq mille francs, et que le comte de Valbelle fit graver. Une médaille fut aussi frappée en son honneur. La sculpture modela ses traits ; et deux charmantes épîtres de Voltaire lui assureront l'immortalité mieux que le marbre et le bronze.

M^{le}. Clairon, éniivrée de ces hommages, s'indigna du contraste de sa gloire avec l'abaissement de sa profession, et résolut d'abord de soustraire les gens de théâtre à l'excommunication religieuse. Il est vrai que cette rigueur n'a pas lieu dans les autres pays catholiques, et l'on re-

les deux sexes. La poudre, les mouches, les chignons, les papiers, les fontagnes, et mille autres fantaisies modernes, furent bannis du costume tragique ; les héroïnes de la Grèce et de Rome, les reines de Carthage et de Babylone, les sauvages du Pérou et de la Scandinavie, n'eurent plus rien à démêler avec l'almanach des modes.

marque que les mœurs des comédiens y sont infiniment meilleures qu'en France, résultat qui prouve, d'un côté, l'avantage des pratiques du culte, et de l'autre, le danger de la sévérité gallicane. Notre église avait des prélats d'un esprit assez élevé pour apprécier cette considération, si elle leur eut été soumise. Il paraît que M^{lle}. Clairon voulut l'emporter par d'autres voies. Elle inspira si mal un jurisconsulte inhabile, appelé *Huerne de La Motte*, que son *Mémoire* fut lacéré par la main du bourreau, et l'auteur rayé du tableau des avocats. Un siècle indifférent ne vit, dans la démarche de l'actrice, qu'une bouffée d'orgueil ; et ses camarades se rirent d'un zèle qui les touchait peu. Je crois cependant qu'au milieu de sa vanité, M^{lle}. Clairon écoutait aussi quelques pieux scrupules, dont les femmes, d'un cœur droit et d'une imagination vive, ne s'affranchissent jamais entièrement. Aujourd'hui, les gens de théâtre, mus de sentimens religieux, trouvent un refuge dans les communions évangéliques, qui n'étaient pas alors autorisées par les lois de l'état, comme elles le sont maintenant.

M^{lle}. Clairon échappa aux censures ecclésiastiques autrement qu'elle ne l'avait prévu. Un acteur du Théâtre-Français s'étant donné un spectacle par un procès scandaleux contre son chirurgien, ses camarades payèrent sa dette, et arrêtaient de ne plus communiquer avec lui. Cette résolution fit manquer une représentation de la tragédie du *Siège de Calais*, et causa un assez grand tumulte, à la suite duquel les principaux acteurs furent emprisonnés au *Fort-l'Evêque*. M^{lle}. Clairon y resta durant cinq jours, et tint pendant vingt-un les arrêts chez elle. Révoltée de ce traitement, elle donna sa démission, et l'autorité, alarmée de sa perte, vint négocier avec elle. Mais l'héroïne, plus inflexible dans son repos qu'Achille sous sa tente, ne se laissa point apaiser, et la levée de

l'excommunication des comédiens, qu'elle avait bien voulu mettre pour condition à sa rentrée, n'ayant pu s'accomplir, elle quitta le théâtre à l'âge de quarante-deux ans, dans le plus grand éclat de son talent, et laissant un vide qui ne fut pas rempli ; car les inspirations de M^{lle} Dumesnil se bornaient à peu de rôles, et lui étaient trop personnelles pour servir de modèle. M^{lle}. Clairon, devenue indépendante, fit le pèlerinage de Ferney ; et le petit théâtre du patriarche fut ébranlé de ses accens. Elle consentit à reparaitre deux fois sur le théâtre de la cour, à l'occasion du funeste mariage de Louis XVI. On la vit aussi, dans une nombreuse assemblée réunie chez elle, se montrer sous le vêtement d'une prêtresse d'Apollon, et couronner le buste de Voltaire, en récitant un hymne de Marmontel. Le public se fût probablement moins moqué de cette fête prétentieuse, si l'ode eût été meilleure. Le soin que prit M^{lle}. Clairon de former pour la scène Larive et M^{lle} Raucour, fut le dernier service de sa carrière théâtrale. Elle donna aussi quelques leçons à l'avocat-général Hérault de Sechelles, mais sans pouvoir animer l'idole ; car je ne me souviens pas d'avoir connu de plus bel homme, ni de plus mol orateur.

La vie privée d'une actrice touche par trop de points aux actes de sa profession, pour qu'elle n'en partage pas souvent la publicité. On sait déjà quels tributs la jeunesse de M^{lle}. Clairon paya dans les provinces aux séductions de son métier, et peut-être aux causes premières de son talent. Des indiscrets ont trahi les faiblesses moins excusables qui la suivirent dans une situation plus indépendante. Marmontel, Guymond de la Touche, Du Belloy, reçurent la part qu'elle fit aux muses dans les affections de son cœur.

Le comte de Valbelle, plus jeune qu'elle de sept à huit ans en fut si éperdument épris, qu'il la sollicita

pendant treize ans d'accepter sa main, et obtint même le consentement de la marquise de Valbelle, sa mère. Mais M^{lle}. Clairon, qui l'aimait avec tendresse et sincérité, se refusa constamment à cette haute fortune par des motifs qui honorent la fierté et la délicatesse de son caractère. Ce jeune officier, d'un grand nom et d'une rare beauté, mêlait aux grâces brillantes d'un courtisan une âme efféminée, un esprit frivole, et les goûts magnifiques d'un grand seigneur. Dans un moment de gêne, où ses dissipations le compromettaient, M^{lle}. Clairon vendit ses effets les plus précieux, et lui prêta pour dix années une somme de 90,000 fr. Devenu, par la mort de son frère aîné, le chef de sa famille et possesseur d'une immense fortune, il retourna en Provence, où, dégagé des conseils de son amie, il afficha une dissolution effrénée. Son superbe château de Tourves fut un théâtre si fameux de faste, de corruption et de galanterie, que les bourgeois de la contrée n'en prononçaient le nom qu'en rougissant. Mais, à Paris, où tout se peint en beau, on publiait que ces orgies et ces fêtes, si mortelles aux bonnes mœurs, n'étaient que les simples jeux d'un troubadour opulent et spirituel, jaloux de restituer à la terre galante des Provençaux l'ancienne institution des *cours d'amour*. Je ne tairai pas que, du sein de ce désordre, M. de Valbelle fit à l'Académie française le fonds d'un prix annuel pour l'encouragement des gens de lettres, et qu'à ce noble réveil on reconnut l'ancien ami de M^{lle}. Clairon, et tout ce qu'elle avait pu semer de littéraire dans un cœur aussi léger.*

Plusieurs traits de la conduite de cette actrice, rentrée dans la vie commune, avaient trahi ce besoin d'occuper le public, dont ne se guérissent jamais les âmes qui ont

une fois goûté l'ivresse des applaudissemens. Depuis la désertion du beau commandant de la Provence, elle cultivait quelques branches de l'histoire naturelle, lorsque la conquête d'un prince souverain vint la distraire de ce loisir philosophique, plus convenable à la maturité de son âge. Le margrave d'Anspach, de retour dans ses états, ne put supporter l'absence de son amie, et la conjura de venir habiter sa cour. M^{lle}. Clairon se rendit à ses prières répétées, et lui sacrifia toutes les habitudes de son existence. Elle avait cinquante ans, lorsqu'elle partit,

mandant de la Provence. Ce que j'ai dit de sa magnificence et de la dépravation de ses mœurs, est confirmé par le témoignage des habitans du pays. Voici d'ailleurs ce que lui écrivait M^{lle}. Clairon, dans une lettre datée d'Anspach, le 20 février 1774 : *Pourquoi rester dans des lieux où vous avez le faste le plus ruineux, où tout le monde vous hait au fond de l'âme ? Espérez-vous que des maris outragés, des amans négligés pour vous, puissent jamais être vos amis ?... Renoncez à des chimères d'ostentation qui dégradent votre grandeur réelle ; ayez dans vos affaires l'ordre dont votre âge, votre esprit, votre honneur vous font un devoir ; quittez des lieux où vous ne pouvez faire que des fautes funestes au repos de vos vieux jours et à la gloire de tous vos momens. Prenez une compagne qui vous honore, etc.* Une triste fatalité détruisit tout cet enchantement. Le comte de Valbelle mourut, à 46 ans, usé par les plaisirs ; son corps fut entreposé dans une écurie ; son beau château de Tourves a été rasé ; la révolution a confisqué la somme de 24,000 fr. qu'il avait léguée à l'Académie française, par son testament du 6 Février 1779, pour que le revenu en fût, chaque année, assigné par elle à un homme de lettres qui aurait fait ses preuves, ou qui donnerait seulement des espérances. Il n'était resté du nom de Valbelle qu'un fils naturel du frère aîné, dont la naissance avait été voilée par son introduction dans une famille étrangère. A la suite d'un procès célèbre au parlement d'Aix, il fut mis en possession de la plupart des grands biens que les Valbelle lui avaient légués ; mais ce jeune homme, d'une extrême beauté, d'un caractère facile, d'un esprit médiocre, et qui avait quitté son nom de Cossigny pour celui de ses bienfaiteurs, fut cruellement immolé sous le règne de la terreur.

* M. de Valbelle avait été nommé com-

et soixante-sept, lorsqu'elle revint en France, d'où l'on peut raisonnablement conclure que si leur union avait admis dans son berceau quelque chose de terrestre, le tems avait dû l'élever à la dignité platonique.

Christian - Frédéric - Charles - Alexandre, margrave d'Anspach et de Bayreuth, qui possédait quatre noms et deux principautés, n'avait pas un seul enfant pour en hériter. L'aigle prussien dévorait de ses regards cette proie qui devait lui échoir. Le margrave découragé, faible, mélancolique, tâchait de s'étourdir par les plaisirs, et menaçait de s'éteindre, comme le dernier des Médicis, dans une honteuse apathie. M^{lle}. Clairon osa rajeunir ce règne expirant, et rendre au prince abattu le sentiment de ses nobles devoirs. Il voyait en elle son philosophe et son premier ministre. Née treize ans avant lui, elle eût presque été sa mère, et il lui en donnait le nom; ce qui n'empêcha pas M^{lle}. Clairon, tant que la margrave vécut, d'en essayer des accès de jalousie. Des tracasseries et des noirceurs de cour ne purent l'arrêter dans le plan qu'elle suivit avec courage, lumières, et persévérance. Les dettes anciennes et nouvelles furent acquittées, les impôts adoncis, l'agriculture utilement protégée; la ville d'Anspach s'embellit d'une fontaine monumentale, et l'*hospice Clairon* éternisa le nom de sa fondatrice. Jamais une telle sollicitude de l'avenir et du bonheur des peuples n'avait illustré les adieux d'une dynastie mourante. Mais, le cabinet de Berlin, qui avait d'autres vues, ne songea qu'à terminer ce drame de dix-sept ans, où l'actrice française l'importunait, depuis surtout que le margrave devenu veuf, pouvait se remarier convenablement à sa dignité, ainsi que M^{lle}. Clairon le lui conseillait, et se donner des héritiers directs. Des femmes séduisantes eurent la mission d'attaquer par les voluptés le cœur du prince, et n'y réussirent que trop bien. L'Égérie, aux cheveux gris,

fut rassasiée de dégoûts, et céda la place aux coquettes diplomatiques; elle rendit fièrement au margrave le peu qu'elle avait consenti à en recevoir, et rentra dans sa patrie, moins riche qu'elle n'en était sortie. Cependant, au bruit de la prochaine abdication du prince, M^{lle}. Clairon, qui ne pouvait souffrir le déshonneur de ceux qu'elle avait aimés, lui écrivait, pour l'en détourner, une lettre toute romaine, et telle que le vieux Corneille l'aurait dictée. Ce fut en vain; le margrave, privé de l'amie sincère, qui seule fesait son âme et sa force, vendit ses états pour une pension, et, devenu l'époux de lady Craven, cacha dans Londres un front dépouillé d'honneur et de couronne. Ce lâche dénoûment fut le plus bel éloge de M^{lle}. Clairon. Son souvenir est resté cher aux pays qu'elle gouverna; car le peuple de Franconie ne s'est pas cru obligé de payer des épigrammes les bienfaits d'une favorite, et ces bonnes gens n'ont pas eu l'esprit d'être ingrats.

M^{lle}. Clairon revit Paris aux approches d'une révolution qui commençait à en bouleverser les habitudes; elle chercha dans la tourmente à s'entourer de quelques-uns de ces débris d'anciennes amitiés, si précieux à la vieillesse. Plus tard elle publia un livre, qu'elle appelle improprement *ses Mémoires*. Ce qu'on y remarque le plus, c'est un style plein d'âme, de mouvement, de conscience, un style qui est bien à elle, et honore singulièrement une femme à qui la première éducation avait manqué. Ce qu'elle y dit de son art, quoique bien incomplet, sera lu avec fruit, et annonce du sens, de la sagacité, de la précision. Elle juge autrui sévèrement, mais avec bonne foi; elle a une grande idée de ses talens et de ses succès; mais, comme elle s'en forme une bien plus grande encore de l'étendue et des difficultés de son art, il y a dans sa vanité même une sorte de modestie qui fait qu'elle intéresse et ne choque pas. Quant aux événemens per-

sonnels à l'auteur, la curiosité publique n'a pas été satisfaite : un petit nombre de faits tronqués et décousus ne sont pas le récit piquant et varié qu'on attendait d'une vie si pleine et si agitée, d'un caractère si supérieur à ceux qui l'entouraient, d'une observatrice douée d'un esprit si vif et si indépendant ; mais on y trouve en revanche ce qu'on n'attendait pas, des réflexions nobles et touchantes ; une morale pure, raisonnable, religieuse ; des conseils sur l'éducation des femmes, qui soutiendraient le parallèle avec les meilleurs écrits de la marquise de Lambert ; et comme la prêcheuse fait en même tems d'assez bonne grâce l'aveu de ses torts, le langage de la vertu n'est dans sa bouche ni sans attrait, ni sans naturel.

Cependant, je dois le dire, ce qui fit le plus de bruit dans son livre, fut l'histoire de son revenant ; elle y raconte les tours malicieux que lui a joués, durant quelques années, l'ombre d'un jeune Breton qu'elle avait sans pitié laissé mourir d'amour. On reconnut, dans ce récit, fait sérieusement et de bonne foi, l'effet naturel de ces visions que la physiologie a si bien expliquées de nos jours ; et, comme en même tems elle citait des témoins, on ne douta pas que ses amis, s'amusant de sa faiblesse, n'eussent été bien aises de lui persuader que le décès d'un pauvre amoureux ne suffit pas pour en débarrasser une cruelle. Elle écrivait d'ailleurs cinquante ans après l'événement, et ne pouvait retraduire les impressions d'une jeunesse irréfléchie. Je crois enfin qu'elle n'eût point mis au jour cette billevesée, si, à l'époque où parut son écrit, les contes de voleurs et de revenans n'eussent été le passe-tems favori des sociétés de la capitale. Un salon presque obscur, ou un pavillon de jardin éclairé par la lune, contenait l'auditoire ; alors, tour-à-tour et avec l'accent de la conviction, quelques personnes racontaient les aventures

les plus étranges et les plus terribles. Au milieu de ces douteuses ténèbres, j'ai entendu des hommes et des femmes à la mode exceller dans ces narrations fantastiques ; et un cercle de jolies têtes, tout récemment échappées au glaive de l'anarchie, goûtait le plaisir nouveau d'avoir peur sans danger.

Outre ses Mémoires, M^{lle}. Clairon a écrit une énorme quantité de lettres ; le comte de Valbelle en avait pour sa part reçu quinze cents. La perte de ces lettres est fort regrettable, si l'on en juge par le petit nombre de celles qui nous restent, où la critique la plus difficile ne saurait méconnaître la pureté de la diction, la hauteur des sentimens, et surtout une verve entraînante.

L'épreuve du malheur confirma la sincérité de la morale que M^{lle}. Clairon tenait de l'expérience et de la réflexion. Dépouillée de sa fortune par les violences révolutionnaires, sa vieillesse soutint avec dignité un état voisin de l'indigence, et y conserva ces formes théâtrales qui étaient devenues pour elle une seconde nature.* On sait que, dans la vie privée, elle resta en effet toujours reine et actrice, et que, dans son livre, elle recommande aux comédiens cette bizarre illusion, comme une précaution essentielle de l'art, imitant par-là beaucoup de beaux esprits qui ont composé des poétiques à l'usage de leurs défauts. Je me souviens d'avoir fait, avec quelques personnes, une visite à M^{lle}. Clairon dans l'année qui précéda sa mort ; je trouvai une très-petite vieille, sèche, ridée et malade ; sa personne offrait tous les signes de la caducité, à l'exception de sa voix

* Les habitudes de M^{lle}. Dumesnil étaient, au contraire, prodigieusement bourgeoises. M^{lle}. Clairon aimait dans ses propos railleurs à dépeindre sa rivale quittant le sceptre de Cléopâtre pour donner à manger à ses poules.

grave, ferme et sonore, sans aigreur et sans dureté. Elle s'exprima avec lenteur et majesté, en termes purs et bien choisis, sur les détails domestiques dont nous avions à lui parler. Ayant aperçu un enfant qui était venu avec nous, elle prononça ces paroles avec solennité : *Faites approcher cet enfant ; il sera bien aise un jour de dire qu'il a vu M^{le}. Clairon, et qu'elle lui a parlé.* J'avais peine à cacher le sourire que provoquait le contraste entre le ton et la matière de ses discours ; mais comme tout ce qui est extraordinaire, sans être affecté, finit par intéresser, l'accent ingénument dramatique de la petite vieille m'assaillit de mille souvenirs, et me reporta malgré moi au tems de sa gloire. Enfin, mon

imagination se mit à retirer M^{le}. Clairon de ses ruines ; alors (j'avoue mon illusion), dans cette petite machine décrépite et octogénaire, je ne crus pas voir, je vis la sublime actrice telle que Wanloo l'a peinte sur le char de Médée, et je l'entendis telle que Paris l'admirait proclamant l'amour d'Aménaïde pour Tancrède, ou prophétisant les malheurs de Troie par la bouche de Cassandre.* J'avais fait précisément comme les peintres voyageurs qui, à l'aspect de quelques pans de murailles grecques ou romaines, rebâtissent des temples et des palais.

* Dans la tragédie des *Troyennes*, par M. de Châteaubrun.

LETTRES PHILOSOPHIQUES SUR LES PHYSIONOMIES.

LETTRE TROISIÈME.

LE philosophe, à qui vous avez lu mes deux lettres, est donc étonné de mes propositions ; il en demande la preuve avec impatience. Faites-moi son portrait ; j'essayerai, en attendant, de tirer sa physionomie ; il ne serait pas le premier dont j'aurais connu le caractère, sans avoir vu autrement la figure. J'ai assez bonne opinion de vos yeux, pour croire que vous me rendrez son visage tel qu'il est ; c'est tout ce que j'exige de vous : je serais flatté, s'il s'y reconnaissait : ce serait une preuve qui le convaincrail. Je ne fais pas métier de ces sortes de portraits, parce que le point de vue d'un homme échappe ordinairement aux meilleurs yeux et qu'il y en a de plus difficiles à saisir les uns que les autres.

Je tenterai toujours ; je ne crains pas de me tromper une fois : je suis

comme quelqu'un qui a coutume de faire bonne chère à ses amis ; il ne craint pas de les voir arriver chez lui, lorsqu'il ne s'attend pas à les recevoir : la surprise qu'ils lui font, excuse son défaut de prévoyance ; et l'injustice de leurs sentimens, s'ils en avaient de désavantageux à son égard, le tranquillise sur sa conduite. Ne lui communiquez point votre dessein, de peur qu'il ne s'y oppose, ou qu'il ne se contrefasse : dans ce dernier état, il pourrait vous tromper, et votre sagacité naturelle tiendrait peut-être encore moins contre un masque de philosophe, que contre un autre.

La philosophie, toute éloignée qu'elle est de ce qui a l'air de fausseté, se trouve quelquefois placée chez des gens qui ne s'en servent que pour tromper mieux. Je vous avoue-

rai ingénument, que je sais gré à ceux qui se donnent pour ce qu'ils sont : je leur passe alors des défauts, que je ne leur passerais point, s'ils s'efforçaient de me les cacher. Un homme, à qui je pardonne ses passions, quoiqu'il en ait beaucoup, me devient odieux, et ne me paraît pas pardonnable, quand il prend soin de les dérober à la connaissance de ceux qu'il appelle ses vrais amis.

Personne n'est sans passions : il faut avoir mauvaise opinion des autres, pour croire qu'on leur persuadera qu'on n'en a point ; c'est donner à penser qu'on en a de bien mauvaises, que de craindre si fort de laisser apercevoir les siennes : ce caractère là inspire de la défiance ; ce sont des gens avec qui il faut être continuellement en garde ; mon plaisir est de me les développer à moi-même, et de les mépriser beaucoup, quand je sais une fois ce que je dois en penser. Ce plaisir là n'efface pas les chagrins qu'ils me causent en trompant les autres : la faute en est au peu de connaissance qu'on a des physionomies, qui ne laisseraient pas long-tems les hommes dans la malheureuse habitude d'être si souvent trompés.

J'ai éprouvé que ces habiles menteurs me craignent : ils ont avec moi un embarras, qu'ils ne peuvent surmonter, et qui produit infailliblement la haine : j'en ai ressenti des effets terribles, qui ne m'ont cependant jamais fait repentir de les avoir connus, quoique je ne puisse attribuer qu'à cette connaissance les maux qu'ils m'ont faits. Il y a bien de la noirceur à vouloir du mal à quelqu'un, parce qu'on ne se trouve pas avec lui aussi faux qu'on voudrait..... J'interromps la lettre que je vous écris, pour en lire une qui m'arrive : il y aura quelques questions sur les physionomies ; si elles méritent une réponse, je vous la dirai avant que de finir....

J'ai deviné juste ; on me demande s'il est à propos de perfectionner la connaissance des physionomies. On trouve trois raisons essentielles, ca-

pables d'en détourner, et auxquelles on me prie de répondre, s'il est possible. La première et la plus forte raison est celle-ci : il y a infiniment plus d'hommes méchants, qu'il n'y en a de bons. De quel avantage peut être une connaissance qui les développe, et qui ne sert qu'à mieux découvrir leur malice ? On n'y gagne que du chagrin : on est attristé de voir son espèce si méprisable ; et le fruit le plus ordinaire de cette belle science, est de faire des misanthropes, des hommes extraordinaires, qui craignent leurs semblables, et qui les fuient, par la juste appréhension qu'ils ont d'être la victime de leurs passions funestes.

La seconde suit de la première : il y a du danger, dit-on, à connaître si bien les hommes. Rien ne leur inspire tant d'éloignement : ils n'aiment point à être pénétrés ; ils vivent tout au moins gênés avec ceux qu'ils croient capables de discerner leur caractère : ils haïssent ceux dont ils n'espèrent pas être estimés.

Enfin, la troisième est l'inutilité de cette connaissance pour ceux qui la possèdent, qui soumis comme tout le monde aux événemens que le hasard produit, et qui en produit beaucoup, sont dans l'impossibilité de les prévenir, ou de les tourner selon leurs vues. En un mot, l'étude des physionomies n'est, ni honorable au genre humain qu'elle décourage, ni favorable aux particuliers qu'elle chagrine, ni utile à ceux qui l'ont en partage, qui n'en tirent aucun bien.

Celui qui m'écrit, est si prévenu en faveur de ses raisons, qu'il ne doute pas que je n'abandonne le goût qu'il me connaît pour cette espèce de science : son air de triomphe pourrait en imposer à quelqu'un moins aguerri que moi contre tout ce qui s'appelle lueur et apparence de vérité. Je vous fais part de ma réponse : elle servira à vos amis, si elle vous est inutile. La voici :

Les hommes sont plus fous que méchants : leurs mauvaises qualités n'é-

clatent pas plus que leurs bonnes, par l'examen qu'on en fait. S'ils y perdent d'un côté, ils y gagnent de l'autre : les meilleurs connaisseurs en chaque genre sont les juges les moins sévères ; ceux qui connaissent le mieux les hommes, leur pardonnent le plus volontiers leurs faiblesses. La philosophie, qui est la base de cette connaissance, leur apprendra à compenser les défauts par les grâces, et les vices par les vertus ; à tirer d'eux le meilleur parti, qui n'est pas de s'en éloigner absolument, ou de s'en défier toujours ; mais de profiter de ce qu'ils ont de bon, sans s'irriter inutilement de ce qu'ils ont de mauvais, et en prenant de justes mesures pour n'être pas l'objet de leur malice.

On devient misanthrope, dit-on, en connaissant si bien les hommes. Y a-t-il un grand mal de l'être un peu ? Ne l'est pas qui veut. Quant au mépris qu'on prend pour la race humaine à force de la connaître, il doit en être de la physionomie qui découvre le caractère des hommes, comme de l'histoire qui raconte leurs actions. Si l'histoire en rapporte de mauvaises, elle en rapporte aussi de bonnes ; et si l'on ne lui a pas encore objecté qu'elle nuit aux hommes qu'elle instruit, et qu'elle forme en les instruisant, pourquoi reprocherait-on à la connaissance des physionomies, qui est bien plus certaine, puisqu'elle représente les hommes en eux-mêmes, et indépendamment de ce qui les environne, qu'elle ne leur est pas honorable ?

Comme la seconde objection suivait de la première, la réponse que j'y donnerai suivra aussi de celle que je viens de faire.

Je croirai, quoi qu'on en puisse dire, que, toute compensation faite, il y a plus à gagner pour les particuliers d'être connus parfaitement, que de ne l'être pas : dans ses particuliers, il n'y en a aucun sans vertus ou sans talens. Nous sommes ainsi faits, que, lorsque nous avons à juger de quelqu'un, ses défauts se présentent

plutôt à nous que ses vertus ; que nous jugeons plus volontiers en mal qu'en bien, et qu'il n'y a enfin qu'un jugement réfléchi et approfondi qui puisse nous faire trouver la vérité.

Il y a des hommes décriés dans le monde, sans qu'on sache pourquoi. J'éprouve qu'on estime plus de gens, quand on ne juge que par soi-même : j'ai trouvé dans plusieurs des vertus dont on ne m'avait jamais parlé, quoiqu'on eût pris grand soin de m'instruire de leurs défauts.

Un physionomiste sage se tait d'ailleurs sur ce qui est blâmable ; il ne parle que de ce qui est bon. Je crois à ceux qui ont ce talent en partage, plus de penchant à louer ce qui est louable, qu'à blâmer ce qui ne l'est pas. Quel avantage trouve-t-on à s'afficher pour le censeur des autres ? En général, les hommes s'aiment ou se haïssent, se craignent ou ne se craignent pas, sans raisonner : on ne renonce point à ses amis, parce qu'ils ont des défauts ; on les plaint même quelquefois d'avoir des vices, sans cesser de les aimer : combien de personnes assez parfaites, pour qui l'on n'a que de l'indifférence ?

La troisième objection est si fautive, que j'ai honte d'y répondre.

Les physionomistes ne se proposant pas de deviner les événemens à venir, il n'est pas question qu'ils puissent, ou qu'ils ne puissent pas s'en garantir. Il suffit qu'ils connaissent les gens avec qui ils vivent, qu'ils se préservent des effets de leurs passions folles ou méchantes ; et c'est encore la chose dont ils s'occupent malheureusement le moins : ils se servent de cette connaissance comme d'un plaisir qui les satisfait, par la vérité qui l'accompagne ; ils s'en amusent même, plutôt qu'ils ne s'en occupent. C'est, dans un autre sens, une étude comparable à celle de la géométrie ; le plaisir de se démontrer des vérités, ne laisse pas le tems de penser à se les rendre utiles. J'attends le portrait que je vous ai demandé : vous n'aurez pas de lettre de moi, que vous ne me l'ayez envoyé. Je suis, &c.

DE L'ÉDUCATION CHEZ LES CHINOIS.

[Deuxième Article.]

Seconde Partie.

1. La base de nos études, dit l'auteur chinois, est la résolution d'apprendre, et cette résolution ne vaut qu'autant qu'elle est ferme et persévérante. Lorsqu'elle est telle, on devient nécessairement savant. Si cette résolution est fortifiée par l'espoir d'égaliser les sages de l'antiquité, elle n'en est que meilleure. L'auteur appuie son opinion de trois traits d'histoire qui font voir la puissance d'un ferme propos, et termine par une maxime qui revient à celle-ci : "Une volonté arrêtée commande aux choses."

2. Ce qu'il appelle "Le véritable secret pour apprendre, consiste à tenir un journal d'étude que l'on repasse tous les dix jours ou tous les vingt jours. C'est par ce moyen, dit Tseu-hia dans le *Lun-yu*, qu'on acquiert journellement des connaissances nouvelles, et qu'on prévient chaque mois l'oubli de ce qu'on a précédemment appris. De toutes les bonnes manières d'étudier, il n'y en a point de meilleure que celle-là.

3. Que l'étudiant qui ne fait pas tout son possible pour s'instruire, se demande comment il remplira sa tâche lorsqu'il sera enfermé dans la salle des examens. Qu'il songe combien amère sera sa douleur, dans quel embarras cruel il se trouvera, quand un sujet lui sera proposé dont il n'entendra pas le sens. Que l'étudiant paresseux réfléchisse encore au rôle qu'il joue dans la compagnie de ses amis; tandis que ceux-ci conversent dans un style élégant, le sien est grossier et vulgaire, et si par fois on dit un bon mot devant lui, il y demeure étranger et n'en comprend ni le sens ni le sel.

6. Notre auteur recommande aux étudiants de ne point passer d'une

section à une autre dans la lecture d'un livre, avant d'avoir approfondi la première. En se conformant à ce précepte, dit-il, ils auront le tems de distiller la pure essence du savoir. Que si on lit à l'aventure, sans laisser au cerveau le tems nécessaire pour opérer la décoction de ce chapitre-ci, ou la distillation de celui-là, la lecture reste sans fruit. Que l'étudiant ait un étui bien fermé pour les livres qu'il ne doit pas encore lire; qu'il ne laisse qu'un volume à la fois sous ses yeux, et qu'il attende pour en prendre un autre que la décoction du premier soit opérée dans son esprit.

En distillant ainsi par ordre les principes de la science, il atteindra par le cours naturel des choses le but de ses études. Car dans toutes les affaires du siècle, il n'y a rien de plus funeste que le mélange et la confusion. Si l'on ne se tient pas en garde là-contre, on aura toutes les peines du monde à venir à bout d'un ouvrage quelconque, et quand même on en viendrait à bout, il n'aurait pas ce fini qui constitue l'excellence.

7. Quand vous lisez une section d'un livre, donnez-y toute votre attention, et ne vous permettez point de songer à une autre. Une chaudière d'eau, après avoir été long-tems exposée au feu, finit par bouillir. Mais si avant que le liquide ne soit entré en ébullition, vous l'ôtez pour en mettre d'autre à la place, quel que soit la quantité d'eau que vous fassiez chauffer ainsi, vous n'en ferez jamais bouillir une goutte. C'est ainsi que les hommes qui aspirent à des connaissances universelles, font une grande dépense de chaleur, mais ne mûrissent rien.

8. J'ai toujours remarqué que l'homme qui veut tout embrasser, compte trop sur la vivacité et la pénétration de son esprit. Les chapitres et

les volumes lui passent sous les yeux, et coulent de sa bouche comme l'eau d'un torrent; mais applique-t-il jamais son esprit à extraire l'essence d'un sujet? et s'il ne le fait pas, que lui sert d'avoir beaucoup lu? *Un peu* d'une qualité supérieure vaut mieux que *beaucoup* d'une qualité grossière. L'ancien règlement militaire portait que la force des armées consiste dans la discipline, non dans le nombre. Je crois cette maxime applicable à l'étude.

9. La première chose à faire quand on veut étudier avec fruit, est de chasser les pensées étrangères à ce qu'on étudie. Alors seulement on peut comprendre un sujet à fond et s'en souvenir long-tems. Supposez l'estomac d'un homme rempli d'herbes et de légumes de toute espèce; quand on lui présenterait les mets les plus exquis, il ne pourrait pas les absorber; il faut auparavant qu'il digère et rejette en partie les mets grossiers dont il s'est chargé le ventre. Il en est ainsi des pensées étrangères à l'étude, et ces pensées ne nous viennent pas seulement de la poussière du monde, mais aussi des livres où il y a tant de choses inutiles.

10. Pour faire des progrès dans l'étude, une faculté importante est requise, et c'est celle en vertu de laquelle nous appliquons nos connaissances. Cette faculté dépend de l'aptitude à voir toutes les faces et à saisir tous les rapports des diverses parties d'un sujet, de telle sorte qu'en entendant ceci, on en conclut cela. Pour arriver à ce point, il faut classer les choses que l'on apprend d'après leur nature, et trouver les rapports des classes collatérales. Cette condition remplie, lorsqu'on possédera une section on en saura dix, et lorsqu'on en saura dix on en possédera cent ou mille. Mais il y a de gens qui, après avoir lu un grand nombre de livres, s'en tiennent stupidement aux mots et aux phrases. Ceux-là sont incapables de profiter des trésors qu'ils amassent, et de les employer à propos dans une circonstance donnée. Aussi valent-

ils moins que ceux qui, sans avoir lu autant qu'eux, à beaucoup près, possèdent les qualités dont j'ai parlé.

11. Un usage profitable pour les personnes qui ont des occupations étrangères aux études littéraires, est de faire un bon choix de deux volumes pris, l'un dans la littérature ancienne, l'autre dans la littérature moderne, et de les avoir constamment sur leur table pour les étudier dans leurs momens de loisir. Si au lieu d'adopter cet usage, ces personnes attendent pour se livrer à l'étude qu'elles soient tout-à-fait libres pendant plusieurs mois de suite, il arrivera que la multiplicité et la complication des affaires humaines mettront sans cesse un nouvel obstacle à leur envie. Mais le tems fuit comme la flèche. En un clin d'œil, un mois s'est écoulé, puis un autre, et voilà que l'année touche à sa fin. Cependant on n'a point encore ouvert un livre. Tel est l'effet de l'habitude du retard.

12. Il est deux obstacles principaux au succès des études, la diminution journalière de la mémoire, et l'accroissement journalier des affaires. Voilà ce qui fait que la vie se passe en vain, et que les cheveux blancs surprennent des têtes vides; cela est déplorable, cela est digne de tous nos regrets et de tous nos soupirs.

13. Que l'étudiant commence sa journée à la cinquième veille (entre 3 et 5 heures du matin). Cette première partie de la matinée est bien des fois plus avantageuse que la seconde (depuis 7 jusqu'à 11), et que tout le reste du jour.

14. En étudiant, il faut se tenir en haleine ou dans un état d'excitation continue; il faut être tout yeux et tout attention, comme un général d'armée en un jour de bataille, ou comme un juge criminel siégeant sur son tribunal. On ne doit pas se permettre le moindre assoupissement ou la plus petite négligence.

15. Qui veut faire de bonnes études doit redouter les causeries, les affaires triviales, et surtout se défendre de celles qui ne le regardent pas:

Ces sortes d'occupations dissipent les facultés de l'âme, et l'écartent de sa voie. Elles ne sont pas seulement inutiles, mais dangereuses.

16. Il faut travailler sans intermitte pendant dix jours ou cinq jours au moins.

17. En général

Pou pa chao, pou pa hoan;

Tchi pa i pou, chi han.

Ce qui veut dire :

Ne craignez point le feu non plus que la lenteur,

Mais bien dix jours de froid contre un de grande ardeur.

La bonté de ce précepte est prouvé par l'expérience de tous les peuples. Car on sait qu'en voyage, il vaut mieux marcher doucement et d'une manière continue, que d'aller très-vite pendant un tems, pour s'arrêter ensuite. De là le proverbe :

Pou pa man

Tchi pa tchan.

Ne craignez point d'aller doucement; craignez seulement de vous arrêter.

Que ce proverbe a raison ! s'écrie l'auteur chinois.

18. Quand après avoir étudié long-tems on se trouve abattu, il faut fermer son livre, puis se dissiper un peu, afin de récréer les esprits animaux, et avec eux la vue et l'esprit. Par ce moyen on rétablira le ressort du travail, et l'on se trouvera bientôt en état d'embrasser son sujet. Que si l'on s'obstine à labourer stupidement et tristement, l'intellect s'obscurcira, et si l'on est faible de corps on se rendra malade.

19 *Tchou-wen-koung* a donné cet avertissement :

“ Ne dites pas : si je n'apprends ceci aujourd'hui, je l'apprendrai demain ; si je n'apprends ceci dans l'année, je l'apprendrai l'année prochaine ; car quand les jours et les mois se sont écoulés, l'année n'est plus à votre disposition, et quand un ignorant s'écrie : “ Hélas me voilà vieux ! ” à qui la faute ? Voilà ce qu'a

dit *Tchou-wen-koung*, et moi je dis : Les deux mots *faites toujours* expriment la seule condition des bonnes études, au lieu que ces quatre mots *attendez jusqu'à demain* empêchent tout le succès de la vie. Sachez donc apprécier le tems.

20. L'étude des lettres avait originellement pour objet d'acquérir une connaissance exacte des principes de la raison, afin d'en faire la règle de sa conduite. Pour remplir cet objet, il faut se faire mentalement l'application de chaque précepte, et s'y conformer dans les affaires journalières. Alors seulement on peut dire que l'étude est avantageuse. Mais si l'on n'a pour but que de battre la science, comme un chasseur bat la plaine, ou de passer pour savant et de faire des provisions pour la conversation, on demeure bien loin du terme des études. Que si l'on étudie pour usurper une réputation littéraire, et à l'aide de cette réputation, des richesses et des honneurs, avec le dessein bien arrêté de mettre de côté les principes puisés dans les bons livres, aussitôt qu'on aura obtenu un poste élevé, et même de se conduire d'une manière toute opposée, cela est encore pis.

21. Bien qu'on ne doive ni interrompre ni différer ses études, encore ne doit-on pas s'y livrer avec trop d'ardeur ou d'empressement. Car en supposant qu'un homme puisse faire dix lieues par jour, il pourra fournir un long voyage, à raison de sept ou huit lieues par jour ; tandis que s'il dépasse ses forces, et fait plus de dix lieues en partant, il se trouvera incapable de continuer ; c'est ainsi que les personnes qui lisent du matin au soir, finissent par se rendre malades à force de lire. “ J'ai étudié sans succès, dit l'auteur chinois, depuis l'âge de six ans jusqu'à l'âge de seize ans, c'est-à-dire, pendant une période de dix années, car mon esprit était obtus, et j'oubliais à mesure que je lisais ; alors je m'indignais contre moi-même, et je fis des efforts véhémens, et je travaillai plus dur que jamais. Mais au bout de peu de tems je tombai

malade, et après une année de langueur, ma vie fut en danger; enfin je ne parvins à me rétablir qu'à force de soins. Que ceux qui pèchent par un excès de diligence, apprennent de moi à se tenir dans de justes bornes."

22. Quand on s'est fatigué à lire, il faut donner de l'exercice au corps en remuant les épaules de haut et de bas, de droite et de gauche, de l'avant et de l'arrière et à plusieurs reprises. Par ce moyen, la circulation du sang se rétablit, les esprits animaux reprennent leur activité, et l'on sentira un bien-être et une hilarité capables de prévenir les maladies. C'est ce que l'on appelle en termes de médecine gymnastique chinoise, *Lo-lou-chouang-kouan*, c'est-à-dire, *le double mouvement du vire-vaut*. Cet exercice est très-propre à préserver le corps de toute influence froide et maligne alors qu'on s'est étendu par une lecture trop prolongée.

23. Si en jetant les yeux sur un livre, soit de grand matin, soit à la chute du jour, vous ne distinguez pas bien les caractères, attendez pour lire, la lumière du jour dans le premier cas, ou celle de la lampe dans le second. De cette manière vous ne vous gâterez pas la vue. Mais si vous faites violence à vos yeux en cherchant à lire à une lumière faible, vous leur ferez par là beaucoup de mal, et vous perdrez peut-être avant l'âge la netteté de perception visuelle.

Quand vous ne lisez pas et n'avez rien à faire, laissez tomber vos paupières et fermez les yeux; c'est le moyen de les fortifier. Après cela, si vous voulez lire ou faire quelque chose, il n'y aura point d'inconvénient à exercer votre vue; vous la conserverez ainsi dans toute sa force jusque dans un âge avancé. Mais gardez-vous d'employer la lumière céleste à des choses inutiles.

C'est sans doute un moyen assuré de faire de grands progrès dans la science morale, que de lire tous les

soirs à la lampe; mais si l'on pousse ses lectures trop avant dans la nuit, les esprits animaux en souffriront. Le lendemain on se trouvera encore plus fatigué que la veille, et l'on reconnaîtra (contrairement à ce qu'on avait cru) que l'excès de diligence est préjudiciable aux études. Si dans ces circonstances on s'obstine à faire sa tâche, on tombera malade. Quand on ne se couche point à minuit, le sang ne retourne point au foie, et quoique on ne s'en aperçoive pas, tant que le sang et la force vitale sont dans un état prospère, on s'en ressent plus tard d'une manière cruelle.

25. L'étudiant, quelque pressantes et nombreuses que soient ses occupations domestiques, lira chaque jour quatre ou cinq sections écrites dans le style moderne, afin que l'élégance littéraire soit toujours présente à ses yeux et à son esprit. Cela sera pour lui d'un grand avantage.

26. En approchant du tems des examens, un étudiant doit éviter particulièrement de travailler avec trop d'ardeur. Qu'il choisisse vingt ou trente sections de la meilleure composition, et les ressasse doucement dans sa tête, jusqu'à ce qu'il en saisisse l'esprit et en goûte les beautés. Cela lui donnera des forces pour l'examen.

27. En ce qui concerne une collection de livres, la chose importante n'est pas leur nombre, mais l'aptitude à les choisir et à les étudier. J'ai rencontré souvent dans le monde des gens qui avaient accumulé dix mille volumes dans leur bibliothèque, sans en avoir jamais lu plus de dix. Ces gens-là se contentent d'acheter des livres et de les placer sur des rayons ou dans des étuis comme autant de curiosités faites pour amuser les yeux. Ils ont des livres fraîchement reliés que la main n'a jamais touchés, que l'œil n'a jamais lus. Mais que sont-ils auprès d'un pauvre lettré qui, pour quelques pièces de cuivre, achète un livre qu'il emporte chez lui, et ne le quitte plus qu'il ne s'en soit pénétré?

DIORAMA A PARIS.

JUSQU'ICI, les auteurs du *Diorama* avaient établi entre eux une sorte de solidarité de talent et de succès: les tableaux exposés paraissaient être le résultat de leurs efforts communs; du moins, rien n'indiquait le contraire. Maintenant, chacun d'eux veut obtenir, séparément, la part de louange et de critique qui lui appartient en propre, et le dernier programme fait connaître que M. Bouton est l'auteur de la *Vue intérieure de la Cathédrale de Chartres*, et que celle de la *Chapelle en ruines du château d'Holy-Rood*, le dernier tableau exposé, est due au pinceau de M. Daguerre. La fondation de ce château, situé près d'Edimbourg, et du monastère qui y attenait, remonte à une époque où les miracles, les visions, les apparitions venaient encore soutenir la foi chancelante de nos bons aïeux. Dans le commencement du XII^e siècle, le Roi David 1^{er}, grand chasseur, selon l'usage de cet heureux tems, renversé, ainsi que son cheval, par un cerf d'une grandeur et d'une force prodigieuses, se voyait, disent les auteurs de la notice, en danger de périr, lorsqu'un bras divin, sorti d'un nuage épais, plaça, entre le monarque et le cerf, une croix de l'éclat le plus éblouissant. L'animal effrayé s'enfuit, comme l'on peut bien croire, et le roi revint chargé de la relique céleste. La nuit suivante, il entendit, en songe, une voix qui lui ordonnait d'élever une *abbaye* au lieu même où il avait été si miraculeusement délivré, et c'est pour obéir à cet ordre qu'il fit bâtir le monastère d'Holy-Rood (Sainte-Croix), dans lequel la croix divine fut, pendant des siècles, selon l'annaliste que je transcris, une source de prospérité et de consolations pour les âmes pieuses. Si l'origine de ce monument a un caractère un peu fabuleux, les événemens dont il a été

le théâtre ont une triste et douloureuse authenticité. C'est dans la chapelle dont le peintre a mis les ruines sous nos yeux, que l'infortunée Marie Stuart épousa successivement, et contre son gré, son cousin Darnley, aussi beau qu'il était féroce et stupide, et le comte Bothwell, aussi stupide et féroce qu'il était laid. C'est encore dans le château d'Holy-Rood que Rizzio fut poignardé, sous les yeux et à côté même de cette princesse. Depuis ce tems, le château, le monastère et la chapelle étaient tombés en ruine; mais les débris en furent relevés en 1816. Il faut féliciter les Anglais de ce que, non-seulement ils élèvent et terminent de nouveaux édifices, lorsque l'utilité publique l'exige, mais encore de ce qu'ils mettent du prix à conserver les monumens légués par leurs ancêtres. C'est avant cette restauration que M. Daguerre a visité les ruines d'Holy-Rood, et c'est dans leur état de ruines qu'il les a mises sous nos yeux. Eclairées par la lueur vague et incertaine de la lune, dont le disque est successivement recouvert de nuages légers qui viennent en diminuer l'éclat, on éprouve, au premier aspect, une impression mélancolique dont il est impossible de se défendre; les souvenirs que réveillent ces débris, sont bien de nature à entretenir l'âme dans une sorte de disposition rêveuse, qui n'est pas sans charmes. Indépendamment du moyen employé pour varier l'état apparent du ciel et l'intensité de la lumière de la lune, l'artiste a imaginé plusieurs épisodes pour augmenter, s'il est possible, l'impression que produit l'aspect général de son tableau. Ainsi, il a représenté, au milieu de ces ruines, une femme vêtue d'une robe blanche attachée avec une ceinture noire, priant près d'un tombeau sur lequel elle a déposé sa lumière. Quel est

le sentiment qui l'amène, pendant la nuit, au milieu de cette solitude ? Pendant que chaque spectateur s'interroge ainsi, et se dispose à répondre selon sa disposition particulière, une flûte, qui semble partir également des mêmes lieux, fait entendre un vieux chant écossais et complète l'illusion. Il y aurait bien quelques observations à faire sur l'emploi de tous ces moyens, qui ne sont pas avoués par l'art, et qui tiennent un peu de la fantasmagorie ; mais, quand

on a éprouvé du plaisir, il serait mal-séant de critiquer l'artiste qui a fait tant d'efforts et développé tant de talens pour vous le procurer. Dans quelques mois ce nouveau Diorama sera transporté à Londres, pour y remplacer celui qui, après avoir fait l'admiration des habitans des capitales de la France et de l'Angleterre, est destiné à recueillir dans quelque autre ville célèbre le tribut d'éloges si bien mérité par MM. Bouton et Daguerre.

LE SPLEEN,

OU

LA VALLÉE DE LAUTERBRUNN.

NOUVELLE ANGLAISE.

[Fin].

“ BIENTÔT je pus converser librement avec les pâtres de la montagne. Obligé, comme eux, à gagner mon existence, j'apprends à connaître leurs ressources ; je fais usage pour moi-même de ces arts innocens qui pourvoient aux premiers besoins de l'homme, et j'oublie chaque jour qu'il existe d'autres besoins.

“ Après avoir travaillé toute la journée, je savourais avec délices, le pain que j'avais payé de mes sueurs, et que je trempais dans le lait de mes chèvres. Mon tempérament s'accoutumait par degrés à cette nourriture substantielle ; mon sommeil est paisible, plus de songes funestes qui l'agitent ; la seule image de Laure l'accompagne sans le troubler.

“ Je croyais que Laure et Marie étaient nées à Lauterbrunn ; elles portaient le costume et parlaient le langage du pays : cependant je ne pouvais m'empêcher de remarquer une grande différence entre leurs manières et celles des simples bergères de la Suisse ; les grâces de ces dernières sont pleines de charmes et de naturel, mais elles conservent quel-

que chose d'une nature un peu sauvage, et de cette liberté dont l'éducation n'a point modéré les mouvemens et tempéré l'essor ; les grâces de Laure et de Marie avaient aussi tout le charme du naturel, mais d'un naturel plus noble. Qu'on les transporte, me disais-je, au milieu des cercles les plus brillans d'une capitale ; leur ton, leurs manières annoncent une éducation soignée. On ne croira jamais qu'elles sont nées, qu'elles ont été élevées dans les montagnes de la Suisse ; qu'elles y ont toujours vécu du travail de leurs mains avec des pâtres dont les mœurs sont douces, il est vrai, mais dont les manières ont toute la rudesse de leur état.

“ Cependant l'activité, le travail, l'air pur des montagnes, les sentimens que Laure m'avait inspirés, de nouvelles habitudes, me donnaient insensiblement une existence toute nouvelle. Je m'accoutume à gravir avec mes compagnons sur les rochers les plus élevés, sur les pics les plus glissans. J'ai déjà parcouru plus d'une fois les glaciers, et monté sur les sommités de la *Vierge* et du *Grim-*

sel. Je poursuivais le chamois dans les retraites les plus inaccessibles, et je franchissais, à l'aide de mon bâton ferré, les rocs les plus aigus, les abîmes les plus profonds. Je me familiarisais de jour en jour avec ces travaux pénibles, et souvent je trouvais un charme inexprimable dans ce développement de mes forces physiques. Après avoir été si faible, j'étais fier de ma puissance. Mon âme acquérait en même tems une énergie dont je ne me croyais pas susceptible: ma sensibilité, plus vive et plus variée, se portait sur une multitude d'objets à-la-fois, et ma pensée suivait les élans de mon cœur.

“ Jusqu'à ce jour, j'avais montré une grande indifférence pour les vérités de la religion; entraîné par la légèreté de mon âge, par le tourbillon de la mode, ma pensée ne sortait point du cercle borné de mes plaisirs, et ne s'était jamais élevée vers le Créateur du monde. Mais lorsque je me trouve au sommet de ces immenses pyramides qui me rapprochent des cieux, mon âme, transportée d'une joie sublime, s'élève jusqu'au trône de cet être incompréhensible qui fit sortir du chaos toutes les merveilles de la création. Je m'éloignais de mes compagnons pour méditer en silence au milieu de ces masses imposantes de glaces et de rochers que la main du tems précipite sans cesse les unes sur les autres, et je me livrais à toutes les idées nouvelles qui m'étaient inspirées par ces effrayantes, mais sublimes images de la destruction.

“ Un jour, après avoir long-tems erré dans cet empire éternel des hivers, j'étais parvenu jusqu'au sommet du Scheideg; je contemplais autour de moi des abîmes de neiges et de rochers, au milieu desquels s'élevaient quelques chalets épars, situés dans des pâturages verdoyans, ou bâtis sur le bord d'un précipice. La Vierge se perdait dans les nuages, et devant elle le mont Eiger présentait le magnifique tableau de ses glaciers, qui, frappés par les derniers rayons

du soleil, ressemblaient à d'immenses colonnes de feu remontant vers leur source. Sous mes pieds se dessinaient en miniature la gracieuse vallée de *Lauterbrunn*, de *Grindelwald* et de *Hasli*, ainsi que les lacs de *Thoun* et de *Brientz*, dans lesquels l'Aar vient se précipiter, après avoir long-tems promené ses eaux à travers des prairies qui, à cette distance, ressemblaient à un tapis de verdure traversé par un réseau d'argent; quelques nuages bornaient l'horizon et parcouraient le ciel azuré, comme des montagnes flottantes. A l'aspect de tant de beautés, je me livrais au sentiment d'une admiration profonde; toutes les facultés de mon âme et de mon intelligence se portaient vers le ciel, et je me sentais attiré vers Dieu, comme tous les êtres le sont vers leur centre. Je pensais qu'il avait voulu laisser ainsi sur le globe quelques images du chaos pour mieux faire sentir à l'homme la sublime harmonie de l'univers.

“ Je me perdais dans ces grandes méditations, lorsque tout-à-coup un roulement semblable à celui du tonnerre et plus terrible encore, se fait entendre dans les montagnes et retentit dans les vallées; ce bruit effrayant augmente par degrés, et mille échos le répètent. Je crois toucher au moment où toutes ces montagnes vont s'ébranler et se précipiter les unes sur les autres! Glacé d'épouvante, je me lève et je descends avec rapidité, pour éviter la chute des avalanches. J'étais hors de danger, lorsque, tout-à-coup, j'entends pousser des cris: je me retourne, et je vois sur une éminence une jeune femme éplorée qui tend vers moi des bras supplians. M'oubliant moi-même, je reviens sur mes pas, je vole, j'arrive auprès de l'infortunée qu'un moment plus tard l'avalanche allait engloutir, et qui tombe évanouie dans mes bras. Quel spectacle, grand Dieu! l'avalanche arrive et roule avec un épouvantable fracas; elle est-déjà suspendue sur ma tête, et c'est Laure, c'est Laure qu'il faut

sauver ! Je me trouve doué d'une force surnaturelle ; j'emporte Laure, sans m'apercevoir du poids d'un si précieux fardeau, précipitant mes pas avec la vélocité du chamois, franchissant des crevasses d'une immense profondeur, et des abîmes qui tremblent sous mes pieds, je ne m'arrête qu'au moment où, descendu dans la vallée, je touche à la demeure de Marie. Alors je dépose mon fardeau sur le gazon, et je tombe sans connaissance, accablé par la fatigue d'une si longue course et par la terreur que le danger de Laure m'a fait éprouver.

“ Le bruit de l'avalanche avait été si terrible et si menaçant, que les troupeaux avaient quitté leurs chalets pour descendre dans la plaine ; les oiseaux de proie même avaient déserté leurs rochers, et les villages de Grindelwald et de Lauterbrunn s'étaient vus au moment d'une totale destruction. Laure, invitée par la trompeuse sérénité du ciel, avait voulu faire une excursion dans les montagnes, pour y chercher des plantes salutaires, et elle avait été surprise par l'avalanche au milieu de ces douces occupations.

“ Cependant la bonne Marie, une foule de pâtres descendus des montagnes, me prodiguèrent leurs secours. Je reviens à la vie, et je vois Laure en pleurs, assise à mes côtés, tenant une de mes mains dans les siennes et me nommant son libérateur. “ Ah, Laure ! lui dis-je, ne pleurez pas sur le pauvre Tom ; il est trop heureux.

“ Depuis ce jour, je ne quitte plus la cabane de Marie. Je conduis son troupeau avec le mien ; je cultive de mes mains le champ qu'elle possède, et je me charge seul du soin de sa récolte ; je me donne toutes les peines que je puis éviter à Laure : mais un sourire, un remerciement de Laure, me donne tous les plaisirs. Les Dimanches et les fêtes, c'est moi qui la conduis au village. Après le service divin, je me mêle aux jeux de mes camarades ; je danse comme

eux, j'imité leurs attitudes et leurs pas, et le soir je ramène Laure dans les bras de sa mère.

“ C'était ainsi que s'écoulaient les plus heureux instans de ma vie. Je ne demandais au ciel d'autre bonheur que celui de voir Laure tous les jours ; je nourrissais mon cœur et mon imagination de la douce espérance d'être aimé ; mais cet espoir s'éteignait et renaissait tour à tour. Tantôt Laure fuyait ma présence pendant des semaines entières ; tantôt elle se rapprochait de moi, et semblait prendre un vif intérêt à ma conversation. Quelquefois ses regards semblaient attendre l'aveu de mon amour, et au moment où cet aveu était prêt à s'échapper de mes lèvres, ils m'imposaient silence et forçaient mes sentimens à se cacher au fond de mon cœur. Je ne pouvais l'accuser de coquetterie dans cet asile de la simplicité et de la franchise, et je ne comprenais rien à l'inconstance d'une conduite qui me paraissait pleine de caprices. Je voyais, avec une profonde inquiétude, sa santé décliner de jour en jour ; son teint perdait sa fraîcheur et son éclat : des larmes baignaient souvent ses paupières, et je cherchais vainement à ramener le sourire sur ses lèvres.

“ Suis-je aimé de Laure ? me demandais-je souvent à moi-même. Ses regards, ses larmes, son trouble lorsque je lui parle, le soin qu'elle prend de m'éviter, tout devrait me faire croire à mon bonheur. Pourquoi donc serait-elle forcée de combattre un penchant si doux, dans un état où le plaisir de pouvoir se livrer sans contrainte aux sentimens naturels, dédommage de toutes les privations ? Laure serait-elle étrangère ? Ce séjour ne serait-il pour elle qu'un lieu d'exil ? Elle parle le même langage que ses compagnes, mais elle n'a pas le même accent ; son organe est plus doux et plus flatteur ; et ses idées, malgré leur simplicité, me semblent d'un ordre plus élevé. L'état qu'elle a pris n'est peut-être pour elle et pour sa mère qu'un état pas-

sager. Peut-être est-elle née dans un rang qu'elle regrette, et elle rougirait de n'aimer qu'un simple pâtre. L'orgueil de son éducation et de sa naissance combat des sentimens qui peut-être feraient son bonheur, si les lois de la société lui permettaient de s'y livrer sans honte et sans remords.

“ Il ne tenait qu'à moi, sans doute, de sécher les larmes que je faisais couler et de ramener le calme dans ce cœur agité ; mais, c'était comme un pauvre pâtre que je voulais être aimé. Toutes mes illusions, toutes mes espérances de félicité reposaient sur cette pensée. Je voulais inspirer un amour pur et vrai, dégagé de tout intérêt particulier, et de ces préjugés nécessaires à la conservation de l'ordre social, mais étrangers aux simples lois de la nature. Cette raison, ou plutôt ce sentiment seul m'empêchait de découvrir à Laure le secret de ma naissance et de ma fortune. J'avais sous les yeux l'exemple des bons paysans de Lauterbrunn ; ayant vécu comme eux, je voulais être aimé comme eux, sans autre intérêt que celui de l'amour.

“ Cependant l'année de mon exil était révolue. Ma santé était entièrement rétablie et se fortifiait de jour en jour : un sang pur et vif circulait dans mes veines. A mes sombres idées de destruction avaient succédé toutes les illusions, toutes les espérances de l'amour et de l'amitié. Je pensais à vous, mes chers amis ; je désirais vous revoir ; mais je ne pouvais me décider à quitter un pays auquel je devais le premier de tous les biens. D'ailleurs, comment abandonner Laure, Laure malheureuse et souffrante ? J'aurais plus facilement renoncé à la vie. Oui, si Laure m'avait dit : Tom, je consens à partager ton sort, et je veux vivre avec toi dans cette douce et paisible obscurité, oui, j'aurais fait sans hésiter le sacrifice de ma fortune pour une existence à laquelle j'étais accoutumé :

et dont la tendresse de Laure eût doublé les charmes.

“ Mais la plupart des événemens de notre vie sont indépendans de notre volonté. Nos projets sont balottés par les circonstances, comme une feuille légère est le jouet des vents. J'entre un soir sous la cabane de Laure et de Marie. Je les vois toutes deux en larmes. Marie pressait Laure contre son cœur, et s'écriait : “ Oh, ma fille ! ma chère fille ! qu'allons-nous devenir ? où nous réfugier, où reposer notre tête ? Encore si j'étais seule, je traînerais avec résignation le peu de jours qui me restent. Après avoir vu ton père immolé sous mes yeux, je pourrais braver tous les malheurs, excepté les tiens, ma fille.” Les caresses de Laure répondent aux caresses de sa mère ; et cherchant à ranimer le courage de Marie, elle lui dit, avec un doux sourire démenti par ses larmes : “ Ne désespérons pas de la bonté du Ciel ; partout nous pourrions travailler, et le travail de mes mains fera vivre ma mère, jusqu'au jour où des événemens plus heureux nous permettront de retourner dans notre patrie et de rentrer dans nos droits. Ce moment viendra bientôt peut-être. Consolez-vous donc, mère adorée ; que votre tendresse soit sans inquiétude sur mon sort ; pourrai-je me plaindre lorsque je partagerai le vôtre, et ne serai-je pas trop heureuse si je puis l'adoucir ? Vous savez bien que Laure n'a pas d'autre ambition.

“ Ce tableau fait sur mon cœur une impression dont je ne suis pas le maître ; et sans penser à l'indiscrétion d'un zèle que je ne puis contenir, je m'élançai entre Laure et Marie, je les conjurai de me faire part du nouveau malheur qu'elles viennent d'éprouver ; je leur offris tous mes secours, et jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Je peindrais difficilement l'émotion de Laure à mon aspect. Appuyant ses deux mains sur son visage pour cacher ses larmes,

elle s'écrie : Oh, pauvre Tom ! il faut nous quitter pour jamais.—Pour jamais, Laure ? Ah ! plutôt mourir cent fois. Non, non, je ne vous abandonnerai qu'avec la vie.—Il le faut, continuait-elle avec cette vivacité d'une âme qui n'a plus la force de contenir ses sentimens, il le faut ; tout nous sépare, et le Ciel et les hommes. Je suis obligée de fuir cette contrée paisible, où je commençais à trouver un peu de bonheur. Oh, Tom ! puisque je dois me séparer de vous pour toujours, je l'avoue devant ce Dieu qui connaît le fond de mon cœur, vous êtes l'unique objet de mes regrets." A ces mots, je tombe aux pieds de Laure ; et pressant une de ses mains contre mes lèvres, je m'écrie hors de moi-même : Laure, je te suivrai partout, je partagerai ta destinée ; reçois le serment que je fais de t'aimer toujours.—Arrêtez, dit Marie, en jetant sur Laure et sur moi un regard sévère ; Tom, ma fille, ne peut être à vous. Le rang que sa famille occupait en France ne lui permet pas de répondre à votre amour. Plût au ciel, ajoutait-elle avec plus de douceur, plût au ciel que nous fussions nées dans cette vallée riante, où la même fortune, la même éducation rapprochent toutes les familles. Mais il n'en est pas ainsi, Tom. Laure est fille du comte de Blanville : le sang qui coule dans ses veines est un sang illustre qu'elle déshonorerait, si elle voulait unir son sort à celui d'un pauvre pâtre. Les malheurs d'une révolution terrible nous ont expatriés et nous ont enlevé tous nos biens. J'ai vu massacrer M. de Blanville par des brigands qu'il avait comblés de ses bienfaits, et j'ai quitté la France, non pour sauver une vie où je n'avais plus que des larmes à répandre, mais pour arracher ma fille au glaive des bourreaux. J'avais cru qu'en me retirant dans cette partie de la Suisse, au milieu des glaces et des rochers, je pourrais attendre en paix le moment où l'orage viendrait enfin à se calmer.

Mais il grossit de jour en jour, il étend partout ses ravages, et semble poursuivre ses victimes jusque dans leurs retraites les plus obscures. Un décret de la république de Berne enjoint à tous les émigrés français de quitter la Suisse, et ne leur donne que trois jours pour chercher un autre asile. Hélas ! quelle partie du monde pourra nous mettre à l'abri de nos persécuteurs !

" A ces mots, elle versa un torrent de larmes ; je m'approchai d'elle avec respect, et je lui dis : Pardonnez, madame, à un pauvre pâtre des sentimens qu'il croyait légitimes. Le pauvre Tom se rend justice, il n'est pas digne d'être l'époux de Laure ; mais, quel quesoit le lieu de votre nouvel exil, n'oubliez pas un jeune infortuné qui va penser à vous jusqu'au dernier soupir."

" Je m'éloigne, n'osant jeter sur Laure un regard où mon âme se serait dévoilée toute entière. Mon cœur était dans la joie ; il m'avait fallu réunir toutes les forces de ma raison pour contenir mon bonheur dans de justes bornes. Dès le lendemain, au lever du soleil, je pars, je m'embarque sur le lac de *Thoun*, et remontant la rivière de l'*Aar*, j'arrive le soir même à Berne où mes projets me retiennent deux jours.

" Quand je revins à Lauterbrunn, je volai à la cabane de madame de Blanville, pour lui offrir de nouveau tous mes secours et lui faire mes adieux. Madame de Blanville vient à moi ; la joie brille dans ses regards ; elle me montre et me lit une lettre qu'elle vient de recevoir de Berne, et qui était conçue en ces termes :

" MADAME,

" Un homme à qui, sans le savoir, vous avez rendu le service le plus important, vient d'apprendre votre situation cruelle, et son cœur en est profondément touché. Permettez-lui, madame, de vous offrir un asile dans sa patrie. Partez sur-le-champ pour Londres : n'y cherchez pas d'autre

maison que celle de Sir Thomas Wentworth ; cette maison vous appartient ; vous y trouverez tous les secours que la plus vive reconnaissance peut offrir au malheur et à la vertu ; vous y trouverez de plus tous les soins, tous les égards que le plus respectueux des fils doit avoir pour la plus tendre des mères.”

THOMAS WENTWORTH.

“ Quel coup du ciel ! s’écrie madame de Blanville ; oh, Providence ! comment ai-je pu douter un moment de ta bonté ! je cherche vainement à me rappeler ce bon Sir *Thomas Wentworth*, à qui j’ai rendu un service si important, et qu’il récompense d’une manière si généreuse et si délicate. J’ai vu beaucoup d’Anglais en France, mais je n’ai point entendu parler de Sir *Thomas Wentworth*. Il y a quelque chose de bien extraordinaire dans cette aventure ! Qu’en pensez-vous, Tom ? que nous conseillez-vous ?—Si vous daignez prendre conseil d’un pauvre pâtre qui n’a vu que ses montagnes, lui dis-je, vous profiterez des offres de Sir *Thomas Wentworth*. Les circonstances sont pressantes, vous n’avez pas d’autre parti à prendre ; d’ailleurs quel intérêt aurait-il à vous tromper ? Je crois qu’il mérite votre confiance. C’est un honnête homme, et un honnête homme tient toujours ce qu’il promet.—Nous ne le connaissons point. . .—Quand vous l’aurez vu, vous le reconnaîtrez peut-être, et si vous avez oublié le service que vous lui avez rendu, sa présence peut-être vous en fera ressouvenir.

“ Pendant cette scène, je jetais un regard sur Laure : elle ne partageait point la joie de sa mère, et seule, à l’écart, elle versait des larmes, sans prononcer un seul mot : je m’approche d’elle, et pressant une de ses mains contre mon cœur, Oh, Laure ! lui dis-je : que Sir *Thomas Wentworth* est heureux ! il peut vous offrir, un asile et vous consoler !—Me consoler ! dit Laure ; ah ! Tom ! la mort de mon père et notre séparation

sont deux malheurs dont je ne me consolerais jamais.”

“ Ce langage porte au fond de mon âme la félicité la plus pure. Je fais mes adieux à Laure et à madame de Blanville qui doivent partir le lendemain. Je mêle des larmes de joie aux larmes de Laure, et je lui laisse croire que je pleure comme elle de regret et de douleur.

“ L’instant où elles quittèrent la vallée de Lauterbrunn fut aussi le moment de mon départ. Nous prenions deux routes différentes. Ne pouvant rentrer en France sans courir les plus grands dangers, elles avaient formé le projet de traverser une partie de l’Allemagne, et de s’embarquer dans un des ports de la Hollande. La vente qu’elles avaient faite de leur petit chalet et de leur troupeau, leur donnait tout l’argent nécessaire pour leur voyage. Pour moi, comme étranger, n’ayant encore rien à redouter de la hache révolutionnaire, et désirant arriver le plus promptement possible dans ma patrie, je traversai de nouveau la France, et j’arrivai à Londres long-tems avant elles, attendant avec une impatience inexprimable le moment où je pouvais presser sur mon cœur deux êtres qui m’étaient devenus si chers.

“ Un matin que j’étais seul dans mon cabinet pensant à Laure, et commençant à regretter vivement qu’un excès de délicatesse m’eût empêché de la suivre, William vient enfin m’avertir que deux étrangères demandent à me parler, et qu’il les a fait entrer dans le salon. Je me lève pour voler vers madame et mademoiselle de Blanville ; mais j’éprouve une émotion si vive que mes genoux fléchissent ; mon cœur palpite avec violence, et je suis obligé de m’appuyer un instant sur le bras de William.

“ Lorsque j’entre dans le salon, madame de Blanville et Laure s’approchent de moi avec autant de grâce que de noblesse ; les yeux de Laure étaient modestement baissés, et je voyais sur son front l’empreinte d’une

tristesse profonde. Le trouble dont madame de Blanville ne peut se débattre, la différence de son costume, ce luxe dont sa fortune lui permet de s'entourer, tout enfin l'empêche de se reconnaître. Elle remet entre ses mains la lettre qu'elle a reçue de Berne; je prends cette lettre, et après avoir feint de la lire: Oui, madame, lui dis-je, c'est moi qui ose vous offrir un asile. Ma maison, ma fortune, ma vie, tout ce que je possède est à vous. J'ai promis d'avoir pour vous tous les soins, tous les égards d'un fils pour la plus tendre des mères, et je tiendrai ma parole, lors même que mademoiselle votre fille refuserait d'unir son sort à celui du pauvre Tom... A ce nom, une vive rougeur s'étend sur les joues de Laure; elle lève sur moi des yeux étonnés, et s'écrie: Ah grand dieu! c'est Tom! c'est Tom lui-même! Sa surprise, celle de madame de Blanville et les transports de sa joie ne peuvent se décrire, et j'aime mieux, mes chers amis, laisser votre sensibilité deviner tout mon bonheur, que de chercher en vain des couleurs pour vous peindre des sentimens qu'aucun langage ne pourrait exprimer.

“Quelques jours après son arrivée à Londres, Laure devint Lady Wentworth. Depuis trois ans je suis le plus heureux des époux. Les plus tendres et les plus vives affections de l'homme sont entrées dans mon cœur, et n'en sortiront jamais.

Deux enfans sont les fruits d'une union si chère; je forme pour leur bonheur à venir des projets que je veux réaliser. Ma vie est occupée par des espérances, tout me sourit dans la nature, et grâce au savant docteur Elliot, je remercie tous les jours le ciel de m'avoir conservé une existence dont mon cœur apprécie tous les charmes.”

Les convives avaient écouté ce récit avec beaucoup d'attention; et comme ils aimaient Sir Thomas Wentworth, ils avaient pris quelque intérêt, moins à l'histoire de ses aventures, qu'à celle de ses sentimens. Leurs âmes avaient été doucement émues à la peinture des sensations nouvelles d'un être qui, entraîné par le dégoût et l'ennui sur le bord de sa tombe, et transplanté comme une jeune fleur sous un ciel plus pur, dans un sol plus vigoureux, remonte par degrés de la mort à la vie, et du désespoir au bonheur. La conversation s'anime, le vin coule à grands flots; les *toasts* répondent aux *toasts*; on boit à la santé de Lady Wentworth, de madame de Blanville, du bon Tom, de tous les habitans de Lauterbrunn, et surtout à celle du docteur Elliot. L'habile médecin se trouvait présent à cette fête, dont il était le héros, et répondit de si bonne grâce à tous les *toasts* des convives, qu'il fut, dit-on, le lendemain hors d'état d'aller visiter ses malades.

DE LA MUSIQUE INSTRUMENTALE.

La musique instrumentale n'offre pas à l'écrivain un sujet moins fécond que la musique vocale; les peuples civilisés, comme ceux qui ne le sont point, firent un constant usage des instrumens dans leurs jeux, dans leurs fêtes, et surtout dans leurs guerres. Si l'homme se console par des chants, il se réjouit avec un instrument sonore qui les accompagne; cet instrument soutient sa voix, la modère ou la fortifie à son gré, l'imite même; et l'on sent que, destinée à flatter l'un de ses goûts les plus vifs, et produit de son industrie, cet heureux accessoire de ses plaisirs doit lui être d'autant plus cher, qu'il en double la jouissance, et la renouvelle à volonté.

La musique instrumentale fut riche et bruyante chez les Hébreux et chez tous les peuples orientaux, d'où nous avons tiré de nos jours plus d'un instrument de percussion, lesquels sont, de tous, les plus retentissans.* Elle fut simple et en même tems savante chez les Grecs, et adaptée à leur brillant système musical.†

* *In cymbalis concrepantes, clangebant tibiis....sonitu buccinæ....sacerdotes canere, tubæ, jugiter coram arcu fœderis Domini.*—1 Paralip. cap. xv, v. 19, 24; cap. xvi, v. 6.

† The different claimants among the Greeks to the musical discoveries, prove that music was cultivated in different countries; and that the inhabitants of each country invented and improved their own instruments; some of which, happening to resemble those of other parts of Greece, rendered it difficult for historians, to avoid attributing the same inventions to different persons. Thus the single flute was given to Minerva and to Marsyas; the syrinx or fistula, to Pan and to Cibeles, and the lyre or cithara, to Mercury, Apollon, Amphion, Linus and Orpheus. Indeed the mere addition of a string or two, to an instru-

La lyre, dont l'invention est attribuée à Mercure, fut découverte par ce dieu dans une promenade qu'il fit sur les bords du Nil: il heurta de ses pieds ailés une tortue desséchée dont les fibres vibrèrent dans la carapace. Frappé de ce phénomène, le dieu, qui, comme on voit, ne créait pas les événemens, mais savait en tirer parti, conçut l'idée de faire une lyre en forme de tortue, et de la monter avec des fibres d'animaux. Il lui donna le nom de *lyre*, qui, comme on sait, signifie en grec *attraits*, *appas*, et est appelée par les Latins *dulcisona lyra*. Mercure fit présent de l'instrument qu'il avait inventé à Apollon. Il ne pouvait tomber en meilleures mains. Apollon, le perfectionnant encore, en forma la cithare, qui ne différait de la lyre qu'en ce qu'elle avait un manche sur lequel on posait les doigts comme sur le violon.

Le luth réunit ces deux inventions, mais il ressembla beaucoup à la cithare, que les poètes appelaient tantôt *garrula*, tantôt *strepitans cithara*, cithare bruyante, à cause du son qu'elle rendait, et qui ressemblait au murmure du vent. Le *psalterion*, instrument à dix cordes, se joignit au luth; il fut long-tems en usage dans Rhodes.

Le *phénix*, autre organe de l'harmonie, fut inventé par les Phéniciens, dont il porte le nom. Son excessive douceur causait, au rapport de Quintilien, des impressions souvent dangereuses.

La *pandore*, ou *pandure*, paraît ensuite comme un produit de la

ment without a neck, was so obvious and easy, that it is scarce possible not to conceive many people to have done it at the same time.—Burney's *general Dictionary of Music*, Vol. 1, pag. 399.

civilisation brillante des Assyriens. La *pectis* fut imaginée par les Lydiens : elle n'avait que deux cordes. On dut le *barbitos* à l'Orphée de Lesbos, au sublime Terpandre. La *clepsimbe* servait pour accompagner certains chants des Grecs, très-renommés. La *skindapse* à quatre cordes de métal rappelle nos guitares. La *sambuca* n'est que la harpe montée sur un même nombre de cordes d'un ton aigu ; et la *magadis*, due aussi aux Lydiens, qui étaient en musique les Napolitains de l'Asie, se pinçait avec un ongle, et accompagnait en même tems et la voix et la flûte. En joignant à tous ces instrumens celui qui s'appelait du nom de *trepied de Pythagore* de Zante, parce qu'il fut inventé par ce philosophe, nous aurons la nomenclature générale des instrumens à cordes des Grecs, dont ce dernier était le complément ; car il formait à lui seul trois cithares qui se présentaient chacune de son côté. On jouait avec la première dans le ton dorien ; sur la seconde, dans le ton phrygien, et sur la troisième, dans le ton lydien ; et c'est ainsi qu'en tournant habilement cet instrument, Pythagore jouait alternativement avec la plus rare adresse dans ces trois modes ou tems, et, variant son talent autant que le permettait l'art, on croyait entendre successivement les trois plus fameux citharistes de la Grèce.

Si nous passons des instrumens à cordes aux instrumens à vent, nous trouvons d'abord le *cornet*, qui n'est que le petit cor des Hébreux ; le cor et buccin, ou *buccina*, qui est le *lituus* ou la *tuba*. Les premiers étaient spécialement employés aux fêtes de Bacchus ; ils étaient, les uns de métal, et les autres faits d'une corne de bœuf ou de bœuf sauvage ; les seconds, consacrés à Mars et à Bellone, retentissaient dans les combats, les sièges, les batailles, ainsi que les salpins ou trompettes, ou *tyrrhennis*, dont les Hébreux leur contestent l'invention.

Les Grecs distinguaient six trompettes : 1° La *trompette droite*, ou la *chasosra* des Hébreux, appelée *argienne*, attribuée à Minerve ; 2° la *trompette égyptienne* appelée *chnoue*, qui servait aux sacrifices ; 3° la *carnyx*, ou *trompette courbée*, qui rendait des sons aigus et perçans : on l'appelait aussi *celtienne* ou *galatienne* ; 4° la *paphlagonienne*, qui avait un son désagréable ; 5° la *médienne*, qui rendait un son grave ; et 6° la *tyrrhénienn*e, qui en avait un clair et argentin.

La flûte des Grecs était à bec. Une jambe fut, dit-on, son premier modèle, et de là vint, chez les Latins, le nom de *tibia*. Elle n'était point, comme les flûtes traversières chez les modernes, composée de plusieurs pièces, mais elle variait de forme, de grandeur, et fut long-tems faite de roseaux. La flûte *simple* (monaule) avait été, dit-on, inventée par Osiris. Il y en avait une autre qui était double, qu'on jouait avec le *périthète*, espèce de bandage dont on se serrait les joues. Ensuite venait la flûte de Pan (*syringa Pannos*,) qui portait chez les Latins les noms de *fistula* ou *syrinx* ; puis la flûte oblique, appelée par les Egyptiens *photinx*, et par les poètes *lybis*, parce que Syrites, son inventeur, était Lybien ; et enfin la flûte *gyngrine*, inventée par les Phéniciens, qui rendait un son plaintif, et servait aux funérailles.

Tibia pares, tibiæ impares, tibiæ dextra, tibiæ sinistra, tibiæ sarana, tibiæ phrygia, étaient les divers noms de ces instrumens, soit qu'elles fussent simples ou doubles, soit qu'on en jouât à droite ou à gauche. Les unes étaient faites de roseaux, d'autres d'ivoire ; les unes servaient pour accompagner les danses des jeunes filles, et prenaient le nom de *tibiæ partheniæ*, et les autres pour accompagner les jeunes garçons, et s'appelaient *tibiæ pueriles* ; enfin, celles qui accompagnaient les hommes faits, s'appelaient *tibiæ viriles*. Les *hemiopes*, les *élyms*,

les *scytales*, les *diopes* et les *mécops*, etc. rendaient les unes des sons tendres, les autres des sons énergiques ; les unes étaient destinées à accompagner les *parœnii*, chansons à boire, et les autres les scolies de Steichore ou les odes de Pindare.

Quant aux instrumens de percussion, nous trouvons chez le même peuple les *cymbales*, dont se servaient les femmes et surtout les bacchantes : elles étaient d'airain doré, et retentissaient à la fois en l'honneur du dieu du Gange et de Diane. Les Grecs avaient deux espèces de *tympanons*, le grand et le petit. Le *triangle* ou *trigone* fut inventé par les Lydiens. Les *castagnettes*, faites de cannes fendues, marquaient la mesure aux fêtes du dieu des jardins, en s'accordant avec les bruyantes *crotales*. On donnait le nom lascif de *crotalistriæ* aux femmes qui s'en servaient, lesquelles abjuraient souvent la décence et la pudeur, ce charme de la beauté.

Le *sistre*, dû aux Egyptiens, fait de forme ovale, et d'une lame de métal, était l'instrument des prêtres d'Isis aux lieux où il fut inventé, et celui des solennités nocturnes consacrées à Hécate.

Mais ces instrumens réunis servaient également et à la *cordax*, danse comique des Grecs, et à leurs *pyrrhiques*, ou danses martiales, et à l'*emmélie*, ou danse de Bacchus.

La *carye*, danse usitée dans la Laconie, et la *memphitique*, étaient encore des danses militaires ; la première inventée par Castor et Pollux, et la seconde par Minerve, qui, par les figures qu'elle représentait, rappelait la guerre des dieux contre les Titans. L'*orsite* et l'*épicrodios*, danses de l'île de Crète, se rapprochaient des unes et des autres ; et nous voyons dans l'ingénieux ouvrage de Cahusac*, que toutes étaient accompagnées par des instrumens à

vent, à cordes, et de percussion, tantôt séparés, tantôt réunis.

Nous ajouterons à cette nomenclature des instrumens grecs l'abrégé de celle des instrumens des Hébreux, quoique nous en ayons déjà dit quelque chose. En instrumens à cordes, ce peuple comptait le *kinnor*, fait en forme d'un Δ , lequel était monté de vingt-quatre cordes†. Le *nebel* avait vingt-deux cordes, et se jouait avec les doigts ; l'*assor* en avait dix, et se pinçait avec le plectre ; le *minnim*, le *michol*, le *sche-lasim*, en avaient trois qui résonnaient sous une espèce d'archet.

Quant aux instrumens à vent, la grande flûte s'appelait *nekabhim*, et la petite *chalil* : toutes deux étaient de roseau ; le *keren*, le *schopar* ou *takoa* étaient des trompettes de cuivre ou d'argent ; le *zinken* était le cornet à bouquin ; l'*abub* servait aux lévites dans leurs sacrifices ; la *chasora*, inventée par Moïse, était une trompette longue de deux pieds ; le *sumphoneia* était la cornemuse ; l'*ugabh* ressemblait à la flûte de Pan des Grecs : la grande se nommait *migrepha*, la petite *maschrokita* : la première avait deux soufflets.

Dans les instrumens de percussion on comptait le *toph*, orné d'anneaux ou de grelots de métal ; il avait la forme d'un demi-globe, et était de fer. Il y en avait de cinq formes différentes, tous se frappant comme des timbales. Le *tseltselim* et le *methsiloth* ne différaient entre eux qu'en ce que l'un avait des clochettes, et l'autre des grelots, qui aidaient à leur harmonie retentissante. Les Hébreux avaient aussi des cymbales de cuir très-dur, et l'on ne conceit pas trop quel parti ils pouvaient en tirer.

Les Latins adoptèrent le système de la musique instrumentale des Grecs, en la mariant aux instrumens des Étrusques, créateurs de l'harmo-

* La Danse ancienne et moderne ; 3 vols. 8vo. La Haye, 1754.

† Kalkbrenner, *Hist. de la Musique*, pag. 42, tom. I.

nie, comme de plus d'un autre art*. Rome avait à la tête de ses légions des musiciens qui en partageaient la gloire, puisque bravant la mort comme des guerriers, ils méritaient de plus les récompenses dues à des artistes. Bannie de cette ville, après la mort de Néron, la musique vocale et instrumentale du théâtre ne vit point sa sœur, la musique militaire, partager son exil ; et toujours l'Italie, malgré ses longs malheurs et les Barbares, conserva ce genre précieux de l'harmonie.

Dès le règne de la comtesse Mathilde, cette souveraine qui posséda une des plus grandes comme des plus belles parties de l'Italie, on retrouvait des traces bien sensibles de l'existence de la musique instrumentale dans cette péninsule ; le chant était accompagné d'instrumens à sa cour, une des plus brillantes de l'Europe.† Mais à peine le quinzième siècle eut-il commencé, à peine cette époque à jamais glorieuse pour les arts et les sciences fut-elle arrivée, que la musique instrumentale ne fit pas moins de progrès que la musique vocale en Italie.

De toutes parts des sociétés philharmoniques, des académies d'instrumens et de chants se fondent et s'établissent rivales de celles des lettres, des sciences et des autres arts. Le pape Nicolas V fonde celle de Bologne, la plus célèbre de toutes,

et qui fleurit encore de nos jours dans cette opulente et savante ville*. Florence vit briller l'académie des *Rozzi* ou des *Grossiers*, dont elle n'avait sans doute que le nom, car elle était une des plus savantes de l'Italie.

Cette académie musicale s'occupait aussi de la musique dramatique. Vérone et Vicence briguent et obtiennent la même faveur ; et déjà l'on voit dans ces deux villes, les plus belles des états de Venise, deux sociétés comme celles de Florence et de Bologne, consacrant leurs loisirs et leur savoir à l'harmonie.†

Mais l'époque classique du retour et du triomphe de la musique instrumentale, comme de la vocale en Italie, est sans contredit celle qui vit la création des divers conservatoires qui ont été successivement fondés, dotés, établis, et se sont perpétués pendant une longue série d'années dans cette péninsule.

Jusque là, le génie des Italiens

* S'il est un spectacle imposant en musique, c'est celui que présente la fête de sainte Pétronille, patronne de Bologne, et que célèbrent, assemblés, tous les membres de la société philharmonique dans la cathédrale de cette ville. On y voit réunis jusqu'à six cents musiciens : qu'on juge du premier coup d'archet d'un semblable orchestre ! Quoique l'Italie ne se pique pas de briller dans la symphonie, nous avouons que nous l'avons trouvée digne de la cultiver comme toutes les autres branches de la musique, dans ce concert religieux un des plus imposans, sans doute, dont on puisse être témoin, et que l'oreille puisse entendre dans aucun pays de la chrétienté.

† Outre ces sociétés, ces académies philharmoniques, il y avait en Italie des couvens d'hommes et de femmes dans lesquels on exécutait non seulement de la musique vocale, mais de la musique instrumentale à grand orchestre. L'Artusi cite entre autres celui des religieuses de San-Vito à Ferrare, où un pareil institut existait. Il assista lui-même à un concert de voix et d'instrumens, dont s'acquittèrent avec le plus grand art ces religieuses : d'où il suit que la musique à grand orchestre était connue en Italie avant le seizième siècle.

* On attribue aux étrangers l'invention de la trompette ; quant aux Romains, les dix mille musiciens consacrés par Néron à la musique instrumentale prouvent combien ils avaient fait de progrès dans cette partie de l'art.

† Mathilde portait le titre de comtesse de Toscane. Elle était fille de Boniface, marquis de ce pays. Née en 1406, elle possédait en outre Mantoue, Parme, Reggio, Plaisance, Ferrare, Modène, une partie de l'Ombrie, le duché de Spoleto, Vérone, et presque tout ce qui est appelé aujourd'hui le patrimoine de Saint-Pierre, depuis Viterbe jusqu'à Orvieto, avec une partie de la Marche d'Ancone.

pour l'harmonie, livré à lui-même, et, pour ainsi dire, abandonné par les divers gouvernemens qui cependant protégeaient, encourageaient et récompensaient avec magnificence les peintres, les statuaires et les poètes, semblait n'être point appelé à jouir de la même faveur, ou plutôt des mêmes droits. La musique dramatique avait dû sa renaissance à de simples particuliers, celle d'église à des pontifes, auxquels elle était nécessaire, puisqu'elle l'était au culte catholique. Un collège en ce genre avait été fondé dès le quatrième siècle, ainsi que nous l'avons vu, par un de ses plus grands papes; et dix siècles plus tard, lorsque toute l'Italie brillait du double éclat des sciences et des arts, lorsque Léon X dans Rome, les Médicis ses parens dans Florence, Charles-Quint dans Naples, et la liberté dans Gènes et dans Venise, faisaient de toutes parts fumer l'encens sur l'autel des arts, la mélodie, un des plus doux, comme un des plus utiles, n'avait encore pour asile assuré que l'école fondée dans Naples, sous Ferdinand d'Aragon, qu'elle devait en partie à des étrangers.* Un pareil oubli devait être réparé; il le fut enfin par les conservatoires dont nous parlons.

Quatre de ces établissemens furent d'abord fondés successivement dans Venise; de jeunes filles en furent les seuls élèves; leur étude unique était le chant, et elles exécutaient elles-mêmes, dans ces collèges, de la musique à grand orchestre.

Naples ne tarda pas à imiter un exemple que l'on est surpris qu'elle n'ait pas donné, mais dont le retard provient peut-être de la différence de son gouvernement avec celui de

Venise. Mais ce qui sans doute est digne d'être remarqué, comme une preuve de la sagacité du peuple italien, et du goût qui l'entraînait à s'emparer de l'empire de la musique, c'est que, sans que les deux nations se fussent entendues entre elles, sans qu'elles eussent fait aucune convention, tandis que Venise fonde quatre conservatoires de femmes, Naples en fonde quatre d'hommes; de sorte que dès ce moment un vaste système d'enseignement musical est organisé en Italie, et lui assure des cantatrices et des chanteurs, des musiciens et des musiciennes, non seulement pour tous ses concerts, ses chapelles, ses théâtres, mais encore pour tous ceux de l'Europe.

Le premier des conservatoires établis dans Naples fut appelé *Sainte-Marie de Loretto*, d'où sont sortis une foule de compositeurs tons célèbres, et surtout l'inimitable Pergolèse. Cet établissement date de l'an 1537: il est bon d'observer qu'on lui agrégea de jeunes demoiselles qui étudiaient la musique dans un corps de logis séparé.

En 1565, les deux écoles furent séparées sans que l'on en connaisse la cause.

Le second de ces établissemens est celui qui s'appelait *I poveri di Christo*, les pauvres de Jésus-Christ, fondé en 1589, et supprimé en 1715.

Le troisième est appelé *La pietà de' Turchini*, titre intraduisible en français, si ce n'est par une longue périphrase. Il fut fondé en 1583; un moment supprimé, et rétabli en 1592.

Le quatrième enfin de ces établissemens porte le nom de *Saint-Onuphre*; il fut fondé dans la même année que le précédent.

A ces établissemens se joignent ceux de Milan, de Bologne et de plusieurs autres villes de l'Italie, dont on trouve les noms et les statuts dans l'*Histoire de la Musique* par le père Martini, et dans les écrits de Bontempi, de l'Aretusi, de Ceretti, de Gerbert, de Doni, de Mattei, de

* On se rappelle que Jean Tinctor de Nivelles vint fonder cette école à la honte de l'Italie, qui sans doute jusque là avait donné partout des maîtres de musique à l'Europe, comme elle lui en donna depuis.

Signorelli, du savant Marpurgh, et dans la Dramaturgie d'Allacci.

On sent que ces établissemens une fois fondés, rien ne devait plus arrêter l'essor de la nation italienne vers un art que lui enseigne pour ainsi dire la nature elle-même, qui lui a donné une langue si douce et si harmonieuse. Déjà au cinquième siècle, et malgré les dévastations des Barbares, on cherchait encore dans ce pays des musiciens, que demandait au roi Théodoric le premier roi des Francs; dans le sixième, le pape Agathon reçut du roi d'Angleterre la même prière; au huitième, le pape Etienne en envoya au roi Pépin; et au neuvième, le pape Adrien à l'empereur Charlemagne; événement duquel date l'établissement des maîtrises des cathédrales en France. Cette suprématie se soutient et s'augmente dans les siècles suivans.

En 1530, François Ier appelle auprès de lui dans ce royaume messire Alberti, le premier professeur de violon dans ce tems. En 1581, Catherine de Médicis, mariée à Henri II, successeur de François, y appelle également Balthazar Beljioso, Florentin, professeur non moins célèbre sur le même instrument, et qui, de plus, grand chorégraphe, introduisit pour la première fois les ballets sur le théâtre de la cour; et enfin sous le règne à jamais mémorable de Louis XIV, puisqu'il s'unit dans l'opinion de la postérité à ceux de Périclès, d'Alexandre, d'Auguste et de Léon X, on voit Jean-Baptiste Lulli, également né en Toscane, réformer le premier la musique et les opéra français. Mais aussitôt que les divers établissemens que nous venons de citer sont en activité, la nation italienne, cultivant avec méthode un art que jusque là elle n'avait cultivé que par une sorte d'instinct, des essais nombreux de maîtres et de musiciens de tous genres naissent dans ses villes, et jusque dans ses moindres bourgs: tant l'éducation

publique a d'influence sur le goût et les mœurs d'un peuple!

La musique instrumentale brille de toutes parts, ainsi que la vocale, en Italie; elle s'unit à elle dans les opéra sérieux et comiques, dans les chants de l'église et dans les madrigaux.*

Si les écoles de Naples, de Milan, de Rome, de Bologne et de Venise, comptent de grands compositeurs, et produisent les chanteurs les plus fameux, elles n'enfantent pas moins de grands instrumentistes. Corelli† a

* *Madrigal*, sorte de pièce de musique travaillée et savante, qui était fort à la mode en Italie au seizième siècle, et même au commencement du précédent. Les *madrigaux* se composaient ordinairement, pour le vocal, à cinq ou six parties, toutes obligées à cause des fugues et dessins dont ces pièces étaient remplies. Mais les organistes composaient et exécutaient des *madrigaux*, aussi sur l'orgue; et l'on prétend que ce fut sur cet instrument que le *madrigal* fut inventé. Ce genre de contrepoint, qui était assujéti à des lois très-rigoureuses, portait le nom de *madrigalesque*. Plusieurs auteurs, pour y avoir excellé, ont immortalisé leurs noms dans les fastes de l'art: tels furent, entre autres, Lucas Merentio, *Lingi Prenestino*, Pomponio Nenna, Tommaso Pecci, et surtout le fameux prince de Venosa.—Rousseau, *Dictionnaire de Musique*, à l'art. MADRIGAL.

† Corelli (Archangelo), né près d'Imola en Italie, en 1658. Son maître de contrepoint fut Simonelli, celui de violon fut Bassani de Bologne; il voyagea successivement dans l'Italie et en Allemagne, et charma partout ses auditeurs, et par le rare talent qu'il déployait sur cet instrument, et par ses admirables compositions.

A Rome, il conduisit l'orchestre composé de cent cinquante musiciens, qui accompagnait un opéra que fit jouer dans son palais la reine Christine de Suède. Il était l'ami des fameux peintres Cigani et Maratti, qui lui donnèrent plusieurs de leurs tableaux. Son chef-d'œuvre est la troisième de ses sonates, qui sont, disent les maîtres, le rudiment des jeunes violonistes. Tout s'y trouve, disent les savans auteurs du *Dictionnaire historique des Musiciens*, l'art, le goût et le savoir: ses adagios sont parfaits, ses fugues divines, et ses giges charmantes. Il a été le premier à ouvrir la carrière de la so-

pour élèves Locatelli* et Geminiani†, tous deux célèbres violonistes comme lui. L'un va faire admirer son talent à la Hollande, et l'autre à l'Angleterre. Ce maître fixe et perfectionne la sonate, et Boccherini‡

nate, et en a posé la limite. On lui a érigé un buste au Vatican, ayant pour suscription ces mots :

Corelli, princeps musicorum.

* Locatelli (Pietro), né à Bergame en 1690; il se retira en Hollande après avoir beaucoup voyagé, et dirigeait à Amsterdam un concert public. La société des amateurs prit le deuil à sa mort pour témoigner ses regrets de la perte d'un musicien, l'honneur de son art par ses talents et ses bonnes mœurs. Il a écrit plusieurs ouvrages didactiques pour le violon, ainsi que Geminiani, et son maître Corelli.

† Geminiani (Francesco), né à Lucques en 1680. Alexandre Scarlatti fut son premier maître de musique. Le célèbre Dubourg fut son meilleur élève; il vécut en Angleterre et mourut à Dublin en 1762. Ses ouvrages comme ses travaux sont nombreux.

‡ Boccherini (Luigi), né comme Geminiani à Lucques, en 1740, tems qui, comme on voit, se rapproche beaucoup du nôtre. Son maître de musique et de violoncelle fut l'abbé Vannucci. Des dispositions éclatantes signalèrent de bonne heure un des premiers talents qu'ait produits la nature. Tout le peuple de Lucques fut ravi, lorsqu'au retour de ses voyages, Boccherini fit entendre, accompagné de Manfredi, élève de Nardini, et son compatriote, son violon et ses sonates. Il cueillit dans toute sa pureté la double gloire d'un bon violoniste, et d'un habile compositeur. Les deux compatriotes devinrent désormais des amis inséparables, et se rendirent en Espagne, l'un pour amasser beaucoup d'or (c'était Manfredi, qui aimait excessivement ce métal); l'autre, beaucoup de célébrité, c'était Boccherini : aussi celui-ci se fixa dans ce pays, où il est mort âgé de soixante-six ans, chéri, respecté et regretté des Espagnols, de leur monarque et de sa cour. Cet artiste a précédé Haydn dans sa brillante carrière; il a le premier fait des quatuors, fixé leur genre et leur caractère. Castier, que nous avons déjà cité, a dit de lui et de Haydn : “ *Si Dieu voulait parler aux hommes, il se servirait de la musique de Haydn, et s'il voulait entendre de la musique*

le trio. Torelli* invente le *concerto grosso*, et Tartini† trouve le son fondamental. Frescobaldi‡ excelle dans le clavecin; Besozzi|| sur le hautbois; et Viotti§, encore vivant, enseigne le violon à toute l'Europe, qui n'a pas encore entendu un maître qui lui soit supérieur.

Cependant les Italiens laissent à d'autres nations les prétentions à la symphonie; ils s'adonnent plus au chant, objet essentiel de la musique; l'exécution instrumentale est moins cultivée chez eux qu'ailleurs, et surtout qu'en France et en Allemagne. Ils ne considèrent les instrumens que comme nécessaires pour l'accompagnement et pour l'exécution de leurs partitions.

Albinoni, Alberti, Tessarini, Vivaldi, ne sont que les troupes légères de cette élite de grands instrumentistes italiens; mais *Nardini, Pu-*

des hommes, il se ferait jouer celle de Boccherini.”

Un autre homme d'esprit, enthousiaste de l'harmonie, a apprécié à sa valeur cette musique divine, en disant que *Boccherini est la femme de Haydn*.

* Torelli (Gasparo), né en 1570; il est célèbre, comme compositeur, par ses madrigaux.

† Nous avons déjà parlé de Tartini, considéré comme violoniste célèbre, et compositeur également célèbre.

‡ Frescobaldi (Girolamo), célèbre organiste de Saint-Pierre, né à Ferrare en 1601, et l'un des premiers compositeurs de son tems. Il fut le premier parmi les Italiens qui joua les fugues et mérita le surnom de *Maestro de' suoi tempi*, que lui donna Penna.

§ Besozzi eut des frères, tous musiciens célèbres comme lui; tous ont illustré le hautbois, comme les Corelli, les Tartini et les Viotti, le violon. Leur père naquit à Parme.

§ Viotti (Jean-Baptiste) est né en Piémont en 1745: le plus digne éloge que l'on puisse faire de ce grand violoniste et de cet admirable compositeur, se trouve à l'article qui le concerne, dans le *Dictionnaire des Musiciens* de MM. Choron et Fayolles, sages et justes appréciateurs de son rare talent, comme de tous les artistes qui ont honoré l'art de la mélodie: nous ne pouvons qu'y renvoyer nos lecteurs.

gnani, et plusieurs autres, peuvent être joints à Tartini et à Viotti. Nulle nation, nulle école de l'Europe n'a d'aussi grands violonistes et en plus grand nombre que l'Italie : elle réunit donc la double gloire de la musique vocale et instrumentale, de

la mélodie et de l'harmonie ; la langue musicale qu'elle possède n'est donc pas son unique moyen pour briller dans la musique ; elle doit aussi sa prééminence à un goût, à un tact exquis, à son enthousiasme soutenu et prolongé pour cet art.

OUVERTURE DE DEUX MOMIES

Appartenant à M. Cailliaud,

A PARIS.

ENTRE autres objets précieux que M. Cailliaud a rapportés de son dernier voyage en Egypte, et qui composent son riche cabinet égyptien, les curieux et les antiquaires avaient distingué une belle momie d'un volume et d'un poids extraordinaire ; la tête portait une couronne formée de lames de cuivre dorées et de boutons, imitant la feuille et le jeune fruit de l'olivier. Elle se recommandait encore à l'attention des savans par la caisse qui lui sert d'enveloppe. Au fond est peint un zodiaque dont les figures ressemblent beaucoup à celles du zodiaque de Denderah, et le dessus de la boîte porte une petite inscription grecque presque effacée ; le nom de Petemenôn qui est en tête, se lit aussi en grec cursif, à la marge d'un petit papyrus hiéroglyphique, qui paraît avoir été déposé sur la momie entre les bandelettes extérieures. Enfin, la largeur de la tête et celle des pieds étaient mesurées. Tant de circonstances neuves et singulières faisaient regarder cette momie comme un des plus précieux objets d'antiquité qu'on eût découverts, et donnaient lieu d'espérer que l'ouverture de la momie présenterait des manuscrits et des particularités encore plus importantes ; on conjecturait même, d'après le poids du corps, qu'il devait renfermer quelque masse métallique.

Après avoir hésité long-tems sur le parti qu'il devait prendre, M. Cailliaud s'est rendu généreusement au désir des savans et des curieux. Le 30 Novembre dernier, il a procédé à l'ouverture de la momie, dans son cabinet de la rue de Sèvres, en présence d'un grand nombre de personnes distinguées, parmi lesquelles on ne citera que M. le duc de Blacas, M. le duc de Rauzan, M. le baron de Humboldt, M. le marquis de Marbois, M. le comte Orlof, sénateur de Russie, M. Denon, M. Abel Rémusat, M. le baron Larrey, M. le comte de Forbin, etc. La vive curiosité qu'a excitée ce spectacle, neuf pour la plupart des personnes présentes, et l'extrême empressement avec lequel on s'y est porté, font en quelque sorte un devoir de décrire l'opération avec quelques détails.

On a commencé par peser et mesurer exactement la momie avec toutes ses enveloppes. Le poids a été trouvé de 106 kil. la longueur totale de la momie de 1 m. 90 c. ; largeur de la tête, 0 m. 42 c., et circonférence 1 m. 38 c. ; largeur aux épaules, 0 m. 49 c., et circonférence 1 m. 39 c. ; largeur aux extrémités des mains, 0 m. 47 c., et circonférence, 1 m. 25 c. ; largeur aux malléoles, 0 m. 40 c., et circonférence 1 m. 16 c. ; largeur aux pieds, 0 m. 40. c. ; longueur des

pieds, 0 m. 46 c. ; circonférence des talons et des pieds, 1 m. 60 c.

Après cette opération, l'on a enlevé la bandelette étroite qui fixait autour du corps une toile couverte de peintures et d'hiéroglyphes, avec des ornemens qui sont peu communs en Egypte ; au-dessous étaient plusieurs toiles grossières, mais solides, formant la première enveloppe, que l'on a enlevée facilement. La deuxième enveloppe était maintenue autour du col à l'aide d'un nœud que les marins appellent nœud plat ; au-dessous, plusieurs bandelettes de toile un peu moins grosse, et trois petites serviettes ou écharpes pliées en plusieurs doubles. La troisième enveloppe, disposée de même manière, et formée de bandelettes, de serviettes et de pièces longues, servant à soutenir les côtés. Dans la quatrième enveloppe, on a trouvé des bandelettes de linges plus grands, mais vieux et grossiers ; quatre tuniques égyptiennes ou sans manches, et décousues, pour s'appliquer sur le corps : la grande pièce enveloppant tout le corps est fixée par un bitume noir, avec d'épaisses couches de ce bitume autour de la tête et des pieds. Ces tuniques ont environ 3 p. 8 po. de large sur 3 p. de haut, avec une ouverture de 10 po. pour passer la tête, et deux semblables pour passer les bras. La cinquième enveloppe présentait des bandelettes placées en longueur, liant les pieds à la tête, des bandes transversales, quatre grandes pièces entourant le corps, le tout de toile un peu plus fine. La sixième enveloppe était formée 1^o de bandes transversales teintes en jaune pour avoir été pénétrées d'un bitume de cette couleur, ou y avoir été trempées ; 2^o de quinze pièces de toiles semblables. La septième et dernière enveloppe était pénétrée de bitume noir, et formait six pièces adhérentes* ensemble

par le baume ; après quoi il ne restait plus qu'une couche mince à ôter pour arriver à la peau. On a remarqué, comme à l'ordinaire, les orteils enveloppés séparément ; les bras et les mains sont étendus le long des cuisses ; le sujet est du sexe masculin, et paraît être un homme de quarante-cinq à cinquante ans au plus. La longueur du corps est de 1. m. 73 c. (5 p. 3 p. 9 l.). La poitrine et une partie de l'abdomen sont dorés inégalement sur l'épiderme. L'abdomen ayant été ouvert, on y a trouvé beaucoup de baume noir ; mais aucun objet étranger ; point de manuscrit entre les cuisses ni sous les bras ; le long des jambes étaient de fortes masses de baume noir, d'une belle qualité. L'enlèvement de ces innombrables bandelettes et enveloppes, a duré près de trois heures ; encore a-t-on fait souvent usage d'outils tranchans ; mais cette longue opération n'a rien produit que du baume et des toiles, et aucune des espérances qu'on avait conçues ne s'est réalisée.

Cependant, M. Cailliaud ne s'est point découragé ; quelques jours après il a enlevé la dernière couche de linge et de bitume, immédiatement appliquée sur la peau. Il a trouvé sept à huit épaisseurs d'une toile assez fine. Plusieurs parties des bras sont dorées par place comme la poitrine. Les mains sont longues et très-bien conservées, les doigts bien faits et même potelés ; les oreilles sont intactes, et le nez, quoique brisé (pour l'extraction de la cervelle par les fosses nasales) est peu déformé. On remarque que le profil est plus droit, et le front moins incliné que dans les momies ordinaires. Les cheveux, conservés parfaitement, sont fins et légèrement frisés. Sur le côté gauche est une ouverture de cinq pouces de diamètre, par où le baume a été introduit à la place des viscères.

Mais ce qui dédommage un peu des recherches infructueuses faites sur le corps de la momie, c'est qu'en

* Les autres linges pouvaient s'enlever facilement. On a mesuré 350 mètres de bandelettes de 2 et 3 pouces de largeur et 250 mètres carrés de toiles diverses (environ 2800 pieds carrés).

enlevant la dernière toile appliquée sur le visage, M. Cailliaud a découvert, au-dessous de chacun des yeux, et sur la pommette des joues, une lame d'or, représentant la figure d'un œil avec les cils; sur la bouche il a trouvé encore une autre lame d'or, assez semblable pour la forme à une langue, et posée perpendiculairement à la commissure des lèvres, lesquelles sont parfaitement closes: c'est une double singularité dont nous ne connaissons aucun autre exemple. Il est remarquable que la forme de l'œil est une imitation de convention et non pas la ressemblance de l'objet naturel. Cette image peut être relative à la possession du mort, ou bien elle indique la consécration à Osiris, dont l'œil était l'emblème; dans le premier cas, on pourrait faire plus d'une conjecture assez plausible, mais prématurée. La plaque d'or, trouvée sur la bouche, rappelle la feuille de *persea*, arbre consacré à Isis chez les Égyptiens, parce que, disaient-ils, elle ressemblait à une langue. Nous nous abstenons encore ici d'émettre une opinion. En examinant de près les lagges de la momie, on a trouvé une tunique raccommodée avec des pièces rapportées adroitement; une autre contenant plusieurs caractères écrits à l'encre; enfin une belle écharpe avec des franges et un galon marqué des lettres AM, initiales du nom grec du personnage: cette marque est faite avec le point de la broderie au crochet.

Une seconde momie, ouverte par M. Cailliaud, présente un intérêt particulier par le mode d'embaumement, qui diffère de tous ceux que l'on connaît; il n'entre dans la préparation ni bitume, ni soude minérale, ni aucun sel. Les bandes et les toiles ont été roulées autour du corps sans aucune adhérence; aussi les a-t-on

enlevées avec la plus grande facilité; mais entre tous les doubles de toile, on a trouvé une couche très-épaisse de sciure de bois ou d'écorce, qui avait certainement pour objet d'absorber l'humidité, et cet effet a été produit complètement. Le corps renfermait aussi une grande quantité de cette poudre au lieu de bitume. Il est digne de remarque que les chairs ont été conservées intactes par ce simple procédé. La couleur de la peau est jaune au lieu d'être noire. Les chairs, telles que l'oreille et le cartilage du nez, sont encore très-flexibles; toutes reçoivent l'impression du doigt; on a même retrouvé le blanc des yeux.

Le personnage ainsi embaumé est un vieillard. On a trouvé trois petites bretelles ou étoles, croisées autour de son col: elles sont en cuir ou maroquin brun, marquées d'empreintes hiéroglyphiques, à peu près comme les impressions formées par l'application d'un timbre sec. Ces sortes d'empreintes étaient déjà connues à Paris, grâce au même M. Cailliaud, qui en apporta de semblables en 1819 (l'éditeur de son premier voyage les a fait graver); mais on ignorait la place que ces banderolles occupaient, soit sur les momies, soit ailleurs. Une de celles-ci est en forme de spatule comme les broderies placées au-dessous des épaules, sur la tunique égyptienne découverte par le général Regnier, et déposée à la bibliothèque de l'Institut à Paris.

M. Cailliaud possède encore plusieurs autres momies très-bien conservées, parmi lesquelles on en remarque surtout deux qui sont renfermées dans des étuis de carton, enrichis de peintures et cousus sur le dos. D'autres détails ont déjà été donnés dans la *Revue Encyclopédique* sur cette intéressante collection, formée à grands frais par ce zélé voyageur.

BAGATELLES.

Trois habitans de Balk, qui voyaient ensemble, avaient trouvé un trésor. Ils le partagèrent, et continuèrent leur route, en s'entretenant de l'usage qu'ils feraient de leurs nouvelles richesses. Comme les vivres qu'ils avaient emportés étaient consommés, il fallut envoyer à la ville la plus prochaine en chercher. Le plus jeune fut chargé de cette commission, et partit. Il se disait en chemin : Me voilà riche ; mais je le serais bien davantage, si j'avais été seul quand nous avons trouvé le trésor ; mes compagnons de voyage m'ont enlevé deux parts ; ne pourrais-je pas les reprendre ? Cela me serait facile ; je n'aurais qu'à empoisonner les vivres que je vais chercher. A mon retour, je dirais que j'ai dîné à la ville ; mes compagnons mangeraient sans défiance, et ils mourraient. Je n'ai que le tiers du trésor, et j'aurais le tout. Cependant les deux autres voyageurs étaient assis à l'ombre d'une plâne, et ils se disaient : Nous avons bien affaire que ce jeune homme vînt s'associer avec nous ? nous avons été obligés de partager le trésor avec lui ? s'il aurait dû nous appartenir, et c'est alors que nous serions riches. Il reviendra dans peu nous avons de bons poignards... Le jeune homme revint : ses compagnons l'assassinèrent ; ils mangèrent ensuite des vivres empoisonnés ; ils moururent, et le trésor n'appartint à personne.

Pendant une horrible tempête, on ordonna à chacun de jeter à la mer ce qu'il avait de plus pesant : un mari y jeta sa femme.

Un homme qui venait de perdre sa femme, redoutait les incommodités et les fatigues des complimens de condoléance. Pour les éviter, il dit à son cocher de s'envelopper d'habits de deuil, et de le représenter. Le cocher curieux de bien jouer son rôle, s'était affublé de façon qu'on ne lui voyait que les yeux. Il soupirait et sanglotait aussitôt que quel-

qu'un entraît. Un ami intime de l'homme veuf, s'approche plus près que les autres, et s'épuise vis-à-vis ce personnage feint, à lui donner les meilleures raisons pour le consoler. Le nouveau Sosie ne répond toujours que par des soupirs. A la fin, se voyant pressé de parler : Je ne suis que le cocher de Monsieur, dit-il à cet ami. Celui-ci alors changeant de ton, lui demande : Combien vaut l'avoine ?

Un pauvre diable qui passait par un village, alla, pressé par la faim, heurter à la porte du seigneur. On lui dit : Qui êtes-vous ? Je suis un pauvre musicien qui demande la passade. Entrez, Monsieur. Entré qu'il fut, le seigneur le fit dîner avec lui. Or ce seigneur était amateur de musique, et l'avait fait apprendre à ses enfans, garçons et filles. Après dîner, il fit apporter des livres de musique, en distribue un à l'étranger, et les autres à ses enfans. Ceux-ci se mirent à chanter ; et le seigneur qui n'entendait rien dire au passant, croyait qu'il voulait écouter un moment. A la fin, comme ce silence continuait, il lui dit : Vous ne chantez point ? — Non, Monsieur. — Hé ! pourquoi ? — Monsieur, je n'y entends rien. N'ai-je pas dit que j'étais un pauvre musicien ? Certes, je suis un si pauvre musicien que je n'y entends rien du tout.

Les femmes passent pour être plus peureuses que les hommes. Voici néanmoins un trait assez hardi d'une servante de Lille. Elle avait gagé d'aller pendant la nuit sans lumière prendre une tête de mort dans le cimetière de sa paroisse. Celui qui avait fait la gageure s'était caché sous le charnier. Comme elle tenait une tête dans ses mains, il lui cria d'une voix sépulchrale : *Laisse-là ma tête*. La servante la lui jecta, en lui disant : *Tiens la voilà*, et en prit une autre. Elle entendit une seconde fois le même commandement ; mais s'apercevant que c'était la même voix qu'elle avait déjà entendue, elle

emporta tranquillement la tête qu'elle tenait, et dit, dans son patois : *Va-t'en, va-t'en, t'en n'a mie deux.*

parce qu'il a toujours les mains dans nos poches.

Un fameux traitant fut assez vain pour faire élever dans ses jardins une statue équestre qui le représentait. Deux paysans la considéraient ; l'un demande à l'autre, d'où vient que le traitant n'avait point de gants : Hélas ! dit l'autre, il n'en porte point,

Un homme qui allait entrer dans les fermes, montrait à plusieurs personnes une maison fort spacieuse qu'il venait de faire bâtir, au moins, dit-il, on ne me reprochera pas que je l'aigagnée sur le peuple. Patience, lui répondit quelqu'un, elle n'est pas encore meublée.

POÉSIE.

L'AMITIÉ,

CHANSON.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver ?*

EN cherchant le bonheur parfait,
A quel prestige on s'abandonne !
On suit l'erreur qui le promet,
On fuit l'amitié qui le donne.
Pour le trouver, c'est notre cœur
Qui doit seul nous servir de guide ;
Lui seul m'apprit que le bonheur
C'est l'amitié d'Adélaïde.

A mes desseins ambitieux
J'ai vu la fortune sourire ;
J'ai fait pleurer d'assez beaux yeux ;
Souvent on applaudit ma lyre :
Le plaisir partout me suivit,
Mais il laissait mon âme vide :
Le sentiment qui la remplit,
C'est l'amitié d'Adélaïde.

L'inconstante faveur des cours,
Du monde l'hommage frivole,
Le myrte trompeur des amours,
La gloire qui brille et s'envole,
Voilà les biens délicieux
Dont chacun suit l'appât perfide ;
Mais ce que j'aime cent fois mieux,
C'est l'amitié d'Adélaïde.

Ce qui répand toujours des fleurs
Sur les épine de la vie,
Ce qui verse mille douceurs
Sur ma tendre mélancolie,
Ce qui rend la marche du tems
Toujours pour moi douce et rapide,
Ce qui charme tous mes instans,
C'est l'amitié d'Adélaïde.

LES ADIEUX.

Vous me quittez pour aller à la gloire,
Mon triste cœur suivra partout vos pas.
Allez, volez au temple de mémoire.
Suivez l'honneur ; mais ne m'oubliez pas.

A vos devoirs comme à l'Amour fidèle,
Cherchez la gloire, évitez le trépas :
Dans les combats où l'honneur vous appelle,
Distinguez-vous ; mais ne m'oubliez pas,

Que faire, hélas ! dans mes peines cruelles,
Je crains la paix autant que les combats ;

Vous y verrez tant de beautés nouvelles,
 Vous leur plairez ; mais ne m'oubliez pas,

Oui, vous plairez et vous vaincrez sans cesse :
 Mars et l'Amour suivront partout vos pas.
 De vos succès gardez la douce ivresse.
 Soyez heureux ; mais ne m'oubliez pas.

ODE,

SUR LES VICISSITUDES DES EMPIRES.

QUEL foudre a renversé ce colosse de gloire ?
 Que sont-ils devenus ces enfans de l'orgueil ?
 Regarde, ils ne sont plus !... du roi de la victoire
 Le génie a plané sur leur vaste cercueil.
 De cris de mort retentissait leur route ;
 Tels qu'un torrent fougueux, ils marchaient à grand bruit.
 L'heure a sonné ; le colosse est détruit.
 Ils vont conter leur sanglante déroute
 Aux pâles habitans de l'inférieure nuit.

O des grandeurs du monde inconstance éternelle !
 Les voilà donc tombés ces guerriers si fameux !
 Combien leur fin terrible et prompte et solennelle
 A dû frapper les Rois... jouets du sort comme eux !
 Ils égalaient les flots de la Baltique ;
 Leur nom portait l'effroi de l'Atlas au Couban.*
 Chéris de Mars, et vainqueurs du Turban,
 Ils s'élevaient, pareils au cèdre antique
 Que l'œil mesure à peine au sommet du Liban.

Le soleil qui, du haut de sa marche éthérée,
 Contemplait leur empire incessamment accru,
De mon cours, disait-il, *il aura la durée*.
 Mais un jour qu'il revint, ils avaient disparu.
 Ainsi, veillant du séjour de la foudre ;
 Sur ce vaste univers que son souffle acheva,
 Le Dieu des Dieux, l'éternel Jéhova,
 Brise à son gré, fait rentrer dans la poudre,
 Les peuples passagers que lui-même éleva.

Vers l'un d'eux, quelquefois inclinant sa balance,
 Il dit ; et tout à coup sort un peuple géant ;
 Et tantôt, sa colère allumée en silence,
 Vient les précipiter de la gloire au néant.
 " Venez me voir, accourez à mes fêtes,
 " S'écriait Babylone aux jours de sa splendeur ;
 " Foulons aux pieds les lois de la pudeur ;
 " N'écoutez point ces insensés Prophètes
 " Dont les cris importuns menaçaient ma grandeur.

* L'Hypanis des Anciens, rivière considérable qui se jette dans la Mer Noire.

" Eh ! que me fait le Dieu qu'enfanta leur démençe ?
 " S'il peut m'anéantir, que ne vient-il enfin !
 " Mais non ; de ma grandeur de mon empire immense,
 " Le Tems, quoiqu'immortel, ne verra point la fin."
 Au noir séjour qui donc t'a fait descendre ?
 Pourquoi n'entends-je plus tes profanes concerts ?
 Je t'ai cherchée au fond de tes déserts
 Pas un débris, pas seulement la cendre
 De ces palais pompeux qui fatiguaient les airs.

Attiré vers l'Euphrate, où jadis tu fus Reine,
 Je t'appelle, et tu dors au-dessous des sillons,
 Et tes murs sont mêlés à la mouvante arène
 Que l'ardent Africus roule en noirs tourbillons.

Ton dieu, lui-même a partagé ta tombe ;
 La terre a dévoré les temples de Bélus ;
 Tes successeurs comme toi ne sont plus.
 Semblable au flot qui grandit et retombe,
 Chaque Etat, tour à tour, a son flux et reflux.

Là, régnait ta rivale* ; ici l'herbe remplace
 Les remparts que Palmyre élevait jusqu'aux cieux ;
 Plus loin mourut Balbec ; là, j'ai foulé la place
 Où Memphis, autrefois, attirait tous les yeux.

" Fendez les mers, affrontez la fortune,
 " Partez, disait Sidon à ses mille vaisseaux ;
 " Que tous les Rois deviennent mes vassaux ;
 " Qu'à votre aspect le superbe Neptune
 " Abdique le pouvoir qu'il avait sur les eaux."

Et cependant l'oubli la couvre de son aile !
 Et cependant ses ports sont muets d'abandon !
 Et cependant, la mort, livide sentinelle,
 Est debout, pour jamais, sur les murs de Sidon !

Voilà, voilà, magnifiques atômes,
 Conquérans trop fameux, foudroyans potentats,
 Comme le ciel se rit de vos Etats,
 Et fait passer, tels que de vains fantômes,
 Vos peuples souvent grands par de grands attentats.

De pleurs, de flots de sang vous inondez la terre ;
 Votre char roule au bruit des malédictions
 Jusques à quand, cruels, le droit du cimetière
 Sera-t-il en vos mains le droit des nations ?

Fuyez, Pasteurs, désertez vos campagnes,
 Laissez là vos troupeaux, votre toit fortuné :
 Bellone accourt ; la trompette a sonné.
 Fuyez bientôt vos enfans, vos compagnes
 Vont subir la fureur du vainqueur effréné.

* Ecbatane.

Non, vous ne verrez plus vos cabanes rustiques !
 Au foyer paternel adressez vos adieux !
 Il va périr l'asile où, tels qu'aux jours antiques,
 Vous cultiviez en paix l'innocence et les dieux !
 Que tardez-vous ? la guerre et l'incendie
 Ont ligué leurs fureurs, réuni leurs tisons.
 Entendez-vous ces lamentables sons ?
 Tout est perdu.... De la flamme agrandie
 Le courroux se déploie à travers vos moissons.

Que d'horreurs ! Et pourquoi dévaster ces rivages ?
 Insensé conquérant, quel peut être ton but ?
 Crois-tu que ton grand peuple, après tant de ravages,
 Au néant, à son tour, ne paiera point tribut ?
 Sors du tombeau, sors, géant politique,
 Rome, viens l'effrayer du bruit de tes revers,
 Toi qui jadis, insultant l'univers,
 Voyais fléchir sous ton joug despotique
 Tant de fronts couronnés, tant de peuples divers.

Jusqu'où n'ont point volé tes aigles intrépides ?
 Quel moyen d'envahir n'as-tu pas inventé,
 Quand, la flamme à la main, tes légions rapides
 Couraient annoncer Rome au monde épouvanté ?
 Des bords du Tigre aux colonnes d'Alcide,
 Lançant tous les fléaux que l'enfer déchaîna,
 Tu ressemblais au turbulent Etna,
 Lorsqu'entr'ouvrant son sommet homicide,
 Il vomit la terreur dans les vallons d'Enna.

En vain dans ses déserts, en vain la Nigritie*
 T'opposait tous les feux de son ciel dévorant ;
 En vain le fils glacé de l'âpre Sarmatie
 Croyait dans ses marais échapper au torrent :
 Comme à la voix du maître des tonnerres,
 Un océan vengeur, dans les airs enfanté,
 Couvrit soudain le globe dévasté ;
 De même on vit tes bandes sanguinaires
 Inonder de leurs flots tout l'univers dompté.

Levez-vous ! accourez insulter à son ombre,
 Peuples qu'elle a plongés dans la nuit du cercueil :
 Des règnes effacés Rome a grossi le nombre ;
 Elle a perdu sa gloire et courbé son orgueil ;
 La ronce avide a percé ses murailles :
 Ses thermes, ses palais, dans la poussière épars,
 Sont là semés, jetés de toutes parts ;
 Tandis que l'if, amant des funérailles,
 S'est emparé du sol où brillaient ses remparts.

* Les Romains ont poussé leurs conquêtes jusqu'aux bords du Niger.

Tel ce fleuve échappé des flancs du mont Adule,
Le Rhin, gros de tributs, terrible, impétueux,
S'avance, imaginant, dans sa fierté crédule,
Qu'il va rouler sans fin ses flots tumultueux.

Hélas ! ses flots sont des flots périssables !
Vainement de son cours la terre a retenti ;
Déjà, moins fier, son cours s'est ralenti ;
Décroît encore, et dans des mers de sables,
Comme un humble ruisseau, disparaît englouti.

Ainsi tout passe, ainsi, ma patrie elle-même,*
Après avoir dompté cent peuples belliqueux,
Precipitée un jour de sa grandeur suprême,
S'en ira dans l'oubli se confondre avec eux ;

Et quand le Tems, ce Dieu de la vitesse,
Aura mis au tombeau notre règne expiré,
Peut-être alors quelque Barde inspiré,
Touchant sa harpe aux lieux où fut Lutèce,
N'entendra que le chant qu'il aura soupiré.

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

POSSESSIONS ANGLAISES.—KALLYGHANT.

Pont suspendu sur le Tolly's Nullah.—Cette nouvelle construction est faite d'après le même système que les ponts suspendus de l'Amérique et de l'Angleterre (système qui a été simplifié en France, surtout par M. Navier, et mis à exécution par MM. Séguin, du département de l'Ardèche : Le lieutenant Schalch a seul dirigé les travaux, sans le secours d'aucun ouvrier européen. Il lui a fallu autant d'industrie que de patience, pour faire exécuter des opérations aussi difficiles par des artisans du pays, qui n'en avaient ni l'habitude ni l'expérience. On a fait passer sur le pont, des troupes, des bestiaux, des voitures, etc., sans qu'il y ait eu aucune vibration inquiétante. Le gouverneur-général des Grandes-Indes était présent à ces épreuves.

CALCUTTA.

Société Asiatique.—Séance du 8 Mars.—M. J. H. HARRINGTON est

élu vice-président. On lit : 1^o une lettre de M. de Hammer, annonçant que quelques nouveaux monumens mithriaques, encore plus remarquables que ceux qui étaient déjà connus, ont été découverts en Transylvanie ; il offre d'en donner une description. 2^o Une lettre du docteur Carey, dans laquelle il transmet à la société quelques détails envoyés par M. Nisbet sur l'aérolite qui tomba dernièrement dans le Zillah d'Allahabad. M. Nisbet promet d'envoyer au musée de la Société, un échantillon de cette pierre météorique. Il en possède six fragmens, pesant plus de vingt-une livres. 3^o La note d'un envoi de M. Moorcroft, en députation à Tourkistan Osbeck, datée de Leh, capitale du Ladakhou. Cette note annonce une peau de lynx, des peaux de léopards mâles et femelles, une peau d'ours, une peau de renard, la peau d'une espèce d'écureuil volant ; ces peaux diffèrent, dit-on, considérablement d'aspect et de couleur, avec celles des mêmes espèces d'animaux dans les autres parties de l'Asie où les Européens ont pénétré.—M. Bayley a présenté

* C'est un Français qui parle.

à la Société, pour le musée, au nom de M. Hodgson, quelques échantillons de tissus de laine, de cristaux d'ores métalliques, de pierres de Salagram, de siva lingas, et un cylindre à prière (*prayer-cylinder*), de Nepaul. Les tissus de laine sont fabriqués par les femmes de Bhote. Selon les naturels de Katmandoo, *Bhote* est ce vaste pays montagneux, borné à l'est par l'Indus, à l'ouest par le Burhampouter, et au nord par les monts Himalaya, couverts de neiges éternelles. Au sud, il ne semble pas y avoir de bornes naturelles. Le mouton, dont la toison fourait les matières propres à la fabrication des tissus dont nous avons parlé, est natif de Bhote; c'est un animal grand et fort. C'est la seule bête de somme qui puisse traverser ces effroyables régions; il vaut, dans la vallée de Nepaul, environ deux roupies ou huit anas. Sa toison diffère de qualité, suivant les climats variés de ce pays montagneux: elle est commune dans la partie méridionale, et augmente de finesse et de douceur en remontant vers le nord. Dans le voisinage immédiat des neiges, cette laine est peu inférieure à la toison des chèvres de Cachemire. — Un très-joli modèle d'une voiture construite dans le pays, a été offert à la société par des parens de feu Miss Tytter, qui a enrichi le musée d'une multitude d'objets curieux, et qui, par ses connaissances étendues en sciences et en littérature, a contribué au progrès de la civilisation dans les Indes. — Les deux premiers cahiers du *Journal Asiatique*, publié par la Société Asiatique de Paris, ont été reçus et communiqués à la Société. Enfin, le secrétaire a lu un mémoire géographique, statistique, politique, historique et archéologique sur Orissa proprement dite, ou Cuttack, par Andrew Stirling. Ce travail se divise en trois parties: la première contient une description générale de la province, et fait connaître ses limites anciennes et modernes, son sol, ses productions, sa géologie, ses ri-

vières, ses villes, son commerce, sa population, ses revenus, ses institutions politiques, etc. La seconde partie traite de sa chronologie et de son histoire. La troisième, de sa religion, de ses antiquités, de ses temples, de son architecture civile.

SÉRAMPOUR.

Collège.—On se rappelle que le but de cette louable institution est de répandre les lumières dans l'Inde, et de contribuer à la prospérité du pays, en perfectionnant les facultés morales et intellectuelles de ses habitans. Le troisième rapport sur ce collège, pour l'année 1822, nous apprend que l'édifice est assez avancé pour être bientôt habité. Les douze salles du centre sont presque toutes achevées, ainsi que la salle des cours et la bibliothèque; mais on ne peut terminer les constructions qu'après l'arrivée des deux escaliers de fonte qui ont été commandés en Angleterre. Des quatre suites d'appartemens destinés aux professeurs, deux sont finies: chaque suite contient huit chambres de différentes grandeurs, quatre en bas et quatre en haut. M. Johnmack, qui a fait récemment un cours de chimie dans la salle appartenant à la Société Asiatique, a été nommé surveillant du département des sciences dans le Collège. Le nombre des élèves, mentionnés dans le dernier rapport, était de 45; il s'élève aujourd'hui à 50. Le comité a admis deux jeunes musulmans de Delhi, dont l'éducation sera payée sur les fonds faits par le capitaine Gowan, pour cet objet: l'un étudie le persan, l'autre le samskrit: un troisième, nouvellement admis, est un brahmane mahratte, d'environ vingt ans, que le capitaine Gowan a placé au Collège, à ses frais, pour trois ans. Il étudie l'anglais, le samskrit, la géographie et le système d'astronomie de Newton. Ces trois élèves, avec les six brahmanes qui étudient l'astronomie, reçoivent une certaine somme par mois pour leur

nourriture, attendu que les règles de leur caste ne permettent pas de manger dans le Collège. Le quatrième examen des élèves, qui se fait tous les trois mois, a eu lieu dans la grande salle du Collège, en présence du gouverneur de Sérampour. A la suite de cette cérémonie on a décidé qu'à l'avenir on donnerait aux jeunes gens qui étudient l'anglais, quelques notions sur la chimie. Le comité a proposé d'ajouter à l'établissement un professeur de théologie. Le salaire de chaque professeur est fixé à 250 roupies par mois. Le comité propose aussi un professeur de médecine. La nécessité d'avoir un observatoire pour faciliter l'étude de l'astronomie, n'a point échappé à l'attention du comité : la hauteur et la solidité du centre de l'édifice permettra d'en élever un à peu de frais. Les missionnaires de Sérampour ont offert à la bibliothèque du Collège environ trois mille volumes, qu'ils ont rassemblés depuis vingt ans.

SUEZ.

Voyage scientifique.—Le docteur Ehrenberg et le docteur Hemprich, naturalistes prussiens, qui ont fait un voyage en Egypte, sont sur le point d'entreprendre une nouvelle expédition que la libéralité du Roi de Prusse les met à même de faire. Dans une lettre de Suez, datée du 8 Juin, ils donnent un exposé de leur plan. Ils comptent visiter d'abord les côtes de la mer Rouge, et faire un assez long séjour à Tor et à Akaba. Ils s'embarqueront ensuite pour Moka, d'où ils feront des excursions sur les côtes d'Abyssinie et les îles voisines de Bab-el-Mandeb; ils iront ensuite à Puakem, et, si les circonstances le leur permettent, ils tenteront de pénétrer en Nubie jusqu'à Sennar, afin de mieux connaître les contrées fertiles qu'ils ont vues lors de leur premier voyage, et dont ils n'ont visité que les limites. Ils se proposent de retourner au Caire par Cosseir et Sineh. Un riche convoi de trente

grandes caisses, renfermant les résultats de leur expédition en Nubie, est arrivé en Allemagne il y a quelques mois. Ce sont des spécimens de toutes les productions naturelles de ce pays, si imparfaitement connu en Europe. Ce qu'ils ont recueilli depuis a été embarqué pour Trieste, et arrivera en Prusse vers la fin de l'année. Le zèle infatigable de ces deux savans et l'étendue de leurs connaissances, rendront ces voyages d'une haute importance pour l'histoire naturelle.

VIENNE.

Bateaux à vapeur.—Les feuilles allemandes ont déjà fait mention à plusieurs reprises, des expériences qui ont eu lieu sur le Danube pour remonter ce fleuve au moyen des bateaux à vapeur. Le résultat de ces expériences est tel, que les actionnaires n'ont pas hésité à fournir, de leur plein gré, le double de la somme pour laquelle ils s'étaient primitivement engagés. Il n'y a plus maintenant à douter que cette entreprise ne fasse époque dans l'histoire de notre commerce, et ne soit de la plus grande utilité pour l'échange des produits du royaume de Hongrie. C'est encore à M. le conseiller intime Ferdinand de Palfy, généralement connu par son zèle pour toutes les conceptions grandes et utiles, que l'on est redevable de cet important succès. Les premières difficultés que l'on a rencontrées dans cette entreprise avaient paru insurmontables, soit à cause de la rapidité du fleuve, soit à cause des bas-fonds qui s'y trouvent en beaucoup d'endroits; et il fallait un homme du génie et de l'activité de M. Palfy, pour ne pas se laisser décourager.

HEIDELBERG.

Nous avons entretenu souvent nos lecteurs de cette université, qui continue à être l'une des meilleures de l'Allemagne. Nous avons sous les yeux le programme de ses cours pour le semestre présent. Quelle branche

de sciences ne s'y trouve pas enseignée par les hommes les plus marquans ? quelle partie des connaissances humaines n'y est pas portée au plus haut degré d'érudition ? S'agit-il de théologie ? les noms de MM. Schwarts et Paulus présentent la garantie de leur juste réputation ; — d'histoire ? deux auteurs se présentent : l'un, le célèbre M. Schlosser, fait connaître les *Annales au moyen âge* ; l'autre, M. Mone, qui vient de publier la *Mythologie du Nord*, donne une *théorie des constitutions politiques de l'antiquité*. M. Creutzer répand toujours l'éclat de son nom sur cette université, où il traite maintenant des *antiquités romaines*. La *jurisprudence* s'honore des travaux de MM. Thibaut et Zachariæ, qui attirent par leur présence un concours nombreux d'étudiants. La *minéralogie* et la *géologie* ont pour professeur un homme cher à la science, M. Leonhard ; et l'*anatomie* est confiée à un savant justement apprécié, M. Tiedmann. Nous n'avons point encore parlé de la philologie. Un jeune professeur, avantagusement connu par une édition de l'*Alcibiade de Plutarque*, M. Bæhr, auteur de plusieurs savantes dissertations, explique *Aristophane* aux jeunes hellénistes, et les *Philippiques de Cicéron* aux amis de la littérature latine. Le défaut d'espace nous oblige à passer sous silence beaucoup d'autres noms, dont la plupart appartiennent à la littérature par des ouvrages recommandables.

HESSE-DARMSTADT.

Instruction des Israélites. — Un édit astreint tous ceux qui professent la religion Israélite à envoyer leurs enfans aux écoles publiques. Ils peuvent choisir celles de leur culte, ou profiter de l'instruction donnée dans les écoles chrétiennes. — A Weimar, les Juifs ont été également invités à prendre part à l'éducation publique. L'enseignement dans les

écoles de leur religion devra se faire en allemand, mais une disposition du décret leur accorde l'entrée des gymnases et de l'université, et les déclare admissibles aux places entretenues par l'état pour les élèves. Les mariages mêmes viennent d'être permis entre juifs et chrétiens, sous la condition néanmoins que les enfans seront chrétiens. Ces mesures, bien plus que les proscriptions et les lois d'exception, ramèneront à un meilleur état cette portion de l'humanité, que la méfiance dont elle a été jusqu'ici l'objet, tient seule séparée du reste de la société. — Nous avons déjà fait remarquer que les états de l'Amérique, où les Juifs jouissent des mêmes droits que les autres citoyens, n'ont jamais eu à se plaindre d'eux.

BERLIN.

Nouveau Journal. — Il a paru dans cette ville, au mois de Mai dernier, le premier numéro d'un journal intitulé : *Palacphron et Neoterpe*. On fait l'éloge de l'impartialité et du goût avec lequel ce journal, destiné surtout à la critique littéraire, est rédigé. M. Schubart en est l'éditeur et le principal rédacteur.

Nécrologie. — *Joh. H. Voigt.* — Ce professeur, l'un des plus anciens et des plus distingués de ceux dont s'honore l'université de Iéna, est mort dans cette ville, le 6 Septembre dernier : né à Gotha, le 27 Juin 1751, il fut d'abord attaché au gymnase de sa ville natale, d'où il vint à Iéna. Il y exerça, pendant 34 ans, avec un zèle infatigable, les fonctions de professeur, et mérita par ses leçons ses exemples et ses écrits, l'estime générale. M. Voigt était conseiller intime du grand-duc de Weimar, professeur de physique et de mathématiques, et doyen de la faculté de philosophie. Il a laissé une riche collection d'appareils, qu'il avait ras-

semblée à ses frais, et que chaque année il augmentait afin de rendre ses leçons plus claires et plus profitables.

FLORENCE.

Traduction du grec.—On trouve de tems en tems, dans l'*Anthologie* de Florence, des odes de Pindare, traduites en Italien, par le marquis César Lucchesini, avantageusement connu dans le monde littéraire. Si, d'après ce qu'on a vu jusqu'à présent, il est permis de juger du reste, ce nouveau traducteur a beaucoup de verve et d'exactitude, on, pour mieux dire, une sorte d'originalité par laquelle il devient presque l'émule de son modèle. Nous espérons qu'il pourra publier le plus tôt possible son travail, et qu'il justifiera nos éloges. Nous exprimons aussi le vœu que le chevalier André Maffei continue à traduire le poème héroïque de Jean-Ladislas Pirker, intitulé *La Tunisiade*. La *Bibliothèque italienne* a publié la traduction d'un épisode de cette nouvelle épopée; c'est la mort de Mathilde, après avoir mis au monde un enfant, dans une grotte. En lisant ce morceau, on ne sait décider si le charme est dû plutôt au sentiment de l'auteur qu'au talent du traducteur. Plusieurs Allemands ont jugé les vers de Pirker supérieurs aux hexamètres de Klopstock, de Goethe et de Voss; nous pouvons assurer aux étrangers que les vers de Maffei ne le cèdent pas à ceux des plus grands versificateurs italiens.

ROME.

Population.—Le journal intitulé *Le notizie del Giorno*, publie un tableau de la population de Rome, d'après lequel cette capitale du monde chrétien comptait, en 1823, à Pâques, 136,269 habitans; elle n'en avait, en 1814, que 120,505.

Le nombre des décès continue, depuis 1817, à surpasser celui des naissances. l'année dernière, il y a eu 5,480 morts, et seulement 4,365 baptêmes. Les décès sont à la population, comme 1 à 24 $\frac{1}{2}$; les naissances comme 1 à 21 $\frac{1}{2}$. On compte à Rome 27 évêques, 1,395 prêtres, 1,565 moines et religieux, 1,370 religieuses, et plus de 400 séminaires.

BRUXELLES.

Société de bienfaisance des provinces méridionales des Pays-Bas.—La commission centrale s'est réunie, le 6 Août dernier, sous la présidence du prince Frédéric des Pays-Bas. Elle s'est associée un grand nombre de membres dont les noms rappellent des services signalés rendus à cette Société, ou qui, par leurs connaissances et leur philanthropie, cherchent à améliorer le sort des malheureux livrés au fléau de la mendicité. Elle a admis, au nombre de ses membres honoraires, plusieurs philanthropes étrangers, qui se sont acquis des titres honorables, en employant leurs talens pour soulager la classe indigente; tels que MM. le duc de la Rochefoucault-Liancourt, président de plusieurs établissemens fondés dans l'intérêt des pauvres, à Paris; le duc de Bedford, à Londres; le comte Batowski, à Saint-Petersbourg; le comte de Lasteyrie, à Paris; de Fellenberg, en Suisse; le chevalier de Gruner, à Munich; le comte Alexandre De la Borde, à Paris; Pictet rédacteur de la bibliothèque universelle à Genève; Pestalozzi, en Suisse, Owen, fondateur des établissemens de New Lanark, en Ecosse; le comte François de Neufchâteau, à Paris; Lainé, ministre d'état à Paris; Johan Daniel Lavaetz, directeur de la colonie de Frédériks Gabe, dans le Holstein.

LE MUSÉE

DES

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

No. 23]

AVRIL, 1824.

TOME IV.]

TABLE DES MATIÈRES.

	page		page
BIOGRAPHIE.		Recherches Statistiques sur la	
Malesherbes (Chrétien - Guil-		Ville de Paris et le Département	
laume Lamoignon de).....	147	de la Seine, pour 1823.....	176
MÉLANGES.		BAGATELLES.....	
Vie de Bouddha d'après les Livres			186
Mongols.....	155	POÉSIE	
Extrait d'une Lettre de M. De-		L'Abolition de la Traite des Noirs. 188	
laporte, vice-consul de France		NOTICES SCIENTIFIQUES ET	
à Tanger, à M. le Baron Sil-		LITTÉRAIRES.	
vestre de Sacy, en date du		Etats-Unis.—Statistique.....	
3 Septembre 1823.....	161	Chili.—Journaux.....	
Notice Historique sur le Docteur		Moscou.—Instruction publique.	
Jenner, inventeur de la		Transylvanie.—Antiquités.....	
Vaccine.....	162	Leipzig.—Nécrologie.—Antoine	
Liste des ouvrages du Docteur		Eberhard.....	
Jenner.....	168	Italie.—Journaux.....	
Les deux Veuves.—Nouvelle....	169	Nécrologie.—Errante.....	
De l'Éducation chez les Chinois,		Athénée de Bruxelles.....	
Troisième Article.....	174		

A LONDRES:

CHEZ SAMUEL LEIGH, LIBRAIRE, STRAND, No. 18;

SE TROUVE AUSSI CHEZ TREUTTET ET WÜRTZ, TREUTTET, JUN. ET RICHTER;
DULAU ET C^{ie}.; BOSSANGE ET C^{ie}.; ET BOOSEY ET FILS.

A PARIS, CHEZ TREUTTET ET WÜRTZ; BOSSANGE, PÈRE; ET CHEZ TOUS LES
LIBRAIRES DES PAYS ÉTRANGERS.

LE MUSÉE

Des Variétés Littéraires.

No. 23.]

AVRIL, 1824.

[TOME IV.

BIOGRAPHIE.

MALESHERBES (CHRÉTIEN-
GUILLAUME LAMOIGNON DE),

Naquit à Paris le 6 Décembre 1721. La simplicité, la grandeur, les lumières et la bonté, réunies dans ce caractère, le rendent unique parmi les modernes. Descendant des Lamoignon, il tenait de sa famille la sévérité des mœurs et l'inaltérable probité. Son aïeul était l'Ariste du *Lutrin*; son grand-père était le célèbre président auquel est due l'abolition du congrès; et son père, le chancelier de Lamoignon, placé à la tête de ces magistrats vénérables, dont la vertu traversa sans être souillée toute la corruption de l'époque la plus honteuse de la monarchie. Le même jour qui vit naître Malesherbes, vit mourir Cartouche; singulière coïncidence, que lui-même rappelait assez gaiement. L'éducation de Malesherbes, cette première éducation dont toute la vie dépend, fut confiée à une femme aimable, M^{me} Boujault, dont les soins lui inspirèrent ces sentimens d'humanité tendre, et cette aménité du cœur, qui, toute sa vie, répandirent autour de lui la confiance, et lui valurent le bonheur d'être toujours aimé. A ces douces leçons d'une femme, un neveu de Catinat, l'abbé Pucelle, joignait des leçons plus sévères, et le P. Porée

des préceptes de goût. Ainsi s'éleva le Socrate de notre tems; l'abbé Radonvilliers fut aussi l'un de ses précepteurs. Son intelligence, lentement développée et mûrie avec soin, plutôt que hâtée dans ses progrès, adopta, par devoir et par goût, l'étude de la jurisprudence, et par passion, celle des sciences naturelles. On ne cite de Malesherbes, dans sa jeunesse, aucun trait brillant; il ne dissipait pas en saillies les grandes vues de son esprit, et ne prodiguait pas dans leurs germes ces talens qu'il nourrissait de connaissances positives. En 1741, il fut nommé substitut du procureur-général; charge modeste, où les jeunes magistrats entraient comme les jeunes nobles dans le corps des cheval-légers ou des mousquetaires. C'était une espèce d'apprentissage. Conseiller-d'état à 24 ans, il succéda six ans après à son père, comme président de la cour des aides. Là s'ouvrit pour lui cette carrière de simplicité, de vertu, de dévouement aux intérêts de l'humanité, qui devait remplir sa vie entière. Chef de cette cour, qui opposa toujours des résistances sages aux déprédations des finances, il sut, dans cette position difficile, être juste, intrépide et pourtant modéré dans la guerre qu'il faisait aux ministres; clairvoyant et infatigable dans sa défense du

peuple. Il fallait arrêter cet horrible accroissement des impôts, qui faisait peser sur une nation, déjà accablée, des oppressions toujours nouvelles. Philosophe avant que le mot *philosophie* eût frappé l'attention publique, Malesherbes commença par de grandes actions sa vie, qui devait en offrir une si longue suite. Sans passions, sans faiblesse, sans irrévérence et sans flatterie, approfondissant chaque sujet, et éclairant tous les détails obscurs de la matière fiscale, dévoilant toutes les fraudes de la répartition des impôts, tous les petits crimes de la cupidité appuyée par le pouvoir, toute la tyrannique insouciance de l'autorité qui épuisait la substance du peuple, il fut, pour ainsi dire, le bouclier de sa patrie : cette première partie de sa vie politique suffirait pour lui mériter la reconnaissance éternelle de la France. Son langage doux et austère, plein de respect et de fermeté, forçait les princes eux-mêmes à lui prêter leur attention ; et quand ils venaient de la part du roi faire enregistrer les édits, on voyait la grandeur du rang et la légèreté habituelle des mœurs parlementaires, s'abaisser devant la vertu parlant en faveur de l'humanité. En 1768, le prince de Condé fut chargé d'aller imposer silence à cette chambre redoutée. Malesherbes lui dit : " Prince, la vérité doit sembler bien terrible, puisqu'on lui oppose tant d'obstacles, et qu'on la repousse du trône avec tant de rigueur." Profond sentiment de la liberté, sentiment non moins vif des convenances et du devoir, tels étaient les caractères de ces précieuses remontrances, monumens éternels de sagesse et de dévouement. La cour, que les paroles effrayaient encore, lorsqu'elle n'y faisait aucun droit, finit par regarder l'éloquence vertueuse de Malesherbes comme un ennemi à craindre. Il s'était servi de cette puissance de la parole pour arracher aux cachots de Bicêtre Monnerat, qui y était resté deux ans enseveli, " par une méprise," dit la Biographie

universelle. Une méprise ! Un nommé Varenne, protégé par la cour, et payé pour harceler les parlemens, fut condamné par eux et par Malesherbes ; le roi abolit la peine ; Varenne, à genoux devant les magistrats, entendit les paroles suivantes sortir de la bouche de Malesherbes : " Le roi vous accorde des lettres de grâce ; la cour les entérine : retirez-vous ; la peine vous est remise, mais le crime vous reste." Nommé directeur de la librairie, Malesherbes exerça ce ministère d'esclavage, destiné à l'asservissement de la pensée, avec toute la philosophie et la tolérance de son caractère. Il ne pouvait détruire les mauvaises lois ; il sut du moins comprimer ou neutraliser leur force oppressive, et ouvrir passage aux lumières à travers ce chaos. Sous son administration parut l'*Encyclopédie* : monument littéraire qui suffirait à la gloire de plusieurs siècles. Les gens de lettres trouvaient en lui un père ; la littérature lui devait une tendance utile, forte et courageuse. Placé entre tous les partis et exposé à les mécontenter tous, il échappa à leur haine par l'ascendant de sa bonté : c'est le dernier triomphe de la vertu ; vaincre les intérêts des hommes est souvent au-dessus de son pouvoir. Les jésuites et les jansénistes, les philosophes et les dévots, les gens de cour et les théistes, tous, en murmurant contre la modération de Malesherbes, se soumettaient à l'influence de son âme. Il chercha à préparer la liberté de la presse, et parvint à rendre respectables les fonctions des censeurs. Il défendit souvent lui-même les écrivains dont on inculpait ou les intentions ou les paroles. On peut juger si cette conduite parut horrible à la cour. Maupeou, l'immoral chancelier, qui avait réclamé la peine de mort contre les écrivains séditieux, fit sentir tout le danger d'une telle conduite. Il se ligua avec la courtisane en faveur, M^{me} de Pompadour, que les gens de lettres effrayaient, et qui avait toutes les faiblesses et toute la terreur du

vice devenu puissant : la perte des parlemens, l'exil de Malesherbes, furent préparés. A des coups d'autorité on joignait des ruses puériles, et pour abattre une vertu et un courage si redoutables il n'est pas de basse intrigue, de folles inventions et de tours d'écolier, dont la favorite et le favori ne s'avisassent. Tantôt on jetait le trouble dans la compagnie dont Malesherbes était chef ; tantôt on lui assignait des heures incommodes pour venir rendre ses comptes : un jour on força cette compagnie de poursuivre le roi dans son voyage, et on lui donna si peu de tems, que sans l'esprit et l'adresse de Malesherbes ces magistrats en course n'eussent jamais pu l'atteindre. L'homme simple déjouait sans cesse le courtisan. Cependant la cour avait pris son parti : et comment le sage n'aurait-il pas succombé ? la marquise l'avait destitué dans sa pensée. Le 6 avril 1770, Malesherbes fut retenu en exil, dans sa terre de Malesherbes. La cour des aides fut cassée par des soldats ; et les parlemens, dernière ressource de la nation, brisés par un mot de quelques favoris. Louis XV mourut..... ; quatre ans d'exil s'étaient passés, pendant lesquels Malesherbes n'avait obtenu que trois jours de répit, après la mort de son père. Les cris du peuple redemandant les parlemens : Malesherbes reparait à la tête de sa cour des aides. Son triomphe fut le plus doux et le plus touchant de tous les triomphes ; il était, comme Titus, l'amour et les délices de la nation : il jouit de sa gloire avec cette sérénité d'âme qui le caractérisait, et ne chercha à en profiter que pour l'intérêt de sa patrie. L'avenir de la France se découvrit à ses yeux ; il avait cette sagacité profonde qui lit le futur dans le passé : l'âge des révolutions approchait. La réforme était dans les esprits ; le trône et la cour restaient isolés au milieu d'un peuple entièrement métamorphosé. Il fallait, ou qu'ils tombassent, ou qu'ils se prêtassent à cette révolution qui s'empara de la

pensée publique. Malesherbes voyait cette nécessité terrible : il l'indiqua dans ses célèbres remontrances de 1774, peignit la France avec une effrayante vérité, dévoila ses besoins, son malheur, ses craintes. Par prodige, il fut écouté ; et le ministère fut une fois la récompense de la franchise, de la philanthropie et de la sagesse. Le roi Louis XVI fit signifier à Malesherbes qu'il était choisi d'avance pour successeur du duc de La Vrillière : le magistrat répondit que cette place importante convenait peu à ses goûts. Il fallut un ordre exprès qui le forçât à accepter. Ministre malgré lui, et par lettre de cachet, si l'on peut s'exprimer ainsi, il ne reçut le ministère qu'à condition de le quitter promptement. Il le garda neuf mois, et fit de grandes choses ; il vida les prisons de cette foule de malheureux que l'autorité y avait entassés, établit une commission pour juger l'utilité des lettres de cachet, poussa le gouvernement dans la route de l'humanité et de la morale ; quitta une première fois le ministère en 1776, et suivit Turgot dans sa disgrâce, plutôt que d'approuver les mesures de rigueur que l'on voulait employer ; rentra au conseil en 1787, et l'abandonna bientôt. La chute du trône approchait ; le sauver était impossible ; et Malesherbes ne devait reparaitre sur la scène que pour protéger les victimes et les suivre. Libre, après ces glorieux et inutiles services, Malesherbes rentra dans la vie privée. Il cultiva ses jardins ; il y rassembla des plantes de toutes les contrées, hôtes charmans qui n'ont pas les passions cruelles des hommes, et qui font quelquefois oublier leurs vices. Dans l'intervalle de ses deux ministères, il voyagea sous un déguisement vulgaire, jouit souvent de cette gloire qu'il fuyait, et entendit plusieurs fois son nom prononcé avec des larmes de reconnaissance, par des inconnus qui ne voyaient en lui qu'un bourgeois nommé M. Guillaume. C'est sous ce nom qu'il visita la Suisse,

l'Allemagne, la Hollande. Les trois grandes académies de Paris l'avaient admis au nombre de leurs membres. Il possédait le goût, le style, la pensée; il savait beaucoup, comparait avec justesse, raisonnait avec force, et mêlait à ses argumens une onction pleine de douceur, qui est le partage de bien peu d'écrivains, et qui caractérise particulièrement le style de ce Fénélon des ministres. Aimé des littérateurs et des savans, il passa au milieu d'eux le tems de sa retraite; sans regret, sans envie, et plus grand que tous les philosophes orgueilleux, dont l'antiquité se vante. J. J. Rousseau l'aima: et cet esprit trop clairvoyant, ou si l'on veut trop ombrageux, ne trouva, dans toute cette époque, que la candeur de Malesherbes et la droiture de Duclos, qui ne lui présentassent aucun alliage. Malesherbes entretenait, avec ce malheureux et immortel écrivain, une correspondance sur la botanique; époque de calme pour Malesherbes: elle ne fut troublée que par le choix de Louis XVI, qui de nouveau l'appela au conseil: il y entra, s'aperçut que sa présence ne servait à rien, que sa voix n'était jamais utile, et obtint sa retraite. La solitude de Malesherbes recueillit le sage. Hélas! quelle force et quelle bonté, quelle retraite assez profonde peuvent préserver l'homme vertueux dans les malheurs publics? Malesherbes devait couronner une admirable vie par une mort sublime, et, après avoir consacré toute son existence à la sagesse et au dévouement, la terminer par le dernier degré de l'héroïsme. On ne l'avait pas écouté; ses prédictions fatales étaient accomplies. Le trône, lâchement soutenu, était tombé dans le gouffre de la dette publique, creusé par la corruption. Louis XVI était traduit à la barre de la convention. Les grands avaient fui, le peuple était muet; le plus imminent danger menaçait les défenseurs du roi. Malesherbes, que jamais on n'avait daigné entendre; Malesherbes, dont les conseils avaient été rejetés, et

que sa philosophie et son dévouement avaient rendu odieux sous les deux règnes; Malesherbes, ignoré, enseveli dans la retraite, en sort tout-à-coup et se constitue le défenseur du monarque près de périr. Il fit cette action avec la simplicité qu'il mettait à tout: il fut introduit au Temple, il vit Louis XVI, et lui dévoua sa vie. Son conseil, son consolateur, son ami, à 70 ans, il trouva, pour être encore un héros, l'activité, la force et l'énergie d'une âme de 20 ans: l'univers sait le reste. Malesherbes porta son désespoir dans sa terre de Malesherbes, où bientôt la mort, qu'il avait bravée, vint le chercher. En Décembre 1793, il fut arrêté et conduit à Paris où, après une courte détention, il mourut sur le même échafaud que sa fille, sa petite-fille et le mari de cette dernière. Comment tracer, sans une douleur profonde, la fin de cette admirable vie: cette douceur, cette bonté, cette égalité d'humeur, cet esprit toujours occupé des autres hommes et du bien de l'humanité entière; redire ces mots cruels, simples et touchans, derniers accents d'une âme si tendre? "Que voulez-vous? je suis devenu mauvais sujet sur la fin de ma vie, et je me suis fait mettre en prison!" Avant de monter dans le char funèbre, son pied heurta contre une pierre. "Voilà, dit-il, un mauvais présage! un Romain serait rentré!" Cette mort ne peut être comparée qu'à celle de Socrate. Ce grand homme était simple dans son costume, distrait dans ses manières, affable dans son accueil, malin sans avoir recours à cette triste ironie qui n'est qu'un mépris. Un jour, un chirurgien insolent l'aborde à la cour, frappe sur son gros ventre, et d'un ton de familiarité ridicule, lui dit: "Bonjour *pater*! — Bonjour, *frater*!" répond le ministre. Ami de l'agriculture, il lui fit faire de grands progrès. Tout respirait autour de lui la joie, l'abondance et le bonheur. Simplement simple, comme disait

M^{me} Geoffrin, il fut, pendant qu'il vivait, l'objet du culte de ceux avec lesquels il vivait. Sa conversation était facile, brillante, longue, souvent diffuse; c'était une promenade au hasard : toutes les divagations y avaient place et y apportaient leur utilité, surtout leur plaisir. Gaillard et M. Lacretelle aîné (qui prépare un ouvrage précieux sur ce grand homme) ont joui du bonheur de l'entendre, dans ses promenades solitaires, se livrer à tout l'épanchement d'une philanthropie : suivant eux, il n'était pas d'entretien plus ravissant dans sa liberté naïve. Malesherbes possédait un trésor inépuisable de connaissances, un ressort puissant d'imagination, de la malice dans l'esprit, une bonté sans égale dans le cœur, la facilité du langage, et l'assemblage de tous les talens sans vanité et de toutes les vertus sans orgueil. Qui le croirait cependant ? on a calomnié sa vie. Il était réservé aux tems, où l'on excuse tous les crimes, de calomnier Malesherbes ! On a beaucoup écrit sur Malesherbes ; un homme digne de le louer, M. Boissy-d'Anglas, a donné un excellent *Essai* sur sa vie : la vertu louant la vertu, a trouvé des détracteurs ; et chose inconcevable, la famille de Malesherbes a réclamé solennellement contre les éloges donnés à ce martyr. Avant M. Boissy-d'Anglas, M. Gaillard, ami intime du ministre pendant 50 années, avait publié, sous le titre de *Vie*, ou *Eloge historique*, un morceau remarquable et curieux pour l'histoire ; et M. J. B. Dubois avait rassemblé, dans une notice bien faite, les principaux traits de cette admirable vie. M. Lacretelle aîné possède aussi, sur Malesherbes, un ouvrage inédit d'une haute importance. Le livre de Delisle de Salles, intitulé *Malesherbes*, contient des faits curieux, mais peu d'exactitude et du désordre. Malesherbes lui-même a beaucoup écrit sur l'histoire naturelle, sur quelques parties des sciences, et surtout sur la morale administrative. Le recueil de ses remontrances et de ses mémoires sur divers points de

politique, ou spéciale, ou générale, est un des plus beaux héritages que le 18^{me} siècle a laissés, comme le souvenir de Malesherbes est une des plus nobles gloires que la France ait léguées à l'avenir. A cet article, où nous avons cherché à renfermer les principaux traits d'une vie si sublime, nous joignons une lettre écrite de Paris, le 22 Novembre 1790, par ce grand homme à l'homme vertueux qui devait retracer ses vertus, M. Boissy-d'Anglas : elle offre le plus fidèle témoignage et l'image la plus naïve des pensées qui dirigèrent toujours Malesherbes. " Je suis très-flatté, Monsieur, du prix que vous voulez bien mettre à ma façon de penser ; et comme j'en mets beaucoup à la vôtre, j'ai à cœur de vous faire voir que la mienne est la conséquence de celle que j'ai toujours eue, et par laquelle j'avais obtenu quelque part dans votre estime et dans celle de vos amis. Pour cela, il faut exposer quelle a été ma conduite depuis que j'existe ; il faut entreprendre d'évaluer moi-même à quels titres et jusqu'à quel point j'ai pu me rendre digne de la faveur publique, dont j'ai reçu plusieurs fois des témoignages très-flatteurs. Cela sera un peu long ; et dans un autre tems, il y aurait eu un orgueil ridicule à parler si souvent de moi. Mais aujourd'hui ce n'est pas mon éloge pour le passé que j'entreprends, c'est la justification de mes sentimens actuels, et je crois me la devoir. Vous nous avez dit, avec grand raison, qu'il y a bien des gens dont les intérêts personnels influent sur le parti qu'ils prennent au sujet des affaires publiques. Je serais sensible à ce reproche s'il m'eût été adressé. Il m'est aisé de prouver jusqu'à l'évidence qu'il ne peut tomber sur moi ; c'est ce que vous allez voir. Dans le tems que la magistrature était l'idole de la nation, on m'a donné, ainsi qu'à plusieurs de mes confrères, des éloges dont je n'ai jamais été engoué, parce que je les trouvais exagérés. On exaltait nos talens, on allait jusqu'à les com-

parer à ceux de Cicéron et de Démosthènes. On m'a couronné moi-même de la palme académique, au retour de notre exil, avec une sorte d'acclamation. J'ai toujours pensé et toujours dit que nos talents, qui brillaient beaucoup sur notre théâtre où nous étions les seuls, se trouveraient très-inférieurs à bien d'autres quand nous aurions pour concurrents tous les citoyens qui seraient admis comme nous à plaider la cause du peuple. On exaltait le courage avec lequel nous nous exposions à des actes de despotisme, et on ne songeait pas que ce courage était peu de chose en comparaison de celui de deux ou trois cent mille citoyens, dont l'état est de sacrifier leur vie pour la défense de la patrie. A présent, je dirai aussi que ceux dont le devoir est de dire hautement la vérité, avaient besoin de beaucoup moins de courage pour braver les lettres-de-cachet qu'il n'en faut aujourd'hui pour s'exposer aux assassinats et aux incendies. Je déclare donc que je renonce sans regret aux éloges excessifs dont on nous a comblés ; je me restreins à ce que je crois qui m'est dû. Si j'ai quelques droits à l'estime publique, c'est pour avoir été le défenseur des droits du peuple, dans un tems où ce rôle ne conduisait pas, comme à présent, à devenir une des puissances de l'état ; c'est pour avoir combattu, le plus fortement que j'ai pu, le despotisme ministériel, lorsque, par ma position, je pouvais aspirer aux faveurs du roi, promises par les ministres. On m'a rendu la justice que, dans cette espèce de combat, je m'étais toujours conduit avec franchise, et que je n'avais pas mêlé aux attaques publiques des négociations secrètes. On m'a su gré particulièrement de ce qu'étant magistrat, je n'ai jamais réclamé pour la magistrature aucune prérogative qui pût faire ombrage aux autres citoyens ; de ce que je n'ai insisté pour l'inaltérabilité des charges de juges, pour leur faire conserver l'intégrité de leurs fonctions et la liberté de leurs suffrages, que parce que je

regardais ces droits, et que toute la nation les regardait alors, comme la sauve-garde des propriétés, de la liberté et de la vie des citoyens ; de ce qu'en revendiquant pour les cours de justice la prérogative de porter au souverain les plaintes du peuple, j'ai toujours observé que cette éminente fonction n'était réservée aux magistrats que parce que la nation n'avait pas de représentans choisis par elle. Enfin, la popularité que j'ai pu acquérir pendant cette période de ma vie est venue, surtout, de ce que j'ai eu le bonheur de parler au nom d'une cour qui, depuis bien long-tems avant les autres, a demandé au roi d'entendre la nation elle-même sur ses plus grands intérêts. Lorsque des circonstances singulières m'ont fait parvenir malgré moi au ministère, on n'a encore su gré de n'avoir pas changé de principes en changeant d'état ; et de ce qu'après avoir dénoncé les lettres-de-cachet comme le plus grand abus du pouvoir arbitraire, j'ai cherché à y mettre ordre dans la partie du pouvoir qui m'était confiée. J'avais dit aussi, comme citoyen, *que la justice est la vraie bienfaisance des rois*. Devenu ministre, j'ai insisté auprès du roi pour que sa bienfaisance fût soumise aux règles de la justice ; et quand, après plusieurs années, j'ai été appelé une seconde fois au conseil, non-seulement j'y ai dit, mais j'ai consigné, dans un mémoire qui existe, que les dépenses occasionnées par la bonté du roi étant payées du produit des impositions, la nation était en droit de demander au roi de mettre des bornes à sa bienfaisance. Pendant ce second ministère, je n'avais aucune fonction active ; je n'avais que le droit de parler, et ce que j'y ai dit n'a pas été publié. Mais le secret du conseil n'est pas assez bien gardé pour qu'on ait ignoré que ni les égards pour ceux qui étaient plus puissans que moi, ni l'amitié, ni les liens du sang, ni aucun autre motif ne m'ont empêché de m'opposer de toute ma force à des actes d'autorité

qui ont indisposé la nation. Dans plusieurs occasions, je ne m'en suis pas tenu à parler ; j'ai remis des mémoires au roi, après les avoir communiqués à ceux qui étaient d'un autre avis que moi. Il en existe des copies en différentes mains, qui peuvent faire foi de ce que j'avance ; et si je voulais me prévaloir de ce qui est écrit dans ces mémoires, je m'exposerais au démenti le plus humiliant. Si on les publie un jour, ou si on fait le récit de ce que j'ai dit quelquefois avec assez de force pour qu'on puisse l'avoir retenu, on saura que, dans le tems où il fut aisé de prévoir qu'il allait y avoir une convocation d'états-généraux, j'ai averti le roi que l'ancienne forme des états ne devait pas subsister, parce qu'elle introduirait une aristocratie également funeste à lui et au reste de la nation. Permettez-moi d'insister un peu longuement sur cet article, parce que c'est celui qui concerne l'objet de notre discussion. Je suis le premier qui me sois élevé contre cette aristocratie, dont le nom est devenu si odieux, que la haine contre les aristocrates est devenue le prétexte dont on se sert pour commettre tous les crimes. J'observe encore que quand j'ai voulu combattre les différentes aristocraties dont la France était menacée, et j'avais des raisons personnelles, et j'aurais pu avoir des préjugés de naissance et d'état, pour m'intéresser à cette forme de gouvernement. Dans le tems que j'avertissais qu'en réservant exclusivement aux parlemens, comme on a fait depuis près de deux siècles, la fonction de stipuler les droits du peuple, on avait établi une aristocratie parlementaire, je parlais contre des corps dans lesquels ma famille, celle de ma fille et beaucoup de mes parens occupent, depuis long-tems, les premières places, et où j'ai passé moi-même une partie de ma vie. J'ai averti aussi que notre ancienne constitution d'états-généraux introduirait une autre aristocratie encore plus dangereuse, celle de la noblesse et du clergé, qui, au fond, sont le

même corps, puisque le haut clergé est principalement composé de la haute noblesse. J'ai observé que ce vice de constitution, peu important lorsque les assemblées nationales ne faisaient que des doléances, serait la perte de l'état, lorsqu'elles auraient acquis une autorité réelle. Or, je suis né dans l'ordre de la noblesse ; ma famille y a toujours été depuis qu'elle est connue ; mes parens de mon nom venaient de quitter la magistrature, et d'entrer dans la carrière presque générale de toute la noblesse : tous ceux à qui j'appartiens et la plupart des amis avec qui je vis, sont aussi de cet ordre. Qu'il me soit permis d'ajouter que, m'étant retiré du conseil immédiatement après avoir donné cette déclaration de mes sentimens, et n'ayant jamais songé à entrer dans aucune assemblée nationale, on ne peut pas dire de moi, comme on l'a dit de quelques autres, que j'aie abandonné les prétentions, d'un ordre où je serais confondu dans la foule, pour entrer dans une carrière où j'espérais de jouer un rôle plus brillant. C'est très-injustement qu'on ferait ce reproche à plusieurs membres de la haute noblesse que je connais ; je peux répondre de la pureté de leurs intentions, parce que je connais leur façon de penser bien long-tems avant la convocation de l'assemblée nationale. Mais pour ce qui me regarde, ce reproche n'a jamais pu m'être fait. Il est important, pour la question que nous avons à traiter, de faire bien connaître dans quel esprit j'ai toujours été l'ennemi de l'aristocratie Cela ne peut être rendu bien sensible que par des contrastes ; et pour n'offenser personne, je prendrai mon exemple dans le dernier tems de la république romaine, dans le siècle que tout le monde connaît aussi bien que celui de Louis XIV ou celui de Louis XV. Clodius, le fameux ennemi de Cicéron, patricien d'une race illustre, renonça aux prétentions de sa famille pour devenir chef du peuple. Il le fut réellement ; car la populace de Rome, ce qu'on nomme *fer Romuli*, s'y

méprît pendant toute sa vie, et le regarda comme un vertueux citoyen. La postérité en a jugé autrement ; sa mémoire est en exécration, et de son tems même, tous les gens raisonnables et éclairés ne s'y trompaient pas. Clodius était un ambitieux et un scélérat. Né avec de grandes vices et peu de grandes qualités, il n'aurait pu jouer qu'un rôle médiocre dans son ordre, où il y avait de grands hommes. En se rangeant du côté des plébéiens, en leur sacrifiant une hauteur qui était héréditaire dans sa famille, il se trouva tout d'un coup à la tête d'un parti puissant, dont la faveur lui fit commettre avec impunité les plus grands crimes : c'est ce qu'il désirait. Il détruisit dans Rome la puissance publique, qui fait la tranquillité et la sûreté des citoyens ; il s'associa tous les hommes perdus de dettes et de crimes, qui ne pouvaient subsister sans que tout fût renversé. Il y joignit des troupes de gladiateurs payés par lui. Quelques assassinats exécutés par ses ordres, et les menaces d'un même sort faites aux plus honnêtes citoyens, le rendirent souvent maître des délibérations. Rome était asservie, puisque les suffrages n'y étaient plus libres, et qu'on était soumis au pouvoir du poignard, et cependant le peuple, d'autant plus malheureux qu'il est plus ignorant, plus stupide, plus susceptible de croire toutes les fables qu'on lui débite, croyait toujours voir en lui le défenseur de sa liberté. Clodius est l'homme dont l'exemple doit mettre en garde contre ceux qui, sous prétexte d'être amis du peuple ne songent qu'à troubler les républiques et les empires. Finissons cette digression, puisque je n'ai à parler que de moi, qui suis bien loin de Clodius. Je crois avoir le droit de dire que celui qui s'est contenté de manifester les dangers de l'aristocratie pour se livrer ensuite à la retraite, ne peut pas être soupçonné d'une semblable politique ; qu'il est évident que ses sentimens ont

toujours été purs, et que l'ambition n'a jamais influé sur son patriotisme. Après le compte que je viens de vous rendre, monsieur, de ma vie passée, il ne me reste qu'à demeurer le même tant que je vivrai. Je n'aspire point à la gloire d'être le législateur, le réformateur, le restaurateur de ma patrie ; je m'en tiens, au mérite que je crois avoir de m'être jamais écarté de la route que doit suivre un homme de bien, et dans cette route, de n'avoir jamais reculé par faiblesse. J'ai été le premier ennemi de toute aristocratie ; mais je ne me servirai point de cette expression devenue si redoutable, sans la définir. J'entends par aristocratie injuste (car il y a des pays où elle est la loi de l'état), ou par oligarchie, un gouvernement où un certain nombre d'hommes s'emparent d'une autorité qui ne leur a pas été conférée par la nation ou d'une plus grande autorité que celle qui leur a été conférée. Quand je vois une telle puissance s'élever en France, je ne peux ni l'approuver, sans être inconséquent à mes principes, ni refuser de dire ce que j'en pense, sans être inconséquent à mon caractère. Je ne m'en suis pas expliqué au public, et j'espère que j'en serai toujours dispensé, parce que la passion populaire est à un tel point, que tout ce que je dirais, et même le martyre, si je le subissais pour avoir dit la vérité, ne serviraient de rien. Quand cette passion sera amortie, d'autres diront mieux que moi ce que j'aurais à dire, et je n'aurai pas autant d'empressement que M. de Calonne à m'emparer de la dispute ; ainsi j'espère finir mes jours dans le silence et l'obscurité. Mais si l'on me somrait de dire aujourd'hui ce que je pense, il faudrait le dire sans ménagement et dans les termes les plus clairs, sans quoi je serais traître à ma patrie ; et quand un député de l'assemblée nationale m'interroge, ce serait lâcheté de garder le silence ; ainsi je ne profiterai pas de la permission que vous me donnez de ne pas vous répondre."

MÉLANGES.

VIE DE BOUDDHA

D'APRÈS LES LIVRES MONGOLS.*

AUCUNE autre religion, excepté celle de Jésus-Christ, n'a autant contribué à rendre les hommes meilleurs, que celle de *Bouddha*. Originnaire de l'Hindoustan, elle s'est répandue dans la plus grande partie de l'Asie. Sa domination s'étend depuis les sources de l'Indus jusqu'à l'Océan pacifique et même jusqu'au Japon. Les farouches nomades de l'Asie centrale ont été changés par elle en hommes doux et vertueux, et son influence bienfesante s'est fait ressentir jusque dans la Sibérie méridionale.

Comme toutes les croyances qui tirent leur origine de l'Inde, le *Bouddhisme* est fondé sur le grand principe, " que l'univers n'est animé que d'un même esprit, individualisé sous d'innombrables formes, par la matière qui n'existe que dans l'illusion."

Bouddha apparut comme réformateur de la religion dominante de l'Inde. Il rejeta les *Vadas*, les sacrifices sanglans et les distinctions des castes. Du reste, les principes philosophiques de sa doctrine sont les mêmes que ceux qui se retrouvent dans les autres branches de la religion des Hindous.

Bouddha est regardé par les Brahmes comme la neuvième incarnation de *Vichnou*. Les Mongols l'appellent *Chakia-mouni*†, c'est-à-dire le

pieux pénitent de la maison de *Chakia*, et ordinairement *Chigemouni* et *Bourkhan-bakchi* (l'instituteur divin). Ils lui donnent aussi le nom de *Chakia-iin arslan* ou *lion de Chakia*; c'est la traduction du sanskrit *Chakia sinha*. Ses autres noms et titres honorifiques en sanskrit, tibétain, mandchou, mongol et chinois, ont été donnés par M. Abel-Rémusat dans les *Mines de l'Orient*.*

Dans une chronologie mongole, traduite par *J. Jaehrig* et publiée par Pallas,† on lit : " Depuis la conception du *Bourkhan-Chakia-mouni*, qui eut lieu le 15^e jour du dernier mois d'été d'une année du *mouton-terrestre* (choroi khoïn), on compte jusqu'à la présente année du *mouton-terrestre* 2640 ans (et non pas 2649 comme on le lit dans Pallas).—Depuis la naissance de son incarnation dans l'année du *singe de fer* (temur metchin) 2639 ans se sont écoulés." Cette chronologie a été composée en 1679 de notre ère, qui est une année du *mouton-terrestre*, ou la 56^e d'un cycle sexagénaire; elle met donc la naissance de *Bouddha* en l'an 961 avant Jésus-Christ. Ce calcul se rapproche de celui des Chinois qui font naître *Foe* ou *Bouddha* à la 51^e année (*kiay yn*) du XXVII^e cycle de soixante, qui correspond à l'an 1027 avant Jésus-Christ, qui fut la 46^e du roi *Tchao-wang* des *Tcheou*.

* Cette vie de *Bouddha*, traduit de l'allemand, est tirée de l'*Asia Polyglotta* de M. Klaproth. Voyez cet ouvrage, page 385.

† Les Kalmuks prononcent ordinairement *Chaktcha-mouni*.

* Tome III, page 183

† Sammlung historischer Nachrichten über die Mongolischen Völkerschaften volume II, page 11.

D'après *Kaempfer* les Japonais adoptent le même calcul. Cependant, la grande Encyclopédie japonaise,* diffère d'eux en mettant la naissance de *Foe* au 8e jour de la quatrième lune de la 24e année de *Tchao-wang*, ou en 1029, et sa mort au 5e de la seconde lune de la 52e année du *Mou-wang*, c'est-à-dire en l'an 960 avant notre ère.

Ma-touan-lin, auteur chinois du XIIe siècle, qui a composé l'excellente bibliothèque historique, intitulée *Wen-hian-thoung-khao*, donne deux dates pour l'époque de la naissance de *Bouddha*; la première est l'an 1027 avant Jésus-Christ, et la seconde est la 9e année du règne de *Tchoung-wang* des *Tcheou*, qui tombe en l'an 668 avant Jésus-Christ.

Abd-allah Beidhawy, auteur Persan, qui nous a laissé une histoire générale, intitulée *Enfilade des perles de l'histoire*, donne, dans la huitième section de cet ouvrage, une chronologie des rois de la Chine (*Khataï*) d'après *Khodja Raschid*. Il y place la naissance de *Bouddha* sous le règne du 134e empereur chinois *Djei-wang* (*Tchao-wang*) en disant :

“ Dans le tems de ce roi naquit *Chigemouni-Bourkhan*, qui est regardé comme un prophète par les peuples de l'Inde, de Kichmir, du Tibet, du Kharai, du Tangout et d'Igour, et dont les sectateurs ont répandu la croyance avec beaucoup de zèle. La première nouvelle de lui, arriva au *Khataï* (en Chine), dans la 24e année du roi mentionné. *Chigemouni-Bourkhan* atteignit l'âge de soixante-dix-huit ans. Depuis sa naissance jusqu'au moment actuel, ou jusqu'à la 717e année de l'hégire (1317 de Jésus-Christ), 2339 ans se sont écoulés.”—*Abd-allah-Beidhawy* place donc la naissance de *Bouddha* en 1022 avant Jésus-Christ.

Les *Bouddhistes* des différens pays de l'Asie méridionale diffèrent sur l'époque de la naissance du fondateur

de leur croyance. Les Peguans la placent en 638 avant notre ère. M. *J. Davy** nous apprend que les Cingalais l'appellent *Boudhou*, et qu'ils le font naître en l'an 619 avant Jésus-Christ. Ils disent que dans l'époque, (*Maha kalpa*) actuelle du monde, cinq *boudhou*, ou sauveurs divins du genre humain, doivent paraître. *Gooutama Boudhou* est le quatrième d'entre eux et le dernier qui ait paru, de sorte qu'il n'en reste plus qu'un seul qui doit venir; c'est *Nitré Boudhou* (le *Maitari* des Mongols). Si l'on excepte la différence dans la chronologie, leurs traditions sont conformes à celles qui se sont conservées chez les Mongols.

Les Siamois placent la mort de *Bouddha* en 744 avant Jésus-Christ; ils commencent à cette époque leur *soukrad* ou chronologie religieuse.

Abou'lfazel, ministre du grand-mogol *Akbar*, prétend dans son *Ayin Akbari*, que 2962 ans se sont écoulés depuis la naissance de *Bouddha* jusqu'à la 40e année du règne de son souverain. Par ce calcul l'événement en question aurait eu lieu 1363 ans avant l'ère chrétienne.

Le *Bagwad Amrita*, ouvrage sanskrit, cité par Sir W. Jones, met l'apparition du législateur indien en l'an 1002 du *Kali-youga*, ou 2099 ans avant Jésus-Christ.—Ceci paraît être une erreur.

Toutes ces dates diffèrent considérablement; cependant il paraît que celle des Chinois, qui place la naissance de *Bouddha* en 1027 avant notre ère, mérite le plus de confiance, parce qu'elle correspond avec la chronologie des successeurs de ce législateur, conservée dans les livres chinois.†

Les livres mongols divisent l'histoire de *Bouddha* en douze époques principales, savoir :

* *Account of the interior of Ceylon*. London, 1821, in-4o

† Voyez à ce sujet un article très-intéressant inséré par M. Abel Rémusat dans le *Journal des Savans*, 1821, page 6.

* *Wo-han-san-thsai-thou-hoei*, XIV, pag. 21, recto.

1. Son origine de l'empire des dieux.
2. Sa conception divine dans le sein d'une mère mortelle.
3. Sa naissance.
4. Sa croissance et ses progrès dans la sagesse.
5. Son mariage et sa splendeur royale.
6. Sa retraite du monde.
7. Sa vie d'ermite.
8. Son apparition sous le figuier, où, après avoir accompli ses pénitences, il est reconnu pour le saint par excellence.
9. Le commencement de sa prédication dans le temple de *Warnachi* (Benares), où avaient vécu les premiers instituteurs du genre humain.
10. La victoire remportée sur les six chefs des terres, ou adorateurs du feu.
11. La fin de sa carrière terrestre.
12. La sépulture de son corps.

A l'époque de la naissance de *Chakia-mouni*, le puissant royaume de *Magada* existait dans le *Bakar* méridional; toutes les provinces situées sur le Gange lui étaient soumises. Comme aujourd'hui, les Brahmes (*Birman* en mongol), formaient alors la première caste parmi les Hindous. Une de leurs principales races était celle de *Chakia* (ou *Chaktcha*). Elle se composait de cinq cents familles. *Souladani* (Saoudouadani),* roi de *Magada*, était de cette race. Il faisait résidence dans la ville de *Khobèr-chara*. Il épousa *Maha-mai* (Maha-maya), qui, quoique vierge, conçut par l'influence divine, un fils, le 15 du dernier mois d'été, et le mit au monde le 15 du second mois du printemps de l'année suivante, à *Lum-ba* maison de plaisance royale. Elle l'avait donc porté pendant dix mois dans son chaste sein. Pendant qu'elle se divertissait avec ses compagnes dans le jardin, elle sentit sa prochaine dé-

livrance, s'appuya contre un arbre, et donna sans douleur le jour à un fils, qui était une incarnation divine. A la naissance, elle prit l'enfant sous le bras droit, sans lui laisser toucher la terre, et le remit à un roi, né aussi d'une incarnation d'*Esronn têngri* (en sanskrit *Brahma*), qui le soigna et qui l'enveloppa d'une étoffe précieuse. Un autre roi, né comme incarnation de *Khourmousta têngri* (en sanskrit *Indra*), baptisa l'enfant avec l'eau divine, et lui donna le nom d'*Arda chidhi*.

Dans la race de *Chakia* on observait l'ancienne coutume de porter les mâles nouveaux nés dans un lieu sacré, entouré de rochers, pour les présenter à une image divine. A cette occasion, le peuple y célébra des mystères religieux. Le petit *Arda-chidhi* arriva accompagné par les grands du royaume, et pendant qu'il adorait l'image divine, cette image s'inclina devant lui. Alors les spectateurs furent convaincus que l'enfant était un être miraculeux, et prédirent qu'il surpasserait en sainteté toutes les incarnations précédentes. Tout le monde l'adora en le saluant du titre de *dieu des dieux* (en sanskrit *devatî deva*, et en mongol *têngriïn-têngri*). Ses gouverneurs et instituteurs mêmes lui montraient toujours cette vénération qu'on doit à une incarnation de la divinité. Trente-cinq vierges étaient chargées de l'amuser par leur musique, sept le baignaient tous les jours, sept l'habillaient, sept le berçaient, sept étaient chargées de le tenir propre, et sept l'amusaient.

Lorsque *Arda-chidhi* eut atteint l'âge de dix ans, on lui donna le sage *Ba bourenou bakchi* pour précepteur. Celui-ci lui enseigna la poésie, le dessin, la musique, la médecine et les sciences mathématiques. Le prince montra une extrême facilité pour toutes ces sciences, et devint en peu de tems si habile, qu'il proposa à son maître des problèmes que celui-ci était incapable de résoudre; *Arda-chidhi* les lui expliqua. Il demanda à apprendre toutes les langues;

* Ce mot signifie celui qui mange proprement. Les Chinois l'ont traduit par *Thsing fan-wang*. La mère de *Bouddha* est nommée chez eux *Moye*.

comme instrument indispensable pour répandre la véritable religion parmi les peuples de l'univers. *Ba bourenou bakchi* ne connaissait que les idiomes et les alphabets de l'Inde, et son élève, qui avait déjà fait des progrès étonnans, lui apprit cinquante langues étrangères, avec leurs caractères particuliers. Son désir d'apprendre n'avait pas de bornes, et il ne pensait qu'à augmenter ses connaissances.

Arda-chidhi surpassait en beauté tout le genre humain. Quand il se promenait seul à l'ombre des figniers et des orangers, le peuple se réunissait en foule pour admirer ses trente-deux similitudes en beauté (*lakchan*), et ses quatre-vingts appas (*nāirak*). Chacun était ravi de pouvoir s'approcher de lui, de l'adorer et de lui présenter des fleurs magnifiques, des bijoux et des bijoux en or et en pierreries. Arrivé à l'âge de puberté ses parens voulurent le marier. On sonda ses inclinations; mais il refusa toujours de prendre une femme. Cette résolution consterna tout le monde, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on parvint à lui faire changer d'idée. Il céda sous la condition qu'on lui trouverait une vierge parfaite, possédant les trente-deux vertus et perfections principales.

Par là il espérait d'éviter le mariage, parce qu'il ne croyait pas qu'on pût trouver une femme aussi accomplie. Cependant on fit dans tout le royaume des recherches si actives, qu'on parvint à la fin à découvrir une princesse de la race de *Chakia*, qui possédait toutes les qualités requises. *Dewa-dath*, un oncle et ennemi d'*Arda-chidhi*, avait aussi recherché la même beauté. Le père fit en conséquence des difficultés, et déclara qu'il ne la donnerait pour épouse qu'à celui qui mériterait réellement la préférence. *Dewa-dath* était si inférieur à son neveu sous tous les rapports que celui-ci remporta le prix. A l'époque de son mariage, *Bouddha* avait vingt-ans. Il vécut avec son épouse dans la meilleure union, et

engendra l'année suivante un fils qui reçut le nom de *Rakholi*. Plus tard il eut encore une fille.

Quoique *Arda-chidhi*, pour se conformer à la volonté de son père et de la famille royale, eût consenti à cette alliance, son esprit était toujours occupé de la contemplation de la divinité. Il renonça à toute occupation mondaine, et dirigea plus particulièrement ses observations sur la dépravation du genre humain. Sa pitié compatissante était à chaque instant offensée par la misère de ses semblables, elle lui fit haïr la splendeur de la royauté. C'est avec des sentimens douloureux, qu'il déclara que les quatre degrés de la misère humaine, savoir : les *peines de la naissance, de la vieillesse, de la maladie et de la mort*, détruisaient pour lui tous les plaisirs de la vie, parce qu'elles étaient inévitables, et que nul homme ne pouvait y remédier. Voyant un jour une femme dans les douleurs de l'enfantement, des vieillards dans l'état de la plus grande faiblesse, des malades réduits à la dernière extrémité par la douleur, et des mourans entourés de leurs amis attristés, il demanda à son principal gouverneur *Chari* ce que cela signifiait, et si ces personnes étaient les seules qui fussent assujetties à ces calamités? *Chari* lui répondit, que non-seulement ceux-ci, mais tous les hommes étaient soumis à de pareilles misères, mais que lui-même encourait de semblables dangers.—*Arda-chidhi* continua à demander : Comment supporterai-je tant de peines, et quel est le meilleur moyen pour échapper à un pareil danger? *Chari* reprit : Nul homme ne peut l'éviter, tous y sont assujettis, si la force et l'exercice de la foi ne les en délivre et ne les en préserve. Depuis ce tems, *Arda-chidhi* prit la résolution de renoncer à son épouse et aux vanités mondaines. Il communiqua cette résolution à sa femme et à ses parens; tous furent consternés. Son père le pria instamment de ne point l'abandonner, étant son fils unique, et les parens craignirent que

l'empire et le trône ne restassent par là sans souverain. On lui représenta qu'en administrant les affaires pendant le règne de son père, il pourrait de même mener une vie pieuse; mais tout ce qu'on lui dit pour le faire renoncer à son idée fut vain, et redoubla son zèle. On s'épuisa en conjectures sur l'inclination particulière du prince; les uns l'appelaient une folie; d'autres croyaient en entrevoir l'origine, dans un mécontentement contre son épouse, ou dans une passion nouvelle et plus forte pour une autre femme. Son père, le roi *Soudadani*, le fit surveiller dans le palais, et lui donna une garde considérable, entièrement composée de membres de la race de *Chakia*. On proclama dans tout le royaume une ordonnance qui défendit aux grands de recevoir le prince chez eux, s'il arrivait sans être attendu, parce qu'il avait déclaré que, malgré les précautions de ses gardes, il s'échapperait du palais. *Arda-chidhi* fit en présence de son frère et de toute la cour, la déclaration suivante: "Adieu mon père, je vais entrer dans l'état de pénitent, je renonce donc à vous, à l'empire, à mon épouse et à mon fils chéri, j'ai des raisons suffisantes pour suivre ma vocation. Ne m'empêchez point de l'accomplir, c'est un devoir sacré pour moi." Après ces paroles, il embrassa son père en versant des larmes, et le pria de lui pardonner, ne pouvant changer sa résolution. Plusieurs jeunes gens de sa famille se décidèrent alors à lui procurer un cheval et à l'accompagner ouvertement; mais la vigilance de ses gardiens empêcha toujours l'exécution de ce projet. Enfin, *Khourmoustatèngri* (Indra), le même qui l'avait baptisé, lui amena un cheval sellé, sur lequel il échappa du palais et quitta sa résidence.

On apprit bientôt qu'il s'était rendu dans le royaume d'*Oudipa*, aux bords de la rivière *Narasara*. Il y vivait avec ses disciples, qui ne l'avaient jamais quitté. Son lit était un endroit pavé, et couvert de la sainte herbe de *Goucha*. Sa vie d'ermite

commença le 8e jour du premier mois d'été de l'année *Dongnan*. Il se donna lui-même l'ordination sacerdotale, coupa ses cheveux, se revêtit de l'habit propre à son nouvel état. C'est alors qu'on fonda la *place sainte du dépouillement de tout ornement*.

Arda-chidhi changea son nom en celui de *Goodam* (c'est-à-dire *gardien des vaches*). Pendant six ans il resta dans la solitude et en contemplation continuelle. Quelques-uns de ses disciples, qui étaient ses proches parens, le servirent pendant ce tems. Sa nourriture était celle de tous les ermites indiens; il ne vécut que de grains, de chardons, de miel, de figues et d'autres fruits; encore il en usa le moins possible pour ne point être interrompu dans ses méditations sur la nature divine. Cette vie austère l'affaiblit considérablement.

Goodam reçut beaucoup de visites de ses amis qui prirent le plus grand intérêt à sa persévérance. Il poussa l'humilité si loin qu'il ne permit à aucun d'eux de l'assister ou de le servir dans la moindre des choses. Une brahmine, sa proche parente, lui porta souvent de l'herbe *goucha* pour renouveler sa couche; ce qu'il ne permit qu'avec difficulté. Il céda à la fin aux prières qu'on lui adressa pour lui faire changer sa manière de se nourrir; car il permit que la famille de *Chakia* fit conduire dans son voisinage un troupeau de cinq cents vaches, dont le lait était destiné à lui et à ses compagnons. *Goodam*, qui peu avant avait affligé ses amis par son grand affaiblissement, se remit si bien par l'usage du lait, que, selon l'expression de l'original mongol, il ressembla bientôt à une *enclume polie et dorée*.

Pendant que ce saint était dans le désert, il eut les visites les plus singulières. *Khákho-Mansou*, le prince des grands singes, habitué à son voisinage, vint souvent le voir accompagné de sa suite. Voyant que l'on portait souvent à *Goodam* des présens consistant en mets et en boisson, il recueillit des gauffres de miel des

abeilles sauvages et des figues, et les présenta un soir au saint pour son repas. Celui-ci les arrosa, selon sa coutume, avec de l'eau bénite et en mangea. Ravi de joie, le prince des singes faisait des sauts extraordinaires, de sorte qu'il tomba par mégarde dans un puits qui se trouva derrière lui et se noya. En mémoire de cet accident, on y fonda *la place sainte des alimens offerts par le singe*.

Dewa-dath, l'oncle de *Goodam* lui fit ressentir de nouveau sa haine, en conduisant dans son voisinage un éléphant dompté, auquel il fit boire une si grande quantité de vin de cocos, qu'il assouvit totalement sa soif. Alors il attacha aux défenses de l'éléphant deux sabres tranchans, et lâcha l'animal ivre près de *Goodam*, croyant que sa rage tournerait contre l'ermite; mais celui-ci ne fit que lever les cinq doigts de sa main, que l'éléphant le prit pour un lion et s'apaisa. Cet événement donna occasion à la fondation de *la place sainte de l'éléphant furibond et dompté*.

Quelque tems après, *Goodam* se retira dans un endroit encore plus solitaire et sauvage. Il n'y fut accompagné que de deux de ses disciples, dont l'un était le fils de son premier précepteur *Chari*, l'autre se nomma *Molon-Toin*. Ici deux de ses antagonistes se présentèrent, *Labai-Erik-tou* et *Ousoun-debèltou*. Ils lui demandèrent avec une modestie affectée: "*Goodam*, quelle est ta croyance? qui est ton instituteur et de qui as-tu reçu l'ordination sacerdotale?" *Goodam* leur répondit: "Je suis saint par mon propre mérite. Qu'ai-je à faire avec d'autres précepteurs? La religion m'a pénétré. Si vous voulez d'autres réponses, adressez-vous à mes deux disciples, ils vous instruiront." Alors une dispute violente s'éleva entre eux, et les deux adversaires furent vaincus. Pour preuve qu'ils avaient perdu le champ de bataille, ils se levèrent et étendirent un tapis en invitant leurs vainqueurs à s'asseoir.

Après avoir vécu pendant six ans dans la retraite, *Goodam* termina son état d'ermite au crépuscule du quinzième jour du mois moyen du printemps, dans l'année du *bœuf de fer*. Il annonçait alors à ses cinq disciples qu'il avait triomphé de toutes les tentations mondaines. A minuit, il termina ses dévotions et les exercices spirituels qu'il avait pratiqués pendant six années consécutives, et le lendemain il redit encore qu'il avait atteint le plus haut degré de la glorieuse perfection qui convient à un véritable saint, et que le tems était venu où il devait répandre sa doctrine, et la connaissance de la divinité dans le monde.—La nouvelle de ce changement de l'état de *Goodam* se répandit bientôt partout; elle excita l'attention générale, et le peuple se persuada facilement de sa sainteté. Cependant une partie de ses adversaires prétendait que le fils du roi de *Magada* était tombé dans un délire complet. D'autres disaient qu'il avait des regrets d'avoir renoncé au trône de son père, et qu'une nouvelle inclination amoureuse était la cause de l'état dans lequel il se trouvait. Mais le plus grand nombre se déclara pour la sainteté miraculeuse de sa personne, et lui donna les titres de *Bourkhanbakchi* (instituteur divin), et de *Chakia-mouni* (pénitent de la race de *Chakia*). Il réunit ses cinq disciples et leur dit: "Le trésor précieux de ma sainteté et de ma nouvelle loi ne peut faire une impression subite sur l'esprit des mortels; modérez donc encore votre zèle de conversion; il faut avant tout accomplir un jeûne spirituel." Dès-lors il se rendit de nouveau dans le désert, et il passa quarante-neuf jours constamment occupé de prières nocturnes et de jeûnes continuels.

A la fin de cette dernière expiation, le puissant *Esrouwa-Tangri* le visita dans son ermitage, et lui présenta une *kurda*, ou roue à prières en or de mille rais. Par le discours suivant il chercha à disposer *Chakia-mouni* à commencer son état de pré-

cepteur divin du genre humain : " Sans doute tu ne t'es pas soumis au pénible état de pénitent pour ta propre personne, c'est pour le bonheur de l'humanité que tu l'as choisi ; daigne donc à présent commencer à

répandre le salut parmi les peuples de l'Univers." Malgré cela le saint ne prit encore aucune résolution après cette première exhortation, et *Esrou-wa-Tangri* se retira sans avoir atteint son but.

(La suite au Numéro prochain.)

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. DELAPORTE,

VICE-CONSUL DE FRANCE À TANGER, À M. LE BARON SILVESTRE DE SACY,

EN DATE DU 3 SEPTEMBRE 1823.

.... Vous désirez savoir ce que sont les *Yssaouis*, dont je vous ai parlé dans une de mes lettres précédentes. Les *Yssaouis* forment ici une espèce de congrégation, dont les membres sont répandus dans toute l'Afrique et même en Asie. J'en ai trouvé dans mes voyages, partout où il y a des serpens, des scorpions et autres animaux malfaisans. Ils remplacent les anciens Psylles et les Orophages. Le commandeur de l'ordre se trouve à Méquinez, et la confrérie tire le nom d'*Yssaoui*, qu'elle porte, non de *Yssa*, c'est-à-dire, Jésus, fils de Marie, mais d'un certain Africain nommé *Yssa*, ou *Seid-ben-Yssa*, qui l'a fondée. Les frères *Yssaouis* enchantent les serpens, prennent les scorpions à la main, et sucent le venin de ces animaux. Outre cela, ils entrent en extase, à force de répéter en hurlant et en faisant de grandes et fréquentes contorsions de droite à gauche, et de gauche à droite, en avant et en arrière (ce qu'ils appellent *Jadaba, iajdoub*), le nom de Dieu. Les mouvemens qu'ils font et les hurlemens qu'ils poussent les mettent dans une telle extase qu'ils écument, deviennent tout violets, perdent, ou semblent avoir perdu connaissance ; ils ont cependant la prudence de respecter

leurs frères, et surtout les soldats qui les accompagnent dans les diverses processions qu'ils font à différentes époques de l'année, ordinairement aux fêtes du Ramadhan, du Sacrifice et de la Noël mahométane*. Malheur aux Chrétiens, et principalement aux Juifs qui se trouvent sur leur passage ; ils en ont bon marché. J'ai vu à Tripoli deux matelots français qui eurent les épaules emportées par les baisers un peu trop vifs de deux de ces *Yssaouis* en belle humeur ; heureux encore d'en avoir été quittes pour si peu. Ils se jettent, à défaut de Juifs et de Chrétiens, sur les poules, les chats, les chiens, les ânes, les chameaux, et ne dédaignent même pas les charognes. Les soldats qui les accompagnent, ont le plus grand soin d'empêcher que quelques frères, un peu trop *Yssaouis*, ne sortent de la procession. Cette congrégation, qui est purement religieuse, se divise en diverses branches qui se battent quand elles en trouvent l'occasion. Voilà à peu près tout ce que j'ai vu ou appris, et ce que je sais de ces *Yssaouis*.

* M. Delaporte veut sans doute parler du *Mevloud*, ou anniversaire de la naissance de Mahomet.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LE DOCTEUR JENNER,

INVENTEUR DE LA VACCINE.

On dit souvent que le hasard préside aux destinées du monde et que nous devons lui attribuer l'honneur de toutes nos découvertes, au lieu d'en faire hommage au génie de quelques hommes privilégiés. Cette idée, peu consolante, ne repose heureusement que sur les préventions de l'ignorance : le *hasard* n'est qu'un mot vide de sens pour le philosophe qui connaît la marche de l'esprit humain, et l'histoire des sciences et des arts vient démentir cette origine fortuite donnée à nos plus belles inventions. Mais il faut le dire aussi, les vérités d'observation n'appartiennent pas exclusivement à un seul homme : elles sont toujours le produit du concours de plusieurs. Elles marchent d'abord lentement au milieu des erreurs et des préjugés ; bientôt elles se développent par une série de recherches plus ou moins heureuses : enfin, un homme paraît qui fixe tous les doutes, féconde l'observation et enrichit le monde d'une grande découverte*. Tel fut

Jenner ; et son influence a été si grande sur la découverte de la vaccine, qu'il peut en être considéré comme le seul et le véritable inventeur : toute la gloire en appartient à cet illustre médecin, dont nous avons à déplorer la perte récente : c'est à la reconnaissance publique à immortaliser sa mémoire.

Edward Jenner, né à Berkeley, dans le comté de Gloucester, le 17 Mai 1749, était le plus jeune des enfans d'une famille nombreuse et très-considérée dans le pays. Presque tous ses parens appartenaient à l'état ecclésiastique, qui, dans la religion anglicane, offre le tableau le plus vrai de l'union des familles et des vertus patriarcales. Sa mère était fille d'un ministre de Bristol, et son père était recteur de Rockhampton et vicaire de Berkeley. A peine âgé de huit ans, il fut inoculé, comme c'était alors l'usage, depuis que lady Montague avait apporté cette pratique de l'Orient ; la maladie affreuse qui en fut la suite resta toujours présente à sa pensée. Il est même possible que cette cruelle épreuve ait influé sur la direction de ses recherches, et l'ait déterminé à les poursuivre avec autant d'ardeur, lorsqu'il crut entrevoir un moyen de préservation. Sans être esclave des préjugés populaires, on peut bien admettre ce rapport entre deux circonstances que lui-même aimait à

* L'auteur de l'*Essai sur la philosophie des sciences*, dont la seconde édition, qui est sous presse, sera probablement publiée dans le courant de cette année, signale trois causes principales qui paraissent avoir produit les inventions et les découvertes de tout genre ; 1^o le *hasard*, ou plutôt une réunion de circonstances indépendantes de la volonté de l'homme, dont il ne peut analyser ni calculer avec précision les chances infiniment variables et indéterminées ; 2^o l'*observation*, qui épie et recueille les chances et les produits du hasard, ou les phénomènes qu'un heureux concours de circonstances peut lui fournir, et qui les confie aux deux grandes facultés intellectuelles de l'homme, à l'*érudition* destinée à rassembler et à conserver les faits lumineux et instructifs ; à la *méditation* chargée de les mettre en valeur ; 3^o le *concours* ou la combinaison bien ordonnée d'efforts individuels dirigés vers un même but, qui permet d'appliquer

d'une manière générale, par des expériences mises en rapport entre elles, les faits en quelque sorte bruts, présentés par le *hasard*, puis fécondés par l'*observation* et la *méditation*, d'où résultent des inventions ou des découvertes. (*Essai sur la Philosophie des Sciences* par M. A. JULLIEN, de Paris, seconde édition, Ire partie, chap. IV, pag. 40, 41.)

rappeler. Ce fut l'événement le plus remarquable de son enfance, pendant laquelle on observa un penchant décidé vers l'étude de l'histoire naturelle par les soins qu'il prenait à recueillir des papillons, des insectes, et à connaître leurs mœurs et leurs habitudes. On verra plus tard combien cette disposition naturelle de son esprit influa sur sa destinée.

Ayant eu le malheur de perdre son père, le jeune Jenner termina ses études classiques à Cirencester, et fut confié aux soins de MM. Ludlow, chirurgiens distingués de Sodbury, près de Bristol, qui consacrèrent six années à lui donner les premiers principes de l'art de guérir. Il fut alors envoyé à Londres pour se perfectionner et acquérir les connaissances qu'on ne peut trouver que dans une grande capitale. Là, devenu l'élève de John Hunter, il fut bientôt remarqué par cet illustre maître : soit que les grands hommes fassent développer le talent, soit qu'ils sachent le reconnaître dans la foule, il est certain que le propre du génie est de discerner promptement ce qui peut s'élever jusqu'à lui. Le célèbre chirurgien s'empressa de s'attacher Jenner, dont il présageait l'heureuse direction ; et les soins assidus de cet élève chéri lui furent très-utiles pour recueillir toutes les pièces de son Muséum anatomique. Plus tard, Hunter voulut l'associer à ses travaux scientifiques, en le nommant professeur de l'école de physiologie qu'il était occupé à fonder ; il le destinait même à devenir son successeur dans la pratique de la chirurgie à Londres. Presqu'en même tems comme pour le soumettre à tous les genres d'épreuves, on lui offrit aux Indes une association fort avantageuse ; et il fut désigné, en qualité de naturaliste, avec sir Joseph Banks, pour accompagner le capitaine Cook dans un de ses voyages. Mais, ni la fortune, ni les honneurs, ni son attachement pour Hunter ne purent l'emporter sur le charme qu'il trouvait à cultiver les sciences et l'his-

toire naturelle dans son pays natal au sein de sa famille : c'était là le terme de ses vœux. Il était loin de penser que cette détermination serait la source des plus grands avantages pour la science, pour l'humanité et pour sa propre gloire.

Il se retira à Berkeley pour y exercer la chirurgie ; et c'est pendant ce tems qu'il publia un nouveau procédé pour la préparation du *tartre émétique*, qu'il adressa comme un hommage de reconnaissance à l'illustre J. Hunter. Bientôt après, ayant épousé miss Catherine Kingscote, sœur du colonel Robert Kingscote, il vint s'établir à Cheltenham, et prit le grade de docteur en médecine, afin d'abandonner l'exercice trop fatigant de la chirurgie, et se livrer aux recherches qu'il affectionnait le plus. Dans sa nouvelle retraite, il s'occupa de vérifier un point d'ornithologie assez singulier, et qui n'avait pas été assez bien observé par les naturalistes. Le coucou est peut-être le seul de tous les oiseaux qui ne prépare pas un nid pour ses petits ; mais, par un acte d'injustice inhérent à sa nature, il devient usurpateur et s'empare de la manière la plus illégitime du nid des autres oiseaux. Les observations recueillies par Jenner établissent que réellement la femelle va faire adroitement sa ponte ordinairement dans le nid des moineaux des haies et les abandonne aux soins d'une autre mère, tandis que les jeunes coucous à peine éclos parviennent à expulser les œufs ou les petits moineaux pour usurper leur domicile. Voici comment Jenner raconte lui-même la manière dont s'y prend le jeune animal : “ Le coucou, peu d'heures après sa naissance, en s'aidant de son dos et de ses ailes, tâche de se glisser sous le petit oiseau dont il partage le berceau et de le placer sur son dos où il le retient en élevant ses ailes. Alors, se traînant à reculons au bord du nid, il se repose un instant, puis faisant un effort, il jette sa charge hors du nid. Il reste, après cette opération un peu de tems, tâtant avec l'extrémité de ses ailes,

comme s'il voulait se convaincre du succès de son entreprise."

Ce mémoire de Jenner réunissait beaucoup d'originalité à une grande exactitude d'observation, et la Société royale des sciences de Londres, à laquelle il fut présenté, s'empressa de recevoir l'auteur au nombre de ses membres. C'est pour répondre à cette marque d'estime qu'il s'occupa encore de quelques autres recherches d'histoire naturelle, et notamment de l'*émigration des oiseaux*, travail qui n'a jamais été imprimé.

Les diverses observations qu'il fit en médecine offrent aussi un grand fonds d'intérêt et de nouveauté. Il chercha à déterminer la cause de l'*angine de poitrine*, qu'il fit dépendre de l'ossification ou de l'altération des principaux vaisseaux, comme le docteur Parry, son ami, l'a consigné dans son livre. M. le docteur Valentin rapporte qu'il crut reconnaître cette maladie chez son illustre maître John Hunter; et ce soupçon trop bien fondé fut pour lui un motif puissant pour chercher les moyens de guérir cette terrible affection. D'après quelques observations anatomiques, Jenner avait aussi annoncé que les tubercules qui existent dans les poumons et dans d'autres parties, pourraient bien n'être souvent, à leur début, que des hydatides: cette idée, que M. le docteur Baron a développée dans son ouvrage, n'a point reçu la sanction des observateurs; mais comme Jenner n'a rien donné de positif sur ce dernier sujet, il faut attendre, pour le juger, que la publication de ses manuscrits nous ait offert l'ensemble de ses recherches.

Nous voici arrivés à l'époque la plus brillante de la vie de Jenner, au moment où, conduit par quelques données vagues et encore incertaines, il parvint à découvrir, dans la vaccine, l'antidote assuré de la petite vérole. On lui a contesté le mérite de cette belle invention et l'on a cherché dans de vieilles chroniques ou d'anciennes coutumes des traces de l'inoculation du vaccin. Mais, quand il serait

vrai que ce ne fût pas une chose nouvelle, la vérité appartient à celui qui sait l'entourer de toutes les preuves et l'embrasser dans ses applications. Jenner a toujours le grand mérite d'avoir démontré l'utilité de cette pratique, de l'avoir défendue, popularisée, répandue dans le monde entier; et lorsqu'on songe à la ténacité des préjugés et des habitudes, je ne sais si cette victoire n'est pas plus glorieuse que la découverte même. "Ce n'est pas ce qu'on entreprend, c'est ce qu'on achève et qu'on affermit qui fait la gloire," disait l'illustre Washington.

On verra combien est mal fondée l'opinion publiée par M. le docteur Husson sur l'origine française de cette découverte. On a dit que la première idée d'inoculer l'éruption de la vache sur l'homme pour le préserver de la variole avait été émise par Rabaut Pommier, ministre protestant de Montpellier, devant un médecin anglais qui devait en faire part au docteur Jenner. Ces détails ont été certifiés par M. le comte Chaptal, qui, étant alors professeur à l'Ecole de Montpellier, a lu les lettres de M. Irland de Bristol, dans lesquelles cet Anglais rappelait à M. Rabaut ses conversations sur l'inoculation de la *picotte* de la vache, en 1781. Il lui parlait aussi de la promesse faite par le docteur Pew, son compagnon de voyage, de communiquer cette idée à son ami le docteur Jenner, qui publia son procédé en 1798. Mais une connaissance approfondie des faits prouve que Jenner s'était occupé de la vaccination vers l'année 1776 (Lettson); et déjà en 1780, il avait parlé à M. Gardner de la propriété antivariolique de cette éruption. D'après M. Valentin, on retrouverait plutôt les traces de cette découverte dans un journal allemand intitulé, *Allgemeine Unterhaltungen*. On voit en effet qu'en 1768, un savant de Goettingue décrit avec beaucoup d'exactitude cette maladie des vaches, parle de l'opinion qu'ont les laitiers sur sa propriété

antivariolique, et indique des recherches qu'il a faites pour la vérifier.

Mais la vaccination a encore une origine plus ancienne. Elle était connue de tems immémorial dans l'Inde et dans la Perse. Un savant a trouvé dans le *Sancteya Grantham*, ouvrage samscrit attribué à Hauntory, et par conséquent très-ancien, une description très-exacte de l'inoculation vaccinale. En voici le texte un peu abrégé : “ Prenez le fluide du bouton du pis de la vache sur la pointe d'une lancette, et piquez-en le bras entre l'épaule et le coude jusqu'à ce que le sang paraisse. Le fluide se mêlant avec le sang, il en résultera la fièvre et la petite vérole. L'éruption produite par ce fluide sera plus bénigne que la maladie naturelle ; le malade pourra être inoculé une seule fois ou bien plusieurs fois : on ne doit pas craindre alors d'être attaqué de la petite-vérole pendant le reste de sa vie.” Telle est la description pleine de vérité qui est renfermée dans cet ancien ouvrage de l'Orient. Mais ces notions étaient entièrement inconnues, et n'ont été trouvées qu'après coup. Ainsi, Jenner n'a eu d'autre guide dans ses recherches que les bruits vagues répandus parmi les habitans de la vallée de Gloucester, qui est véritablement le nouveau berceau de la vaccine.

Depuis long-tems, Jenner avait entendu parler de la propriété que la communication d'une éruption qui survenait au pis des vaches et appelée *cow-pox*, *picotte des vaches*, avait pour préserver de la petite vérole. C'était une opinion populaire admis dans plusieurs comtés, et surtout dans le Gloucestershire. Jenner était si loin de vouloir cacher la véritable origine de cette découverte, qu'il rapportait plusieurs histoires pour prouver son ancienneté. M. le docteur Valentin lui a entendu raconter que la duchesse de Cleveland, femme très-jolie et favorite de Charles II, répondit à plusieurs per-

sonnes qui lui donnaient des craintes pour sa beauté, au milieu d'une affreuse épidémie de petite vérole : “ Qu'elle n'avait rien à redouter de ce fléau, parce qu'elle avait eu dans son pays une maladie qui en préservait.”

Toutes les pensées de Jenner se dirigèrent vers la vérification de ce fait extraordinaire, qui était regardé comme un préjugé par les hommes instruits, et surtout par les médecins du pays. Les premiers essais qu'il tenta n'eurent aucun succès, parce qu'il fut trompé par les pâtres, qui eux-mêmes ne connaissaient pas très-bien la véritable éruption. Cependant, ramené vers cette recherche par une sorte d'instinct, il acquit une grande expérience dans l'observation de cette maladie, et il ne tarda pas à obtenir d'excellens résultats de cette pratique. Qu'on juge de quelle joie fut enivrée son âme pure et bienfesante, lorsque, sortant des étables de Gloucester, il put s'écrier, comme autrefois Archimède : *Je l'ai trouvé !* On a parlé des transports du philosophe Syracusain découvrant la pesanteur spécifique des corps ; mais qu'elle différence entre ces deux découvertes, considérées dans leurs rapports avec le bonheur des hommes !

C'est en 1798 que Jenner, après avoir multiplié les expériences, publia sa découverte dont le secret lui aurait procuré des richesses immenses. Il aurait cru commettre un crime envers la société, s'il avait voulu lui dérober ou lui faire payer chèrement un moyen aussi précieux de conservation. Dans son ouvrage, Jenner présenta une série d'observations très-concluantes, dans lesquelles il montre que les enfans inoculés avec le *cow-pox* n'avaient pas pu prendre la petite vérole, que le bouton vaccinal de chaque enfant pouvait fournir à de nouvelles inoculations, sans que la vaccine perdît dans cette transmission aucune de ses vertus préservatrices, etc. Il publia encore plusieurs autres mémoires, soit pour confirmer ces faits

primitifs et indiquer la véritable cause de cette maladie des vaches* ; soit pour réfuter les objections nombreuses qui avaient été faites contre la nouvelle pratique. Car le premier mouvement de l'homme est de craindre et de rejeter toute innovation contraire à ses habitudes et aux idées reçues. Les passions se réveillèrent contre Jenner. La malveillance et la jalousie prirent le masque de la prudence pour écarter un procédé qui contrariait de vieilles opinions et qui humiliait l'amour-propre par la gloire de son inventeur. On commença d'abord par nier que ce moyen fût un préservatif assuré ; on prétendit que la vaccine ne préservait que pour peu de tems ; on lui attribua tous les accidens qui accompagnent le développement des premières années de la vie ; on poussa même le délire jusqu'à répandre que cette humeur animale donnait aux individus des goûts analogues à ceux de la vache dont elle provenait. Il est inutile de rapporter tout ce qu'imaginèrent la mauvaise foi et l'ignorance pour arrêter la propagation de la vaccine. Mais la constance, la véracité et la force persuasive de Jenner triomphèrent de tous les obstacles. Il répondit aux clameurs de ses adversaires avec calme et dignité, opposant toujours les expériences et les faits aux raisonnemens et aux sophismes. Il apprit aux vaccinateurs à distinguer la fausse et la véritable éruption, et leur traça tous les moyens qu'ils devaient prendre pour assurer le succès de leur opération.

Le tems a confirmé tout ce que la sagacité de cet observateur avait

établi ; aujourd'hui les incertitudes ont cessé, et nous jouissons pleinement de ce bienfait : que le spectacle de notre population augmentée et embellie serve du moins à confondre les détracteurs de la vaccine. Ont-ils donc oublié qu'une grande partie de l'espèce humaine était victime de la petite vérole ou conservait les traces hideuses de cette maladie, qui, suivant l'expression de La Condamine, décimait la population. Ainsi, la vaccine rend à la patrie tous ceux que ce fléau lui aurait enlevés ; et en France seulement elle peut, dans un siècle, sauver la vie à trois millions d'individus, dont l'influence sur la prospérité et la force de l'Etat ne saurait être appréciée. Parlerai-je encore de l'avantage de prévenir les effets désastreux de cette contagion qui défigure souvent les traits les plus aimables : la beauté est aussi l'un des résultats d'une bonne civilisation, puisqu'elle contribue au bonheur social.

Jenner fut obligé de sacrifier l'affection et les douces habitudes qui le fixaient dans son pays natal, à l'intérêt de sa découverte ; il se transporta à Londres pour en suivre avec plus de facilité les nouveaux essais, et répéter les expériences que rendaient nécessaires des objections imprévues. Le ciel récompensa son zèle, et lui accorda la douce satisfaction de voir tous les pays adopter l'inoculation de la vaccine. Des médecins instruits par ses avis la répandirent presque en même tems en Allemagne, en Italie, en Amérique, dans les Indes. La France fut la première à accueillir cette heureuse pratique ; et en 1800, une souscription fut faite à Paris par M. de La Rochefoucault pour l'établissement d'un Comité central de vaccine chargé de favoriser et de répandre cette invention bienfaisante.* M. Cuvier,

* Dans un mémoire, Jenner cherche à démontrer que l'éruption vaccinale provient d'une maladie des chevaux appelée *eaux des jambes*, en anglais, *the grease*, et qui était inoculée par les bergers qui traयाient leurs vaches, après avoir soigné les chevaux malades. De nouvelles expériences ont paru confirmer que l'inoculation de la *grease* était aussi efficace pour préserver de la variole que lorsqu'on prenait le fluide sur la vache.

* Le gouvernement continue d'encourager en France la propagation de la vaccine. S. Exc. le ministre de l'intérieur a décerné eu dernier lieu des mé-

organe de l'Institut de France, dit dans son rapport : " Quand la découverte de la vaccine serait la seule que la médecine eût obtenue dans la période actuelle, elle suffirait pour illustrer à jamais notre époque dans l'histoire des sciences, comme pour immortaliser le nom de Jenner, en lui assignant une place éminente parmi les principaux bienfaiteurs de l'humanité." L'Angleterre surtout, fière de compter Jenner parmi ses enfans, s'empressa d'honorer son mérite par des distinctions flatteuses. Une *Société Jennérienne* fut établie pour l'extinction de la petite vérole ; toutes les Académies l'accueillirent dans leur sein ; des médailles furent frappées en son honneur ; et lorsque le Parlement voulut lui décerner une récompense nationale, le Chancelier de l'Echiquier, l'illustre fils de lord Chatham, s'exprima ainsi : " La Chambre peut voter pour le docteur Jenner telle récompense qu'elle jugera convenable : elle recevra l'approbation unanime, parce qu'elle a pour objet la plus grande ou l'une des plus importantes découvertes que la société ait faites depuis la création du monde *."

Au milieu de tous ses travaux, Jenner entretenait une correspondance très-active avec plusieurs médecins étrangers, pour connaître et leur communiquer les nouvelles observations médicales. En France, il honorait de son amitié particulière M. le docteur Valentin et lui écrivait souvent

pour le consulter sur divers sujets. Dans un voyage qu'il fit en Angleterre, le médecin français fut accueilli par Jenner avec la plus grande affabilité, et il ne peut assez louer la candeur et la franchise de ses manières, la justesse et la sagacité de son esprit. C'était principalement les qualités de son cœur qui le faisaient aimer et estimer de tous ceux qui approchaient de lui. La bienveillance de son caractère avait toujours dirigé ses actions, et son plus grand désir était de faire le bien. On était heureux de pouvoir converser avec lui, dit M. Valentin, tant sa douceur et son mérite inspiraient de confiance et d'admiration.

Quand il crut avoir assuré le succès de sa découverte, et l'avoir entourée de preuves évidentes, il revint à Cheltenham ; mais, en 1815, ayant perdu son épouse, il se retira à Berkeley, avec son fils et sa fille. Là, tous ses instans furent encore consacrés à la rédaction de quelques mémoires importans sur l'art de guérir. Il cherchait à étendre les applications de la vaccine à d'autres maladies, comme à la coqueluche ; et tout occupé qu'il était des bons effets des éruptions artificielles, il publia, en 1822, une lettre adressée à son ami le docteur Parry, de Bath, dans laquelle il lui faisait part de quelques observations heureuses sur les éruptions déterminées à la peau par l'application de l'émétique dans les aliénations mentales et dans plusieurs autres maladies des organes internes. Ce fut là son dernier travail : étant dans sa bibliothèque, il fut soudainement frappé d'apoplexie et expira, le 26 janvier 1823, à l'âge de 74 ans.

D'après une délibération unanime de ses amis et des principaux habitans du Gloucestershire, un monument doit être élevé à sa mémoire, dans le lieu de sa naissance. Une souscription ouverte pour cet objet dans tous les pays doit être considérée comme un devoir pour la génération actuelle. Dans les tems anciens, le

daillies d'argent à plusieurs médecins des départemens, en récompense du zèle avec lequel ils ont propagé la vaccine pendant les deux années précédentes. Le Comité de vaccine, dont M. le docteur Husson a été pendant très long-tems le secrétaire, vient d'être réuni à l'Académie royale de médecine, qui a nommé une commission de plusieurs membres pour surveiller cette partie intéressante de l'hygiène publique, soit à Paris, soit dans les départemens.

* On lui accorda cette fois 10,000 liv. st. ; le Roi, 500 liv. st. ; et, en 1807, on ajouta 20,000 liv. sterl. ; ce qui fait en somme 762,000 fr.

sauveur de l'enfance et de la beauté aurait obtenu des autels.

Le docteur Baron, l'ami de Jenner, est chargé de recueillir et de publier

ses divers ouvrages; cet honorable médecin a bien voulu m'envoyer la note exacte de ses écrits, avec leurs dates.

LISTE DES OUVRAGES DU DOCTEUR JENNER.

1. *A Process for preparing pure emetic tartar by recrystallisation.*—Procédé pour préparer le tartre émétique par la recrystallisation. Ce mémoire a été inséré dans le 1^{er} volume des *Transactions de la Société établie par Hunter pour l'avancement des sciences médicales et chirurgicales*; 1793.

2. *The Natural History of the Cuckoo.*—Histoire naturelle du Coucou. Imprimé dans les *Transactions de la Société royale des sciences de Londres*; 1798.

3. *An Inquiry into the causes and effects of the variolæ vaccinae, a Disease discovered in some of the western counties of England, particularly Gloucestershire, and known by the name of the Cow-Pox.*—Recherches sur les causes et les effets de la variole, maladie découverte dans quelques contrées de l'Angleterre occidentale, particulièrement dans le comté de Gloucester, et connue sous le nom de *Picotte des vaches*; Juin 1798.

4. *Further observations on the variolæ vaccine or Cow-Pox.*—Autres observations sur la vaccine ou *Cow-Pox*; 1799.

5. *A Continuation of facts and observations relative to the variolæ vaccinae or Cow-Pox.*—Suite des faits et observations relatifs à la vaccine ou *Cow-Pox*; 1800.

6. *The Origin of the vaccine inoculation.*—Origine de l'inoculation de la vaccine; 1801.

7. *On the varieties and modifications of the vaccine pustule occasioned by an herpetic state of the skin.*—Sur les variétés et les modifications des pustules de vaccine occasionnées par l'état dartreux de la peau; 1806.

8. *Observations on the distemper in dogs.*—Observations sur la maladie des chiens.—*Two cases of small pox infection communicated to the fetus in utero, under peculiar circumstances, with additional remarks.*—

Deux cas de petite vérole communiquée au fœtus dans la matrice, avec des circonstances particulières, suivis de remarques.—Ces deux écrits ont été publiés, en 1809, dans le 1^{er} volume des *Transactions de la Société medico-chirurgicale*.

9. *Facts for the most part unobserved or not duly noticed, respecting variolous contagion.*—Faits relatifs à la contagion de la variole, la plupart non observés jusqu'à présent, ou du moins sur lesquels on n'avait point de notions exactes; 1808.

10. *In reference to the influence of herpes in modifying the vaccine pustule.*—De l'influence des dartres pour modifier les boutons de vaccine.—Cet écrit fut envoyé par Jenner au docteur Willan, qui le plaça dans son *Traité sur l'inoculation de la vaccine*. On trouve aussi des observations analogues que Jenner avait communiquées au docteur Wilson Philip, de Worcester, dans l'appendice de l'ouvrage de ce dernier sur les maladies fébriles. Jenner avait encore appelé l'attention des médecins sur ce point, dans une Lettre publiée en 1821.

11. *Letter to Ch. Henry Parry M. D., F. R. S. on the influence of artificial eruptions in certain diseases incidental to the human body, with an inquiry respecting the probable advantages to be derived from further experiments.*—Lettre à Ch.-H. Parry, D.M., sur l'influence des éruptions artificielles dans quelques maladies du corps humain; avec des recherches sur les avantages probables qui doivent résulter de nouvelles expériences; 1822.

Jenner écrivait aussi quelquefois sur des sujets qui étaient étrangers à la Médecine; on trouve dans un ouvrage périodique intitulé *l'Artiste*, plusieurs articles de lui.

LES DEUX VEUVES.

NOUVELLE

MADAME de Valcé, femme intéressante et vertueuse, bonne mère de famille, veuve depuis un mois d'un époux qu'elle avait tendrement aimé, habitait encore une terre assez belle que M. de Valcé possédait dans la Touraine, et qu'elle n'avait pas quittée depuis son mariage. Elle avait une fille âgée de seize ans, d'une figure charmante, et dont le caractère aimable avait encore été perfectionné par une sage éducation. Madame de Valcé, entourée de voisins opulens, tenait une fort bonne maison, voyait beaucoup de monde, se faisait adorer du pauvre et considérer du riche. Le jeune Henri de Pernillac ne quittait presque pas le château de Valcé. On se doute sans peine qu'il y était attiré par l'amour : comment aurait-il pu voir Amélie sans l'aimer ? Henri n'avait que vingt ans ; sa figure était noble comme son âme ; les qualités qui nous font aimer, celles qui nous rendent estimables, il les réunissait toutes. Le cœur d'Amélie et celui de Henri se ressemblaient trop pour ne pas s'entendre ; ils s'aimaient depuis leur enfance, et se le disaient avec l'ingénuité de cet heureux âge où l'âme ne sait rien dissimuler. Et pourquoi se seraient-ils caché leurs sentimens mutuels ? D'accord avec toutes les convenances, leur amour semblait ne leur promettre que la plus pure félicité.

Le jour du mariage d'Amélie et de Henri était déjà désigné. Il n'était plus question que des intérêts, article ordinairement confié au soin des parens ; car deux amans ne connaissent qu'un seul intérêt, celui de leur amour. M. de Pernillac, père de Henri, était arrivé au château, et, le soir, tandis que les jeunes gens s'entretenaient de leur tendresse mutuelle, il eut avec madame de Valcé une

conversation moins agréable, mais non moins importante.—Pour moi, dit M. de Pernillac, je donne en mariage à mon fils la terre que j'habite. Elle vaut bien au moins vingt mille livres de rente.—Moi, dit madame de Valcé, je ne puis rien donner à ma fille ; je n'avais rien lorsque j'épousai M. de Valcé ; mais mon Emilie aura pour dot la terre que mon mari possédait en Alsace. Je n'en connais pas au juste la valeur ; mais M. de Valcé m'a toujours assuré qu'elle rendait vingt-cinq mille livres de rente au moins.—L'habitation est-elle belle ?—Non, le château n'est pas même habitable, du moins M. de Valcé me l'a toujours dit.—Comment, madame, vous ne l'avez jamais vu ?—Jamais. Vous savez que M. de Valcé allait tous les ans y passer six mois. Cette terre, me disait-il, est une terre de détail ; elle exige ma présence pendant une moitié de l'année. Je ne puis vous y conduire ; vous n'y seriez pas logée convenablement. Une seule chambre est meublée, c'est celle que j'occupe. J'insistais quelquefois pour le suivre, mais il s'y refusait constamment, et je finis par me soumettre aux volontés d'un homme à qui je devais tout. Il est vrai que pendant son absence il me donnait souvent de ses nouvelles. L'éducation de ma fille abrégéait pour moi un tems qui m'eût paru bien long, s'il n'avait été rempli par une occupation aussi douce.—Et puis, dit en riant M. de Pernillac, un mari qui s'absente six mois de l'année a bien son mérite ! il revient plus tendre, plus empressé.—Oh ! monsieur, interrompt madame de Valcé, je vous assure qu'il m'a toujours rendue fort heureuse.

Tout-à-coup une voiture se fait entendre dans la cour du château, et bientôt une femme d'une quarantaine

d'années, belle encore, et vêtue de deuil, entre dans le salon. Henri tenait sur son cœur la main d'Amélie. A l'aspect de cette femme inconnue, tout le monde se regarde en silence. L'étrangère s'avance vers madame de Valcé, et lui demande un entretien particulier pour une affaire de la plus grande importance. "Je n'ai rien de caché pour les personnes qui sont ici, madame, lui répond madame de Valcé ; me parler devant mes amis, c'est me parler en particulier.—Eh bien, madame, dit l'étrangère, je viens vous apprendre une nouvelle qui frappera douloureusement votre cœur. C'est moi qui suis Madame de Valcé, c'est moi qui suis la femme légitime de l'homme dont vous portez le nom."

A ce discours inattendu, madame de Valcé ne peut s'empêcher de sourire.—Voilà une plaisante nouvelle, dit M. de Pernillac.—Fort plaisante en effet, dit Henri.—Taisez-vous, Henri, lui dit Amélie à voix basse, ne voyez-vous pas que cette pauvre femme est folle ? Il ne faut jamais se moquer du malheur, car il peut nous atteindre au moment où nous nous y attendons le moins.—Oui, madame, continue l'étrangère sans faire attention aux propos qui se tiennent autour d'elle, oui, je suis madame de Valcé ; je viens réclamer mon nom et mes droits, et je porte avec moi les preuves de ce que j'avance.—Les preuves, dit M. de Pernillac, les preuves ! ah ! c'est où je l'attends. Voyons, voyons les preuves.—Les voilà, monsieur, dit l'étrangère en montrant une liasse de papiers. Voici toutes les lettres que j'ai reçues de mon mari. Tandis qu'il passait une moitié de l'année dans cette terre, il m'écrivait à sa terre d'Alsace où je vivais confinée depuis vingt-ans.

Madame de Valcé prend les lettres d'une main tremblante, et reconnaît l'écriture de son mari ; elle pâlit, une terreur secrète s'empare de son cœur. —Voici, ajoute l'étrangère, mon contrat de mariage, fait il y a vingt ans ; il doit être antérieur au vôtre, madame ; nous avons été trompées toutes les deux, mais je suis la pre-

mière femme de M. de Valcé, et par conséquent la seule reconnue par les lois.—A l'aspect de tant de preuves multipliées, la mère d'Amélie n'a pas la force de répondre, les papiers tombent de ses mains. M. de Pernillac prend le contrat de mariage, le lit d'un bout à l'autre en répétant sans cesse : voilà un contrat fort bien fait, il est dans les formes, il n'y a rien à dire à cela.—Sa malheureuse amie est hors d'elle-même, et s'écrie avec l'accent de la plus profonde douleur : Quoi ! c'est là madame de Valcé ! et moi, grand Dieu ! qui suis-je donc ? quel nom dois-je porter ? quel nom donner à ma chère Amélie ? ma chère enfant ! vous êtes perdue !... A ces mots elle tombe sans connaissance.

Amélie et Henri volent à son secours et lui prodiguent tant de soins qu'ils la rappellent à la vie. Son premier mouvement est de la presser contre son cœur. "Oh, ma fille ! dit-elle, est-il vrai que les lois te rejettent ? Te voilà donc privée de ton nom, de ta fortune, comme ces infortunées, fruits et victimes du vice ou de la faiblesse de leurs mères ! Les héritiers avides de celui qui t'a donné le jour vont venir te dépouiller ; et moi, malheureuse mère, qui ne respirais que pour ton bonheur, je n'ai pas même du pain à te donner. Mais, non... non... cela est impossible. M. de Valcé était honnête homme, il était incapable de commettre un tel crime. Ces lettres sont fausses, ce contrat est supposé... C'est une horrible imposture, inventée pour déchirer le cœur d'une mère.—Madame, répond l'étrangère avec beaucoup de dignité, je pardonne à votre juste douleur des expressions que vous désavoueriez sans doute, si vous connaissiez mon caractère et mes principes. Je vous le répète, madame, nous avons été trompées toutes les deux. Nous avons cru M. de Valcé incapable d'un si grand crime ; il n'en est pas moins vrai qu'il l'a commis.—Mais comment avez-vous pu ignorer un mariage contracté depuis dix-huit ans ?—Je pourrais vous faire la même question avec plus de

justice encore ; j'étais mariée deux ans avant vous. C'est à Strasbourg que M. de Valcé me connut et m'épousa. Quelques jours après mon mariage, il me conduisit dans la terre qu'il possédait à quatre lieues de cette ville. Pendant les deux premières années, il ne s'absenta que deux mois, pour visiter les biens qu'il possédait dans la Touraine. Son troisième voyage dura beaucoup plus long-tems. A son retour je me plaignis d'une si longue absence ; il me dit que sa terre de Touraine exigeait sa présence pendant six mois de l'année ; que malheureusement elle n'était pas habitable pour moi, et qu'il ne pouvait m'y mener avec lui. Tous les ans il avait le projet de réparer le château ; mais l'énorme dépense que devait, disait-il, entraîner cette entreprise, était le motif dont il se servait pour la reculer. Il fallut donc me soumettre à une séparation de six mois tous les ans. D'abord elle me parut cruelle ; mais je finis par m'y habituer en pensant qu'elle était nécessaire. D'ailleurs il m'écrivait fort régulièrement ; je puis produire toutes ses lettres. Enfin, madame, un mois entier s'écoule, et je ne reçois point de ses nouvelles. J'écris ; point de réponse. J'envoie dans la Touraine un homme de confiance, qui bientôt m'apprend que M. de Valcé vient de mourir dans ce pays, laissant une veuve douée de toutes les vertus. Vous pouvez juger de mon étonnement par celui que vous avez éprouvé, madame. Si une explication ne suffit pas pour vous inspirer quelque confiance dans la légitimité des mes droits, demain, je remettrai mon contrat de mariage entre les mains d'arbitres nommés par vous ; ils prononceront sur mon sort et sur le vôtre."

L'étrangère sort du salon, remonte dans sa voiture, et s'éloigne, laissant cette malheureuse famille dans une consternation difficile à peindre. Madame de Valcé semble frappée de la foudre. Ses regards expressifs se portent sur sa fille ; elle ne verse point de larmes, sa douleur est encore toute

entière dans son cœur. Henri et Amélie sont près d'elle, et tiennent chacun une de ses mains, en se regardant avec l'expression d'un amour qui, pour la première fois, redoute le malheur. Cette scène muette n'est interrompue que par les exclamations de M. de Pernillac qui se promène dans le salon, et ne cesse de répéter : " Mauvaise affaire !... très-mauvaise affaire !... Cela tournera mal... Ce contrat de mariage est excellent... Cette femme est bien la femme de M. de Valcé, elle a la jouissance de la terre d'Alsace. . Pas le moindre doute à cela."

Il était tard ; madame de Valcé avait grand besoin de repos ; elle rentre dans son appartement, et donne un libre cours à ses larmes. Avant de quitter Amélie, Henri s'approche d'elle, lui serre tendrement la main, et lui dit tous bas : " Amélie, vous êtes malheureuse, raison de plus pour vous aimer toujours."

Cependant M. de Pernillac appelle son fils ; " Parbleu, mon cher Henri, lui dit-il, nous sommes bien heureux ! Heureux ! mon père, heureux, lorsque le malheur vient accabler les personnes qui nous sont les plus chères ? Tu as raison, mon ami, tu as raison, mais avoue du moins que cet éclaircissement est venu bien à propos.— Pour troubler ma félicité.—Pour t'empêcher de commettre une faute irréparable.—Qu'elle faute ?—Celle d'épouser une jeune personne sans état et sans bien, une fille illégitime... Eh ! que nous importe ? n'est-elle pas toujours Amélie, celle que mon cœur a choisie, celle que vous m'avez permis d'aimer ? Sa mère a-t-elle commis un crime en lui donnant le jour ? Non, mon père, non, l'honneur, la confiance, toutes les vertus accompagnaient madame de Valcé à l'autel, son cœur était pur comme le ciel qu'elle prenait à témoin de ses sermens. Doit-elle donc être punie dans ses affections les plus chères d'une faute qu'elle n'a point commise ? Les lois humaines la condamnent ; mais le ciel la reconnaît et l'absout.— Ce que vous dites-là, mon fils, est fort

beau ; mais nous ne sommes pas au ciel ; nous vivons avec les hommes, et nous devons nous conformer aux lois qu'ils ont faites pour le maintien de l'ordre et des bonnes mœurs. Vous devez sacrifier à leur opinion et au rang que vous occupez dans la société, des opinions que vos passions couvrent d'un vernis de justice pour mieux vous tromper, et des inclinations qui blessent toutes les convenances sociales. Il ne sera pas dit que mon fils, mon unique héritier, pouvant faire un mariage avantageux, aura renoncé à tout pour épouser une fille naturelle.—Quoi, mon père ! vous prétendez ?—Que vous abandonniez Amélie.—Ce serait renoncer à l'honneur.—L'honneur, mon fils, consiste à tout sacrifier à l'opinion publique, et pour obéir à l'honneur vous voulez vous déshonorer ! La passion vous égare, c'est votre père qui doit vous guider. Dans ce moment, vous n'êtes pas en état d'apprécier les raisons qu'il vous donne, et les motifs qui le font agir. Confiez-vous à sa prudence. Demain matin nous quitterons cette maison. Je vais écrire à madame de Valcé dont je plains sincèrement le malheur, et je vais retirer ma parole. Ecrivez à la jeune personne, instruisez-la de ma volonté ; écrivez-lui, si vous le voulez, une lettre bien tendre, bien pathétique ; plaignez-vous du sort cruel qui vous sépare, au moment où les plus doux liens allaient vous unir, rien de plus naturel ; jetez feu et flamme contre moi, je vous le pardonne, mais écrivez-lui, je l'exige.” Henri ne répond rien à cet ordre absolu. Il se retire et va s'affermir dans la résolution d'aimer toujours celle qu'on lui ordonne d'abandonner.

Dans ce moment la jeune infortunée est auprès de sa mère qu'elle cherche à consoler par l'éloquence de sa tendresse ; elle ne soupçonne pas encore tout son malheur : “ Pourquoi pleurer ? lui dit-elle. Votre fille vous reste et ne vous quittera jamais. Lorsque je serai la femme de Henri, vous viendrez demeurer avec nous ;

il est riche, nous mettrons tout en commun. Vous serez sa mère, n'êtes-vous pas la mienne ? Ah ! vous savez combien Henri vous aime, combien son cœur est noble et délicat ! ”

Le lendemain, de très-grand matin, M. de Pernillac envoie à Madame de Valcé la lettre qu'il vient de lui écrire. Cette lettre est polie, mais froide : les expressions sont mesurées ; mais, en dernier résultat, il annonce à cette mère infortunée que l'alliance projetée ne peut plus avoir lieu. Madame de Valcé n'avait pas besoin de cette nouvelle secousse. “ O ma chère Amélie, se dit-elle, tu te berçais, d'une fausse espérance ! Ton amant t'abandonne avec la fortune ; tu le jugeais d'après ton cœur généreux. Henri au comble du malheur, réprouvé par son père, par les lois, par la nature entière, serait toujours Henri pour toi. Il n'est plus pour lui d'Amélie!... ”

Dans cet instant Amélie paraît ; elle sourit à sa mère avec l'expression d'une profonde tendresse. Madame de Valcé fond en larmes, et faisant asseoir sa fille sur son lit : “ Que tu dois me haïr, lui dit-elle ! pourquoi t'ai-je donné le jour ? pauvre enfant, tu ne connais pas encore tous tes malheurs.—Eh quoi ! dit Amélie d'un air consterné, vous me cachez donc encore quelques-unes de vos peines ?—Je voudrais pouvoir te cacher la dernière et la plus cruelle de toutes. Pauvre Amélie ! rassemble tout ton courage. Lis cette lettre si tu le peux. ” Amélie prend la lettre, elle la déploie, elle est prête à la lire, lorsque la porte s'ouvre et laisse voir l'étrangère de la veille, accompagnée de M. de Pernillac et de Henri. Madame de Valcé tremble à cet aspect, et s'adressant à l'étrangère : “ Vous venez sans doute m'annoncer, madame, l'arrêt décisif de mon malheur. Il eût été plus généreux et plus délicat peut-être de ne pas venir si matin.—J'ai cru, madame, répond l'étrangère, que dans une affaire aussi importante, je ne devais pas perdre un seul instant. J'ai rencontré ces messieurs qui se dis-

posaient à vous quitter ; je les ai rappelés, ils sont vos amis, ils ont été témoins de la scène d'hier, et j'ai désiré qu'ils en vissent le dénouement. Eh bien ! madame. hâtez-vous donc de m'apprendre devant eux qu'il ne me reste plus que la pitié.—Calmez votre douleur, madame, et daignez m'écouter. Je suis la seule femme légitime de M. de Valcé, mes droits ne peuvent être contestés ; quand j'ai appris son second mariage, j'ai cru devoir réclamer un titre qui m'appartenait exclusivement. Je vous ai vue au milieu de votre famille, je me suis mise dans votre situation, et vos larmes maternelles sont descendues jusqu'au fond de mon cœur ; vous avez des enfans ; je n'en ai point ; je jouis d'une fortune indépendante, vous ne possédez rien. Si M. de Valcé vivait encore, et s'il était obligé de faire un choix entre nous deux, c'est à la mère de ses enfans qu'il donnerait la préférence, c'est vous qu'il reconnaîtrait pour sa femme légitime. Ne déshonorez point la mémoire d'un homme qui nous fut cher à toutes deux ; qu'un voile impénétrable soit jeté sur sa faute ! Je vous fais l'abandon de tous mes droits : je remets entre vos mains mon contrat de mariage et les lettres de M. de Valcé. Souffrez seulement que je conserve, dans mon pays, un nom que j'ai porté si long-tems ; vous y êtes intéressée, et si j'en prenais un autre, je ferais soupçonner peut-être une partie de la vérité."

Qu'entends-je ? s'écrie madame de Valcé avec l'accent d'une joie presque convulsive. Est-ce un ange qui vient de descendre du ciel pour me rappeler du désespoir à la félicité ? Ah ! madame, quelles expressions pourraient vous peindre ma reconnaissance et mon admiration !... Ma fille, tombez à ses pieds, embrassez ses genoux ; c'est votre bienfaitrice, votre ange tutélaire. En vous rendant l'honneur, elle vous rend bien plus que je ne vous ai donné... L'étrangère profondément émue verse

des larmes d'attendrissement ; elle prend la main d'Amélie et celle de Henri ; puis s'adressant à madame de Valcé : "Hier, dit-elle, j'ai deviné leur amour ; je suis venue les affliger ; laissez-moi jouir aujourd'hui du bonheur qu'il m'est permis de leur rendre.—Hélas ! dit madame de Valcé, une telle union fut long-tems ma plus chère espérance ; à présent elle est impossible. Lisez, madame, lisez la lettre que M. de Pernillac vient de m'écrire, et voyez si je puis pardonner un tel procédé.—Oui, madame, s'écrie M. de Pernillac, en prenant et déchirant la lettre fatale. Mon fils et votre Amélie implorent mon pardon, leur bonheur en dépend : les punirez-vous d'une faute dont je suis seul coupable, et que je me reproche ? Ah, maman ! dit Amélie, si une lettre a pu vous brouiller avec M. de Pernillac, une autre lettre, il me semble, doit vous reconcilier avec lui. Lisez donc celle que j'ai reçue aussi ce matin. Aussitôt elle la présente à sa mère qui y lit ces mots : "*Plus Amélie sera malheureuse, plus je jure de l'aimer. Ce serment est sacré, comme s'il avait été prononcé à l'autel. Henri n'aura jamais d'autre femme qu'Amélie.*" Ah ! tout est oublié ; je vous pardonne, s'écrie madame de Valcé en tendant la main à M. de Pernillac. Viens, mon Henri, mon gendre, mon fils, viens recevoir le baiser d'une mère ; ma fille est à toi.

Je voudrais peindre la joie de cette intéressante famille ; mais le lecteur la devine. Le lendemain de ce jour fortuné, Henri conduisit Amélie à l'autel ; la généreuse étrangère ne voulut pas rester plus long-tems au milieu des êtres dont elle venait d'assurer le bonheur. Elle craignit que les expressions de leur reconnaissance ne dévoilassent le secret de sa grandeur d'âme et de sa délicatesse, secret qu'ils avaient un si grand intérêt à tenir caché : elle partit pour l'Alsace, emportant avec elle le plus précieux des biens, le plaisir d'avoir fait une belle action.

DE L'ÉDUCATION CHEZ LES CHINOIS.

[Troisième Article]

De la composition suivant les Rhéteurs Chinois.

IL y a trois genres de composition sur lesquels on examine les candidats littéraires dans les concours institués à la Chine; ce sont: 1^o le *Wen-tchang* ou beau style; 2^o la poésie; 3^o et les *tsé*, plans ou projets relatifs à des matières politiques ou administratives. Ces projets doivent offrir la solution de questions telles que celles-ci: "Comment doit-on réprimer des brigands ou des pirates?" — "Comment peut-on prévenir des inondations locales? etc."

De ces trois genres de composition, le *Wen-tchang* est considéré comme le plus important. Dans les morceaux de cette espèce on a égard aux sentimens et au style. Des opinions hétérodoxes ou nouvelles, habillées du style le plus éblouissant, seraient rejetées à l'examen aussi bien que des sentimens approuvés qui seraient écrits dans un mauvais style. Le *Wen-tchang* est toujours l'amplification d'un texte pris dans les livres sacrés des Chinois, c'est-à-dire, dans les *Sse-chou* ou les cinq kings. J'emploie ici l'épithète de *sacrés* en parlant de ces livres, pour donner au lecteur une idée juste de la vénération dont ils sont l'objet et de l'autorité dont ils jouissent, l'épithète de *classiques* ne dirait pas assez.

Il y a de petits ouvrages où les règles de la composition sont expliquées de diverses manières, mais surtout par des exemples, à l'usage des jeunes gens qui étudient, dans la vue d'embrasser la profession littéraire ou plutôt de remplir des fonctions civiles dans l'état. Un seul petit volume, intitulé *Thsou-hio-ming-king* (le clair miroir de l'étudiant), contient l'analyse suivante des essais de *Wen-tchang*.

1. La première partie du travail

consiste à *fendre, ouvrir le sujet proposé*, ce que l'auteur explique ainsi: "Ouvrir le sens au sujet, de la même manière qu'on ouvre en le brisant, un objet matériel pour voir ce qu'il renferme." A cet effet, il est nécessaire de bien observer (en supposant que l'on ait un chapitre à ouvrir) sur quel paragraphe de ce chapitre, sur quelle phrase de ce paragraphe et sur quel mot de cette phrase on doit insister de préférence, saisir ensuite ce qu'il y a d'essentiel dans l'idée première, et l'*ouvrir*. Cette opération par laquelle on *entre en matière* doit être concise et non diffuse, élégante et non vulgaire: elle doit aller droit au but et non pas se répandre comme un fleuve débordé.

Il y a différens modes d'entrer en matière, 1^o on peut annoncer le sujet *explicitement*; 2^o *implicitement* comme au moyen d'une allusion; 3^o par la citation du texte pris dans son entier; 4^o par la citation partielle de ce même texte; 5^o on peut présenter d'abord l'idée principale et appeler ensuite l'attention sur les mots du sujet proposé; 6^o on peut procéder d'une manière inverse, c'est-à-dire, commencer par attaquer la *surface* ou l'enveloppe verbale du sujet, et ensuite s'emparer du fond ou de l'idée principale; 7^o on peut poser d'abord la question, puis la résoudre; 8^o enfin, on peut présenter la solution de la question comme un théorème et ensuite le démontrer. Ces règles et les suivantes se nomment *kiouè*.

2. La seconde partie du travail consiste à *reprenre son sujet*, c'est-à-dire, à revenir sur l'idée qu'on n'a encore exposée qu'imparfaitement et à l'expliquer.

Quand le début est régulier

(*tching*), c'est-à-dire, quand il présente l'idée principale d'une manière directe, alors la phrase suivante qui constitue la seconde partie du travail doit être oppositive ou inverse dans la forme. Si au contraire on a débuté sous une forme oppositive, il faut présenter la même idée dans la seconde phrase sous la forme régulière et directe, etc.

3. La troisième partie est le commencement de la discussion du sujet proposé. C'est ici que le *Wen-tchang* ou la composition proprement dite entre en carrière, et qu'il faut entamer la discussion de son sujet, avec assez d'art et de précision pour que celui qui n'a encore lu qu'une phrase voie aussitôt de quoi il s'agit. Il faut cependant alors user de réserve et prendre bien garde de tout dire dès l'abord; mais il en faut dire assez et seulement assez, pour que le lecteur saisisse la tendance de l'ouvrage. C'est d'après ce principe qu'on exige que, dans les mémoires adressés à l'empereur, une ou deux lignes, écrites au commencement, expriment l'objet général du mémoire.

4. Vient ensuite la ramification ou division. Le premier mot indique que la division dont il s'agit ici est une distinction de choses connexes dont il ne faut pas rompre l'enchaînement. Cette quatrième partie s'appelle la grande clef du *Wen-tchang*. Elle lie naturellement la discussion préliminaire, dont nous venons de parler, à la discussion plus complète qui lui succède. Lorsque cette ramification est bien conçue, elle est exempte à la fois d'*incohérence* et d'*identité*.

5. La transition est la partie de la composition par laquelle l'écrivain passe d'une idée à une autre. Dans tous les sujets qui présentent deux faces différentes, il faut quelques mots pour passer de la considération de la première à celle de la seconde.

6. La division centrale est la partie consacrée à la discussion rég-

lière et directe du sujet considérée dans la forme. Cette discussion doit procéder sur deux colonnes, c'est-à-dire, sous une forme symétrique ou antithétique. Les doubles colonnes ou le parallélisme requis dans le *Wen-tchang*, sont appelées par les Chinois le *nerf du style*. Si le sujet se divise naturellement en deux idées, chacune d'elles constituera une colonne. S'il n'en renferme qu'une, la double considération du fond et de la forme servira de base aux deux colonnes. Les rhéteurs chinois disent qu'une colonne cachée vaut mieux qu'une colonne apparente.

Les méthodes d'amplification indiquées par notre auteur sont de diverses espèces. La première consiste à emprunter une chemise, c'est-à-dire, à revêtir son sujet d'une idée qui s'y rapporte exactement. La seconde méthode est celle de la *réflexion mutuelle*; elle consiste à rapprocher d'un sujet donné un autre sujet qui jette du jour sur le premier en même tems qu'il en reçoit. Une troisième méthode est de suivre, dans ses conséquences, la proposition inverse de celle que l'on veut établir pour rentrer ensuite dans celle-ci. Il y en a encore d'autres que je passe sous silence.

7. La conclusion doit offrir le développement de la dernière partie du jugement exprimé dans la division centrale. On peut conclure la discussion de plusieurs manières, soit en tirant une dernière conséquence de ce que l'on a précédemment établi, soit en faisant voir toute la portée de son sujet, soit en excitant l'admiration, soit en résumant la discussion première, soit en appelant les faits à l'appui du raisonnement, ou le raisonnement à l'appui des faits, soit en rapprochant la proposition directe de la proposition inverse, soit en combinant toutes les idées de la thèse, soit en les complétant, soit enfin en préparant ce qui va suivre. Dans tous les cas, et quel que soit le parti qu'on prenne, il faut prendre garde de se répéter.

8. La dernière partie du travail s'appelle en chinois le *nœud* de la composition. Elle se compose d'un petit nombre de phrases, que l'on peut comparer à des cordons servant à rassembler les différentes parties du sujet, pour en former un tout et les nouer ensemble.

Telles sont les huit parties, dans lesquelles l'auteur de l'ouvrage cité divise les compositions de l'espèce nommée *Wen-tchang*. On peut les réduire à quatre :

Ki-kou.—L'exorde.

Tchoung-kou.—La division centrale.

Mo-kou.—La conclusion ou le morceau final.

Kie-kou.—Le nœud.

Les compositions où l'on n'a pas égard à ces divisions se nomment *san-tso*, ou *san-touan*. Elles ne renferment que l'exorde, la discussion du sujet et la conclusion.

Explication de deux termes techniques.

Tchhouan, tour. L'excellence

d'une composition est tout entière dans les *tours d'expression*. Les Chinois comparent les effets variés, produits par les tours heureux, à ceux que l'on observe au milieu des montagnes renommées pour la beauté de leurs sites, où l'horizon change d'un instant à l'autre, et présente à chaque *détour* une nouvelle scène aux yeux du voyageur.

Fan, opposition. Quand on a un jugement à exprimer la forme ad-versative est souvent regardée comme plus énergique que la forme directe. Les écrivains de l'antiquité appelés *Tsi-sse* (auteurs politiques), sont pleins de ce genre de figure, et l'on dit à la Chine qu'il n'y a rien de plus nerveux que leurs écrits. Or, ces auteurs ne disaient pas : " Si vous ne faites ainsi vous ne gagnerez point." Mais bien : " Si vous ne faites ainsi vous souffrirez." Dans le *Lun-ïu*, au lieu de dire simplement : " *Kouan-chi* ne sait pas les rites ;" l'auteur a dit : " Si *Kouan-chi* sait les rites, qui est-ce qui ne les sait pas ?"

RECHERCHES STATISTIQUES

SUR LA VILLE DE PARIS ET LE DÉPARTEMENT DE LA SEINE, POUR 1823 ;

Tableaux dressés et réunis d'après les Ordres de M. le Comte Chabrol, préfet du département.

FIDÈLE à l'engagement qu'il a pris l'année dernière, le premier magistrat du département de la Seine fait paraître un nouveau volume de statistique, touchant la ville de Paris et les communes voisines. C'est un gage assuré, pour l'avenir, de la publication périodique de semblables recueils, et en même tems une preuve de l'utilité incontestable de la publicité en matière d'administration. Aussi, devons-nous un nouveau tribut de reconnais-

sance à celui qui a donné, et qui continue d'offrir un si bel exemple à ses collègues. En tout tems, on cherchera à marcher sur ses traces ; et ces travaux, malgré l'aridité qui les accompagne et les difficultés qu'ils présentent, seront imités partout où les idées de bien public prévaudront sur les calculs d'une fausse prudence. Heureusement aujourd'hui, les méthodes, les procédés, sont à peu près fixés : il ne reste qu'à suivre la route

qui a été ouverte. Chacun des tableaux publiés dans les *Recherches statistiques* est un cadre prêt à recevoir également tous les faits déjà observés et tous les résultats à obtenir par la suite.

L'exactitude, la précision mathématique, sans lesquelles la statistique ne serait qu'une suite de compilations stériles et de fausses déductions, doit présider à la composition de ces sortes de tableaux : c'est aussi le mérite qui caractérise par-dessus tout les *Nouvelles Recherches*, comme celles qui ont paru en 1821 ; mais le plan en est beaucoup plus vaste ; on y trouve 104 tableaux, la plupart très-étendus, et qui ont exigé que le format in-4o fût substitué à celui du premier volume. Ils roulent sur les matières les plus variées, et sont assujettis à la distribution suivante : I. *Topographie* : Description physique et géométrique ; état de l'air et des eaux, etc. II. *Population* : Mouvement annuel, maisons habitées, établissemens publics, professions, etc. III. *Institutions civiles* : Administration, ordre judiciaire, force publique, distribution des secours, instruction, sciences et arts. IV. *Agriculture* : Récoltes, habitations rurales, bestiaux, consommations, etc. V. *Industrie* : Manufactures, commerce, arts et métiers. VI. *Finances* : Domaines, contributions, revenus. Chaque année, on se propose de publier une série de tableaux analogues, dans chacune de ces six branches capitales.

Comme ce volume est tout entier composé de faits et de résultats positifs, il est impossible d'en présenter une analyse raisonnée ; tout ce qu'on peut faire est donc de citer un nombre suffisant d'exemples, choisis parmi les résultats publiés, et d'exposer les conséquences générales les plus saillantes. C'est un moyen sûr, sinon de satisfaire, du moins d'éveiller la curiosité sur cet important ouvrage. Quant aux généralités sur les avantages de la statistique, c'est un lieu commun dont il serait désormais superflu de s'occuper.

Comme le climat et en général l'état physique exercent partout une influence marquée sur la vie, et surtout sur ce qui touche à l'existence d'une grande masse d'hommes rassemblés, il importait de réunir dans un centre commun les observations que l'on fait journellement à l'Observatoire de Paris. Toute la première partie du premier chapitre est remplie en conséquence par des *détails météorologiques*, traités avec le plus grand soin. On publie entre autres, dix-neuf années d'observations du thermomètre, faites de 1803 à 1821, plusieurs fois chaque jour, et qui fournissent un élément exact de l'état de la température à Paris. Il en résulte que le maximum de cette température répond constamment à deux ou trois heures après midi ; le minimum, au lever du soleil. Par chaque année, le maximum a lieu du 10 au 29 juillet, et il est de 19°, 34 centigrades ; le minimum s'observe du 3 au 22 janvier ; il est de 1°, 77 au-dessus de 0. Le vent dominant à Paris est celui du sud-ouest : on ne doit donc pas être surpris que les jours pluvieux ou couverts soient si nombreux chaque année. Ce nombre s'élève à 164, 185, et même 222.

Voici un aperçu de ce qui regarde l'état des eaux. La Bièvre alimente 102 usines ou établissemens, et dans Paris seul 90, dont le plus célèbre est la manufacture des frères Gobelins, qui lui ont donné leur nom. Un grand nombre d'habitans de la capitale sont loin de se douter de cette multitude d'usines et de fabriques papeteries, foreries, moulins, filatures, brasseries, distilleries, etc., entretenues dans Paris par ce courant d'eau ; qui n'est bien connu que des riverains.

La plupart des habitans des communes rurales sont réduits à boire des eaux de puits, peu salubres en général, ou des sources d'une qualité médiocre. C'est un point qui appelle toute la sollicitude de l'administration.

On mesure tous les jours avec soin la hauteur de la Seine au pont de la

Tournelle. Quand elle est parvenue à 5 mètres au-dessus du point de zéro, le Port-au-bled et les Champs-Elysées sont inondés.

Paris possède 65 fontaines et 124 bornes-fontaines. Chaque habitant consomme aujourd'hui 27 litres d'eau l'un dans l'autre. Il en pourra consommer 117 quand le canal de l'Ourcq sera achevé. Or, il faut un ponce en 24 heures à 1000 habitants, c'est-à-dire 19 litres, 1953.* ainsi, le canal fini, on aura plus de six fois la quantité nécessaire. Le canal de l'Ourcq fournira en tout 4000 ponce, dont la moitié sera concédée, et l'autre destinée à l'usage de la ville. On regrette que l'établissement si utile des eaux épurées du quai des Célestins ne fournisse encore que 2000 hectolitres, ou seulement la centième partie de la consommation actuelle.

Les expériences chimiques ont prouvé que l'eau de l'Ourcq tient le milieu, pour la pureté, entre l'eau de la Seine et celle d'Arcueil. Les sources de Belleville, des Prés-Saint-Gervais et de Ménil-Montant, sont beaucoup plus chargées de terres et de sels.

Ce que la navigation a éprouvé d'amélioration depuis peu d'années, est un point très-important pour le commerce de cette grande ville. Il est superflu d'énumérer les bateaux de toute espèce employée à la navigation de la haute et de la basse Seine, les marchandises chargées dessus, etc. Le nombre de ceux qui sont arrivés, en 1821, à Paris, par les affluents de l'Aube et de l'Yonne, est de 1433, sans compter les trains. Les canaux sont après la haute Seine, les voies qui fournissent le plus de bateaux marchands ; après viennent l'Yonne et la Marne. Quand le grand projet de canalisation de la France sera effectué, il existera 528 lieues de plus de canaux, utiles à la navigation de la Seine, et joignant à cette rivière l'Oise, l'Ourcq, l'Aine et la Loire-Inférieure.

La largeur de la Seine, au Jardin-du-Roi, est de 166 m.; au Pont-Neuf, 261 m.; au Pont Louis XVI, 146 m. Sa pente moyenne, entre les ponts de la Tournelle et de Louis XVI, est évaluée à 1 m. (distance 2300 m.) La vitesse par seconde varie de 1 m. 03 c. à 1 m. 91 c. suivant que les eaux sont élevées de 1 m. 43 c. à 6 m. 82 c. au-dessus du zéro de l'échelle du Pont-Royal. Ce point est à 0 m. 58 au-dessus du fond de la Seine.

En 1658, année où l'on a observé les plus hautes eaux de la Seine, elles marquaient 8 m. 80 c. au-dessus du zéro du pont de la Tournelle ; et en 1767, année des plus basses eaux, 0 m. 27 c. au-dessous du même point, c'est-à-dire, qu'il y avait en ce point 0 m. 33 c. d'eau, ou un pied seulement.

La profondeur moyenne du canal de l'Ourcq est de 1 m. 50 c.; la vitesse par seconde est d'un pied. Le bassin de la Villette a 682 m. 16 c. sur 70 m. 17 c. ou la cinquième partie du jardin des Tuileries. Le fond est élevé de 23 m. 79 c. au-dessus du 0 du pont de la Tournelle. Le canal Saint-Denis, qui joint à la basse Seine, a 20 m. de largeur, 2 m. de profondeur, et 12 écluses. Pour aller de Paris à Saint-Denis, par ce canal, et revenir, il faut deux jours et une dépense de 173 francs, tandis que par la rivière il faut quatre jours et demi et 468 francs. Le commerce économise ainsi les frais de halage, le salaire des maîtres de pont et d'autres frais. Il profitera sans doute avec empressement d'un avantage aussi considérable. Ce bel ouvrage d'art est fini depuis deux ans et demi.

Hauteurs de différens points du département de la Seine.

Le point le plus élevé est le Mont-Valérien, dont le sommet est à 169 m. au-dessus de la mer, et à 110 m. au-dessus du 0 de la Tournelle ; Sceaux est à 100 m. Les rues les plus élevées de Paris sont celles d'Enfer (à l'Obser-

* Un ponce fontainier fait 19 litres, 1953 en 24 heures,

vatoire, 66 m. au-dessus du o du pont de la Tournelle), et la butte de l'Estrapade (68 m. 67 c.). L'abattoir de Rochechouard est le point le plus élevé de tous, 71 m. 02 c. Le sol de l'église Sainte-Genève est à 64 m., et le jardin du Luxembourg à 56. Comme la pureté de l'air est nécessairement relative à ces différentes élévations, toutes choses égales d'ailleurs, il est utile d'en connaître la mesure. La plate-forme de l'Observatoire est à 93 m. de hauteur. Paris est à 59 m. au-dessus du niveau de la mer.

Le sol le plus bas est celui des Champs-Élysées (38 m. 93 c.); aussi est-il converti par les inondations de la Seine. Les endroits les plus bas ensuite sont les marais du Temple et de Popincourt, les places de Grève et du Palais-Bourbon, et les rues du Colombier, des Petites-Ecuries, de Provence, etc. (39 m. 29 c. à 39 m. 58 c.). Ce chapitre se termine par le tableau des distances des principaux lieux de Paris et des environs, à la méridienne et à la perpendiculaire de l'Observatoire.

Population.

Trente-trois tableaux sont consacrés à cette matière, qui est traitée avec le plus grand développement, en raison de son importance. Dix donnent tous les détails du mouvement de la population pendant 1819; autant pour 1820 et pour 1821; un autre présente le mouvement, pendant un siècle et demi, depuis 1670 jusqu'à 1821; le suivant, pendant un siècle (de 1710 à 1809), supputé de vingt en vingt ans. Le dernier est un tableau des décès, calculé de cinq en cinq ans, (de 1670 à 1787) et de vingt en vingt ans, (de 1670 à 1782). Chacun de ces tableaux mériterait qu'on s'y arrêtât spécialement, si l'espace nous le permettait.

Il est aisé de voir que l'on a eu, pour les cinq années 1817, 1818, 1819, 1820 et 1821, des ressources qui avaient manqué jusque-là : l'exactitude et la multiplicité des détails

qu'on s'est procurés sont les résultats des soins que M. le préfet a pris à cet égard, pendant le cours de son administration. D'après le relevé des actes de l'état civil, on donne, comme l'année précédente, des détails sur les enfans naturels, sur les enfans mort-nés, sur les décès avec distinction d'âge, de sexe et d'état de mariage, sur les suicides, les morts par accident et par la petite vérole; enfin, sur la vaccination gratuite. Rien n'était plus difficile que d'obtenir, sur ces divers objets si importants pour l'économie publique, des notions d'une exactitude précise; peut-être est-ce la première fois qu'elles sont publiées avec cette condition, remplie dans toute sa rigueur. Il est si aisé de tirer des conséquences intéressantes de tous les résultats comparés ensemble, que nous laisserons au lecteur le plaisir de faire ces rapprochemens, nous bornant à un petit nombre de remarques. Au reste, plusieurs se trouvent déjà faites dans l'ouvrage même. C'est ainsi qu'on apprend, par une expérience d'un siècle et demi, qu'à Paris, les mois où la mortalité est la plus grande sont constamment Mars et Avril, et ceux où elle est la moindre, Août et Juillet. Le terme moyen est au 1^{er} Janvier; les mois de Décembre et de Juin sont *mortifères* au même degré. La différence des termes extrêmes est d'environ $\frac{1}{12}$ du moindre.

Il n'est pas moins curieux de connaître l'époque des moindres naissances, et celle de leur maximum. C'est ce que nous apprennent les tableaux du mouvement de la population. Dans les mois de Mars et Janvier, il naît le plus d'enfans. Juin, Novembre et Décembre sont ceux où il en naît le moins. D'où l'on peut inférer, avec assez de vraisemblance, que le plus grand nombre de conceptions productives a lieu, en Juillet et Mai; et le moindre, en Mars et Avril. C'est aussi dans le mois de Mai qu'il y a le plus de mariages, et dans les mois de Mars et de Janvier qu'il y en a le moins.

Mais, un des résultats les plus importans à déduire du grand tableau de la population, de 1670 à 1821, c'est le rapport du nombre des naissances de garçons à celui des naissances de filles ; le premier est constamment supérieur au second. La proportion finale, pour les 77 dernières années (les seules depuis lesquelles on ait distingué les sexes dans les registres de l'état civil) est de 795,350 à 763,936, à peu près de 26 à 25, ou plus exactement 1041 à 1000. Ces nombres, à la vérité, renferment les enfans trouvés, parmi lesquels on compte sans doute moins d'enfans mâles qu'il n'en naît dans la réalité. En ayant égard à cette circonstance, le rapport deviendrait égal à celui des nombres 22 et 21.

A Londres et à Naples, on a fait des observations analogues : le rapport trouvé dans la première de ces villes, est de 19 à 18, et dans la seconde, 22 à 21. Mais, ce phénomène observé en Europe, et dont le mystère est impénétrable pour nous, n'existe pas dans l'Orient, du moins généralement ; il paraît même que le nombre des naissances de filles excède celui des naissances de garçons en Egypte, en Nubie et dans l'île de Ceylan. Quant à la différence, dans le même sens, que l'on trouve entre les décès des garçons et ceux des filles, on n'en peut tirer une conséquence aussi exacte.

Nous terminerons ce court aperçu du chapitre de la population par quelques rapprochemens.

NOMBRE MOYEN, PAR ANNEE, DE :

	Naissances.	Décès.	Mariages.	Enfans trouvés.	Enfans naturels.
De 1779 à 1789.	11,996.	19,934.	5,158.	5,714.	“
De 1789 à 1799.	21,761.	22,473.	6,513.	4,075.	“
De 1799 à 1809.	20,159.	20,601.	4,068.	4,335.	6,646,
De 1809 à 1819.	21,799.	21,233.	5,642.	5,065.	pour 4 ans, 8,439.

Il résulte de ce petit tableau, 1° que les naissances, et par conséquent la population, se sont accrues, depuis la grande commotion politique de 1789, à peu près dans le rapport de 200 à 212 ; 2° qu'il est arrivé constamment dans la capitale, surtout depuis la révolution, un grand nombre d'étrangers qui y sont morts ; 3° que le nombre des mariages est augmenté de $\frac{1}{10}$ environ, depuis 30 ans ; 4° que le nombre d'enfans trouvés a diminué de plus d'un quart. D'un

autre côté, il paraît que celui des enfans naturels va croissant, depuis 1806 ; mais à cet égard, on manque de données certaines pour les années antérieures, parce que les enfans légitimes et les naturels étaient confondus, avant cette époque, sur les registres de l'état civil. Au reste, le nombre des enfans naturels, reconnus par leurs parens, a été d'environ 21 sur 54, en 1819 et 1820, et de 21 sur 71, en 1821. C'est presque $\frac{2}{5}$ en sus.

Nous recommandons aux lecteurs curieux les trois tableaux publiés pour chacune des années 1819, 1820 et 1821, et relatifs aux décès (avec distinction d'âge, de sexe et d'état de mariage), aux morts accidentelles et aux suicides.

Passons au III^e Chapitre, des *Secours publics*. Le nombre des secours accordés par les bureaux de charité, a été, en 1819, de 85,150 ; en 1820, de 86,870 ; celui des admissions dans les hôpitaux ou hospices (en comptant les enfans trouvés), en 1819, de 77,513 ; en 1820, de 80,031. Dix individus de Paris, sur 84 ou 82, ont reçu des secours. La mortalité moyenne, dans les hôpitaux et les hospices, a été de 1 sur 7 environ. La dépense moyenne, par individu qu'on y reçoit, est de 110 fr. à 123 fr. par an.

Le nombre des femmes indigentes est de plus de moitié en sus des indigens du sexe masculin.

Un tableau entièrement neuf est celui des prêts faits par le Mont-de-piété sur nantissement. On remarque, avec surprise, dans le tableau des six années 1816 à 1821, que, toutes les années, les déposans ont constamment engagé pour la même somme de 18 millions ; la différence de la moindre somme à la plus forte, ne dépasse guère 600,000 fr. ; mais le retrait des articles déposés n'a été moyennement que de 13,611,277 fr. Celui des renouvellemens, de près de 4 millions.

La valeur moyenne d'un prêt en argenterie et en bijoux varie de 32 à 43 fr. ; en linge et hardes, de 6 fr. 20 c. à 9 fr. 37 c., etc.

Le IV^e Chapitre renferme quatre tableaux, dont l'objet se rapporte à la *Police administrative*. En 1819, on a compté 271 noyés ; en 1820, 270 ; en 1821, 310, etc. Ce nombre, comme on le voit, est renfermé entre des limites rapprochées. Le quart a été retiré de l'eau vivant. Près de la moitié des individus noyés se sont précipités volontairement.

Un autre tableau, publié aussi pour

la première fois, est celui des incendies. Il renferme l'énumération de 15,321 incendies, arrivés dans les 27 années qui ont précédé l'an 1821. Par année, le terme moyen est de 585. On a peine à concevoir un nombre aussi considérable de ces funestes accidens. Comme il y a 26,801 maisons à Paris, et 224,922 ménages, il s'ensuit que, sur 10,000 maisons, il y a eu 217 incendies, et 26 sur 1,000 ménages. Dans ce nombre sont compris les feux de cheminée.

Nous passons sur les tableaux consacrés à l'*agriculture*, et qui présentent les récoltes des arrondissemens de Sceaux et de Saint-Denis, en 1820 et 1821, pour arriver au VI^e Chapitre, relatif aux *consommations*, lequel se divise en cinq tableaux. Dans le 1^{er}, on compare les consommations en tout genre pour 1819, 1820 et 1821, boissons, comestibles, fourrages, combustibles, matériaux, etc. En 1821, on a consommé 813,066 hectolitres de vin et 42,784 d'eau-de-vie, 571,565 têtes de bœufs, vaches, veaux, pores ou moutons ; pour 867,984 fr. d'huîtres, et près de 12 millions de beurre et d'œufs ; 64,018,996 kilogrammes de sel ; 758,299 de tabac ; plus de 20 millions de bottes de foin et de paille ; plus d'un million de stères de bois et 2 millions d'hectolitres de charbon. On remarque que la consommation du charbon de terre augmente chaque année ; elle s'est élevée, en 1821, à 563,863 hectolitres ; son emploi pour la préparation du gaz, et dans un grand nombre de machines et d'usines, l'augmentera beaucoup encore ; il est à craindre que, la dépense croissant plus vite que l'extraction et les arrivages, le prix de cette matière si utile pour les arts ne devienne bientôt trop considérable, à moins que le prix du transport ne vienne à diminuer par l'exécution des projets de navigation intérieure.

La consommation de la chaux et du plâtre, des briques et des tuiles a presque doublé, depuis cinq à six ans.

On en est peu surpris, lorsqu'on sait que chaque année voit s'élever un millier de maisons; aussi voit-on Paris changer d'aspect avec une étonnante rapidité.

D'après un relevé fait sur les vingt et une années qui ont précédé 1821, un habitant dépense 0,46025 kilogramme de pain par jour, et 167 k. 99 par an. Un ménage 1 k. 34393 par jour, et 490 k. 58415 par an. La dépense annuelle en pain d'un habitant est de 58 fr. 64 c., et celle d'un ménage, de 171 fr. 21 c.

Un autre relevé de dix années apprend qu'on a vendu aux marchés de Sceaux, Paris et Poissy, année moyenne, pour 30 millions de francs et plus, de bœufs; pour plus de 12 millions fr. de vaches; pour 5 millions $\frac{1}{4}$ fr., de veaux, et pour près de 9 millions, de moutons. Le prix moyen du premier de ces animaux a été de 301 fr. 91 c.; du second, 179 fr. 9 c.; du troisième, 67 fr. 11 c.; et dernier, 21 fr. 21 c.

Le chapitre de l'*industrie* et du *commerce* renferme un grand nombre de tableaux. Celui qui présente les exportations à la douane de Paris, en 1819 et 1820, n'est pas le moins curieux; le total s'en est élevé à 47,714,284 fr., en 1820; plus d'un million de moins que dans l'année précédente. Dans cette somme, entrent, pour la plus grande valeur, les étoffes et schals de soie et laine pour 8 millions; les modes, les draps, les merceries, les soieries, les rubans de soie et les plumes, pour 10 millions; les peaux, pour 2 millions $\frac{1}{2}$; l'horlogerie pour 1 million $\frac{1}{4}$; la porcelaine, pour près de 2 millions; l'orfèvrerie, la bijouterie, les perles et gemmes fausses, pour près de 5 millions; les meubles et la tabletterie, pour 1 million $\frac{1}{3}$; les glaces, verres et cristaux, pour près d'un million; les batistes et linons, pour un million; la librairie, pour 2 millions $\frac{1}{2}$, etc. En 1821, l'exportation a diminué de près de deux millions.

Paris exporte plus de la moitié des merceries, meubles, modes, gra-

vures, etc., qui sortent de France, les $\frac{2}{3}$ des objets d'horlogerie, instruments, médicamens, métaux ouvrés, orfèvrerie, objets d'art, cartes, gravures, musique, poterie, produits chimiques et tissus de soie. On peut juger par-là de l'étendue du commerce de cette place, et de l'importance de son industrie. Sous ce rapport, Paris a complètement changé de face depuis trente ans. Peut-être faut-il regretter que la France n'ait pas son Liverpool, et que tant de ressources et de lumières restent concentrées sur un seul point qui absorbe presque tout. L'activité du commerce de Paris est devenue telle que, les primes d'exportation, payées au commerce de France, n'ayant guère que décuplé, de 1819 à 1821, celles qu'on a payées au commerce de Paris ont plus que centuplé dans le même espace de tems. Ces primes portent principalement sur les sucres raffinés et les tissus de coton et de laine. Paris et ses environs possèdent 25 raffineries, dont on évalue le bénéfice net à 1,281,052 fr. Cette fabrication exige l'emploi de 1,680,000, kilog, de charbon animal et 151,000 hectol. de charbon fossile, pour une valeur de près d'un million, ce qui explique la cherté actuelle de ces matières; mais on sait que les chimistes s'étudient à en faire baisser le prix.

Voici des détails moins importants, mais aussi curieux. Paris compte 9,761 boutiques destinées à la seule vente des alimens, sans comprendre 5,000 marchands qui stationnent sur les halles et sur la voie publique. Les seuls marchands de vin sont au nombre de 2,333, tandis qu'on ne compte que 560 boulangers, 355 bouchers, 927 traiteurs, 787 cafés. Ainsi, le nombre des cabarets est plus que quadruple de celui des boulangers, et plus que sextuple de celui des bouchers. Il est vrai que ces derniers ne peuvent pas dépasser un certain nombre.

Il serait trop long d'extraire les tableaux relatifs à l'industrie, aux

tanneries, à la fabrication des tissus en soie et en laine, aux filatures de coton, à l'horlogerie, aux matières d'or et d'argent, etc.; tous construits d'après des données exactes, et publiés ici avec tous les détails nécessaires. Depuis 1810 jusqu'à 1821, le nombre des filatures a augmenté de 52 à 67. Or, en 1813, on pouvait fabriquer 2,270,000 paires de bas, dont le prix courant était alors de 2 francs, et 6,818,000 aunes de tissus, aussi à 2 fr. Aujourd'hui, l'emploi des machines a diminué ces prix d'un tiers. On estime que 1,500 ouvriers de tout âge et de tout sexe sont occupés aux filatures.— 7 à 8,000 s'occupent du travail des matières d'or et d'argent. En 1819, on a recensé, en France, 6 millions de pièces, représentant une valeur de 64 millions de francs. On estime que l'or manufacturé en France, en 1819, forme les 38 centièmes de l'or versé annuellement en Europe.

Année commune, on vend à Paris 120,000 montres et 15,000 pendules, environ pour 20 millions; le bénéfice net est de 3 millions $\frac{1}{2}$. Les bronzes dorés vont à 5 millions $\frac{1}{4}$.

Chaque année, 35 à 40,000 chevaux ou mulets sont mis en vente au marché; le prix moyen d'un cheval est de 165 francs 62 centimes. Paris compte 12,800 chevaux appartenant aux particuliers; et 3,500 aux corps militaires.

On compte à Paris, 680 presses en activité, et 3 à 4,000 ouvriers d'imprimerie. On a calculé que, sur 100 ouvrages publiés, 68 regardent les belles-lettres, l'histoire ou la politique; 20, les sciences et les arts; 12, la théologie et la jurisprudence. Le prix d'une feuille d'impression, tirée à 1000 exemplaires, papier compris, est évalué, terme moyen, à 62 francs. On emploie par an 356,000 rames de papier, etc.

Il nous reste à passer en revue les tableaux qui concernent les *finances*. Le tableau des ventes mobilières, faites à Paris dans les dix années qui ont précédé 1822, présente des

résultats curieux et absolument neufs; il a dû coûter des recherches infinies. L'exactitude avec laquelle il a été dressé ne laisse aucun doute sur les résultats qui suivent: 1^o Le montant moyen annuel des ventes est de 8,821,158 francs; 2^o les 4 dixièmes des ventes sont volontaires; c'est à peu près le même nombre que celui des ventes après décès. Le reste a lieu au Mont-de-piété, par autorité de justice, ou sur déshérence; 3^o les livres et les objets d'arts (tableaux, gravures, bronzes, etc.) entrent pour les 2 quinzièmes des objets vendus (1,179,576 fr.), sans parler du Mont-de-piété, où il s'en vend beaucoup. Le reste se compose des meubles pour 7 dixièmes, des fonds de commerce pour 3 centièmes, etc.: 4^o la perte que l'on éprouve en revendant les objets non usés, s'élève au tiers du prix d'achat; 5^o le montant d'un mobilier moyen équivaut ordinairement à une année de revenu de son possesseur (à l'exclusion des grandes collections de livres et des objets de sciences et d'arts.)

Il y a long-tems que les économistes demandent la réduction du droit d'enregistrement sur les mutations et sur toutes les espèces d'actes, afin de multiplier les transactions et la circulation des valeurs; mais il est à croire que, tant que les droits actuels produiront en six ans 72,185,637 francs, comme il en a été de 1815 à 1820, c'est à dire plus de 12 millions par an, le fisc n'en rabattra rien. Croirait-on que, dans ces six années, le nombre des actes enregistrés et des droits perçus, monte à près de 4 millions? c'est plus de 2,100 par jour. Quel mouvement quelle activité ne suppose pas cette immense quantité d'affaires!

Le montant des créances inscrites au bureau des hypothèques et du prix des ventes, est, année commune, de plus de 133 millions.

Un autre tableau très-intéressant est celui du *timbre*: en voici les

résultats généraux : année commune, le timbre sur les effets de commerce (principal et amendes), produit environ 1,200,000 francs; sur le papier blanc, 1,800,000 francs; pour les journaux, la musique, les affiches et annonces, les passeports, etc., un million $\frac{1}{2}$. On remarque que le nombre des passeports, de 1815 à 1820, est descendu de 40,000 à 30,000. Au contraire, les journaux produisent près de moitié en sus, et les annonces presque le double.

Les *contributions indirectes* rapportent plus de 19 millions, année moyenne. En 1821, le produit a été égal à 1 fois $\frac{1}{2}$ celui de 1816 et 1817. Les boissons y entrent pour 8 millions $\frac{1}{2}$; les huiles pour 1; les tabacs pour 5 $\frac{1}{2}$; les voitures publiques pour 1,400,000 francs. Les *cartes seules* produisent 127,000 francs.

Au sujet des *jeux de hasard*, il faut citer la *loterie*, ce gouffre hideux qui dévore de plus en plus la substance du peuple. En 1816, les joueurs n'ont guère versé que 19 millions; en 1820, plus de 29; ils ont à la vérité retiré plus de 6 millions de plus; au total, dans ces 5 années, ils ont perdu 32,194,000 : c'est la fortune de 4 ou 5,000 familles.

La *poste aux lettres* perçoit annuellement, à Paris seulement, 4 millions $\frac{1}{4}$ environ. C'est toujours en Janvier qu'a lieu le maximum des recettes, et en Septembre le minimum. Chaque jour produit, l'un dans l'autre, 1,300 francs. Tous les jours, on jette dans les boîtes environ 38,000 lettres (dont 10,000 pour la petite poste) et 35,000 feuilles périodiques et prospectus. On met au rebut, chaque année, près de 144,000 paquets.

Contributions directes. — D'après un relevé fait sur les 14 années antérieures à 1822, elles montaient, avant 1815, à 22 millions environ par an; aujourd'hui elles s'élèvent à 28 millions; les *patentes* ont monté de 4 millions à 5; les *portes et*

fenêtres, de 1,300,000 francs à 2 millions (ce qui vient des nombreuses maisons bâties depuis sept ans), et là *contribution foncière*, de 11 millions $\frac{1}{2}$ à près de 14, pour le même motif; mais cet effet remonte plus haut. C'est ce qu'éclaircit bien le tableau du rôle foncier dressé pour 1806, et composé avec un soin tout particulier. Les résultats sont énoncés au bas du tableau même; en voici quelques-uns : 1^o on compte 26,801 maisons, 920,238 portes et fenêtres, ou 34 $\frac{2}{3}$ par maison; 2^o en 15 ans, le nombre des constructions s'est accru de $\frac{1}{4}$, ou 2 fois $\frac{1}{2}$ la masse des bâtimens de l'île Saint-Louis, prise pour objet de comparaison; 3^o la durée moyenne d'une maison à Paris est de 310 ans et demi, résultat qui peut-être est modifié par les circonstances provenant du fait de l'administration.

A Paris, le montant total des locations est de 59 millions $\frac{1}{2}$ de francs; le prix moyen du loyer d'une habitation est de 89 fr. 37 c.; celui d'un patenté de 758 fr. 47 c.; par chaque maison, il y a 8, 13 locations; leur valeur moyenne est de 289 fr. 6 c., et enfin, le revenu moyen d'une maison est de 2,350 fr. 12 c.

De 1815 à 1821, l'octroi de Paris s'est élevé de 18 millions à 26, somme brute; un dixième du produit net appartient au trésor. Il reste à la ville 12 millions net.

Si Paris attire à lui la plus grande partie du commerce, il procure aussi à l'état des sommes considérables. Le dixième à peu près des sommes versées au trésor par la France entière est acquitté par la ville de Paris (81,423,366 francs, année commune). Dans cette somme, les domaines entrent pour 20 centièmes; les douanes en fournissent 2; les contributions indirectes 24; la poste 5; la loterie 8; les contributions directes 34; et les jeux 7. Chaque habitant, l'un dans l'autre, paie par tête 114 fr. 20 c.; tandis qu'un Français, en général, ne paie que 27 fr. 61 c. On paie donc ici à l'état

quatre fois autant que si l'on résidait ailleurs. Ce rapprochement nous apprend encore que l'habitant de Paris contribue au bénéfice que fait l'état sur la loterie, pour une somme dix-huit fois plus forte qu'un autre habitant du royaume.

Telle est la substance des 104 tableaux statistiques dont nous devons la publication aux soins de M. le comte de Chabrol. Pour ajouter à cet important travail un intérêt de plus, ce magistrat a permis que l'on publiât à la suite, son rapport au conseil général sur le grand projet des alignemens. C'est un point qui intéresse la salubrité publique, autant que l'embellissement de Paris. Il a ses difficultés, et la moindre n'est pas le tems considérable que doit exiger cette opération.

Il faut remonter à Sully pour trouver l'origine de la grande voirie, établissement auquel appartient la surveillance de cette opération. En 1783, la législation devint fixe ; il fut réglé que les rues nouvelles n'auraient pas moins de 30 pieds de large, et que les anciennes seraient élargies successivement ; l'alignement général fut ordonné et commencé au ministère de l'intérieur. C'est ce travail qui, bien qu'incomplet, sert aujourd'hui de règle aux alignemens particuliers, réclamés par les propriétaires. M. le préfet de la Seine, de son côté, a calculé que, par le projet général, 506,000 mètres carrés seraient ajoutés à la voie publique. Or, en suivant la marche actuelle, il faudrait plusieurs siècles ;

car, par années, on n'agrandit la voie publique que de 500 mètres. Il faut donc se borner d'abord au travail le plus nécessaire et le plus urgent ; savoir, celui qui a pour objet l'élargissement des grandes communications principales, ou qui est prescrit pour la sûreté et la salubrité publiques, ou enfin qui doit contribuer à l'embellissement de la ville. Le montant des indemnités pour les alignemens des deux premières classes s'élève à 43 millions. Le mémoire explique les divers moyens par lesquels on pourrait hâter ce travail, de manière à l'achever en 40 années seulement. Ensuite, on expose le projet d'établissement des trottoirs dans les principales rues de Paris, objet des vœux d'une foule d'habitans, et dont l'utilité est si bien bien démontrée par l'expérience d'un grand nombre de villes d'Angleterre, d'Allemagne et d'Italie. L'on présente à cet égard des moyens d'exécution, parfaitement appropriés à l'entreprise. Ce mémoire est un modèle pour la clarté autant que pour la justesse des vues.

En terminant l'analyse de cet ouvrage, nous devons signaler au lecteur un autre mémoire qui le précède et dont l'importance sera sentie par tous ceux qui se sont occupés des questions relatives à la population. Ils reconnaîtront aisément la main savante et le style éloquent de l'auteur des *Notions générales sur la population*, imprimées en tête du recueil publié en 1822.

BAGATELLES.

CONTES ET BONS MOTS

Extraits d'un livre chinois.

UN buveur de profession ayant trouvé en songe une coupe d'excellent vin, se mit à le faire chauffer pour le savourer avec plus de délices. Mais au moment qu'il voulait s'abreuver de cette douce liqueur, il s'éveilla : "Insensé que je suis, s'écria-t-il, pourquoi ne me contentais-je pas de le boire froid."

Un homme voyant passer un marchand d'huîtres, l'appela pour en acheter et lui dit : "Combien la livre ?" Le marchand, qui voulait s'amuser à ses dépens, lui répondit : "Par tout pays les huîtres se mesurent, et ne se pèsent pas ?—Il faut que vous ayez l'ouïe bien dur, lui répliqua l'acheteur, n'avez-vous pas entendu que je vous demandais combien le pied ?"

Un hôte fort avare craignait toujours de verser du vin à plein verre. Un convive prenant le sien se mit à le considérer attentivement, en disant : "Ce verre est trop profond, il faudrait en couper la moitié." L'hôte tout étonné lui en ayant demandé la raison, il répondit : "Si la partie supérieure ne peut contenir du vin, à quoi sert-elle ?"

Un homme avait invité un de ses amis à dîner ; mais bientôt après il se repentit de sa politesse et se promit bien de l'éloigner de sa table. Le convive arriva à l'heure indiquée ; mais l'ayant entretenu quelques instans, il lui dit : "Si j'en crois un vieux proverbe, reconduire un ami équivalait à trois verres de vin : veuillez attendre un moment, je ferai avec vous quelques *lis*." Comme il craignait que l'autre ne trouvât quelque prétexte pour rester, il le prit aussitôt par le bras, et sembla disposé à le faire courir : "Doucement, doucement, s'écria le convive, je n'ai pas coutume de boire si vite."

Deux frères cultivaient la terre ensemble. L'aîné partit le premier pour préparer le dîner, et ensuite il appela son frère. Celui-ci lui cria à haute voix : "Attends que j'aie caché ma bêche, et aussitôt je reviendrai." Dès qu'il fut à table, son frère lui adressa de vifs reproches, et lui dit : "Quand on cache quelque chose il faut garder le silence, ou au moins n'en parler qu'à voix basse ; car, en criant ainsi que vous, on s'expose à être volé." Le dîner fini, le plus jeune revient au champ, cherche sa bêche et ne trouve que la place. Aussitôt accourant vers son frère, il s'approche mystérieusement de son oreille, et lui dit tout bas : "Ma bêche est volée."

Les trois points de ressemblance.

Un homme ayant fait faire son portrait le peintre l'engagea à consulter les passans pour s'assurer s'il avait réussi. Celui-ci obéit, et demanda au premier venu : "Cet endroit est-il ressemblant ?" "Notre connaisseur d'emprunt lui répond : "Le bonnet est très-ressemblant." Il fait une seconde question à un second qui lui dit : "L'habit est très-ressemblant." Il allait en interroger un troisième, lorsque le peintre l'arrêtant lui dit : "La ressemblance du bonnet et des habits n'est pas l'important de l'affaire, demandez seulement à Monsieur ce qu'il pense du visage." L'autre hésita fort longtemps, enfin ne pouvant se dispenser de répondre il lui dit : "La barbe et les cheveux sont très-ressemblans."

Un lettré, lisant pendant la nuit s'aperçut qu'un voleur creusait avec bruit le mur de sa maison. Justement il avait devant le feu une théière d'eau bouillante ; il la prend, se place à côté du mur et attend le voleur. L'ouverture faite notre homme avance d'abord les pieds ; le lettré les sai-

sit et les arrose d'eau bouillante. Le voleur pousse un cri perçant et lui demande grâce. Mais, lui d'un ton de gravité, répond : " Attends seulement que j'ai vidé ma théière."

Un homme riche, demeurant entre deux forgerons, était continuellement importuné par le bruit du marteau, et se désolait de ne pouvoir reposer ni jour ni nuit. D'abord il leur recommanda de frapper plus doucement, et ensuite il leur fit de grandes promesses s'ils voulaient déloger sur l'heure. Nos deux champions firent semblant de l'écouter. Lui transporté de joie prépare un brillant dîner, et voulut les régaler splendidement. Le repas fini il leur demanda où ils allaient transporter leurs domiciles. L'un deux répondit : " Celui qui demeure à gauche ira à droite, celui qui demeure à droite ira à gauche."

Une dame venait de se marier, le troisième jour voyant son mari retourné, elle se glisse furtivement derrière lui et lui donne un baiser. Le mari se fâcha et lui dit qu'elle blessait toutes les convenances. " Pardon, pardon, s'écria-t-elle, je ne savais pas que c'était toi."

Il y avait dans une maison un enfant qui pleurait continuellement et importunait tout le monde. On appela un médecin. Celui-ci administra une potion dont il connaissait la vertu calmante, et voulut passer la nuit pour juger de l'efficacité du remède. Au bout de quelques heures, n'entendant plus aucun cri, il s'écria : " L'enfant est guéri." " Oui, lui répondit-on, l'enfant ne pleure plus. Mais la mère pousse des sanglots."

Un homme ayant pris une potion

blanche, négligea d'aller remercier le médecin à qui il devait la santé. Celui-ci fut vivement fâché de son ingratitude. Un autre jour il alla trouver son médecin, et lui dit : " Quand un chien est malade, que faut-il lui donner ?" Celui-ci lui répondit : " Une potion blanche."

Un homme était condamné à la cangue ; quelques-uns de ses parens l'ayant vu, lui demandèrent la cause de son châtement. Il leur dit : " Comme je passais par hasard sur un chemin, je vis par terre une petite corde ; la croyant bonne à quelque chose, je la pris et m'en allai : voilà la cause de mon malheur." Ses parens lui repartirent : " Jamais le vol d'une corde n'a conduit personne à un tel supplice." Le voleur leur dit : Il est vrai qu'au bout de la corde il y avait quelque chose." On lui demanda ce que c'était : il leur répondit : " C'était seulement deux petits bœufs de labour."

L'Amateur d'Antiquités.

Un homme riche était très-curieux d'objets antiques, sans savoir distinguer s'ils étaient vrais ou faux.

Un homme ayant imité une tasse vernissée du tems de l'empereur *Cheun*, le bâton foudroyant de *Tcheou-koung*, et la natte sur laquelle *Confucius* s'asséyait dans le *Hing-tang*, il voulut les acheter, quoiqu'ils coûtassent chacun 1,000 *taëls*.

Quand son coffre fut vide, d'une main il prit la tasse à vernissée de l'empereur *Cheun* ; de l'autre ; le bâton foudroyant de *Tcheou-koung* et il mit sur ses épaules la natte de *Confucius*, et, réduit à demander l'aumône, il disait encore aux passans : " Messieurs, je vous en supplie, donnez-moi quelques pièces antiques de la monnaie frappée par *Tai-koung*."

POÉSIE.

L'ABOLITION DE LA TRAITE DE NOIRS.

*Poëme qui, au jugement de l'Académie Française, a remporté le Prix de Poesie,
dans la Séance du 25 Août 1823.*

TERRE aux noirs habitans, climat mystérieux,
Afrique, qui, rebelle à nos pas curieux,
De plus d'un Mungo-Park ensevelis l'audace,
Que de fois, en espoir m'égarant sur leur trace,
Je visite ces bords où les cieux bienfesans,
Au milieu des fléaux, ont caché leurs présens,
Ces cités, ces forêts, ces lacs intarissables !
Là, non loin du désert, vaste océan de sables,
Qu'agitent de l'Atlas les brûlans aquilons,
Des fleuves argentés baignent de frais vallons ;
Le rocher ceint son front de bananiers fertiles ;
Près du repaire affreux des tigres, des reptiles,
Bondit et la gazelle et le zèbre indompté.
Et, du Maure bravant l'errante avidité,
Le Nègre, sur la foi d'un talisman prospère,
Ose semer son champ, ose être époux et père.
Mais l'ignorance, hélas ! voile encor ses regards.
Oh ! si l'heureux génie et des lois et des arts,
Niger à tes enfans révélait sa lumière !
Si, de ce don sacré libérale héritière,
L'Europe....ah ! trop long-tems, sourde aux cris du remord,
L'Europe n'eut pour eux que les fers et la mort.

Voyez-vous ce vaisseau qui sur les mers profondes
Vogue du Sénégal vers ces îles fécondes
Où pour nous des roseaux coule un miel savoureux ?
Il emporte à l'exil des captifs malheureux.
Dans ce cachot flottant l'avarice inhumaine,
Plus serrés qu'au tombeau, les presse et les enchaîne.
L'air mugit, la mer s'enfle, et leurs membres heurtés
Sur le bois déchirant roulent ensanglantés.
Un vertige inconnu, triste enfant des tempêtes,
Promène ses douleurs dans leurs flancs, dans leurs têtes ;
Et l'amour du pays, en fléau transformé,
Fièvre avide, s'attache à leur sein consumé.

A chaque instant, la mort au fond de cet abîme
Descend silencieuse et marque sa victime.
Ah ! ne les plaignez pas ! Dans leur adversité
La mort, c'est l'espérance, et c'est la liberté.
L'on dit même, l'on dit, que l'esclave intrépide,
Sans armes, sans secours, par un art homicide,
D'un éternel repos sait s'ouvrir les chemins :
Cette langue, interprète et lien des humains,

De leurs maux épanchés douce consolatrice,
 Il en fait l'instrument de son dernier supplice,
 Et, d'obscurs douleurs à nos yeux attaqué,
 Tombe, en l'engloutissant, dans son sein suffoqué.
 Je vois les Blancs frémir, et, moins humains qu'avares,
 Arracher l'Africain à ses tourmens barbares,
 Ouvrir l'affreux cachot, rendre à son œil flétri
 Ce ciel pur, ce soleil dont les feux l'ont nourri.
 Ils voudraient par les jeux ranimer sa tristesse ;
 Mais ces infortunés, que la terreur oppresse,
 Au doux bruit des concerts qui charmaient leurs beaux jours,
 Sur leur chaîne étendus, restent muets et sourds.
 Alors un fouet cruel, que la fureur déploie,
 Inflige à leur misère et la danse et la joie.

De son tube fumant s'enivrant à long traits,
 Le Négrier sur eux porte des yeux distraits :
 " Ils sont noirs. La nature à ces âmes grossières,
 Refusa nos penchans, nos vertus, nos lumières ;
 Esclaves abrutis pas leurs premiers liens,
 C'est pour eux un bonheur de servir des Chrétiens."
 Ainsi pensait Belmar. Une jeune Africaine
 Fixe pourtant les yeux de l'altier capitaine.
 Les captives pleuraient. Calme dans sa douleur,
 Elle seule opposait le courage au malheur ;
 Tantôt les consoler d'un regard d'innocence
 Tantôt du juste ciel invoquait la puissance,
 Ou pressait sur son cœur, en soupirant tout bas,
 Sa fille, tendre enfant qui dormait dans ses bras ;
 Et l'héroïque orgueil qui réprimait ses larmes
 De sa beauté sauvage ennoblissait les charmes.

O vous dont les attraits, brillans comme les fleurs,
 De la rose à l'albâtre unissent les couleurs,
 Blanches filles d'Europe, excusez mon langage :
 L'ébène pâlirait auprès de son visage ;
 Mais qu'importe qu'il soit ou d'ébène ou de lis ?
 D'un sentiment divin tous ses traits embellis
 Révèlent un cœur tendre ; en ses yeux, en son âme,
 L'astre qui la brunit a répandu sa flamme,
 Jadis le voyageur, à l'aspect du palmier
 Qui signalait au loin son chaume hospitalier,
 Oubliait le désert et la soif importune.
 Ce généreux penchant, qui charma sa fortune,
 La suit dans sa misère, et pour d'autres malheurs
 Sa pitié trouve encor des secours et des pleurs.
 Oui, ce don d'alléger les peines qu'on partage,
 De grâce et de pudeur ce touchant assemblage,
 Cet instinct des bienfaits par nos maux excité.
 Femmes, c'est votre empire, et voilà la beauté.

(Suite au Numéro prochain.)

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

ETATS-UNIS.

Statistique. — On compte, aux Etats-Unis, 500,000 enfans, dans les écoles publiques, 3,000 étudiants dans les collèges qui confèrent les degrés, 1,200 étudiants en académie, 500 dans les différens séminaires de théologie, et plus de 1,000 étudiants en droit. Il y a environ 10,000 médecins, plus de 6,000 avocats; 9,000 temples, chapelles ou églises, et environ 5,000 ecclésiastiques. On a délivré 4,400 brevets pour des inventions nouvelles et utiles, des découvertes et des améliorations dans les arts. L'impression des livres coûte annuellement deux ou trois millions de dollars (le dollar vaut 5 fr. 25 c.); il paraît 1,000 journaux dans le pays. Il ya plus de cent bâtimens à vapeur. En général, les bâtimens américains font leur traversée en un tiers de tems de moins que les bâtimens anglais. Les médecins qui ne croient pas à la contagion de la fièvre jaune sont, à ceux qui y croient, dans la proportion de 567 à 18.

CHILI.

Journaux. — La presse est libre au Chili; l'administration la protège et la respecte. Il paraît en ce moment un grand nombre de journaux, les uns dans la ligne de l'opposition, d'autres en faveur du gouvernement, plusieurs simplement didactiques. Les plus recommandables sont: *El Tizon Republicano*, qui se fait remarquer par le talent, la franchise et la modération de ses rédacteurs; *El Despertador Araucano*, un des plus récents, mais qui paraît écrit dans l'intention de préparer un changement complet, dont le but serait de constituer l'administration de la manière la plus sage et la plus conforme à une saine

politique. Il a déjà paru plusieurs Numéros d'un *Journal officiel*, intitulé *Bulletin des ordres et décrets du gouvernement*; *Boletin de las ordenes y decretos del gobierno*. Il contient une foule de dispositions sur la réforme. On y remarque l'attribution donnée au ministère de l'intérieur du département des *Cultes*, et non du culte et un décret qui a pour objet d'obtenir des renseignemens de tous les créanciers de l'état: ce qui prouve que l'on s'occupe de fonder le crédit public.

MOSCOU.

Instruction publique. — D'après un ordre de l'autorité, on s'occupe ici de traduire en russe tous les principaux ouvrages élémentaires anglais qui ont été réimprimés d'après le système d'interrogation généralement adopté en Angleterre. On sait que ce système consiste en questions adressées à l'élève sur ce qu'il vient de lire: il doit y répondre de lui-même, c'est-à-dire d'après l'impression que lui a laissée sa lecture. Les questions sont faites de manière à diriger toute son attention vers ce qu'il doit surtout retenir. On a tenté d'introduire ce système en France dans quelques écoles d'enseignement mutuel, et il est probable qu'il eût produit chez les Français des résultats aussi satisfaisans. Malheureusement, les entraves qu'on a mises à ce mode d'enseignement, joint à l'esprit de routine qui règne généralement dans les écoles, ont fait négliger ce puissant moyen de hâter les progrès des enfans en développant plutôt leur intelligence. L'élève se trouvant appelé à répondre d'après lui-même, est, sans s'en douter, obligé de se rendre compte de ce qu'il a

lu, de s'en former une idée nette, de l'énoncer en termes clairs et précis. Sa mémoire, son jugement, son esprit, sont mis en mouvement sans efforts et sans travail. Des expériences répétées ont tellement démontré aux Anglais les divers avantages de cette méthode qu'ils se sont empressés de l'appliquer à tous leurs ouvrages élémentaires. Elle s'étend maintenant à la géographie, à l'histoire naturelle, universelle, sacrée, etc., à la théologie, aux principes de grammaire, à la composition anglaise et latine, à la poésie, aux arts et métiers, à la tenue des livres, à l'arithmétique, aux mathématiques, à la physique et à la philosophie, à l'astronomie, aux sciences générales, aux lois anglaises et à la constitution. Tous les ouvrages d'enseignement qui traitent de ces divers sujets sont suivis d'une foule de questions. Le seul ouvrage français, quoique fort incomplet, qui puisse donner une idée de ce système, est un *petit Manuel de Morale élémentaire à l'usage des écoles*, publié par Colas, libraire de la Société d'éducation.

TRANSYLVANIE.

Antiquités — Des ouvriers employés à creuser les fondemens d'un édifice dans la vallée de Hazeg, où l'on voit encore les ruines de la colonie romaine *Ulpia Trajana*, ont découvert à peu de profondeur au-dessous du sol, quelques salles longues de trente pieds et autant de largeur. Deux de ces salles ont été débarrassées des décombres qui les remplissaient, et qui cachaient un pavé de mosaïque parfaitement conservé. L'une est ornée d'une bordure composée de guirlandes de fleurs ; au centre sont représentées en figures grandes comme nature, "Priam et Hécube demandant à Achille de leur livrer le cadavre d'Hector." Le sujet de la seconde mosaïque est le jugement de Pâris. On espère que de nouvelles recherches amèneront la découverte d'antiquités encore plus curieuses.

LEIPZIG.

Nécrologie. — *Antoine Eberhard*, auteur de plusieurs écrits à l'usage de la jeunesse et sur l'enseignement, est mort à Leipzig, où il dirigeait une maison d'éducation. Il était âgé de 50 ans.

ITALIE.

Journaux. — Nous avons saisi plusieurs occasions de rendre compte des journaux Italiens les plus estimés. Nous pouvons maintenant assurer le public qu'il n'y a presque aucune ville de quelque importance qui n'ait un ou plusieurs journaux littéraires, plus ou moins intéressans. On en compte plus de trente, parmi lesquels on distingue surtout le *Journal arcadique* et les *Ephémérides littéraires* de Rome ; les *Opusculs scientifiques et littéraires* de Bologne ; le *Journal de physique* publié à Pavie, continué avec beaucoup de succès par les professeurs P. Configliacchi et G. Brugnattelli ; l'*Anthologie* de Florence, qui acquiert chaque mois plus d'intérêt par les soins et l'exactitude de M. G.-P. Vieuseux, auquel on doit d'avoir fondé dans cette ville un des meilleurs cabinets scientifiques et littéraires de l'Europe ; enfin, la *Bibliothèque Italienne* qui, sous quelques rapports, conserve toujours son influence par les lumières et le talent de critique de la plupart de ses rédacteurs. Nous ne parlons pas de plusieurs autres journaux qui paraissent à Naples, à Palerme, à Padoue, et surtout à Milan, et qui se distinguent plus ou moins chacun dans son genre. Outre le nombre considérable des journaux, on remarque encore en Italie une sorte d'ouvrages qui prouvent que le nombre des lecteurs et le goût des connaissances augmente tous les jours. Il suffit de rappeler les ouvrages de M. Romagnosi et de M. Giosa, pour ce qui regarde les sciences politiques économiques, les romans très-spirituels de M. Bartolotti, les comédies de M. Nota, et les essais dramatiques

qui se multiplient sur différens points. Nous citerons ceux de M. Nicolini, de M. Manzoni, etc. Les journaux eux-mêmes, et principalement la *Bibliothèque Italienne* de Milan, et l'*Anthologie* de Florence prouvent à chaque instant que leurs rédacteurs, et par conséquent leurs lecteurs ne s'occupent pas de l'étude d'une philologie stérile, mais des connaissances les plus solides et les plus utiles ; la littérature et la grammaire elle-même sont traitées avec cet esprit qui forme le caractère des nations les plus civilisées.

Nécrologie.—Errante.—Nous venons de recevoir une notice nécrologique sur le chevalier *Giuseppe Errante*, peintre, mort à Rome en 1821, rédigée par l'abbé François Cancellieri. Giuseppe Errante était né à Trapani (Sicile) en 1760. Ayant fait ses premières études dans son pays, il se rendit à Rome pour les perfectionner. Il devint l'ami de plusieurs savans, et surtout de l'abbé Spedadiéri, son compatriote et l'un des philosophes les plus distingués de son tems. Il profita beaucoup de leurs entretiens, et, jeune encore, il se distingua dans le talent d'imiter les plus grands maîtres, tels que Raphaël, Titien, les Carraches, le Dominiquin, et surtout le Corrège au point que souvent on confondait, la copie avec l'original. Son mérite fut apprécié par le roi des Deux Siciles ; mais les circonstances l'empêchèrent de profiter de sa protection, et il passa la plus grande partie de sa vie à Milan, où il se fit distinguer malgré l'éclat que jetait la célèbre Appiani, qui éclipsait tous les autres artistes ses contemporains. Il serait trop long d'indiquer ici ses

meilleurs ouvrages. On a remarqué surtout son *Artémise pleurant sur les cendres de Mausole*, la *Mort du comte Ugolin au milieu de ses enfans*, le *Concours de la beauté*, l'*Endimion*, les divers tableaux de *Psyché*, etc. Plusieurs de ces sujets ont été gravés avec succès par ses élèves. Il fit les portraits de plusieurs littérateurs ses amis, qui lui prodiguèrent leurs vers et leurs éloges. Le duc de Monte-Léon, encore plus généreux, au moment où il était, comme lui, hors de sa patrie, lui affecta une pension de 60 ducats par mois. Il a enseigné une nouvelle manière de restaurer les tableaux. Il a publié aussi deux Mémoires, l'un sur les *couleurs employées* par les plus célèbres artistes italiens et flamands, l'autre, sous le titre d'*Essai sur les couleurs*. Très-habile à faire des armes, il croyait cet art aussi utile aux peintres modernes que la gymnastique l'avait été aux anciens. Il s'était proposé d'écrire un traité sur l'étude du mouvement des muscles d'un corps vivant en action. Mais, surpris par la mort, il ne put achever plusieurs ouvrages dont sa féconde imagination lui avait inspiré l'idée. On s'occupe de lui élever un monument, exécuté par le sculpteur sicilien Léonard Fennino.

PAYS-BAS.

Athénée de Bruxelles—L'administration de cet établissement a décidé que l'ouvrage de M. Marc-Antoine JULIEN, de Paris, intitulé ; *Essai sur l'emploi du tems*, dont la troisième édition française vient de paraître à Paris, serait compris au nombre des ouvrages donnés, chaque année, aux époques de distributions de prix.

LE MUSÉE

DES

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

N^o. 24]

MAI, 1824.

[TOME IV.

TABLE DES MATIÈRES.

BIOGRAPHIE.

	page
Monge (Gaspard, comte de Peluse).....	193

MÉLANGES.

Faits curieux sur les Serpens à sonnettes.....	200
Notices sur les Voyages de M. Duvaucel,.....	201
Les Projets du Bonheur.—Nouvelle.....	206
Extrait d'une Lettre du Docteur Ehrenberg.....	216
Vie de Bouddha d'après les Livres Mongols.....	217
Les Leçons de la vénérable Paribanou—Aventures de Béhergiour et de ses Frères.....	223

POÉSIE

	page
L'Abolition de la Traite des Noirs.....	235

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

Egypte.—Culture du Cotonnier.	238
Vienne.—Bateau à vapeur....	ib.
Weimar.—Fête en l'honneur de Goethe.....	ib.
Lubeck—Manuscrit de littérature ancienne ..	ib.
Nécrologie.—Christian Gotthilf Hermann.....	ib.

A LONDRES:

CHEZ SAMUEL LEIGH, LIBRAIRE, STRAND, No. 18;

SE TROUVE AUSSI CHEZ TREUTTET ET WÜRTZ, TREUTTET, JUN. ET RICHTER;
DULAU ET C^{nie}.; BOSSANGE ET C^{nie}.; ET BOOSEY ET FILS.

A PARIS, CHEZ TREUTTET ET WÜRTZ; BOSSANGE, PÈRE; ET CHEZ TOUS LES
LIBRAIRES DES PAYS ÉTRANGERS.

On lui contesta d'abord la solution qu'il donna du problème proposé, vu, disait-on, qu'il n'avait pas même pris le tems nécessaire pour passer par la longue série des calculs obligés. Le résultat qu'il offrit fut cependant reconnu rigoureusement exact, et après la plus scrupuleuse investigation, la méthode géométrique qu'il avait le premier inventée et employée fut aussi reconnue la meilleure. Ce triomphe en amena d'autres; la capacité du jeune et modeste appareilleur fut mise à de fréquentes épreuves, dont il se tira toujours avec une nouvelle gloire. Le célèbre Bossut, qui professait alors les mathématiques à Mézières, le demanda pour son suppléant; il fut attaché, au même titre, à l'abbé Nollet, pour l'enseignement de la physique, et il remplaça ce dernier, qui cessa ses fonctions l'année suivante. Monge avait à peine 20 ans à cette époque. Chéri de ses élèves, le jeune professeur ne se bornait pas à des leçons données du haut de sa chaire, ou à d'ingénieuses expériences, il leur faisait parcourir tous les environs de Mézières, riche en variétés de sites, en fabriques, en aspects géologiques, et les mettait ainsi en présence des phénomènes de la nature, comme des productions de l'industrie et des arts, il les enrichissait de connaissances aussi variées qu'utiles et étendues. Depuis longtemps Monge avait été conduit par ses essais mathématiques à la solution d'importans problèmes, travail qui lui servit à établir une doctrine nouvelle. Après avoir obtenu la démonstration géométrique, et par conséquent la certitude complète; passant de la théorie à la pratique, il fit l'application de ses découvertes aux différens arts de construction, et devint le fondateur d'une doctrine lumineuse et féconde, à laquelle il ne cessa de donner depuis tous les développemens nécessaires, et qui a reçu le nom de *Géométrie descriptive*. C'est un de ses principaux titres à la gloire et à la reconnais-

sance du public; mais les méthodes simples et uniformes du géomètre-inventeur, méthodes reconnues depuis si éminemment utiles, non-seulement aux architectes et constructeurs de grands ouvrages de fortifications, mais aussi aux charpentiers, maçons et tailleurs de pierre, se trouvaient en conflit avec l'ancienne routine de ces ouvriers. Il éprouva l'opposition la plus opiniâtre pour faire passer sa doctrine dans l'enseignement de l'école de Mézières. Un vieux charpentier y obtint même, pour prix de sa résistance, le droit d'enseigner, pendant le reste de sa vie, sa pratique particulière pour les tracés de charpente, en dépit de la théorie générale et des démonstrations géométriques de Monge. Ce ne fut qu'après 20 ans de lutte que cette dernière triompha. Il fut, à la vérité, permis à Monge de perfectionner la coupe des pierres; mais pendant long-tems ses améliorations en ce genre du travail restèrent ignorées du public. Le corps du génie s'en réserva la connaissance exclusive, et par suite de cet esprit de corps si souvent opposé à l'intérêt général, il fut défendu à Monge de donner de la publicité à ses procédés nouveaux. Il se dédommagea de cette contrainte par des recherches et découvertes intéressantes, et publia bientôt plusieurs mémoires sur le calcul intégral. Nommé correspondant de l'académie des sciences, il fut bientôt connu et recherché des savans les plus illustres de cette époque. Lavoisier, Condorcet, d'Alembert, le duc de la Rochefoucauld, le président Bochart de Saron, etc., etc., s'empressèrent à l'envie d'accueillir Monge dans la capitale, où ce dernier venait tous les ans passer ses vacances. Des amis aussi distingués, qui se plurent à faire valoir un savant modeste, peu occupé de se faire valoir lui-même, lui ouvrirent enfin les portes de l'académie des sciences en 1780. Il fut adjoint la même année à Bossut, professeur d'un cours d'hydrodynamique, que le ministre Turgot avait

fait ouvrir au Louvre. Il donnait, en outre, des leçons de mathématiques transcendantes à quelques élèves d'élite, qui se firent depuis une réputation distinguée dans les sciences, tels que Lacroix, Gay de Vernon et autres; mais il était obligé de leur cacher encore la théorie de la *Géométrie descriptive*. " Je fais
" ici, leur disait-il, bien des choses
" par le calcul, que je pourrais exé-
" cuter de suite par la règle et le
" compas, mais il ne m'est pas per-
" mis de vous révéler ces secrets."

Après la mort de Bezout en 1783, Monge fut nommé à la place d'examineur de la marine, et quitta l'école de Mézières, où il s'était encore rendu tous les ans. Les élèves qu'il y avait formés, et parmi lesquels on compte les Carnot, Coulomb, Meusnier, Tinseau, Ferry, etc. firent honneur à leur maître. Il eut aussi la satisfaction de voir adopter enfin dans cette école sa théorie perfectionnée pour les tracés de charpente. Monge composa ensuite, à la sollicitation du maréchal de Castries, un *Traité de statique* pour les élèves de la marine, traité qui depuis a été compris parmi les ouvrages destinés aux aspirans à l'école Polytechnique. Lorsque le lycée de Paris fut formé, les premiers directeurs de cet établissement engagèrent Monge à y donner des leçons de physique. Il sut, devant un cercle d'auditeurs de l'un et l'autre sexe, appartenant presque exclusivement aux premières classes de la société, auditeurs peu instruits et en général assez frivoles, donner un vif attrait à la science. Son cours fut très-suivi, et contribua aux premiers succès d'un établissement qui se maintint pendant tous les orages de la révolution, et qui prospère encore aujourd'hui. Cette révolution vint bientôt jeter le savant professeur hors de la sphère des abstractions. Lancé dans l'arène politique, revêtu de hautes fonctions qu'il n'avait point sollicitées, et auxquelles il n'aspirait nullement, il se trouva au milieu de

combattans acharnés, engagé dans une lutte qu'il n'avait pu prévoir, et à laquelle sa vie studieuse l'avait mal préparé. Monge était essentiellement bon, humain et généreux. Ses mœurs étaient douces et pures; mais quoiqu'il fût d'une bonhomie singulière, dans toutes les relations sociales, il n'en était pas moins très-susceptible d'enthousiasme. Dès 1789, il conçut, ainsi que tant d'autres amis sincères d'une sage liberté, les espérances les plus flatteuses sur la régénération politique de la France. Long-tems froissé dans sa jeunesse par les institutions féodales de l'ancienne monarchie et par les hommes à privilège, il crut qu'un nouvel ordre de choses établirait l'égalité entre les citoyens, et qu'à l'avenir les distinctions ne seraient plus accordées qu'à la prééminence du mérite et des talens. A d'anciens rapports scientifiques avaient succédé les liens d'une étroite amitié entre lui et Condorcet. Ce dernier, qui exerçait déjà une haute influence, fit nommer Monge ministre de la marine, après la journée du 10 août 1792; il fut en même tems chargé provisoirement du portefeuille du ministère de la guerre jusqu'à l'arrivée du général Servan, qui se trouvait à l'armée. La réunion des ministres formait à cette époque ce qu'on appelait le pouvoir exécutif, pouvoir qui, en effet, ne faisait qu'exécuter les ordres de la convention nationale et de ses comités. Ce fut en qualité de membre de ce conseil que Monge fut forcé de revêtir de sa signature, le 19 janvier 1793, l'ordre de mise à exécution du jugement du roi. On sait combien il a toujours regretté que son nom ait paru lié à cette sanglante catastrophe. Pendant toute la durée de son ministère, Monge sut donner une impulsion nouvelle aux travaux dans les différens ports de la France. La plus grande activité y succéda bientôt à une longue inertie. Il sauva son prédécesseur au ministère de la marine, M. Dubouchage, en l'éloignant

de Paris et en lui conférant un grade qui le remettait en activité de service. Il parvint aussi à conserver et à employer le célèbre Borda, qui voulait se retirer, et qui ne céda qu'aux vives instances d'un ancien ami; mais il ne put empêcher l'émigration d'une foule d'officiers des plus distingués de la marine française, et ses choix pour les remplacer, choix, à la vérité, toujours influencés par les comités de la convention, furent rarement heureux. Monge se trouva bientôt déplacé dans un poste où sa volonté était sans cesse soumise à celle d'un parti dominateur, et où sa position le forçait de concourir à des mesures violentes, qui répugnèrent toujours à son caractère. Mais ayant accepté un ministère dans ces tems d'orage, il était devenu très-dangereux de l'abandonner volontairement, et de marquer ainsi son improbation des mesures générales et son opposition à la puissance du jour. Il résolut cependant de braver ce péril, et donna sa démission le 12 Février 1793; mais réélu cinq jours après, il fut forcé de conserver encore le portefeuille deux mois environ. Le 10 Avril, il déclara de nouveau que l'insuffisance de ses moyens, qu'il connaissait mieux que personne, ne lui permettait plus d'occuper le poste auquel il avait été deux fois appelé, et il conjura l'assemblée de lui nommer de suite un successeur. Sa démission fut acceptée par la convention nationale, mais il fut dénoncé le jour même à la redoutable société des Jacobins. On l'accusait non-seulement d'avoir abandonné son poste, mais encore d'être passé dans le camp ennemi, et de s'être donné aux *Girondins*. Il se défendit en prouvant qu'il avait été contrarié, dans la plupart des mesures qu'il proposait comme ministre, par tous les partis, et plus particulièrement par celui auquel on l'accusait de s'être dévoué; il ajouta qu'il ne s'était jamais livré à aucune faction, et qu'il restait, tel qu'il l'avait toujours été, entièrement dévoué à la

chose publique. On cessa enfin de poursuivre, même aux Jacobins, un savant inoffensif qui n'était redoutable à aucun parti; mais on mit à l'épreuve son dévouement, dont il offrit bientôt à l'état des gages éclatans. Le comité de salut-public fit un appel aux savans. Près d'un million de Français s'étaient levés pour combattre la croisade européenne qui menaçait leur patrie: jeunes et vieux demandaient des armes et des munitions de guerre. Le gouvernement n'avait pas à sa disposition la dixième partie du matériel nécessaire à cette masse de combattans: il fallut créer des fabriques nouvelles, inventer des procédés nouveaux, simplifier les anciens, terminer en peu de jours ce qui jusque-là avait coûté des mois de travail. L'ennemi faisait de rapides progrès: tout pressait à la fois, mais surtout le tems. On pourvut à tout. Monge prouva qu'en se vouant à la chose publique, il n'avait point prononcé un vœu stérile: à la tête d'une foule de savans et d'artistes, il passait les jours à surveiller et à diriger les travaux intérieurs, les nuits à écrire des instructions lumineuses. On décomposa des masses énormes d'alliages métalliques pour les besoins de l'artillerie; on créa de l'acier, on perfectionna le fer, on tira du sol le salpêtre nécessaire aux nombreuses poudrières qui furent établies; des fonderies, des foreries de canon s'élevèrent sous ses yeux; il réalisa la promesse qu'il avait faite avec ses illustres collègues, Berthollet et Vandermonde, promesse qui avait paru bien audacieuse: "On montrera, disaient-ils, la terre salpêtrée aujourd'hui, et en trois jours on en chargera le canon." Ces prodiges de l'activité et de l'industrie, dirigés par la science, firent rejaillir quelque honneur sur les hommes qui les avaient produits. Les savans échappés au glaive de la terreur obtinrent, après la chute de Robespierre, que le gouvernement s'occupât enfin de l'instruction publique. Une école

normale fut fondée; Monge en fit partie, et il jouit enfin du bonheur de mettre au jour sa *Géométrie descriptive*, condamnée depuis tant d'années au secret. Selon sa méthode, ou plutôt selon une série de méthodes nouvelles et ingénieuses, les modifications de l'étendue sont développées et combinées à l'aide du dessin, et les vérités qui résultent des formes des corps et de leurs positions respectives sont clairement démontrées; Monge prouva de plus combien d'avantages précieux pouvaient être retirés de sa doctrine, "pour la rectitude du jugement, le "perfectionnement de la main d'œuvre "dans les arts, la simplification des "machines, et pour une foule de "jouissances de la société." Des élèves dignes d'un tel maître ont depuis donné une plus grande étendue à ses méthodes et en ont fait de nombreuses applications aux arts. Monge n'avait d'abord, dans ces premières leçons, embrassé que cinq chefs d'opérations, la charpente, la coupe des pierres, le défilement, la perspective linéaire, et la distribution de la lumière et des ombres; mais bientôt une nouvelle institution, dont il avait conçu le plan, et dont il doit être regardé comme un des principaux fondateurs, vint ajouter à sa gloire, et lui a acquis des droits imprescriptibles à la reconnaissance de sa patrie: c'est l'établissement de l'école Polytechnique. Il fut puissamment secondé par Berthollet et Guyton-Morveau. Les députés Carnot, Fourcroy et Prieur, associèrent leurs noms à cette fondation si éminemment utile, en faisant adopter par la convention nationale le plan proposé, et en faisant décréter les premières mesures législatives. Les succès obtenus et les services rendus par l'école Polytechnique dispensent de tout nouvel éloge: elle a fleuri au milieu des orages, et les gouvernemens divers qui se sont succédés avec rapidité, ont rendu hommage à la sagesse de ses fondateurs, en respectant leur ouvrage. En 1796

Monge fut chargé par le directoire d'aller recueillir en Italie les chefs-d'œuvre des arts dont le vainqueur avait résolu d'enrichir sa patrie. Le général en chef Bonaparte fit l'accueil le plus flatteur au savant, qui, de son côté, concourut avec zèle à remplir les vues du guerrier. Par son expérience des procédés mécaniques, Monge facilita le déplacement des objets conquis. Il sut aussi employer les moyens les plus convenables pour restaurer des chefs-d'œuvre déjà fortement endommagés, et que la négligence laissait dépérir en Italie. Grâce à ses soins et à ceux des hommes distingués que le gouvernement lui avait adjoints, MM. Berthollet, Thouin, Labillardière, le peintre Barthélemy et le sculpteur Moitte, on a joui en France, jusqu'après la seconde restauration du gouvernement royal en 1815, de la vue du Laocoon, de l'Apollon du Belvédère, de la Vénus de Médicis, des tableaux des plus grands maîtres (parmi lesquels la *Vierge de Foligno*, et la *Transfiguration*, furent restaurés et rendus à leur fraîcheur première), d'une foule de monumens antiques, de manuscrits, entre autres du Vatican, d'échantillons des trois règnes de la nature. La statue de *Notre-Dame de Lorette* fut apportée en France vers la même époque. La mission de Monge durait depuis plus d'un an, quand le général en chef Bonaparte le chargea de retourner en France, et d'apporter au directoire-exécutif le premier traité de paix conclu avec l'Autriche à Campo-Formio. Après s'être acquitté, conjointement avec le général Berthier, de cette mission honorable, il retourna en Italie, et y reçut du général en chef l'invitation de l'accompagner dans l'expédition d'Egypte, avec l'élite de savans et d'artistes qui s'étaient déjà dévoués à la fortune du conquérant. Il s'embarqua avec le général Desaix à Civita-Vecchia, et rejoignit, en Juin 1798, l'armée française à Malte. Il prit part avec Berthollet, Denon et autres

savans, non-seulement aux explorations scientifiques qui eurent lieu dans la terre des merveilles, dans cette antique Égypte, qu'ils firent depuis si bien connaître, mais aussi aux mémorables faits d'armes des guerriers français. En traversant les déserts, Monge observa le phénomène connu sous le nom de *mirage*, qui se reproduit avec tant d'intensité sous le ciel brûlant de ces contrées arides. Il en décrivit les effets, et en assigna les causes. Les pyramides, l'obélisque et les ruines d'Héliopolis, les antiquités éparses dans la Basse-Egypte, le Mekias, puits construit par le calife Al-Mamoun, pour mesurer les eaux du Nil, etc., devinrent tour-à-tour l'objet de ses recherches, et furent décrits par lui. Un institut fut formé au Caire, sur le modèle de celui de France; et, sur la demande du général en chef, Monge en accepta la présidence. Les immenses services rendus par cette association d'hommes éclairés sont connus. L'armée se trouvait, après le désastre de la flotte à Aboukir, isolée de toute communication avec la France. Il fallut pourvoir non-seulement aux besoins journaliers des soldats, et renouveler le matériel de l'armée, mais créer les ustensiles nécessaires à tous les usages de la vie. Dans son rapport au ministre de la guerre, le général Berthier dit : " Les citoyens Monge et Berthollet " sont partout, s'occupent de tout, et " sont les premiers moteurs de tout " ce qui peut propager les sciences." Lors de la révolte du Caire, les mêmes, à la tête d'une poignée de savans, défendirent l'épée à la main le bâtiment de l'institut, où se trouvaient renfermés tous les documens et résultats des travaux de l'expédition. Ils parvinrent ainsi à sauver des fureurs de nouveaux Omar, ce dépôt précieux des sciences. Monge se rendit ensuite à Suez, rechercha les vestiges du canal commencé par les califes, pour communiquer de la Mer Rouge par le Nil, à la Méditerranée; visita les ruines de Peluse

et la fontaine de Moïse. Il accompagna le général en chef dans la malheureuse expédition en Syrie. Pendant les pénibles marches de l'armée à travers les déserts, le soldat murmurait parfois contre le *vieux savant*, qu'il accusait d'avoir conseillé cette entreprise; mais bientôt le voyant hâletant lui-même sans perdre courage, et sachant encore ranimer celui du guerrier accablé dont il partageait les travaux et les fatigues, un sentiment général d'estime et d'affection prenait le dessus, et étouffait d'injustes plaintes. Devant Saint-Jean-d'Acre, Monge fut près de succomber aux atteintes d'une maladie dangereuse. Il se rétablit lentement, et eut encore la douleur de recevoir les derniers soupirs de son élève et de son ami, le général Caffarelli. Le général en chef Bonaparte ramena Monge en France, et le nomma, sous son consulat, président de la commission des sciences et des arts d'Égypte. Un nombre considérable de mémoires précieux sur ce pays, rédigés par les savans français, fut bientôt co-ordonné sous les auspices de Monge. On put enfin présenter à l'Europe étonnée le vaste et fidèle tableau de la patrie des Sésostris, des Pharaons, des Ptolomées, contrée si pleine de souvenirs poétiques et religieux, de monumens plus anciens que toutes nos connaissances, mais si déchue, si cruellement opprimée sous le joug despotique des mameloucks et des Ottomans. A peine de retour en France, Monge reprit ses fonctions de professeur à l'école Polytechnique; il se regardait en quelque sorte comme le père de cet établissement, et déjà 41 de ses enfans en étaient sortis pour faire partie de la colonie savante embarquée avec lui pour l'Égypte. Le chef du gouvernement honora toujours Monge de son amitié, et parvint enfin à triompher de la longue abnégation de cet homme modeste, qui n'ambitionnait point d'autre place que celle de professeur à l'école qu'il avait créée. Il fut

nommé d'abord membre du sénat ; l'empereur lui donna ensuite le titre de comte de Peluse et la sénatorerie de Liège, le décora du grand-cordon de la légion-d'honneur et de l'ordre de la réunion, lui assigna une dotacion en Westphalie, et lui fit, avant de partir pour la guerre de Russie, un don de 200,000 francs. Mais d'éclatans honneurs et toutes les faveurs de la fortune ne purent assurer à Monge, vers la fin de sa carrière, le calme et le bonheur que de longs services et d'honorables travaux semblaient lui avoir mérités. Les terribles revers des Français en Russie, la mort sanglante de tant de braves, portèrent d'abord au cœur de l'ami des braves les coups les plus sensibles. Il se rendit dans sa sénatorerie de Liège, y accueillit les débris de la division Macdouald, qui revenait dans l'état le plus déplorable, distribua parmi les soldats une somme de 12,000 francs, qui était alors tout l'argent qu'il possédait. Monge, qui avait célébré avec enthousiasme tant de victoires et de triomphes, eut bientôt de grandes défaites à déplorer. La chute de son ami et de son bienfaiteur fut suivie de mesures envers lui-même, qui lui parurent rigoureuses. Privé de tout emploi, il fut, même par suite d'une épuration, rayé, en 1816, du nombre des membres de l'institut ; un de ses gendres fut exilé de France. Tant de secousses ébranlèrent son tempérament, jusque-là robuste. Le chagrin avait déjà, depuis quelque tems, altéré toutes ses facultés, lorsqu'il succomba enfin à ses peines le 28 Juillet 1818. Son ancien collègue au sénat et à l'institut, le respectable Berthollet, prononça sur sa tombe un éloge souvent interrompu par ses larmes. L'orateur avait personnellement à regretter une constante amitié de plus de cinquante années. Monge a beaucoup écrit, et plusieurs des journaux scientifiques de son tems ont été enrichis par lui d'analyses savantes et de mémoires encore fréquemment consultés. L'académie

des sciences de Paris a publié dans ses collections ; 1^o *Mémoires sur la théorie des déblais et des remblais*, 1781 ; 2^o *Mémoires sur le résultat de l'inflammation du gaz inflammable et de l'air déphlogistique dans les vaisseaux clos*, 1783 ; 3^o *Mémoires sur une méthode d'intégrer les équations aux différences finies non linéaires*, 1783 ; 4^o *sur l'Expression analytique de la génération des surfaces courbes et sur le Calcul intégral des équations aux différences partielles*, 1784 ; 5^o *du Feu considéré dans ses différens états métalliques ; sur l'effet des étincelles électriques excitées dans l'air fixe*, 1786, mémoire qui a été rédigé de concert avec Vandermonde et Berthollet ; 6^o *sur quelques effets d'attraction ou de répulsion apparente entre les molécules de matière*, 1787 ; 7^o *Rapport sur le système général des poids et mesures*, 1789, mémoire fait de concert avec Lagrange et Borda. Le journal de l'école Polytechnique contient le cours complet de Monge sur la *Stéréotomie*, et la *Correspondance polytechnique*, rédigée par M. Hachette, et remplie de morceaux détachés du même. Il a coopéré au *Dictionnaire de physique* de l'*Encyclopédie méthodique*, et a fait insérer dans les *Annales de chimie* un *Mémoire sur quelques phénomènes de la vision*, un autre *sur les causes des principaux phénomènes de la météorologie ; des Observations sur le mécanisme du feutrage*, et des *Notes sur la fabrication du fromage de Lodesan*. Dans le premier volume de la *Description de l'Egypte*, in-fol., Monge a inséré des *Observations sur la fontaine de Moïse*, et dans le premier volume de la *Décade égyptienne*, in-fol., *l'Explication du mirage*. On a encore de lui plusieurs mémoires sur la physique, “ où l'on trouve, dit Delambre, (*Mémoires de l'institut*, 1806), des aperçus heureux, des vues fines, et des expériences curieuses.” Les ouvrages publiés

séparément par Monge sont: 1^o *Traité élémentaire de statique*, Paris, 1786, in-8vo. Cet ouvrage a eu cinq éditions, dont la dernière a été publiée en 1813. 2^o *Description de l'art de fabriquer les canons*, Paris, an 2, in-4to. : jointe à la collection des arts et métiers d'Yverdon, elle en forme le 21^e volume; 3^o *Leçons de géométrie descriptive*, publiées dans le journal des écoles normales, Paris, an 3, et 3^e édition, Paris, 1813, in-8vo. : 4^o *Application de l'analyse à la géométrie des surfaces du premier et du deuxième degré*, 4^e édition, Paris, 1809, in-4to. La

première édition in-fol. avait paru à Paris, en l'an 3, sous le titre de : *Feuilles d'analyse appliquée à la géométrie*. Delambre rend le compte le plus favorable de ce dernier ouvrage, dans lequel on reconnaît un digne continuateur des travaux d'Euler, de Clairaut et de d'Alembert. Des deux frères de Monge qui se vouèrent ainsi que leur aîné à l'enseignement, le premier lui a succédé dans la place d'examineur de la marine, et le second était professeur d'hydrographie à Anvers, où il mourut il y a quelques années.

MÉLANGES.

FAITS CURIEUX SUR LES SERPENS À SONNETTES.

UN Français, M. Neale, étant dans la Caroline du nord, chercha à se procurer quelques serpents à sonnettes, dans la vue de faire une collection. Plusieurs observations, suivies d'expériences, le portèrent à croire que cet animal venimeux était susceptible d'être apprivoisé. Nous ne savons pas quels sont les moyens qu'il a employés; mais le fait est qu'il a réussi d'une manière surprenante. Il insiste seulement sur le pouvoir de la musique, et prétend qu'une mélodie douce suffit pour calmer les plus grandes irritations de l'animal.—M. Neale est actuellement à Richmond (Virginie) où il fait une sorte d'exhibition de ses curiosités. Il a deux serpents à sonnettes vivans. Le mâle a 4 pieds 8 pouces de long et huit sonnettes à la queue; ce qui indique l'âge de neuf ans. La femelle est plus petite, et n'a que cinq cloches. Il l'a depuis trente mois. Leur docilité est si grande, qu'après leur avoir dit quelques mots, et les avoir caressés de la main, il les prend, comme si

c'étaient des bouts de corde, les fait remonter le long de sa poitrine, autour de son col, les baise; tandis que l'un d'eux est autour de sa personne, il prend l'autre: loin de vouloir faire du mal à leur maître, ces redoutables reptiles semblent éprouver de l'attachement pour lui. Sa sécurité a un autre motif encore que l'éducation des serpents; il dit avoir un remède assuré contre leur morsure, et n'en fait pas un secret. Il faut, dit-il, commencer par se laver la bouche avec de l'huile chauffée, puis sucer la morsure. Ensuite on boit abondamment une décoction de racine de serpentaïre, jusqu'à ce qu'elle opère comme un fort émétique; après quoi, l'on n'a rien à craindre.—M. Neale, entr'ouvrant la bouche de ses serpents, montre leurs crochets venimeux. Ils tiennent à la mâchoire supérieure; ils sont au nombre de deux de chaque côté, et se renouvellent, quand on les arrache. Ils sont aigus, recourbés en arrière, et couchés vers le gosier, quand l'animal ne veut pas en faire

usage. Le venin suinte d'une petite vésicule qui tient à la racine de la dent.—Ces animaux se dépouillent de leur peau, une fois tous les deux mois en été. Chaque année, sauf la première, ils prennent une nouvelle sonnette cornée, d'où ils tirent leur nom. Conséquemment, le nombre de ces sonnettes indique leur âge. Ils les secouent rarement, et seulement lorsqu'on les provoque, ou bien encore pour fixer l'attention de leur proie, c'est-à-dire, des animaux les plus vifs, tels que les oiseaux, les écureuils. M. Neale soutient que l'espèce de charme que le serpent exerce sur ces victimes est véritable,

en ayant vu un exemple dans son jardin et par ses propres serpens : la victime, vaincue par son appréhension, tombe de branche en branche, de roc en roc, jusqu'à ce que son ennemi s'élance sur elle. Mais il nie que l'haleine de ces animaux ait rien de nauséabonde ; ayant fréquemment reçu leurs caresses de très-près, il a pu se convaincre, au contraire, qu'elle est douce et agréable.—Au reste, le serpent à sonnettes n'est pas le seul qui s'approprie aisément. M. Neale en a approprié de toutes les espèces. Ils obéissent tous à son commandement.

NOTICE

SUR LES VOYAGES DE M. DUVAUCEL.

LES collections d'histoire naturelle faites dans l'île de Sumatra par MM. Duvaucel et Diard, ont été reçues au Muséum d'histoire naturelle à Paris, et plusieurs des objets les plus remarquables qui en faisaient partie se voient maintenant dans les galeries de cet établissement.

Depuis cet envoi considérable, le zèle de ces deux voyageurs ne s'est point ralenti. Nous ne pouvons cependant parler en ce moment que des recherches de M. Duvaucel, son compagnon s'étant depuis long-tems rendu en Cochinchine, d'où l'on ne reçoit que rarement de ses nouvelles, et avec trop peu de suite pour être à portée d'apprécier ses travaux. La correspondance régulière de M. Duvaucel nous permet, au contraire, de le suivre dans ses excursions, et l'intérêt qu'elles ont pour la science nous fait un devoir d'en rendre compte.

A son retour de Padang, M. Duvaucel s'occupa pendant quelques mois à mettre en ordre les notes nombreuses que lui avait fournies son voyage dans l'intérieur de Su-

matra, et se prépara à quitter de nouveau sa retraite de Chandernagor pour aller explorer le Sylhet, pays peu connu des naturalistes et digne de leur curiosité.

Muni des lettres du gouverneur général des Indes (le marquis de Hastings), lettres sans lesquelles un voyage de cette nature eût été impossible, M. Duvaucel s'embarqua sur l'*Hougly*, le 22 Juillet 1821, dans un bazarra, grand bateau plat, divisé ordinairement en deux chambres, percées chacune de 7 à 8 fenêtres. La suite de notre voyageur se composait d'un Malabar, bon chasseur et empaillleur adroit, d'un jeune Malais ramené de Sumatra par M. Duvaucel, et qu'à l'imitation de Robinson, il a nommé Jumahat, (Vendredi), d'un peintre mulâtre fort habile, et enfin d'un cuisinier qui, suivant l'expression de son maître, savait encore mieux disséquer les animaux que les accommoder.

Le premier lieu remarquable que M. Duvaucel visita en quittant Chandernagor, fut la ville d'*Hougly*, dans

laquelle on voit un temple indou non moins révééré que les pagodes de Jagrenat, et où l'on célèbre la fête du Rott, chariot à 36 roues, sous lesquelles les pieux Indous viennent se faire écraser avec joie. C'est aussi dans ce lieu que se dresse "le *tcharock* ou grande potence à laquelle s'accrochent, au moyen d'un morceau de fer passé dans la peau du dos, les plus fidèles serviteurs de Wishnou, qu'on fait tourner ainsi jusqu'à ce qu'ils aient rendu l'âme;" enfin, c'est encore là que viennent se brûler, sur le corps de leurs maris, de jeunes veuves qui perdraient leur caste si elles restaient dans ce monde, lorsque leurs époux en sont sortis.

Toujours en remontant l'Hougly et sur la rive droite, M. Duvaucel aperçut *Gouptipara*, lieu saint habité par des brames et couvert de pagodes, dans l'une desquelles on conserve précieusement la chevelure de la déesse Dourga. Ce lieu, célèbre aussi par les nombreuses troupes de singes qui en font leur séjour, excita la curiosité du voyageur, et voici comment il raconte son expédition: "Je suis donc entré à Gouptipara à peu près comme Pythagore à Bénarès, lui pour chercher des hommes, moi pour trouver des bêtes, ce qui est généralement plus facile. J'ai vu les arbres couverts de houlmann (*sinia entellus*) à longues queues, qui à mon aspect se sont mis à fuir en poussant des cris affreux. Les Indous, en voyant mon fusil ont deviné, aussi bien que les singes, le sujet de ma visite, et douze d'entre eux sont venus au-devant de moi pour m'apprendre les dangers que je courrais en tirant sur des animaux qui ne sont rien moins que des princes métamorphosés. J'avais bien envie de ne pas écouter les avocats des macaques; cependant, à moitié convaincu, j'allais passer outre, lorsque je rencontrai sur ma route une princesse si séduisante que je ne pus résister au désir de la considérer de plus près; je

lui lâchai un coup de fusil, et je fus alors témoin d'un trait vraiment touchant: la pauvre bête, qui portait un jeune singe sur son dos, fut atteinte près du cœur; elle sentit qu'elle était mortellement blessée; et, réunissant toutes ses forces, elle saisit son petit, l'accrocha à une branche et tomba morte à mes pieds. Un trait si maternel me fit plus d'impression que tous les discours des brames, et le plaisir d'avoir ce bel animal ne put l'emporter cette fois sur le regret d'avoir tué un être qui semblait tenir à la vie par ce qui la rend le plus respectable."

A côté de Gouptipara se trouve un village considérable où se réfugient tous les Indous qui perdent leur caste par une faute, que M. Duvaucel nous explique ainsi: "Lorsqu'un Bengali est prêt à mourir, on lui fait prononcer un certain mot: *Oriboll*, qui signifie simplement *j'appelle Dieu*, mais qu'on traduit ordinairement de cette manière: portez-moi anprès de la rivière et donnez l'extrême-onction à mes sens, en me mettant de la bourbe sacrée dans la bouche, dans le nez, les yeux et les oreilles; ce qu'on exécute à la lettre. Le moribond survit rarement à cette cérémonie: cependant, il en est qui résistent à la bourbe sacrée. Cette résurrection est considérée comme une marque de réprobation; et les malheureux qui n'ont pas pu mourir sont chassés pour toujours de leur caste et même de leur famille, comme des êtres repoussés par le ciel. Tels sont les réprouvés du village voisin de Gouptipara. J'aurais eu grande envie de voir cette assemblée de revenans qui sont tout honteux d'être au monde, après avoir prononcé *Oriboll*, qui dit plus qu'il n'est gros; mais il était 9 heures et la chaleur me chassait dans mon bazarra." Après avoir visité *Patoly* et *Coulbarria* sur la rivière de *Cossymbazar*, et enfin la plaine de *Plassey*, célèbre par la victoire qu'y remportèrent les Anglais sur un émir du Grand-Mogol,

et devenue maintenant une vaste plantation d'indigo ; après avoir recueilli, dans tous ces lieux, des notes historiques et un grand nombre d'animaux peu ou point connus, M. Duvaucel reprit enfin la route directe du Sylhet, dont il s'était un peu détourné pour voir les endroits que nous venons de nommer.

La rivière de Jellinghy, où il entra en quittant celle de Cossymbazar, paraît lui avoir fourni une pêche abondante et une grande variété d'oiseaux de rivages. Enfin, le 16 Août, il entra dans le Gange ; et le 18, il était à Commercially, ville dont l'industrie principale consiste à recueillir et à préparer les plumes de Marabout.

Dans sept ou huit villages que M. Duvaucel visita sur sa route, il retrouva ces usages bizarres et ces pratiques superstitieuses et cruelles, qui font moins d'honneur à la raison des Indous qu'à leur courageuse résignation.

Nous le suivrons à *Dacca*, où il comptait se procurer une escorte pour visiter les montagnes du Sylhet ; mais, quand il y arriva, le gouverneur venait d'en partir pour les frontières de son gouvernement. Heureusement, il suffit à M. Duvaucel de montrer le sceau de la lettre du marquis de Hastings au sous-gouverneur pour que Son Excellence s'empressât de procurer au voyageur tout ce qui devait lui être nécessaire pour son expédition, et de plus un *parouanna* ou passeport, au moyen duquel il pourrait réclamer des secours de toute nature sur sa route. Nous mentionnons cette circonstance pour donner une idée de la vaste puissance de l'homme dont le cachet seul peut procurer un tel crédit à celui qui s'en trouve porteur.

M. Duvaucel quitta la ville de *Dacca*, le 27 Août, après y avoir fait ses récoltes ordinaires en zoologie et s'être muni d'un guide pour l'accompagner au Sylhet. Il remonta le Burampouter, l'un des plus grands fleuves du monde, dans lequel les

Indous se purifient comme dans les eaux du Gange. " J'y ai vu, dit M. Duvaucel, le raja du Tanjaour en personne, qui quittait ses états lointains pour venir s'y purger de trois ou quatre homicides : et les rois qui ne veulent pas faire le voyage y envoient tous les ans une cruche en ambassade."

Arrivé à la ville de Sylhet, capitale de la province, M. Duvaucel envoya au gouverneur de *Dacca*, qui s'y trouvait en ce moment, la lettre du marquis de Hastings. Le gouverneur vint le voir sur son bazarra et lui offrit une maison, une voiture, une paire d'éléphants et une chasse aux tigres pour le lendemain.

Les chasseurs, en traversant un village à leur retour, furent témoins d'une fête appelée *l'épreuve du feu*. " Des fakirs un peu charlatans, dit M. Duvaucel, faisaient quelques pas sur des charbons ardents, en invoquant toutes leurs divinités, et ce spectacle peu divertissant nous retint jusqu'à la nuit. Nous nous remîmes en route alors, et nos dames craignant la rencontre des tigres, nous fîmes porter des torches à tous nos domestiques, et nous plaçâmes à la tête de la troupe nos éléphants, dont l'un portait la musique qui faisait un bruit épouvantable, et les cinq autres, placés de front, un grand nombre de lumières. C'est ainsi que, sans mauvaises rencontres, nous rentrâmes à Sylhet ; on y célébrait en ce moment une autre fête fort intéressante, qu'on nomme *la fête des vœux* : toutes les femmes dont les maris sont absents posent un lampion sur un petit autel flottant : et, après de longues prières, elles lancent l'autel au milieu des eaux. La rivière était chargée de lumières et ses bords couverts de femmes regardant avec inquiétude si leur ofrande n'était pas renversée par le vent ou les flots."

Nous transcrivons encore ici un passage du journal de M. Duvaucel, qui nous paraît devoir intéresser le lecteur : " En longeant les bords de

la rivière qui passe à Sylhet, on aperçoit, en certains endroits, de larges et profondes excavations qui sont les tombeaux d'une caste indoustanie nommée *Boshtoun*, dont les femmes sont encore plus courageuses que celles du Malabar. A la mort du mari, la famille creuse un trou cylindrique d'environ huit pieds de profondeur. On place au fond de ce trou un banc sur lequel on assied le défunt, couvert de ses meilleurs habits; la veuve s'assied sur les genoux du mort; et, quand la lampe est allumée, quand elle a reçu des fruits, du riz et tout ce qui doit servir au voyage, chacun des assistans jette sur les époux une poignée de terre; le martyr crie *Oriboll*, et la famille laisse tomber sur cet affreux tombeau une large trappe qu'on recouvre aussitôt de terre et de pierres. J'ai eu la curiosité de pénétrer dans deux de ces puits découverts par l'éboulement du sol, et j'y ai trouvé en effet des ossements humains."

M. Duvaucel, désirant visiter les montagnes de Cossya et de Gentya qui se trouvent au-delà du territoire anglais, fut obligé d'en faire demander la permission au roi des montagnes: et pour employer les jours d'attente, il résolut d'aller voir un lieu nommé Chatthack, d'où viennent toutes les oranges qui se mangent au Bengale. "Dès cinq heures du matin, dit-il, j'étais en route pour l'orangerie du Bengale, située au pied des montagnes de Cossya; la rivière n'étant pas assez profonde pour soutenir mon grand bazarra, je le laissai à moitié chemin, sous la garde de vingt soldats, et, suivi de quarante autres, je m'embarquai sur une flotte de petits canots ornés de fleurs, avec un beau pavillon blanc sur celui de l'amiral et un bruyant orchestre sur ceux qui précédaient. Nous gagnâmes les premiers orangers, à l'heure où le soleil devient supportable, et ce passage subit d'une chaleur excessive à une douce fraîcheur, me disposa favo-

ablement pour les jardins de Cossya. Les plus grands orangers ont environ quarante pieds de hauteur; mais ils manquent de ce touffu, de cette verdure, de ce vernis qu'on remarque à ceux de nos serres; leurs troncs aussi gros que le corps, leurs branches aussi fortes que les jambes, sont armés de longues épines et rongés par ce qu'on appelle de l'*échenillure*. Cette orangerie, d'environ 4 lieues carrées, n'est pas disposée régulièrement, comme elle le serait chez un peuple moins indolent. Les arbres y sont entassés sans ordre, sans symétrie, et la terre est couverte de plantes aussi nuisibles aux orangers qu'aux hommes. Les propriétaires de ce jardin sont des montagnards qui n'y descendent que pour cueillir les fruits qu'ils vendent aux Indous; mais ce commerce ne les enrichit point, à cause des droits excessifs auxquels ils sont soumis et qui absorbent leurs bénéfices. On trouve, au milieu du jardin, un temple en paille, consacré au dieu des orangers, dont je ne pus savoir le nom, parce que le fakir qui desservait l'autel ne le savait pas lui-même." L'ambassade que M. Duvaucel avait envoyée au roi Cossya pour obtenir la permission d'entrer sur son territoire eut un très-heureux succès par la précaution qu'il avait prise d'appuyer sa demande de deux aunes de drap rouge pour faire un manteau à Sa Majesté. "Il est à croire, dit-il, qu'elle fut très-sensible à cette attention; car elle m'envoya aussitôt quatre de ses officiers pour m'apporter son auguste autorisation. Le premier portait la royale boîte au bétel et m'invita à y prendre une *chique*, ce qui passe ici, comme à Sumatra, pour une insigne faveur. Le second couvrit ma table de six paquets d'oranges choisies renfermées dans des sacs en filet; le troisième me présenta une flèche dont la pointe brisée m'indiquait qu'on me recevrait en ami; et le quatrième m'offrit un collier en œufs de tortue garni d'or, avec un bel oiseau rouge qui prévient les maris,

me dit-il, quand leurs femmes sont infidèles. Je reçus l'ambassade dans mon bazarra ; et comme depuis longtemps je m'occupais de recherches sur ces peuples, je profitai de ces quatre lettrés pour leur faire des questions qui devaient fortifier ou changer mes idées."

Notre voyageur partit enfin, suivi de 40 soldats indous, de ses domestiques, d'un interprète, des quatre chefs cossya qui lui avaient rendu visite, et d'une foule d'Indiens qui profitaient de l'occasion pour faire un pèlerinage à la caverne de Bou-bonne, appelée par les Indous *Caverne du Diable*, et située dans les états du roi de Cossya. Après une journée de marche fatigante, à travers un pays inondé par des rivières débordées et par une pluie continuelle, après une nuit passée au milieu de bois si touffus, qu'il fallait y marcher la hache à la main pour se frayer un passage, M. Duvaucel, suivi de sa troupe, arriva au pied d'une montagne, où l'attendaient un orchestre nombreux et le roi en personne, escorté de toute sa cour, de ses prêtres et de ses soldats. Voici la relation qu'il nous donne de cette entrevue : "Sa Majesté était un grand vieillard à figure tartaro-chinoise, vêtue d'une longue robe en drap bleu-de-ciel, avec le cou et les jambes nues, un beau poignard au côté, puis des bracelets, des jarrettières, et un large collier en gros grains d'or brut. Derrière elle se trouvaient des esclaves portant le sac au bétel, l'arc et le carquois royaux, et des présents d'oranges, de bananes et de noix d'areek. La famille royale était sur les côtés, et se composait de cinq ou six grands diables tout débraillés, aussi sales que je l'étais moi-même en ce moment, armés jusqu'aux dents, et ressemblant à de véritables brigands.

"Après m'avoir fait un compliment que je ne compris pas, le roi des montagnes me présenta la main avec grâce et me conduisit ainsi jusqu'à l'entrée de la caverne de Bou-bonne, au travers d'une pluie battante,

de rochers glissants et d'une immense quantité de sang-sues qui s'attachaient à nos jambes ; pendant notre marche, nous étions étourdis par une musique infernale qui me privait du plaisir d'entendre Sa Majesté et m'ôtait l'embarras de lui répondre. Ce qui surprenait le plus le roi sauvage, ce n'était ni mes bas déchirés, ni mes habits en lambeaux, ni mon corps tout en sang, c'était de me voir lui lâcher respectueusement la main, de tems en tems, pour ramasser des colimaçons que je glissais dans ma poche, et j'ai lieu de croire que la cour n'était pas moins surprise, puisqu'à chaque fois que je me baissais, c'était des éclats de rire à couvrir la musique. Enfin, nous arrivâmes à la caverne, dont l'entrée est un trou étroit bordé par des rochers énormes. La suite du roi se grossissait sensiblement ; et comme mes instructions me recommandaient une extrême défiance, j'imaginai de saluer Sa Majesté avec une décharge de soixante balles au travers d'un bois serré, pour lui faire concevoir l'effet de la poudre. Ce petit apologue réussit à merveille : mes hôtes se montraient avec crainte les traces de ma fusillade et me rendirent mon salut par un redoublement de tambours. Enfin, après une courte invocation à Satan, nous descendîmes dans la caverne, précédés par une douzaine de torches et le plus gros de la musique *pour effrayer les esprits.*"

Il serait trop long de donner ici la description détaillée de cette caverne que M. Duvaucel a parcourue dans tous les sens. Nous terminerons seulement par un trait qui prouve jusqu'où peut aller la curiosité du naturaliste. "La route que nous suivions dans ce ténébreux labyrinthe était entrecoupée par des sentiers étroits conduisant à de profonds précipices ; j'eus la curiosité d'examiner l'un de ceux dont l'entrée paraissait le plus praticable ; et après avoir attaché ma personne et deux lanternes à l'extrémité d'une échelle de corde, j'en laissai filer vingt brasses dans l'intérieur du trou. L'entrée jusqu'à la quatrième

était assez étroite pour me permettre de toucher les rochers, soit des pieds, soit des mains ; mais, vers la cinquième, le puits me parut s'élargir sensiblement. A cinquante pieds de profondeur, je ne sentais plus rien, malgré l'oscillation que j'imprimais à mon échelle par des secousses violentes, et, parvenu à la profondeur de quatre-vingt-dix pieds, je me trouvai suspendu au sommet d'une voûte immense qui me parut avoir la forme d'un cône renversé. La lueur insuffisante de mes fanaux ne m'en laissait pas voir le fond ; mais je dois croire qu'il était à une distance considérable, puisque je n'entendis qu'au bout de douze secondes la chute d'une pierre que j'y laissai tomber. Remonté vers la caverne supérieure, j'en fis frapper le sol avec force en divers endroits éloignés, et j'entendis partout un bruit sonore et prolongé qui me fit présumer que toute la caverne, peut-être même toute la montagne, reposaient sur un vaste souterrain."

Cette expédition ne procura pas à M. Duvaucel toutes les richesses minéralogiques qu'il s'était flatté de rencontrer ; mais il paraît satisfait de sa récolte zoologique. Après sa course des montagnes, il revint à Sylhet,

où il trouva l'occasion d'envoyer en Europe ses lettres et le journal dont nous avons tiré les différens passages cités dans cet article.

Son séjour au Sylhet se prolongea jusqu'au mois de Décembre, et il y poursuivit ses recherches avec tant de zèle et si peu de ménagement pour sa santé, qu'il revint à Calcutta avec une fièvre dangereuse, appelée fièvre des bois, parce qu'on la prend ordinairement en parcourant ces forêts immenses, où les hommes ne pénètrent que rarement. Depuis cette époque, on a reçu de bonnes nouvelles de M. Duvaucel qui se préparait, en Septembre 1822 (date de ses dernières lettres), à faire le voyage du Thibet : il se flattait que les recommandations et les passe-ports qu'il avait obtenus du marquis d'Hastings aplaniraient pour lui les difficultés que font naître les précautions politiques, les jalousies nationales et surtout les différences de religions.

N.B. L'étendue et la nature de cet extrait, ne nous ont pas permis de parler des objets curieux d'histoire naturelle recueillis par M. Duvaucel pendant ses voyages au Bengale, à Sumatra et au Sylhet.

LES PROJETS DE BONHEUR.

NOUVELLE.

J'AI connu dans mes voyages un jeune homme nommé Eugène de Croizerolles : il m'a lui-même raconté son histoire ; et comme dans ce récit il n'y avait rien à gagner pour son amour-propre ni pour sa fortune, je crois qu'il m'a dit la vérité. Si l'intérêt et l'orgueil étaient bannis de la terre, les hommes ne se donneraient pas la peine de mentir.

Eugène de Croizerolles avait vingt ans, une imagination très-vive ; et beaucoup d'esprit naturel. Ses parens ne lui avaient laissé qu'une fortune très-modique ; il vivait à la

campagne, dans sa petite terre située aux environs de Moulins. Eugène, dans sa solitude, faisait souvent des *châteaux en Espagne* ; c'est la richesse du pauvre, et cette richesse a bien son prix. Un jour qu'il avait passé quelques heures à la chasse aux environs d'une terre superbe dont le propriétaire, riche financier, habitait la capitale, il promenait un œil d'envie sur les bois magnifiques, sur les belles avenues de la demeure du financier. " Quel dommage, se disait-il, que je n'aie pas cinq à six cent mille francs ! Cette belle terre

est à vendre, j'en ferais sur-le-champ l'acquisition, et dès qu'elle serait à moi..... Voyons, que ferais-je, s'il me tombait des nues trente mille livres de rente ? J'irais d'abord demander en mariage ma jolie petite cousine, Emilie d'Orfeuille. Nous nous aimons depuis deux ans ; notre pauvreté seule s'oppose à notre bonheur. Plus d'obstacles, je suis riche pour Emilie et pour moi. Il me vient une idée, ajoute-t-il en souriant : oui, cela serait fort plaisant ! j'épouse ma petite cousine sans lui parler de mon beau château ; elle me croit toujours le pauvre Eugène. Au jour fixé pour la conduire chez moi, je pars avec elle dans une voiture très-simple, le soir, assez tard, et par des chemins détournés : elle croit venir habiter ma petite terre, et ne m'en aime pas moins. Tout-à-coup elle voit ces belles avenues magnifiquement illuminées ; des lampions de toutes les couleurs dessinent agréablement les contours de ce beau château. Quelle surprise ! quelle admiration ! Emilie se croit transportée dans le palais des fées ; elle me fait mille questions, et je ne réponds rien. Enfin la voiture s'arrête : deux laquais en livrées du meilleur goût viennent nous aider à descendre. Emilie me questionne de nouveau, je suis muet. Je la fais entrer dans un salon somptueusement meublé, et je me place auprès d'elle sur une ottomane. Elle jette un regard d'étonnement sur tout ce qui l'environne. — Où sommes-nous donc enfin ? — Chez toi, ma chère amie. — Chez moi ? vous êtes fou, mon cher Eugène. Ce château... — Il est à toi, je te le donne. — Quelle extravagance ! où sont les maîtres de cette maison ? nous devons au moins les saluer. Alors je la prends par la main, et la conduisant vers une glace : les voilà, lui dis-je, en faisant une profonde révérence à son image et à la mienne. Dans ce moment, un laquais vient annoncer que le souper est servi ; nous passons dans un salon à manger, peint avec beaucoup de goût, et

dans lequel nous attend un excellent souper. La surprise d'Emilie, est au comble quand elle ne voit que deux couverts mis ; mais comme elle a voyagé, et que mon cuisinier est habile, son étonnement ne l'empêche pas de manger de très-bon appétit. Au dessert, les domestiques sont congédiés. Je raconte alors à ma chère Emilie par quel bonheur inespéré je me trouve en possession de cette belle terre. Elle croyait n'avoir épousé que le pauvre Eugène, et tout-à-coup elle se voit dame de château : quelle joie ! quelles caresses ! quelles expressions de reconnaissance et d'amour ! que nous serons heureux ! Dans le moment où le bon Eugène achevait ce discours, son chien tomba en arrêt ; il arme son fusil, tue une perdrix ; et après avoir fait une chasse fort heureuse, il rentre dans son modeste ermitage.

A peine avait-il soupé, qu'on lui apporte une lettre timbrée de Paris. Eugène n'avait pas beaucoup de relations avec les habitans de la capitale ; cette lettre le surprend, il l'ouvre, et lit ce qui suit :

“ J'ai long-tems été chargé, Monsieur, des affaires de M. de Croizerolles, habitant de la Martinique, et votre parent. Cet homme respectable, dont vous ignoriez peut-être l'existence, avait formé depuis long-tems le projet de réaliser sa fortune, et de venir se fixer en France. Déjà ses fonds étaient déposés entre mes mains ; j'attendais le moment de son arrivée pour les lui remettre à lui-même, lorsque je viens d'apprendre qu'il est mort dans la traversée. Il ne laisse ni femme ni enfans, et son testament donne toute sa fortune à ses parens de Bourbonnais, dont vous êtes, je crois, l'unique rejetton ; cette fortune se monte à sept cent mille francs, que j'aurai l'honneur de vous remettre lorsque vous voudrez bien vous présenter chez moi, muni de cette lettre et des papiers qui attestent que vous êtes l'unique héritier de la famille Croizerolles. Je vous prie, Monsieur, de partir sans

retard, et de me croire votre dévoué serviteur.

“ ROBERTIN, notaire.”

Celui qui pourrait peindre la joie extravagante d'Eugène, serait un habile peintre : toutes ses espérances se réalisent dans un instant ; ce rêve de son imagination n'est plus un rêve, ses illusions de bonheur ne sont plus des illusions. Partons, dit-il, partons ; allons annoncer cette bonne nouvelle à ma chère Emilie..... Mais non, cela n'est pas possible. Emilie est à Clermont chez sa tante ; il faut un jour pour aller, un jour pour revenir, et les préparatifs du voyage..... Voilà trois jours de retard, et l'on m'enjoint de partir sur-le-champ..... Ecrivons-lui..... encore moins ; ce serait lui ôter le plaisir de la surprise. Il vaut mieux partir sans délai pour Paris ; je ne ferai que toucher barre ; je recevrai mes sept cent mille francs, j'achèterai la belle terre du financier, je reviendrai sans dire un mot de cette aventure ; j'irai sur-le-champ demander ma petite cousine en mariage, et, la nœce finie, je la conduirai dans mon..... dans son château. Ah ! de quelle félicité nous allons jouir ! comme nous nous aimerons ! A notre bonheur nous ajouterons encore le bonheur des autres. Nous ferons tout le bien que nous pourrons. Faire du bien ! faire des heureux ! quelle volupté ! c'est pour cela que l'on est riche.

Eugène ne ferma pas les yeux de la nuit. L'homme le plus sage n'eût pas mieux dormi peut-être. Il est question du bonheur de sa vie toute entière ; un instant vient de changer tous ses goûts, toutes ses habitudes, toute son existence. Il pense à la considération dont il va être entouré, à l'étonnement, à la petite jalousie de ses voisins riches ou pauvres ; il en jouit d'avance. Nous plaindriions les envieux si notre amour-propre n'était plus fort que notre pitié ; mais leurs souffrances sont un hommage qu'ils nous rendent, et nous oublions

ce qu'il leur coûte. Eugène d'ailleurs forme des plans fort raisonnables pour son âge. Il règle la dépense de sa maison de manière à ne manger que son revenu. Il ne recevra chez lui qu'une société choisie, que des gens aimables, instruits, qui sauront tout à-la-fois lui plaire et lui donner de bons conseils ; car il se rend justice ; et quoiqu'il n'ait que vingt ans, il pense qu'il peut exister dans le monde des hommes plus sages et plus éclairés que lui. Il a le projet de demeurer toute l'année dans sa terre et de l'améliorer. Il partagera son tems entre l'agriculture et les lettres ; il aime passionnément la littérature ; il a même dans son portefeuille un certain nombre d'opuscules qui ne sont pas à dédaigner, et que des connaisseurs de Moulins ont applaudis avec un enthousiasme très-vif. Les lettres, l'agriculture, une femme charmante et adorée, de jolis enfans, heureux fruits d'une union si chère ! quels élémens de félicité !

Dès le lendemain il prend la poste à Moulins, et en deux jours il arrive à Paris. Pour la première fois de sa vie il voyait la capitale. Je ne peindrai point l'effet que produisit sur sa jeune imagination cette vaste étendue d'édifices, ce bruit tumultueux et continu, cette foule d'équipages qui semblent se multiplier à chaque pas, cette multitude toujours croissante de gens désœuvrés ou affairés que l'intérêt, le plaisir, la curiosité font mouvoir en tout sens. Il va descendre chez M. Robertin qui lui avait donné son adresse ; il lui montre les papiers qui le font reconnaître pour l'unique héritier des Croizerolles, et reçoit toute la fortune du bon parent qui, après s'être donné bien de la peine dans ce monde, a bien voulu passer dans l'autre pour enrichir un neveu qu'il ne connaissait pas.

Eugène a bonne envie de repartir sur-le-champ pour Moulins. Mais venir à Paris sans voir tout ce que cette ville renferme de curieux, pour un jeune homme qui a de l'imagination, de l'esprit, du goût pour les

arts, cette idée n'est pas supportable. Eugène est bien aise aussi de voir quelques gens de lettres, de montrer son portefeuille. Il a même apporté une certaine comédie en cinq actes, qui peut lui faire une grande réputation. Perdre ainsi le fruit de ses veilles, ce serait un meurtre. Il n'a pas travaillé seulement pour ses bois, pour ses champs et pour les habitants de Moulins. D'ailleurs, il a quelques connaissances à Paris, des amis de collège dont quelques-uns sont riches, mènent un genre de vie très-brillant, et peuvent lui procurer les moyens les plus agréables de satisfaire en peu de tems sa curiosité. Il songe cependant à sa petite cousine Emilie, et lui écrit ; il la prie de n'être point inquiète, lui dit qu'une affaire très-importante l'a forcé de faire un voyage à Paris ; mais que cette absence sera de courte durée. Il lui parle de son amour, et lui promet une éternelle fidélité.

Cette lettre écrite, il se fait conduire chez le jeune Charles de Fouville, l'un des compagnons de son enfance. Fouville est un jeune homme fort riche, fort élégant, d'une jolie tournure, et très-répandu dans le grand et beau monde. Il accueille Eugène avec le plus vif empressement, et lui demande par quel heureux hasard on le voit à Paris. Eugène lui raconte l'histoire de la succession. Excellente aventure ! dit Charles, en riant ; c'eût été bien dommage, en vérité, qu'un garçon de ton mérite n'eût pas de fortune ! Du caractère dont je te connais, tu feras bon usage des bienfaits de la Providence.

Fouville donnait ce jour-là un déjeuner ; il invite Eugène, qui bientôt voit arriver une douzaine de jeunes gens à la mode. Le déjeuner est excellent, les vins exquis, la conversation très-enjouée. C'est à qui fêtera l'ami du jeune Amphitryon ; c'est à qui lui servira de *cicerone* dans les excursions qu'il médite. Eugène est dans le ravissement. Quel ton agréable et léger ! quelles manières aimables

et franches ! quelle complaisance ! Il se livre à toute la gaieté que lui inspire cette société brillante. Charles lui demande de quelle manière il compte employer ses fonds et manger son revenu. Eugène fait part aux jeunes convives de son projet d'acheter une belle terre, de son mariage prochain, et de l'agréable surprise qu'il veut causer à sa petite cousine. Tout le cercle partit à la fois d'un bruyant éclat de rire.—Parbleu ! mon cher, tu es bien de ton village, lui dit Fouville, et tu mériterais bien que ton parent revint de l'autre monde pour te reprendre une succession dont tu veux faire un usage aussi ridicule. Quant à moi, je crois de mon devoir de t'empêcher de faire une sottise et d'épouser une jeune personne sans fortune. N'as-tu pas de honte ! un homme comme toi s'enterrer au fond d'une province, avec ta figure, ton esprit et tes talens ! A propos de talens, continue Fouville je t'ai vu grand amateur de poésie. Au collège, tu tournais fort joliment des vers. Eugène avoue qu'il a toujours conservé ce goût, et qu'il lui doit les moments les plus heureux de sa vie. Charles le prie de leur réciter quelque morceau de sa composition ; et le bon Eugène, après s'être fait tirer l'oreille, cède à cette invitation. Les vers qu'il récite sont applaudis avec le plus vif enthousiasme. Le méritaient-ils ? je n'en sais rien, et je ne m'y connais guères ; mais j'ai toujours eu une mince idée des succès de société. — Allons, allons, lui dit son ami, tu restes à Paris ; un homme comme toi est fait pour vivre dans la capitale ; c'est le centre du bon goût. L'imagination s'épuise dans la solitude ; à Paris, c'est une source féconde dont les trésors se renouvellent sans cesse. — Nous vous ferons connaître les gens de lettres les plus distingués, lui dit l'un des convives.—Si vous avez envie de faire imprimer un recueil, dit un second, j'ai pour amis les critiques les plus célèbres.—Pour votre comédie lui dit un troisième, c'est

moi qui m'en charge. Je connais tous les acteurs et toutes les actrices du Théâtre Français ; ils font tout ce que je leur demande ; et d'après l'échantillon que nous venons de voir de votre talent, vous irez fort loin.—Je connais beaucoup Picard, dit l'un.—Et moi Duval, dit l'autre.—Je suis intimement lié avec Etienne, dit un troisième.—Andrieux, dit un quatrième, me communique toutes ses productions avant de les livrer au public. Enfin tous ces messieurs se trouvent avoir un homme à talent pour ami. Un homme à talent est l'ami de tout le monde.

Après le déjeuner, les jeunes gens montent sur de jolis chevaux, et vont faire une promenade au bois de Boulogne. Eugène est de la partie ; Fouville lui a prêté son plus beau cheval.

Ce cercle brillant et joyeux ne se sépare point de toute la journée. Eugène a déjà vu une partie des objets les plus curieux de Paris, il a passé la soirée au spectacle, et presque toute la nuit au bal, où il a vu des beautés bien supérieures à sa petite cousine Emilie, déployer des grâces qu'elle n'a pas.

Le lendemain assez tard, au moment où il vient de se lever, Charles entre dans sa chambre.—Eh bien, mon cher, que penses-tu de ta journée ?—J'en suis enivré.—Avoue que Paris est un séjour charmant.—Délicieux.—Et tu vas le quitter dans huit jours ?—Non, non, je suis déterminé à rester encore deux mois avec vous, —Bon ! et ta petite cousine Emilie, que dira-t-elle de cette longue absence ?—Oh ! je lui écrirai.—Elle te grondera.—Nous nous reconcilierons —Et puis vous vous marierez. Pauvre Eugène ; en vérité tu me feras rire, si tu ne me ferais pitié, avec tes amours de province.—Mes amours de province ? ah ! si tu connaissais Emilie !—Je la connais assez pour me moquer de toi : a-t-elle les grâces de madame de Rémilly que tu as vue hier au bal ?—Non, mais. . . —Danse-t-elle comme madame d'Erge-

ville ?—Non, mais. . . —Se met-elle avec autant d'élégance et de goût que la jolie mad. de Jenissac ?—Non, cependant. . . —Chante-t-elle comme madame d'Hermini ?—Oh non ; mais sa voix. . . —Allons donc, sa voix ! ne parlons plus de cet enfantillage. Tu étais amoureux, je le conçois ; en province on n'a rien à faire, et l'oïveté est la mère. . . . du ridicule. Je veux te parler d'une affaire plus importante, du placement de tes fonds. Tu voulais acheter une terre : c'est un projet extravagant. Il y a ici mille manières bien plus avantageuses de placer son argent. Nous trouvons des banquiers très-solides qui prennent le nôtre à un intérêt fort raisonnable. Avec sept cent mille francs je me fais fort de te procurer quarante mille livres de rente. Point de frais, point d'impôts, point de réparations, point d'embarras, c'est délicieux ! On n'achète une terre que lorsqu'on a le projet de s'enterrer. Je vais te conduire chez mon banquier, M. Corsanges ; c'est un fort honnête homme ; j'ai placé sur lui des sommes considérables, et je n'en ai jamais été dupe. Eugène approuve le plan que Charles lui propose.—Ce n'est pas tout, continue Charles ; il faut te mettre au niveau des gens riches. Tu as de la fortune, c'est pour en jouir. Il te faut des domestiques, un équipage dans le dernier goût. Pendant le séjour que tu feras à Paris, et qui durera, j'espère, plus long-tems que tu ne l'as projeté, il faut que tu tiennes ce qu'on appelle un bon ménage de garçon ; c'est le moyen d'attirer chez soi la meilleure compagnie, et d'être admis dans son sein ; c'est le moyen de voir les gens de lettres et les artistes. Je te conduirai dans les meilleures maisons de Paris ; tu donneras des fêtes ; toutes les portes te seront ouvertes, et tu meneras le genre de vie le plus agréable.

Eugène ne trouve pas une objection contre des conseils aussi sages. Il se livre à l'expérience de son ami, place son argent sur M. Corsanges,

et fait l'acquisition d'un charmant équipage. Il est enivré de sa situation nouvelle. Admis dans les cercles les plus brillans, dirigé par Charles qui taille en grand, et qui d'ailleurs passe pour un homme de goût, il donne des fêtes qui ne laissent rien à désirer. Il prie, à dîner un grand nombre de gens de lettres; il leur lit ses vers au dessert, et ses vers sont trouvés admirables. Il invite aussi des acteurs, leur lit sa pièce, et reçoit des applaudissemens dont la sincérité n'est pas suspecte : il a grisé ses juges, et, comme dit le proverbe, *in vino veritas*.

Eugène est au comble du bonheur, recherché, prôné, fêté; une multitude de goûts, de penchans qu'il ne se connaissait pas, se développent par la facilité qu'il trouve à les satisfaire. La soif du plaisir et la vanité, mère de toutes les folies, l'entraînent à qui mieux mieux vers sa ruine. La pauvre petite cousine Emilie est oubliée. Comment aurait-il pu garder son souvenir, au moment des plus brillans succès; au moment où sa comédie vient d'être reçue avec les plus vifs applaudissemens; au moment où son recueil de poésies fugitives, approuvé d'avance par tous les gens de goût, va paraître aux yeux du public, enlever tous les suffrages, et le placer au rang de nos poètes les plus agréables? Quelle perspective à vingt ans, lorsque les séductions du luxe, du plaisir et de l'amour-propre ont encore tout l'attrait de la nouveauté!

Il est vrai que le bonheur dont jouit Eugène lui coûte un peu cher: les fêtes ont un peu dérangé ses finances; il aurait vu dans un an disparaître une grande partie de sa fortune, si le jeu n'était venu à son secours. Il est heureux, il gagne des sommes considérables, et se promet bien de suivre cette veine de prospérité. Mais quel bonheur dure toujours? La vie humaine est un jeu de hasard: tout est chance dans ce monde, tout dépend d'un coup

de dé, et l'homme ne cesse de jouer qu'en cessant de vivre.

Une nuit funeste fait perdre au bon Eugène beaucoup plus d'argent qu'il n'en a gagné dans six mois. La veine épuisée dévore à mesure tout l'or de celui qui veut en tirer quelques paillettes. Eugène, en quinze jours, a perdu plus de cent mille écus. Cette perte lui fait ouvrir les yeux, il revient de son éblouissement, et se reproche son extravagance. Avec ce qui lui reste, il peut être encore riche en province, quoiqu'il ne le soit plus assez pour acheter cette belle terre, premier objet de ses désirs. Mais comment se décider à s'éloigner de Paris dans le moment où il est recherché de tout le monde, dans l'instant où ses poésies vont paraître; où sa première comédie va être représentée sur le Théâtre Français? On ne renonce pas si facilement à ses goûts, à ses plaisirs, aux jouissances de la vanité, et surtout à ses espérances.

Enfin, le Recueil est publié. Eugène est allé voir tous les critiques; il leur a donné le dîner le plus exquis. Son ouvrage est recommandé aussi bien qu'ouvrage puisse l'être; mais les ingrats journalistes n'ont pas eu l'esprit d'y voir même les traces du talent. Leurs oreilles, peu sensibles et peu délicates, n'ont pas trouvé dans de si jolis vers le moindre sentiment de l'harmonie. Il ose dire, les barbares, que ces vers là sont de la prose rimée, encore, encore..... pas trop bien rimée. Il est vrai qu'ils ont dit tout cela avec toute la politesse, tout le ménagement possibles; ils ont rendu justice à l'esprit de l'auteur, et se sont plaints seulement de ce qu'il l'avait réservé pour une meilleure occasion. Eugène est furieux. Il attend, avec une vive impatience, que le succès de sa comédie le venge de ces insolens.

Il est enfin arrivé ce grand jour, où sa réputation littéraire ne sera plus douteuse; on va jouer sa comédie; sa cabale est prête, ses amis sont rassemblés en grand nombre. Il

a donné vingt dîners splendides pour s'assurer du succès de cette première représentation, si importante pour sa gloire. Il a envoyé cent bouteilles de *Madère sec* à un critique renommé ; il a joint à cet envoi un beau vase en argent, dont le couvercle est surmonté d'un oiseau, qui, les ailes déployées, semble tout prêt à prendre l'essor. Les acteurs sont dans les meilleures dispositions, et déjà l'on applaudit que la toile n'est pas encore levée. Tout présage le plus brillant succès, et ce présage sans doute n'eût pas été démenti, si, dès le second acte, un ennemi secret de l'auteur ne s'était emparé de l'esprit du plus grand nombre des spectateurs, et n'eût formé contre l'ouvrage une cabale furieuse, à laquelle la pièce ne put résister. Cet ennemi, qui joue au pauvre Eugène un tour aussi perfide, est l'ennemi juré de presque tous nos auteurs tragiques et comiques, c'est l'Ennui. Dès la première scène, il s'établit dans le parterre, il souffle de tous côtés l'impatience et la révolte. On commence par bâiller ; puis les murmures, puis les sifflets, mêlés de tumultueux éclats de rire, se font entendre de toutes parts. La cabale des amis est réduite au silence ; les acteurs troublés oublient leur rôle, et finissent par baisser la toile.

La douleur d'Eugène est facile à concevoir. Voilà toutes les illusions de son amour-propre détruites, toutes ses espérances dissipées. Gloire et fortune, tout lui échappe à la fois. Le lendemain, les journaux achèvent d'accabler l'auteur infortuné : le seul journaliste qui, dans ce concert de sanglantes critiques, cherche à le dédommager de sa chute, est celui à qui la veille il envoya ce beau vase d'argent surmonté d'un oiseau. Le censeur reconnaissant fait le plus bel éloge de la pièce, quoiqu'il ne l'ait pas entendue. Il tonne contre l'injustice du parterre, contre l'indécence et l'effronterie de la cabale. Je me souviens que cet article commen-

çait par ces mots : *C'est un oiseau bien rare qu'une bonne comédie en cinq actes, etc.*

Eugène, après un échec aussi affligeant, ne songe plus qu'à s'éloigner de la capitale, sans dire adieu à ses nombreux amis, dont il redoute par-dessus tout, les consolations. Il forme le projet de réaliser les fonds qui lui restent, et de se retirer dans une province éloignée, où son nom même ne soit pas connu. Il va chez son banquier, pour lui redemander son argent. C'est là que l'attend un nouveau coup de foudre plus terrible que le premier. Il apprend que l'honnête M. Corsanges vient de partir dans la nuit, et qu'il fait une banqueroute complète, après avoir emporté la fortune d'une quantité de familles qui lui avaient donné toute leur confiance.

A cette nouvelle, Eugène reste comme anéanti. Il remonte dans sa voiture sans dire un seul mot. Rentré dans son appartement, il se livre à toute sa douleur. Il a des dettes ; son mobilier, sa petite terre du Bourbonnais, suffiront à peine pour les payer. Il se voit sans ressource, obligé de solliciter les secours de la pitié, après avoir reçu les hommages de la flatterie. Dans les premiers transports de sa fureur, il vole chez le jeune Fouville, son conseiller perfide. C'est lui qu'il accuse de sa ruine, il brûle d'en tirer vengeance. Mais, en arrivant chez Charles, il le trouve lui-même désespéré. Ce jeune étourdi, victime comme lui de son imprudence et de sa légèreté, avait placé presque toute sa fortune entre les mains de M. Corsanges. Le malheur de Charles désarme Eugène.

Il sort et dirige ses pas vers l'hôtel d'un homme en place qui jouit d'une grande fortune et d'un crédit très-étendu. Cet homme était un de ses amis, et lui avait cent fois offert ses bons offices. Eugène lui fait part de sa déplorable situation, et le prie en grâce de lui procurer quelque moyen

d'existence. " Je puis vous occuper utilement pour vous et pour moi, lui dit cet ami généreux ; j'ai beaucoup de dépêches à faire, c'est vous qui vous en chargerez, mais sous une condition : c'est que vous ne les mettez pas en vers.

Il rentre chez lui, dévoré d'un sombre chagrin ; il n'avait tenu qu'à lui d'être riche, heureux et considéré ; le voilà critiqué, sifflé, bafoué, ruiné. Que faire ? que devenir ? C'est alors que l'image de sa petite cousine Emilie vient s'offrir à sa pensée. Pour ajouter à son malheur, ce premier amour qu'elle lui avait inspiré vient de renaître dans son cœur avec plus de force que jamais. " Emilie ! chère Emilie ! se dit-il, pourquoi n'ai-je pas suivi le premier mouvement de mon cœur ? il m'entraînait vers le bonheur en m'entraînant vers toi. De folles passions m'ont égaré. De quel front oserai-je me présenter devant toi, femme adorée ! quels reproches n'ai-je pas mérités ! que tu dois me mépriser ! . . . ah ! je ne puis supporter cette idée. Je ne puis survivre à la perte de ton amour, de ton estime, de mes espérances, de mon honneur. Je n'ai plus qu'un seul parti à prendre, celui de m'arracher une vie que je traînerais dans l'opprobre, les regrets et la misère. . . . A ces mots il ouvre son secrétaire, et saisit un pistolet ; il va se brûler la cervelle, quand la porte de son cabinet s'ouvre tout-à-coup. Il entend pousser un cri, il tourne les yeux, et voit sa petite cousine Emilie elle-même qui vole vers lui le désarme, et tombe évanouie dans ses bras.

Je ne dépeindrai point la joie et l'étonnement d'Eugène. Bientôt Emilie ouvre les yeux, les porte sur son amant avec un doux sourire, et lui dit : Tute repens, tout est pardonné. Eugène est à ses genoux ; il baise et baigne de larmes les jolies mains qu'elle lui abandonne ; et, lui racontant l'histoire de sa brillante fortune et de ses extravagances, à commencer

par les châteaux en Espagne qu'il avait faits à la chasse, jusqu'au moment de sa ruine complète, il implore mille fois un pardon qui vient de lui être accordé.

L'indulgente Emilie savait par cœur toutes les folies de son cousin. Quelque tems après le départ d'Eugène pour Paris, elle avait écrit à une amie intime qu'elle avait dans la capitale, et qui l'informait soigneusement de toutes les démarches du jeune étourdi. " J'étais sans cesse occupée de vous, lui dit-elle. J'avais l'espoir que vous reviendriez un jour de toutes vos erreurs. Tant que vous avez été dans une situation brillante, je me suis bien gardée de troubler vos plaisirs et vos illusions : mes lettres ou ma présence vous eussent reproché quelque chose, et les passions n'aiment pas les reproches. Mais lorsque j'ai su que vous aviez perdu la meilleure partie de votre fortune, quand j'ai vu dans les journaux la critique de vos ouvrages et la chute de votre pièce, je me suis dit : il est malheureux, volons à son secours. M. de S***, l'un de mes oncles, était à la veille de partir pour Paris ; il m'offre une place dans sa voiture, me dépose en arrivant chez mon ami qui loge heureusement dans cette rue, et prend lui-même un appartement dans un hôtel encore plus voisin de vous ; il apprend ce matin la banqueroute de Corsanges ; seul il m'en parle ; nous accourons ici ; vous étiez sorti, nous dit-on, et nous prenons le parti de vous attendre. De ce cabinet nous avons tout vu, tout observé. Heureuse de vous avoir arraché au désespoir le plus funeste, je voudrais faire plus, Eugène, je voudrais vous rendre vous-même au bonheur. Vous savez que je n'étais pas riche ; cependant ma fortune a pris un peu d'accroissement depuis votre départ du Bourbonnais. Une parente m'a laissé quelque chose en mourant. Je vous offre de partager avec moi ce que le ciel a bien voulu me donner, si toutefois ce cœur qui

n'a point changé peut vous dédommager des biens que vous avez perdus.

A peine Eugène avait-il eu le tems de se jeter aux pieds d'Emilie, et de lui bégayer une réponse dictée par la reconnaissance et le plus tendre amour, qu'il vit sortir du cabinet M. de S*** qui jusque-là n'avait pas voulu troubler les premiers transports des deux amans. Il les conduisit tous deux chez l'amie de sa nièce, et, quelques jours après, leur mariage fut célébré sans aucun appareil ; l'amour et l'amitié firent tous les frais de la noce, et dès le lendemain les deux jeunes époux reprirent le chemin du Bourbonnais.

Ils n'étaient plus qu'à quelques lieues de Moulins, lorsqu'ils furent surpris par la nuit. Les ténèbres devenant insensiblement plus épaisses. Emilie craignit de continuer plus long-tems sa route dans des chemins que le postillon pouvait à peine distinguer. Elle manifesta le désir de s'arrêter jusqu'au lendemain dans la première ferme. Le postillon exécute cet ordre et après quelques minutes il entre dans la cour d'une vaste métairie. Eugène et Emilie demandent au fermier de vouloir bien leur donner à souper et à coucher pour cette nuit. Les bons babitans des campagnes sont hospitaliers ; le fermier et la fermière s'empressent d'offrir aux voyageurs un souper frugal ; puis on leur donne une chambre dans laquelle est un bon lit. Ils se couchent, après s'être entretenus quelque tems de la bonhomie et de la cordialité de leurs hôtes. Chère Emilie, dit Eugène ! que j'aime une vie simple et tranquille ! Vois ces bons fermiers ; comme ils ont l'air heureux ; ils ne sont pas riches, mais ils ont le nécessaire, et peuvent encore donner l'hospitalité. Je travaillerai comme eux, et près de toi je serai plus heureux dans la médiocrité, que je ne l'étais sans toi au milieu de toutes les superfluités de l'opulence. Emilie sourit ; un doux sommeil ferma bien-

tôt leurs yeux, et ils ne se réveillèrent qu'à huit heures du matin.

Après s'être levés, les deux époux sortent de la ferme. Emilie a manifesté le désir de faire une petite promenade à pied aux environs de cette belle métairie. A peine sont-ils sortis de la cour du fermier, qu'ils entrent dans une autre cour d'une vaste étendue, et plantée d'arbres magnifiques. Eugène aperçoit à droite et à gauche de belles avenues d'ormes, et à peu de distance un château fort élégamment bâti.—Ah ! ah ! dit-il, quelle est cette jolie terre ?—Ce pays est riant, dit Emilie.—Il est délicieux, répond Eugène. De beaux arbres, des eaux pures et abondantes, une charmante perspective..... Cette habitation est un séjour enchanteur. Ah ! ma chère Emilie ! voilà ce que j'aurais dû t'offrir si....—Ne rappelons point le passé, dit Emilie ; nous nous aimons, nous sommes réunis, nous n'avons rien à regretter. Eugène est curieux de visiter l'intérieur du château. Il rencontre un domestique et lui demande si les maîtres de cette maison l'habitent en ce moment.—Pas encore, lui répond le domestique, mais nous les attendons ; si vous le désirez, monsieur, il vous est permis d'entrer.

On les conduit dans un salon fort bien meublé. Emilie fait asseoir Eugène sur une ottomane ; le jeune homme promène un œil admirateur sur l'ameublement, sur les glaces, et répète à plusieurs reprises : Quel est donc l'heureux propriétaire de ce joli château ?—Et si c'était toi ? lui dit Emilie.—Je suis curieux de le connaître, poursuit Eugène, sans avoir l'air d'entendre le peu de mots qu'Emilie a prononcés ; comment se nomme-t-il ?—Eugène de Croizerolles, répond Emilie, en fixant les yeux sur les siens, pour saisir tout ce qui se passe dans son âme, et elle répète encore son nom ; Eugène se tait. Il interroge à son tour les yeux d'Emilie. Il ne peut concevoir que ce parc, ces avenues, ces bois, ces

prairies, cette ferme, puissent appartenir à sa femme ou à lui. Si cependant Emilie plaisante, il trouve le jeu bien cruel. Quelque coupable qu'il ait été, il la croyait trop généreuse pour le punir de cette manière. Il hésite encore : une larme roule dans ses yeux. Mais Emilie ne l'a pas plutôt aperçue, qu'elle se jette dans ses bras. Oui, mon cher Eugène, lui dit-elle, oui, tout ceci t'appartient, puisque mon amour te le donne. Deux mots feront cesser ton étonnement. Tu sais qu'avant ton départ pour Paris, madame d'Orban, ma tante, m'avait fait appeler auprès d'elle. Sa fille unique était dangereusement malade, et ma tante était dans de violentes inquiétudes pour un enfant qu'elle idolâtrait. Malgré tous mes soins et ceux de sa mère, ma jeune cousine mourut. Ma pauvre tante, qui ne respirait que pour elle, n'avait cessé de pleurer et de veiller pendant la longue et dangereuse maladie qui venait d'emporter ce qu'elle avait de plus cher au monde ; elle ne tarda pas à suivre sa fille au tombeau. Madame d'Orban avait une grande fortune ; touchée de mes soins et de mon attachement, elle m'a fait sa légataire universelle. J'ai vendu ses biens, qui m'éloignaient d'un pays où j'ai reçu le jour, où mon amour pour toi a pris naissance, et j'ai acheté cette jolie terre, avec l'espoir de te l'offrir. Pardonne si

le plaisir de la surprise que j'ai voulu te ménager. — Ne parle point de pardon, mon Emilie, interrompt Eugène. Tu n'as pas voulu m'affliger, je le sais. A qui la faute, enfin, si cette surprise ne pouvait manquer d'avoir pour moi un peu d'amertume ? Ma punition est bien légère ; plutôt au ciel qu'en voulant te ménager une autre surprise, je ne me fusse pas attiré d'autre châtement ! Pendant un moment, son front s'obcurcit encore ; mais, reprenant bientôt sa sérénité : Non, dit-il, non, je ne suis point jaloux, ma chère Emilie. Ce triomphe t'appartenait. Toi seule tu méritais de réaliser ces projets rians que j'avais su former, et que des passions développées subitement par une prospérité inattendue, m'ont empêché d'exécuter ! Que d'amour ! quelle générosité ! quelle délicatesse ! Et j'avais pu Brisons là, mon ami, interrompt vivement Emilie. Bien d'autres à ta place n'auraient pas été plus sages que toi. J'ai toujours ouï dire que *les beaux projets, formés dans l'infortune, étaient souvent démentis par la prospérité.* — Et moi, dit Eugène, en l'embrassant de nouveau, je sens qu'on a bien raison lorsqu'on dit que le hasard peut vous procurer une fortune brillante, mais qu'un bonheur pur et durable ne peut nous être offert que par la vertu.

EXTRAIT D'UNE LETTRE

DU DOCTEUR EHRENBURG,

Ecrit le 27 Novembre 1821, de sa tente près de EH-SUAN, dernière Ville de la Frontière méridionale de l'Egypte et adressée à M. le Docteur Koreff.

Nous vous adressons quelques lignes pour vous faire part de nos démarches et de nos recherches. L'occasion qui s'offre à nous de faire passer des lettres au Caire est trop pressante pour nous permettre d'envoyer à S. Exc. le prince grand-chancelier notre troisième rapport. Nos premières écrits sont partis du Caire, le 30 Mars, et doivent parvenir par la voie d'Alexandrie et de Livourne. Nous espérons pouvoir, à notre arrivée à Dongola, remplir le devoir si honorable pour nous, de tenir S. Exc. au courant des principaux événemens de notre voyage.—Je supprime les circonstances qui ont contribué jusqu'ici à rendre notre séjour en Egypte assez désagréable. Nos plus grands ennemis ont été, pour moi, une fièvre nerveuse très-violente, et pour nous deux des ophthalmies, qui ont duré plusieurs mois. Cependant, quoique deux de nos compagnons soient morts; quoique trois autres, qui les avaient remplacés, aient perdu courage et nous aient quittés, nous conservons notre fermeté et nous nous avançons avec prudence.—Comme vous nous avez surtout recommandé les recherches sur les poisons connus en Egypte, nous avons déjà desséché les feuilles des plantes vénéneuses les plus connues dans ce pays.—Nous avons recueilli avec soin dans des flacons le suc de celles de ces plantes qui sont *laiteuses* (milchenden). Nous avons aussi recueilli le suc d'un vert jaunâtre extrait des dents venimeuses du Cerastes, du Naja-Haje, et nous avons commencé à conserver les dards du scorpion et les vessies qui servent de réceptacle au poison.—Voici un

fait digne d'être connu : une *mygale*, qui ressemblait pour la grandeur au *M. avicularia*, mais en différait par plusieurs caractères distincts, à peine morte, exhala une odeur et un *feu bleuâtre* tellement forts, qu'elle en éclaira et remplit une salle vaste et bien aérée. Quant aux scorpions, nous en avons jusqu'à présent trouvé huit sortes différentes, dont cinq dans le désert de Lybie et près d'Alexandrie, et la plus grande sur les frontières de la Barbarie, près de Gasi Choltrebie. Nous en avons rencontré trois autres espèces, du Caire jusqu'à Essüan. Tous ces scorpions sont jaunes, tirant sur un brun noir, et nous avons eu occasion de les examiner assez bien. Ceux que l'on trouve dans la Haute-Egypte passent pour les plus venimeux ; et comme celui que nous avons désigné sous le nom de *Scorpio* (Buthac) *Cahirismus* est le plus grand, et le plus commun, il est probable que toutes les relations ne se rapportent qu'à lui.—Un Franc, M. Rufeau ou Rousseau, qui s'occupe de rechercher les antiquités égyptiennes et de prendre des copies d'objets d'histoire naturelle, à Luxos, près de Thèbes, nous racontait qu'une de ses jeunes négresses venait de mourir des suites d'une piqure de scorpion, au milieu des plus cruelles douleurs, et que, depuis peu de tems, il avait eu connaissance de plusieurs faits du même genre. Moi-même, quoique j'eusse déjà pris avec de grandes précautions plus de cent de ces animaux dans mes mains, j'ai été dernièrement blessé au doigt par l'un d'eux. Au moment de la piqure, j'éprouvai une douleur péné-

trante qui m'ébranla comme une étincelle électrique. Quoique je ne négligeasse pas de sucer aussitôt avec force la blessure jusqu'à l'apparition du sang, le sentiment de la douleur devint plus vif, après quelques minutes. Je bandai fortement le doigt. Les douleurs, qui continuaient toujours, s'étendirent peu à peu jusqu'à la jointure de la main, et bientôt jusqu'au coude, dans la partie intérieure du bras, et se fesaient sentir comme une crampe. Au bout d'une heure, je n'éprouvai cette vive douleur qu'à la place de la blessure, dont les alentours commencèrent à s'enfler. Après trois heures, il ne restait plus dans le doigt qu'une sensation d'engourdissement, qui disparut le jour suivant. J'ignore si une disposition au sommeil que j'éprouvai le soir était causée par cette blessure ou par un catarrhe qui se déclarait.— Nous fûmes témoins d'un autre événement du même genre, au village de Saulin, province de Tajum. Un soir, le Kaimakahn entra dans notre appartement, poussant des cris, et

demandant du secours. Il avait été piqué par un animal venimeux et souffrait de fortes douleurs. Le docteur Hemprich fit, à l'endroit blessé du doigt, une incision, et banda le doigt, qui saigna abondamment. Le lendemain, le blessé se trouva complètement guéri. Nos recherches sur le scorpion, auteur de la piqûre, furent infructueuses. Il paraît qu'en général la piqûre de scorpion est plus dangereuse pour les enfans que pour les hommes faits.—Lorsque les Arabes rencontrent des serpens ou des scorpions, ils les retiennent avec un bâton ou quelque autre instrument, puis brisent leurs dards avec des pierres ou avec un couteau. Jamais nous n'avons vu dans les mains d'un Arabe un animal venimeux non mutilé, c'est pourquoi lorsque des *schlangensänger* (avaleurs de serpens) ou autres Arabes nous apportaient de ces animaux, nous ne les avons presque jamais conservés dans l'esprit de vin.—Nous nous occupons de rassembler des détails sur ces divers objets.

VIE DE BOUDDHA.

(Conclusion.)

UNE autre fois un puissant roi de la race des *Makha-Ransa* vint visiter en cérémonie le saint, lui présenta les huit joyaux, et lui adressa ces paroles : “Souverain, dont la puissance est sans bornes, grand héros qui a vaincu toutes les tentations, nous te prions de vouloir, par tes instructions salutaires, faire avancer le bonheur de l'humanité.”—Mais cette prière ne le persuada pas non plus, jusqu'à ce que *Khourmousta-Tangri*, accompagné de trente-trois princes des génies, se présentât devant lui pour l'adorer. En lui remettant un *Doung**, il lui

dit : “Inventeur du remède le plus efficace et de l'eau du salut, délivre enfin de leur misère tous ceux qui sont créés pour souffrir, et fais retentir tes instructions célestes pour les humains ensevelis dans un profond sommeil.” Cinq disciples de *Bouddha* qui se trouvèrent présens, savoir ; *Djanchi-Godinia*, *Datol*, *Langba*, *Mingtsan* et *Sangdan*, furent saisis d'étonnement et s'écrièrent : “La sainteté de notre maître est véritable, fêtons-lui notre première adoration.” C'était le moment de leur épreuve ; ils fixèrent leurs yeux sur sa face pour se convaincre de sa sainteté. *Djanchi-Godinia* fut le premier dont la foi vainquit tous les doutes ; il

* *Doung* est une grande coquille de mer, qui sert d'instrument musical dans les temples des Bouddhistes.

tomba à genoux et adora son maître en lui rendant les honneurs divins, et en faisant neuf fois le tour de sa tente. Son exemple entraîna les quatre autres disciples, ils adorèrent tous *Chakia-mouni*, se présentèrent devant lui en disant : “ Si tu es le “ plus saint de tous les hommes, “ daigne t’asseoir sur le trône des “ saints des tems passés, qui est “ établi à *Warnachi*, et commence “ ta vocation d’instituteur universel.” Une majesté divine rayonna alors sur la face du saint ; et il se décida de céder à leurs instances. De suite il se transporta à *Warnachi* pour y faire son entrée. Trois fois il fit le tour de cet endroit avant de monter, absorbé en contemplation, sur le trône d’*Ortchilongi-ebektchi bourkhan*, d’*Altan-tchidaktchi* et de *Gerili-Sakiktchi*, qui étaient les fondateurs et princes des trois époques religieuses antérieures. A cette occasion on établit la place sacrée du trône primitif de tous les saints.

Chakia-mouni resta d’abord inconnu, et se voua aux préparatifs pour son nouvel état. Accompagné de ses disciples, il se rendit au bord de l’Océan, traversa les déserts, et récita en secret les conjurations nécessaires.

Les grands de l’empire venaient le visiter lorsque avec ses disciples il se trouvait dans leur voisinage. Un jour, deux marchands passèrent près de lui avec une caravane de cinq cents éléphants chargés ; lorsqu’ils aperçurent *Chakia-mouni*, ils lui présentèrent des vases d’or et d’argent remplis de pierres précieuses, et dirent en l’adorant : “ Seigneur, “ nous sommes une caravane marchande de cinq cents personnes, “ fais-nous la grâce de nous communiquer les prières que nous “ devons réciter pour notre bonheur, “ et pour la réussite de notre entreprise.” Il accomplit leur demande, leur écrivit des prières pour le bonheur, et leur communiqua son premier ouvrage contenant des demandes et des réponses sur l’astro-

nomie, et les vingt-huit signes du Zodiaque. Alors il se rendit à *Warnachi*, où il exposa sa doctrine au milieu d’une foule innombrable d’auditeurs de toutes les classes.

Dans la première année de son état de précepteur du genre humain, le 4^e jour du mois moyen de l’été, *Chakia-mouni* instruisait ses cinq disciples sur l’origine et la nécessité de la foi, en leur disant : “ L’état “ universel de misère, c’est-à-dire le “ monde humain est la première “ vérité ; le chemin du salut est la “ seconde vérité ; la tentation et la “ séduction qu’on y rencontre sont “ la troisième ; et la manière de les “ combattre et de les vaincre est la “ quatrième.” Sur ces quatre vérités il leur donna l’explication suivante : “ Dans le cours de la vie humaine, “ aucun moment de plaisir ne peut “ être égalé à la vérité ; aussi je “ nomme ce monde un véritable état “ de misère, et la pratique des préceptes de la foi le plus grand “ bonheur. Considérez la quadruple “ condition de l’homme ; les peines “ de la naissance ; le cours de la “ vie jusqu’au pénible état de la “ vieillesse ; l’affliction d’être assujéti aux maladies, et l’amertume de la mort.—Quelle douleur “ l’homme ne souffre-t-il pas à la naissance ? Dans ce moment d’une “ peine inexprimable, il est privé “ de ses sens et suffoqué par des “ douleurs aiguës. Examinez après “ l’état misérable de l’homme, pendant le cours de sa vie jusqu’à la “ vieillesse ; la peau devient sèche, “ ridée et ressemble à du vieux parchemin, la chair qui couvre les os “ se sèche et se consume ; le sang “ même qui parcourt les veines diminue et perd de sa fluidité ; la “ stature si droite de son corps se “ courbe ; la faiblesse des yeux “ commence, et bientôt ils n’aperçoivent plus les montagnes qui “ s’élèvent devant eux ; le sens de “ l’oreille devient si dur qu’il n’entend pas même le son de la “ trompe ; la bouche perd ses dents,

“ et l'odorat disparaît. La diminu-
 “ tion des forces corporelles exige
 “ un bâton pour appui, et les facultés
 “ de l'âme se changent en distraction
 “ et en oubli, et disparaissent à la
 “ fin tout-à-fait, de même que le
 “ sens du goût se perd.—Considérez
 “ ensuite les maladies auxquelles
 “ l'homme est exposé pendant qu'il
 “ vit dans ce monde, à combien
 “ d'observations ne donnent-elles pas
 “ lieu ? Leur nombre monte à 420.
 “ Quelle misère de voir ses forces
 “ dépérir ! Hors d'état de se lever
 “ à volonté, et contraint d'être cou-
 “ ché, l'homme n'a pas même pour
 “ lors du repos. Souvent il lui
 “ paraît que le cœur lui a monté au
 “ gosier, et que l'intérieur du corps
 “ soit rempli de vent. La nuit lui
 “ semble plus longue que le jour, et
 “ un jour a pour lui la durée d'un
 “ mois. Les mets les plus exquis
 “ sont pour lui sans saveur comme
 “ du bois, et les meilleurs coussins
 “ lui paraissent des épines ; le blanc
 “ des yeux devient jaune, et le rouge
 “ de la peau et du sang prend une
 “ couleur bleuâtre. Intérieurement
 “ il commence à devenir son propre
 “ ennemi, le sentiment de sa misère
 “ augmente son découragement et
 “ son affliction, lorsqu'il s'écrie en
 “ soupirant : Hélas ! quand serais-je
 “ délivré de ces maux ! — Voilà
 “ l'homme gémissant de douleurs
 “ inouïes, et étendu comme un pois-
 “ son privé de son élément, et jeté
 “ sur le sable brûlant.

“ La misère devient plus grande
 “ à l'approche de la mort. Alors
 “ vous êtes entouré de vos parens
 “ et amis, qui pleurent et se lamen-
 “ tent, et qui sont suffoqués par la
 “ douleur. Votre corps est étendu
 “ comme une montagne écroulée ;
 “ votre imagination voltige, sembla-
 “ ble à la flamme chassée par le vent,
 “ et des images terribles se présen-
 “ tent à vos yeux. Les forces vi-
 “ tales, qui diminuent d'un moment
 “ à l'autre, ressemblent à un terrain
 “ que les flots de l'eau emportent
 “ entièrement. La vie intérieure
 Tome IV.

“ s'évapore comme la fumée, le feu
 “ qui chauffe le corps s'évanouit, et
 “ toute la chaleur extérieure se
 “ resserre dans le centre ; le naturel
 “ jadis si fongueux ressemble alors
 “ à la lueur froide du ver luisant.
 “ Toute activité intellectuelle se perd
 “ peu à peu dans la matière, les
 “ signes extérieurs de la vie parais-
 “ sent promettre la plus longue du-
 “ rée ; mais l'époque est écoulée
 “ pendant laquelle les esprits vitaux
 “ devaient être répandus dans le
 “ corps, et ils quittent ses membres
 “ pour se concentrer dans un seul
 “ point.

“ Mais ce qui semblait être leur
 “ annihilation n'est souvent qu'une
 “ rude préparation, qui rend la vie
 “ semblable à une flamme privée de
 “ l'air extérieur. La destruction
 “ totale de la force vitale a différens
 “ degrés. En premier lieu sa trans-
 “ formation ressemble à l'ombre,
 “ quand la lune brille au ciel étoilé
 “ le plus clair ; de cette faculté
 “ sensitive momentanée elle passe au
 “ point de la faculté sensitive du
 “ *vide parfait*. De là elle entre
 “ dans l'état sensitif d'un rayon de
 “ soleil momentané, qui jette un
 “ éclat de couleurs élémentaires ; de
 “ cet état elle revient de nouveau à
 “ n'être qu'un point lumineux offus-
 “ qué par les nuages ; alors a lieu
 “ la dissolution et la destruction dé-
 “ finitive de toute qualité sensitive.
 “ Par cette triple contraction de la
 “ force vitale, les esprits vitaux qui
 “ ont leur demeure dans le cerveau
 “ et dans l'empire du nombril, se
 “ réunissent et se resserrent dans le
 “ cœur, pour s'y éteindre totale-
 “ ment.”

Tel fut le contenu principal de la
 première séance dans laquelle *Cha-
 kia-mouni* exposa le système de sa
 nouvelle religion à ses cinq disciples.
 Ce système se trouve entièrement
 dans le grand ouvrage, appelé en
 tibétain *Gandjour*, dont le nom si-
 gnifie *Instruction verbale*, et que ses
 sectateurs regardent comme la plus
 ferme colonne de sa doctrine. Il fut

écrit, par ses disciples, sous la dictée de leur maître, et consiste en 108 gros volumes. On y a joint encore 12 volumes de métaphysique, qui portent le nom de *Iam*, et qui furent composés pour les îles de la mer de l'Inde. Chaque volume du *Gandjour* est accompagné d'un autre contenant le commentaire; de sorte que le nombre de tous les volumes de cet ouvrage monte à 232, et alors il porte le nom de *Gandjour*. Ce corps immense exige pour son transport plusieurs chameaux. Il fut traduit en mongol par l'ordre de l'empereur *Khian-loung*, et imprimé en deux différens formats. On ne le vend pas sans une permission particulière, et le prix d'un exemplaire est de 1000 onces d'argent.

Chakia-mouni, prêchant à *Warna-chi*, soutint souvent des discussions théologiques avec les adorateurs du feu de la Perse, nommé *Ters* dans les livres mongols d'ancienne date. Ces *Ters* étaient les ennemis jurés de la religion indienne. A l'époque de la réformation faite par *Chakia-mouni*, les sectateurs de *Chiwa* se sentirent trop faibles pour combattre sa nouvelle doctrine; alors *Dewadat*, l'oncle paternel et grand ennemi de *Chakia-mouni*, se mit à la tête de ses antagonistes et adopta la croyance des *Ters*, qu'il tâcha aussi d'introduire à la cour de plusieurs petits princes de l'Inde. Il fit venir six des principaux docteurs de cette secte pour les opposer à son neveu, à une grande fête où tous les princes étaient assemblés, croyant renverser par leur aide la nouvelle doctrine de *Bouddha*; mais il échoua totalement contre la sagesse de l'homme-dieu. Les quinze rois présens à cette fête se réunirent tous les jours, depuis le premier jusqu'au 15 du premier mois; les six docteurs des *Ters* essayèrent dans ces assemblées d'attaquer et de vaincre *Chakia-mouni* par des moyens magiques. Sans les craindre, il triompha d'eux de la manière la plus glorieuse, par sa sagesse et par la seule force de

ses raisonnemens: de sorte qu'après quinze jours de discussion, le chef de ses adversaires fut contraint de se prosterner devant lui et de l'adorer; tous ceux qui étaient présens se levèrent et suivirent son exemple. Par cette dernière victoire sa gloire et sa doctrine se répandirent dans toute l'Inde. En mémoire de cet événement, ses sectateurs célèbrent, jusqu'à présent tous les ans, les quinze premiers jours du premier mois.

Les premiers préceptes de *Chakia-mouni* expliquaient son système sur la nature de l'homme. Ils étaient suivis des principes moraux qui font la base fondamentale de toute religion, parce qu'ils apprennent à vivre et à agir d'après les lois divines dans toutes les circonstances diverses, et qu'ils établissent une harmonie heureuse entre la nature et la société humaine. Il déclara à ses disciples que son âme avait déjà pénétré les dix premières lois fondamentales de l'humanité, à l'époque de chacune des trois époques antérieures de la véritable croyance. Il se glorifia d'être le premier des Brahmes, et le sage royal par excellence, qui avait passé par d'innombrables incarnations mondaines, et qui par sa propre force était parvenu à approfondir les principes de la foi véritable.

Il disait que le système de sa métaphysique existait déjà depuis les innombrables régénérations du monde et des planètes, et qu'il était fondé sur le principe que tout ce qui est créé et tout ce qui est pensé par l'homme rentrait finalement dans le vide et le néant. Les mêmes idées sont énoncées dans les propres paroles de *Chakia-mouni*, qui se trouvent conservées dans le livre intitulé *Ulligerun-dalai*. Le même ouvrage dit aussi que la masse des ossemens de ses corps, morts dans le péché pendant ses différentes incarnations, dépassait en grandeur des planètes entières; que la quantité du sang répandu, par les innombrables déca-

pitations qu'il avait subies pour peine de ses crimes, égalait celle des eaux de l'Univers. Que *Chakia-mouni*, ayant reconnu sa scélératesse, se prit lui-même en horreur, et qu'enfin il avait été illuminé par un esprit, qu'il appelle son maître. Ce fut lui qui l'instruisit d'une manière miraculeuse et avec des peines infinies, dans les premiers principes de la morale. Le saint suivit les conseils du maître, et, pour profiter de son instruction, il renonça à l'empire et au trône. Alors le maître lui dit : " Le disciple doit avoir assez de fermeté pour se sacrifier lui-même ; sans pénitences corporelles, aucune instruction ne peut prendre racine. Sa première pénitence consiste en ce que mille bougies allumées doivent être appliquées à son corps." *Chakia-mouni* consentit à se soumettre à cette épreuve ; et, pour détruire les suites de son impiété, il se coucha pour laisser planter sur son corps un nombre infini de mèches allumées. En même tems il pria humblement son maître de l'instruire auparavant, puisqu'il pourrait mourir dans les douleurs. Son maître lui communiqua alors les quatre thèses suivantes :

- " Les trésors peuvent être épuisés.
- " Ce qui est élevé est exposé à la chute.
- " Ce qui est réuni peut être dispersé.
- " Ce qui vit est assujéti à la mort."

Dans un moment *Bouddha* fut guéri de ses plaies, et son envie insatiable de s'instruire, nourrie par un nombre infini de maximes salutaires. Cependant cette envie ne le quitta pas, et bientôt il se soumit à une nouvelle pénitence, qui consista en ce qu'il se fit ficher un millier de clous dans le dos, pendant qu'il reçut l'instruction suivante :

- " Tout ce qui est visible doit périr.
- " Ce qui est créé est assujéti à une fin déplorable.
- " Toute croyance appartient au royaume du néant.

" L'Univers n'existe que dans l'imagination."

Le désir de s'instruire ne quitta pas encore le saint, qui se soumit à une troisième expiation en entrant dans un four ardent, comme son maître le lui avait prescrit. Deux des plus hauts génies le conduisirent par la main jusqu'à l'ouverture, et une troupe de mille autres anges éteignit de suite la flamme de neuf toises de hauteur, par une pluie de fleurs. Alors *Chakia-mouni*, absorbé en adoration et en humilité, reçut la troisième instruction, savoir :

" La force de la miséricorde établie sur des bases inébranlables.

" L'éloignement total de la cruauté.

" Une compassion sans bornes envers toutes les créatures.

" Une constance imperturbable dans la foi.

" Voilà les guides sur le chemin de la sainteté."

La quatrième et dernière épreuve à laquelle le disciple se soumit, était l'offre de faire le sacrifice de son propre corps ; le maître lui disait :

" Pour que mes doctrines ne soient jamais oubliées, elles doivent être écrites sur ta peau, avec un poinçon fait de tes os et trempé dans ton sang,"

Il sortit glorieux de cette épreuve, comme des autres, et pendant qu'il souffrait il reçut les maximes fondamentales de toute morale, qui sont les règles de la marche dans la plus parfaite connaissance de soi-même, savoir : 1^o De ne pas tuer ; 2^o de ne pas voler ; 3^o d'être chaste ; 4^o de ne pas porter un faux témoignage ; 5^o de ne pas mentir ; 6^o de ne pas jurer ; 7^o d'éviter toutes paroles impures ; 8^o d'être désintéressé ; 9^o de ne pas se venger ; 10^o de ne pas être superstitieux. Ces dix commandemens devinrent plus tard le principal fondement de sa nouvelle loi.

Bouddha, ayant répandu sa doctrine dans l'Hindoustan, disait, peu

de tems avant sa mort, qui arriva quand il était âgé de 80 ans, que cette doctrine existerait pendant 5000 ans; qu'alors il viendrait un autre homme-dieu, nommé *Maidari*, pour être le précepteur du genre humain. Pendant cette période, sa religion souffrirait des persécutions considérables, et ses sectateurs seraient obligés de quitter l'Inde pour se sauver dans les plus hautes montagnes du *Tibet*; qui deviendrait le pays et la résidence de la véritable croyance. De là elle devait se disperser dans le monde entier et parmi tous les peuples. La persécution, prédite par lui, arriva effectivement dans l'Hindoustan, quelques siècles après la naissance de J.-C.; les sectateurs de *Bouddha* se sauvèrent alors dans les montagnes du nord.

Au commencement du VII^e siècle de notre ère, le roi *Srong-bdzan-sgamboû**, régnait à *H'lassa* (Lahsa) dans le Tibet. Ce prince, qui avait quelques connaissances de la religion de *Bouddha*, envoya son premier ministre *Touomi Sambouoda* dans l'Inde, pour y étudier la doctrine de *Chakia-mouni*. Revenu au Tibet, ce ministre composa deux alphabets pour sa patrie, dont l'un se nomme *Kdzab*, et l'autre *K'char*. Il avait pris l'indien pour modèle.

Srong-bdzan-sgamboû fut reconnu pour être une incarnation de *Khomchim-Botisato*. Il plaça à *H'lassa* le principal temple du pays. Un autre, nommé *Boudd'ala*, fut

construit sur une très-haute montagne. Dans de beaux sites et aux bords des rivières, on établit des couvens et des écoles, parmi lesquels les plus célèbres sont celles de *Brè-boung*, *Djachi-Loumbo*, *Galdan* et *Sera*. D'autres temples entourés de villes et un grand nombre d'écoles, furent fondés dans le *Tangout* et dans le pays des treize princes d'*Andoo*, ou *Amdoa*; entre ces temples celui de *Djuma-kurè* est le plus considérable.

J'ai publié cette vie de *Bouddha*, pour que les personnes qui ne sont pas prévenues par la manie des systèmes, puissent la comparer avec les traditions sur *Odin* ou *Wodan*, qui se sont conservées chez les peuples de l'Europe septentrionale. On a voulu prouver l'identité d'*Odin* et de *Bouddha*, et de leurs croyances. Je pense cependant qu'on reviendra de cette hypothèse insoutenable si l'on réfléchit que la loi du sectateur indien, n'a commencé de se répandre au nord de l'Hindoustan que soixante ans après J.-C., et beaucoup plus tard dans le Tibet et dans d'autres contrées de l'Asie centrale.

Au reste, il n'y a pas la moindre ressemblance entre le culte bouddhique et celui d'*Odin*; comme on peut s'en convaincre au premier coup-d'œil jeté sur les descriptions de ce culte données par Pallas et par moi*.

La religion de *Bouddha*, s'est introduite sans peine parmi les nomades asiatiques, parce qu'elle venait d'un pays policé, comme l'Inde; elle captiva les esprits de ces barbares, par la solennité de ses cérémonies. Si elle avait ressemblé au culte grossier d'*Odin*, elle aurait difficilement produit un si grand

* Pallas (Mongol. Völker, etc. II, p. 10), appelle ce roi *Sarang-san-Gambo*. C'est vraisemblablement le fondateur de l'empire des *Thour-fan*. Les auteurs chinois l'appellent *Lun-tsan So-loung tsan*. Le nom tibétain de *Srong-bdzan* paraît être caché dans *So-loung-tsan*; d'autant plus que l'o dans *so* est bref, et que les Chinois n'ont pas de r, pour lequel ils mettent un l. Dans les années appelées *Khai-houang* (580 à 599 de J. C.), ce roi de Tibet soumit à son empire une grande partie de l'Asie centrale.

* Dans le premier volume de l'édition allemande de mon Voyage au mont Caucase.

effet. De même, je crois que la croyance chrétienne, privée de la pompe imposante du culte catholique, fera difficilement des progrès parmi les habitans farouches du Cau-

case, et chez les hordes mongoles de la Sibérie, malgré le zèle apparent des missionnaires anglais et écossais.

KLAPROTH.

LES LEÇONS

DE LA VÉNÉRABLE PARI-BANOÛ.

UN des descendans de ce grand Sultan des Indes à qui son épouse raconta des histoires pendant mille et une nuits, aussi amateur de contes que cet illustre Schariar dont il portait le nom, avait conquis le royaume de Cachemire. Les agrémens de ce pays le séduisirent tellement qu'il y fixa le siège de son empire, et appela à sa cour, non des savans et des politiques, mais les beaux esprits qui excellaient à inventer des contes. Les Arabes, si célèbres dans cet art, y étaient surtout accueillis avec distinction. Sa curiosité était si insatiable qu'elle ne tarda point à épuiser les imaginations les plus fécondes, et comme il avait la mémoire bonne et qu'il ne voulait pas entendre deux fois la même histoire, les plus ingénieux conteurs se trouvèrent enfin réduits à garder le silence. L'ambition d'être admis à la cour, l'espoir d'obtenir des récompenses, enhardirent quelques plats inventeurs à se présenter. Le Sultan, sans avoir beaucoup d'esprit, avait entendu jusque-là des récits tellement agréables, que ne pouvant en supporter de médiocres, il fit étrangler ceux qui osèrent abuser de sa patience, et ainsi refroidit tellement le génie des autres, que personne ne voulut se hasarder à divertir le Prince, de peur de blesser la délicatesse de son goût.

L'héritier présomptif de la couronne, à peine âgé de quatorze ans, s'annonçait déjà comme un prince de la plus belle espérance. On le nommait Habig, qui signifie *bien-aimé*,

doux nom que justifiaient tous ceux qui s'approchaient de sa personne. La sultane Fatime, sa mère, l'adorait, et son père, le sultan Schariar II, prenait encore plus de plaisir à son entretien qu'aux plus ingénieux contes du monde. Ce qui l'attachait surtout à cet aimable Prince, c'était le goût héréditaire qu'il paraissait avoir aussi pour ces contes qui faisaient les délices du Sultan ; tellement qu'Habig formait déjà le dessein, lorsqu'il aurait vingt ans, de parcourir toute la terre, afin de recueillir les histoires des différentes nations : projet hardi, qui transportait de joie le Sultan, mais qui désolait la Sultane.

“ Eh quoi ! Seigneur, dit-elle à son époux, souffrirez-vous que le Prince notre fils s'éloigne de ses états, et qu'il aille s'exposer à mille aventures périlleuses, pour satisfaire une vaine curiosité ?

“ N'appellez pas vaine une chose qui est au contraire fort utile, répondit le Sultan ; car ce désir d'apprendre, soit ce qui s'est passé avant que nous fussions au monde, soit ce qui existe loin de nous, conduit presque toujours les princes à d'importantes découvertes, et leur fournit l'occasion de s'instruire beaucoup de vérités, qu'on n'oserait leur faire entendre ouvertement.

“ Eh bien, Seigneur, poursuivait la Sultane, faites raconter des histoires au Prince, afin qu'il s'éclaire sans sortir de l'intérieur de son palais.

“ Ne voyez-vous pas, répliqua

le Sultan, qu'il y a maintenant une telle disette d'esprit dans ce royaume, qu'il n'est plus d'écrivain ni d'analyste qui mérite la peine d'être écouté ? Où trouver d'ailleurs un génie tellement universel qu'il puisse faire connaître au Prince les mœurs des différentes nations, comme il s'en instruirait par ses propres yeux, en voyageant ?"

"Hélas ! continua la Sultane, je crains que cela ne soit en effet très-difficile. Cependant rien ne nous empêche au moins de l'essayer, et si vous me permettez, Seigneur, de faire cette recherche, j'y apporterai un si grand zèle, et j'implorerai avec tant de dévotion le secours de Dieu, que peut-être aurai-je assez de bonheur pour réussir.

Le Sultan lui accorda ce qu'elle désirait. La Princesse, à qui la seule pensée du départ de son cher Habig causait un mortel désespoir (quoique sa grande jeunesse dût la rassurer pour long-tems), commença par répandre de grandes aumônes, et suivre habituellement les mosquées pendant un certain nombre de jours ; puis elle fit publier à son de trompe, que les beaux esprits, les plus versés dans la connaissance des histoires étrangères, se présentassent au palais, pour instruire le Prince. Un si beau poste ne manqua point de tenter plusieurs savans, mais le souvenir des sévères exécutions du Sultan, réprima leur ambition, et fit que personne n'osa s'y exposer de nouveau. La proclamation ayant été faite également dans les autres provinces de l'empire, le plus chétif maître d'école, pour peu qu'il eût aperçu de loin les frontières, ou causé avec quelques marchands étrangers, se crut appelé aux honneurs et partit pour Sera ; ville capitale du royaume de Cachemire. Les routes étaient couvertes d'ambitieux que le même espoir y attirait ; mais tous, avertis en arrivant de ce qui s'était passé, ressentirent le même effroi que les savans de Sera, et s'en retournèrent sans tenter l'aventure.

La Sultane était près de tomber malade de chagrin, lorsqu'on lui amena une vieille femme, d'une figure vénérable, bizarrement vêtue, et dont toute la personne annonçait peu d'apparence ; sa robe rayée de bandes larges et transversales, rouges et noires, était ceinte par un cordon rouge, dont les bouts pendant jusque sur les pieds, se terminaient par d'énormes glands ; sur sa tête s'élevait une espèce de pyramide, de même étoffe que la robe, et de larges manches lui couvraient entièrement les mains à la manière des Chinoises. Cette femme, qui avait demandé à la Sultane une audience secrète, pénétra dans le palais sans paraître étonnée de sa splendeur, et se prosternant aux pieds de la Sultane, elle lui souhaita une félicité égale, à son élévation : à ces mots la Sultane se mit à pleurer.

"La grandeur, répondit-elle à la vieille femme, n'est pas toujours la compagne de la joie ; et il n'y a pas de mère, tant obscure que puisse être sa condition, qui ne soit plus heureuse que moi-même ; une curiosité importune n'agite point le cœur de son enfant, ni ne l'excite à affronter mille dangers pour s'instruire, au lieu que le mien, semblable aux petits de l'aigle, n'attend que d'avoir des ailes pour s'envoler.

"Illustre Princesse, répondit la vieille étrangère, je connais vos chagrins . . . mais rassurez-vous, vos prières ont trouvé grâce devant Dieu : ce fils si cher s'instruira près de vous, sans s'exposer au danger des voyages.

"Ah ! s'écria la Sultane, si vous avez rencontré un savant qui consente à se charger de l'éducation du Prince, il n'est point de récompenses que je ne sois prête à vous prodiguer, et lui-même peut se regarder comme le sujet le plus fortuné du royaume ; hâtez-vous, ma bonne, de me le faire connaître.

"Princesse, répartit gravement l'étrangère, ce n'est point un savant que le ciel vous adresse, et vous avez

devant les yeux celle qui se flatte de remplir vos espérances.”

La Sultane ne put retenir un geste de surprise qu'accompagna un sourire dédaigneux.

“ Que votre altesse prenne garde de juger sur l'apparence, reprit aussitôt l'étrangère, et qu'elle veuille suspendre sa décision jusqu'à ce que je lui aie raconté un apologue d'un poète Persan, dont je me souviens à cette heure. “ Dans les premiers siècles du monde, lorsqu'un déluge universel eût fait périr la race méchante des hommes, à l'exception de Noé et de sa famille, qui se retirèrent dans l'arche, la terre fut repeuplée de nouveau. Deux Arabes rencontrèrent pour la première fois un chameau et un cheval, qui s'en laissèrent approcher sans crainte, n'ayant point encore l'expérience des dangers que court leur liberté entre les mains des hommes. Tous deux voulurent se saisir du cheval, dont les formes élégantes les séduisirent également, au lieu qu'ils méprisaient le chameau pour sa laideur; mais le plus fort s'étant emparé du cheval, le plus faible fut obligé de monter en pleurant sur l'animal difforme, et tous deux entreprirent de traverser un désert où l'on ne trouvait ni ruisseau ni pâturage. Le cheval, vaincu bientôt par la soif, la faim et la fatigue, tomba mort au bout de quelques jours. Le chameau, sobre, courageux et patient, porta les deux frères au terme de leur voyage, et leur rendit toute sa vie de nombreux services. Ils reconnurent alors que le vrai mérite a besoin d'être éprouvé, et que les dehors sont les moindres choses dont on doive tenir compte.”

La Sultane, charmée de la grâce avec laquelle l'étrangère s'exprimait, commença à en prendre une meilleure opinion: elle lui demanda son nom, et le lieu de sa naissance; la vieille femme lui répondit:

“ On m'appelle Pari-Banou; je suis née en Perse; dans la délicieuse vallée de Schiras, où s'élevaient autrefois les murs de Persépolis, ca-

pitale du vaste empire qu'Alexandre enleva à Darius. La beauté des lieux où je reçus le jour n'a point eu la puissance d'y retenir mes pas: une curiosité irrésistible m'a entraînée par toute la terre; j'ai voulu voir les pays où le soleil se couche, ceux qu'il brûle de ses rayons, et ceux qu'il n'éclaire pour ainsi dire qu'à regret. Ces voyages ont usé mes jours; mais ils m'ont appris aussi beaucoup de choses, ainsi que doit le supposer votre majesté.”

Plus la vénérable Pari-Banou se faisait connaître, plus la Sultane prenait de confiance en elle: elle fit aussitôt prévenir le Sultan, qui ne manqua pas de s'indigner à la vue de l'étrange gouverneur qui se présentait pour son fils. La manière dont Pari-Banou s'exprima, ne produisit pas sur lui une impression aussi favorable que sur la Sultane; soit qu'il eût moins d'esprit, soit qu'il se tint plus sur ses gardes. Il lui déclara assez brutalement qu'on n'abusait point impunément de sa complaisance, et que pour peu qu'elle l'ennuyât, il la ferait étrangler comme les autres

“ Grand Prince! répondit Pari-Banou sans s'émouvoir, quoique votre majesté ait une façon tellement particulière d'encourager les talents, que beaucoup de savans, à ma place, perdraient toute confiance dans les leurs, je ne laisserai pas de poursuivre mon dessein, et de me soumettre d'avance à la rigoureuse condition que vous m'imposez; mais, de mon côté, j'oserai aussi en faire une à votre majesté: c'est de ne point me retenir dans ce palais, de ne point faire suivre mes pas, et de m'accorder enfin la plus entière liberté, sans s'informer autrement de mon sort. Voilà l'unique récompense que je demande.”

Schariar, quoique fort étonné de ce désintéressement, auquel il était loin de s'attendre (l'extérieur de Pari-Banou n'annonçant point l'opulence), lui accorda néanmoins ce qu'elle souhaitait. Le prince Habig ne l'eut

pas plutôt vue, qu'il se sentit attiré vers elle par une inclination secrète; elle lui inspira dès ce premier moment une confiance et une vénération qu'il lui exprima dans les termes les plus flatteurs. Pari-Banou, sensible à cet accueil, augura en elle-même que ce jeune Prince ne ferait pas étrangler les gens aussi légèrement que son père, puisqu'il était capable, dans un âge si tendre, d'accorder son estime à la vieillesse, quoiqu'elle fût dépourvue des apparences de la grandeur et de la fortune.

Au milieu des jardins du sérail, dans un emplacement où aboutissaient huit allées de citroniers, terminées chacune par un bassin de marbre, au centre duquel l'eau jaillissait en gerbes, se trouvait un pavillon octogone, bâti d'un marbre

précieux, et décoré, tant au dehors que dans l'intérieur, avec une magnificence que les monarques d'Asie connaissent seuls. Ce pavillon, destiné aux plaisirs de la famille royale, fut le lieu des séances de Pari-Banou : elle trouva son illustre auditoire assis sur des coussins d'étoffes de soie à fleurs d'or, rehaussés d'une broderie en perles, et n'ayant autour d'eux que quelques eunuques et les femmes favorites de la Sultane. Un coussin moins riche, placé au pied de l'estrade de la famille souveraine, fut assigné à la vénérable étrangère. Après s'être prosternée trois fois devant les Princes et la Princesse, elle attendit que le Sultan lui donnât l'ordre de s'asseoir, et de commencer son premier récit, ce qu'elle fit en ces termes :

AVENTURES DE BÉHERGIOUR ET DE SES FRÈRES.

HISTOIRE INDIENNE.

PRINCE, avant de vous entretenir des nations européennes et des autres parties du monde, dont le nom de quelques-unes n'a peut-être jamais frappé votre oreille, permettez-moi de vous parler d'abord de l'Indostan, où régnèrent vos ancêtres, que des gouverneurs tiennent encore aujourd'hui au nom de votre illustre père, et dont vous êtes destiné à être vous-même le souverain. Il importe surtout aux princes de bien connaître les peuples qui se trouvent sous leur domination, afin de leur donner des lois conformes à leurs mœurs, seul moyen d'assurer leur bonheur. Les vastes états soumis au sceptre de votre glorieux père, ne suivent pas tous les mêmes coutumes ni la même religion. Les uns, éclairés par la vraie lumière, marchent sous les enseignes de notre grand Prophète; les autres adorent encore les idoles, et parmi ces derniers, on remarque les Banians, peuple doux et humain, paisible, bienfaisant, qui traite les plus vils animaux avec une sensibilité

que les hommes n'ont point ailleurs, même les uns pour les autres. Il est vrai qu'ils puisent dans leur croyance cette grande miséricorde, étant persuadés qu'après la mort les âmes passent dans le corps des bêtes; mais ils en conservent un esprit de douceur, qui fait qu'en blâmant leurs superstitions, on en aime cependant les effets.

Plains d'une juste horreur pour le sang, la plupart des Banians vivent encore dans l'innocence du premier âge du monde. Vaincus et subjugués par tous ceux qui ont porté chez eux leurs armes, ils n'ont opposé à l'oppression qu'une patience inaltérable, n'exigeant, pour prix de leur parfaite obéissance, que la liberté de conserver leurs idoles et leurs pagodes. Ce ne sont point des vertus éclatantes que l'on rencontre chez un tel peuple : ses annales font peu de bruit dans l'univers; mais on trouve parmi eux des vertus modestes, dignes de servir d'exemples, ainsi que vous en jugerez vous-même par cette histoire.

“ A quelques milles de la ville de Bénarès, dans la province du même nom, fameuse par son célèbre collège de Bramines, se voient dans la campagne les ruines d'un beau village habité autrefois par des Baniens. Dans le tems de sa prospérité, il était garanti de la vive ardeur du soleil par une colline couverte de *théas*, de *makarékous* et d'autres arbres, que des mains bienfaisantes, ou la nature elle-même, avaient plantés dans des tems reculés, et qui répandaient sur le village leur ombre favorable. Là, vivait une famille, la plus pauvre de la bourgade, si l'on n'a égard qu'à l'or et à l'argent; mais la plus riche en effet, si la vertu est comptée pour quelque chose. Le vénérable Altaf en était le chef. Son épouse Naama l'avait rendu père de quatre fils d'une merveilleuse beauté, et dont la naissance s'était suivie de si près, qu'ils se trouvaient tous quatre en âge d'être mariés. On les nommait Hégiage Mirza, Alcoulob et Béhergiour: ce dernier nom signifie aussi éclatant que le diamant: la beauté de ce jeune homme surpassant encore celle de ses frères. Leur union était parfaite: ils passaient leur vie à inventer chaque jour quelques nouveaux moyens de plaire à leurs parens, de leur procurer des douceurs, ou de s'éviter des fatigues les uns aux autres: ils ne rentraient jamais sous leur toit sans apporter de la racine de gingembre, propre à confire dans le vinaigre, et aussi des bananes, des mangoustes, ou des noix d'aréka pour mêler avec le bétel, feuilles d'un arbrisseau que les Indiens prennent un grand plaisir à mâcher, et dont ils se parfument la bouche. La piété filiale les arrachait à ce repos qui est si cher aux Indiens, qu'on les entend souvent répéter ces vers d'un de leurs poètes: “ Il vaut mieux dormir que veiller; il vaut mieux être assis que debout; mais la mort est encore préférable.

“ Une année les pluies qui ont coutume de fertiliser régulièrement ces contrées ne virent point arroser la

terre; les arbres ne rapportèrent point de fruits, les sémences périrent. Le Gange resserré dans son lit, coula entre des rives stériles, et la famille d'Altaf, trop pauvre pour se procurer des vivres, devenus extrêmement chers, se vit avec effroi menacée de toutes les horreurs de la famine. Hégiage, l'aîné des quatre fils, dit à son père: “ Qu'allons-nous devenir? vous n'avez point d'argent pour acheter du riz, la terre ne nous promet, cette année, aucun secours; attendrons-nous paisiblement la mort la plus affreuse? Vendez-moi à quelque personne riche, et achetez ensuite du blé et du riz à Bénarès, pour vous nourrir, vous, ma mère et mes frères.”

“ A ces paroles, Altaf pleura amèrement, sa femme, Naama, s'évanouit de douleur, et les trois autres frères s'abandonnèrent au désespoir. Chacun d'eux voulait se vendre à la place d'Hégiage; mais il était l'aîné, triste privilège qui lui obtint de se sacrifier à la nécessité de sa famille. Son père ne s'y détermina cependant que lorsqu'ils eurent consommé tout ce qui leur restait de vivres, et que d'autres Baniens du même village, aussi misérables que lui, lui en eussent donné l'exemple. Alors, triste et abattu, il partit secrètement avec son fils, pour éviter de cruels adieux et les plaintes de Naama, et se rendit à Bénarès, où il le vendit avantageusement. Avant de s'en séparer, Altaf le serra tendrement dans ses bras, lui remit une petite fiole qui contenait de l'eau du Gange, qui est pour les Indiens un fleuve sacré; puis, lui montrant une petite boîte de bois de sandal, exactement scellée, il ajouta: “ Mon cher enfant, lorsque tu vins au monde, un saint Fakir qui demeurait dans notre voisinage, et auquel ta mère faisait de tems en tems l'aumône, me donna pour toi cette petite boîte, scellée de son sceau, et dans le même état que tu la vois aujourd'hui. Non-seulement il me défendit de l'ouvrir, mais il ajouta que je ne devais te la confier et te la faire connaître que dans le cas où tu

serais obligé de quitter la maison paternelle. Il dit encore, si je m'en souviens bien, que tu attendisses à être seul pour l'ouvrir. Reçois-la avec confiance, mon cher fils, car ce Fakir était un saint personnage. Il avait fait vœu de ne se laver jamais le corps, de ne se peigner ni la barbe ni les cheveux : il a fini ses jours dans une rude pénitence, et en tenant la queue d'une vache.'

"Après avoir ainsi parlé, Altaf embrassa encore son enfant, pleura de nouveau sur lui, et s'en retourna en le recommandant à ses dieux. Une nouvelle douleur l'attendait chez lui, où il trouva sa femme et ses enfans plongés dans le deuil : son absence et celle d'Hégiage ne leur permettant pas de douter que celui-ci les eût quittés pour jamais. Dès ce moment le bonheur de cette famille se changea en une longue série d'infortunes. L'année suivante, étant encore sèche et stérile, la misère publique augmenta : on ne voyait dans les campagnes que des malheureux, pâles, exténués, semblables à des ombres, cherchant avec avidité quelques racines amères échappées au fléau, et qu'ils arrachaient péniblement du sein de la terre.

"Mirza vit que le moment d'imiter son frère était venu. Ce nouveau sacrifice réveilla la douleur du premier ; mais on n'avait point d'autre ressource contre la mort. Altaf prit encore avec son deuxième fils le chemin de Bénarès. Il lui remit, comme à son frère, de l'eau du Gange et une boîte de bois de sandal que le Fakir lui avait aussi donnée pour son fils, avec les mêmes conditions. La troisième année n'étant pas plus heureuse, le cœur de ces infortunés en fut tellement abattu qu'ils se résignèrent plus aisément à la perte du généreux Alcoulob, qui abandonna à son tour la maison paternelle, emportant avec lui de l'eau du Gange et une petite boîte de sandal, troisième présent du bon Fakir.

Des enfans si dévoués auraient dû désarmer la colère du ciel ; mais,

soit qu'il eût à punir quelque souverain puissant, dont le crime retombait sur le pauvre peuple, soit qu'il voulût éprouver la patience de ses élus, les nuages chargés de répandre les pluies fertiles passèrent encore sans s'y arrêter sur le pays de Bénarès, et ses malheureux habitans crurent que cette fois ils n'échapperaient point à la mort. Béhergiour dit à ses parens : 'Vendez-moi aussi afin que vous viviez.'

"Altaf lui répondit : 'De quatre enfans que Wisnou nous avait donnés, il ne nous reste plus que toi : demeure donc pour nous fermer les yeux, et nous porter au bord du Gange, quand nous serons près de rendre le dernier soupir, afin que, purifiés par ses eaux saintes, nos âmes ne soient point condamnées à passer dans le corps de quelqu'animal immonde !'

"Sa mère lui en dit autant ; mais bientôt des maladies contagieuses s'étant jointes à la famine pour peupler les tombeaux, cette mère désespérée fut la première à souhaiter l'éloignement de son dernier fils. 'Laissons le partir, dit-elle en pleurant à son époux, il vaut mieux nous en séparer que de le voir expirer à nos yeux.'

"Altaf se détermina donc en gémissant à vendre encore le jeune et beau Béhergiour, reste de son infortunée famille.

"Mon pauvre enfant, dit ce malheureux père, j'ai donné à tes frères de l'eau du Gange, afin qu'elle les purifie en quelque lieu qu'ils se trouvent ; mais comme il ne m'en reste plus une goutte, et que je n'ai point d'argent pour acheter la permission d'en puiser, il m'est impossible de t'accorder ce dernier bienfait. Tu n'emporteras, hélas ! de notre héritage que nos regrets, notre bénédiction, et cette petite boîte semblable à celle de tes frères. Je ne sais encore quelle utilité tu en retireras, mais la confiance que j'avais dans la sainteté de celui qui t'en a fait don, me laisse espérer que c'est quelque

taliment propre à conserver la vertu.”

“ Le père et le fils se dirent adieu à plusieurs reprises. Altaf s'en retourna désespéré, et Béhergiour, avec d'autres Indiens que la nécessité obligeait comme lui de se vendre, suivit son maître qui était un riche marchand de Siam. Arrivés dans cette ville, capitale du royaume du même nom, tous les esclaves passèrent entre les mains de différens maîtres, et Béhergiour, dont la beauté était remarquable, fut vendu fort cher au premier Mandarin de la cour, qui, apprenant qu'il était né parmi les laboureurs, lui confia la culture de ses jardins. Son sort lui eût paru assez doux s'il avait pu oublier son pays et sa famille, et perdre la pensée qu'il ne les reverrait peut-être jamais, mais au contraire elle l'occupait continuellement et lui arrachait des larmes intarissables. La tristesse inspire naturellement des choses touchantes : Béhergiour, qui avait autant d'esprit que de beauté, composa sur ses malheurs des vers qu'il prenait plaisir à chanter, en cultivant les fleurs de son jardin. ‘ Qui me rendra le tamarin que mes pères avaient planté à l'entrée de ma cabane, et dont l'ombre majestueuse la protège à l'heure de midi ? disait-il dans ces vers. Qui me le rendra, hélas ! Les oiseaux de paradis se reposent sur ses branches, lorsqu'ils viennent visiter le pays des Baniâns, dans la saison où mûrissent les noix de muscade. Que n'ai-je comme eux des ailes ! Quand le soleil disparaît, les fruits du tamarin se cachent sous les feuilles ; ainsi depuis que j'ai perdu de vue le ciel de mon pays, mon triste cœur renferme en lui-même tous ses sentimens.’

“ Une des filles du Mandarin l'ayant aperçu au travers d'une jalousie, lorsqu'il chantait ces paroles, fut si touchée de sa beauté et de sa tristesse, qu'elle envoya secrètement une vieille femme s'informer de son nom et de ses malheurs. Mieux instruite de son sort, il n'en

parut que plus intéressant aux yeux de la jeune Princesse, qui, naturellement vive et passionnée, lui proposa, toujours par l'intermédiaire de la confidente, de l'épouser et de s'enfuir avec elle ; mais Béhergiour repoussa généreusement cette offre. ‘ Je suis le bien de celui qui m'a acheté, répondit-il ; sa volonté peut seule me rendre libre, et quand il me dirait : Retourne dans ton pays, je ne consentirais point encore à lui enlever sa fille.’

“ Cette sage réponse fit rentrer dans son devoir la fille du Mandarin, qui, loin de s'en offenser, redoubla au contraire d'estime pour le jeune esclave, et continua de lui en donner des preuves, par mille douceurs qu'elle lui faisait parvenir secrètement. Elle lui promit même de s'employer auprès de son père, dont elle était tendrement chérie, pour lui faire obtenir sa liberté ; mais l'intention du Mandarin étant d'offrir au Roi ce bel esclave, les prières de la Princesse demeurèrent sans effet.

“ Un jour, le fils d'Altaf se trouvant seul et de loisir, vint à se ressouvenir de la boîte de bois de sandal, qu'il avait oubliée jusque-là dans l'un des plis de sa ceinture. Il rompit le cachet, ouvrit la boîte, et pensa d'abord être suffoqué par une épaisse vapeur qui s'en échappa, remplit toute la chambre, et lui laissa voir, en se dissipant, un Génie d'un aspect assez agréable, mais qui n'en effraya pas moins le jeune esclave.

“ Le Génie dit à Béhergiour : ‘ Je te remercie de m'avoir délivré de cette étroite prison où le Fakir m'avait renfermé par surprise. En récompense de ce service, je te donne ces lunettes, dont les verres sont composés d'une matière si merveilleuse, qu'avec leur secours, la vue pénètre dans le corps humain, aussi aisément qu'on aperçoit le fond d'un bassin à travers une eau limpide. Tu découvriras ainsi la cause de toutes les maladies que les plus savans médecins ne font que deviner, et tu n'auras besoin que de peu d'efforts pour

apprendre à y appliquer le remède. Ces lunettes sont faites de manière qu'une fois placées devant les yeux, elles deviennent invisibles, et cette circonstance est d'autant plus nécessaire, que le secret seul peut t'en assurer la possession. Apprends encore que j'y suis intéressé autant que toi, puisqu'en le révélant, tu m'obligerais à rentrer dans cette boîte ; mais avant de subir ma captivité, je tirerais de toi une vengeance aussi éclatante que je me montre généreux en cet instant.'

« Le Génie disparut sans qu'il fût possible à Béhergiour de savoir par où ni comment il était sorti de la chambre. Il mit aussitôt les merveilleuses lunettes, et s'étant regardé lui-même, il vit avec une surprise inexprimable l'intérieur de son propre corps, la circulation du sang, les mouvemens réguliers du cœur, les ramifications des veines et des artères. Ce spectacle lui parut si admirable qu'il serait demeuré tout le jour à le contempler, si l'heure du travail ne l'eût rappelé dans les jardins. Il garda devant les yeux les surprenantes lunettes, curieux d'éprouver la vérité des paroles du Génie, et en effet aucun des autres jardiniers ne sembla s'en apercevoir. Tout-à-coup des cris et des pleurs partis du palais du Mandarin, alarmèrent les esclaves qui s'imaginèrent que la jeune Princesse sa fille, la même dont Béhergiour avait reçu tant de marques de bonté, venait de rendre le dernier soupir, car depuis quelque tems, une maladie extraordinaire la faisait dépérir. Une esclave parut, tenant entre ses bras un singe extrêmement rare, dont la femme du Mandarin raffolait, et qui, saisi d'un mal soudain, paraissait presque mort. On l'éloignait des yeux de sa maîtresse désolée. Béhergiour s'approchant de l'esclave, examina le singe, et déclara qu'une boule d'ivoire arrêtée dans son gosier était la seule cause de son état ; qu'il suffisait de la déplacer pour lui rendre la vie. En disant cela, il lui enfouça ses doigts

dans la gorge et retira la boule d'ivoire, au grand étonnement de ceux qui l'entouraient. Le singe reprit peu à peu ses forces et se mit à sauter et à gambader. Cette aventure fit grand bruit dans le palais. Le Mandarin, surpris, demanda à Béhergiour s'il ne pourrait point aussi guérir la jeune Princesse, à la maladie de laquelle les médecins ne connaissaient rien. Béhergiour répondit qu'il ne promettait point de la guérir, mais qu'il déconvrirait certainement la cause de son mal, ce qui était déjà un grand acheminement à sa guérison. On le conduisit auprès de la Princesse, qui lui dit d'une voix mourante, sans être arrêtée par la présence de son père : ' Pauvre esclave ! pourquoi tenter une entreprise qui te coûtera peut-être la vie ? car si je meurs, on t'accusera d'avoir hâté ma perte, et de t'être vanté d'une science mensongère. Ne sais-tu pas que les plus habiles médecins y ont échoués ? D'ailleurs, à quoi me servirait de vivre, puisque je ne puis être heureuse ? j'ose le déclarer devant mon père, ta beauté, ton esprit, tes malheurs, et surtout ta sagesse, m'ont charmée. Ta piété filiale t'a seule réduit à l'esclavage ; aussi, quoique tu ne sois pas né prince, je me serais estimée heureuse de porter le nom de ton épouse ; mais dès que je ne dois point l'espérer, je préfère la mort à la vie.'

« La princesse paraissait si proche du tombeau que le Mandarin n'osa lui reprocher sa hardiesse ; il garda le silence, se contentant de pousser de profonds soupirs : car cette fille lui était extrêmement chère, quoiqu'elle ne fût pas née de son épouse légitime, Béhergiour, fort touché de ce qu'il venait d'entendre, se mit à genoux au bord du lit de la Princesse, et lui répliqua avec beaucoup de modestie : ' Généreuse Princesse, quand le trépas le plus cruel lui serait réservé, votre humble esclave n'en ferait pas moins tous ses efforts pour vous rappeler à la vie. Puissent donc le

grand Brahma et son frère Wisnou, qu'on adore dans mon pays, seconder mon entreprise ! Mais surtout ne vous abaissez pas jusqu'à aimer un malheureux esclave, qui, même avant sa disgrâce, n'était pas digne de vous.'

"Après avoir dit ces paroles, que le Mandarin ne put s'empêcher d'admirer en secret, Béhergiour étant passé dans un appartement voisin pour placer devant ses yeux les merveilleuses lunettes, revint auprès de la malade. Il n'eut pas de peine à découvrir dans son estomac un ver noir et velu qui était la cause de ses souffrances. Chacun de ses mouvements causait de vives douleurs à la Princesse, et Béhergiour, qui les voyait distinctement, les lui prédisait de minute en minute, avec une exactitude qui surprenait étrangement le père et la fille. L'Indien se fit apporter les remèdes prescrits par les médecins et il vit qu'au lieu de tuer ou d'affaiblir le ver, ils ne servaient qu'à le nourrir et à augmenter sa vigueur. Il observa qu'il se jetait surtout avidement sur les substances amères, ce qui engagea Béhergiour à ne lui en donner que de douces auxquelles il ne touchait point : ce nouveau régime soutenu avec constance, soulagea beaucoup la malade, et détruisit enfin le monstre, dont le cadavre fut rejeté par la Princesse, à l'aide d'un violent vomitif. Le Mandarin et ses médecins, qui, jusqu'à ce moment, avaient un peu douté de l'existence de ce ver, crièrent au miracle en le voyant. Les médecins, plus mécontents que satisfaits d'une cure si merveilleuse, avaient de la peine à dissimuler leur jalousie ; mais le Mandarin, transporté de joie de la guérison de sa fille, ne pensait qu'au moyen d'en récompenser dignement le jeune esclave. Il lui reprocha néanmoins de l'avoir trompé, en se donnant pour un simple laboureur : mais Béhergiour lui répliqua qu'il lui avait parlé selon la vérité, et que la cabane de son père faisait encore partie du village de Seringham, dans la province de Bénarès.

"Si tu es réellement laboureur,

reprit le Mandarin, comment exerces-tu donc la médecine d'une manière si miraculeuse, que les plus habiles gens de ce royaume ne savent rien au prix de toi ?

"Seigneur, repartit l'Indien, apprenez que je ne puis satisfaire là-dessus votre curiosité sans perdre aussitôt mon savoir, et peut-être la vie, et ne vous offensez point de mon silence.

"Tu m'imposes là une loi bien rigoureuse, continua le Mandarin, et certes, sans l'obligation que je reconnais te devoir, je ne me contenterais pas de cette réponse ; mais apprends-moi du moins ce qu'il me convient de faire pour te récompenser ?

"Seigneur, répliqua Béhergiour, la misère seule m'a arraché des bras d'un père et d'une mère dont j'étais devenu l'unique appui. Maintenant que je possède un secret avec lequel je ne puis manquer d'être riche, si vous croyez devoir quelque chose à votre esclave, je vous supplie de m'accorder ma liberté, et de me laisser retourner dans ma patrie."

"Le Mandarin fut fort mécontent de ces paroles, ne pouvant se résoudre à se séparer d'un si habile médecin. Cependant, comme il ne pouvait se dispenser de reconnaître le service de Béhergiour, il lui dit, après y avoir un peu rêvé : 'Ne pense point à me quitter, Béhergiour ; réjouis-toi, au contraire, de la faveur inouïe que je te prépare ; non-seulement je te rends la liberté, mais je joins à ce présent la main de la Princesse ma fille, avec de grands trésors pour sa dot : je n'ai point oublié qu'elle t'aime, et le talent surprenant que tu possèdes me fait passer sur l'obscurité de ta naissance.'

"Prince, le Mandarin ayant prononcé ces paroles d'un ton qui ne permettait pas de réplique, Béhergiour fut obligé de se soumettre à son sort, dont la grandeur le touchait moins que le regret de demeurer malgré lui dans cette terre d'exil. On prit l'heure de sa naissance, et on l'envoya aux devins avec celle de la Princesse pour savoir si le mariage serait

heureux, selon l'usage des Siamois ; ensuite Béhergiour fit trois visites à sa future épouse, lui offrant du bétel et des fruits. A la troisième entrevue, les parens réunis lui comptèrent la dot de la Princesse, qui avait sur la tête un cercle d'or, comme fille d'un Mandarin. On fit venir des danseurs et des baladins pour égayer le festin des noces, et quelques jours après, les Talapoins, ou prêtres du pays, vint bénir les nouveaux mariés.

“ Béhergiour fit des cures si merveilleuses, que, dès la première année de son établissement, le roi de Siam le prit pour son médecin. Il examinait chaque jour l'intérieur du corps de Sa Majesté, pour savoir si ses organes n'étaient point menacés de quelque dérangement : inspection qui lui donnait la facilité non-seulement de guérir les maladies, mais encore de les prévenir ; ce qui rendait ses occupations continuelles, car au lieu que les médecins ordinaires ne sont appelés que par ceux qui souffrent, Béhergiour voyait affluer dans sa maison ceux encore qui avaient peur de souffrir ; aussi se trouva-t-il tout-à-coup le plus riche du royaume. Mais ni les faveurs de la fortune, ni l'amitié des courtisans, ni la considération dont il jouissait, ni la tendresse même de son épouse ne pouvaient lui faire oublier sa famille, et au milieu de sa prospérité il n'était qu'un malheureux esclave, le roi lui ayant déclaré que, pour rien au monde, il ne lui permettrait de quitter ses états.

“ Cependant, plus Béhergiour acquiesçait de renommée, plus le Mandarin devenait curieux d'approfondir son secret : il le tourmenta inutilement pour l'obtenir, et voyant qu'il demeurait impénétrable, il excita sa fille à employer pour cela toute sa puissance sur le cœur d'un époux. La Princesse, qui brûlait aussi de s'en instruire, le pressa chaque jour à cet égard. D'abord Béhergiour lui répondit en riant, se contentant de l'amuser par de fausses confidences ; mais l'indiscrete princesse renouvelant ses instances, il lui déclara sé-

rieusement qu'il ne pouvait la satisfaire sans mourir. Soit qu'elle ajoutât peu de foi à ces paroles, soit qu'elle les eût oubliées, peu de tems après elle revint encore tourmenter son mari avec des larmes, des prières et des reproches qui n'excitèrent en lui qu'un juste ressentiment. ‘ Quoi ! s'écria-t-il, est-ce donc ainsi que mes jours vous sont chers ! vous ne craignez pas de m'exposer à la mort pour satisfaire votre curiosité ! Ingrate Princesse ! non, vous ne méritez pas que je vous sacrifie le bonheur d'un père et d'une mère.’

“ Béhergiour irrité résolut d'abandonner secrètement le royaume de Siam, et son épouse elle-même qui l'y avait jusque-là retenu. Chargé d'or, d'argent et de bijoux précieux qu'il cacha dans ses habits, après avoir demandé au roi la permission de passer trois jours dans une de ses campagnes, il se déguisa et marcha jour et nuit, jusqu'à ce qu'il eut atteint le royaume d'Ava, où délivré de toute inquiétude, il acheta des chameaux et des esclaves, et partit pour son pays, avec une suite convenable à sa nouvelle fortune.

“ Prince, retournons maintenant dans la chaumière d'Altaf et de Naama et voyons à quoi ils s'occupaient, pendant que leur fils s'avancait vers eux sans qu'ils s'en doutassent. C'était l'heure du repas du matin ; les vieux époux faisaient cuire des bananes sous la cendre, et leur table, couverte d'une large feuille qui leur servait de nappe, était garnie en outre de riz, d'ananas, de figues, une grande abondance ayant succédé à la longue disette de ce pays. Les bananes se trouvant cuites, Altaf se mit à manger, en pressant son épouse de suivre son exemple ; mais au lieu de répondre à cette invitation, Naama lui dit en pleurant : ‘ La terre ne produit plus rien qui ne me soit amer. Ces fruits, que je trouvais délicieux, quand mes fils me les apportaient de la forêt, sont devenus pour moi des poisons, dont le seul aspect me tue, et ce riz ne peut plus soutenir mes forces, depuis qu'il n'est plus cultivé par leurs

maîns. Hélas ! que sont-ils devenus ? et à quoi nous sert maintenant notre abondance ?

“ Altaf, sentant sa propre douleur se réveiller à ces paroles, ne trouva plus à son tour le courage de manger. ‘ Il est vrai, répondit-il à Naama, que le ciel s’est montré bien rigoureux envers nous ! Ces quatre années de disette ne semblent s’être succédées les unes aux autres que pour nous enlever nos chers enfans ; et lorsqu’il nous aurait été indifférent de mourir, à cause de notre profonde douleur, la fertilité est revenue. ’ Les pauvres vieillards saisis de tristesse, se cachèrent le visage entre leurs mains, et continuaient de pleurer, lorsqu’une de leurs voisines les engagea à venir voir passer un seigneur qui traversait en ce moment leur village ; mais ils ne voulurent pas seulement détourner la tête. Alors plusieurs habitans du village entrèrent en s’écriant : ‘ Altaf, Naama réjouissez-vous, voici le plus jeune de vos fils, le beau Béhergiour, qui vient, monté sur un chameau et accompagné d’une troupe d’esclaves. ’

“ Au même instant Béhergiour se jeta lui-même entre leurs bras. Les regrets auxquels ils s’abandonnaient, un instant auparavant, vous feront aisément deviner, Prince, quel dût être l’excès de leur joie. Dès que les premiers mouvemens s’en furent un peu calmés, et que les amis et les voisins les eurent laissés libres, Altaf demanda à Béhergiour s’il s’était racheté de l’esclavage : ‘ Car, ajouta-t-il, quelque douceur que nous cause ton retour, nous ne pouvons te garder près de nous si tu as un maître, puisque ce serait dérober la propriété d’autrui. Un de tes frères est revenu depuis ton départ ; mais nous l’avons renvoyé à son maître, n’ayant pas de quoi payer sa liberté. ’

“ Soyez tranquille, lui répondit Béhergiour, je suis affranchi, je suis riche, je suis marié, et c’est mon seul amour pour vous qui me ramène dans ma patrie. Vous savez que je n’ai jamais trahi la vérité ; croyez-m’en

donc sur ma parole, car il m’est arrivé des choses que je n’ai point la permission de vous révéler ; mais apprenez que je possède des connaissances surprenantes, avec lesquelles vous vivrez désormais dans l’abondance. ’

“ Il leur raconta ensuite tout ce qu’il pouvait leur confier de ses aventures sans trahir son secret, leur montra l’or et les diamans qu’il avait apportés, et leur apprit que son dessein était d’aller chercher ses frères, de les racheter et de les ramener aussi dans leur pays. La douceur de cette espérance fut un peu troublée par la nécessité d’une nouvelle séparation ; mais le passé leur inspirant quelque confiance pour l’avenir, Altaf dit à son fils : ‘ Lorsque ton frère Alcoulob vint nous rendre visite, presqu’aussitôt après ton départ, il nous dit qu’il était esclave du roi de Boutan. A la vérité cette déclaration me sembla fort extraordinaire, parce qu’il ne paraissait nullement fatigué d’un si long voyage, et nous parlait de son maître comme s’il ne l’eût quitté que de la veille ; mais sa sincérité, qui ne s’est jamais démentie, ne me permet pas de l’accuser de mensonge, et j’aime mieux supposer qu’il y avait dans son aventure, ainsi que dans la tienne, quelque chose de particulier qu’il n’a pu nous apprendre. Je pense donc, mon cher fils, qu’il serait raisonnable de commencer tes recherches par le royaume de Boutan. ’

“ Béhergiour, trouvant ce conseil fort sage, prit pen de jours après le chemin de Gorreshepour, où il rejoignit la caravane de Patna. ’

Ici Pari-Banou interrompant l’histoire de Béhergiour : “ Prince dit-elle au jeune Habig, permettez-moi de remettre à demain le reste de ces aventures, dont le récit est encore assez étendu. Je me flatte que ce que je vous en ai déjà appris peut vous fournir le sujet de plus d’une réflexion utile. La piété filiale des quatre frères est un bel exemple, que leur condition obscure ne doit pas faire dédaigner, car les sentimens de

la nature sont les mêmes pour les Princes et pour les sujets. Vous remarquerez aussi combien les grands, même dans leur reconnaissance, peuvent se montrer injustes et tyranniques, lorsqu'ils n'ont pas la générosité de sacrifier noblement leurs propres intérêts à ceux des autres, comme firent le Mandarin et le roi de

Siam, dont les bienfaits pesaient autant que des chaînes sur le malheureux Béhergiour."

A ces mots Pari-Banou, s'étant inclinée respectueusement, s'éloigna du palais, laissant son illustre auditoire charmé de cette première séance, et fort impatient d'entendre la suite de ses aventures.

(La suite au numéro prochain).

POÉSIE.

L'ABOLITION DE LA TRAITE DES NOIRS.

Poème qui, au jugement de l'Académie Française, a remporté le Prix de Poésie, dans la séance du 25 Août 1823.

[FIN.]

L'impétueux Belmar, sans s'abaisser à plaire,
D'un insolent amour réclamant le salaire,
Obsède la captive, et souvent sa fureur
Mêle aux dons impuissans l'outrage et la terreur.
Vain espoir! Néali, bravant sa violence,
Oppose à ses transports un dédaigneux silence.
— "Vile esclave, dit-il, te verrai-je à la fois
Repousser mes bienfaits, insulter à mes droits?
Un Blanc souffrira-t-il ton mépris ou ta haine?
— Tes droits et tes bienfaits! lui répond l'Africaine,
Où sont-ils? Est-ce donc mon pays désolé?
Mon époux malheureux de tes fers accablé?
Nos tourmens? notre exil sur un lointain rivage?
Et mon sein désormais fécond pour l'esclavage?
O ma mère, en tes bras libre j'ouvris les yeux!
Le Grand Fleuve, aux seuls Noirs accordé par les cieux,
Qui refuse son onde à vos mers étonnées,
Cachait dans ses replis nos tribus fortunées.
Epouse de Sélim, près de lui chaque jour
Souriaient à mes vœux la fortune et l'amour.
Ah j'ignorais ta race et ses trames perfides.
Tout à coup le bruit court que, d'esclaves avides,
Les Blancs, fils de la mer, sont venus sur nos bords
De leurs arts séducteurs déployer les trésors.
Les Blancs! ce cri fatal en cent partis contraires
Arme les nations, les familles, les frères.
De monts en monts résonne en long rugissement
Du bruyant tabala le sombre roulement.
Guerre! guerre! Au butin le crime plein de joie
Vole, et l'homme partout dans l'homme a vu sa proie.
L'un, au sein des combats, où l'a trahi le sort.
Trouve la servitude en méritant la mort.

L'autre, en son champ natal qu'a moissonné la guerre,
Pour un vil aliment est vendu par son père.
Avec tous ses enfans celui-là condamné,
A ses accusateurs par les lois est donné ;
Les lois qui grâce à vous, sur ce fatal rivage,
N'ont qu'un mot : l'esclavage, et toujours l'esclavage !
Nous espérions encore échapper à ces maux.
Almorán, dont l'empire embrassait nos hameaux,
Indulgent souverain, régna long-tems en père.
Mais la hutte royale a vu votre émissaire
Étaler les colliers, les glaives, les mousquets.
Et ces liqueurs de feu qui troublent vos banquets.
Cent esclaves païront ces fatales richesses ;
Et le courtier de sang, mêlant à ses caresses
L'enivrante boisson qu'il tient de votre main,
D'un exécration impôt ravit l'ordre inhumain.
Et nous, au doux éclat de la lune naissante
Qui ranimait du soir la brise caressante,
Sous l'ébénier en fleurs, au chant de bengali,
Nous dansions. A grands flots versés par Néali,
Le lait et l'hydromel au doux plaisir invitent,
Et du gai tambourin les sons se précipitent.
Tout à coup le feu brille et dévore nos toits.
De la cime des monts, de l'épaisseur des bois,
Du sein même du fleuve où rayonnent les flammes,
Fondent, le glaive en main, des ravisseurs infâmes.
Au fracas du salpêtre ils s'élancent sur nous ;
Tout subit leurs liens, ou tombe sous leurs coups ;
Leur avare fureur saisit jusqu'à l'enfance.
Nuit de crime et de deuil ! Nos vieillards sans défense
Pressaient, les yeux en pleurs, ces bras ensanglantés :
On les égorga tous.... Qui les eût achetés ?
Ainsi marche à l'exil la nation plaintive ;
L'incendie et la mort restent seuls sur la rive.
De déserts en déserts on nous traîne expirans.
La fatigue, la soif, les sables dévorans,
Allument dans nos flancs les douleurs homicides,
Et disputent nos jours à des maîtres avides,
Enfin nous découvrons ton navire fatal
Prêt à nous arracher au doux pays natal.
A cet horrible aspect poussant un cri de rage,
Un peuple tout entier se couche sur la plage,
Et du soleil des Blancs refusant le flambeau,
Au sol qui l'enfanta demande son tombeau.
Vous paraissez alors, et votre main barbare
A son gré nous choisit, à son gré nous sépare.
Du moins tout ce que j'aime a suivi mes destins !
Ah ! pourquoi nous traîner vers ces climats lointains ?
C'en est assez, cruels ! achevez vos victimes ;
Différer leur trépas c'est prolonger vos crimes."

Elle dit ; les soupirs, les sanglots renaissans,

Trahissent sa faiblesse et troublent ses accens.
 Le farouche Belmar, à l'aspect de ses larmes,
 D'une chaste pitié ne connaît point les charmes,
 " Va, laisse là, dit-il, ivre de son pouvoir,
 Et ton sauvage hymen, et ton vain désespoir ;
 Me plaire désormais est ta vertu suprême."
 " — Je suis à mon époux. — Tu n'es plus à toi-même.
 Tremble !" Mais sa menace en vain frappe les airs.
 — " Moi trahir mon époux ! mon époux dans les fers !
 Ah ! plutôt, insensé, tu verras, lui dit-elle,
 L'ange blanc de la mort m'enlever sur son aile."

D'orgueil et de courroux à ces mots transporté,
 L'ardent marin se livre à sa férocité,
 Commande son supplice, innocente ou coupable,
 De chaînes, de tourmens ordonne qu'on l'accable.
 Tout déplore son sort ; ses bourreaux gémissans
 Egarent à dessein leurs coups compatissans ;
 Et sa fille, aux genoux d'un maître sanguinaire,
 S'écrie : " Ah ! frappe moi, mais grâce pour ma mère !"
 L'intrépide Africaine excite leur courroux.
 " Non, non, point de pitié, dit-elle ; hâtez-vous.
 " Ah ! ne l'épargnez pas cette beauté funeste ;
 Puisqu'elle plaît aux Blancs, Néali la déteste.
 Déchirez, mutilez ces charmes odieux,
 Et que je sois bientôt effroyable à vos yeux."

Dans leur sombre demeure, où ces cris retentissent,
 Les captifs menaçans sous leurs liens frémissent.
 Sélim lève sa tête ; écumant, égaré,
 Il rugit, il agite un bras désespéré ;
 Sur son front ténébreux ses regards étincellent.
 " Amis, qui veut me suivre aux périls qui m'appellent ?
 Tous, tous !" Mordant alors le chanvre résineux,
 D'une bouche sanglante il déchire ses nœuds,
 Libre, saisit un fer, dégage les plus braves,
 Fond sur les oppresseurs. Armés de leurs entraves,
 Déjà des Blancs surpris ils répandent le sang.
 Vain succès, qu'en revers change un art tout-puissant !
 La mort en plomb sifflant s'élance sur leurs têtes ;
 Comme de verts épis sous la faux des tempêtes
 Ils tombent. C'en est fait ! Sélim même, abattu,
 Expire.... Infortunés ! vainement leur vertu
 S'élève à ces exploits que notre orgueil publie :
 Morts pour la liberté, la gloire les oublie ;
 Leur sang demeure esclave, et leurs tristes lambeaux
 Pour vœux ont le blasphème, et les mers pour tombeau

Au pied d'un mâât cruel, l'Africaine enchaînée,
 Dans un hymne de mort pleurant leur destinée,
 A sa langue plaintive ouvrait un libre cours,
 Prête à lui demander d'homicides secours,
 Toutefois sur sa fille abaissant sa paupière,
 Un moment elle hésite.... Hélas ! elle était mère ;

Elle aimait trop encor pour mourir sans regret.
Mais quand Belmar vainqueur à ses yeux reparaît :
“ Ah ! dit-elle, aux fureurs de cette race infâme,
Quoi ! j’abandonnerais et ta fille et ta femme,
Sélim ! Non, je saurai briser ce joug fatal.
Enfant, réjouis-toi ! sous le palmier natal,
Ce soir tu reverras le plus tendre des pères.
Et toi, qui nous ravis jusques au nom de frères,
Qui pour nous opprimer cherches à nous flétrir,
Blanc, connais-nous du moins en nous voyant mourir ;
Vois par quelle vertu, sous ces fers qu’il abhorre,
Maître de son trépas, l’esc ve est libre encore.”
Néali, sur sa fille à ces mots s’élançant,
Cruelle par pitié, l’étouffe en l’embrassant,
Et, d’un effort terrible au jour soudain ravie,
Exhale en cris muets sa douleur et sa vie.

Vaisseau, fatal vaisseau, témoin de tant d’horreurs,
Puisent sur toi les vents épuisant leurs fureurs
Unir au fond des mers les bourreaux aux victimes !
Mais quoi ! le négrier, partout, souillé des crimes,
Sur des trésors sanglans porte une avide main.
Français vous tous, Chrétiens, d’un commerce inhumain,
Qu’à ma voix dans vos cœurs naisse l’horreur profonde.
Et vous, Rois, vous, Sénat de l’Europe et du monde,
Quand sous l’olive en fleurs reconnaissant nos droits,
Aux peuples affranchis vous promettiez des lois,
Sur ces vils trafiquans des jours de l’innocence
Votre sceptre indigné déploya sa puissance.
Achevez vos desseins. Rois, au milieu des mers,
Quel que soit leur drapeau, poursuivez ces pervers,
Quoi ! de vos pavillons au meurtre, au sacrilège,
Les lois prostituaient l’auguste privilège !
Ah ! frappez : la patrie étouffera ses pleurs ;
Le sang, de leur bannière effaça les couleurs.
Liguez-vous, sur les flots prêtez-vous le tonnerre.
Quelle union plus sainte aux trônes de la terre
Peut du trône céleste attirer les bienfaits ?
Que l’Afrique par vous ravie à leurs forfaits,
Puisse adoucir ses mœurs, repeupler son rivage
Et du bandeau des arts cciudre son front sauvage.
Alors, de leurs destins connaissant mieux le prix,
Le planteur pour les serfs sur sa glèbe nourris
Saura par le bonheur féconder l’hyménée ;
Alors, ô Liberté, sous ta loi fortunée,
Joyeux, viendront s’unir d’innombrables mortels,
Le maître conduira l’esclave à tes autels ;
Et le dieu qui pour tous répand ses dons prospères
Bénira ses enfans dans des peuples de frères,

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

EGYPTE.

Culture du Cotonnier.—Un Français, M. Jumel, imagina, il y a quatre ans, de transplanter en Egypte le cotonnier du Brésil. L'essai lui réussit, et le pacha ordonna bientôt d'étendre la culture de cet arbuste. Le produit de la récolte s'accrut, la deuxième et la troisième années, dans une progression rapide. Depuis le commencement de la quatrième, il a déjà été envoyé à Marseille 600,000 kilogrammes de coton. La culture du cotonnier, qui, par l'ordre exprès du pacha, a pris le nom de *Jumel*, est permise dans toute l'Egypte sans restriction. Le pacha veut l'étendre, dit-il, jusqu'aux sources du Nil. Ce nouveau coton d'Egypte est excellent; il remplace parfaitement celui de Fernambouc, et paraît même plus pur et plus blanc. Ses qualités et son bas prix le feront sans doute employer dans les manufactures.

VIENNE.

Bateau à Vapeur.—Au mois d'Octobre, le bateau à vapeur, le *François*, le premier qui ait encore navigué sur le Danube, a fait, pour la première fois le trajet de Vienne à Pesth, et de Pesth à Vienne, avec un chargement de 1,500 quintaux.

WEIMAR.

Fête en l'honneur de Gœthe.—Le 28 Août 1823, les amis de Gœthe ont célébré le soixante-quatorzième anniversaire de la naissance de ce grand poète, et à la même occasion son heureuse guérison. M. Auguste Gœthe, son fils, assistait au banquet, où il occupait une place d'honneur. Plusieurs poètes y apportèrent leur tribut, en stances et en sonnets, dans lesquels ils exprimaient leur enthousiasme pour le talent de leur ami et maître. On y couronna aussi les deux médecins qui ont soigné Gœthe pendant sa dangereuse maladie.

LUBECK.

Manuscrit de littérature ancienne.—Il y a quelques mois qu'à l'occasion d'une solennité scolaire, le docteur Gœring a publié un programme qui contient des renseignemens fort intéressans sur un manuscrit où sont des extraits des *Lettres de Sénèque*, des *Dix livres de Diogène Laërce* et des *Institutes de Justinien*. Ce manuscrit se trouve maintenant à la bibliothèque de Magdebourg.

NECROLOGIE.

Christian Gotthilf Hermann.—Né à Erfurt en 1765. Hermann étudia avec succès à l'Université de cette ville et à celle de Göttingue, les sciences théologiques, la philosophie et la philologie. De retour dans sa ville natale, il y obtint, en 1789, une première place à l'école des prédicateurs (*Prediger Schule*); en 1790, il fut nommé professeur à l'Université d'Erfurt; en 1793, professeur au Gymnase évangélique, et deux ans après il fut nommé membre de l'Académie des sciences d'Erfurt. Pendant la domination des Français en Westphalie, il se distingua par son zèle à conserver les écoles confiées à ses soins. Lorsque la ville et le territoire d'Erfurt furent soumis à la Prusse, il eut, en 1820, comme doyen, la surintendance de ce diocèse. Il est mort presque subitement, le 26 Août dernier, âgé de 58 ans et six mois. Outre plusieurs dissertations et mémoires moins considérables, il a publié les ouvrages suivans : *Vergleichung der Theorien*, etc. (Comparaisons des théories sur le beau de Kant et d'Hemsterhuis). Erfurt 1792, 8vo.—*Lehrbuch der christlichen Religion*, etc. (livre élémentaire de la religion chrétienne à l'usage des classes supérieures du Gymnase). Erfurt, 1796, 8vo.—Enfin il a dirigé avec talent et avec zèle, de 1793 à 1800, les *Annales scientifiques d'Erfurt* (*Erfurter Gelehrten-Nachrichten*).

LE MUSÉE

DES

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

No. 25]

JUIN, 1824.

[TOME IV.

TABLE DES MATIÈRES.

BIOGRAPHIE.

	page
Maury (Jean-Siffrein).....	239

MÉLANGES.

Les Leçons de la vénérable Paris-Banou.—Suite de Béhergiour et de ses Frères.....	245
De l'Instinct.....	255
Description du Temple de Jupiter à Olympie.....	257
Amestan et Mélédin, ou l'Expérience à l'Epreuve, (Conte)	259
Extraits du Maha Bahrata, poème épique des Brahmanes.	269
Lettre et vers inédits de J.-J. Rousseau.....	271

POÉSIE

Judith, poème couronné le 3 Mai 1823, à l'académie des Jeux Floraux.....	273
Le Rosier et la Ronce, Fable...	278

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

	page
Ile de Sumatra. Palembang.—Administration.....	279
Cap de Bonne-Espérance.—Population.....	ib.
Moscou. — Industrie. — Atelier pour la teinture et l'apprêt des draps.....	ib.
Nijnoi-Novogorod.—Commerce.	280
Kazan.—Université.....	ib.
Friedrichsfelde, près Berlin.—Ecole rurale.....	281
Canton de Genève. — Société pour l'avancement des arts.—Classe des beaux-arts.—Prix proposés.....	282
Milan.—Législation de la presse.	283
Venise.—Hommage à Canova...	ib.
Canton de Schaffhouse.—Pistolet à cinq coups.....	ib.
Berne.—Beaux-Arts.....	284
Zurich.—Médaille en l'honneur d'Escher de la Linth.....	ib.
Turin.—Expériences physiologiques sur le système nerveux.	ib.

A LONDRES:

CHEZ SAMUEL LEIGH, LIBRAIRE, STRAND, No. 18;

SE TROUVE AUSSI CHEZ TREUTTET ET WÜRTZ, TREUTTET, JUN. ET RICHTER;
DULAU ET C^{nie}.; BOSSANGE ET C^{nie}.; ET BOOSEY ET FILS.

A PARIS, CHEZ TREUTTET ET WÜRTZ; BOSSANGE, PÈRE; ET CHEZ TOUS LES
LIBRAIRES DES PAYS ÉTRANGERS.

LE MUSÉE

Des Variétés Littéraires.

No. 25.]

JUIN, 1824.

[TOME IV.]

BIOGRAPHIE.

MAURY (JEAN-SIFFREIN),

CARDINAL prêtre de la sainte église romaine, du titre de Très-Sainte-Trinité, au mont Pincius, archevêque, évêque de Montefiascone et de Corneto, naquit à Valréas ou Vauréas, dans l'ancien comtat venaissin, le 26 Juin 1746. C'est de bien bas qu'il prit l'essor pour arriver bien haut, et il ne nous en paraît que plus recommandable. Si l'on en croit la renommée, né dans une condition, inférieure encore à celle du cardinal Dubois, et même du cardinal Alberoni, ce prince de l'église, ainsi que J. B. Rousseau, eut pour père un de ces artisans qui, dit Voltaire,

Viennent de ma chaussure

Prendre à genoux la forme et la mesure ;

on dit même que cet artisan ne travaillait pas en neuf. Cet honnête homme ne s'imaginait pas que le plus intrépide défenseur des privilèges de la noblesse sortirait de son échoppe. Qui peut jurer de rien ? N'est-ce pas d'une maison noble qu'est sorti Mirabeau, le plus ferme champion de la cause populaire ? Comme l'enfant montrait plus d'esprit qu'il n'en fallait pour suivre la profession de son père, on crut pouvoir en faire un prêtre : on l'en-

voya au collège. Maury ne trompa point les espérances de sa famille. Ses études finies, il entra au séminaire de Saint-Charles d'Avignon, puis à celui de Saint-Garde. Avant l'âge de 20 ans, fixé à Paris, il se plaça d'abord comme instituteur dans une maison particulière. Plus occupé de ses propres succès que de ceux de son élève, il composa et publia, dès 1766, un *Eloge funèbre du dauphin*, et un *Eloge de Stanislas*, ouvrages moins recommandables par leur valeur réelle que par l'extrême jeunesse de leur auteur. Un an après, il concourut pour l'*Eloge de Charles V* et pour les *Avantages de la paix*, sujets de prix proposés par l'académie française. Ces deux pièces ayant été accueillies assez favorablement, Maury, qui était entré dans les ordres, s'adonna particulièrement à l'éloquence de la chaire. D'heureux essais lui obtinrent l'honneur de prononcer, devant l'académie française, le panégyrique de saint Louis ; et celui de saint Augustin, devant l'assemblée du clergé de France. Devenu le prédicateur à la mode, l'abbé Maury, après avoir brillé dans les chaires de Paris, fut appelé à Versailles pour prêcher, devant le roi, l'Avent et le Carême. Ce n'est pas seulement à son talent

qu'il fut redevable de ces succès. A ce talent très-élevé, il joignait une habileté de conduite qu'on était loin d'attendre d'un caractère aussi inconsideré que le sien. Pour arriver aux dignités de l'église, il avait besoin de plaire aux prélats ; et de plaire aux philosophes pour arriver aux dignités littéraires. Prenant dans l'occasion le langage de chacun, il sut si bien se concilier les partis les plus opposés, qu'également porté par la cour, par le clergé et par les encyclopédistes, il obtint une abbaye sur la recommandation de l'académie, et une place à l'académie par le crédit de quelques abbés. Celui avec lequel il eut les rapports les plus utiles, est l'abbé de Boismont, avec lequel il composa les *Lettres secrètes sur l'état actuel du clergé*, et de la *Religion en France*, et qui lui résigna le riche prieuré de Lions en Picardie, bénéfice de 20,000 livres de rentes. C'était aussi un homme fort distingué que l'abbé de Boismont. Le but des assiduités de l'abbé Maury n'avait pas échappé à sa pénétration. Assuré du bénéfice, celui-ci, au reste, ne fut pas ingrat. Du vivant même de son bienfaiteur, auquel il espérait succéder aussi à l'académie, il rassemblait les matériaux de son éloge ; l'abbé de Boismont s'en aperçut un jour aux questions multipliées que Maury lui faisait sur les circonstances de sa vie ; antérieures à leur liaison : "L'abbé, lui dit-il gaîment, vous prenez ma mesure." Ce n'est pas toutefois du fauteuil de l'abbé de Boismont qu'hérita l'abbé Maury, mais de celui de Le Franc de Pomignan, dont il vint occuper la place le 27 Janvier, 1785. L'éloge de cet ennemi déclaré de la philosophie était d'obligation pour son successeur. Maury sut encore, en cette occasion, ménager tous les partis. Son discours étonna surtout par la noble franchise de cet exorde : "Messieurs, s'il se trouve au milieu de cette assemblée un jeune homme né avec l'amour des lettres et la pas-

sion du travail, mais isolé, sans intrigue, sans appui, destiné à lutter dans cette capitale contre tous les découragemens de la solitude ; et si l'incertitude de l'avenir, affaiblissant le ressort de l'émulation dans son âme, il est encore assez fier néanmoins, ou plutôt assez sage pour n'attendre jamais aucune espèce d'avancement que de son application et de ses progrès, qu'il jette sur moi les yeux dans ce moment, et qu'il ouvre son cœur à l'espérance." Le reste de l'exorde ne répond pas à la fierté de ce début ; on trouve néanmoins dans ce discours plusieurs passages remarquables, et entre autres, ce trait heureux par lequel le récipiendaire désigne son prédécesseur : "L'écrivain justement célèbre, qui entre aujourd'hui dans la postérité ;" et l'heureuse énumération qu'il fait de l'immortel cortège au milieu duquel Louis XIV, "appuyé sur tant de grands hommes qu'il sut mettre et conserver à leur place, se présente aux regards de la postérité." Au faite des honneurs littéraires, et comblé des dons de la fortune, sans toutefois posséder 800 fermes, ainsi que les gens mal instruits se plaisaient à le répéter, l'abbé Maury ne semblait pas pouvoir monter plus haut, lorsque la convocation des états-généraux ouvrit à son ambition une carrière nouvelle et plus vaste. Nommé, en 1789, député du clergé par le bailliage de Péronne, il préféra les intérêts de l'ordre qu'il avait adopté à ceux de l'ordre où il était né. Personne non plus ne défendit la vieille monarchie avec plus d'audace, et nous dirions, avec plus d'éloquence, si Cazalès n'avait pas combattu pour la même cause. Dès les premières séances des états, Maury saisit avec empressement toutes les occasions de manifester les opinions qu'il avait embrassées. Son zèle pensa lui devenir funeste. Le prenant pour le chef d'un parti dont il n'était que le trompette, la populace, à l'animadversion de laquelle il avait été sig-

nalé par des plébéiens qui le regardaient comme un transfuge, et par des écrivains furibonds, il y en a dans tous les partis, l'avait poursuivi d'abord avec des injures, puis avec des menaces : l'effet pouvait s'ensuivre. Le 14 Juillet, le sang ayant coulé dans Paris, l'abbé Maury, qui avait plus d'audace que d'intrépidité, crut pouvoir quitter son poste. La cocarde en tête, l'uniforme sur le dos, protégé par les couleurs de la révolution qu'il combattait, il sortait du royaume, quand, reconnu à Péroune sous son déguisement, il fut arrêté. La qualité d'aristocrate le compromettait ; le titre de député le protégea. Réclamé par l'assemblée dont il était membre, il revint sain et sauf à Paris reprendre ses fonctions, c'est-à-dire, reproduire ses opinions à la tribune, qu'il n'abandonna qu'en 1791, époque où l'assemblée constituante se sépara après avoir rempli sa mission. Doué de plus de talent que de prudence, Maury nuisit beaucoup aux vrais intérêts nationaux, sans servir la cause royale, qu'il défendait à tort et à travers. Intraitable sur tous les points ; par une opposition plus propre à irriter les esprits qu'à les arrêter, il a souvent provoqué l'exagération des mesures, qu'avec plus de prudence il eût fait modifier. Il est à la tête de ceux qui alors ont fait perdre tout à la royauté, en voulant tout lui conserver. Antagoniste et non pas rival de Mirabeau, ce grenadier politique revenait continuellement à la charge pour se faire battre. Il finit néanmoins par trouver dans son opiniâtreté une protection contre les conséquences que semblait provoquer son imprudence. On riait de le voir s'obstiner à chercher des coups ; et, dans cette guerre où il s'illustra surtout par ses défaites, c'est au ridicule qu'il dut peut-être son inviolabilité. Il eut aussi quelques obligations à quelques mots plaisans par lesquels il répondit à des cris de proscription. Aussi gai que ses agresseurs étaient

furibonds, c'est par des traits heureux qu'il se tira plus d'une fois de péril. *Y verrez-vous plus clair ?* répondit-il à la canaille qui le poursuivait en criant : *l'abbé Maury à la lanterne.*—*Envoyons-le dire la messe à tous les diables*, disaient des forcenés qui le serraient d'assez près ; *soit, mais vous viendrez me la servir*, leur répliqua-t-il en leur présentant deux pistolets, *voilà mes burettes*. Il ne demenrait même pas en reste avec les dames de la halle. L'une d'elles lui ayant dit, en termes trop techniques pour être répétés ici, que les aristocrates *n'auraient pas le dessus* : *Mesdames*, leur répondit-il, *vous savez bien qu'on n'en meurt pas.*—*Faites-donc taire ces sans-culottes*, s'écria-t-il un jour, au sein même de l'assemblée, en désignant deux dames de la cour qui exposaient un peu trop haut, sur la révolution, des opinions opposées à celles que défendait le côté droit. Ces saillies et l'attitude soldatesque qu'il avait sous le petit manteau, lui avaient acquis à la longue une espèce de popularité en dépit de ses opinions. L'impudence est quelquefois prise pour le courage. Après la séparation de l'assemblée constituante, empressé de recueillir le prix de son dévouement, l'abbé Maury se rendit d'abord en Allemagne auprès des chefs de l'émigration, qui le félicitèrent de n'avoir pas désespéré de leur cause. Poursuivant sa course triomphale, il partit ensuite pour Rome, où des dignités de toutes les couleurs l'attendaient. Pie VI ne crut pas pouvoir trop récompenser l'orateur qui dans toutes les circonstances, et surtout quand il avait été question de réunir le Comtat à la France, avait si chaudement défendu les droits du saint-siège. Nommé archevêque *in partibus* de Nice, en 1792, Maury fut envoyé bientôt après, en qualité d'ambassadeur de la cour de Rome, à Francfort, pour y assister à l'élection de l'empereur François II. Là, brusque et indiscret comme à la

tribune, il prouva que les talens diplomatiques n'étaient pas les siens. Il n'en fut pas moins bien traité à son retour, par le pape, qui lui donna l'évêché de Montefiascone, et de Corneto, et le fit cardinal en 1794, Prince de l'église, Maury vécut tranquille, tantôt à Rome, tantôt dans son diocèse, jusqu'en 1798, époque où la révolution française vint l'y rejoindre. Echappé aux commissaires du directoire, avec lesquels il se croisa sur la route, il se sauva d'abord à Sienne, puis à Venise. Dans cette dernière circonstance, il avait échangé la soutane écarlate contre une blouse de charretier. De Venise il passa à Pétersbourg, d'où, après les victoires de Souwarrow, il retourna à Venise, pour assister au conclave qui se tint dans cette ville, en 1799, après la mort de Pie VI. Ramené dans Rome par le nouveau pape, il y résida avec le caractère d'ambassadeur de Louis XVIII, qui habitait alors Mittau. Cependant Napoléon s'était élevé au pouvoir suprême. Le cardinal, malgré son caractère diplomatique, crut pouvoir écrire à cet empereur des Français, en 1804, une lettre dans laquelle il lui exprimait son admiration et son dévouement pour le nouveau souverain que le pape lui-même avait reconnu en le sacrant. Plus d'un sentiment le poussa probablement à cette démarche. La France lui manquait. Indépendamment du besoin de rentrer dans sa patrie, il éprouvait peut-être aussi celui de se montrer riche et puissant aux lieux où on l'avait connu si faible et si pauvre. En conséquence d'une lettre où ses vieilles affections étaient sacrifiées à ses nouveaux intérêts, Maury, qui avait été présenté à Napoléon à Gênes, obtint la permission de faire, en 1806, un voyage à Paris. On ne lui permit toutefois d'y résider qu'après qu'il se fut tout-à-fait discrédité, et qu'à l'instigation de Fouché, il eut sollicité, dans la maison d'un prince de la famille impériale, non encore roi, une place

d'aumônier, que Napoléon ne lui refusa pas. Déclaré cardinal français, Maury fut dès-lors un des courtisans les plus assidus de l'empereur. C'est après ces aberrations politiques qu'une femme d'esprit disait en regardant le portrait gravé du cardinal, *je ne l'aime qu'avant la lettre*. Quant à lui, voici comment il se défendait lorsqu'on lui reprochait d'avoir été inconséquent à ses principes : " C'est à la chose que je tiens ; je suis sorti de France à la chute de la monarchie, j'y reviens à son rétablissement." Cet aumônier du prince Jérôme ne le suivit pas à Stutgard quand ce prince fut devenu roi. Pendant les sept années qui s'écoulèrent entre l'époque de son retour en France et celle de la restauration, il occupa quelquefois l'attention publique, mais ce ne fut pas toujours à son avantage. Nommé à l'institut, non-seulement parce que, ainsi que feu Suard, il avait été de l'académie française, mais parce qu'il avait mérité d'en être, il eut les mêmes prétentions que le cardinal Dubois. Comme ce fils de l'apothicaire de Brives-la-Gaillarde, il voulut être *monseigneur* dans la république des lettres ; défaut d'humilité qui scandalisa tous ses confrères, aux ecclésiastiques près. Cette prétention, appuyée par un calcul de Napoléon, fut satisfaite, mais elle attira sur Maury une foule d'épigrammes. On oublia la guerre de Pologne pour ne s'occuper que du nouveau récipiendaire. C'est ce que voulait le prince. Comme Alcibiade, il avait coupé la queue à son chien, pour détourner de dessus lui-même l'attention des Athéniens. Pour surcroît de disgrâce, l'on ne retrouva pas l'académicien dans le membre de l'institut ; son discours de réception, prolix et diffus, différait en cela aussi du premier, qu'il respirait plutôt la vanité que la fierté. La séance où il le prononça ne fut pour Maury, comme pour son auditoire, qu'un long supplice. Chénier, faisant allusion à cela disait

Je n'y ai pas assisté, mais j'ai été le voir passer. Maury s'était vanté un moment d'être grand-maître de l'université : peut-être est-ce pour cela qu'il ne le fut pas. Orateur, littérateur, académicien, prélat, il avait cependant tout ce qu'il fallait pour occuper dignement cette importante place, tout, la décence exceptée. L'empereur n'ayant pas trouvé chez le cardinal Fesch, son oncle, toute la docilité, qu'il désirait dans un archevêque de Paris, confia l'administration provisoire de ce diocèse, le 14 Octobre 1810, au cardinal Maury. Cette faveur acheva de le perdre dans l'opinion. L'espérance du prince toutefois ne fut pas trompée. Complaisant avec lui, le cardinal n'eut de difficultés qu'avec son chapitre, qu'il fatigua, dans leurs relations temporelles, par l'esprit de tracasserie qui avait succédé en lui à l'esprit de turbulence. Quant au spirituel, il n'appela guère l'attention sur lui que par la prédication, et ce ne fut pas avec succès. Dans la chaire comme à l'académie, il se montra fort au-dessous de sa réputation. Ses sermons rappelaient les dernières homélies de l'archevêque de Grenade; et ses mandemens, où il se croyait obligé de rendre compte des opérations de l'armée, semblaient moins sortir du cabinet d'un prélat que d'un bureau d'état-major. De tout tems Maury avait méconnu les convenances. Plus il s'élevait plus il le prouvait, et plus on s'étonnait de son élévation. La seconde partie de sa fortune ne peut guère être expliquée que par les circonstances; quant à la première, elle est justifiée par son talent, talent qui, sans être du premier ordre, est d'un ordre fort élevé. Ses ouvrages les plus remarquables, comme orateur sacré, sont : 1° un *Essai sur l'éloquence de la chaire*; 2° un *Panégérique de saint Louis*, 1772; 3° un *Panégérique de saint Augustin*, 1775; 4° un *Discours préliminaire, pour servir de préface à la première édition*

des Sermons de Bossuet; comme orateur profane, 5° un *Eloge de Fénelon*, qui a obtenu l'accessit à l'académie française, en 1771; 6° un *Discours de réception à l'académie française*, 1786; 7° un *Discours de réception*, contenant l'*Eloge de l'abbé de Rédonvillier*, lu à l'institut le 7 Mai 1807. Ces diverses pièces ont été recueillies et publiées, en 2 volumes, en 1810, par Gabriel Warée. On s'étonne et on regrette de n'y pas trouver le *Panégérique de saint Vincent-de-Paule*, composition où la piété la plus douce est alliée à la plus ardente charité : c'est sans contredit le chef-d'œuvre de l'abbé Maury. Orateur politique, il a parlé dans toutes les circonstances importantes toujours avec éclat, mais rarement avec fruit. Ses discours, disséminés dans les journaux, seront probablement réunis quelque jour : il en est plusieurs qui méritent d'être conservés, tels que ceux qu'il prononça sur le veto du roi, sur les pensions, sur l'impôt, sur la compagnie des Indes, sur les papiers-monnaie, sur le droit de faire la paix et la guerre qu'il réclamait pour le roi, sur les journées des 5 et 6 Octobre, 1789, occasion qu'il saisit pour attaquer M. Necker. La diatribe dans laquelle il réfute l'opinion de Menou sur la réunion du Comtat à la France, mérite aussi d'être rappelée; jamais l'ironie n'a peut-être été employée avec plus d'habileté que dans cette pièce. On ne doit pas oublier non plus le discours où il s'opposa au déplacement des quatre figures des nations enchaînées au pied de la statue de Louis XIV, à la place des Victoires : on est étonné d'y retrouver le philosophe dans l'aristocrate. " Je crois, disait l'abbé Maury, qu'il ne faut pas toucher à la statue de Louis XIV : la philosophie doit consacrer ce monument, pour montrer à la postérité comment on flattait les rois. Il fut trop flatté pendant sa vie, mais trop méconnu après sa mort; c'est un roi qui n'avait

peut-être pas autant de grandeur dans le génie que dans le caractère, mais il est toujours digne du nom de grand, puisqu'il a agrandi son pays. Quand vous érigerez des monumens, vous ferez voir la différence qu'il y a du 17^e au 18^e siècle; vous leur donnerez un but moral qui élèvera l'âme des rois, mais il ne faut pas pour cela dégrader aux yeux du peuple les rois ensevelis dans la tombe, et porter ainsi de terribles atteintes à la majesté royale." Reprenons le fil des événemens. De nouveaux sujets de discorde s'étaient élevés entre Napoléon et le chef de l'église au sujet de l'institution des archevêques et évêques de France. Le pape, enlevé de Rome, avait été conduit d'abord à Savone, d'où il fut transféré à Fontainebleau. De là, sa sainteté adressa un bref au cardinal Maury, pour lui ordonner de quitter l'administration du diocèse de Paris. Le cardinal, qui montra en cette circonstance plus d'obéissance à l'autorité séculière qu'à l'autorité ecclésiastique, eut bientôt lieu de s'en repentir. En 1814, Napoléon ne fut pas plus tôt tombé, que dépouillé de ses fonctions d'administrateur métropolitain par le chapitre de Paris, l'archevêque non institué reçut ordre de quitter le palais épiscopal. Repoussé par la royale famille dont il s'était détaché, il alla chercher un asile à Rome: il y trouva une prison. Enfermé six mois dans le château Saint-Ange, Maury passa de là dans une maison de lazaristes, d'où il ne sortit, au bout de six autres mois, qu'après avoir donné sa démission du siège de Montefiascone et de Corneto. A cela près, il recouvra tous ses droits. Plus indulgent que les princes de la terre, qui ne lui avaient pas tenu compte de ses anciens services, le successeur de Saint-Pierre lui pardonna des torts récents. Le cardinal Maury survécut à peine deux ans à sa réconciliation avec le pape. Une affection scorbutique, occasionnée sans doute par ses derniers chagrins l'em-

porta dans la nuit du 10 au 11 Mai 1817. Ecclésiastique plus remarquable par ses talens que par ses vertus, il ne fut pourtant pas dénué de qualités, comme homme. On pouvait être plus tempérant, plus décent, plus modéré que lui; mais s'il se montra violent en matière politique, il fut tolérant en matière de religion. Il n'était pas vindicatif. Personne n'oubliait plus facilement que lui les injures. Susceptible d'amitié, il eut des amis distingués, en tête desquels il faut placer Mar-montel. L'humilité ne fut pas sa vertu dominante: il faut avouer pourtant qu'il eut quelquefois des mouvemens d'un noble orgueil. Aux traits déjà cités, ajoutons celui-ci: *Vous croyez donc valoir beaucoup?* lui dit, dans un moment d'humeur, un homme qui valait beaucoup lui-même. *Très-peu quand je me considère, beaucoup quand je me compare,* répondit vivement Maury. En chaire comme à la tribune, il donna souvent des preuves d'une rare présence d'esprit. Entre mille, citons le trait suivant. Un jour que, prêchant à Versailles, il avait traité assez durement la cour, s'apercevant du mécontentement de son auditoire: *Ainsi parlait, s'écria-t-il, saint Jean-Chrysostôme!* Ce mot raccommoda tout. Fier de ce succès: *Leur en ai-je donné avec saint Jean-Chrysostôme?* disait-il à ses amis après le sermon. La maladie dont il mourut avait tellement décomposé ses traits, que, pour l'exposer sur le lit de parade comme l'usage l'exige, on fut obligé de lui recouvrir le visage d'un masque; cela donna lieu au distique suivant, qui fut affiché sur la statue de Pasquin:

Qui giace Maury, gallo porporato
Che vivo e morto, fu sempre mascherato.

"Ci-gît Maury, Français, empourpré, qui, vivant ou mort, porta toujours le masque." Cette épigramme, dont une traduction rend peu la finesse, est plus maligne que juste;

personne ne se masquait moins que le cardinal Maury, qui peut-être ne se masqua pas assez. Ce distique a sans doute donné l'idée de l'épithaphe suivante, que nous transcrivons, parce qu'elle nous paraît offrir un portrait assez exact du personnage pour qui elle est faite :

Ci-gît un pauvre cardinal
Illustré par plus d'une frasque,
Enrichi par mainte bonrrasque,

Et d'un esprit fort inégal,
Parlant tantôt bien, tantôt mal,
Bénin tour à tour et brutal,
Tour à tour vigoureux et flasque ;
Et dès le milieu d'un régal,
Sous le bonnet épiscopal,
Plus gai qu'un dragon sous son casque.
Rival du héros bergamasque,
Il prit, dans son humeur fantasque,
Arlequin pour original ;
Allant même au séjour fatal,
Comme il allait jadis au bal,
Il s'est fait enterrer en masque :
Son histoire est un carnaval.

MÉLANGES.

LES LEÇONS

DE LA VÉNÉRABLE PARI-BANOÛ.

SUITE DE BÉHERGIOUR ET DE SES FRÈRES.

HISTOIRE INDIENNE.

“ PRINCE, reprit Pari-Banou, nous avons laissé le beau Béhergiour dans la ville de Gorreshepour, prêt à se mettre en route avec la caravane de Patna, pour les états du roi de Boutan. Au-delà des terres de Nupal, ils entrèrent dans d'horribles montagnes remplies de précipices, et dont les passages sont si étroits, que les chevaux mêmes ne sauraient s'y tenir. Des diverses habitations placées dans ces montagnes, descendent une multitude de femmes et de filles, les épaules couvertes d'un gros bourlet, sur lequel elles s'offrirent de porter les voyageurs ; elles conduisaient aussi des boucs grands et robustes, dressés à cet usage, pour transporter les bagages et les marchandises de la caravane. Pendant que chaque voyageur faisait marché avec une de ces femmes pour s'abandonner à sa conduite, dans une route périlleuse et assez longue, Béhergiour, qui se tenait à l'écart, remarqua une femme qui s'offrait en vain à meilleur compte que les autres, sa figure pâle et maigre n'ins-

pirait pas assez de confiance dans ses forces. Rebutée de tout le monde, cette infortunée se retirait en pleurant, sans voir Béhergiour, lorsque celui-ci l'appela, et lui demanda si elle se croyait réellement en état de transporter un voyageur, sans s'exposer à périr avec lui. Elle lui protesta avec chaleur qu'il pouvait être sans inquiétude.

“ Prenez garde, répartit Béhergiour, que l'avidité du gain ne vous aveugle.”

“ Elle répondit que l'avarice ne l'inspirait point ; et qu'elle ne cherchait à gagner un peu d'argent que pour prolonger les jours de sa mère, atteinte d'une maladie lente, mais que des remèdes assez dispendieux soulageaient sans la guérir. Elle ajouta que le chagrin, plutôt que la langueur, donnait à son visage cette pâleur qui empêchait qu'on acceptât ses services ; mais que le désir de conserver sa mère l'animait et lui donnait des forces surnaturelles. Béhergiour, touché de la bonté de cette fille, non-seulement n'hésita point

à lui confier ses jours, mais il forma aussitôt le généreux dessein d'aller visiter la malade, afin d'essayer de la guérir, et sans s'arrêter au danger de quitter la caravane, il suivit cette inspiration bienfesante. La Montagnarde, pénétrée de reconnaissance, se mit en chemin à l'instant même, tantôt marchant devant Béhergiour, tantôt le portant sur ses épaules dans les passages les plus dangereux. Parmi divers aspects remarquables qu'il aperçut dans ce trajet, il distingua avec surprise les noires tours d'un château bâti dans un abîme extrêmement profond, qui ressemblait à un vaste puits. Aucun chemin ne paraissait y conduire, sa conductrice lui apprit qu'on appelait cet édifice le palais des Génies ; qu'il était plein d'une foule de malheureux que leurs enchantemens y retenaient captifs. Elle ajouta qu'une fois l'année, ces infortunés avaient la permission d'écrire à leurs parens pour implorer leurs secours, et d'abandonner leurs lettres au hasard des vents, ce qui ne réussissait presque jamais, parce que personne n'était assez hardi pour se tenir dans le voisinage du palais, et qu'au bout de vingt-quatre heures, un animal qui était fée, les avalait toutes l'une après l'autre.

“ Cette époque, dit Béhergiour, est-elle passée depuis long-tems ?— Ce sera dans trois jours, répondit la Montagnarde, et il nous tarde déjà que ce triste moment soit écoulé, car les gémissemens de ces malheureux percent alors les airs, et se font entendre jusque dans nos maisons : ce qui nous cause autant de pitié que de crainte.”

“ Ils arrivèrent bientôt dans la chaumière où gisait une pauvre femme, mère de la Montagnarde. Voir la malade et la guérir, ne fut pour le fils d'Altaf que l'affaire d'un moment. Elle avait dans le corps un abcès qu'il opéra si adroitement que la maladie se termina tout de suite ; ce qui surprit si fort ces malheureuses créatures, et les transporta tellement qu'elles étaient tentées de prendre

Béhergiour pour un Dieu. Elles ne savaient que lui offrir pour prix d'un si grand service, lorsque Béhergiour leur demanda pour toute récompense de le laisser attendre dans leur chaumière le jour où les prisonniers des génies livreraient aux vents leurs lettres aventureuses, parce que son dessein était d'aller les recueillir, et de tâcher de les délivrer, par ce moyen, de leur affreuse prison. Les Montagnardes, consternées, le conjurèrent en vain de renoncer à une entreprise si périlleuse ; au jour indiqué, après s'être fait donner les meilleurs renseignemens qu'il put obtenir, il se rendit vers le redoutable palais, muni d'une longue corde pour descendre dans l'abîme, et d'un sac pour ramasser les lettres. Quoiqu'il eût emporté tout ce qu'il avait pu trouver de cordes dans ces pauvres villages de montagne, il fut obligé de prendre beaucoup de peine pour parvenir au fond de l'abîme, que le soleil n'éclairait jamais de ses rayons, bien qu'il fût cependant plus vaste qu'on ne le supposait d'en haut. Béhergiour s'assit en silence, en attendant que les prisonniers jetassent leurs lettres, et d'abord il ne tarda point à se voir assaillir par une multitude d'animaux bizarres et fantastiques qui s'efforçaient de l'épouvanter ; mais sans se laisser vaincre ni par leurs cris, ni par leurs insultes, il se contenta de s'en défendre courageusement avec une pique qu'il tenait à la main. Ces animaux, ne pouvant réussir à lui faire prendre la fuite, se retirèrent d'eux-mêmes, et le silence qui succéda à leur retraite ne tarda point à être interrompu par les pleurs et les lamentations des prisonniers, qui parurent sur la plateforme du palais, tenant chacun une lettre à la main. La distance empêchait Béhergiour de distinguer leurs traits, mais leurs gémissemens et le bruit des chaînes dont ils étaient chargés, parvenaient jusqu'à lui, et lui inspi-raient une tendre compassion. Tout-à-coup un nuage intercepta la lumière du jour, c'étaient les lettres qui vo-

laient toutes à-la-fois. Il y en avait un si grand nombre que le sol de l'abîme s'en trouva couvert, sans compter que le vent en dispersa beaucoup en dehors de l'abîme, et dans des gouffres remplis d'eau. Béhergiour recueillit à la hâte toutes celles qu'il put apercevoir, les jetant pêle-mêle dans son sac, jusqu'à ce que l'obscurité, qui se répandait de bonne heure dans cet abîme, l'obligea d'en sortir.

“ Les Montagnardes l'avaient pleuré comme mort ; elles se livrèrent, en l'apercevant, à la joie la plus vive. Il passa la soirée à examiner les adresses de ces lettres : il y en avait pour tous les pays du monde ; mais quelles furent sa surprise et sa douleur en lisant sur l'une d'elles le nom de son père Altaf, écrit de la main d'Hégiage, son frère aîné, et en apprenant que ses trois frères languissaient ensemble dans ce château, en butte à la haine de Tamaraca, mère des Génies, et de son fils Ourlouf. Hégiage ajoutait qu'il n'y avait guère d'apparence que cette lettre parvint jamais à sa destination ; mais que, quand ils seraient assez heureux pour que le hasard la fit tomber entre les mains de leur père, ils ne supposaient pas comment un pauvre vieillard sans fortune et sans crédit pourrait les délivrer.

“ Ces derniers mots firent espérer à Béhergiour qu'en offrant de l'or à Tamaraca, il réussirait à racheter ses malheureux frères, et, plein de cet espoir, il partit de nouveau de cette cabane pour descendre une seconde fois dans l'abîme. En faisant le tour du palais, non sans être tourmenté comme la veille par des figures hideuses, il remarqua quatre portes de différens métaux. La première à laquelle il s'arrêta était de fer, avec un énorme maillet d'acier, que Béhergiour souleva avec peine en y mettant les deux mains. La porte s'ouvrit, violemment ébranlée par un vent furieux, qui renversa si rudement le pauvre Indien qu'il en demeura un moment sans connaissance.

En revenant à lui, il vit que la porte s'était refermée, de sorte que, n'osant s'exposer à une nouvelle secousse, il alla frapper à une porte d'airain, dont le maillet était d'argent. Un torrent rapide s'écoula par cette porte et manqua de noyer l'intrépide Béhergiour, qui, mouillé de la tête aux pieds, mais sans perdre courage, s'empara du maillet d'or, qui brillait sur la porte d'argent. L'expérience du passé l'engagea à se tenir sur ses gardes, en s'éloignant un peu de cette troisième porte : ce qui lui sauva la vie, car une flamme ardente qui s'en échappa l'aurait infailliblement consumé. Elle se referma aussitôt comme les autres. Il ne restait plus qu'une porte d'or avec un maillet en diamant, et l'Indien, repoussé déjà par trois élémens déchainés contre lui, s'attendait à périr à cette quatrième entrée, dont la magnificence lui faisait supposer une garde encore plus redoutable que celle des autres. Je dois avouer, Prince, que Béhergiour, désespérant de sauver ses frères, fut au moment de renoncer à son entreprise ; mais la réflexion ranima son courage. “ Eh quoi ! se dit-il en lui-même, abandonnerai-je mes frères dans cette affreuse prison ? pourquoi suis-je venu recueillir leur lettre, si ma lâcheté m'empêche d'en faire usage ? J'ai laissé à mes parens de quoi finir leurs jours dans l'abondance, qui peut m'arrêter maintenant ? mourons s'il le faut, mais mourons en accomplissant notre devoir.”

“ Après s'être ainsi exhorté lui-même, Béhergiour implora la protection de la déesse Lanthila, qui commande aux Génies, et retournant d'un pas assuré jusqu'à la porte d'or, il fit retentir trois fois de suite le maillet de diamant. Il fut bien agréablement surpris d'entendre une musique harmonieuse, et de voir ouvrir cette porte par deux Nymphes de la plus grande beauté, qui chantaient ensemble ces paroles : “ Celui qui a résisté à l'air, à l'eau et à la flamme, qui sont trois terribles élémens, peut se présenter à la porte d'or, et après

avoir frappé trois coups avec le maillet de diamant, déclarer son nom et ce qui l'amène dans le palais des Génies. Si sa visite est agréée, la reine Tamaraca et le prince Ourlouf nous ordonnent de le conduire au bain dans une cuve de porphyre, et de répandre sur lui des parfums inconnus aux simples mortels. Si au contraire sa présence les irrite, nous le jetons dans une citerne bourbeuse, où il servira de pâture aux serpents."

" Ces chants, malgré leur douceur, n'étaient pas fort encourageans ; mais Béhergiour, qui avait déjà fait le sacrifice de sa vie, répondit d'une voix ferme qu'il était Béhergiour, fils d'Altaf, et qu'il venait proposer à la Reine une rançon pour ses frères, qu'elle retenait captifs dans ce palais. Le bruit éclatant d'une fanfare couvrit la moitié de ces paroles, une multitude de voix répétèrent comme en triomphe : Béhergiour ! Béhergiour ! vive Béhergiour ! et les deux Nymphes le prenant chacune par la main, l'introduisirent dans le palais, dont les salles représentaient au naturel des bocages de myrtes et de roses, rafraîchis par des bassins où l'eau formait d'agréables cascades. Du haut de la voûte une pluie de fleurs, semées par des mains invisibles, se répandait sur lui. Les nymphes le conduisirent au bain dans la précieuse cuve dont elles avaient parlé : ce qui étonna et rassura tout-à-la-fois Béhergiour, qui ne pouvait comprendre le motif d'une si brillante réception, quoiqu'il en tirât un augure favorable.

" Lorsque les Nymphes l'eurent parfumé et revêtu d'une robe brodée en perles, et retenue autour du corps par une ceinture parsemée de rubis, elles l'emmenèrent hors de la salle du bain, à la porte de laquelle il trouva une vingtaine de Génies subalternes qui l'accompagnèrent en dansant et en jouant des instrumens jusqu'auprès de la Reine qui l'attendait sur son trône, Béhergiour eut d'abord assez de peine à distinguer sous de riches étoffes d'or, toutes

éblouissantes de pierres précieuses, un petit squelette noir et hideux qui était la reine Tamaraca, mère des Génies. Elle avait alors cinq cents ans, et ne se comptait guère que dans son été, ayant mille ans révolus à passer sur la terre. Le prince Ourlouf, son plus jeune fils, qui n'était âgé que de deux cents ans, n'avait point encore de barbe, se tenait respectueusement sur les marches du trône, où il formait un quadrille avec trois urnes d'or, placées, ainsi que lui, sur les mêmes degrés. La Reine faisant signe à Béhergiour de s'approcher, lui tendit quelque chose que le jeune Indien prit d'abord pour une patte de singe, mais qu'il reconnut ensuite pour une des mains de la Reine, qu'il se résigna à baiser respectueusement par amitié pour ses pauvres frères. Alors la Reine lui dit d'une voix qui répondait parfaitement au reste de sa personne : " Béhergiour, quelque service que tu puisses souhaiter de moi, je suis prête à te l'accorder, pourvu que ce ne soit point la liberté de tes frères, car si je te dois, ainsi que le prince Ourlouf, une juste reconnaissance, tes frères ne méritent que notre haine.

" Grande Reine, répondit Béhergiour, vous n'ignorez pas que la faveur que vous m'interdisez si cruellement est le seul motif qui m'ait conduit ici. De quel bonheur pourrai-je jouir, tant que ces infortunés gémiront dans vos chaînes ? et comment me trouvai-je, sans le savoir, dans les bonnes grâces de votre Majesté, tandis qu'elle se montre si rigoureuse envers le reste de ma famille ?

" As-tu donc oublié, lui répliqua le génie Ourlouf, ce que je te dis dans le royaume de Siam, en sortant de la boîte du Fakir ? Ne te déclarai-je pas que ma liberté dépendait de ta discrétion ? En vain le Mandarin et la Princesse ton épouse ont essayé de pénétrer le fond de ton âme, tu as mieux aimé t'en séparer que de les satisfaire, et ton père lui-même ignore ton secret

aussi bien que les autres. Tes frères n'ayant pas eu la même sagesse, ont condamné les miens à une captivité qui sera sans doute éternelle. Regarde, ajouta-t-il en tirant de chaque urne une boîte semblable à celle de Béhergiour, voici l'étroite prison où les Génies mes frères sont resserrés ; une puissance au-dessus de la nôtre nous empêche de leur rendre la liberté, et leur malheureuse mère est réduite à les pleurer vivans, sur cet étrange cercueil."

" Pendant ce discours, Béhergiour se rappelait peu à peu la figure du Génie, qu'il n'avait vu qu'un moment, et il cherchait en lui-même une réponse à ses justes plaintes, lorsqu'une espèce de murmure assez semblable à celui que font entendre plusieurs chats rassemblés, le fit tressaillir désagréablement. C'était la Reine qui pleurait, attendrie par les dernières paroles de son fils Ourlouf. Béhergiour s'efforçant adroitement de savoir jusqu'où allait sur lui la puissance des Génies, s'écria : " Hélas ! quelqu'avantage que j'aie retiré de votre présent, le malheur de mes frères me cause une si grande affliction que je ne me sens point le courage de vous remercier. Comment des Génies qui sont des êtres supérieurs, ont-ils pu se confier imprudemment à la fragilité des hommes ! que n'emportâtes-vous ces fatales boîtes ?

" Une loi bizarre s'y oppose, répondit le Génie, qui n'apercevait point la finesse de Béhergiour. Tant que tu ne trahiras point ton secret, nous ne pouvons ni te ravir cette boîte, ni te priver de ta liberté....

" C'est tout ce qu'il m'importe de savoir, interrompit brusquement Béhergiour, et maintenant, si la vôtre vous est chère, vous me rendrez mes frères sans balancer, car pour moi je suis résolu à partager leur captivité, et à vous réduire par-là à la triste situation de vos frères, si vous ne m'accordez ce que je demande."

" Le Génie et sa mère poussèrent

un cri de rage à ces paroles, et reconnurent que Béhergiour avait été plus habile qu'eux ; mais le mal était irréparable.

" Imprudent ! répartit la Reine, tu ne sais pas à quel supplice tu t'exposes en voulant partager le sort de nos captifs. Je te permets d'en juger par tes propres yeux, afin que tu prennes une résolution plus raisonnable."

" Elle traça aussitôt quelques cercles magiques qui changèrent le lieu de la scène. Béhergiour se trouva au milieu d'un vaste souterrain dans lequel étaient rangés symétriquement des étuis de fer, d'où partait un bruit sourd de chaînes et de gémissemens. Un mouvement de baguette fit ouvrir en même tems tous ces étuis qui laissèrent voir des visages pâles et décharnés, parmi lesquels Béhergiour reconnut ses frères ; mais, par un effet de la magie, ceux-ci ne l'apercevaient point. Tous les étuis se refermèrent, à l'exception de ceux des fils d'Altaf, que des démons en arrachèrent avec violence pour les torturer, sans se soucier ni de leurs cris, ni des prières de Béhergiour. Ils étaient traités plus rigoureusement que les autres, parce que leur crime était plus grand. Ce triste spectacle disparut enfin, et Béhergiour se retrouva au pied du trône de Tamaraca. La méchante Reine lui voyant le visage couvert de pleurs, lui demanda s'il persistait à venger ses frères aux dépens de lui-même. " Oui, cruelle que vous êtes, lui répondit Béhergiour indigné. Plus leur malheur m'est connu, plus je fais serment de le partager, puisqu'il m'est impossible de les y soustraire. Nous ne sommes heureusement que de faibles mortels, réduits à un petit nombre de jours. Le trépas nous affranchira tôt ou tard ; mais toi, barbare Ourlouf, tu gémeras pendant des siècles, et cette pensée sera pour nous une consolation."

" Ourlouf, tremblant d'effroi, se jeta aux pieds de sa mère pour en obtenir la liberté de ses captifs : car il

lui semblait déjà être dans la fatale boîte. Alors Tamaraca s'adressant à Béhergiour : " Si je te rends tes frères, afin de conserver le seul fils qui me reste, lui dit-elle, qui me répondra de ta fidélité ? Ne conviens-tu pas toi-même que les hommes sont fragiles ? Est-il juste que tu jouisses en paix de tous les avantages du traité, tandis que nous aurons toujours lieu de te craindre ? Non-seulement je te rendrai tes frères, mais je te donnerai encore des présens qui vous enrichiront à jamais, toi et ta famille, quand vos jours dureraient autant que les nôtres, si tu consens à me livrer cette boîte avec les merveilleuses lunettes (car ces deux objets sont inséparables), d'où dépend la liberté de mon fils."

" Béhergiour ayant réfléchi un moment à cette proposition, la trouva si raisonnable, qu'il y consentit de bon cœur, sentant d'ailleurs quelque plaisir à rompre toute intelligence avec les persécuteurs de sa famille. Le traité fut religieusement exécuté de part et d'autre, et dans la joie qu'éprouvait le Génie de se voir désormais sans inquiétude, il voulut se charger encore du voyage des quatre frères, qui se trouvèrent transportés par enchantement, avec toutes leurs richesses, dans la maison du vénérable Altaf.

" Prince, ce bon père et son épouse pensèrent mourir de joie à la vue de leurs enfans réunis. Ils allaient de l'un à l'autre, les comblant de caresses, et ne pouvant se rassasier d'entendre les douceurs que ceux-ci leur disaient. Béhergiour, délivré de l'obligation qui lui fermait la bouche, leur raconta alors tout ce que j'ai eu l'honneur de vous apprendre. Le bon Altaf fut étrangement scandalisé de ce qu'un saint homme, comme paraissait être le Fakir, eût eu commerce avec ces mauvais Génies, et il approuva fort Béhergiour de s'être défait des lunettes, quelques lucratives qu'elles fussent. Puis, se tournant du côté d'Hégiage, il désira savoir ce qui lui était arrivé ; et com-

ment il avait encouru la disgrâce de la reine Tamaraca. Hégiage baissa les yeux d'un air confus, Mirza en fit autant.

" Alcoulob, prenant la parole : " Pour moi, mon père, je ne pense point avoir mérité les mauvais traitemens que j'ai subis dans cet infernale palais, et vous conviendrez vous-même, en m'écoutant, de l'injustice de cette méchante petite vieille, qui ressemble bien moins à une femme qu'à une guenon. Je vous ai dit que j'avais été vendu au roi de Boutan, qui me fit son pourvoyeur. Comme mon frère Béhergiour, je comptais tirer si peu de parti de la boîte du Fakir, que je n'y pensai que longtemps après mon départ. Je l'ouvris avec les mêmes circonstances, et le Génie qui s'en échappa me fit don d'un collier d'une matière inconnue, qu'il suffisait de mettre au cou pour se transporter où on voulait, me recommandant aussi la plus parfaite discrétion. Mon premier soin fut d'essayer le collier, et comme aucun endroit du monde ne m'attirait mieux que votre cabane, je souhaitai de m'y retrouver : je n'eus besoin pour cela que de mettre le collier, et de tenir les yeux fermés pendant un quart d'heure ; en les ouvrant je me trouvais assis sous le tamarin planté à votre porte. La joie que vous eûtes de me revoir ne vous empêcha pas de satisfaire à la probité, et après m'avoir comblé de caresses, vous m'ordonnâtes de retourner auprès de mon maître. J'étais parti précisément à l'heure où mon service m'appelait en sa présence ; il punissait sévèrement les fautes les plus légères, de sorte que je n'étais pas sans inquiétude pour mon retour. J'imaginai de l'apaiser par des présens magnifiques, ce qui m'était d'autant plus facile que j'avais sur moi beaucoup d'or destiné à ses provisions. Au lieu donc de m'en retourner tout droit dans le royaume de Boutan, j'allai prendre dans différens endroits de l'Asie, ce que son sol ou ses manufactures produisent de plus rare. Un tapis de

Perse, un sabre de Damas, des porcelaines du Japon, des étoffes de soie de la Chine, des mousselines de Séronge et du riz de Navapoura, le plus délicieux de toute l'Asie. Arrivé au palais du Roi mon maître, avec tous ces objets qui m'y avaient suivi, sans que je sache comment, j'appris qu'il était dans une furieuse colère contre moi, et qu'il n'était pas de châtement auquel je ne dusse m'attendre. Dès qu'il me fut permis de le voir j'allai me prosterner à ses genoux, et le supplier de me faire grâce en faveur des objets précieux que je lui apportais, l'assurant étourdiment que je ne m'étais absenté que pour les aller quérir moi-même sur les lieux, afin qu'ils fussent plus dignes d'un si grand Roi. "Imprudent esclave ! s'écria-t-il, la crainte te trouble-t-elle la raison, ou oserais-tu espérer de me convaincre d'une imposture aussi grossière ? Dans vingt-quatre heures un homme peut-il aller en Perse, à la Chine et dans l'Indostan ? Tu mourras certainement puisque tu as eu la hardiesse de mentir au Roi.

"Sire, lui répondis-je tout tremblant, si je puis prouver à votre Majesté que je ne lui ai rien dit que de vrai, accordera-t-elle la vie à son esclave ?"

"Le roi m'en fit serment, alors je le suppliai de faire venir les premiers négocians de la ville, dont plusieurs voyageaient chaque année, les uns en Chine, les autres dans l'Indostan, les autres en Perse et au Japon. Tous reconnurent la marque des fabricans chez lesquels j'avais pris les marchandises, et convinrent qu'à moins d'y avoir été, on ne pouvait dépeindre comme je le faisais, la situation de leurs magasins, avec le nom des places et des rues qui y aboutissaient. La colère du Roi changeant alors d'objet : "Misérable, reprit-il, de pareilles choses ne peuvent se faire que par le secours de la magie, et puisque tu as autant de puissance, il faut que tu changes

en diamans les pierres qui pavent la cour de mon palais."

"Je protestai au Roi que je n'étais point magicien, que toute ma puissance se bornait à ce que j'avais déjà entrepris pour son service. Il m'ordonna alors de lui déclarer de quel moyen je me servais, et comme je m'en excusais en alléguant le danger que cette indiscretion me ferait courir, le Roi, plus irrité que jamais, fit venir le bourreau pour me couper la tête. Cette terrible vue triompha de tout mon courage, je découvris la vérité. Au même instant un vif éblouissement me déroba la vue du Roi et de sa cour, je me sentis saisir par les cheveux et enlever en l'air, que je fendais avec rapidité, quoique sans rien apercevoir. Mon éblouissement ne se dissipa qu'au pied du trône de Tamaraca, qui me reprocha mon crime, et après m'avoir fait torturer, m'enferma dans un étui semblable à ceux qui contenaient déjà mes malheureux frères."

"Tel fut le récit d'Alcoulob. Son père convint qu'il s'était trouvé dans une situation fort embarrassante, et qu'entre deux dangers, il avait dû nécessairement choisir le moins apparent : mais qu'il les aurait évités l'un et l'autre en restant fidèlement auprès de son maître.

"Mirza prenant alors la parole : "Je dois avouer, dit il en rougissant, que le motif qui m'a fait tomber entre les mains de Tamaraca est bien moins excusable ; cependant il est si naturel d'être indigné de l'injustice et de l'ingratitude des hommes, que j'ose espérer que vous m'accorderez aussi quelque indulgence. Ma destinée me rendit esclave d'un Iman turc de la ville d'Alep, dans le royaume de Syrie (les Imans tiennent dans leur pays le même rang que les Brahmes parmi nous.) Celui-ci, plein d'orgueil et d'ambition, était fort jaloux d'un autre Iman, qui, ayant plus de lumières et de connaissances, jouissait d'une grande faveur auprès du pacha d'Alep, et dirigeait

tous ses conseils. Le Génie m'avait fait don d'un petit livre qui instruisait également du présent, du passé et de l'avenir. Il suffisait d'y insérer une question écrite, le lendemain on trouvait la réponse sur les feuillets blancs, dont les caractères s'effaçaient ensuite d'eux-mêmes. J'aurais pu tirer par mes propres moyens un grand parti de ce livre merveilleux : mais mon isolement dans un pays étranger ne m'inspirant pas pour cela assez de hardiesse, je déclarai à mon maître, autant que je pouvais le faire, la singularité de ce trésor, et je lui offris de s'en servir pendant un an, au bout duquel il m'accorderait ma liberté et un dédommagement capable de me faire vivre heureux dans ma famille. L'Iman, qui parut douter d'abord de la vérité de mes paroles, n'en fut pas plutôt convaincu, qu'il accepta mes offres avec joie, et me jura de tenir fidèlement à sa promesse. Cet important secret ne tarda point à lui procurer une considération, qui força son rival étonné de s'humilier devant lui, et le Pacha, le regardant comme un homme inspiré, ne faisait rien que d'après ses conseils. Il était comme un Roi, ou plutôt comme un Dieu parmi son peuple. L'année écoulée, il voulut me retenir par des caresses, me flatter des plus pompeuses espérances ; mais je n'écoutai rien, aucune faveur ne pouvant me dédommager du bonheur de vivre près de vous. Alors l'Iman, aussi injuste qu'ingrat, mérita de m'emprisonner, et de me forcer par la violence de lui continuer mes services. Averti de cet infâme dessein, par un autre esclave qui possédait toute sa confiance, mais qui m'était aussi secrètement attaché, je m'écriai avec indignation : " Perfide Iman, est-ce ainsi que tu reconnais mes services ? Mais je t'arracherai ce masque par lequel tu en imposes aux gens de bien, et je rendrai ta honte aussi subite que j'ai rendu ta gloire."

" Austitôt m'échappant de la mai-

son, je courus au palais du Pacha, à l'heure qu'il rendait la justice, et ayant eu le bonheur d'en être remarqué, je portai mes plaintes contre l'Iman, dont je découvris l'ingratitude et l'infidélité. Tous les assistants révéraient tellement l'imposteur, qu'un murmure universel s'éleva contre moi. Le Pacha me dit de prendre garde à ce que j'avançais, parce qu'il me ferait mourir, si j'étais convaincu de calomnie envers un si saint personnage ; mais je persistai dans ma déclaration. On voulut entendre aussi l'Iman, qui, se rappelant que je ne pouvais révéler mon secret sans me perdre, ainsi que je lui en avais fait la confidence, en prit assurance de me démentir publiquement. Décidé à m'exposer à tout pour satisfaire ma vengeance, je tirai de mon sein le livre merveilleux... Un accident semblable à celui d'Acouloub termina cet étrange procès, et me fit reconnaître que je venais de tomber sous la puissance des Génies.

" Mon fils, répartit Altaf, on a bien raison de dire que la vengeance est aveugle, et qu'elle encourt sa perte avec indifférence, pourvu qu'elle entraîne en même tems celle de son ennemi. Si tu avais accordé quelque chose à l'Iman, une année de plus même, s'il était nécessaire, peut-être la justice se serait-elle réveillée dans son cœur. Maintenant, Hégiage, il ne reste plus que toi à parler, ne nous raconteras-tu pas aussi tes aventures ?

" Mon père, répondit Hégiage, avec un grand soupir, je n'ai pas moins de confiance dans votre bonté que mes frères ; mais il en coûte toujours de confesser ses faiblesses. La crainte perdit Alcoulob, une juste indignation fit le malheur de Mirza ; moi, je ne puis accuser que moi-même de mon infortune. J'avais reçu du génie un flacon rempli d'une eau enchantée, dont une seule goutte répandue sur les vêtements d'une personne, la forçait, sans qu'elle s'en aperçût, de déclarer ses plus secrets

desseins. J'aurais fait peu de cas d'un pareil présent, si je n'eus été en position d'en faire usage pour les intérêts du roi de Samarcande qui m'avait acheté, et dont j'espérais gagner la faveur par ce moyen. Le premier degré qui m'éleva jusqu'à lui fut la découverte d'une conspiration qui se tramait contre sa personne. Comme je n'étais qu'un esclave et que les conspirateurs tenaient un rang à la cour, on exigea de ma part des preuves irrécusables. Quelques gouttes de l'eau enchantée, jetées sur les coupables, à l'insu de tout le monde, me les fit obtenir de leur propre bouche. Le roi, aussi surpris qu'indigné, après avoir satisfait à la justice, voulut m'acheter un si beau secret, et témoigna beaucoup de douleur de ce que je ne pouvais ni le vendre, ni même le révéler; mais, afin de s'attacher au moins celui qui en était possesseur, il me revêtit des premières dignités de son royaume. L'ambition fit de rapides progrès dans mon esprit; en fort peu de tems je me trouvai aussi avide de richesses et de distinctions que si je fusse né dans un palais. Le Roi avait beau me combler d'honneurs, tellement que j'étais après lui le premier de ses États, je ne me sentais point satisfait. L'eau enchantée, en démasquant journellement une foule de traîtres et de flatteurs, m'attira un grand nombre d'ennemis. Il n'était point de courtisan qui ne tremblât de paraître en ma présence. Un d'eux, hélas! peut-être le plus perfide de tous, s'insinua tellement dans mon amitié, que je ne voulus pas tenter sur lui l'épreuve du flacon, moins par excès de confiance que par excès de faiblesse, aimant mieux douter de la sincérité d'un homme si habile à flatter mes penchans, que de me priver de sa société, en obtenant la preuve de sa fourberie. Il ne m'entretenait que de pensées ambitieuses, exaspérait mes desirs, et mettait mon mérite au-dessus de toute la Cour, au-dessus du Roi même. Je ne lui avais point

caché le danger auquel m'exposerait une indiscretion, à l'occasion de la faculté que j'avais de forcer les coupables à se découvrir eux-mêmes, l'assurant avec feu que cette seule circonstance m'empêchait de la lui révéler, à lui qui était mon meilleur ami. Le flatteur ne me pressait point à cet égard, mais il excitait vivement le Roi à ne négliger aucun moyen de me gagner, lui faisant entendre que la raison que j'alléguais n'était qu'une imposture, une adresse, pour me rendre nécessaire à Sa Majesté. Le Roi, qui désirait ardemment posséder un si important secret, ne voulut jamais employer contre moi la violence, parce que c'était un prince juste; mais il crut pouvoir essayer de me séduire par des dons magnifiques, et me faisant appeler près de lui: "Hégiage, me dit-il, la mort d'un frère qui ne laisse point d'héritier, m'invite à monter sur le trône de Kaboul, et à joindre cette couronne à la mienne, mais je désire moins un vaste royaume qu'un état dont tous les sujets soient heureux. Je voudrais pour cela ne m'entourer que de ministres fidèles, que d'hommes vertueux, dont la bouche fût toujours d'accord avec le cœur: car, faute de connaître ceux qui méritent réellement sa confiance, un roi se trouve exposé à la placer indigne-ment. Aussi estimai-je le secret que tu possèdes si fort au-dessus d'une couronne, que je te fais roi de Kaboul, si tu consens à me le livrer.

"A cette offre séduisante j'em brassai les genoux du Roi, en le nommant le plus généreux des mortels, et en l'assurant que je n'aurais point attendu cet excès de bonté, sans les justes craintes que me donnait la suite de mon indiscretion. Le Roi me voyant ébranlé, m'encouragea par l'espérance que les menaces qu'on m'avait faites ne tendaient peut-être qu'à m'effrayer. Mon ambition saisit avidement cette ressource, et la perspective d'une couronne me fermant les yeux sur tout le reste, je révélai mon fatal secret."

“ En achevant ces mots, Hégiage se cacha le visage avec confusion. Ses frères l’embrassèrent tendrement en lui adressant des paroles consolantes, et le vieil Altaf se joignant à eux : “ Nul homme n’est à l’abri des faiblesses, mon cher fils, lui dit-il ; mais puisqu’après avoir été puni de ta faute, tu as encore le mérite d’en être honteux, je ne veux plus m’en souvenir. Hélas ! sans ton aveuglement, au lieu d’envier la condition des rois, tu l’aurais trouvée pénible, en voyant de combien de trompeurs était environné celui que tu servais, quoiqu’il fût un excellent Prince.”

“ Tous ces récits achevés, et lorsqu’ils eurent goûté à loisir la douceur de se retrouver ensemble après tant de malheurs, Béhergiour, se souvenant de son épouse, envoya à Siam un serviteur fidèle pour s’en informer et l’inviter à venir le rejoindre, n’osant réparaître lui-même dans ce royaume. Le serviteur, à son retour, lui apprit que la Princesse était morte du regret de l’avoir offensé, et Béhergiour, touché de cette preuve de tendresse, fit vœu, par respect pour sa mémoire, de ne jamais prendre une autre épouse. Il concentra toutes ses affections dans sa famille, que ses frères augmentèrent par d’heureux mariages. Il devint l’appui fidèle de son vieux père et de sa mère Naama, qui, après avoir joui long-tems d’une félicité constante, expirèrent tour-à-tour entre ses bras, purifiés, selon leur croyance, par les eaux du Gange, au bord duquel ce fils religieux les porta à leur dernier soupir.”

Dès que la vénérable Pari-Banou eut achevé ce premier récit, le sultan Schariar Il la regardant d’un air plein de joie, s’écria que si elle savait beaucoup d’histoires semblables à

celle-là, elle devait s’estimer fort heureuse, parce qu’il ne se laisserait jamais de l’entendre. Il ajouta qu’elle pouvait dès ce moment même lui demander tout ce qu’elle voulait, jurant par le Prophète qu’il ne lui refuserait rien ; et, sans attendre sa réponse, il donna ordre de lui préparer dans le palais un logement magnifique, avec de nombreux esclaves pour la servir. Pari-Banou, aussi peu émue des caresses que des menaces du Sultan, le pria de se souvenir des seules conditions qu’elle avait exigées, qui étaient de la laisser parfaitement libre. Le Sultan paraissait presque offensé d’un désintéressement si extraordinaire, lorsque le Prince Habig prenant la parole : “ Sire, dit-il, n’imitons pas le roi de Siam en répandant comme lui des bienfaits tyranniques. Votre Majesté trouvera assez d’occasion d’exercer sa munificence, sans gêner la volonté de cette illustre dame. Pour moi, je crois que de si simples apparences cachent à nos yeux quelque personne considérable, et je vous conjure, par votre tendresse pour moi, de ne point m’exposer à perdre des leçons qui me semblent salutaires.

“ Mon fils, repartit le Sultan, je vous accorde ce que vous désirez, car je vois que vous ne négligez pas l’instruction, et que les exemples qu’on vous présente produisent de bons fruits ; mais apprenez que tout autre que cette femme vénérable s’attirerait certainement ma vengeance, en paraissant dédaigner mes grâces.

“ Sire, continua Pari-Banou, ne m’accusez point de montrer un orgueil condamnable ; mais que l’histoire même que je viens de raconter à votre majesté la fasse ressouvenir qu’il est des circonstances où, faute de pouvoir tout expliquer, on paraît bizarre et quelquefois criminel.”

DE L'INSTINCT.

L'INSTINCT est une faculté purement animale, qui se met en exercice d'elle-même. Il constitue toute l'intelligence des brutes, intelligence très-limitée et stationnaire, et qui n'a rien de commun avec celle déparée à l'homme, dont les limites ne sauraient être posées, bien qu'elles ne soient pas infinies. Chez l'animal, l'intelligence se borne à la répétition constante des menus actes, auxquels la volonté paraît être absolument étrangère; car, s'il y avait volonté, ou, pour mieux dire, capacité, soit d'étendre, soit de restreindre, soit de perfectionner, ce ne serait plus l'instinct, mais l'intelligence, telle que nous la concevons, avec toute sa puissance, avec tous les prodiges qu'elle enfante chaque jour. C'est alors que l'on pourrait, avec raison, assimiler les animaux à l'homme.

L'instinct bien observé se borne donc, pour chaque animal, au sentiment de sa conservation, à l'obéissance aux lois de la reproduction, à l'affection de la femelle pour ses petits, au soin de leur défense, à la satisfaction du besoin de la nutrition, à la distinction, par l'odorat, des alimens qui lui sont propres, comme aussi des plantes qui lui sont salutaires dans l'état de maladie. A l'égard de certaines qualités que l'on remarque dans les animaux domestiques, et qui semblent participer de la volonté humaine, telles que, pour les bêtes de somme, la docilité de se laisser imposer des fardeaux; pour le chien, l'obéissance à la voix de son maître, qui l'appelle; enfin, l'attachement apparent de ces animaux pour l'homme; tout cela est dû, bien certainement, à l'éducation, qu'ils reçoivent, et particulièrement le chien dont la fibre plus sensible se prête avec docilité aux impressions que lui communique son maître, et

dont le caractère naturellement féroce, s'adoucit assez facilement sous la main qui la caresse et le nourrit. C'est ici l'intelligence humaine qui, à force de soins et de persévérance, communique à l'animal des qualités d'emprunt et hors de sa nature.

On ne saurait peut-être refuser à diverses espèces d'animaux le don de la mémoire, ce qui semble indiquer qu'ils possèdent, jusqu'à certain point, la faculté de réfléchir, c'est-à-dire, de donner de la suite à leurs sensations, qui sont, au reste, en très-petit nombre et rentrent toujours dans la même sphère. N'oublions pas que cette mémoire, si elle existe, est toute de sensation, et non de réflexion, comme celle de l'homme; la différence est grande.

Mais dira-t-on peut-être, comment ne pas attribuer à l'intelligence, c'est-à-dire, à la combinaison, cette faculté qu'ont les animaux de prévoir certaines actions de leur maître? Hé! bien, non! c'est encore le même principe qui agit en eux dans ce cas, je veux dire que c'est par une conséquence nécessaire de la répétition des mêmes actions qui ont déjà frappé ses sens et parlé à sa mémoire, que le chien paraît deviner les intentions de son maître. Il en est de même du cheval, de l'éléphant et d'autres animaux domestiques, chez qui certains actes, participant en apparence de l'intelligence humaine, peuvent faire supposer l'esprit de combinaison.

Je n'ignore pas que l'homme, dans l'état de nature, n'a guère plus d'intelligence que certains animaux; mais faut-il en conclure pour cela que son intelligence ne soit qu'un pur instinct? non certes: l'intelligence existe en lui; seulement elle y sommeille comme chez l'enfant; elle n'attend, pour se développer, que le secours

de l'éducation et celui des circonstances. Ce qui le prouve incontestablement, c'est qu'on est arrivé assez promptement en Europe, à développer l'intelligence commune à la race humaine, chez plusieurs sauvages, soit des mers du Sud, soit du Nord de l'Amérique, du moment qu'on a pu parvenir à établir avec eux des signes fixes de communication. Témoin Potavéri que M. de Bougainville amena d'Otaïti en France, il y a à peine un demi-siècle. Il serait cependant ridicule de penser que les sauvages, en général, dont la fibre a fort peu de souplesse, soient susceptibles d'arriver, sans l'intermédiaire du tems qui perfectionne nos organes, à ce degré d'intelligence (fruit d'une longue civilisation) auquel l'homme doit, et ses lumières, et jusqu'au développement des sentimens moraux renfermés dans son âme; jusque-là les facultés instinctives prédominent ou plutôt elles jouent seules un rôle dans les actions de l'homme. Opposons maintenant à l'instinct, proprement dit tant qu'il n'est pas sorti de l'état de nature, l'intelligence considérée comme la raison humaine. Celle-ci repose sur la faculté d'assembler, de combiner des idées, de les comparer entre elles, (ce qui constitue le jugement,) enfin de saisir cette multitude infinie de rapports qui composent l'ensemble des connaissances humaines. Quelle

distance immense n'y a-t-il pas de l'instinct de la brute et de ses œuvres à l'intelligence de l'homme et à ses inconcevables prodiges?....Vouloir assimiler l'un à l'autre, autant vaudrait comparer l'obscurité de la nuit à l'éclat d'un beau jour; il est au surplus une vérité incontestable, c'est que la place est assignée, ici-bas, aux diverses espèces animées par la nature même, comme par l'étendue de leur intelligence, seule et véritable échelle à laquelle on puisse les mesurer.

Pour terminer, je dirai que l'instinct peut être considéré, si l'on veut, comme une intelligence relative, c'est-à-dire, comme la manifestation d'un certain nombre de sensations qui, probablement, chez les animaux, remplacent les idées, et cependant leur sont communes avec l'homme; ce qui a pu donner le change sur leur intelligence, considérée à tort, comme raisonnement ou motif calculé de leurs actions.

Résumons; les facultés instinctives, tirant leur source d'une impulsion secrète et indépendante de toute volonté, il s'en suit qu'elles sont autres que les facultés rationnelles, facultés d'un ordre bien plus élevé, puisque leur siège est dans l'âme. Et ce noble attribut exclusivement à qui appartient-il, si ce n'est à l'homme, l'être le plus distingué entre tous les êtres créés?

DESCRIPTION DU TEMPLE DE JUPITER A OLYMPIE.*

“ Le temple de Jupiter fut construit, dans le siècle dernier, des dépouilles enlevées par les Eléens à quelques peuples qui s'étaient révoltés contre eux; il est d'ordre dorique, entouré de colonnes et construit d'une pierre tirée des carrières voisines, mais aussi éclatante et aussi dure, quoique plus légère, que le marbre de Paros. Il a de hauteur soixante-huit pieds, de longueur deux cent trente, de largeur quatre-vingt-quinze.

Un architecte habile, nommé Libon, fut chargé de la construction de cet édifice. Deux sculpteurs non moins habiles enrichirent par de savantes compositions les frontons de ces deux façades. Dans l'un de ces frontons on voit, au milieu d'un grand nombre de figures, Œnomaüs et Pélops, prêts à se disputer, en présence de Jupiter, le prix de la course; dans l'autre, le combat des Centaures et des Lapithes. La porte d'entrée est de bronze, ainsi que la porte du côté opposé. On a gravé sur l'une et sur l'autre une partie des travaux d'Hercule. Des pièces de marbre, taillées en forme de tuiles, couvrent le toit: au sommet de chaque fronton s'élève une victoire en bronze doré; à chaque angle, un grand vase de même métal et également doré.

Le temple est divisé par des colonnes en trois nefs ou portiques. On y trouve, de même que dans le vestibule, quantité d'offrandes que la piété et la reconnaissance ont consacrées au Dieu; mais loin de se fixer sur ces objets, les regards se portent rapidement sur la statue et sur le trône de Jupiter. Ce chef-d'œuvre de Phidias et de la sculpture fait au premier aspect une impression que l'examen ne sert qu'à rendre plus profonde.

La figure de Jupiter est en or et en

ivoire, et, quoiqu'assise, elle s'élève presque au plafond du temple. De la main droite, elle tient une victoire également d'or et d'ivoire; de la gauche, un sceptre travaillé avec goût, enrichi de diverses espèces de métaux et surmonté d'un aigle. La chaussure est en or, ainsi que le manteau, sur lequel on a gravé des animaux, des fleurs, et surtout des lis.

Le trône porte sur quatre pieds, ainsi que sur des colonnes intermédiaires de même hauteur. Les matières les plus riches, les arts les plus nobles concourent à l'embellir; il est tout brillant d'or, d'ivoire, d'ébène et de pierres précieuses, partout décoré de peintures et de bas-reliefs.

Quatre de ces bas-reliefs sont appliqués sur la face antérieure de chacun des pieds de devant; le plus haut représente quatre Victoires dans l'attitude de danseuses; le second, des Sphinx qui enlèvent les enfans des Thébains; le troisième, Apollon et Diane perçant de leurs traits les enfans de Niobé; le dernier, enfin, deux autres Victoires.

Phidias profita des moindres espaces pour multiplier les ornemens. Sur les quatre traverses qui lient les pieds du trône, je comptai trente-sept figures; les unes représentant des lutteurs, les autres le combat d'Hercule contre les Amazones. Audessus de la tête de Jupiter, dans la partie supérieure du trône, on voit d'un côté les trois Grâces qu'il eut d'Eurymone, et les trois Saisons, qu'il eut de Thémis. On distingue quantité d'autres bas-reliefs, tant sur le marche-pied que sur la base de l'estrade qui soutient cette masse énorme; la plupart exécutés en or et représentant les divinités de l'Olympe. Aux pieds de Jupiter on lit cette inscription: *Je suis l'ouvrage de Phidias, Athénien, fils de Charmidès.* Outre son nom, l'artiste, pour éter-

* Par un Ancien.

niser la mémoire et la beauté d'un jeune homme de ses amis, appelé Pantarcès, grava son nom sur un des doigts de Jupiter,

On ne peut approcher du trône autant qu'on le désirerait. A une certaine distance on est arrêté par une balustrade qui règne tout autour et qui est ornée de peintures excellentes, de la main de Panénus, élève et parent de Phidias. C'est le même qui, conjointement avec Colotès, autre disciple de ce grand homme, fut chargé des principaux détails de cet ouvrage surprenant. On dit qu'après l'avoir achevé, Phidias ôta le voile dont il l'avait couvert, consulta le goût du public et se reforma lui-même, d'après l'avis de la multitude.

On est frappé de la grandeur de l'entreprise, de la richesse de la matière, de l'excellence du travail, de l'heureux accord de toutes les parties; mais on l'est bien plus encore de l'expression sublime que l'artiste a su donner à la tête de Jupiter. La divinité même y paraît empreinte avec tout l'éclat de la puissance, toute la profondeur de la sagesse, toute la douceur de la bonté. Auparavant les artistes ne représentaient le maître des dieux qu'avec des traits communs, sans noblesse et sans caractère distinctif. Phidias fut le premier qui atteignit, pour ainsi dire, la majesté divine, et sût ajouter un nou-

veau motif au respect des peuples, en leur rendant sensible ce qu'ils avaient adoré. Dans quelles sources avait-il donc puisé ces hautes idées ? Des poètes diraient qu'il était monté dans le ciel, ou que le Dieu était descendu sur la terre; mais il répondit d'une manière plus simple et plus noble à ceux qui lui faisaient la même question; il cita les vers d'Homère, où ce poète dit qu'un regard de Jupiter suffit pour ébranler l'Olympe. Ces vers, en réveillant dans l'âme de Phidias l'image du vrai beau, de ce beau qui n'est aperçu que par l'homme de génie, produisirent le Jupiter d'Olympie; et quel que soit le sort de la religion qui domine dans la Grèce, le Jupiter d'Olympie servira toujours de modèle aux artistes qui voudront représenter dignement l'Etre Suprême.

Les Eléens connaissent le prix du monument qu'ils possèdent; ils montrent encore aux étrangers l'atelier de Phidias; ils ont répandu leurs bienfaits sur les descendants de ce grand artiste, et les ont chargés d'entretenir la statue dans tout son éclat. Comme le temple et l'enceinte sacrée sont dans un endroit marécageux, un des moyens qu'on emploie pour défendre l'ivoire contre l'humidité, c'est de verser fréquemment de l'huile au pied du trône, sur une partie du pavé destiné à la recevoir.

AMESTAN ET MÉLÉDIN,

OU L'EXPÉRIENCE À L'ÉPREUVE.

CONTE.

“ J'ÉTAIS dans ma jeunesse d'un caractère ardent et passionné. J'aimais les femmes avec fureur. Je croyais de bonne foi à leurs discours, à leurs caresses. Elles me disaient que j'étais le plus bel homme de la Perse, et je me croyais beau; elles vantaient mon esprit extraordinaire, et je me croyais un esprit supérieur. Avec leurs éloges séduisants, leurs propos flatteurs, elles m'ont conduit à ma perte. J'étais autrefois très-riche, et à peine me reste-t-il de quoi terminer tranquillement mes jours. O Mélédin! que la jeunesse est extravagante! Si j'avais su dans mon printemps ce que je sais aujourd'hui, je serais encore un des plus riches commerçans d'Ispahan; et je suis bien pauvre”. — “ Oui, sans doute, répond Mélédin, si nous avions su l'un et l'autre à vingt ans ce que nous savons à quatre-vingts, que de sottises nous aurions évitées! Quelle différence dans notre fortune! En vérité, l'expérience vient bien mal-à-propos, lorsqu'on n'a plus besoin de ses conseils. A quoi bon savoir, quand on n'a plus le tems de mettre à profit? Pour moi, mon cher Amestan, c'est la vanité qui m'a perdu. Je n'étais pas un sot, je le savais bien, mais j'avais un tel désir de briller, de jouer un rôle par mon esprit, que je n'ai jamais su modérer ma maudite langue. C'est mon indiscrétion qui m'a empêché de parvenir au faite des grandeurs. Si je pouvais revenir à vingt ans! Certes, avec l'expérience que j'ai acquise, je ne ferais plus de semblables étourderies. Je saurais tempérer mon orgueil, attendre le moment de parler, et donner de la prudence même à mes regards.”

Ainsi deux bon vieillards à l'ombre

d'un palmier solitaire, à l'entrée de la grotte de Maaran, s'entretenaient des erreurs de leur jeunesse. Tous deux étaient devenus sages à leurs dépens. “ O puissant Mahomet! s'écriaient-ils ensemble, il est donc vrai que nous ne reviendrons plus à vingt ans! Nous ne pourrions profiter de nos malheurs, de nos fautes, et de cette sagesse que le tems nous a donnée!”

Comme ils parlaient ainsi, un bruit léger se fait entendre à l'entrée de la grotte; le bruit approche, ils lèvent les yeux et aperçoivent un génie qui s'avance vers eux, et leur dit avec une douceur inexprimable: “ Amestan, Mélédin, ne craignez point ma présence. Je ne viens ici que pour vous rendre heureux. J'habite depuis long-tems cette grotte solitaire, et j'étais sur le point d'en sortir pour parcourir le monde, lorsque j'ai entendu vos plaintes. Elles m'ont paru justes; j'ai pris pitié de vous. Il est sûr que le ciel vous traite avec une extrême rigueur; il vous donne la sagesse quand elle ne vous est plus bonne à rien; il vous apprend à vivre lorsque vous n'avez plus qu'à mourir. Je veux réparer cette injustice, et, si vous le désirez, vous rendre les jours brillans de votre jeunesse, votre vigueur première, votre première beauté. Parlez, quel âge voulez-vous avoir? — Vingt ans, vingt ans, s'écrient à la fois les deux vieillards. — Je le crois bien, répond le génie. Eh bien, soit, vous n'avez que vingt ans.”

En effet, quelle subite métamorphose! A peine le génie a-t-il parlé, qu'un sang plus vif coule dans leurs veines. Leurs jarrets tremblans reprennent leur force et leur élasticité; leurs corps usés se redressent; leurs fronts chauves se garnissent de beaux

cheveux qui flottent en longs anneaux sur leurs épaules ; leurs longues barbes disparaissent, et font place à un léger duvet. Le génie leur présente un miroir dans lequel ils se regardent avec admiration, avec orgueil. Ils sautent de joie, ils ne se possèdent plus, et ne peuvent se lasser de contempler la beauté de leurs traits, la richesse de leur taille et la souplesse de leurs mouvemens.

Ils tombent ensemble aux pieds du génie bienfaisant qui les relève et leur dit en souriant : “ Ecoutez, mes amis ; avant de me remercier, il faut voir si vous saurez profiter de mes dons ; s’ils vous seront utiles ou nuisibles. Mélédin, prenez cet anneau merveilleux ; toutes les fois que vous le porterez à votre doigt, vous connaîtrez le secret de l’homme que vous regarderez en face. Partez pour Ispahan avec ce précieux trésor. Pour vous, Amestan, vous resterez ici. Pendant mon absence, vous serez l’intendant de mon palais, dont cette grotte forme l’entrée, et le gardien de mes immenses richesses. Vous trouverez ici tous les biens, et vous n’aurez qu’à désirer pour voir tous vos desirs accomplis. Je n’exige de vous qu’une seule chose, qui n’est ni bien pénible, ni bien difficile ; c’est de veiller attentivement sur un jardin magnifique que j’aime par-dessus tout. Faites qu’aucun mortel n’y porte un pied téméraire, et songez que vous êtes perdu vous-même, si vous avez l’imprudence d’y pénétrer. Si au bout de l’année, je suis content de votre zèle et de votre fidélité, je comblerai le plus cher de vos vœux ; vous retournerez à Ispahan et vous serez le plus riche et le plus puissant seigneur de cette superbe cité.”

Les deux nouveaux jeunes gens tombent encore aux pieds du génie. Ils ne peuvent contenir les expressions de leur joie, de leur ivresse. Le plus brillant avenir se déploie devant eux. Ils se séparent, et Mélédin prend la route d’Ispahan, muni du merveilleux anneau. Amestan reste avec le génie, qui le conduit dans sa grotte. Après

avoir erré pendant quelque tems dans l’obscurité, Amestan découvre le palais du génie. Ce palais est de la plus noble et de la plus élégante architecture ; il repose sur d’immenses colonnades de pierres précieuses. Les degrés qui y conduisent sont de l’or le plus pur. Amestan ébloui d’un si vif éclat, ne peut proférer une parole. “ Voilà ta demeure, dit le génie ; commande dans ces lieux. Tes ordres seront exécutés comme les miens, par mille esclaves tout prêts à obéir à tes moindres volontés. Adieu, je te quitte pour quelques jours ; songe à mon jardin, et souviens-toi de l’ordre que je t’ai donné”.

A ces mots le génie s’éloigne, et Amestan reste seul maître de ce séjour fortuné. Une multitude d’esclaves se rangent autour de lui pour recevoir ses ordres, et lui donnent à peine le tems de désirer. On lui sert un repas magnifique ; et pendant qu’il goûte les mets les plus exquis, une musique enchanteresse se fait entendre ; des esclaves dansent dans une salle voisine du lieu du festin, et lui font admirer les grâces et la souplesse de leurs corps dans une variété infinie d’attitudes. Bientôt un concert de voix harmonieuses célèbre la beauté d’Amestan qui savoure en même tems les vins les plus recherchés ; car le génie était un gourmet ; il avait la cave la mieux fournie de l’univers. On sait que les génies ne sont pas soumis, comme les mortels, aux lois sévères du Coran, et que le prophète n’a défendu le vin qu’aux enfans d’Adam, faibles créatures, toujours prêtes à abuser des plus grands bienfaits de la divinité.

Le repas fini, d’autres esclaves portent en triomphe des cassolettes de vermeil, et dans un instant l’intendant du bon génie se voit entouré, d’un nuage de parfums. On le porte sur un lit d’un duvet plus élastique et plus fin que l’édredon, et là, il se livre aux douceurs d’un sommeil paisible, bercé par d’aimables songes enfans légers et rians du jour qui vient de finir.

Au lever de l’Aurore on le fait

entrer dans une salle de bain décorée de mille tableaux voluptueux. Au sortir du bain, deux esclaves le posent sur des cousins, pétrissent mollement ses muscles dilatés, assouplissent ses membres, puis enveloppent sa tête dans un sachet d'aromates. La volupté circule dans toutes ses veines ; il respire avec délice, et se croit transporté dans le sixième ciel.

Chaque jour amène de nouveaux plaisirs, et le bon Amestan ne conçoit pas comment ses esclaves peuvent dans le même instant deviner et exécuter ses moindres désirs. Cependant aucune femme ne s'était encore présentée à ses regards. Il s'en est bien aperçu. " Pourquoi cette précaution du génie ? dit-il ; s'est-il donc défié de ma sagesse et de ma prudence ? Certes, il a grand tort. Il aurait pu remplir son palais des plus belles femmes de l'Europe et de l'Asie ; leurs charmes ne m'auraient point séduit ; j'ai été trop long-tems leur dupe pour ne pas les connaître, et pour les redouter. J'ai de l'expérience à présent, j'ai de l'expérience, et si j'esuis jamais amoureux... Mais non, je devine l'intention du génie ; il n'a pas voulu que la vue de ce sexe trompeur troublât mes jouissances, en me rappelant d'importuns souvenirs. Il me juge mal ; je ne sens pour les femmes ni haine, ni colère ; la plus belle ne me ferait pas sortir de mon heureuse insensibilité."

Cependant quelquefois il se disait : " Au milieu de tous les plaisirs que le génie me procure, il me semble qu'il manque quelque chose à mon bonheur. A présent que la jeunesse et la beauté me sont rendues, je voudrais savoir ce que les femmes penseraient de moi ; sans doute elles feraient tous leurs efforts pour me plaire : ce manège m'amuserait beaucoup, et m'amuserait sans danger, grâce à mon expérience. Toutes réflexions faites, j'aimerais mieux qu'il y eût des femmes ici."

Il était dans cette disposition d'esprit depuis cinq ou six jours, lorsqu'il

lui prit envie de visiter le jardin confié à sa garde. Après avoir parcouru le plus beau vallon de l'univers, il arrive au penchant d'une colline : il aperçoit une enceinte fermée par des murs d'argent d'une prodigieuse épaisseur. Cette enceinte renferme le jardin du génie ; une grille d'or massif en laisse apercevoir les beautés, mais en défend l'entrée. Amestan y parvint sans peine, et regarde avec admiration un séjour qui semble être le modèle ou la copie du paradis de Mahomet.

" O le beau lieu ! dit Amestan. Quel dommage que le génie m'en ait interdit l'entrée !" Bientôt il aperçoit, à travers la grille, un essaim de jeunes filles belles comme les houris, qui s'avancent vers lui. Elles sont sans voile, et un vêtement léger dessine élégamment les contours de leur taille. La gaité, le désir de plaire brillent dans leurs yeux. A l'aspect d'Amestan elles semblent étonnées, elles se regardent, elles se parlent en secret, elles semblent lui sourire, et bientôt elles l'invitent, par des signes, à venir partager leur charmante demeure. Amestan reste immobile, et l'une d'elles prend enfin la parole pour lui adresser, au nom de ses compagnes, la même invitation. Elle y mêle les louanges les plus flatteuses pour Amestan, et, dès qu'elle a fini de parler, ses jeunes amies marient leurs voix au son de divers instrumens qu'elles manient avec autant de grâce que de légèreté, et forment en même tems des danses animées et voluptueuses.

Amestan prend plaisir à ces tableaux variés. Son amour-propre jouit des efforts que ces jeunes beautés font pour le séduire ; mais il n'est point séduit ; il est trop sage, il a trop d'expérience ; il rit et s'amuse de toutes ces tentatives inutiles.

Cependant il aperçoit dans un lieu solitaire, sous un bosquet de myrtes, une jeune fille séparée de ses compagnes ; elle est assise au bord d'un ruisseau qui coule avec lenteur. Ses regards sont attachés tristement sur

ces eaux limpides et fugitives ; elle soupire, lève ses beaux yeux vers le ciel, et, dans sa touchante mélancolie, semble oublier tout l'univers.

Amestan remarque qu'elle ne daigne pas même le regarder, et, sans le vouloir, sans y penser, il ne regarde qu'elle ; il suit, il épie tous ses mouvemens, et ne s'éloigne de la grille qu'au moment où cette jeune et intéressante beauté s'enfonce sous la voûte la plus sombre du bocage, et disparaît. Amestan regarde encore pendant quelque tems la place qu'elle vient d'occuper, et retourne au palais du génie en pensant au spectacle dont ses yeux viennent d'être témoins. " Ah ! ah ! se dit-il à lui-même, je ne suis plus étonné que le génie n'ait point voulu placer des femmes auprès de moi, pour égayer ma solitude. C'est un plaisir qu'il a voulu réserver pour lui seul. Il a le plus beau sérail du monde, et c'est moi qu'il a choisi pour en être le gardien ! Fonctions bien flatteuses pour l'amour-propre d'un homme de vingt ans, tout rempli du feu de la jeunesse ! Je rongis, en vérité, de penser qu'il m'ait cru digne de jouer un pareil rôle. Quel honneur pour moi lorsque, de retour à Ispahan, j'entendrai le peuple dire : ce jeune homme a bien mérité la fortune dont il jouit, il a été le gardien fidèle du plus beau sérail de l'Asie. On rira, on se moquera de moi, et je n'oserai me montrer au milieu des jeunes gens de mon âge."

Le sommeil vint suspendre ces tristes réflexions. Mais ce ne fut point un sommeil paisible. Amestan voit en songe cette jeune beauté solitaire et pensive ; elle verse des larmes, et celles d'Amestan ne tardent pas à couler. Il voudrait voler vers elle pour la consoler, mais une funeste barrière s'oppose à ses desirs. Il croit secouer la grille du jardin, il l'ébranle, elle va s'ouvrir lorsqu'une voix terrible lui crie : " Arrête, insensé, que fais-tu ? souviens-toi des ordres qui te sont donnés." A ces mots, Amestan se réveille. Une sueur

brûlante coule sur ses joues, un feu subtil circule dans ses veines. Il se lève en tremblant, il se promène avec une violente agitation, en attendant le réveil du jour.

Dès le premier rayon de l'aurore, il vole au jardin du génie. Il s'approche de la grille, et bientôt il voit venir toutes les jeunes beautés de la veille. Elles sont parées avec coquetterie ; la gaité brille dans leurs yeux, et leur sourire a tout à la fois quelque chose de doux et de malicieux. A l'aspect d'Amestan elles se mettent à rire, et disent, en le saluant : " Bonjour, beau gardien de sérail. Avez-vous bien dormi cette nuit ? Que votre teint est frais ce matin ! A ces mots elles s'éloignent et laissent Amestan, qui rongit de honte et frémit de colère.

Cependant il n'a point vu celle qui l'occupe tout entier. C'est en vain qu'il la cherche des yeux, elle ne reparait point ; le plus profond silence règne dans l'enceinte du jardin. Après avoir attendu vainement plus de six heures, il prend le parti de retourner à son palais. " Je reviendrai ce soir, dit-il, je la verrai, je l'entendrai peut-être. Le génie ne m'a point défendu de la voir, de l'entendre, de l'aimer et de m'en faire aimer. La seule chose qu'il m'ait interdite, c'est l'entrée de ce beau jardin confié à mes soins. Oh ! si j'étais aimé ! Mais que dis-je, malheureux ! Moi, j'aimerais encore ? Qui me dit que la plus profonde perfidie n'est pas cachée sous ces traits ingénus ? Mais non, sa vertu, sa candeur égalent sans doute sa beauté céleste. Elle n'a point cherché à me séduire comme ses compagnes ; elle n'a point fait parade, comme elles, de ses talens et de ses grâces ; elle a trop de pudeur ; son âme est le sanctuaire de l'innocence et de la vertu, comme son front en est l'image. La grille fatale me sépare d'elle. Qu'importe ? cherchons toujours à lui plaire, possédons son cœur, n'est-ce pas le premier de tous les biens ? Quand l'année sera ré-

volue, quand le génie voudra exécuter les brillantes promesses qu'il m'a faites, je lui dirai : " Gardez, gardez tous vos trésors, et donnez-moi seulement celle que j'aime."

Vers la sixième heure du jour, il se lève, et retourne au jardin du génie ; il arrive à la grille, et, promenant au loin ses avides regards, il cherche partout celle dont il est si vivement épris. Mais le jardin lui semble désert. On n'entend que le chant des oiseaux qui l'habitent. Amestan reste long-tems dans l'attente ; déjà la nuit approche, et il commence à se désespérer. Tout-à-coup il entend, assez près de lui, des soupirs et des sanglots. Il écoute, il regarde, et reconnaît la maîtresse de son cœur sous un groupe de citronniers et d'aloës. Elle est appuyée sur une de ses compagnes, et toutes deux semblent être dans une profonde méditation. Enfin, l'amie de cette jeune beauté prend la parole et dit : " Ah ! ma chère Améline ! pourquoi vous abandonner à la douleur ? Que pouvez-vous regretter dans ce lieu de délices ? Que manque-t-il à votre félicité ? Le génie vous aime avec passion ; il ne tient qu'à vous de régner ici, de partager toute sa puissance et ses richesses, si vous consentez à partager son amour : et vous pleurez lorsque toutes vos compagnes envient votre destinée ! Confiez vos peines à l'amitié, et puisse Mahomet m'accorder cette éloquence qui console, ce baume qui calme la douleur et guérit les plus profondes blessures de l'âme.—Hélas ! c'est en vain, répond Améline, que tu chercherais à me consoler. Mon sort est affreux, et la mort seule peut me rendre le repos. Je suis fille unique d'une mère qui m'adore, qui, dans sa pauvreté, n'avait que moi pour soutien de son existence. Ce génie puissant m'a vue, il m'a aimée, il m'a arrachée des bras de cette mère si tendre et si chérie. Je crois la voir dans les larmes, dans le désespoir, privée de son unique appui, de celle qui faisait tout son

bonheur. Peut-être n'a-t-elle pu résister à sa douleur, peut-être ma mère n'est plus. Que me font à moi ces richesses, cette puissance dont tu me parles ? J'étais heureuse dans ma pauvreté ; je ne demandais au ciel que ma mère. Si j'étais restée auprès d'elle, peut-être un jour un époux pauvre comme moi, mais choisi par mon cœur, eût partagé avec moi les soins que je lui prodiguais ; nos jours auraient coulé dans la paix et l'innocence. Ce génie babare m'a tout ravi."

A ces mots, la jeune et belle Améline sort du bosquet et passe devant la grille où l'amoureux Amestan était immobile, avide de recueillir les moindres paroles qu'elle laissait échapper. En la voyant si près de lui, il ne peut contenir ses transports, et il s'écrie : " Améline, Améline, douce et angélique créature ! Je t'aime, je brûle pour toi du plus tendre et du plus violent amour !" La jeune fille se détourne, regarde Amestan, et ses joues se couvrent d'une vive rougeur. " Améline, continue Amestan, ne t'éloigne pas, reste encore près de moi, ton absence me ferait mourir." Améline regarde encore le beau jeune homme qui lui parle ; elle voudrait marcher plus lentement, mais sa compagne l'entraîne, en lui disant : " Fuyons, fuyons le nouveau gardien de ce sérail ; il vient ici pour nous épier. Peut-être a-t-il entendu nos discours." Ces mots portent l'épouvante dans le cœur d'Améline, qui s'éloigne avec rapidité.

Amestan n'est pas mécontent de sa soirée. Il a vu Améline, il l'a entendue, il lui a parlé, elle connaît l'amour qu'elle a fait naître. Qu'elle est belle, dit-il, et que son histoire est touchante ! Au sein des grandeurs, elle regrette l'humble chaumière où sa piété filiale trouvait en elle-même toutes les jouissances ! Que de vertu ! que d'innocence ! Ah ! sans doute, Améline est bien supérieure à tout son sexe. Ce n'est pas une femme, c'est un ange ! Son cœur est pur

comme le ciel même. Elle ne peut tromper.

Cependant une triste réflexion vient l'affliger. Il se rappelle le discours de la compagne d'Améline. Elle me méprise, dit-il en lui-même; elle me croit le vil gardien de ce sérail ! Il se rappelle encore que le génie est amoureux d'Améline, et il désespère d'obtenir un pareil trésor d'un rival.

Trois jours entiers se passent sans qu'Amestan puisse revoir la belle Améline. Qui peindrait son inquiétude ? Qu'est-elle devenue ? Le génie l'aurait-il enlevée de ces lieux ? Aurait-elle succombé à sa douleur ? Les idées les plus lugubres remplissent la tête et le cœur du pauvre Amestan. Enfin, le quatrième jour, vers la septième heure du soir, il revoit celle qu'il aime. Elle est près de lui, elle ne peut le voir, mais il peut la regarder et l'entendre. Elle paraît moins abattue, et jamais elle n'avait été si belle. Amestan la contemple avec admiration; mais quelle est son ivresse lorsqu'il entend les discours qu'elle adresse à son amie ! "C'est en vain, chère Nirza, disait-elle, que tu veux me prévenir contre ce jeune homme que nous avons aperçu l'autre jour. Non, il ne venait point ici pour nous épier et pour nous perdre. As-tu remarqué sa beauté ? Comme ses traits sont nobles et touchans ! avec quelle tendresse ses regards étaient attachés sur moi ! Il m'aime, je n'en doute pas ; il me l'a dit avec cet accent du cœur que le mensonge ne saurait imiter. Depuis ce jour, je ne vois plus, je n'entends plus que lui. Je sens que je l'aime pour la vie."

Oh ! comme le cœur d'Amestan est ému ! comme son sang bouillonne dans ses veines ! Il est aimé, il ne peut en douter. Améline ne cherche point à le tromper ; elle le croit bien loin : elle épanche son cœur dans le sein de la confiance et de l'amitié. Elle continue : "Oui, depuis ce moment mon existence est changée ; l'espérance est entrée dans mon cœur ;

car s'il est vrai qu'il m'aime comme il me l'a dit, comme il l'a juré, comme je le crois, tu sais, mon amie, qu'il ne tient qu'à lui de nous rendre à jamais heureux."

C'est ici que l'attention d'Amestan redouble encore s'il est possible. Que dis-je ? toute son âme est comme suspendue aux lèvres d'Améline qui poursuit : "Oui, s'il osait, dit-elle, il pourrait nous rendre heureux ! Tu sais, ma chère Nirza, que le pouvoir du génie ne tient qu'à un événement qui détruirait tout son empire sur nous. Tu sais que nous serons libres lorsqu'un jeune homme aura mis le pied dans ces lieux, et que ces jardins, ce palais magnifique doivent être la récompense de notre libérateur. Oh ! puissent tous ces biens appartenir un jour à celui que j'aime !"

"Grand dieu ! serait-il vrai ? s'écrie soudain Amestan, dans un transport de joie inexprimable. Je posséderais Améline ! Je la rendrais maîtresse de ce beau séjour !" A ces mots, il ébranle fortement la grille d'or qui n'était qu'à demi fermée. Elle s'ouvre, il s'élance, il tombe aux pieds d'Améline ; mais, ciel..... Quel étonnement ! Améline a disparu : ces jardins, ces palais, il n'en reste pas même de trace ; ils se sont dissipés comme de légers nuages, et le bon Amestan se retrouve à l'entrée de la grotte de Maaran, sous le palmier solitaire, dans le lieu même où le génie s'est offert à ses yeux pour la première fois. Qui peindrait son étonnement, sa confusion et sa douleur ? Ses forces sont épuisées, son corps est courbé presque jusqu'à terre et chancelle sur ses genoux arqués et tremblans ; une longue barbe blanche descend sur sa poitrine ; des rides profondes sillonnent ses joues creuses et livides, et son front, dégarni de cheveux, ne peut supporter les faibles rayons du soleil couchant. Il a vu tout d'un coup s'envoler sa jeunesse, sa vigueur, sa beauté. De vingt ans, le voilà revenu à quatre-vingts. Il reste long-tems plongé

dans un morne silence et dans une immobile stupeur. Ses regards sont fixés sur la terre; il n'ose les promener autour de lui, de crainte de rencontrer quelque fâcheux témoin de sa honte. Sa triste rêverie est bientôt interrompue; il entend marcher auprès de lui, il lève les yeux et reconnaît..... Mélédin, son ami Mélédin, qui revient aussi vieux, aussi cassé que lui.

Les deux vieillards se regardent long-tems sans oser rompre le silence. Cependant leur réunion les console un peu. Mélédin prend, le premier, la parole et dit: Te voilà donc, bel Amestan?—Te voilà donc, beau Mélédin?—Hélas! oui, me voilà. Notre jeunesse n'a pas duré long-tems.—C'est notre faute. — Qu'avons-nous fait?—Des sottises. Je le vois bien. Alors Amestan raconte son aventure à Mélédin, qui lui dit, à son tour, comment il a su profiter des bienfaits du génie.

“ Tu n'as pas oublié, mon cher Amestan, que le génie me mit au doigt un anneau précieux, à l'aide duquel je devais connaître tous les secrets des hommes que je regarderais en face. Beau, rajeuni, plein de vigueur et de santé, je retourne à Ispahan, formant d'avance les projets les plus brillans. Je me voyais riche, puissant, considéré. Quel moyen, disais-je, pour faire, en peu de tems, une immense fortune! Je vais bien m'amuser du spectacle de toutes les passions, de toutes les petitesse, de toutes les ruses, de toutes les fourberies des hommes. Si je veux, il ne tiendra qu'à moi de passer pour l'homme le plus savant de la terre, pour un être doué d'un esprit supérieur. Je pourrai même prédire l'avenir, et presque toujours à coup sûr.

Comme je réfléchissais à toutes ces choses, j'arrive à Ispahan, par les jardins de Zurfa, et je traversais la grande et belle rue de Scéarbach, lorsque je vois venir une petite vieille, enveloppée d'une longue mante et portant une corbeille sous le bras, avec un air mystérieux. Je soulève la voile de cette vieille, je la regarde

en face, et je lui dis en riant: “ Ah! ah! ma bonne; ce n'est pas moi que vous cherchez; le magnifique seigneur *Akélidé* serait bien content s'il savait de quelle jolie commission vous vous chargez.” La vieille parut interdite et très-effrayée. “ Au nom du prophète, ne me trahissez pas, dit-elle; il est vrai qu'une des femmes du seigneur *Akélidé* est éperduement amoureuse d'un jeune homme de cette ville; elle lui a donné rendez-vous dans le lieu où je porte cette corbeille pleine de fruits et de vins délicieux. Je vous en conjure, seigneur, n'abusez pas du secret que vous avez su découvrir.” Je mourais de faim et de soif, et je dis à la vieille: “ Ne craignez rien, ma bonne; je serai discret si vous voulez me laisser cette corbeille, car je n'ai ni bu, ni mangé d'aujourd'hui.” La vieille n'hésita pas; elle laissa tomber la corbeille et s'enfuit. Je m'emparai des provisions destinées aux deux amans, et j'entrai dans un beau caravanseraïl, où je fis un excellent souper, riant de cette aventure, et bénissant le génie dont le merveilleux anneau me procurait un si bon repas. Je pensai à toi, je bus à ta santé, et je priai le prophète de te continuer sa protection.

Je n'avais pas encore achevé mon souper, que je vois quatre jeunes gens entrer dans le caravanseraïl. Ils se placent auprès de moi, se font servir des glaces, et se mettent à raconter quelques aventures galantes qui excitèrent ma curiosité. Je veux m'égayer avec ces aimables convives, et je crois leur faire le plus grand plaisir en leur racontant l'histoire du seigneur *Akélidé*. Je cherche à mettre dans mon récit beaucoup d'esprit et de gaieté; je l'assaisonne d'une foule de traits plaisans, que me fournissent le bon vin, la bonne humeur et le désir de briller. Je suis assez content du rôle que je joue; lorsque le plus jeune de mes quatre auditeurs se lève, m'interrompt brusquement, et dit à ses compagnons: “ Voilà l'homme que nous cherchons, celui qui connaît le secret de mon amour. Amis, il

faut nous assurer de son silence, et, pour cela, je ne vois qu'un seul moyen, c'est de nous défaire de sa personne. A l'instant les quatre inconnus fondent sur moi avec impétuosité ; ils étaient armés de gros bâtons, ils me frappent avec tant de violence qu'ils m'auraient bientôt assommé, si mes cris n'eussent attiré à mon secours tous les esclaves employés au service du caravanseraïl. Les quatre inconnus s'éloignent précipitamment et me laissent plus mort que vif. Heureusement mes blessures n'étaient pas dangereuses, et grâces aux soins qui me furent prodigués, je fus guéri en peu de jours.

Je n'avais pas encore mis le pied dans ma maison depuis le jour de ma nouvelle métamorphose, et je voulais y rentrer ; mais j'éprouvais une grande difficulté. " Comment, disais-je en moi-même, comment parviendrai-je à me faire reconnaître de ma famille et de mes esclaves ? Me voi-à plus jeune que mes enfans ; si je dis que je suis leur père, ils se moqueront de moi, et me chasseront honteusement de ma propre maison." J'imaginais un moyen qui doit me réussir. J'écris au chef de mes esclaves, et je lui mande qu'un voyage indispensable doit me tenir pendant long-tems éloigné d'Ispahan. Je lui enjoins de recevoir le porteur de cette lettre comme un autre moi-même, et de lui obéir en toutes choses, jusqu'à mon retour, dont je ne fixe point le moment. J'arrive chez moi muni de cet ordre, qui est aussitôt exécuté ; je me vois introduit dans ma maison, j'y dispose de tout, comme à mon ordinaire, et seulement sous un nom emprunté. Cependant je crus m'apercevoir que l'absence de leur père ne déplaisait pas à mes enfans ; ils se livraient sans contrainte et sans calcul à toutes leurs fantaisies. Mon fils aîné voulait m'enlever une jeune et belle esclave que je venais d'acheter pour moi ; je le surpris même un jour aux genoux de cette jeune beauté ; je me permis des remontrances assez vives ; on me répondit par un sourire moqueur ; je perdis patience, on me manqua de

respect. J'oublie le rôle que je dois jouer, mon sang s'allume et bouillonne dans mes veines ; je me mets en fureur, mon fils me répond par des injures. Je veux employer la menace pour rappler ce jeune téméraire à la raison ; toute la famille se révolte contre moi. Je déclare à mes enfans que je suis leur père ; ils me déclarent que je suis un fou et me mettent à la porte.

Ne pouvant réclamer un titre et des droits que personne n'aurait cru légitimes, j'allai m'établir dans une petite maison située sur la place de l'Atméidan. Tous les matins je me promenais sur cette belle place où les marchands de toutes les nations viennent étaler leurs immenses richesses. Là, je pouvais contempler à mon aise le tableau mouvant de toutes les passions humaines. Je voyais les acheteurs, les vendeurs, les curieux, les honnêtes gens et les fripons. Je portais à mon doigt l'anneau du génie, et je m'amusais à découvrir les plus secrètes pensées de tous les hommes qui passaient et repassaient devant moi ; je lisais sur la figure de tous les marchands le véritable prix de chaque chose, et j'acquérais une instruction qui pouvait m'être fort utile un jour, si je n'avais mieux aimé montrer mes connaissances que de les mettre à profit. Je donnais d'excellens conseils aux acheteurs, je leur indiquais le prix réel des objets dont ils étaient tentés ; mais ce rôle ne me réussit pas, les dupes furent toujours dupes en dépit de mes conseils, et doutèrent d'une science qui contrariait leurs desirs. Je vis bientôt que les caprices et les passions des honnêtes gens font une grande partie de l'adresse des fripons, et que l'homme qui désire vivement est déjà à demi trompé.

Cependant après avoir recueilli un bon nombre d'observations neuves et piquantes, je cherchai à me produire dans les grandes assemblées, dans les jeux et les fêtes publiques. Je me fis connaître, et sans laisser deviner le secret de mon anneau, je disais sur tous les gens que je rencontrais, des choses si curieuses et

qui se trouvaient si conformes à la vérité, que je passai bientôt pour un homme extraordinaire ; je triomphais, je jouissais avec orgueil de l'éclat d'une brillante réputation, lorsqu'insensiblement je vis chacun s'éloigner de moi, même ceux que mes discours avaient d'abord amusés. On me fuyait comme un homme dangereux ; tous ceux à qui j'avais fait part de mes observations sur les autres les avaient trouvées si justes, qu'ils craignaient aussi d'être démasqués à leur tour. J'entendis plusieurs fois bourdonner à mes oreilles que j'étais un homme perfide et méchant, et je vis sur quelques figures le projet à demi formé de me jeter dans la rivière du Sanderon.

Jusqu'ici je n'avais songé qu'à satisfaire ma vanité ; je n'avais rien fait encore pour ma fortune. Un jour que je me promenais, selon ma coutume, sur la place de l'Atmédan, un grand bruit se fait entendre. On dit autour de moi que le grand roi Scha-Séfi sort de son palais et qu'il va traverser la rue de Scéarbach, pour se rendre avec toutes ses femmes dans les jardins de Zurfa. Bientôt s'ouvrent les portes du palais ; on étend sur les degrés de marbre blanc les plus riches tapis de la Perse, et Scha-Séfi descend escorté de tous les grands de son empire.

Il monte un superbe coursier arabe, tout resplendissant de perles, de diamans et de pierres précieuses. Les courtisans, les seigneurs de sa suite sont aussi montés sur des chevaux d'un grand prix. Cette magnifique cavalcade traverse, au pas, toute la rue. Les femmes sont portées dans des litières couvertes de riches tapis et d'étoffes de soie et d'argent. Le visir est auprès du roi qui lui parle avec familiarité. " Le grand-visir est plus que jamais en faveur," disent plusieurs politiques qui se trouvent près de moi. Je regarde attentivement le grand roi, et, fier de pouvoir montrer ma pénétration, je dis, assez haut pour être entendu de ceux qui m'environnent : " Demain le grand-visir recevra le fatal cordon." Tout

le monde se regarde en souriant ; on me montre au doigt, on se moque de ma prédiction.

Cependant la foule se dissipe, chacun se retire chez soi, et le lendemain, au lever du soleil, on apprend que le grand-visir a perdu la vie. Cette nouvelle circule dans tout Ispahan avec ma prophétie. Chacun se dit : Quel est cet homme qui possède ainsi le talent de deviner ? Certes, il faut qu'il soit inspiré par le prophète, ou qu'il soit doué d'un esprit supérieur à celui des autres hommes." Dans tous les cercles, on ne parle que de moi. Si je parais, on s'attroupe pour me voir, et je deviens l'objet de la curiosité générale. Le roi, le grand Scha-Séfi lui-même, me fait appeler ; il veut me voir, m'interroger, m'entendre. Quel bonheur ! quelle gloire ! que je vais bien profiter de cette audience ! Je monte au palais du roi, je suis introduit auprès de sa personne auguste et sacrée, je puis le contempler face à face dans tout l'éclat de sa puissance. Je me prosterne à ses pieds, il m'ordonne de me relever, et me dit : Qui es-tu, toi qui prédis l'avenir ? Qui t'as dit que mon grand-visir mourrait aujourd'hui ?—O le plus sage et le plus puissant des rois ! lui réponds-je ; roi plus brillant que cet astre qui dispense la lumière au monde, je te dirai la vérité. Je puis te rendre les plus importants services, car je puis lire, d'un seul regard, dans les replis les plus profonds du cœur humain. Je puis distinguer ceux qui t'aiment de ceux qui te haïssent, et déjouer les complots des ennemis de ta grandeur. Aucun secret ne m'est caché.—Aucun secret ! me répond le roi ; je veux l'éprouver. Réponds-moi donc ; pourquoi ai-je fait mourir mon grand-visir ?—Parce qu'il a eu l'imprudence de vous rappeler la loi du prophète qui défend aux croyans de boire du vin.—Qu'ai-je fait hier au soir, avant de m'endormir ?—Vous avez fumé des aromates, et vous avez vidé six coupes de vin de Schiras.—Quel rêve ai-je fait pendant

mon sommeil ? — Vous avez rêvé, seigneur, que vous étiez le soleil ; que la mer roulait le vin le plus délicieux, et que vous la pompiez de vos rayons. — A qui ai-je donné audience ce matin ? — A l'ambassadeur de la Chine. — Qu'ai-je fait à cette audience ? — Vous vous êtes endormi, seigneur. — Il suffit, dit le grand roi, en fronçant le sourcil d'un air terrible. Allez, sortez de ma présence. Je ne veux pas qu'il existe sur la terre un homme qui connaisse mes plus secrètes pensées, et qui puisse lire jusqu'au fond de mon cœur. Allez. — O mon cher Amestan ! quelle fut ma surprise, quelle fut ma terreur ! Je m'attendais aux plus brillantes récompenses, et le roi venait de prononcer l'arrêt de ma mort ! Je sors du palais, je descends les degrés avec précipitation ; mais à peine suis-je dans la rue, que je sens mes genoux s'affaiblir et chanceler, mon corps s'affaïsser, une longue barbe effleure ma poitrine ; je me retrouve à quatre-vingts ans, et l'anneau merveilleux a disparu."

"A peine avais-je fait une centaine de pas dans la rue, que je vois arriver les gardes du roi. L'un d'eux me saisit fortement par le bras et me dit : "Vieux barbou, aurais-tu rencontré, par hasard, un jeune homme de vingt ans, dont la figure est belle, le teint coloré, les cheveux blonds, les yeux pleins de feu ? Il sort dans ce moment du palais de Scha-Séfi, et sans doute il a pris le même chemin que toi. — Que voulez-vous faire de ce jeune homme ? demandai-je en tremblant. — Nous voulons lui couper la tête. Ces paroles me font frémir de terreur, mon sang se glace dans mes veines, le peu de cheveux que je possède se dresse sur mon front ; la crainte du danger me fait perdre la raison. Je me jette à genoux, et je m'écrie : "Ah, seigneurs, prenez pitié de moi ; grâce ! grâce ! Je suis ce jeune infortuné que vous cherchez." Les gardes étaient loin de s'attendre à cette réponse. Ma figure ne ressemblait guères à celle dont on leur

avait donné le signalement. Ils se mettent à rire et s'éloignent. Ma terreur se dissipe par degrés, je recouvre assez de raison pour penser que manouvellémentamorphose memet à l'abri des poursuites de mes ennemis. Je traverse toute la ville, et je reviens en ce lieu, avec l'espérance de t'y rencontrer ; elle n'a pas été déçue."

"Hélas ! non, dit Amestan, nous n'avons pas été plus sages l'un que l'autre. Qu'avons-nous fait des présens du génie ! Ah ! s'il voulait encore nous les rendre ! — Nous nous conduirions mieux, dit Mélédin ; nous étions si jeunes ! — Vous vous trompez, leur répond une voix extrêmement douce, qu'ils reconnaissent pour celle de leur génie protecteur ; vous vous trompez, ô bons vieillards ! ce vœu que vous formez encore prouve que l'expérience ne peut vous corriger. Ce n'est ni l'expérience, ni la raison qui manquent aux hommes dans leur jeunesse. L'ignorance n'est point la cause de leurs erreurs et de leurs folies, mais leurs passions qui font taire la raison et oublier les leçons de l'expérience. Après vingt naufrages, le pilote met encore à la voile ; il s'embarque de nouveau sur cette mer orageuse qui a pensé vingt fois devenir son tombeau. Les enfans ont l'expérience des folies de leurs pères, et n'en sont ni meilleurs ni plus sages. En vain les générations passées instruisent les générations à venir ; les guerres les plus funestes, les révolutions les plus terribles couvriront de deuil, de sang et de larmes ce petit globe où vos passions s'agiteront jusqu'au dernier des jours. Rendre à la vieillesse sa vigueur première et ses penchans, c'est lui rendre toutes les erreurs de la jeunesse. Vous, Mélédin, vous étiez vain, indiscret, léger, inconsidéré ; vous avez été mille fois dupe de votre indiscrétion et de votre vanité. Redevenez jeune encore, vous serez encore dupe des mêmes défauts. Vous, Amestan, vous aimiez passionnément les femmes, vous avez été cent fois dupe de cette passion ; qu'on vous rende vos belles années,

vous serez trompé cent fois, mille fois encore. La dernière femme que vous aimerez vous paraîtra toujours plus belle, plus tendre et plus vertueuse que toutes les autres, et vous direz d'elle ce que vous disiez d'Améline : *C'est un ange, son cœur est pur comme le ciel même ; elle ne peut tromper.*"

"Cessez donc d'accuser le ciel d'injustice et de rigueur. L'expérience est le réveil qui dissipe les erreurs de vos songes, elle est moins douce, moins riante que vos illusions ; mais il faut en jouir comme de la vérité.

EXTRAITS DU MAHA BAHRATA.

POÈME ÉPIQUE DES BRAHMANES.

Le roi Dushmanta avait rencontré dans la solitude Sakontala, fille adoptive d'un saint hermite : enchanté de sa beauté, il s'unit à elle par les liens du mariage. Un fils naquit de leur hymen, et le roi promit à la mère de le faire nommer son successeur à l'empire. Mais Dushmanta oublia son épouse ; elle resta dans la solitude jusqu'à l'époque de la sixième année de son enfant. Alors l'infortunée quitta le désert, se présenta à la cour de Dushmanta, où elle le trouva assis sur son trône, les grands rassemblés. Le roi refusa de reconnaître l'enfant, et Sakontala lui parla en ces termes.

"Prince élevé, vous me connaissez ; pourquoi me répliquez-vous : Je ne te connais pas ? Pourquoi me mentir sans crainte, comme un homme de basse extraction ? Votre cœur sait fort bien si je dis vrai ou si je trompe. En rejetant cet enfant de l'amour, vous vous faites un affront à vous-même. Il n'y a que moi qui le sache, voilà ce que vous pensez en vous-même. Vous ignorez donc l'existence du vieillard qui, dans votre propre cœur, a les yeux ouverts sur vous* ? Il connaît toutes les actions du criminel, et vous ne redoutez pas de commettre le mal à sa face ? Vous vous dites, quand la mauvaise action est consommée : Personne ne sait que ce fut moi ; mais tous les dieux le savent, l'homme en a lui-même

connaissance dans son fort intérieur. Le soleil et la lune, le feu et l'air, les cieux, la terre et la mer, le cœur en nous-mêmes, l'abîme, oui, le jour et la nuit, les divisions du tems, le dieu de la justice, tout contemple l'action des hommes. Le dieu de la mort, demeurant dans de vastes profondeurs, efface les actions coupables de celui dont l'esprit invisible qui, en nous-mêmes, contemple nos actions, se montre satisfait ; mais celui que sa propre conscience repousse, cet être pervers, le dieu de la mort le frappe en personne, en le saisissant au milieu de son crime. Ne me dédaignez pas, moi, l'épouse fidèle ; que vous-même vous vousêtes choisie ; cessez de ne faire aucune attention à moi, à moi qu'il faut que vous sachiez estimer, à moi la femme qui vous a été destinée. Oh ! pourquoi me regarder avec mépris, comme si j'étais un être d'un rang inférieur ? Ce n'est pas dans un désert que j'exhale ici mes plaintes ; pourquoi ne m'écoutez-vous pas ? Mais si, Dushmanta, vous ne voulez pas m'adresser une seule parole, à moi la suppliante, ma tête se brisera à l'instant même en mille morceaux !

"Le témoignage des voyans de l'antiquité proclame que l'époux renaît au monde par celle qui devient mère par lui*. La femme est la moitié de l'homme, elle est le

* C'est-à-dire, la conscience.

* Le fils, appelé le sauveur du père, dans les doctrines indiennes, est regardé

plus intime de tous les amis ; c'est elle qui est la source du salut, c'est elle qui est la racine du sauveur*. Elles sont des amies pour l'homme solitaire, et le consolent par leur doux langage ; comme les pères, elles vous exhortent à remplir vos devoirs ; comme les mères, elles vous adoucissent vos peines dans le malheur. Lorsque l'épouse meurt la première, elle regarde en arrière d'elle, après son époux, et l'attend ; mais si l'homme bien aimé succombe le premier, la femme le suit sur-le-champ et de bonne grâce. Voilà, mon roi ! pourquoi l'on désire avec tant d'instances de contracter les liens du mariage, l'homme possède son épouse dans ce monde comme dans l'autre monde. Les sages pensent que le fils est semblable à lui-même né de lui-même ; et c'est pourquoi le mari doit estimer sa femme comme si elle était sa mère, elle qui est la mère de son fils. Le père se réjouit, comme le bienheureux dans le ciel, de voir le fils né de sa femme, à l'instar de l'image que réfléchit une glace fidèle. Les hommes, fussent-ils même consumés par les douleurs de l'âme, eussent-ils même à souffrir de maladie, se réjouiraient encore à la vue de leurs femmes, ainsi que les ondes rafraîchissent l'homme dans le voyage. Qu'y a-t-il de plus sublime que de voir l'enfant se lever de la terre où il a joué, et s'adresser à son père, en lui serrant les membres avec une douce contrainte ? Pourquoi donc dédaignez-vous celui-ci, que vous-même vous avez formé, ce fils, qui

comme le père lui-même, sous une nouvelle enveloppe.

* Le fils peut racheter, d'après la croyance des Brahmanes, par des œuvres pieuses, les crimes que le père aurait commis dans cette vie.

regarde de côté en vous envisageant plein d'amour et de timidité ? Les oiseaux eux-mêmes ne brisent pas leurs œufs, et les soignent ; comment, se peut-il que vous, qui connaissez la justice, vous abandonniez votre fils légitime ? Les étoffes, les femmes, les ondes ne sont pas aussi douces au toucher, que l'aimable attouchement d'un enfant qui vous embrasse. Que l'enfant aux regards charmans, que voilà, vous presse ici de même en se jetant dans vos bras ! Non, le monde entier n'a pas un sentiment aussi séducteur que l'attouchement d'un enfant. Regardez votre fils, un autre vous-même, comme si vous vous miriez dans le miroir d'une source limpide. Ainsi qu'on prend le feu du foyer domestique pour allumer les flammes du sanctuaire, de même celui-ci est venu de vous, il est vous-même, uniquement vous, sans être séparé.

“ Un chasseur errait dans la bryère, il pensait à poursuivre les bêtes fauves ; ce fut moi, prince, qui devins captive ; hélas ! une simple fille, dans le bois sacré de son père. La plus belle des nymphes folâtres des cieux, on l'appelle Menoka, descendit de l'empyrée, et me conçut dans les bras de Wiswarmitra. La femme céleste me donna le jour sur le flanc des montagnes remplies de neige ; la méchante m'abandonna et partit, comme si j'étais l'enfant d'une autre. Quel crime aurais-je commis dans une vie précédente, pour avoir été abandonnée des miens comme enfant, et pour être maintenant délaissée par vous ? Ainsi que cela vous plaira, je vais donc partir et retourner, abandonnée, vers ma chaumière ; mais il ne faut pas que vous quittiez l'enfant, car il est à vous-même.

LETTRE ET VERS INEDITS DE J.-J. ROUSSEAU.

ON se plaît à recueillir, avec trop de soin peut-être, les moindres bagatelles échappées à la plume des grands écrivains. Le patriarche de notre littérature moderne, M. François de Neufchâteau, qui fait lui-même cette réflexion, nous adresse deux morceaux inédits de l'immortel auteur de l'*Emile*, qu'il croit dignes d'occuper un instant l'attention de nos lecteurs; nous croyons qu'ils partageront son opinion, et qu'ils lui sauront gré de les avoir extraits pour nous de son portefeuille. Le premier de ces morceaux est un distique où l'on peut connaître la façon de penser de J.-J. Rousseau sur le grand prince qui lui avait donné asile dans l'état de Neuchâtel.

Sur le roi de Prusse, FRÉDÉRIC-le-Grand.

Sagloire et son profit, voilà son Dieu, sa loi;
Il pense en philosophe, et se conduit en roi.

N. B. Ces vers ont été copiés, dans le tems, par quelqu'un qui atteste les avoir vus écrits au bas du portrait de ce prince, en estampe, dans la chambre de J.-J. Rousseau, à Montmorency.

La seconde pièce est une lettre très-curieuse du philosophe de Genève, adressée, en 1763, à M. Grumet, doyen-curé d'Amberieux, et syndic du clergé des états de Belley, pour lui recommander sa gouvernante. Cette lettre a été copiée sur l'original par un homme qui se piquait d'imiter l'écriture et l'orthographe de Rousseau.

A Moitiers-Travers, le 21 Août 1765.

Vos bontés, Monsieur, pour ma gouvernante et pour moy sont sans cesse présentes à mon cœur et au sien. A force d'y penser nous voila tentés d'en user encore et peut-être d'en abuser. Il faut vous communiquer nôtre idée, afin que vous

voyiez si elle ne vous sera point importune et si vous voudrez bien porter l'humanité jusques à y acquiescer. L'état de deperissement où je suis ne peut dûrer et à moins d'un changement bien imprévû je dois naturellement auant la fin de l'hiver trouver un repos que les hommes ne pourront plus troubler*. Mon unique regret sera de laisser ici cette bonne et honneste fille sans appuy et sans amis, et de ne pouvoir pas mesme lui assurer la possession des guenilles que je puis lui laisser. Elle s'en tirera comme elle pourra. Il ne faut pas lutter inutilement contre la nécessité. Mais comme elle est bonne catholique, elle ne veut pas rester dans un pais d'une autre religion que la sienne quand son attachement pour moy ne l'y retiendra plus. Elle ne voudrait pas non plus retourner à Paris, il y fait trop cher uiure et la uie bruyante de ce pais la n'est point de son gout. Elle voudrait trouver dans quelque province reculée ou l'on uecut à bon compte un petit asile soit dans quelque communauté de filles, soit en prenant son petit menage dans un village ou ailleurs, pouruû quelle y soit tranquille.

J'ai songé Monsieur au pais que vous habitez lequel a ce me semble les auantages quelle cherche et n'est pas bien éloigné d'ici.

Voudriez vous bien auoir la charité de lui accorder votre protection et vos conseils deuenir son patron et lui tenir lieu de pere. Il me semble que je ne serois plus en peine d'elle en la laissant sous vôtre garde, et il me semble aussi qu'un pareil soin n'est pas moins digne de vôtre bon cœur que de vôtre ministere. C'est

* ROUSSEAU a survécu quinze ans à la date de cette lettre. Mademoiselle Le Vasseur, sa gouvernante, dont il est ici question, a été depuis sa femme, et ensuite celle de M. Montretout.

je vous assure une bonne et honneste fille qui me sert depuis vint ans avec l'attachement d'une fille à son père plu tost que d'un domestique a son maitre. Elle est-très bornée, et elle à des deffauts sans doute c'est le sort de l'humanité. Mais elle a des vertus rares, un cœur excellent, une honneteté de mœurs, une fidélité et un désintéressement a toute épreuve. Voila de quoy je reponds apres vint ans d'experience. D'ailleurs elle n'est plus jeune elle ne veut d'établissement d'aucune espece. Je souhaite quelle passe ses jours dans une honnête independance et qu'elle ne serue personne après moy. Elle n'a pas pour cela de grandes ressources mais elle sçaura se contenter de peu. Tout son reuenu se borne à une pension viagere de trois cent francs que lui a fait mon libraire*. Le peu d'argent que je pourrez lui laisser servira pour son voyage et pour son petit emenagement. Voila, tout, monsieur, voyez si cela pourra suffire à cette pauvre fille pour subsister dans le pais ou vous ête et si par la connaissance que vous avez du local vous voudrez bien lui en faciliter les moyens. Si vous y consentez, je fe-

rez ce qu'il faut pour qu'en cas d'accident elle aille vous joindre, et je n'aurez plus de soucy pour elle si je puis me flatter quelle vincra sous vos yeux.

Un mot de réponse Monsieur, je vous en supplie, afin que je prenne mes arrangements. Je vous demande pardon du désordre de ma lettre mais je souffre beaucoup, et dans cet état ma main ny ma tête ne sont pas aussi libre que je voudrais bien. Je me flatte, Monsieur, que cette lettre vous atteste mes sentiments pour vous; ainsi je n'y ajouterez rien d'auantage que les assurances de mon respect.

Signé : Rousseau.

P. S. Je suis obligé de vous prévenir, Monsieur, que par la Suisse, il faut affranchir jusques à Pontarlier. Quoique votre precedente lettre me soit parvenuë, il serait fort douteux que j'eusse le mesme bonheur une seconde fois. Je sens toute mon indiscretion, mais ou je me trompe fort, ou vous ne regretterez pas de payer le plaisir de faire du bien.

N. B. *Le cachet de la lettre n'est autre chose que la fameuse devise de J.-J. : VITAM IMPENDERE VERO.*

Marc-Michel Rey.

POÉSIE.

JUDITH,

POÈME COURONNÉ LE 3 MAI 1823, A L'ACADEMIE DES JEUX FLORAUX.

“ VOLEZ, a dit l'impie ; armez de toutes parts
La pointe de vos traits et la faux de vos chars ;
Que du nord au midi le flambeau de la guerre
De sa clarté sanglante épouvante la terre.
Marchez, enfans d'Amon, marchez fils d'Ismaël,
Plongez vos bras vainqueurs dans le sang d'Israël ;
Abandonnez ses rois à la fureur du glaive ;
Sur leurs trônes brisés que mon trône s'élève.
Si leur jaloux orgueil outragea ma grandeur,
Je remets ma réponse à votre fer vengeur.
Sion n'a pas daigné, quand l'univers m'encense,
Par ses ambassadeurs saluer ma puissance ;
Eh bien ! soyez l'orage, enfans de l'aquilon,
Qui renverse ses tours au niveau du sillon.”

Il ordonne ; à sa voix le Chaldéen s'élance,
S'arme du cimenterre et revêt sa vaillance.
Le Mède au casque d'or, le Parthe aux traits d'airain,
Des sources de l'Euphrate aux rives de Jourdain,
Précédés de la crainte et suivis du ravage,
Aux Hébreux consternés apportent l'esclavage.
Ils combattent ; leur glaive est un feu dévorant,
Leur voix est un tonnerre et leur course un torrent.

Déjà l'ange de mort plane sur Béthulie ;
Tu bravais l'Eternel, l'Eternel t'humilie ;
Peuple ; de tes erreurs voilà le juste prix ;
C'est la foudre à la main qu'il punit tes mépris.
Aveugle à sa lumière et sourd à sa parole,
N'as-tu pas de Baal servi l'impure idole ?
Et courbant à ses pieds des fronts obéissans,
Offert au Dieu mortel un sacrilège encens ?
La Soif à l'œil brûlant, la Famine au teint blême
T'entraînent chaque jour vers ton heure suprême ;
Tu pérís sans soutien, et les tems ne sont plus
Où de tes saints aïeux les errantes tribus
Voyaient dans le désert à la voix de Moïse,
D'un fertile rocher jaillir l'onde soumise,
Et des cieux entr'ouverts les palais bienfesans
Du pain miraculeux leur verser les présens.
O peuple de Jacob ! les coups de la tempête
Comme un frêle roseau vont-ils briser ta tête ?....
Mais non ; ton cœur préfère en son lâche transport
La honte du tribut à l'honneur de la mort.
Armé contre Ozias, jusqu'aux pieds d'Holopherne
Tu veux que son orgueil humblement se prosterne,

La pierre balancée a menacé ses jours....
 Peut-il de ce torrent seul enchaîner le cours ?
 Il cède.... Aux premiers feux de la cinquième aurore,
 Si le secours promis se fait attendre encore,
 Tous au bruit des tambours, les rameaux dans les mains,
 A l'étranger vainqueur soumettront leurs destins.

Or, une jeune veuve au sein de Béthulie,
 Vivait dans sa vertu saintement recueillie ;
 Fidèle à son époux, même après son trépas,
 L'hymen d'un roi puissant ne la tenterait pas :
 Elle est chaste, elle est belle entre toutes les femmes.
 Dans ses yeux grands et noirs brillent de douces flammes,
 Et son teint où du lis éclate la blancheur
 Des roses du Carmel respire la fraîcheur,
 Comme un souple palmier sa taille se balance ;
 Un modeste sourire anime son silence ;
 Elle parle, et sa bouche, interprète du ciel,
 Ressemble au pur rayon d'où s'épanche le miel.
 Tout entière à ce Dieu, son soutien et sa joie,
 Judith vit dans sa crainte et marche dans sa voie,
 Et quand du peuple élu l'aveuglement fatal
 Porte un encens transfuge au temple de Baal
 Pensive, elle confie à sa jeune mémoire
 De l'Hébreu des vieux jours la merveilleuse histoire,
 Ou médite en secret ce livre solennel
 Sur les tables de feu tracé par l'Eternel.
 Que de fois, dans ces tems d'opprobre et de misère,
 Elle s'assit en pleurs sur son lit solitaire !
 Que de fois, renfermée en ses réduits pieux,
 Et courbant sous la cendre un front religieux,
 Au nom des fils d'Aaron, volontaire victime,
 Elle offrit sa vertu pour racheter leur crime !

“ Dieu de Moïse, ô toi, dont l'appui protecteur
 D'Israël fugitif entourait le malheur,
 As-tu donc méconnu l'alliance sacrée
 Qu'au faite du Sina ta voix nous a jurée ?
 Du livre des vivans effaces-tu l'Hébreu ?
 Ou n'est-il plus ton peuple, on n'es-tu plus son Dieu ?
 Le jeûne penitent ni l'austère cilice
 Ne peuvent-ils fléchir ta sévère justice ?
 Epargne au repentir la leçon du cercueil,
 Ne laisse pas l'impie en son farouche orgueil
 De ton temple envahi déshonorer l'enceinte,
 Sur l'autel des parfums renverser l'arche sainte
 Et de l'antique Ephod profanant la splendeur,
 Vouer au Dieu sans force un culte sans pudeur
 Pour relever Juda penchant vers sa ruine
 Fais d'une veuve obscure une illustre héroïne.
 Oui, si l'enfant rival du géant Philistin,
 Sous la fronde intrépide abattit son destin,
 J'emploierai, pour punir un tyran sacrilège,

La force de l'épée ou l'adresse du piège ;
Par un chemin sanglant qu'il descende au tombeau
Et qu'Israël me doive un triomphe si beau !"

Dieu qui jusqu'à ses pieds voit monter sa prière,
Soudain frappe Judith des traits de sa lumière,
Comme une jeune vigne aux sommets d'Engaddi,
Baissant un front brûlé sous le vent du midi,
Renaît plus belle encor quand sa tige épuisée
Reçoit les pleurs féconds de la fraîche rosée ;
Son espoir se ranime et d'un noble dessein
Le germe courageux se forme dans son sein.
Tout s'apprête ; déjà la lampe vigilante
Répand sur les lambris sa lueur vacillante ;
Déjà sont déployés ces tissus éclatans
Dans le cèdre poli renfermés si long-tems,
A la voix de Judith, la nourrice fidèle
Qui sous les ans courbée, est jeune encor de zèle ;
Salomith fait couler sur ses chastes attraits
Des flots voluptueux de myrrhe et d'aloès.
Tombez, voiles de deuil ! brillez, voiles de fête !
Que la perle en bandeau serpente sur sa tête :
Que les colliers d'onyx et les bracelets d'or
Déroulent à l'envi leur mobile trésor.
Que sur le lin flottant la pourpre deux fois teinte
Eclate confondue à la molle hyacinthe,
Et d'un léger réseau que les plis indiscrets
Laissent d'un sein de lis deviner les secrets.
O parure innocente, ô pieux artifices,
Soyez d'un crime heureux les glorieux complices !

A l'heure où désertant son humide prison
Le soleil, de sa pourpre embrase l'horizon,
Judith fuit Béthulie. . . . Angès, veillez sur elle
Et ceignez sa vertu d'une vertu nouvelle.
Ses yeux ont vu bientôt flotter au loin épars
Des rois de l'aquilon les nombreux étendards.
Ce n'est plus cette veuve, amante du mystère,
Qui dans l'ombre cachait sa pudeur solitaire :
Ses pas, déjà formés au tumulte des camps,
D'un peuple d'ennemis osent franchir les rangs.
Sous un pavillon d'or où des tapis de soie
Le luxe oriental à longs plis se déploie,
Holopherne, entouré des chefs et des soldats,
Allume dans leur sein la flamme des combats,
Et, vainqueur en espoir, à leur brûlant courage
Promet six jours de meurtre et six jours de pillage.
Le belliqueux conseil, à l'aspect de Judith,
Long-tems sur elle attache un regard interdit,
Se lève ; et tous, vaincus par l'éclat de ses charmes,
Déposent à ses pieds leurs triomphantes armes.
Judith parle, et le Ciel, pour la première fois,
Façonne à l'imposture et son cœur et sa voix :

" O mon maître, salut ! si l'austère vieillesse
 Est l'arbre aux fruits divins où mûrit la sagesse,
 Le Seigneur à son gré dans un sein jeune encor
 D'une raison précoce épanche le trésor.
 Guerrier, cède sans crainte aux avis d'une femme :
 Ton seul honneur m'anime et mon seul Dieu m'enflamme,
 Ce Dieu qui par tes mains frappant un peuple ingrat,
 Va changer en palais la tente d'un soldat :
 De succès en succès tu t'élèves au trône,
 Et le casque t'instruit à porter la couronne,
 Transfuge d'Israël, Judith vient contre lui
 Te demander asile et t'offrir un appui.
 Par de secret chemins dirigeant tes cohortes,
 Moi-même de nos murs je t'ouvrirai les portes :
 Et soumis sans obstacle à ta suprême loi,
 Juda dans son vainqueur va saluer son roi.
 Ordonne, j'obéis." La pieuse héroïne
 Aux pieds de l'étranger profondément s'incline.
 Lève-toi, répond-il ; non, l'Orient jamais
 N'offrit à l'œil des rois de plus divins attraits,
 Mon âme à tes conseils se livre tout entière.
 La sagesse a brillé, je marche à sa lumière.
 Toi, pour mieux cimenter l'accord de nos destins,
 Par ta douce présence embellis nos festins."

Holopherne a parlé ; ses esclaves s'empressent ;
 Les couches de Sétim de toutes parts se dressent.
 Aux sons harmonieux du cistre et du nébel
 S'apprête des banquets l'appareil solennel.
 Des coteaux d'Engaddi la grappe parfumée
 Prodigue aux coupes d'or sa liqueur enflammée
 Et les mets savoureux dans l'argent des bassins
 Embarrassent le choix des regards incertains.
 Tantôt par ses refus, Judith avec adresse
 D'un maître suppliant irrite la tendresse,
 Et tantôt de ses yeux l'insidieux poison
 En mille ardens désirs égare sa raison.
 Mais tandis qu'Holopherne imprudemment se livre,
 Au perfide bonheur dont le charme l'enivre,
 La mort l'enveloppant d'invisibles filets,
 S'assied, pâle convive, à ses rians banquets ;
 Pour lui seul menaçante, une clameur secrète
 Se mêle aux champs joyeux de la bruyante fête ;
 Il se trouble, il frissonne, et son œil éperdu
 Voit briller sur sa tête un glaive suspendu :
 Tel ce roi réprouvé de l'infidèle ville
 D'une morne terreur frémissait immobile,
 Quand sur le mur de flamme un redoutable bras
 En traits mystérieux écrivait son trépas.

L'astre des jours finit sa carrière éclatante ;
 Les banquets ont cessé ; jusqu'au fond de sa tente
 Judith, les yeux baissés, portant ses pas muets.
 Du voile de la feinte entoure ses projets.

Comme un chaste manteau, sa pudeur l'environne,
 Et d'un bandeau sacré la vertu la couronne.
 Des vapeurs de l'ivresse Holopherne accablé !
 Sous le poids du sommeil a bientôt chancelé ;
 Fatigué de la lutte, il cède, et sa paupière
 Pour ne plus s'y recouvrir se ferme à la lumière.

Voici donc ce moment par ta haine imploré !
 Dieu te livre, ô Judith, un vainqueur abhorré.
 La nuit règne profonde et cette armée immense
 S'endort comme un seul homme en un vaste silence.
 Lève-toi ! quel courroux s'allume sur ces traits
 Où respiraient naguère et l'amour et la paix !
 D'un pas ferme et hardi tu marches vers la couche,
 Où sommeille étendu ton ennemi farouche.
 A peine as-tu saisi ce glaive criminel,
 Instrument et vengeur du meurtre d'Israël,
 Un trouble involontaire ébranle ton audace ;
 Ton cœur épouvanté frémit. Ton sang se glace....
 Le fer deux fois se lève et retombe deux fois....
 Mais le ciel a parlé, tu cèdes à sa voix,
 Tu frappes le tyran, tu fais tomber sa tête,
 Et tes pieuses mains emportent leur conquête.

O nuit, redouble encor tes voiles ténébreux !
 Rends la chaste exilée à l'amour des Hébreux,
 Et que Juda, sauvé par sa sainte victoire,
 Du fond de ses malheurs remonte vers sa gloire.
 Dans Béthulie en deuil elle entre avec le jour.
 Quels transports d'allégresse accueillent son retour
 On s'arme, on vole, on part et sa voix pacifique
 Au sortir du combat, entonne ce cantique ;

“ Béni soit le seigneur ! son glorieux reveil

A plongé nos tyrans dans l'éternel sommeil.
 L'étranger s'écriait dans son avide joie :
 Israël m'appartient, Israël est ma proie ;
 Israël par sa chute, instruisant l'univers,
 Va tomber sous mon glaive ou ramper dans mes fers.
 Son trône, je le hais ; ses autels, je les brave ;
 Ses rois seront mon peuple, et son Dieu, mon esclave,
 O téméraire espoir ! ô sacrilège orgueil !
 Du haut de son triomphe il descend au cercueil,
 Et Dieu faisant pâlir le soleil de sa gloire,
 Dans la nuit du néant rejette sa mémoire.

Béni soit le Seigneur ! son glorieux réveil

A plongé nos tyrans dans l'éternel sommeil,
 Où sont ces chars tonnans aux traces enflammées
 D'où la faux du trépas moissonnait nos armées ?
 Où sont ces fils du Nord, brillans d'or et d'acier,
 A la lance rapide, au glaive meurtrier ?
 Nuit de sang ! jour de pleurs ! un seul homme succombe
 Deux cent mille soldats l'escortent dans la tombe,
 Et sous les traits vengeurs de son brûlant courroux ?
 L'ange du Dieu vivant les a renversés tous.

Leur grandeur disparaît comme un jour qui s'efface.
 Comme une ombre qui fuit, comme un torrent qui passe.
 Béni soit le Seigneur ! son glorieux réveil
 A plongé nos tyrans dans l'éternel sommeil.
 La paix, dans le tombeau long-tems ensevelie.
 De son souffle fécond rajeunit Béthulie.
 O rives de l'Euphrate, abreuvez-vous de pleurs !
 O rives du Jourdain, embaumez-vous de fleurs !
 Chants d'ivresse, éclatez ! Jérusalem captive
 Ne fléchira jamais sous le joug de Ninive.
 Si l'arbre de Jacob, de ses rameaux flétris
 Voyait déjà la terre engloutir les débris,
 Dieu parle, il se redresse, et vainqueur de l'orage
 Lève en paix jusqu'aux cieux son paternel ombrage
 Béni soit le Seigneur ! son glorieux réveil
 A plongé nos tyrans dans l'éternel sommeil."

LE ROSIER ET LA RONCE.

FABLE.

UN fort joli rosier s'adressant à la ronce :
 Voisine, lui dit-il, pourquoi de vos piquans
 Vous voit-on, chaque jour déchirer les passans.
 Quel plan de vie ! entre nous il annonce
 Un naturel des plus méchans.
 La ronce l'écoutait, et voici sa réponse,
 Dans vos propos c'est mettre un peu d'aigreur ;
 Il vous sied bien de censurer les autres !
 Je montre mes piquans ; mais vous cachez les vôtres,
 Et le piège chez vous est tendu sous la fleur.

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

ILE DE SUMATRA. PALEMBANG.

Administration.—Le sort de ce pays est changé, et tout semble lui promettre un meilleur avenir. Le sultan a renoncé à son pouvoir, et prévenu lui-même ses ci-devant-sujets, qu'ils sont soumis à l'autorité immédiate du gouverneur général envoyé par le roi des Pays-Bas. Le sultan conserve le faste de ses titres ; on lui assigne un revenu fixe, et il continue à exercer une sorte d'autorité, sous les ordres des délégués du gouverneur général résidant à Batavia. Tous ces arrangemens entre les vainqueurs et les vaincus seraient peu dignes d'attention, si les peuples n'en tiraient aucun avantage ; mais quelques-unes des maximes d'une bonne administration commencent à être appliquées à cette extrémité de l'Asie. Les corvées pour les travaux publics sont supprimées ; chacun jouit et dispose librement de ses propriétés et des fruits de son travail. Plus de réquisitions, ni de taxations arbitraires. Les impôts sont répartis avec uniformité ; les employés salariés par le gouvernement ; les administrés soustraits à toute autre contribution que celles qu'ils versent au trésor public. Malheureusement, ces améliorations sont l'effet d'une ordonnance, d'un acte révocable : le bien est sans garantie ; et, si le pouvoir qui l'a fait, cessait de protéger ces contrées, le despotisme y reparaîtrait avec tous les fléaux qu'il mène à sa suite. Le seul moyen d'assurer le bonheur d'une colonie, c'est d'y créer une nation, et de lui donner un gouvernement national.

CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

Population.—M. Colebrooke a publié un état de la colonie du Cap en 1822, d'où nous tirons les faits sui-

vans :—La population de la colonie du Cap a augmenté dans la progression suivante : en 1798, selon M. Barrow, on comptait 61,947 habitans ; en 1806, d'après un recensement, 75,145 ; en 1810, *id.*, 81,122 ; en 1814, *id.*, 84,069 ; en 1819, *id.*, 99,026 ; en 1821, *id.*, 116,044 ; en 1822, par estimation, 120,000. Il y avait, en 1818, 42,854 blancs, 22,980 Hottentots, 33,320 nègres : il y a maintenant 28,835 Hottentots et 32,188 nègres. Dans la population libre on compte sur 50 individus un décès et au-delà de deux naissances. La ville du Cap a 1,748 maisons et 18,422 habitans, parmi lesquels 7,534 nègres esclaves. Les revenus de la colonie s'élevaient, en 1821, à 1,463,510 rixdalers, et les dépenses à 1,249,908.—Les Anglais ont singulièrement encouragé depuis quelque tems la culture de la vigne dans cette partie de leurs colonies, et de nombreuses importations se font actuellement de ce point dans la Grande-Bretagne.

MOSCOU.

Industrie.—*Atelier pour la teinture et l'apprêt des draps.*—De toutes les branches de l'industrie manufacturière, il n'en est aucune qui ait fait en Russie des progrès aussi rapides que les fabriques de draps. Comme il s'agit avant tout de satisfaire aux besoins les plus pressans de l'Etat, et que des produits perfectionnés ne sont que le fruit d'une industrie et d'une civilisation avancées : ce sont aussi les draps communs et de moyenne qualité qui ont été fabriqués en plus grande quantité. Non-seulement les armées de terre et de mer sont habillées de drap russe, le gouvernement a, chaque année, à sa disposition un excédant de plusieurs millions d'archines (mesure russe qui équivalait à près des $\frac{2}{3}$ de l'aune française), qu'il ne peut employer pour

son propre service. Il résulte de là une tendance nécessaire vers la fabrication de draps d'une qualité supérieure. C'est pour favoriser cet esprit d'amélioration dans nos fabriques russes, que le ministère des finances, par l'ordre de l'empereur, vient d'instituer à Moscou un atelier pour la teinture et l'apprêt des draps. Dans cet atelier seront admis 150 élèves, pris dans toutes les classes et dans toutes les conditions : outre leur habillement, qui est à leur charge, ils seront tenus de payer la somme de 250 roubles par an ; tous les autres frais seront au compte du gouvernement. La durée du cours d'apprentissage est de deux années, et l'établissement, dont la direction a été confiée à M. le conseiller des manufactures Heuten, est fondé pour six années, au bout desquelles il est présumable qu'un nombre assez considérable de chefs d'atelier se trouvera réparti sur tous les points de la Russie.

NIJNOI-NOVOGOROD.

Commerce.—La foire de cette ville a fini cette année, le 3 Septembre. On estime à 94 millions 580,000 roubles la valeur des marchandises qui y ont été apportées, notamment pour 12 millions de thé de la Chine, 5 millions de fourrures de la Sibérie, 10 millions 360,000 roubles d'ouvrage en cuivre, fer, et autres métaux. Le commerce doit avoir retiré de la foire de Nijnoi-Novogorod un profit net de 3 millions de roubles.

KAZAN.

Université.—Un grand nombre d'établissements nouveaux consacrés à l'instruction publique ont été fondés récemment dans les divers districts ressortissans de cette université, et ceux qui existaient déjà ont reçu des améliorations considérables, dus à la munificence de fonctionnaires publics ou de particuliers éclairés, amis de

la civilisation et de leurs pays. Le cercle de cette université comprend seize gouvernemens, dont la population, composée de différens peuples, s'élève à plus de 8 millions d'habitans, et fournit environ 6,000 étudiants. Le curateur actuel de cette université, M. Michel Magnitsky, a fixé l'attention des membres de cet établissement sur divers perfectionnemens qu'il propose d'y introduire. Parmi les dispositions qu'il a prises, et dont l'énumération intéresse plus particulièrement les professeurs eux-mêmes, nous avons remarqué celle-ci, qui ne peut manquer d'avoir les résultats les plus avantageux. Il veut que les étudiants les plus distingués qui auront fait des études solides, et seront bien instruits dans les langues russe, grecque et latine, soient envoyés dans les pays étrangers, tels que l'Allemagne, la France, et l'Angleterre, pour y acquérir de plus vastes connaissances, surtout en chimie, science qui est encore bien loin, en Russie, du degré de perfection où elle est parvenue en France. Le curateur propose aussi de charger les professeurs, destinés à faire le premier voyage, d'établir des communications régulières entre l'université de Kazan et les plus célèbres académies de l'Allemagne, de la France et de l'Angleterre, en souscrivant aux recueils scientifiques qu'elles publient et en choisissant pour correspondans des hommes connus par leur érudition et leurs principes. Cette université va acquérir un cabinet vaste et complet d'instrumens physiques et autres, nécessaire pour un grand observatoire : elle a déjà acheté un cabinet de médailles antiques grecques et romaines. Son observatoire, le plus oriental de toute l'Europe, offre tous les moyens de faire des observations suivies, dont la communication peut devenir très-utile au monde savant. M. Simonof, qui a enrichi de plusieurs dons le musée et le cabinet d'histoire naturelle de l'université, et dont le nom est attaché avec gloire à l'une

des plus célèbres expéditions maritimes russes, a fait une observation très-intéressante, au mois de Janvier 1823, sur une *éclipse de lune*.

Ce jeune professeur, qui est au nombre de ceux que l'université de Kazan a envoyés dans les pays étrangers, se trouve en ce moment à Paris, où il est chargé de faire fabriquer plusieurs instrumens pour l'observatoire de cette université. Nous sommes entrés en relation avec lui, et nous attendons de ses communications et de celles de nos autres correspondans en Russie la connaissance des principaux faits relatifs à l'histoire de la civilisation et des sciences chez une nation qu'un siècle seul a presque mise au niveau des peuples qui l'avaient précédée dans cette carrière. Nous avons eu le plaisir de voir également à Paris, il y a deux ans, M. *Michel Soltikof*, ancien curateur de l'université de Kazan, dont les membres lui conservent un souvenir d'estime pour son caractère et les services qu'il a rendus aux lettres et à ceux qui les cultivent, pendant tout le tems qu'a duré son administration. L'un de nos collaborateurs, M. *Héreau*, qui a été attaché à la même université en qualité de professeur de langue française, se trouve heureux d'avoir cette occasion de lui adresser un hommage dont la justice ne sera sans doute contestée par personne.

FRIEDRICHSFELDE, près BERLIN.

Ecole rurale.—Depuis le mois de Mars 1822, il existe ici une *école de campagne*, fondée par M. C. de Treskow, dans le but d'élever des enfans pauvres et orphelins, afin de les mettre en état de gagner leur vie. Le fondateur, en adoptant les principes de M. de *Fellenberg*, a préféré le nom d'*école de campagne* à celui d'*école de pauvres*, pour éviter à ces enfans toute application humiliante, et parce que leur destinée probable était de devenir laboureurs, jardiniers,

métayers, régisseurs de fonds de terre, etc.; ce nom donne l'idée du but de l'institution. A quelques exceptions près, que les circonstances peuvent rendre nécessaires, les enfans sont admis dans l'établissement à l'âge de neuf ans, et obligés d'y rester jusqu'à leur seizième année accomplie. Le nombre des élèves ne dépassera pas celui de vingt; il y en a maintenant dix-huit. Aucun de ses enfans n'a manifesté de vices qui eussent pu être contagieux pour ses camarades; on n'a même pas eu recours à des punitions pendant la première année. Dans les accords faits avec les parens, le fondateur s'est réservé la faculté d'exclure de l'école ceux dont l'incapacité serait évidente ou dont l'exemple serait nuisible. Une gaieté constante règne parmi les élèves: ils se plaisent dans leur séjour actuel, et ne voudraient pas recommencer leur vie antérieure. Aucun n'a été malade, et ceux qui, au commencement, étaient faibles se sont beaucoup fortifiés. M. *Schaeffer*, leur instituteur, dirige l'école avec toute la sagacité et le zèle d'un homme qui a senti la beauté et l'utilité de sa tâche. Les occupations et l'emploi du tems diffèrent, suivant la saison: en été, il y a trois heures de leçons, chaque jour indistinctement; en hiver, il y en a quatre à cinq. On instruit les élèves dans leur religion, et on leur enseigne la lecture, l'écriture, le calcul et le chant. (On devrait y ajouter, un cours d'histoire naturelle). Afin de proportionner l'ouvrage à la force des élèves, ils sont partagés en quatre divisions, dirigées chacune par le plus actif et le plus intelligent, qui est responsable pour sa division. Les travaux ordinaires pendant la belle saison consistent à bêcher, à râtelier le foin, à ramasser les pierres, à planter et arracher les pommes de terre, à faire la moisson, etc.; en hiver, ils pilent du gypse, soignent les greniers, etc. Afin de préparer ces jeunes gens à l'état qu'ils doivent embrasser, il leur est permis de s'en occuper ex-

clusivement les deux dernières années de leur séjour à l'école : les jardins, les ateliers du charron et du maréchal, la laiterie, les écuries, etc., leur sont ouverts pour cet effet. A l'âge de quatorze ans, ils peuvent se décider : deux seulement avaient atteint cet âge à la fin de la première année de l'existence de l'école ; presque tous les autres n'ont aujourd'hui que neuf à douze ans. Ceux qui répondront à l'attente du fondateur pourront prolonger leur séjour, et jouir, pour leur carrière future, de tous les moyens de perfectionnement qu'il sera en état de leur offrir.—Quelques élèves sont instruits de manière à pouvoir seconder l'instituteur : ils communiquent déjà aux plus jeunes l'instruction qu'ils ont reçue.—Pendant l'été, le vêtement des élèves consiste en vestes et pantalons de toile ; en hiver, ils sont habillés de drap, mais ont toujours la tête et le cou nus. Quand la saison le permet, ils marchent à pieds nus ; pour l'hiver, on leur fournit des souliers, des bas et des gants de laine. Leur nourriture est abondante, mais simple. Une femme fait la cuisine, nettoie les chambres, répare le linge et les autres pièces d'habillement. L'instituteur couche dans le dortoir avec les élèves, ceux-ci ont chacun une paille, un drap, un oreiller de crin ; en été, une couverture de laine, et deux en hiver. Chaque élève a ses outils numérotés, et est responsable de leur conservation ; une armoire, également numérotée, contient tous les objets consacrés à son usage, qui sont notés sur un livret portant son nom, et dont il est dépositaire. Le fondateur tient un registre, qui indique l'âge de chaque enfant, l'état physique et moral dans lequel il était lors de son admission, ses progrès, ses défauts, etc.—Dans la première année, les frais de l'Ecole se sont élevés à 1078 écus de Prusse (environ 3,795 fr.) ; mais en déduisant de cette somme 581 écus (environ 2,045 fr.) pour les journées de l'ins-

tituteur et des élèves (estimées à très-bas prix), ainsi que pour la détérioration du mobilier et des outils M. de Treskow pense que le déficit n'est que de 497 écus (1,750 fr.) Le journal du travail, où l'arrivée des élèves se trouve consignée, donne une moyenne de 12 garçons $\frac{1}{2}$ pour la première année.—Les frais d'entretien, en déduisant 25 écus (88 fr.) pour le travail de chaque élève, se sont élevés par tête à 40 écus (141 fr.) M. de Treskow estime qu'on peut établir à moins de frais de semblables écoles, et que par la suite le déficit sur 20 têtes n'excèdera pas 500 écus (1,760 fr.) : on doit même croire qu'il n'atteindra pas cette somme.

CANTON DE GENÈVE

Société pour l'avancement des arts.—Classe des beaux-arts.—Prix proposés.—Le concours ouvert pour une médaille destinée à consacrer la mémoire de la réunion de Genève à la Suisse, a fait naître un grand nombre de projets qui ont été soumis au jugement du Comité des beaux-arts. Plusieurs de ces ouvrages offraient des idées ingénieuses et nouvelles ; mais aucun ne remplissait d'une manière tout-à-fait satisfaisante la condition essentielle de programme. Le comité a estimé qu'il devait apporter une scrupuleuse sévérité dans un jugement dont le résultat pouvait être la production d'un monument durable de l'état des arts à Genève, et ce motif l'a décidé à ne couronner aucun des projets qui lui avaient été adressés ; mais il a reconnu en même temps que quelques ouvrages avaient été fort près d'atteindre le but, ce qui donne lieu d'espérer que ce résultat sera obtenu par un nouveau concours. En conséquence, le comité a arrêté de faire un nouvel appel aux artistes et aux amateurs, et de les inviter à concourir de nouveau pour le projet de médaille dont il s'agit.—Un généreux

citoyen, aussi distingué par son patriotisme que par son goût vif et éclairé pour les beaux arts, M. de Sellon, a fait à la Société l'offre d'une somme de *douze cents francs*, destinée à être donnée en prix à l'auteur genevois ou établi à Genève, du meilleur tableau peint à l'huile, représentant un trait tiré de l'histoire de notre république ou de celle des Suisses ; plus, un accessit de *deux cent quarante francs*, à adjuger à l'artiste, dont l'ouvrage approchera le plus de celui qu'on aura couronné. La Société, en acceptant avec reconnaissance l'offre du donateur, a chargé une commission, principalement composée de membres de son Comité des beaux-arts, de lui présenter des traits historiques jugés plus ou moins convenables à ce concours, parmi lesquels elle choisirait celui qu'elle jugerait préférable. Les faits signalés par la commission, comme entrant plus ou moins dans les vues du donateur, ont été au nombre de dix. Les suffrages de la Société se sont réunis sur le suivant : *La Délivrance de BONNIVARD, prisonnier dans le château de Chillon*. Ce trait, commun à l'histoire de Genève et à celle de la Suisse, pourrait fournir au peintre de beaux détails. Le prieur de Saint-Victor, *Bonnivard*, à qui Genève avait de grandes obligations (entre autres l'établissement de sa bibliothèque publique), gémissait, depuis six ans, enchaîné à l'un des piliers des voûtes souterraines du château de Chillon, lorsqu'en 1536, les troupes bernoises, s'étant emparées de ce fort, délivrèrent le prisonnier. — Afin de laisser aux artistes qui voudront concourir une certaine liberté dans l'exécution de cet ouvrage, la Société n'a rien limité, quant au nombre des figures, ni à leur grandeur au-dessus du *minimum* de 12 pouces. Le concours est ouvert jusqu'au 1er Octobre 1824.

MILNA.

Législation de la presse. — Le comte de Strassoldo, président du

gouvernement de Milan, vient de publier un avertissement, par lequel il rappelle qu'une décision rendu par la chancellerie aulique, a défendu aux sujets de S. M. I. de faire imprimer dans les pays étrangers leurs propres ouvrages et ceux d'autrui, sans en avoir reçu la permission du bureau de censure, et déclaré cette disposition également applicable aux gravures de toute espèce, soit sur cuivre, soit sur pierre, dans lesquelles sont compris les cartes géographiques, les ouvrages de musique et les estampes. Enfin, M. de Strassoldo fait observer que cette défense s'étend non-seulement aux artistes et éditeurs qui font des entreprises pour leur propre compte, mais encore à ceux qui dans l'état exécutent de semblables travaux pour le compte d'éditeurs étrangers, et les envoient à leurs commettans pour les faire graver en pays étranger.

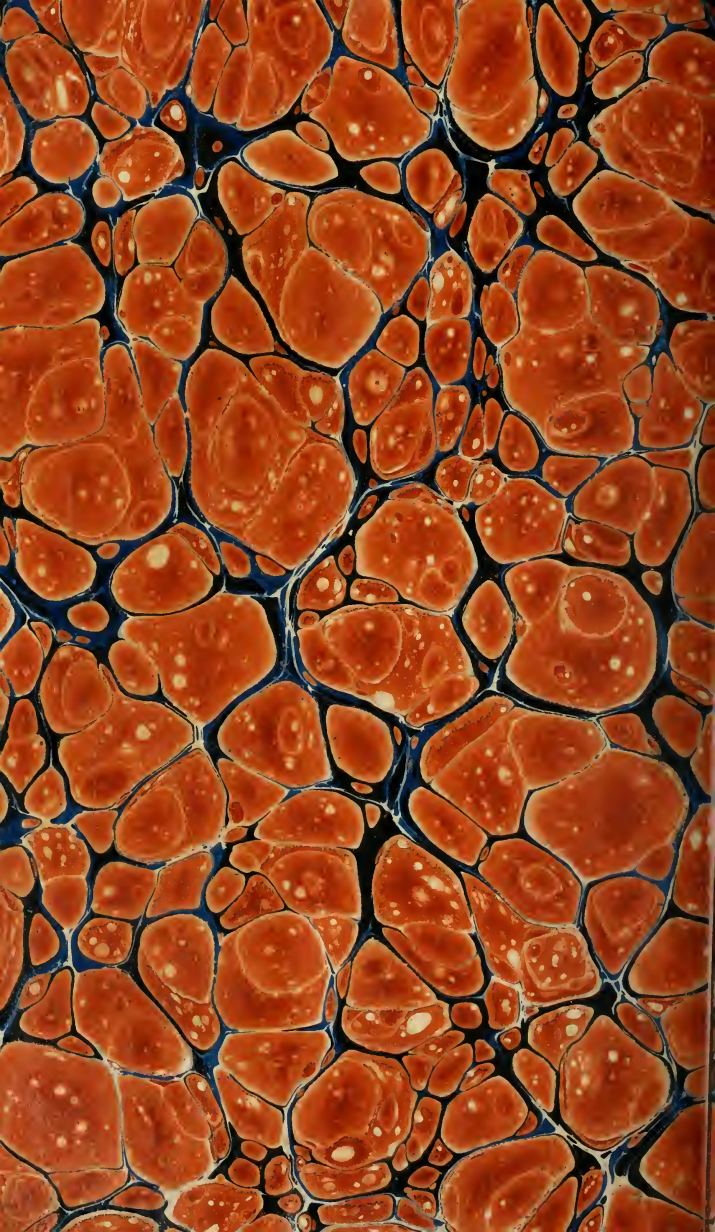
VENISE.

Hommage à Canova. — L'Académie des beaux-arts s'est réunie pour l'inauguration du petit monument qu'elle a consacré à la mémoire de l'immortel Canova, en attendant qu'un monument plus digne de lui soit élevé, comme on en a le projet, dans l'une des plus belles églises de la ville qui se glorifie de l'avoir vu naître. Son cœur a été placé d'abord dans un vase de cristal scellé des armes de l'Académie, puis dans une urne de porphyre garnie d'ornemens en cuivre doré. Cette opération a été constatée par un notaire, qui en a dressé procès verbal en présence des membres de l'Académie ; ce procès verbal a été aussi déposé dans l'urne. Le président de l'Académie a prononcé ensuite un discours relatif à la circonstance.

CANTON DE SCHAFFHOUSE.

Pistolet à cinq coups. — M. Fischer, fils du membre de la Société helvétique des sciences naturelles, qui présidera la session de cette an-





459709
Musée des Variétés Littéraires.
t.4(1824,Ja-Jne.)

P
L^{fr}
M

NAME OF BORROWER.

DATE.

**University of Toronto
Library**

**DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET**

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

